



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>





*La vie du vaillant Bertrand du  
Guesclin d'après la chanson de ...*

Cuvelier (trouvère)



Library of

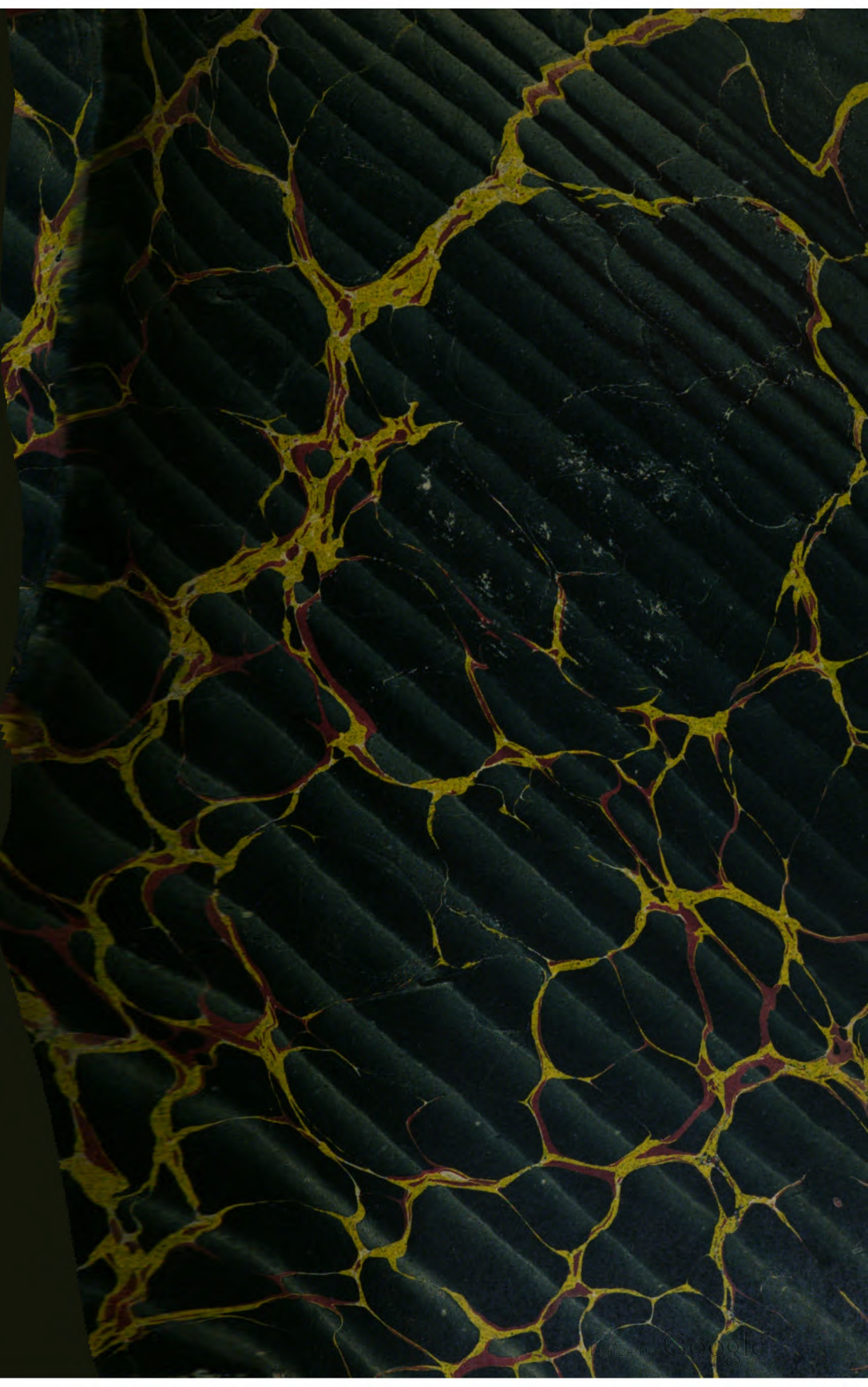


Princeton University.

Class of 1922

Library Fund











4<sup>th</sup>





**LA VIE**

**DU VAILLANT**

**BERTRAND DU GUESCLIN**



---

6451. — PARIS, IMPRIMERIE A. LAHURE  
9, Rue de Fleurus, 9

---







**BERTRAND DU GUESCLIN**

**LA VIE**  
**DU VAILLANT**  
**BERTRAND DU GUESCLIN**

**D'APRÈS LA CHANSON DE GESTE**  
**DU TROUVÈRE CUVELIER**  
**ET LA CHRONIQUE EN PROSE CONTEMPORAINE**

**TEXTE RAJEUNI PAR M<sup>lle</sup> E. DUFAUX DE LA JONCHÈRE**

**AVEC UNE INTRODUCTION ET DES NOTES**

**PAR**

**M. Louis MOLAND**

**Ornée de gravures hors texte et de nombreuses vignettes**

**DESSINS DE TOFANI**

**GRAVÉS PAR NAVELLIER ET L. MARIE**



**PARIS**  
**GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS**  
**6, RUE DES SAINTS-PÈRES, 6**  
**1885**





## INTRODUCTION

Bertrand Du Guesclin a été le sujet, dans les années qui suivirent immédiatement sa mort, de deux chroniques très semblables par le fond, mais très différentes par la forme.

L'une, et la plus curieuse sans contredit, est un long poème de vingt-trois mille vers reproduisant le style, la versification, toutes les allures des anciennes chansons de geste. Cette chronique rimée, faite évidemment pour être récitée à haute voix comme les chansons de geste, paraît avoir obtenu en son temps un certain succès, car les manuscrits n'en sont pas rares. Elle est l'œuvre d'un trouvère qu'on s'accorde à nommer Cuvelier :

Cilz qui le mist en rimes fust Cuveliers nommez,

dit-il lui-même au début de son récit. Mais ce nom, dans l'écriture du quatorzième siècle, est très difficile à lire; de sorte qu'on l'a lu de toutes les façons : Cimelier, Cunelier, Cu-villier, Trueller ou Trueller. Le seul contemporain qui ait parlé de lui, Philippe de Maizières dans le *Songe du viel Pelerin*, paraît dire Cimelier ou Cunelier, car là aussi il y a de l'incertitude. Il ne le mentionne du reste qu'en passant :

a

1509  
134  
3/2  
28

« Beau filz, dit-il, tu peulz avoir des faiseurs honnestes et prudhommes qui font les beau dictiés de Dieu et de la Vierge Marie et des hystoires honnestes, morales et devottes, comme estoit le pource homme appelé Cimelier (5<sup>me</sup> partie, ch. 57). »

Voilà tout ce qu'on sait de l'auteur du poème sur Du Guesclin, son nom approximativement, et que c'était un pauvre homme, un chanteur plébéien. Ce dernier point eût été aisé à deviner. En effet, la seule idée d'entreprendre une composition dans ce mode antique et suranné indique un auteur vivant dans les couches profondes où se conservent les vieilles traditions, et tout à fait en dehors de la littérature qui obtenait les honneurs officiels. C'est dans les premières années du règne de Charles VI, au moment où fleurit l'école rhétoricienne qui s'est formée sous Charles V, que Cuvelier se met à rimer ses longues tirades monorimes au lieu de faire de l'allégorie à outrance comme Philippe de Maizières ou d'écrire lestement en prose comme Froissart.

Mais, pour nous, c'est précisément la condition même où il est né, la forme populaire dont il a revêtu son récit, qui donnent à ce récit un prix exceptionnel. Car le poème de Du Guesclin n'est nullement un pastiche. C'est réellement une dernière chanson de geste naïve et originale, éclosée à l'extrême fin du quatorzième siècle. Il fait pendant, à la distance de trois siècles, au poème de Roncevaux. On ne pouvait plus s'attendre alors, bien entendu, à une épopée; l'inspiration n'était plus assez haute. L'épopée, en tant qu'elle mérite ce nom, n'appartient qu'à de certaines époques, et le quatorzième siècle était tout différent de ces époques-là : le quatorzième siècle, au lieu d'être enflammé par une pensée générale, par une passion commune, est un temps de doute, de désordre, de perplexité universelle. Tout y est prosaïque comme aux âges où une foi manque, et où les élans généreux de l'âme sont continuellement contrariés et déçus. Aussi la vie de Bertrand Du Guesclin en vers n'offre pas de peintures grandioses et enthousiastes comme la chanson de Roland; le familier remplace l'idéal. On y découvre toutefois un sentiment qui se ranime alors, et dont le souffle vient par moment

relever ces lourdes rimes qui tendent sans cesse à s'affaïsser dans leurs larges sillons, c'est le sentiment patriotique, qu'on trouve ici et qu'on ne trouve pas dans Froissart ; qui commence par en bas dans les classes moyennes ou populaires et qui va grandissant durant cette lutte interminable de l'Angleterre et de la France, jusqu'à ce qu'il se personnifie enfin en Jeanne d'Arc.

Le trouvère ne s'est pas mépris sur son héros ; il n'a point cherché à le transformer en un paladin du vieux temps. Bertrand Du Guesclin ne ressemble guère à un pair de Charlemagne et moins encore à un compagnon d'Artus ; c'est un brave capitaine de routiers joignant à sa bravoure beaucoup de finesse, de bon sens, de verve caustique, de bonhomie railleuse, un homme de guerre fécond en ressources, fier vis-à-vis des grands, bon et simple avec les soldats, et moins dur aux pauvres gens que la plupart des capitaines de ce temps impitoyable.

Deux choses méritèrent à Du Guesclin la renommée dont il jouit de son vivant et qui s'est perpétuée jusqu'à nous. Il fut inflexiblement attaché au roi de France : « En ce temps-là, dit Froissart, s'armoit et *estoit toujours armé François* un chevalier de Bretagne qui s'appeloit messire Bertrand Du Guesclin. » Les autres capitaines embrassaient au contraire toutes les causes tour à tour. Selon que leur intérêt les y poussait, ils servaient indifféremment la France, l'Anglais, le Navarrais. Cette fidélité de Du Guesclin toucha les masses, qui devenaient de jour en jour plus françaises. Le système de pillage à outrance, la guerre rapace et mercantile organisée par Édouard III avait exaspéré celles-ci. La haine de l'Angleterre, qui n'était peut-être pas très vive au début de la lutte, grandit à vue d'œil. Ceux en qui elle se personnifie comme Du Guesclin. Clisson, deviennent vite populaires.

En second lieu, il rendit au pays le service capital de dissiper le prestige qu'avaient acquis aux Anglais les grandes batailles de Crécy, de Poitiers. Les Français n'osaient plus rencontrer leurs ennemis en plaine ; ils préféraient, chose bizarre, les attaquer dans les places fortes. Des expéditions



anglaises pouvaient courir depuis Calais jusqu'à Lyon, depuis Bordeaux jusqu'à Reims. Les Français les suivaient sans les attaquer. Du Guesclin ranima peu à peu leur confiance : Cocherel, Pontvalain, Chizé leur enseignèrent de nouveau à vaincre en rase campagne. L'impression produite par les désastres récents fut détruite ; le sentiment national se releva, fut réconforté, comme on disait alors.

Puis les expéditions en Espagne firent beaucoup pour le renom du bon connétable ; l'Espagne était fort peu connue ; on la voyait toujours telle qu'elle est dans les anciennes chansons de geste du cycle de Charlemagne, plus sarrasine que chrétienne.

L'imagination eut beau jeu pour rehausser le rôle du chevalier breton vengeur des reines et arbitre des rois.

Le grand mérite du poème de Cuvelier, c'est de nous montrer exactement ce que le peuple pensait du célèbre guerrier, la manière dont on le comprenait, dont on l'appréciait de son vivant. Sous ce rapport, il est impossible d'avoir un témoignage plus irrécusable, plus authentique. Ce qui charme surtout le poète chanteur des carrefours, c'est l'homme robuste, actif, qui paie toujours et partout de sa personne. Ah ! l'on n'a point affaire ici à un damoiseau, à un homme de cour !

La guerre a créé des générations rudes et brutales à qui il faut des chefs comme elles pour les commander. Lisez le récit de la marche de nuit qui précède le combat de Pontvalain, et vous verrez comment on gagne des batailles.

Ce que le poète apprécie encore dans son héros, ce qu'il peint bien, c'est sa bonne humeur imperturbable, sa joyeuseté d'esprit, sa parole gaillarde et plaisante : « Bertrand était bon Gaulois, » dit-il, et c'est ce qui plus le charme.

Quant à la délicatesse morale, aux scrupules de conscience, il n'y faut pas regarder de trop près : à la guerre comme à la guerre ! Quand Bertrand à ses débuts force le coffre-fort maternel pour y dérober joyaux, or et argent, Cuvelier ne trouve absolument rien à y redire ; et comme le jeune Du Guesclin tue et dévalise peu après un riche chevalier

anglais, et qu'il peut restituer à sa mère plus qu'il ne lui avait *emprunté*,

A sa mère il donna  
Pour un denier vingt sols de ce qu'il emprunta,

Cuvelier trouve que tout est pour le mieux. C'est aussi du reste l'avis de la bonne dame Du Guesclin, qui s'écrie :

Que benoite soit l'heure que mon corps le porta !

Le quatorzième siècle, nous le répétons, est un siècle absolument prosaïque. Voilà ce qu'on voit bien dans la chronique de Cuvelier. La guerre était devenue un moyen de s'enrichir. Les grandes prises, les pillages fructueux, les opulents butins, telle est la préoccupation principale des chevaliers. Quand Du Guesclin veut encourager ses troupes au combat ou à l'assaut, il leur dit : « Aujourd'hui je vous ferai tous riches ! » C'est l'argument décisif : avec cela il leur fait gravir les hautes murailles et heurter les bataillons de fer.

Bertrand lui-même ne dédaigne pas les proies copieuses, les grosses rançons. Mais il fait un large usage de ce qu'il gagne ; il le distribue généreusement à ses compagnons ; il est d'une libéralité que Cuvelier, comme tous les trouvères, tend à exagérer, parce que c'était la vertu dont ils vivaient et qu'ils avaient besoin d'exciter chez leurs auditeurs.

On remarquera aussi l'incroyable mépris de la vie humaine qui ressort de chacune des pages de cette histoire. Cuvelier ne s'en cache pas, il s'en vante même : la mort d'un homme ne le touche pas plus que celle d'un ciron. Les atroces cruautés qu'il raconte : les populations des villes passées au fil de l'épée ; les prisonniers massacrés ; Olivier de Clisson abattant lui-même à coups de hache les têtes des Anglais pris au château de Benon, ne provoquent jamais chez lui un mot de blâme, et le rendent même tout hilare. C'était le résultat de ces luttes atroces et prolongées.

Le récit de Cuvelier suggère encore bien d'autres observa-

tions que nous laissons aux lecteurs le soin de faire eux-mêmes. Nous avons dit qu'une autre chronique, mais celle-là en prose, paraissait être à peu près du même temps, c'est celle qui est publiée dans les choix de chroniques et mémoires relatifs à l'histoire de France. Elle est anonyme. Elle est aussi très intéressante, mais n'a pas le même caractère; elle est fort abrégée et ne peut guère servir qu'à contrôler la chanson de geste et à la compléter sur quelques points. C'est l'usage que nous en avons fait et qui nous oblige à la mentionner ici et sur notre titre.

Le poème de Cuvelier n'est point inédit : il a été publié fort exactement en 1839, par M. E. Charrière, dans la collection des Documents inédits sur l'histoire de France, deux volumes in-4°. Mais ce poème dans le texte original n'est pas commode à lire. Outre que la langue de cette époque présente d'assez grandes difficultés à ceux qui n'en ont point fait une étude spéciale, la forme propre aux chansons de geste rebute le lecteur. Comme nous l'avons dit, ce poème, dans le plus ancien manuscrit, a près de vingt-trois mille vers qui se suivent sans aucune division ni coupure. Le chanteur procède par couplets monorimes de trente ou quarante vers. A chaque fois qu'il commence un de ces couplets, il reprend une partie du couplet précédent sur la nouvelle rime et mène son récit un pas plus loin. Il s'avance, si l'on nous passe la comparaison, comme la mer montante avance vers le rivage : une vague reprenant après une vague, et chacune roulant un peu plus loin sur le sable. Dans les vastes poèmes destinés à être récités publiquement, le couplet monorime et ce continuel recommencement étaient des conditions indispensables : le couplet monorime aidait considérablement la mémoire du récitateur, et lui facilitait parfois l'improvisation ; et les reprises régulières permettaient à l'auditoire de suivre sans peine le fil de la narration. Mais à la lecture la monotonie des assonances, les formules de remplissage dont on abusait, les répétitions deviennent très fatigantes ; les érudits, les savants livrés à des recherches historiques ou linguistiques peuvent seuls aborder résolument un poème comme celui de Cuvelier.

Nous avons voulu le rendre plus accessible au commun des lecteurs en le traduisant en prose et dans une prose assez rapprochée de la langue actuelle. La tentative était épineuse. Il ne s'agissait pas d'analyser simplement les faits, comme cela a été fait d'ancienne date. Il fallait conserver fidèlement le caractère du récit. D'une part, on ne pouvait reproduire vers pour vers. Les inconvénients dont nous venons de parler, les répétitions, les longueurs et les lenteurs du poème original auraient subsisté dans une traduction trop littérale. Il était nécessaire de couper, d'abrégier; mais en coupant et en abrégant, on ne devait rien élaguer de ce qui est curieux et significatif; on devait laisser à l'œuvre du trouvère sa physionomie, son allure singulière. Le problème n'était pas aisé à résoudre. Mlle Dufaux de la Jonchère, qui avait exécuté pour la vie de Bayard un travail de rajeunissement analogue, mais beaucoup plus facile, eut le courage d'entreprendre ce travail, qu'elle a mené à bonne fin, et que nous nous sommes contenté de reviser soigneusement.

Nous donnons la vie de Bertrand Du Guesclin telle qu'elle est, sans la discuter comme document historique. Elle est d'ailleurs généralement exacte. Il n'y a que la partie consacrée aux expéditions espagnoles où Cuvelier introduise un élément romanesque; mais là encore, dans ces contes bizarres, il est un témoin des préjugés de son temps. Nous avons ajouté seulement, d'après la chronique en prose également contemporaine, quelques épisodes qui nous ont paru intéressants, comme celui du bâtard de Comminges essayant d'enlever Henri de Transtamare à Carcassonne.

Une importante modification est celle qui consiste à avoir divisé la vie de Du Guesclin en chapitres précédés d'un titre en prose. Mais en ceci nous avons moins innové qu'on ne le supposerait d'abord; en effet, un des principaux manuscrits du poème de Cuvelier, celui de l'Arsenal, présente lui-même ces divisions tant elles parurent de bonne heure nécessaires. Les intitulés ont donc été empruntés tant à ce manuscrit qu'à la chronique en prose.

Quoique nous ayons cherché à faire disparaître les asso-



nances, qui sont fort peu agréables à l'oreille, on en trouvera bien encore quelques traces dans notre texte. Il ne nous a point paru qu'il fallût les effacer avec trop de soin : il n'y a pas de mal à ce qu'on entende çà et là comme un léger écho de la chanson de geste. Nous avons laissé aussi, en petit nombre il est vrai, ces formules de la vieille chanson qui rappellent les épithètes homériques, en s'accolant presque inévitablement à certains noms. Nous avons voulu enfin que, tout en ayant sous les yeux un livre moderne, le lecteur n'oubliât point que c'était un récit chanté du quatorzième siècle qui lui retraçait la vie du vaillant connétable.

LOUIS MOLAND.



## CHAPITRE PREMIER

Comment naquit et fut élevé Bertrand Du Guesclin, et comment  
une converse lui prédit grand honneur.

Or me veuillez ouïr, chevaliers et jeunes hommes, bourgeois et bourgeoises, prêtres, clercs, jacobins, et je vous raconterai la vie du vaillant Bertrand Du Guesclin, connétable de France, le vaillant paladin qui tant fut redouté jusqu'à l'eau du Rhin. Jamais depuis le temps du roi Alexandre, ni du roi Artus, ni du bon roi Pépin, ni depuis le temps de Godefroid ou de Saladin, aucun ne fut tel pour conduire la guerre.

Or, seigneurs, faites silence et entendez-moi ; je crois que vous ouïrez un livre suffisant. Celui qui le fit, fut nommé Cuvelier. Il l'a fait pour l'amour du prince et afin que les hauts faits du connétable ne soient pas oubliés.

Seigneurs, ce connétable fut appelé Bertrand. Il fut pauvre

chevalier et pauvrement renté tant qu'il fut jeune homme ; mais alors qu'il eut ses cinquante ans passés, il fut duc de Molina en Espagne, un noble duché que le roi don Enrique lui donna ; et le roi de France le fit seigneur et possesseur de deux nobles comtés, Longueville et La Guiffart. Et tant fut ce Bertrand haussé par la fortune, qu'il fut connétable et bien aimé du roi.

Tant fut redouté, que chacun se tenait déconfit et maté, aussitôt qu'en assaut son cri de guerre était jeté. Il a grandement fait honte aux ennemis du roi. Juifs, Sarrasins et chrétiens redoutaient Bertrand dans toutes les contrées. En maints lieux, l'on disait aux enfants nouveau-nés : « Taisez-vous ! taisez-vous ! ou vous le paierez : Bertrand Du Guesclin est arrivé en ce pays. »

Il naquit en Bretagne, à six lieues de Rennes, en un château fort et bien situé, nommé la Mothe-Broon. Regnault Du Guesclin fut le père de l'enfant. Il l'eut d'une très gentille dame, de belle apparence, Jeanne de Malemains, dame de Sens, près de Fougères, son épouse.

Le chevalier fut prud'homme loyal et droit, devant Dieu et le monde, et renommé pour ses prouesses et sa hardiesse ; il réconfortait les pauvres et leur faisait de grandes aumônes. Sa femme fut de sainte vie et honorée en son pays. Trois fils en issirent ; l'aîné eut le nom de Bertrand au baptême, le second fut Guillaume, qui valut beaucoup, mais vécut peu ; le troisième s'appela Olivier.

Mais l'enfant dont je vous parle, je crois qu'il n'y en eut de si laid de Rennes à Dinan. Nez camus, visage noir et les yeux gris ; large d'épaules, avec longs bras et petites mains, il était lourd et malotru. Ses père et mère le haïssaient tant, que souvent en leurs cœurs ils désiraient qu'il fût mort ou noyé en eau courante, ils allaient l'appelant : « Drôle ! niais et sot ! »

Il était si rebuté et mal chanceux, que valets et serviteurs n'en tenaient aucun compte. Mais on a bien vu apparaître en ce siècle que le plus dédaigné était le plus grand : ainsi en advint-il, car depuis le temps de Roland aucun n'eut plus d'honneurs que notre chevalier. Le roi qui régnait alors le

baisa maintes fois comme son loyal ami, parce que pour son amour il allait toujours s'aventurant.

Advint qu'en un grand jour, comme le jour de l'Ascension, la mère de Bertrand était en une chambre de sa maison, ses fils autour d'elle. Bertrand se tenait à part, assis sur un petit siège et n'avait nul compagnon. Les autres étaient en hautes places ; pourtant Bertrand était l'ainé ; mais on n'en tenait compte, car il semblait tout fol ; il était rude, insociable et de mauvaises façons, et tenait toujours un bâton dans sa main.

Oïez à quoi pensa Bertrand, le damoiseau : quand il vit ses frères, séant à table et mangeant d'un chapon, il vint à eux et leur dit d'un ton haut :

« Devez-vous manger là ? De par la Passion ! Vous mangez les premiers et il me faut attendre tout aussi bien qu'un valet. J'irai m'asseoir avec vous, que vous le veuillez ou non. Et si vous parlez, foi de saint Simon ! j'abats pain et vin et volaille.

— Frère, dit Olivier, je trouve cela bon ; vous devez vous asseoir si vous en avez le désir. »

Adonc Bertrand s'assit à sa discrétion ; il prit à pleins poings où il vit à manger : il n'y avait pas plus de bonnes manières en lui qu'en un sanglier. Quand la Dame aperçut sa rude contenance, elle lui cria hautement : « Bertrand ! par saint Simon ! si vous ne partez de là, je vous ferai battre. »

Quand Bertrand entendit cela, il le trouva mauvais ; il se dressa de table en tel dessein, qu'il abattit et versa tout en un mont ; il ne demeura pain, ni chapon, ni vin.

« Hé ! Dieu ! dit la Dame, quel rude charretier ! Plût à Dieu qu'il fût mort ! car je sais de certain que jamais il n'y aura en lui sens, raison ni manières : jamais il ne fera honneur à son extraction ! »

Lorsque la table eut été diligemment redressée et les enfants rassis et servis de rechef, le damoiseau Bertrand n'eut qu'à se courroucer, car on le fit asseoir à bas sur le plancher.

Comme l'on dinait ainsi, une converse que l'on tenait pour sage, vint dans cette maison ; l'huissier alla au-devant d'elle :

« Que demandez-vous, dame ? Arrière, allez-vous-en.

— Ami, dit la converse, ne vous courroucez pas ; allez



dire à madame, je vous prie, que je suis la converse qu'elle a mandée par un sien messenger. »

La Dame l'avait mandée pour avoir guérison de quelque maladie. Elle avait été juive avant sa conversion : elle se mêlait de regarder les mains et savait juger des signes qu'elle y apercevait.

« Bien venue soyez-vous, lui dit la Dame, à Dieu bénédiction ! »

La converse lui fit beaucoup d'amitiés, puis se prit à regarder autour d'elle ; elle vit Bertrand qui était à l'écart, car on lui avait dit maintes laides raisons. L'un l'appelait berger et l'autre charretier. Elle avisa bien sa façon, et considéra sa physionomie. Je ne sais ce qu'elle y vit, mais tout ce qu'elle en dit advint depuis ce temps.

Elles'adressa à lui et lui dit à haute voix :

« Enfant, Celui qui souffrit Passion te bénisse ! »

Quand Bertrand la vit, il dressa la tête et lui fit un accueil en façon de lion, et croyant que la Dame lui disait dérision, fièrement il répondit :

« Laissez-moi ! Puisse-t-on vous enfouir ! Si vous me dites rien qui ne me vienne à gré, vous aurez un horion de ce bâton. »

Mais doucement, elle dit :

« Ne vous courroucez pas ; je ne vous dirai chose qui vous déplaîse. Or, montrez-moi vos mains et je vous dirai l'honneur et les grands biens qui vous viendront enfin.

— Par ma foi ! dit Bertrand, qui se courrouça fort, je crois bien que ni joie ni honneur n'approchera jamais de mon corps ! car mon père et ma mère aussi me rebutent et malmenent et je ne sais pourquoi. »

Alors il soupira ; et la noble converse aplanit sa chevelure et avisa maints beaux signes entre ses deux yeux ; elle le baisa doucement et lui dit :

« Ami, tais-toi ; Dieu t'aidera ; par Dieu qui créa tout tu auras plus d'honneurs, qu'homme de ton rang n'en a jamais eu. »

Le maître d'hôtel qui écouta ce mot, lui dit :

« Vous vous êtes bien acquittée ! Belle bourde que voilà ! »

Il passa outre : la dame demeura et s'en vint vers la mère qui dinait à table avec ses deux autres fils :

« Dame, dit la converse, ne me cachez pas cela : ce n'est mie votre fils cet enfant que voilà ? »

— Si, il l'est, dit la Dame, mon corps le porta ; mais vraiment jamais mon seigneur ne l'aima, car jamais il n'en sera de plus rude et de plus malgracieux. Il bat, il frappe, il renverse les enfants d'alentour ; il n'est mauvaïseté dont il ne s'avise ; il est si sauvage et si niais que je ne sais ce qu'on en fera ! Plût à Dieu qu'il fût mort ! Je l'ai déjà bien désiré ! »

La converse reprit :

« Dame, oyez mon jugement. Je vous jure sur Dieu et sur mon baptême que cet enfant ci, qu'ainsi vous tenez malheureusement, sera si heureux et de telle hardiesse, que jamais tous ses parents n'auront eu si grand honneur ; car je vois sur lui tel signe, que je consens à être brûlée si cet enfant grandement ne prospère ; il n'aura pas son pareil et sera le plus honoré et prisé de tous ceux du royaume de France.

— A quoi le savez-vous ? » dit la Dame.

Et celle-ci répondit :

« Je le sais vraiment, et s'il n'en advient ainsi, je m'offre pleinement pour que vous me fassiez brûler vive. »

Lors la Dame s'apaisa et dit :

« Dieu est tout-puissant pour avancer ses créatures ; mais je ne crois rien de ce que vous me dites, car Bertrand a trop mauvais commencement ; pourtant je le donne à Dieu et le mets en sa garde : qu'il en fasse son vouloir ! »

La Dame fit donner à boire et à manger à la sage converse et richement servir de viande et de vin clair ; elle la voulut honorer grandement. Or oyez ce dont Bertrand alla s'aviser. On devait servir un paon rôti ; il le prit des mains du maître d'hôtel et le posa devant la converse :

« Converse, dit Bertrand, je veux réparer ce que vilainement je vous ai dit : mais je ne connaissais point vos faits ni vos paroles. »

Alors il lui alla verser du vin si largement, que la coupe en déborda. La mère avisa l'enfant et dit à la converse :

« Par le corps de saint Omer! jamais je ne le vis si bien penser ni agir qu'il vient de le faire.

— Mère, dit Bertrand, ne vous effrayez pas, car le fruit ne vaut rien tant qu'il n'a pu mûrir. »

Ainsi disait Bertrand, qui était bon Gaulois. La dame après diner mena la converse dans sa chambre pour la consulter en particulier. Ne sais ce qu'elle lui donna et je m'en tiendrai coi.





## CHAPITRE II

Comment Bertrand fit combattre les enfants d'alentour et comment il fut mis en une prison, d'où il se sauva pour aller chez son oncle.

Je vous dirai le maintien et les exploits de Bertrand alors qu'il eut neuf ans. Depuis l'aventure de la converse, sa mère changea pour lui ; elle le vétissait noblement et lui montrait de l'affection ; elle commanda à ses gens qu'on ne lui manquât point. Et Bertrand le gentil s'amendait et croissait.

Or oyez quelle coutume il prenait : il s'en allait souvent jouer en pleins champs et aux prés. Il assemblait un demi-cent d'enfants, il les faisait partir en tourbillon et les faisait combattre tellement et si roide, qu'ils s'abattaient l'un l'autre. Il les allait aider à se relever et leur disait :

« Allez vous venger de ceux-là bien et hardiment. »

Il renforçait le combat et les heurtait l'un contre l'autre, tout comme les chiens assaillent le loup aux dents ; il les faisait tomber et les blessait fortement ; tel des enfants hautement criait, et tel aussi hautement pleurait. Bertrand entraît parmi eux et les haranguait, disant qu'aux mieux combattant il donnerait un noble prix.

Et puis après, de fois à autre, il poussait ses compagnons

à droite, à gauche, et leur donnait de grands coups ; et lui aussi était si bien battu, que le clair sang lui filait par la bouche et le nez, et on lui déchirait aussi tous ses vêtements. Bertrand ne comptait cela pour rien. « Guesclin ! » s'écriait-il.

Et il faisait durer la bataille le plus longtemps possible, et quand ses compagnons se tenaient cois, il se boutait parmi eux pour les mieux échauffer. Quand chacun avait bien reçu son paiement, il commandait de cesser le combat, puis doucement disait : « En avant mes compagnons ; allons boire tous ensemble bien et paisiblement. Je paierai pour vous tant que j'aurai argent, je demeurerai caution courtoise pour celui qui n'aura pas de quoi faire son paiement. Si je prête à quelqu'un et qu'il ne me le rende, jamais je ne l'aimerai. Si l'hôtelier me croit, il sera payé brièvement, quand je devrais prendre un hanap d'argent à l'hôtel ou aller vendre à Rennes une bonne jument.

— Dieu ! disaient les enfants en leur sens droit, comme Bertrand sera de grand entendement ! Dieu lui donne bonne fin. Il a bon commencement de venir à honneur. »

Quand Bertrand revenait de cette compagnie, blessé et déchiré, sa mère dolente et courroucée lui disait :

« Certes, mauvais garçon, vous menez laide vie ; il semble mal que vous soyez de si haute lignée ; vous vous faites tant maltraiter que nous en avons honte. Regardez comme il a ses vêtements souillés, et le visage sanglant en maintes parties. Si vous vous en revenez encore une autre fois en ce point, vous vous en repentirez tous les jours de votre vie. Ne vous souvient-il pas du haut honneur que la converse vous prédit ? Mais je n'y crois mie. Or Bertrand, prenez garde, ou, par sainte Marie, je vous châtierai, je vous jure et affirme. »

Mais Bertrand le lendemain faisait pire de moitié.

Il dressait des quintaines et faisait des joutes ; il ordonnait ses compagnons en tournois contre les plus grands, et leur commandait qu'on ne le ménageât pas plus que les moindres, quand on en viendrait aux mains.



Et tant dura cette fête que sa mère était désolée. Quand son père Regnault sut ce qu'il faisait, il fit commander qu'on ne laissât enfant suivre son fils. Pour ceux qui le suivraient, les pères paieraient une amende de cent sols.

Lors les enfants furent si dolents et si craintifs, qu'ils fuyaient Bertrand quand il les approchait. Et quand Bertrand vit que chacun le fuyait, il poursuivit les enfants et les força malgré eux à lutter.

Adonc les pères retournèrent par-devers le sire Du Guesclin faire plainte de son fils. La mère souvent en pleurait ; elle dit à son seigneur que jamais elle n'aurait de tranquillité s'il ne mettait Bertrand en prison.

On le mit en prison en un lieu où on lui donnait à boire et à manger et ce qu'il lui fallait. Il y fut bien quatre fois, mais bien peu s'en émouvait. Une chambrière lui portait à dîner ; elle ouvrit la prison où Bertrand était, il prit la chambrière, lui ôta les clefs et l'enferma, puis il partit.

Bertrand s'enfuit, il se cachait si bien qu'on ne put le trouver, on le querait partout. Un matin il vint au milieu d'un champ qu'il connaissait très bien ; il trouva deux laboureurs qui labouraient la terre avec deux juments de son père. Bertrand monta sur l'une, puis il partit en leur criant qu'il s'en allait.

« Aïe ! Bertrand ! dit l'un, vous faites mauvais exploit ! Jamais je n'oserai aller où votre père sera. Rendez-moi la jument, au nom de saint Benoit ! »

Bertrand se prit à rire ; de ce qu'ils pouvaient dire il tenait peu de compte.

Bertrand Du Guesclin s'en va au grand galop par-dessus la jument qui était déferrée ; elle n'avait bride ni poitrail, n'était pas ensellée et n'avait qu'un licou. Elle était toute pelée et avait si mauvais trot, qu'elle rompait l'échine. Bertrand chevaucha sans se soucier de rien.

Il vint à Rennes vers son oncle, qui avait épousé une sienne tante, une très riche dame. Quand sa tante le vit, elle fut fort tourmentée et lui dit :

« Bertrand, vous avez telle renommée, que votre mère est tourmentée au cœur et votre père aussi ; c'est grande folie à

vous, par la Vierge sainte, de mener une vie si égarée. Vous ressemblez mal à la race dont vous êtes issu.

— Dame, dit le mari, vous parlez sans raison; il convient et c'est droit que jeunesse se passe; d'une façon ou d'autre il faut qu'elle soit jetée. Il est assez jeune, par la Vierge sainte, pour avoir sens et honneur à durée. Il ne fait ni mauvaise action ni chose décriée. Nous avons de bon vin et de la chair salée; il en aura assez, tant qu'il nous restera.

— Oncle, lui dit Bertrand, votre raison m'agréa; je ferai votre vouloir au matin et au soir.

— Voire! dit sa tante, vous l'avez trouvée belle! »





### CHAPITRE III

Comment Bertrand laissa sa tante au sermon et s'en alla lutter.

Bertrand demeura en paix avec son oncle le mieux qu'il put ; il se retint d'aller deçà et delà. Souvent il chevaucha avec son oncle, et il accompagnait aussi sa tante. Il fut près de trois mois sans jouter contre quelqu'un.

Or, il advint qu'on promit un bon prix au mieux luttant et que Bertrand apprit qu'il y aurait une lutte.

On assigna le jour à un dimanche, et l'on ordonna la place après diner. Lors la belle tante de Bertrand appela son neveu et le pria doucement d'aller avec elle pour ouïr le sermon. Que Bertrand le voulût ou non, il alla avec sa tante ; mais il la quitta furtivement quand le sermon commença.

Il vint sur la place, où on luttait déjà ; il y avait là des compagnons qui le reconnurent :

« Or ça, Bertrand, font-ils, votre corps luttera. Il est venu celui qui renversera tout.

— Seigneurs, dit Bertrand, je ne lutterai pas, si nous ne convenons que personne ne le dira à ma tante ; car si elle le sait, elle me battra. »

Lors tous les compagnons lui font serment qu'ils ne le dénonceront pas. La lutte commença et dura longuement. Bertrand était fort jeune, mais il était gros et osseux et formé grossièrement.

Il regarda un Breton qui luttait très fièrement; il avait abattu douze compagnons, sans choir nullement. Bertrand vint à lui, le prit vite et ne fut point longuement après, car il lui joua d'un tour subtil et l'étendit contre terre par grande ruse. Bertrand chut avec, car l'autre le tira et le tint : le Breton fut dessous et eut le cœur dolent et Bertrand fut par dessus, mais il chut malheureusement, car il rencontra un caillou tranchant qui lui entama le genou tellement que le sang en descendit. Il se releva promptement, mais pour son pesant d'or il n'eût pu se tenir debout.

« Aïe ! mes amis, dit Bertrand, cela me va malheureusement ! ma belle tante saura toute mon équipée ! il me vaudrait mieux d'être encore au sermon. Beaux seigneurs, par Dieu de majesté ! faites que je sois porté chez ma tante ! mais avant il faut que je sois pansé. »

Bertrand fut porté chez un chirurgien. On lui posa sur la tête le noble prix : c'était un beau chapel ouvré d'or et d'argent. « Hé Dieu ! dit Bertrand, ôtez-moi ce chapel : je ne l'ai pas mérité. »

Quand il fut bien bandé, il fut porté à l'hôtel de sa tante. Et à cette heure juste le sermon fut fini. La tante de Bertrand querait son neveu de tous côtés.

« Eh ! bien, dit la dame, où est-il donc allé ?

— Dame, dit un Breton qui s'appelait Isoret, est-ce votre neveu Bertrand que vous demandez ?

— Oui, dit la dame ; dites si vous le savez.

— Dame, de par Dieu, dit-il, il s'est bien comporté, car vraiment le prix lui a été donné, comme au mieux méritant des lutteurs assemblés, mais il a été trop malmené par une pierre qui lui a fendu le genou. Allez-vous-en à l'hôtel, vous le trouverez au lit. »

Quand la dame l'entendit, elle eut le cœur fort courroucé. Elle revint à son hôtel. Or Bertrand était couché dans un lit bien paré et couvert, un Breton lui disait :

« Sire, vous serez tôt guéri; ne vous désolez pas, nous ne dirons pas à votre tante que vous venez de la lutte; nous ne serons pas parjures envers vous. Et si vous voulez lui dire la vérité, elle vous croira bien, si vous montrez votre genou. »

Or Bertrand était au lit et n'avait qu'à ronger son frein. Alors sa tante arriva et se mit à le tancer :

« Certes, Bertrand, dit-elle, vous ne valez pas un denier; vous ne vous comportez pas en fils de chevalier, d'aller ainsi lutter avec ces petites gens; encore vaudrait-il mieux vous réjouir à suivre les tournois et à jouter, puisque vous voulez essayer votre force promptement.

— Dame, dit Bertrand, ne veuillez vous courroucer; je jure Dieu que, sitôt que je pourrai bonnement chevaucher, je suivrai joutes et tournois, car je ne veux plus lutter. Vous me verrez guéri avant huit jours pleins. »

Ainsi le neuvième jour fut-il sain et entier. Il demeura longuement à Rennes avec son oncle et changea fort ses manières. Depuis on apaisa son père, et aussi sa mère, que Bertrand chérissait fort. Il les alla voir en leur hôtel. Il se voulait fort rapprocher de sa mère, car il tendait à avoir des bijoux, de l'argent, de l'or fin, pour acheter une armure et un noble destrier; et il se dit bien que, si sa mère ne voulait y mettre un denier, il briserait son coffret et en prendrait le contenu.

Ainsi pensait Bertrand; il travailla si bien que sa mère, sa tante et les amis qu'il avait lui donnèrent armure, écu, épieu et un roncín trottant, qui n'était pas trop bon.

Bertrand allait en Bretagne partout où il savait que l'on assemblait joutes ou tournois; il montait sur la meilleure jument de son père, car son petit roncín lui avait peu duré; sitôt qu'il lui fallait de l'argent, il vendait sa monture et revenait aux juments de son père, et prenait des bijoux là où il en savait et les vendait joyeusement. S'il y avait un dîner de gens nobles, Bertrand prenait du vin chez lui et le leur envoyait; on présentait le vin de sa part, chacun lui faisait joie, chacun le fêtait.

Il se fit bien connaître et honorer. Il demandait souvent s'il

ne pourrait jouter; mais pour l'amour de son père, qui l'avait ainsi demandé, on lui répondait qu'il était trop jeune.

Quand il venait à l'hôtel voir son père, il lui racontait l'état et la conduite des seigneurs, leurs armes, leurs honneurs, et que cela lui semblait bon et beau; il discourait si honorablement des autres qu'il faisait bonne preuve pour lui-même en parlant ainsi.

Quand Bertrand voyait un pauvre qui demandait l'aumône pour l'amour de Dieu, il lui donnait pain ou vin ou argent, et s'il n'en avait, il dévêtait sa robe sur l'heure et puis il la donnait doucement aux pauvres gens. Et pour cela son père l'aimait de plus en plus, et pensait bien qu'ainsi il viendrait à l'honneur.







## CHAPITRE IV

Comment Bertrand jouta à Rennes.

Il demeurait avec sa tante à Rennes. Or, vers ce temps, il y eut une grande fête criée de joutes de grands prix, entre nobles chevaliers et hardis écuyers. Bertrand avait bien dix-huit ans accomplis. Il était grand et fort et s'était bien formé. Quand vint cette journée, on retint les hôtelleries. Mains nobles chevaliers et écuyers de valeur vinrent à cette fête qui eut lieu un mardi. Le sire Du Guesclin fut de l'entreprise ; il arrive à Rennes avec son fils. Bertrand était monté sur un pauvre cheval que nul homme n'eût acheté quatre petits florins ; il l'avait pris au haras de son père ; il en était honteux. Le mardi au matin, jusqu'à ce qu'il fût midi, Bertrand le gentil chevaucha par les rues, il vit les bourgeois et les nobles dames blanches comme fleurs de lis, que de beaux écuyers conduisaient par la ville.

« Hé ! Dieu ! se dit Bertrand, jamais je ne serai aimé ni

convié, mais je serai toujours éconduit par les dames ! car je sais bien que je suis bien laid et mal fait. Mais puisque je suis laid, je veux être bien hardi, et large et courtois, bien appris à donner. Je veux revêtir hérauts et ménestrels, pour être renommé par leurs dires ; qui est large et courtois, acquiert de bons amis. »

Ainsi disait Bertrand qui fut tant prisé. Il se fit beaucoup regarder par la noble cité : il fut fort déprécié parce qu'il était mal monté. L'un disait à l'autre :

« Il est fils de chevalier, et il va chevauchant le cheval d'un meunier. »

Et l'autre disait : « Ce semble un bouvier.

— Il est mieux taillé pour servir de bouvier que pour suivre joutes et tournois. Il est digne d'être gueux pour manger la soupe. »

Et les autres disaient :

« Veuillez vous tenir cois ; j'ai ouï raconter telles choses de lui, que, si le duc breton qui nous doit gouverner connaissait cet enfant dont je vous parle, il le ferait panetier de sa terre de Bretagne, car on ne trouverait pas un meilleur aumônier. Il sait très bien employer et donner ce qu'il a, et il sera hardi et très bon guerrier. »

Ainsi parlait-on de Bertrand : les uns en disaient du bien et les autres du mal.

Sur le marché de Rennes, Bertrand vit à l'estrade des dames bien vêtues de soie ; il vit les chevaliers bien armés :

« Hé ! Dieu ! se dit Bertrand, que n'ai-je un bon cheval ! et que ne suis-je bien armé ! Par la foi que je dois à Dieu, avant la nuit j'en renverserais sur la terre, j'irais assaillir tous les mieux montés ; mon père a grand tort de se comporter si mal envers moi ; il ne m'entretient pas comme son loyal fils. Mais il ne vivra pas plus que la vie mortelle, je dépenserai tout son héritage ou j'acquerrai de l'honneur plus que Roland qui finit à Roncevaux, plus que Gauvin, Artus ni Perceval. Mais il me faut souffrir ce contretemps, car à petit mercier convient petit étalage. »

Bertrand fut fort dolent et fort irrité, quand il vit les che-

valiers armés et revêtus, monter pour la joute sur des chevaux genets, et les bons écuyers bien pourvus, et qu'il se vit mal monté sur un cheval sans selle.

Il entendit les trompes sonner les fêtes et les jeux ; il vit porter les lances et les écus dorés et se sentit tout dolent d'être si pauvre et si nu.

En plein marché de Rennes l'assemblée fut grande, mainte lance y fut brisée le jour de l'ouverture, maint cheval y fut abattu sur la terre, et mainte tête aussi y fut désheaumée ; le sire Du Guesclin fut de ceux du dedans et on lui donna le prix de cette journée.

Bertrand retourna à son hôtel. Un écuyer de la dame Du Guesclin y logeait ; il avait jouté tout le jour de bonne façon. Bertrand l'avisa et le suivit ; il entra dans la chambre où il se désarmait et s'agenouilla devant lui en lui réquerant qu'il lui prêtât ses armes pour jouter :

« Ah ! cousin, lui dit-il, je vous prie par la Vierge honorée, prêtez-moi votre harnais, s'il vous plait, pour courir trois lances, car j'en ai le désir. Et j'ai Dieu pour garant que vous serez récompensé de cette chose ; j'en l'oublierai jamais tant que je durerai. »

L'écuyer lui répondit doucement :

« Certes, cousin Bertrand, vous ne vous êtes pas mal adressé, je vous armerai, sans plus de délai. »

Bertrand fut bien joyeux quand il l'entendit. Il se fit armer secrètement et l'autre lui aida bien et lui donna un valet pour le gouverner. Bertrand monta sur le cheval ; il prit son heaume et le mit sur sa tête ; il demanda sa lance, la mit à son col, et se recommandant à Dieu, passa les barrières.

Quand il fut sur les rangs il regarda d'autre part et vit un chevalier qui lui demandait la joute. Bertrand lui fit signe de la main et piqua des éperons ; il alla fièrement contre le chevalier, et baissant sa lance, il poussa le fer si droit dans la visièrre, qu'il lui mit le heaume hors de la tête et versa contre terre cheval et chevalier, de telle façon que le cheval creva et le bon chevalier se pâma au point qu'on disait : « Il est mort ! »

Bertrand se maintint ferme, puis se retourna et tint la lance

en bas. Les hérauts, ne sachant comment on l'appelait, crièrent :

« A l'écuyer aventureux ! »

Le chevalier qui fut versé à terre fut hâtivement relevé par les autres et le cheval mort fut porté aux champs. Le chevalier pris fort le coup qu'il avait reçu :

« Dieu, dit-il, jamais je ne fus si bien atteint d'une lance. Allez à l'écuyer et demandez-lui le nom qu'il a et le lieu où il est né. »

Un écuyer y alla et revint :

« Sire, dit-il, jamais je ne saurai quel est l'écuyer, s'il n'est désheauté par vous, ou par un autre. Alors seulement vous le saurez. »

Le chevalier répondit :

« Je remonterai bientôt. Jamais je ne serai aise, si je ne sais par qui je fus renversé ainsi. Je ne sais qui il est, ni de quels parents il est né, mais il est gentilhomme et sorti de bon sang. »

La joute fut fort belle et beaucoup de gens y prirent part. Tous les bons chevaliers s'entretenaient de celui qui avait jouté si vaillamment, et ne savaient qui il était.

Son père était le chef des tenants, desquels était le chevalier que Bertrand avait laidement abattu. Il avait grand désir de faire un assaut. Il demanda sa lance, il piqua son cheval, et se mit sur les rangs. Bertrand vint avec assurance contre son père, mais quand il vit clairement son écusson, il jeta sa lance vivement et fort gracieusement il revint à sa place.

Croyant qu'il faisait cela par frayeur, un autre chevalier s'avança, mais Bertrand se mit hardiment contre lui et lui piqua l'acier de sa lance dans le heaume, tellement qu'il le lui ôta du chef, et les hérauts crièrent :

« A cet aventureux venu nouvellement ! »

Ne demandez pas si Bertrand fut joyeux. Il n'en eût pas voulu tenir son pesant d'argent. Il courut quinze lances, dont mainte fut brisée. Le sire Du Guesclin, qui n'avait pas reconnu son fils, s'émerveillait qu'il eût refusé de jouter avec lui ; il rassembla des chevaliers pour avoir conseil comment il pour-

rait savoir qui était l'écuyer qui joutait âprement ; il fut décidé, d'après son propre avis, que l'un des chevaliers du dedans irait contre lui et s'efforcerait de le désheumer, et ainsi le pourrait-on connaître. Adonc vint un chevalier de Normandie qui lui enleva le heaume, et ainsi il fut reconnu par ceux de sa lignée qui en furent tout joyeux, et chacun lui fit fête. Quand son père sut que c'était lui, il en eut grande joie ; il vint à Bertrand et lui cria hautement :

« Certes, beau fils, je vous certifie que jamais plus je ne vous ferai si grande vilenie que je vous ai faite tous les jours de ma vie. Je vous donnerai des chevaux, de l'or et de l'argent, pour aller partout acquérir du renom, quand même ma terre en devrait être pour longtemps engagée, puisqu'aujourd'hui vous m'avez fait une telle courtoisie. »

Le sire Du Guesclin, pour le bien qu'il vit en Bertrand ce jour-là, l'aima tellement que dorénavant il lui abandonna toute sa terre. Quand la dame Du Guesclin ouït les nouvelles de son fils, à qui le prix des joutes de Rennes fut donné, elle en reçut grande joie : il lui souvint des paroles de la converse.

En partant de Rennes, le sire Du Guesclin s'en alla à la Mothe-Broon, avec Bertrand son fils, auquel il bailla un très grand équipement pour suivre les joutes et les tournois. Bref, Bertrand fit tant que grande renommée courut de lui dans le duché de Bretagne ; le bon duc Jean désira le voir et le manda ; il le retint à son service, et en tous les voyages qu'il fit, il le mena en sa compagnie. Le bon duc Jean ne tarda guère à trépasser.





## CHAPITRE V

**Comment Bertrand leva une compagnie, et comment il occit un chevalier anglais.**

Dans ce temps-là deux seigneurs convoitaient le pays de Bretagne : Charles de Blois, de par sa femme, réclamait la terre, et le comte de Montfort se vantait qu'il l'aurait. Mais le jeune Bertrand ouït que le duc Charles de Blois possédait les meilleurs droits sur le pays de Bretagne; il se mit à tenir son parti; il disait que jamais en son vivant il ne soutiendrait de mauvaise querelle, mais serait toujours pour le bon droit; et par cette raison, il commença à querir une compagnie, pour nuire aux Anglais, là où il les trouverait.

Il emmena avec lui soixante compagnons, les guida jour et nuit par les bois et forêts, parce qu'il n'y avait pas de forteresse où ils pussent se retirer; il jura par Jésus-Christ qu'il servirait de bon cœur Charles de Blois et nuirait à Montfort

selon son pouvoir. Ainsi ce fut du côté des Français qu'il se mit.

Il se prit à courir et commença à entreprendre les prouesses qui durèrent tous ses jours. Il se cacha le jour dans les forêts et chevaucha de nuit, grévant les Anglais et leur dressant des embûches. Il donnait tout ce qu'il avait aux compagnons qu'il menait avec lui ; en peu de temps, il fut pauvre par sa largesse.

Quand Bertrand vit qu'il n'avait plus rien à donner, il alla dans la chambre de sa mère ; il rompit une huche où il trouva les bijoux de la dame, ainsi que l'argent et l'or fin qu'elle gardait ; Bertrand prit tout pour partager entre ses gens. Quand la dame sut comment Bertrand avait agi, elle se mit à se lamenter et à regretter son trésor.

« Ah ! Dieu, dit-elle, j'ai là mauvais enfant. La converse me dit, au temps passé, que par mon fils Bertrand grand honneur me viendrait, mais vraiment il y a petit commencement et je ne sais quelle fin Jésus y mettra. »

Mais une damoiselle lui répondit :

« Ne vous courroucez pas. Bertrand mettra votre argent à un bon change et, avant le bout de l'an, il vous le doublera. »

Il advint que Bertrand chevauchait avec un seul compagnon grand et fort. Et Bertrand s'en allait tout droit par la forêt, pour visiter ses gens qu'il aimait loyalement. Monté sur sa jument, qui était grande et forte et qui courait rudement, une hache à l'épaule, le bon Bertrand avait une épée tranchante et son large bouclier lui pendait au côté. Derrière Bertrand son valet courait :

« Sire, dit le valet, sachez certainement que je n'irai point longuement à pied, si je puis. Si je n'ai un cheval ou un mulet, je me séparerai de vous sans cérémonie.

— Tais-toi, lui dit Bertrand, je te jure que je te monterai bien, si je ne meurs brièvement. »

Bertrand se retourna à droite et vit un chevalier armé noblement, monté sur un destrier qui valait beaucoup d'argent. Avec lui était un écuyer bien armé et bien monté, et un valet bien troussé, sur un cheval de somme qui portait les valises. Ainsi ils étaient trois et voulaient aller au château de Fougerey, où il y avait quatre cent vingt Anglais.



© Bertrand vit bien à son armement qu'il était Anglais ; alors il lui dit :

« Sire, qui êtes-vous ? ne me cachez rien. Vous me semblez Anglais à voir votre ordonnance. Êtes-vous donc venu pour nuire à Charles de Blois, mon révérend seigneur ? »

— Oui, dit l'Anglais, par mon serment. Et parce que tu l'as nommé ton seigneur, je te mettrai à mort prochainement. »

Alors, baissant sa lance, il s'en vint vers Bertrand au galop. Bertrand leva sa hache à son approche, frappa sur la lance et la mit en deux tronçons ; puis rehaussa la hache et frappa le chevalier d'un si grand coup sur son bassinet, qu'il l'abattit à terre sur l'herbe verdoyante ; il ne se fût relevé pour or ni argent.

Quand Bertrand voit cela, il descend de sa jument et va droit au chevalier. Alors son écuyer s'en vint au-devant de Bertrand :

« Ah ! vilain ! dit-il, vous me le paierez cher ! Je veux venger monseigneur sur vous. »

Alors saisissant son épieu, qui était de fin acier, il pensa en transpercer Bertrand ; mais Bertrand manœuvra tellement de sa hache qu'il lui trancha le bras droit et fit cheoir son épieu sur l'herbe. De l'autre coup il frappa la tête du destrier et abattit sur la terre le maître et le coursier. Là il trancha la tête à l'écuyer et s'en vint au maître qui gisait sur l'herbe.

Il était tant étourdi, qu'il ne put se redresser. Bertrand lui souleva les riches pans d'acier et lui plongea son épieu dans le corps. Ainsi mit-il à mort le maître et l'écuyer.

Son valet se battait de bon cœur avec le valet qui montait le cheval de somme. Quand ce valet-ci vit son maître mort, il piqua son cheval et alla s'embûcher dans la forêt. Bertrand le voyant déloger, monta sur le destrier du chevalier et courut après les valises aussi vite qu'un levrier. Il rattrapa le valet et lui pourfendit le chef d'un tel coup de sa hache, qu'il l'abattit à terre.

Ensuite à l'endroit où fut le chevalier, Bertrand retrouva son valet qui peinait fort à dépouiller les deux corps morts. Quand Bertrand le vit, il lui cria :

« Ami, par saint Richier ! vous serez homme d'armes ! Je vous retiens des miens ; vous serez chevalier. »

Or, les valises renfermaient tant d'argent et d'or fin, que nul homme vivant ne saurait le dire. Tout ce trésor que ce chevalier menait, il le voulait conduire à Fougeray ; mais Bertrand Du Guesclin s'en empara.

Les mors furent dénoués et les armures prises : le marché s'arrangea selon la loi de chevalerie. Bertrand chaussa les éperons d'or massif et revêtit toute l'armure du chevalier occis. Il ôta la croix vermeille, comme un gentil Français, et mit la blanche au nom des fleurs de lys ; et son valet aussi s'arma à sa guise.

Ils se mirent en chemin vers la Mothe-Broon, emmenant la jument que Bertrand remit où il l'avait prise. Et tant alla Bertrand avec son valet Orriz, qu'il arriva dans la cour du châtel de sa mère. Quand elle l'aperçut ainsi monté et armé, elle fut fort joyeuse. Adonc Bertrand descendit de cheval, se mit à genoux devant elle et lui dit :

« Que Dieu, qui est en Paradis, veuille garder ma dame de mal et de périls. et lui donne avis et vouloir de me pardonner mes méfaits envers elle ! J'emportai l'autre jour vos bons joyaux ; or je vous les rendrai, s'il plaît à Dieu.

— Bertrand, dit la dame, vous êtes bien joli : êtes-vous devenu chevalier depuis mardi ?

— Nenni, lui dit Bertrand, mais avant l'année accomplie je deviendrai chevalier, j'y ai mis ma volonté. Celui qui hante les bons parvient à l'honneur ; celui qui fréquente les mauvais, toujours reste mauvais. »

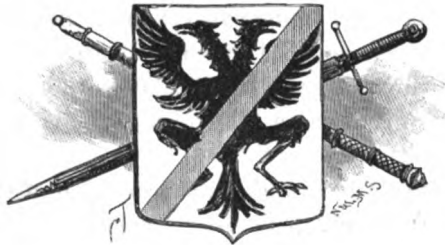
Il vint à son père et lui conta son aventure ; adonc il fit monter la valise du chevalier ; elle fut ouverte et l'on trouva l'argent et aussi les bijoux qu'il donna à sa mère pour ceux qu'il lui avait enlevés. La chose alla si bien que le gentil Bertrand rendit à sa mère vingt-deux sols pour un denier qu'il lui avait emprunté. Il la pria, pour Dieu, de ne jamais le maudire. Quand la dame vit les joyaux, qui sans comparaison valaient mieux que les siens, elle dit :

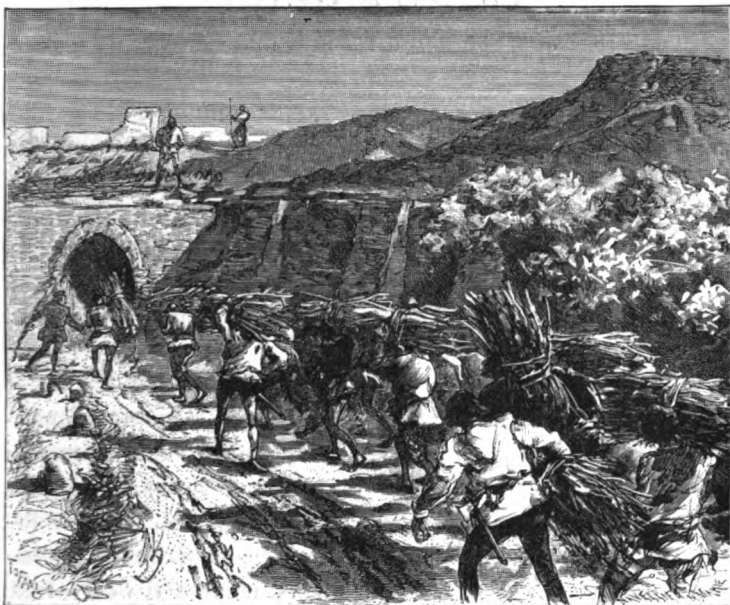
« Eh ! Dieu ! comme Bertrand a fait cela ! La converse m'a

bien dit qu'il parviendra à grand bien ! Que bénie soit l'heure où mon corps le porta ! »

Bertrand se reposa deux jours avec sa mère ; au troisième il partit en la recommandant à Dieu ; il lui bailla à garder les éperons d'or et maints autres joyaux ; et quand vint le départ, sa mère le baisa.

Bertrand s'en alla et entra dans le bois où il avait laissé ses gens ; il connaissait bien le gîte où il les trouverait. Quand il les eut rejoints, il leur fit de beaux dons et leur conta ses aventures.





## CHAPITRE VI

Comment Bertrand conquêta le châtel de Fougeray.

Il y avait près de là un châtel très fort qu'on appelait Fougeray. Le comte de Montfort y avait mis un capitaine anglais de grand renom, Robert Bembrough. Bertrand Du Guesclin avait grande volonté d'exalter le nom de Charles de Blois. Lors il jura par la Sainte Trinité qu'il voulait avoir ce châtel et happer les Anglais.

Ce châtel avait le bois d'un côté, comme à une demi-lieue, et Bertrand le faisait épier de maint endroit, si bien qu'un valet que l'on ramena prisonnier dans le bois, lui dit :

« Sire, veuillez ouïr la pure vérité. Ceux de Fougeray se sont acheminés vers l'armée de Charles de Blois; je sais qu'il n'est pas demeuré beaucoup de gens dans ce châtel pour le garder. »

Quand Bertrand l'ouït, il dit à ses compagnons qui sont là réunis :

« Seigneurs, écoutez mon avis : nous sommes ici soixante compagnons forts et bien armés ; soyons tous de bon accord ; et il n'y aura aucun de ceux de notre bande qui ne puisse chausser l'éperon doré. Si vous voulez me croire, je vous ferai tous riches en brève saison ; tous seront chevaliers de la main de Charles, qui nous donnera beaux présents. Aujourd'hui je voudrais souper en ce maître-donjon ; et je vous donnerai un gras mouton à manger. »

Ceux-ci ont répondu : « Et comment l'aurait-on ?

— Comment ? dit Bertrand ; pourquoi le demandez-vous ? Seigneurs, j'ai avisé maintenant comment nous entrerons dans ce vaillant châtel ; nous prendrons des habits comme des gens qui travaillent et vont couper le bois dans les forêts ; ainsi que des bûcherons nous porterons maintes grandes épaulées de bûches, bourrées et fagots, comme il y en a tant en ce bois ; mais nous serons armés dessous, de façon qu'on ne nous voie ni épées ni tranchants. Nous ferons le semblant d'aller travailler pour ceux du châtel, et quand ils nous apercevront, ils baisseront le pont à notre intention. Nous irons à la porte, et là, nous déchargeant, nous crierons : Guesclin ! Chacun tirera l'épée, et nous ferons naitre parmi eux une grande noise. Je consens à être tiré à quatre chevaux, si nous n'avons le châtel avant le soleil couchant. Je l'ai songé ainsi en dormant. »

Quand ceux-ci l'eurent ouï, ils furent joyeux. Tout comme Bertrand l'a dit, chacun a caché armure et épée, et en façon de bûcheron s'est chargé de ramée. Trente environ sont mis en troupe, et plusieurs sont postés dans la vallée. Bertrand, portant une grande épaulée, marchait devant, faisant de grandes enjambées pour venir au châtel.

La sentinelle a jeté les yeux sur eux ; elle sonne de sa trompe : parmi les compagnons de Bertrand, tel eût voulu être dans la mer, mais ils voient Bertrand qui hâte sa marche : il semblait qu'il allât querir sa marchandise, ou qu'il fût dans la chambre parée à faire rôtir la chair dans la cheminée.

Les compagnons de Bertrand, qui devant, qui derrière, portant la bûche et la ramée, pour l'amour de Bertrand, qu'ils voyaient approcher de la porte, n'osaient retourner en arrière ni s'éloigner de lui :

« Seigneurs, leur dit Bertrand, voulez-vous travailler? Je vous donnerai ensuite à manger au châtel, et je vous verserai le vin le meilleur du cellier. »

Il y eut tel qui répondit :

« Dieu veuille nous aider! Je crois que c'est nous vendre ce vin bien cher. »

La sentinelle qui cornait les émouvait; Bertrand se prit à chanter pour les encourager. Ceux du châtel se consultaient ensemble :

« Il nous convient d'ouvrir le châtel pour laisser entrer ces bûches : nous en avons besoin. Ce sont des bûcherons qui viennent nous aider et leurs femmes aussi, qui reviennent du monastère : elles ont de blanches vêtements. Allons déverrouiller; ce ne sont mie des gens qui sachent guerroyer : grande folie serait de nous en émouvoir. »

Ils ont vite commandé au portier d'ouvrir la porte et d'abaisser le pont; lui y alla sans se faire prier. Bertrand, qui entra le premier, s'en vint décharger ses bûches à la porte, pour qu'on ne pût la refermer, puis dit :

« Fils de ribaudes! vous l'achèterez cher! je vous chaufferai le bain pour vous baigner, mais ce sera dans le sang que je vous tirerai. »

Lors il leva l'épée et tua le portier, lui fendant la cervelle et la nuque, puis il cria :

« Guesclin! en avant! mes amis! laissez le charroi, jetez tout sur les champs et venez m'aider. Il y a bon vin ici, il faut que vous le sachiez. »

Ils passent le pont comme de bons chevaliers; les Anglais descendent tous courroucés; ils étaient bien cent qui vinrent sur Bertrand, ils lui jetaient de gros cailloux. Bertrand et les siens furent en grand danger. Grande fut la mêlée dans Fougeray; les Anglais se mirent à la défense et leur firent un accueil enragé, criant très fort :

« Duc de Bretagne, à l'aide! »

Un écuyer anglais tenait une cognée; il en fêrit sur l'oreille un compagnon de Bertrand, et l'endormit tellement sur la chaussée que depuis il ne s'en releva plus. Alors Bertrand vint à lui; il lui lança un coup d'épée qui lui entama le poumon et le foie et l'abattit mort. Bertrand saisit sa cognée et ne l'eût pas rendue pour tout l'or de Pavie. Il cria :

« Guesclin! la journée est gagnée. »

Il chassa les Anglais dans une bergerie. Là, Bertrand fut cerné, par tous côtés, de queux, de boutilliers, de pannetiers, de valets de chevaux. L'un tient un gourdin, l'autre un pieu aiguisé; les pitauds<sup>1</sup> lui causèrent maint embarras, mais tous ses compagnons lui firent bonne aide. Ils avaient toutefois de la peine à se tirer d'affaire, quand une chevauchée arriva devant le châtel.

Seigneurs, ces gens dont je parle, qui étaient à Charles de Blois, savaient par des espions que les Anglais devaient sortir de Fougeray; quand ils ouïrent la mêlée, qui était grande, ils se dirent l'un à l'autre :

« Écoutons! grande noise et débat a lieu dans ce puissant châtel; je crois que ces Anglais se vont entre-tuant.

— C'est vrai, dit un Breton; je suis d'avis que nous allions à la porte en courant tous ensemble; boutons-nous dedans et mettons tout à mort, quoi qu'il vienne devant nous.

— Par ma foi! j'y consens, » dit chacun.

Alors vers le châtel ils s'en vont éperonnant. Quand ils furent près de la porte, les compagnons de Bertrand crièrent hautement :

« N'entrez pas céans, si vous n'êtes à Charles de Blois. Si vous êtes Anglais, fuyez, ou vous êtes morts, fussiez-vous deux fois autant, car le brave Du Guesclin, qu'on appelle Bertrand, avec six cents Français confesse les Anglais.

— Hé! Dieu! dirent les Français, nous l'allions chercher. »

1. Sorte de soldats à pied.



Et ceux de la porte, qui les avaient guettés, vont au-devant d'eux ; chacun crie :

« Si vous êtes Français, ne nous faites pas défaut ! »

Et ceux-ci répondirent :

« Oui, par la Vierge Marie ! »

Ils entrèrent dedans ; lorsque Bertrand l'ouït, il en eut chère lie ; il fut trouvé en tel point, qu'il n'avait pièce d'armure qui ne fût entamée ; le sang l'aveuglait et lui sautait par la bouche et il criait :

« Guesclin, qui a besoin d'aide ! »

L'un dit à l'autre :

« Voyez quelle diablerie ! Jamais tel écuyer ne fut au monde ! Allons à lui tout droit : faute serait à nous si un tel homme mourait. »

Bertrand était en tel état, que nul ne le dirait ; sa cognée était perdue ; il s'aidait des deux mains. Un chevalier qui le connaissait bien, vint à lui, rompit la presse, de son épée fit un vide autour de lui, et s'escrima si bien qu'il parvint jusqu'à Bertrand, lui criant :

« Écuyer, venez ça, et me suivez tout droit. »

Bertrand ne voyait goutte, car le sang qu'il perdait lui troublait la vue ; il fut mené de côté ; les uns le bandaient, les autres l'essuyaient ; mais il était si dolent de ce qu'on le retenait, qu'il ne pouvait souffrir le bien qu'on lui faisait.

Tous ceux du châtel furent mis à mort, le châtel conquis fut rendu à Bertrand, car chacun disait que c'était le plus preux qui fût en ce monde. Les portes furent fermées ; le pont fut relevé et chacun s'apprêta pour boire et pour manger. Bertrand but de bon vin et reprit bon cœur.

On apprit à Bembrough comment la chose allait ; il revenait au châtel ; il crut bien y rentrer ; il en était capitaine. On vint dire à Bertrand que Bembrough revenait, alors Bertrand jura qu'il irait contre lui ; il monta à cheval ; nos gens sortirent en bon ordre contre Bembrough, qui accourait au châtel ; les gens du duc Charles les suivaient derrière. Là moururent les Anglais, dont peu s'échappèrent, et Robert y fut tué d'un épieu.

Nos gens se logèrent la nuit à Fougeray; Bertrand y demeura avec ceux qu'il menait. Il en déplaisait ferme au comte de Montfort, qui se plaignait durement de Bertrand Du Guesclin. Il acquit là un tel renom, que chacun en parlait. La nouvelle en alla jusqu'à Charles de Blois, qui disait à ses gens que volontiers il le verrait et lui ferait grand bien, s'il le pouvait tenir.





## CHAPITRE VII

Comment le duc de Lancastre assiégea Rennes et comment Bertrand entra dans la ville.

Il vint à Charles de Blois des nouvelles qui lui déplurent fort : c'est que le duc de Lancastre abordait au rivage breton avec les soldats d'Angleterre que le roi de ce pays lui envoyait. Il y avait trêve jurée en France, mais Édouard d'Angleterre, qui pensait à combattre le roi de France quand le terme en viendrait, fit guerroyer en Bretagne pour aider le comte de Montfort.

Le duc de Lancastre se logea devant Rennes, et y mit son pavillon ; il avait avec lui des Anglais et maints Bretons que le comte de Montfort tenait sous son obéissance ; et le duc

jurait clairement qu'il ne montrerait pas les talons à la cité, tant qu'il n'aurait pas planté son pennon sur les murs.

La ville fut enclose de tous côtés. Bertrand Du Guesclin, qui était dans les bois, ne put venir à temps pour y entrer ; il en fut fort dolent, car dedans il avait de bons amis.

Il se tenait dans les bois et venait bien souvent aux logis et aux tentes ; il épiait de tous côtés autour de cette armée ; les Anglais furent souvent grevés par lui, il ne les laissait ni dormir, ni manger à leur aise. Le duc demanda qui était ce malfaisant qui les avait si souvent malmenés ; un chevalier breton lui répondit :

« Mon cher seigneur, par Dieu de majesté ! c'est un jeune vassal qui est nommé Bertrand ; il est de ceux de Guesclin, une noble parenté. Il n'y a pas dix-huit ans que son corps est né, mais il s'est déjà plus aventuré en besogne que tous les chevaliers qui sont en cette souveraineté. Il a pris Fougeray, qui pourtant était assez fort. Il était dans un bois ; il avait rassemblé des gens, tous pauvres écuyers, et les avait montés. Par un matin, il s'en vint, des bûches à son col, faisant bien le chargé, ainsi que ses compagnons. Ceux de Fougeray ouvrirent la porte pour être bien chauffés ; mais Bertrand, dont je parle, les a si maltraités, qu'ils furent plus échaudés qu'ils n'auraient voulu. Il en demeura peu qui ne furent tués. Le château est à lui ; il en est appelé sire. »

Le duc de Lancastre dit :

« S'il en tient les clefs, il a bien mérité d'en être acclamé sire, car jamais plus hardi fait ne me fut raconté. Je voudrais qu'il fût ailleurs, jusqu'à ce que la cité soit conquise. »

Quand le duc eut ouï les façons de Bertrand, il le pris grandement et désira l'avoir sous sa bannière.

Le duc commanda de faire une mine ; car il avait juré qu'il ne partirait pas sans avoir mis son pennon sur les créneaux. La mine commença ; elle fut grande ; tous les jours la lumière y était. Bertrand Du Guesclin était sur le coteau, pour ouïr et pour voir. Après midi, à l'heure de dîner, il aperçut un chevaucheur ; il l'attendit au milieu d'une tourbière et lui coupa la voie, tenant fièrement sa lance, et criant : « Guesclin ! »

L'autre fut aussi surpris qu'une brebis quand elle voit le loup qui lui saute à la gorge. Bertrand vint à lui en baissant sa lance qu'il allait enfoncer dans sa panse, quand l'autre lui cria : « Grâce ! ne me faites pas de mal ! »

Alors Bertrand lui dit sans tarder : « Ami, que fait l'armée ?

— Sire, dit le valet, la mine s'avance et fera prochainement dommage à la cité. »

Quand Bertrand l'ouït, il n'insista pas ; il s'en vint à un arbre, il y lia le valet de telle façon qu'il n'en fût parti pour tout l'avoir de la France. Puis il chevaucha vers l'armée avec sa compagnie franche, bouta le feu au camp et fit un tel désordre que chacun crut bien mourir à grand'vitesse. Il prit quatre chevaliers qui lui donnèrent leur foi.

Ceux du camp s'étaient rangés en bataille, croyant avoir autour d'eux toute l'armée de France. Bertrand et tous les siens pensent à leur salut, ils se poussent dans une forêt dont ils connaissaient tous les détours ; Bertrand s'y tint dans une caverne.

Le duc de Lancastre et tous ses gens étaient rangés hardiment devant Rennes. Le guet du jour vint.

« Allez-vous-en dans vos tentes et dans vos logements, car nous n'avons rien vu dans les environs. »

Le duc de Lancastre dit :

« C'est Bertrand Du Guesclin qui vient faire cela ; c'est ainsi que le loup sort du bois ; par ma foi ! je croyais que ce fût Charles de Blois qui amenait tous ses gens. »

Bertrand renvoya hâtivement un chevalier qui vint dire au duc : « Monseigneur, Bertrand, de qui je suis le prisonnier, m'envoie à vous pour vous dire que cette nuit il vous a réveillés, mais que dorénavant il vous laissera reposer ; il vous requiert qu'il vous plaise de le laisser entrer dans Rennes, lui et ses compagnons, car il désire beaucoup voir ses parents qui sont dedans. »

Le duc fut fort courroucé, il répondit : « Par mon serment ! Jamais je ne donnerai trêve à un tel garnement. »

Le duc fit miner la cité à force. Tous ceux de la cité avaient des soupçons, mais ils ne savaient de quel côté on

faisait la mine. Le Tors-Boiteux<sup>1</sup> commanda que chacun pendit un bassin en sa maison. On entendit le son de ces bassins, là où était la mine; alors on fit contre-miner et ceux de la cité trouvèrent les mineurs; il y eut si grande tuerie dedans la mine que tous les Anglais y furent mis à mort, et la mine fut effondrée.

Le duc fut fort dolent et n'eut qu'à se courroucer quand il sut qu'on avait tué tous ses mineurs; plus que jamais il jura le grand siège. Il fit assaillir et vilainement affamer ceux du dedans. Ils commencèrent à s'épouvanter fort, car le duc les faisait épier et garder si bien que nul ne pouvait sortir ni entrer.

Le duc ouït raconter qu'ils avaient bien peu de chair à leur dîner. Il fit venir et assembler deux mille porcs; il les fit tous aller sur les prés vers les fossés, pensant attraper ceux du dedans, les faire sortir et les livrer à la mort. Ceux de la cité voulaient en effet sortir pour conquêter les pourceaux, mais le bon capitaine leur dit :

« Laissez, restez; j'aurai de leurs pourceaux sans nous exposer en rien. »

Il fit venir une truie. On l'amena à la porte, on lui lia les pieds de derrière à une corde courante, puis on ouvrit la porte et abaissa le pont; on fit crier la truie sur le pont, en tirant; elle commença à braire et à grogner; alors tous les pourceaux allèrent l'écouter; il n'y en eut aucun qui ne s'en vint courant à la porte tout droit et menant telle vie qu'on n'eût ouï tonner le Père tout-puissant.

Les Anglais accoururent en chevauchant à force, mais les pourceaux criant entraient en telle presse qu'aucun Anglais n'osa mettre le pied sur la planche; les autres prestement ont refermé la porte et tiré le pont, puis ils viennent aux créneaux en huant si hautement, que tous les ont ouïs. Ainsi les pourceaux furent pris par une truie et le duc de Lancastre en fut marri au fond du cœur.

Le Tors-Boiteux rassembla ceux de Rennes pour savoir de quelle façon ils pourraient avoir du secours du duc Charles.

1. Penhoët, gouverneur de Rennes, qui était boiteux.

Là était un bourgeois de Rennes qui avait six enfants, lesquels ne savaient que manger ; il dit :

« Seigneurs, s'il vous plaît je m'aventurerai de la manière que je vais vous dire : c'est à savoir que j'irai au duc de Lancastre et lui dirai que vous m'avez banni ; je lui dirai aussi que secours vous vient de France bien prochainement et que les Français pensent entrer secrètement dans son camp ; puis je lui dirai que les Français doivent partir de Nantes et je lui montrerai le chemin qu'ils doivent prendre. Et ce faisant, si je puis échapper, j'irai à Nantes apprendre au duc notre grande misère ; mais je vous recommande mes enfants. »

Les Rennois acceptèrent et firent une sortie sur le camp du duc, et, en cette sortie, le bourgeois se détourna et fit tant qu'il parvint au duc de Lancastre et lui dit :

« Hé ! monseigneur, quelle dure chose ce sera si Rennes demeure ainsi ! Ceux qui y sont m'ont banni de la ville, ils m'ont occis mes six enfants et enlevé mon bien. Pour ce, je m'étais retiré à Nantes, croyant trouver pitié devant le duc, lequel n'en a tenu compte. Or si vous voulez me venger, je vous dirai comment quatre mille Français, chargés de vivres, doivent venir demain ; allez-vous-en au-devant, vous les rencontrerez, ils viennent par deux endroits pour surprendre votre camp. »

Le duc fit ranger ses gens et leur dit :

« Seigneurs, je suis assuré que vous aurez l'assaut si vous ne vous gardez, car Charles de Blois vient avec cinq mille Français que le roi Jean lui envoie de France. Aujourd'hui nous chevaucherons secrètement pour courir au-devant d'eux. »

Et tous lui répondirent : « Sire, vous avez bien dit. »

Les Anglais sortirent doucement du camp, bien rangés en bataille. Il resta peu de gens pour garder les tentes ; tous avaient chargé pain, vin, et tous les bagages, dont ils avaient grandement ; ils croyaient fermement que le secours venait à grand renfort : car ceux de la cité faisaient grands ébattements ; ils allumaient feux de joie sur les murs et faisaient corner les ménestrels, nonobstant qu'ils eussent tous grand'faim ; ils

n'avaient à manger ni avoine ni froment, car ceux qui avaient des vivres les gardaient secrètement, et on n'en savait rien dans la ville.

Or, je parlerai du bourgeois; il fit tant qu'il s'échappa du camp et prit son chemin vers Nantes. Le lendemain, il trouva en son chemin Bertrand Du Guesclin et ses compagnons, qui allaient épier l'armée du duc.

« Faux espion, dit Bertrand, le corps de Dieu vous crève! Vous perdrez la tête prochainement, ou vous me direz tout. »

Quand le bourgeois ouït Bertrand parler ainsi, il eut peur de finir ses jours et lui cria merci. Alors Bertrand lui dit :

« Qui vous fait hanter cet endroit? C'est pour m'épier et me livrer aux Anglais? »

— Sire, dit le bourgeois, quel est votre nom? veuillez me le dire.

— Tu me l'entendras vite conter, répondit Bertrand. On m'appelle Bertrand Du Guesclin.

— Sire, dit le bourgeois, Dieu veuille vous sauver! c'est à vous vraiment qu'il me convient de parler; je vous dirai nouvelles dont vous pourrez acquérir honneur et avoir. »

Alors il raconta tout : comment il a fait partir et séparer l'armée anglaise, pour aller sur les champs trouver les Français.

« Ah! Dieu! dit Bertrand, puisses-tu conter vrai!

— Oui, répondit celui-ci, que Dieu me sauve! Pour votre amour, je veux retourner avec vous; et si je vous mens, faites-moi écarteler. »

Bertrand dit à ses gens :

« Veuillez vous apprêter et veuillez ressangler vos chevaux; mettez vos bassinets, levez vos pennons et vos lances en vos poings et atournez-vous bien. Je vous ferai tous conquêter grands honneurs. Bientôt vous me verrez entrer dans Rennes, et tous les vivres que je pourrai trouver, nous les mènerons avec nous pour reconforter nos gens. »

Les autres ont répondu : « Il est temps d'y aller. »

Ce que Bertrand voulait, nul ne le refusait; il avait bonnes gens, courageux et hardis. Ils piquent leurs chevaux tous en



compagnie au soleil levant, après l'aube éclaircie, tandis que les gens du camp dormaient encore, ou gaîment se repaissaient à chère lie.

Le duc avait chevauché toute la nuit, et tenait son armée rangée dans un champ en attendant les Français. Il avait envoyé en avant des coureurs et maints espions, qui ne trouvèrent rien tout le temps de la nuit. De quoi le duc disait :

« Est-ce moquerie ? Or, nous avons quitté nos tentes toute la nuit. Si Bertrand Du Guesclin les venait assaillir avec sa compagnie, on nous aurait joué un mauvais tour. »

Sa parole fut accomplie. Bertrand était avec ses compagnons dans le camp, où il avait abattu et déchiré maintes tentes et il avait aussi brûlé maints logis. Ceux qui étaient dans le camp eurent visage marri ; les uns se sauvent et les autres vont criant :

« Trahison ! trahison ! seigneurs, votre armée est perdue ! »

Ils croyaient pour de vrai, ne le tenez pas à folie, que ce fussent vingt mille Français à la fois.

Or Bertrand est dans le camp avec ses gens ; ils y ont chargé plus de cent charrettes de bonne chair salée, de vin, de froment ; et à chacune il y avait cheval et jument. Et Bertrand Du Guesclin fit aux Anglais une telle épouvante, qu'il leur fit malgré eux mener tout le charroi et prendre droit le chemin de Rennes. En allant il les frappait et blessait tellement, que nul n'osait plus résister et que les plus hardis lui disaient : « Je me rends. »

Il battait les charretiers le long du chemin, tout comme s'ils fussent des esclaves sarrasins et leur disait :

« Vilains ! hâtez votre train, ou je vous ferai pendre comme des gueux. »

Bertrand s'en vint aux barrières de bois, et là commença à crier hautement :

« Guesclin ! ouvrez ! ouvrez ! voici votre cousin. »

Ceux de Rennes l'ont reconnu ; le Tors-Boiteux vint sur son roncín et lui fit ouvrir la porte de grand cœur, et accola Bertrand, le vaillant paladin.

Bertrand est à Rennes ; les bourgeois, les bourgeoises et les

petits enfants sont venus à sa rencontre et s'inclinent devant lui, comme ils eussent fait pour Jésus le roi aimé. Ils le conduisirent à l'hôtel de sa tante. Bertrand fit aller le charroi en avant et le fit ranger devant son hôtel ; puis dit aux charretiers :

« Allons, écoutez-moi. Vous n'aurez pas de mal. Si les biens sont à vous, ne me le cachez pas.

— Oui, sire, répondirent-ils, par Dieu ! sachez en vérité que nous sommes marchands, qui avons amené pour vendre au camp tous les biens que vous avez ici.

— Seigneurs, leur dit Bertrand, or écoutez mon dessein : vous ne perdrez pas un denier vaillant, de ce qui est vôtre, ni cheval, ni mulet, vous ne perdrez rien ; je vous donnerai ce que l'avoir vaut comptant, et vous vous en irez au camp ; je vous l'ordonne. Vous irez au duc de Lancastre ; vous me recommanderez à lui, et vous lui direz que je me suis mis à couvert ici et que nous avons des vivres céans, jusqu'à tant que secours nous vienne, au commandement de Jésus-Christ. Je vous défends aussi de revenir jamais de votre vie au camp. Si je vous y retrouve, foi de saint Amand ! vous me rendrez ce que vous emporterez en vous en allant, ou vous y laisserez la vie comme des mécréants. »

Ceux-ci ont répondu : « Jamais nous n'y reviendrons de toute notre vie, n'en doutez pas. »

Quand cette nouvelle fut notifiée au duc de Lancastre, vous pouvez bien savoir qu'il y fit un accueil courroucé.

« Par mon chef, fit le duc, voici chose fantastique. Le vilain qui nous a fait venir et regarder là béants nous en a soufflé une belle. Plût à Jésus-Christ, qui fit ciel et rosée, que je le tinsse maintenant dans ma tente ; jamais il ne mangerait en jour de sa vie.

Il revint devant Rennes et ouït les clameurs de ses gens, qui étaient malement tourmentés. On lui conta la vie de Bertrand Du Guesclin : comment il se comporta dans cette matinée et mena garnison à la cité, laquelle était lors bien matée et affamée. Tous les charretiers vinrent dans la prairie devant le duc et devant l'assemblée. Le duc leur demanda sans plus tarder :

« Seigneurs, ne me faites pas de mystère : que font ces gens dans la cité ?

— Sire, répondit un charretier, par Dieu qui souffrit dans sa chair, nous avons malgré nous réconforté la cité. Bertrand Du Guesclin, qui a tant de renommée, nous y a fait aller ainsi qu'il lui agréait. Mais nous l'avons trouvé de si douce façon, que tous les jours bonne louange en sera chantée.

— Jamais un tel Guesclin ne fut ni ne sera, dit un autre qui parla haut; tenez pour certain qu'il nous fit bien boire, et puis après il nombra tout ce que nous avions, sans oublier rien; il nous fit tout payer et nous compta l'argent, et nous délivra chevaux et harnais. Il se recommande à vous et à ceux de par ici; et dit qu'il vous viendra voir en voisin le plus tôt qu'il pourra, car ils ont assez de vivres, et quand il vous plaira, il vous fera apporter du vin de la cité et du bois aussi, il vous en distribuera pour adoucir vos cœurs. »

Quand le duc ouït cela, il s'émerveilla fort.

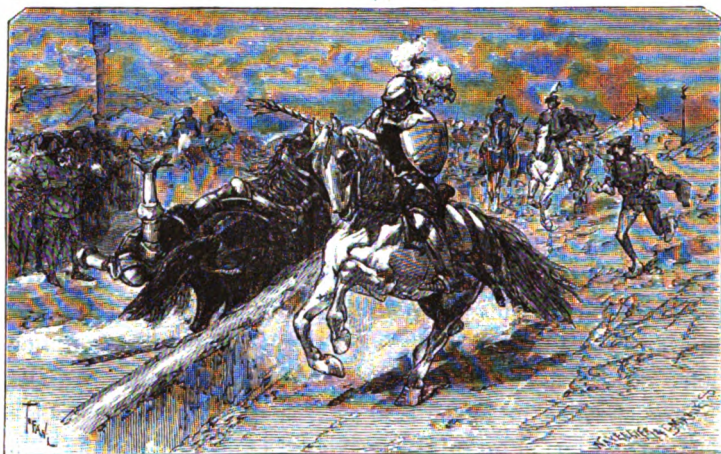
« Par ma foi ! dit-il, il parviendra à haut honneur. Il est noble de cœur, cela lui profitera, car jamais grand cœur ne finit malheureusement. S'il dure longtemps faisant ce qu'il a fait, il dépassera tous les chevaliers du monde. Mais jamais je ne le vis, par Dieu qui me créa ! »

Le comte de Pembroke dit promptement :

« Sire duc de Lancastre, si vous voulez m'en croire, nous ferons venir Bertrand, quand il vous plaira, avec un sauf-conduit que vous lui donnerez. Je suis sûr et certain que si vous le mandez, il ne fera pas défaut.

— Par ma tête, dit le duc, on vous en croira. »

Alors il appela promptement un héraut et lui scella aussitôt un sauf-conduit pour donner à Bertrand; il le suppliait fort qu'il voulût venir à lui, qu'il lui en saurait bon gré; lui disant qu'il vint, lui quatrième, avec telles gens qu'il voudrait.



## CHAPITRE VIII

Comment Bertrand alla voir le duc de Lancastre, et comment il jouta contre Guillaume de Bembrough, lequel il vainquit.

Le héraut partit, en piquant son cheval ; il portait à son col les armes de son seigneur ; il vint aux portes ; quand on le regarda, nul homme ne lui lança de traits. Le Tors-Boiteux, qui gardait la ville, vint sur les créneaux ; il avisa le héraut et lui demanda pourquoi il venait là. Le héraut répondit qu'il apportait une lettre du noble duc qui l'envoyait. Le capitaine lui dit :

« Héraut, vous entrerez ici ; vous boirez de ceux de nos vins qui vous plairont le mieux. »

Après ces paroles, il commanda à ses gens que la porte fût ouverte. Le héraut entra dans la cité ; il vit le capitaine avec sa compagnie et regarda de tous côtés, puis il dit :

« Seigneurs, je ne vois mie celui pour qui je viens. »

Et le capitaine répondit :

« Or, ne me cachez rien, qui demandez-vous ? »

— Je demande, dit-il, Bertrand hardi-visage ; c'est ce Gues-

clin qui a assailli nos gens, qui a chargé et emmené nos vivres et réveillé notre camp au matin.

— Héraut, lui dit le capitaine, voyez-le venir sur cette chaussée, vêtu de cette jaquette noire comme une crémaillère : il est avec six écuyers qui sont de sa compagnie ; il porte à l'épaule une grande hache.

— Par ma foi ! dit le héraut, qui vit la compagnie, ils ressemblent à des brigands qui épient les marchands au coin des bois.

— Héraut, dit le capitaine, je vous en prie, ne lui dites que courtoisies ; car si vous lui disiez une vilénie, il vous aurait tôt assené la hache sur l'oreille.

— Sire, dit le héraut, Dieu veuille m'en garder ! »

Alors le capitaine fit appeler Bertrand et lui dit :

« Bertrand, venez parler à ce héraut.

— Or, dit Bertrand, que veut-il sermonner ? »

Alors le héraut alla s'agenouiller devant lui, mais Bertrand le fait relever sur l'heure, et lui dit :

« Gentil héraut, Dieu vous veuille garder ! quelles nouvelles vous plait-il me raconter ?

— Sire, dit le héraut, le bon duc de Lancastre vous fait aviser, par moi, que vous veniez à lui avec ce sauf-conduit, sauf allant et venant, qu'il a fait sceller. Il vous verrait volontiers, parce que maintes fois vous l'avez tourmenté et que vous êtes venu dans son camp donner l'alarme à ses gens. Or veuillez venir ; vous ne devez refuser. »

Bertrand lui dit :

« Je suis tout prêt à y aller. »

Il prit le sauf-conduit et le fit examiner, car il ne savait ni lire, ni écrire, ni calculer ; il ne se trouva aucun maître par qui le brave Bertrand se laissât endoctriner ; loin de là, car enfant il voulait frapper et tuer ses maîtres.

Il mena le héraut à l'hôtel avec lui, il lui donna un bon jupon de soie qu'il n'avait pas vêtu ; il alla à son coffret, en ôta cent florins et les lui donna sur l'heure. Quand le héraut vit cela, il l'en pris grandement.

Bertrand demanda son cheval promptement ; dès qu'il le tint il le monta. Il recommanda son corps à Dieu ; il vint à

la porte et passa le pont, avec le héraut qui l'honorait fort. Il chevaucha fièrement vers le camp du duc, et quand il y fut chacun le regarda.

« Mal aït qui le porte ! disaient-ils l'un à l'autre ; il nous a fait assez de maux et il nous en fera encore. Comme il est gros et noir ! regardez comme il va !

— Comme il a les poings carrés ! il est fort et puissant et noir et hâlé. »

Bertrand passa outre ; il vint au duc et se jeta à genoux.

« Or sus ! dit le duc, Bertrand, levez-vous. »

Il le prit par la main, en seigneur bien endoctriné et lui dit : « Bertrand, soyez le bienvenu ; je vous sais très bon gré, vous vous en doutez déjà, d'être ainsi venu à moi quand je vous ai mandé.

— Sire, dit Bertrand, je suis tout prêt à faire ce que vous me commanderez, hors à faire la paix, tant que vous ne la ferez pas avec le seigneur qui est mon avoué.

— Et qui est votre seigneur ? dit le duc honoré.

— Sire, répondit Bertrand, vous le savez assez. C'est le duc Charles de Blois, qui est né des rois, et madame sa femme, pleine de grandes bontés, qui doit tenir les héritages de Bretagne.

— Auparavant, lui répondit le duc, il y aura cent mille hommes tués.

— Je crois, dit Bertrand, qu'on en occira assez ; mais ceux qui survivront auront l'avoir.

— Par ma foi, dit le duc, Bertrand, c'est vérité. »

Il commença à rire en levant ses sourcils. Bertrand le regarda comme un lion à crinière. Quand le duc vit qu'il ne s'ébahissait pas, il lui dit sans détours : « Bertrand, si vous vouliez demeurer avec moi, vous pourriez vous vanter, je vous le dis pour certain, que vous auriez en moi un bon et loyal ami. Je vous ferais chevalier et je vous donnerais aussi terres et grands biens, le tout à votre contentement.

— Sire, dit Bertrand, foi de saint Remi ! si je vous avais tout premièrement servi et si après je vous avais laissé pour en servir un autre, vous me devriez tenir pour votre mortel

ennemi ; je vous aurais trahi vilainement. Plaise à Dieu que jamais je ne fasse ainsi. Mais si bonne paix était entre vous et mon seigneur, je vous certifie que je ferai votre désir volontiers.

— Par ma foi, dit le duc, il n'en peut être ainsi. »

Quand le duc eut ouï Bertrand parler si sagement, il le pris grandement dans son cœur. Il fit mander le vin et les épices, et l'on but tout à l'entour.

Il y avait là un chevalier plein de hardiesse, Guillaume de Bembrough, frère de feu Robert de Bembrough, qui jadis tint Fougeray. Il dit à Bertrand devant le duc :

« Bertrand, écoutez mon vouloir : je vous requiers, par mon serment, que vous ne me fassiez pas défaut pour trois coups de lance. S'il vous en vient la volonté, le duc de Lancastre vous sera garant que, si vous m'échappez dans ce tournoi, on vous laissera en aller sauf à Rennes. »

Bertrand s'en vint au chevalier, le prit par la main et lui dit :

« Beau sire, grand merci ! je ne vous ferai pas défaut, sachez-le ; vous en demandez trois et j'ai Dieu pour garant que vous en aurez six, si besoin vous en prend. »

Le duc s'émerveilla qu'il répondit ainsi au chevalier, il dit aux barons : « Voici un fier vassal ; il parle àprement. »

Il dit à Bertrand :

« Puisqu'il plaît à vous deux d'octroyer ce fait, je vous donne jour pour venir combattre, demain matin, sans plus tarder. »

Le héraut s'en vint tantôt s'agenouiller devant le noble duc et lui dit :

« Sire, je vous remercie de la courtoisie et largesse que par vous Bertrand m'a faites, car en votre honneur il me donne un très grand présent. »

Le duc sut bon gré de cela à Bertrand et l'en remercia fort, puis il fit venir le meilleur coursier qu'il eût et le lui donna.

« Sire, lui dit Bertrand, Dieu vous garde d'encombre ! Jamais je ne trouvai duc, comte ni prince qui me donnât du sien la valeur d'un denier, que je ne l'eusse conquis à l'épée. Si je pouvais faire chose à votre désir, ou service dont vous eussiez besoin, mon honneur sauf et sans abaisser mon pays,

je vous le rendrais sans hésiter, car le cheval est beau. Je ne sais s'il est bon à piquer de l'éperon, mais demain je le veux essayer devant vous. »

Lors Bertrand prit congé joyeusement et partit pour Rennes, où il demeurerait. Le héraut lui mena bien et doucement en la cité le riche cheval, qui valait beaucoup d'argent, et il s'en retourna incontinent.

Le capitaine vint au-devant de Bertrand ; il le questionna ; Bertrand lui répondit et lui raconta toute l'entrevue, et comment au matin, après l'ajournement, il devait aller jouter trois lances. Alors le Tors-Boiteux lui dit :

« J'en ai le cœur dolent, car les Anglais tiennent mal leur serment. On dit que la caque sent toujours le harenç : laissez cette aventure. »

Bertrand répondit :

« Ne redoutez rien ; le duc ne mentira jamais, et s'il se parjurait, je n'ai pas peur que Dieu m'abandonne tellement, qu'à la vue de l'assemblée, je n'échappe sain de corps et de jugement, car l'Écriture dit : Dieu veille pour celui qui tend à droiture. »

Le noble Tors-Boiteux, quand Bertrand l'écouta, pris grandement ses dires et son maintien ; mais le blâma fort de la joute, et qu'ainsi il se fît à l'Anglais. Il redoutait qu'il n'y eût trahison ; il chercha maints nobles prétextes afin que cette joute ne se fît jamais ; mais le gentil Bertrand n'écouta pas ses dires et jura bien cent fois que la joute se ferait, et que pour homme qui vive, il ne la laisserait.

Ces paroles en demeurèrent là. Ils allèrent au souper qu'on leur avait préparé ; s'ils furent bien servis, ne le demandez pas ; il y eut maints nobles mets, dont on ne parlera pas. Après souper chacun alla se reposer.

Quand vint le lendemain, Bertrand se leva ; il vêtit et boutonna un bon jupon ouvré ; il endossa dessus une cotte de mailles et par dessus posa une grande jaquette. Le noble capitaine lui présenta une poitrine d'acier, mais il la refusa ; il dit qu'il voudrait avoir fort bouclier et une bonne lance ; il ne demanda rien de plus.



En ce point, il alla au monastère avec très noble compagnie, pour écouter la messe. Quand l'offrande vint, il recommanda à Dieu son âme et son corps et dit :

« Si Jésus-Christ, qui pardonna sa mort et qui droit au troisième jour ressuscita, veut protéger mon corps, au grand pouvoir qu'il a, je crois que bien et honneur m'advieront dans la joute que j'ai entreprise : mieux vaut honneur qu'avoir : on l'a dit et on le dira. »

Quand il eut ouï la messe, il prit une soupe au vin qui était fort épicée et il but une fois, puis il passa outre et monta sur son cheval qu'on lui amenait. Il mit l'écu au col, laça le heaume et saisit une lance qui avait le fer tranchant. Alors il vit sa tante, qui venait au-devant de lui :

« Aïe, Bertrand! beau neveu, vous m'allez courrouçant ; vous vous mettez maintenant en péril de mourir, quand vous allez jouter pour de vrai, avec un des plus preux qui soient dans le camp anglais. Beau neveu, les Anglais tiennent trop peu leurs conventions. Beau neveu, n'y allez pas. »

Quand Bertrand l'entendit, il lui cria :

« Vous vous méprenez : pourquoi le jeune clerc va-t-il à l'école, hors pour devenir prêtre ? Je me mets à l'école, pour apprendre, en joutant, comment je deviendrai un vaillant chevalier.

— Ha ! beau neveu, dit doucement la dame de bonté, je vois bien et sais de vérité que folie et grande jeunesse vous ont admonesté de penser à telle chose. Votre père en aura le cœur irrité et votre mère aussi, et tous ceux qui sont à vous de sang et d'amitié.

— Belle tante, dit Bertrand, pensez à votre santé ; je reviendrai bientôt, si Dieu le prend en gré ; faites que vous ayez apprêté le diner ; j'aurai fini avant que le feu soit pris et allumé. Puissé-je trouver mon champion tout prêt, car j'ai rêvé la nuit qu'il s'en était allé. »

Le noble Bertrand est sorti de Rennes ; les grands et les menus montent sur les créneaux et le regardent qui s'en va vers les tentes parmi les prés herbus.

Les chevaliers anglais accoururent vite; mais le duc fit faire commandement qu'il n'y eût homme, armé ou non, qui approchât les deux champions de vingt lances au plus; et que si le chevalier était abattu, ou blessé ou tué, aucun ne bougeât pour lui aider, sous peine d'être pendu.

Le chevalier était descendu de cheval, tenant la lance en main, l'écu pendait à l'arçon de sa selle. Bertrand s'en vint à lui, il ne lui fit pas de salut courtois, mais lui dit fièrement.

« Êtes-vous ici? depuis quel temps êtes-vous venu? ce n'est pas bon signe d'être accouru ainsi; mieux valait que vous fussiez dans votre lit. Il est temps de monter à cheval; or tôt mettez-vous en selle. Par ma foi, si je puis vous serez vite à bas. »

Quand le chevalier eut entendu Bertrand qui parlait ainsi, il ne dit oui ni non et ne daigna parler. Il vint à son cheval et tôt monta dessus: il prit la lance en main et accola l'écu. Bertrand d'autre part s'affermir sur ses étriers; chacun se mit en ordre. Le duc de Lancastre demeura sur ses pieds; il avait amené le comte de Pembroke et d'autres pour garder le lieu. Et voyant comme Bertrand se comportait, l'un disait à l'autre: « Quel diable est-ce là? il ne doute de rien; voyez comme il va! »

Bertrand attendait et pensait à son affaire; le chevalier, qui le prisait peu, vint sur lui. A l'approche, ils se frappèrent l'un l'autre: Bertrand atteignit le chevalier vers l'écu, le transperça d'outre en outre, ainsi que le haubert, et creva la cotte de mailles; mais il n'entama nullement la chair. Le chevalier atteignit Bertrand; la lance s'accrocha sur le bassinnet et peu s'en fallut qu'elle n'allât tout outre; mais Bertrand ne remua pas du cheval; il s'affermir comme une tour sur les étriers.

Ils relevèrent la lance, avec si grand ennui au cœur de ne s'être pas blessés, que pas un mot ne sonna; puis ils revinrent ensemble. Ils coururent trois lances sans se blesser. Alors le brave Bertrand dit hautement à l'autre:

« En voulez-vous encore? or ne me le cachez pas. Je vous

ai accordé votre requête et, en l'honneur de monseigneur le duc qui est là, je vous ai épargné, mais si vous en voulez plus, le diable y sera. »

Bembrough prit ces paroles en grand dédain et dit :

« Nous recommencerons.

— Je le veux, dit Bertrand, j'en ferai votre bon vouloir. »

Or écoutez comment Dieu en cette occasion aida à Bertrand qui eut un cœur de lion. A la quatrième lance, il assena sa lance tout droit sur le bouclier, au-dessous du blason, où il avait fêré le premier horion. Par fortune et bonheur, il mit le fer de lance parmi la cotte de mailles et frappa à force au milieu du corps, perçant le foie et le poumon ; il abattit l'Anglais tout blessé sur le sable, puis saisit le cheval, qui était bel et bon, et dit au chevalier :

« Vous en avez assez pour votre compte ; n'était pour le duc, je vous donnerais encore un autre horion. »

Il saisit par le frein le bon destrier gascon et puis dit au duc :

« Sire, je vous recommande à Dieu ; je vins ici avec un destrier, et je m'en irai avec deux en ma maison, si c'est votre merci. »

Le héraut vint à lui et lui dit à voix haute :

« Sire, le duc vous mande que vous n'ayez pas de crainte ; vous pouvez vous en aller à votre volonté. Vous avez bien accompli votre dessein.

— Ami, dit Bertrand, Dieu lui fasse pardon ; j'ai conquis ce cheval ; mais pour l'amour de toi, je t'en fais présent. »

Le duc et sa compagnie tinrent Bertrand à très grande estime pour ce don. Bertrand rentra dans Rennes et se prit à louer Dieu. Tous les chevaliers le vinrent honorer et le menèrent au château, puis ils firent ensemble un très riche diner.

Environ la vesprée, les Anglais du dehors les vinrent assaillir.

Ils avaient fait charpenter une grande tour de bois ; ils la firent traîner jusque près des fossés sur des roues fort puissantes ; cette tour fut très haute quand elle fut relevée ; une

grosse troupe de gens pouvait bien y entrer. Les Anglais y apostèrent cinq arbalétriers pour la garder toute la nuit, parce que le lendemain ils voulaient grever la ville d'un grand assaut.

Mais Bertrand Du Guesclin, à l'heure où l'on vit l'aube poindre, fit armer ses gens; ils emportèrent du feu grégeois avec eux et sortirent pour aller aux Anglais avec le Tors-Boiteux. Ils les firent tous reculer dans le camp. Adonc, Anglais et Bretons commencèrent à braire et à crier et s'allèrent tous armer. Mais avant que le duc de Lancastre pût venir réconforter les siens, Bertrand alla bouter le feu dans la tour, tellement qu'on la vit flamber de tout le camp.

Les Anglais, s'étant ordonnés et rangés en bataille, vinrent assaillir les Français qui durent reculer, car on les eût battus, malmenés et occis. Le Tors-Boiteux rentra dans Rennes et Bertrand Du Guesclin ramena ses gens gais et joyeux. Mais la cité fut bientôt en affliction à cause des vivres qui baissaient fort.

Le duc de Lancastre était très tourmenté et les Anglais aussi avaient beaucoup d'ennui, à cause du temps d'hiver qui était trop mouillé. Bien volontiers ils fussent partis et eussent délogé en laissant le siège; mais le duc avait juré, ce dont il était courroucé, qu'il ne partirait pas que ses pennons ne fussent haussés sur les créneaux.

Bertrand savait bien le serment que le duc avait juré; il fit assembler les chevaliers et barons qui étaient dans Rennes, et par son conseil il fut avisé que le duc entrerait, lui dixième, sans vêtir de cotte de mailles, et irait poser son pennon sur la porte, puis qu'il lèverait le siège. Bertrand fit signifier cette chose au duc, qui l'octroya débonnairement et demanda répit de trois jours.

Or ceux de Rennes eurent conseil du vaillant Bertrand que l'on fit crier par la cité que tous ceux de la ville, bourgeois ou manants, eussent à s'armer et à s'ordonner le lendemain, à l'aube, comme si l'on devait sortir de la cité, sous peine de perdre la vie et ce qu'ils avaient vaillant. Et avec cela, on ordonna qu'on mit sur les étaux ainsi qu'aux portes et aux

fenêtres, ce qu'on avait céans de chair, pain et poisson et choses à manger ; et que si quelqu'un ne montrait tout sans cacher rien, il le perdrait. On commit les sergents pour visiter partout. Les uns furent affligés, les autres contents, car il y avait des vivres plus qu'on ne pensait.

Plusieurs chevaliers conseillèrent au duc de ne rien faire si la ville n'était mise à sa discrétion, parce qu'ils savaient bien qu'elle était affamée. Le duc s'avisa qu'il entrerait dans Rennes, pour juger de son état, puis qu'il agirait selon ce qu'il aurait vu.

Or ce lendemain le duc de Lancastre avait pris journée pour entrer dans Rennes, disant qu'il voulait voir tous les édifices ; il y vint, chevauchant, lui dixième chevalier, non pas pour l'accord, mais pour savoir si nos gens étaient près d'être pris. Tous les bourgeois de la cité et les nobles chevaliers vinrent au-devant du duc et lui firent grand honneur. Il fut mené dans la ville par les capitaines ; Bertrand Du Guesclin ne faisait pas défaut. Quand le duc aperçut les maisons bien garnies et la grande planté de vivres sur les étaux, et les gens armés qui étaient parmi la ville, il se dit à soi-même : « Je tiendrai le marché que j'ai promis. »

Il envoie un héraut dans son camp pour querir le pennon d'Angleterre ; et quand il le tint, il monta sur la porte et posa la bannière sur les crèneaux. En descendant, Bertrand Du Guesclin lui présenta le vin ; le duc en but et demanda congé.

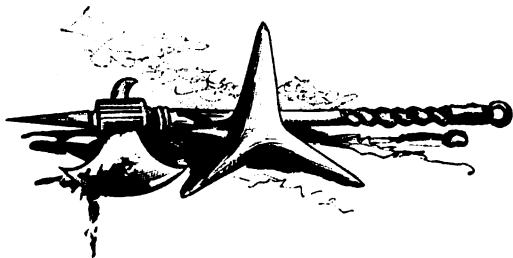
« Sire, dit Bertrand, dites-moi, s'il vous plait, où la guerre sera ; car j'ai bien en ma pensée que mon corps vous suivra. Je voudrais aller partout où sera la guerre. »

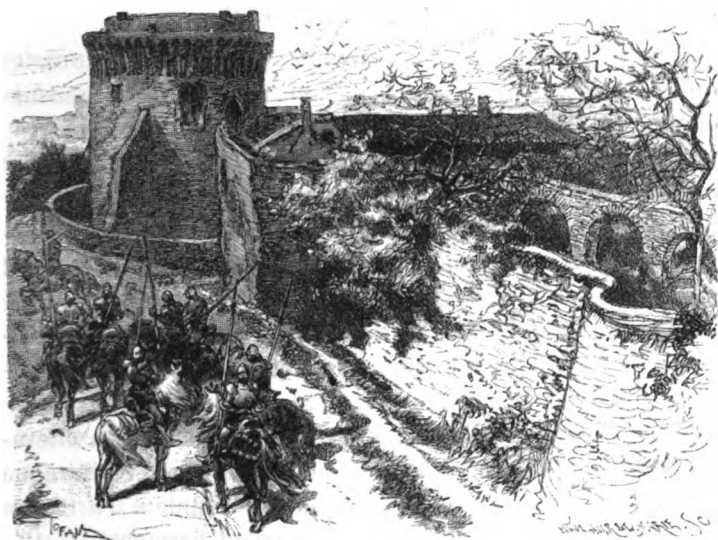
Quand le duc l'ouït, il lui répondit doucement : « Bertrand, mon bel ami, vous le saurez tantôt. »

Le duc de Lancastre sortit de la cité de Rennes. Aussitôt qu'il eut passé les barrières avec les chevaliers qu'il avait amenés, ceux qui étaient sur la porte de Rennes lui jetèrent sa bannière aux talons en huant tellement qu'il fut ahonté. Il dit à ses gens : « Je suis bien attrapé : que maudite soit l'heure où je me suis accordé avec eux ! Pourtant il me faut tenir mes promesses. »

Il fit replier ses tentes et bouter le feu à ses baraquements, puis s'en vint à Auray, un châtel grand et fort, qui était bien fermé. Il se tint en ce lieu par le temps d'hiver.

Charles de Blois vint en la cité de Rennes, avec beaucoup de chevaliers. Là il ouït comment Bertrand s'était vaillamment comporté. Il lui donna la Roche-Derrien, un châtel bien fermé, et assez d'avoir; il le retint avec lui et le fit de ses amis privés.





## CHAPITRE IX

**Comment messire Olivier Du Guesclin fut pris pendant une trêve et comment Bertrand défit Thomas de Cantorbery en combat singulier.**

Or il advint, en ces guerres dont je vous parle ici, que les gens de Dinan, une cité de prix, demandèrent à Charles de Blois que leur ville fût bien garnie de soldats, parce qu'ils croyaient qu'ils seraient assiégés. Bertrand fut envoyé à Dinan, avec son frère Olivier.

Le duc de Lancastre vint avec maints combattants, et le comte de Montfort et le comte de Pembrock avec maints archers ; là étaient Anglais et Bretons bretonnants, et ils mirent le siège.

Bertrand Du Guesclin était à Dinan avec le Tors-Boiteux et d'autres chevaliers hardis combattants, qui allaient contre les Anglais. Et si Bertrand avait été redouté auparavant, encore l'allait-on redouter davantage.

Tant furent les Anglais tenant ce siège, que les vivres diminuaient fort. Les engins employés par eux étaient si puissants, que les Français du parti de Charles de Blois furent

d'accord qu'on enverrait demander au duc de Lancastre quarante jours de répit, s'engageant, s'ils n'avaient secours de Charles leur seigneur, à rendre la ville le quarantième jour au comte de Montfort. Ils s'accordèrent sur cette trêve et on la fit crier.

Pendant cette trêve, les Anglais, Bretons et Français pouvaient aller à leur volonté de l'un à l'autre, venir en ville et aux champs. Or il advint que le frère de Bertrand, appelé Olivier, sortit de Dinan fort richement monté. Il allait s'ébattre sur les prés, ainsi qu'un jeune homme qui fait ses volontés et qui croit être bien en sûreté.

Mais Olivier fut rencontré dans les champs par un chevalier anglais qui se nommait Thomas, frère de l'archevêque de Cantorbery; il était fort orgueilleux et hautain; il trouva Olivier qui était seul, il vint à lui, parlant fièrement : « Qui êtes-vous, dit-il, vous qui allez ainsi? »

Et Olivier lui dit : « Puisque vous voulez le savoir, on m'appelle Olivier Du Guesclin, je suis frère de Bertrand et suis son cadet.

— Par saint Thomas, dit l'autre, vous ne m'échapperez pas; vous êtes mon prisonnier, vous vous en viendrez avec moi; je vous trancherai la tête si vous ne vous rendez. En dépit de Bertrand, vous mourrez maintenant, pour ce qu'il a tous les jours grevé nos bons amis. Le diable a fait qu'il est monté si haut. On parle plus de lui et de ses cruautés qu'on ne fait de ceux qui ont les plus grands héritages.

— Sire, dit Olivier, vous avez grand tort, il est pauvre chevalier et pauvrement renté; si pour avoir des richesses et pour être honoré, il s'est mis en avant, vous ne devez pas le blâmer. »

Et le chevalier dit :

« Si vous ne vous rendez tôt, je vous mettrai à mort. »

Il a tiré l'épée; quand Olivier le voit, il reste muet; ce ne fut pas merveille; il était désarmé et il était tout seul, et Thomas avait quatre écuyers qui le soutenaient.

Lors Olivier lui dit :

« Je me rends, puisque vous le voulez; mais je crois vrai-



ment que vous me laisserez aller, car jamais vous n'aurez de moi deux deniers de monnaie. »

Le chevalier dit : « Au contraire, vous me donnerez mille florins comptant, ou jamais vous ne partirez. Ce n'est guère d'argent et Bertrand en a assez. »

Ainsi Olivier fut mis à rançon. Le chevalier anglais le mena prisonnier dans sa tente. Là il fut aperçu d'un chevalier breton qui reconnut bien Olivier et s'en vint à Dinan; il ne s'arrêta pas qu'il n'eût vu Bertrand. Il le trouva au marché qui regardait le jeu de la paume. L'écuyer lui dit bellement à voix basse :

« Je ne cacherais rien à monseigneur ; je reviens du camp, et par saint Simon ! j'ai vu votre frère Olivier qu'un chevalier anglais menait prisonnier. »

Quand Bertrand l'ouït, il rougit comme un charbon et fut tout ébahi ; il lui demanda s'il connaissait bien Olivier et s'il l'avait bien regardé.

« Oui, dit l'écuyer. Par Dieu ! je connais très bien votre frère Olivier et dois le connaître ; car je fus à votre père. »

— Ami, dit Bertrand, ne me cachez rien. Ne savez-vous point comment on appelle celui qui s'est ainsi emparé de mon frère ?

— Oui, dit l'écuyer, j'ai ouï qu'on le nomme Thomas ; c'est un bel homme ; il est frère de l'archevêque qui tient par delà les honneurs de Cantorbéry.

— Par saint Yves ! dit Bertrand, il me le rendra ; jamais il n'aura fait prisonnier si mal à propos. »

Il demanda tôt et promptement son cheval ; il vint à la porte et passa outre ; il alla vers les tentes à coups d'éperons ; il entra dans le camp et ne s'arrêta pas ; ceux qui le connaissaient le fêtèrent bien. Il demanda la tente du duc et on la lui enseigna.

Le duc y était ; il jouait aux échecs avec Jean Chandos ; le comte de Montfort regardait le jeu ; Robert Knolles, le comte de Pembroke et beaucoup d'autres chevaliers étaient assemblés là.

Bertrand descendit de cheval, entra dans le pavillon devant les barons et les salua ; puis humblement, il s'inclina devant le noble duc.

« Bien-venu soyez-vous, Bertrand », lui dit Lancaestre.

Il laissa le jeu, lui donna la main et le fit relever quand il s'agenouilla. Jean Chandos dit doucement :

« Brave Bertrand Du Guesclin, bien venez ici ; vous boirez de mon vin avant que vous vous en alliez.

— Sire, dit Bertrand, je n'en boirai pas jusqu'à ce qu'il me soit fait droit.

— Beau sire, dit Jean Chandos, s'il y a dans notre armée un chevalier si grand qu'il soit qui vous ait fait tort qui soit apparent, il vous en sera amendé tôt et incontinent.

— Dieu le veuille, sire ! dit Bertrand ; vous avez un chevalier appelé Thomas de Cantorbéry. Il m'a fait sans raison courroucé et dolent. Beaux seigneurs, vous savez que par votre consentement nous avons trêves accordées.

— C'est vrai, dirent tous les vaillants chevaliers, nous vous les tiendrons, n'en doutez pas.

— Sire, dit Bertrand, vous parlez bien, et ce chevalier que j'ai nommé devant, a trouvé un mien frère qui n'est encore qu'enfant. Au matin il est sorti de Dinan ; il est venu sur son cheval en s'ébattant. Ce chevalier l'a pris sur les prés là-devant et le tient prisonnier. Je vous prie, monseigneur, que par loyauté on me délivre mon frère Olivier.

— Je ferai, seigneur, pour vous bien plus que cela, dit Jean Chandos ; n'en parlez pas plus ; il vous sera délivré tôt et incontinent ; et il vous sera amendé tout à votre commandement.

— Beaux seigneurs, grand merci, dit alors Bertrand ; or faites-nous venir ce chevalier auparavant. Nous saurons ce qu'il demandait à mon frère. »

Ils demandèrent du vin ; et quand ils eurent bu, on fit mander promptement le chevalier qui tenait le jeune bachelier prisonnier. Il vint sans contester. Le duc de Lancaestre lui dit :

« Voici Bertrand qui vient vous accuser ; malgré la trêve que nous avons accordée, vous avez aujourd'hui voulu montrer votre force sur son frère germain et l'avez fait prisonnier. Et comme votre prisonnier, vous le voulez rançonner. Ce n'est pas bien fait. »

Le chevalier qui fut plein d'orgueil dit au noble duc quand il l'eut ouï :

« Sire, voici Bertrand, que je vois là debout ; mais s'il voulait avancer que j'ai fait chose dont je sois à blâmer, ou que bon chevalier ne puisse faire, voici mon gage prêt pour le défier en champ clos pair à pair, corps à corps. »

Aussitôt que Bertrand ouï sonner ces paroles, sans dire un seul mot, il happa le gage et dit :

« Faux chevalier, je prendrai votre gage et je vous combattrai devant les barons. Avant qu'il soit nuit, je vous ferai avouer votre tort devant tous les seigneurs ou je mourrai honteusement. »

Et le chevalier dit :

« Je ne vous ferai pas défaut. Jamais je ne dormirai dans un lit, jusqu'à ce que je vous aie combattu. »

Bertrand le gentil répondit :

« Au nom du vrai Dieu, du Saint-Esprit et du Fils unique, jamais je ne mangerai trois soupes au vin, que je ne sois armé ; je tiendrai ce défi. »

Jean Chandos lors dit à Bertrand :

« Je vous ferai bien armer et je vous donnerai un riche destrier, le meilleur que j'aie ; car je veux voir tantôt votre assaut à tous deux. »

La nouvelle alla dans la forteresse, que Bertrand devait avoir un combat avec un Anglais. Adonc la ville en fut durement troublée, et pria pour Bertrand, afin qu'il fût ramené en joie et en bonne santé. Bourgeois et bourgeoises firent une grande assemblée.

Il y eut là une dame née de chevaliers ; la dame était appelée Tiphaine <sup>1</sup> de son nom ; elle était issue de hautes gens ; elle avait vingt-quatre ans et n'était pas mariée. Mais c'était la plus sage et la mieux doctrinée qui fût en aucun pays ; elle était bien instruite en astronomie et en philosophie : on disait que c'était une fée, et de vrai elle était si riche de bon sens, qu'elle avait proprement parole de fée. Mais à

1. Épiphanie,

parler raison, elle était inspirée par la grâce de Dieu. Depuis elle eut Bertrand et fut son épousée, malgré maints chevaliers dont elle fut aimée.

Elle était née à Dinan, de grand lignage. Elle ouït parler de l'aventure de Bertrand ; elle sut que les gens s'alarmaient parce qu'il devait faire le champ clos avec un Anglais, et priaient pour lui, petits et grands. Lors elle leur dit doucement :

« Ne soyez pas en crainte ; et rassurez-vous sur Bertrand, car vous le verrez avant la nuit tombée revenir sain et sauf ; et il déconfiera son ennemi en champ clos. Si vous ne le voyez comme je vous le conte, je veux perdre à toujours ce que j'ai vaillant. »

Les gens se réjouirent fortement de cela. Parmi la ville, la nouvelle courut ; un écuyer de Bertrand l'écouta et s'en alla au camp demandant son maître ; on le mena au lieu où l'on allait armer Bertrand ; quand il le vit, il s'inclina et lui dit :

« Monseigneur, pour Dieu le roi aimé ! que je vous puisse parler incontinent.

— Que veux-tu, bel ami ? ne me retarde pas ; je désire abattre la vanité de ce chevalier qui m'a provoqué.

— Ça, dit l'écuyer, qui fut preux et hardi, sire Bertrand, entendez mon avis. Il y a une dame de grand prix, celle de Raguenecl, Tiphaine au clair visage. Elle donne pour vrai aux grands et aux petits que l'Anglais sera aujourd'hui déconfit par vous, et que vous reviendrez tout sain et sauf et vif ; elle affirme ses dires, et pourtant je vous le dis, n'en soyez pas ébahi.

— Va, fou, dit Bertrand, qui en femme se fie n'est mie sage ; car il n'y a pas plus de sens en la femme qu'en la brebis. »

Et il ne fit que risée de ce que racontait l'écuyer. Alors vint à lui un noble bachelier qui lui dit :

« Bertrand, le capitaine et tous les seigneurs et les bourgeois vous font mander par moi, que si vous voulez poursuivre la bataille contre l'Anglais, vous veniez combattre et jouter à Dinan dans le marché. Si le duc de Lancastre

veut regarder l'assaut, il pourra y venir et amener avec lui vingt ou trente des siens. Nous lui livrerons, sans penser malice, des otages suffisants qu'ils pourront revenir de ça sans s'exposer. Je ne vous cache pas qu'il déplaît à tous ceux de Dinan que vous vous fiez tellement aux Anglais, que vous vous aventuriez ainsi parmi eux, car on ne connaît pas la pensée de chacun.

— Par ma foi, dit Bertrand, je ne dois rien craindre, car le duc de Lancastre est si noble et si brave, qu'il ne daignerait penser à trahison; pourtant je voudrais lui raconter ce fait. »

Lors il appela le duc, qu'il vit venir vers lui :

« Sire duc, dit Bertrand, écoutez bien cet écuyer conter ce que les gens de Dinan me font mander; mes bons amis sont là; je ne veux rien troubler ici, et j'ai très grand désir qu'on prépare le champ. Or regardez comment vous en voulez ordonner.

— Par Dieu qui fit la mer! dit le duc de Lancastre, je vous ferai mener au marché de Dinan; le champ clos y sera fait, j'y consens, car si quelqu'un de mes hommes voulait vous grever, on pourrait dire, pour me déshonorer, que j'ai consenti à brasser la trahison. C'est une renommée qu'un homme prudent doit craindre : chacun se doit garder de mal faire et mal dire. »

Les barons anglais eurent tôt mandé aux seigneurs de Dinan qu'on leur envoyât les otages et qu'ils iraient pour le combat; alors les gens de Dinan livrèrent les otages et le duc de Lancastre entra dans la ville, lui vingtième, conduisant Bertrand Du Guesclin que chacun prisait fort et le chevalier anglais. On les fêta très honorablement en les recevant; ils s'arrêtèrent au marché de Dinan et les gens très diligemment se rangèrent. Il y eut des pourparlers pour abandonner le combat et pour faire la paix. Mais Bertrand jura par Dieu le Père que jamais il n'en ferait paix de son vivant. Le duc de Lancastre dit :

« Qu'on n'en parle plus, par Dieu! allez combattre maintenant. Prions tous pour que Dieu mette le droit en avant. »

Bertrand était au champ clos, qu'on avait fait préparer. Il se fit armer très noblement, comme un chevalier qui doit entrer en lice. Il se fit bien atourner de plates et de grèves<sup>1</sup>. On lui apporta un riche bassinet, épée et lance pour jouter, et des gants à broches de fer, qui sont redoutables ; il monta sur son cheval, s'affermir sur les étriers et se fit bien examiner ; il prit sa lance en ses mains et vit son adversaire entrer dans la lice.

Le noble Tors-Boiteux avait ordonné des gens pour bien garder le champ clos ; il fit promptement crier sur le marché qu'il n'y eût homme vivant qui se mêlât de grever l'un ou l'autre champion, sauf à perdre la tête et l'honneur. Le duc de Lancastre lui accorda ceci, et quand chacun ouït crier ce cri, il n'y eut si hardi qui s'en osât mêler.

Le chevalier anglais commença à s'épouvanter fermement en lui-même ; car il croyait trouver ses amis au besoin ; or, il se voyait enfermé dans Dinan. Bien eût-il voulu s'accorder avec Bertrand, et lui avoir délivré son frère Olivier. Il fit parlerement sans qu'on vint en son nom. Robert Knolles et Thomas Grandison allèrent à Bertrand.

« Sire Bertrand, dit Knolles, chevaliers et barons ont regardé au fait : nul ne voudrait qu'en cette occasion mal vous advint. Mieux vaut bonne paix que mauvaise querelle. Si vous voulez nous croire, nous mettrons fin à la dispute et nous ferons votre frère quitte de sa rançon.

— Comment ! dit Bertrand ; il ne doit pas un bouton ; m'est avis qu'il est coutume que si un homme est fait prisonnier à tort, il doit purement avoir délivrance. J'ai Dieu en garant et la Vierge Marie, que le faux chevalier qui m'a fait tricherie n'échappera pas, je vous le certifie, que je ne lui aie montré ma force et mon bon droit ; ou je le détruirai, ou j'y laisserai ma vie, s'il ne veut se rendre devant la compagnie, son épée en main par la pointe, en me disant : Je me rends à votre commandement.

— Il ne le fera mie, dit Robert Knolles.

1. Différentes pièces de l'armure.

— Certes, dit Bertrand, il fera folie, car on doit craindre vilenie plus que la mort. »

Quand les Anglais ouïrent ce que dit Bertrand, chacun s'émerveilla qu'il fût si bien pensant. L'un disait à l'autre :

« Or cet homme a grand cœur.

— Par ma foi ! dit un autre, il est ainsi qu'un Roland. »

Les chevaliers anglais sont allés à l'autre champion, qui se troublait fort, et lui ont dit :

« Sire, pensez à défendre votre vie ; je crois qu'il en est temps ; nous ne pouvons avoir ni accord ni répit ; que le combat se fasse, si vous ne consentez à votre dés-honneur.

— Que Dieu me soit en aide ! répondit l'Anglais ; jamais je ne vis homme qui fût si désireux de faire la bataille ; toujours il en est empressé. Il me convient d'y aller. Or je vous prie, beaux seigneurs, empêchez bien qu'il ne vienne des défenseurs par les barrières, pour que je puisse le tuer, car j'en suis désireux ; mais si je suis au pire, soyez-moi secourables, sachez que je veux accepter un accord pour la paix.

— Ne craignez rien, lui ont-ils répondu ; mais si ce combat se fût fait dehors sur les champs, nous eussions pu mieux vous aider au besoin. »

Après cet entretien, chacun se sépara. Les deux champions se sont bien enhardis ; l'un regarde l'autre comme un ennemi mortel ; ils ont affermi les lances dans leurs mains ; sans dire un seul mot, ils piquent leurs chevaux comme des preux ; ils se rencontrent les lances baissées ; l'acier en fut fourbi ; les lances furent faussées sur les écus et le feu en jaillit, mais ni l'un ni l'autre ne chancela ni ne chut ; ils sont passés outre et ne se sont point endormis ; chacun à son tour a tiré l'épieu ; puis ils se sont rapprochés d'un cœur ferme et hardi, et frappant tellement d'estoc et de taille, que ceux qui regardent la bataille les tiennent tous deux pour morts.

Or bourgeois et bourgeoises, chevaliers et sergents étaient aux fenêtres et devant les barrières ; il y avait tant de gens autour des combattants, que tout était enclos derrière et

devant ; mais les vaillants champions avaient assez de place, car il y avait été pourvu par avance.

Bertrand tenait l'épieu ; il vint à l'Anglais en estoquant ferme ; il le frappa sur le haubert en poussant ; ils furent longtemps ensemble pilant ; Bertrand Du Guesclin serra l'autre de près et ainsi fit l'Anglais, dont le corps était puissant ; ils vont s'entre-accolant par leurs crochets de fer, ils étaient bien couverts de fer et de cottes de mailles.

Puis ils reviennent à leurs épieux ; ils éperonnent à force et vont s'abordant ; l'Anglais s'accrocha bien à Bertrand et fit tant qu'il laissa choir son épieu sur le pré verdoyant ; quand Bertrand vit cela, il eut le cœur joyeux ; il piqua le cheval des éperons ; il semblait qu'il fuyait et se tint pour vaincu, mais quand il fut un peu au delà de l'Anglais, il mit le pied à terre et descendit si juste, qu'il prit l'épieu en main et le jeta en l'air, pour que l'autre ne s'en servît plus ; l'épieu chut sur la tourbe des gens. Or le chevalier fut dolent et courroucé d'avoir ainsi perdu son bon épieu ; ils en vinrent sur l'heure à leurs dagues.

« A pied ! malotru ! si vous ne descendez, votre cheval est perdu. »

Bertrand tenait son épieu, qui était bien affilé ; il dit à l'Anglais :

« Traître ! descendez, ou votre cheval sera tué sur l'heure. »

Mais l'Anglais le fuit sans s'arrêter ; puis il alla tout autour de la lice, se tenant loin de son adversaire. Bertrand avait les genoux armés, il ne pouvait courir ; il s'assit par terre et se délaça, puis dévala ses chausses et montra ses genoux ; adonc il fut plus léger que devant ; il se leva, car l'autre revenait apprêté à combattre, piquant des éperons droit à lui ; s'il l'eût pu, son cheval fût passé dessus, mais Bertrand lui bouta l'épieu par les côtes. Quand le cheval sentit qu'il était malmené, il regimba si fort, que l'Anglais fut renversé à terre.

Bertrand sauta sur lui comme un lion à crinière, saisit le bassinet et puis de son épieu le frappa sur le nez, il lui donna



trois coups d'éperon sur la nuque. L'autre fut si aveuglé par le sang qui coulait, qu'il ne sut où il était ; il ne vit pas Bertrand, mais il le sentit assez.

Adonc vinrent dix chevaliers, tous nés d'Angleterre, et dix autres assemblés à Dinan ; ils dirent à Bertrand :

« Bertrand, ne bougez pas ; vous avez l'honneur, vous avez assez fait. »

Ils se mirent entre les deux champions pour faire abandonner le champ clos.

Bertrand leur répondit :

« Beaux seigneurs, laissez-moi achever mon combat, par la foi que le juste doit à Dieu ! ou il se rendra comme mon prisonnier, ainsi qu'il a fait de mon frère Olivier, ou il sera mis à mort sur ce sable.

— Bertrand, je vous requiers, dit Robert Knolles, que vous veuillez bailler votre champion au duc ; il vous en saura bon gré ; faites-le sans tarder. Nous saurons bien arranger cette chose ; vous en avez fait assez ; il est en votre discrétion.

— Je l'octroie, dit Bertrand, tout à votre désir. »

Ils firent bien médiciner et bien panser l'Anglais. Bertrand alla s'agenouiller devant le duc et lui dit :

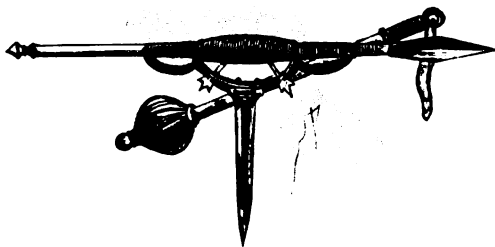
« Noble duc, je vous prie et requiers que vous ne me veuillez hair ni blâmer si je me suis efforcé d'occire ce meurtrier. Si ce n'eût été pour l'amour de vous, je l'eusse tué.

— Il ne vaut guère mieux, dit le duc. Vous en avez bien fait selon votre droit. Vous aurez votre frère Olivier hors de prison. Pour ce qu'on lui a fait ennui et trahison, il aura mille livres pour se harnacher ; vous aurez les armes du félon chevalier et aussi son cheval, qui vaut mieux qu'un destrier. Jamais à ma cour il ne pourra reparaitre, car je n'ai cure de gens qui font trahison : le jardin est beau et de bonne façon, où l'ortie ne peut venir en sa saison. »

Ainsi jugea le duc ; puis après il manda Olivier, qui fut amené noblement à Bertrand ; on lui fit amende pour le tort qu'il avait reçu. Le duc prit congé gracieusement d'eux et

leur donna à boire joyeusement ; il s'en revint aux tentes et renvoya à Dinan tous les otages.

Bertrand demeura dans Dinan, où il fut fêté et honoré grandement, car tous ceux de la ville se réjouissaient ferme pour l'amour de lui. Le capitaine lui fit un noble souper ; les bourgeoises y vinrent et les bourgeois aussi, dansant main à main et chantant hautement ; grands furent les ébats et ils durèrent longuement.





## CHAPITRE X

Comment Bertrand fut donné en otage; comment il s'ennuya en prison  
et s'enfuit.

En ce temps-là, le roi d'Angleterre qui eut nom Édouard, s'en vint devant Reims et rappela à lui le duc de Lancastre son fils et tous ceux qui étaient pour lui en Bretagne. Là, par l'avis de tous, de longues trêves furent conclues en espérance de paix. Lors les Anglais levèrent le siège de Dinan.

Le comte de Montfort menait la guerre contre Charles de Blois; lequel n'avait la puissance si grande que l'autre, mais il avait Bertrand; qui prit en Bretagne maint châtel fort et grand, comme vous ouïrez raconter plus avant.

Il y avait assez près de Dinan un châtel qui eut nom Béche-rel. Le comte de Montfort y vint à grande compagnie; il le fit assaillir plusieurs fois, mais il était bien garni de gens d'armes qui le défendaient bien, et le siège y fut si longtemps que les vivres baissaient. Le comte de Montfort pria le châtelain de lui rendre le châtel, promettant de lui faire courtoisies.

« Vous savez que j'ai droit, dit-il, car la terre est à moi. »

Le châtelain lui répondit que de cela il ne savait rien; mais

tant lui dit-on qu'à la fin on fut d'accord qu'il manderait la chose à Charles de Blois et que, si Charles ne lui amenait bon secours, il remettrait le châtel au comte de Montfort.

Le messager alla droit à Dinan, où le duc Charles était, et lui bailla la lettre. Le duc ne se voulut pas arrêter ; il manda chevaliers et soldats, le vicomte de Rohan, le sire de Laval et Bertrand Du Guesclin, et brièvement vint devant Bécherel. Il n'avait seulement qu'une eau à passer pour livrer la bataille ; mais il y eut plusieurs pourparlers sur la rivière. Les évêques de Bretagne désiraient fort mettre la paix entre les princes ; ils firent tant, qu'il fut décidé que le duc Charles et le comte de Montfort assembleraient à certain jour leur conseil ; à chacun serait baillé tel nombre de villes et de châteaux, comme le conseil aviserait et ordonnerait, et tous les deux se pourraient nommer ducs. Ainsi fut fait l'accord. L'on devait livrer de bons otages.

Le brave Bertrand fut baillé au comte de Montfort, pour la partie du duc Charles. Et après que tous se furent séparés et que chacun fut revenu en arrière en son lieu, toute cette ordonnance telle que je vous l'ai dite ne fut tenue en rien. Et pour ce le duc Charles rendit les otages ; le comte de Montfort, de son côté, délivra les otages du duc Charles, excepté Bertrand, qu'il redoutait fort ; il le fit retenir et bien garder.

Bertrand Du Guesclin eut le cœur navré de ce qu'on le tenait ainsi. Le comte de Montfort l'avait fort en haine pour ce qu'il lui avait nui tant de fois. Il l'avait baillé en garde à un chevalier anglais son ami, qui avait nom Guillaume Felleton.

Ce Guillaume tenait Bertrand non pas en sa prison ni enfermé non plus ; mais il le laissait s'ébattre en tout à son plaisir. Ainsi Bertrand fut longtemps sans vêtir le haubert, il était fort dolent, et il s'ennuyait fort : un jour il appela maître Guillaume.

« Sire, lui dit-il, à quoi tient que je suis si longuement céans ? Les jours sont passés, que chacun accorda de faire la paix. Je vous prie, pour Dieu qui créa le monde ! veuillez mander au comte de Montfort qui me livra à vous, qu'il me prenne à rançon. Je ne veux plus demeurer céans, je m'y

ennuie trop fort. S'il veut de mon argent, il en aura ; mais je ne dois pas monnaie. S'il me fait payer une rançon, par Dieu qui me forma, les uns ou les autres me la rendront bien, ou je prendrai tel château qui me vaudra assez.

— Bertrand, dit Guillaume, ne menacez pas, vous pourriez bien tant dire que votre cas empirerait.

— Sire, dit Bertrand, s'il plaît à Dieu cela ne se fera pas. Le comte de Montfort qui me bailla à vous, est je crois si loyal qu'il me tiendra compte de mon droit. »

Guillaume lui dit qu'il en parlerait au comte, que pour l'amour de Bertrand il peinerait fort, et qu'il partirait le plus tôt qu'il pourrait, puis il demeura un mois, sans qu'il en ordonnât rien ; après ce temps il alla au comte de Montfort ; il traita avec lui pour délivrer Bertrand et plaida sa cause. Le comte lui répondit :

« Guillaume, dites à Bertrand que s'il ne me fait serment que jamais il ne s'armera contre moi, je ne le délivrerai pas, mais je l'enverrai en Angleterre. »

Bertrand fut fort dolent quand il entendit la nouvelle, il en appela à Guillaume et lui dit sagement :

« Sire, vous savez bien et certainement qu'on me fait vilain tort. Je ne suis pas prisonnier et je ne dois pas d'argent ; je suis otage livré par accord, pour bien tenir la paix qu'on devait conclure pleinement un certain jour ; or le jour est passé : on n'a rien fait, et tout a manqué. Ce n'est pas par ma faute, on le sait bien vraiment. Et vos otages s'en sont tous allés à vos commandements : je vous montre mon droit.

— C'est vrai, dit Guillaume, mais, par mon serment, je ne puis rien amender ainsi ni autrement ; je m'afflige pour vous, mais vous attendrez, si vous voulez bien, et je crois bien que nous aurons tôt un accommodement. Vous aurez prochainement bonne nouvelle.

— Voire ! dit Bertrand, je le voudrais bien ; mais celui qui attend s'ennuie à la fin. »

Lors Bertrand s'avisa qu'il partirait, qu'on le voulût ou non. Il envoya querir un écuyer de son pays qui demeurerait

auprès de l'hôtel de Guillaume, il s'appointa avec lui pour qu'il lui amenât en un lieu qu'il lui désigna, deux chevaux les mieux ensellés qu'il pût trouver. A ce jour Bertrand se leva bien matin et appela par son nom un jeune enfant, qui était dans la maison et qui était le fils de Guillaume Felleton ; il lui dit tout bas : « Allons nous ébattre aux champs sur le sable ; j'en dînerai mieux quand il en sera saison. »

Bertrand sortit du châtel, avec le jeune enfant et son écuyer ; ils allèrent s'ébattre dans un vert bosquet : ce fut au mois d'avril, quand l'hiver est passé, et que les oisillons renforcent leurs chants. Bertrand s'amusait, il avait le cœur léger ; il dit à l'enfant :

« Pensez à rentrer. Saluez pour moi Guillaume votre père ; dites-lui que je vais guerroyer en France ; je veux aller aider le duc de Normandie. J'ai été sans raison un an et un hiver sans vêtir ni charger une armure ; je pourrais fort bien oublier le métier. »

Quand l'enfant l'ouït, il se prit à larmoyer :

« Aïe ! sire, dit-il, vous me ferez tancer.

— Beau fils, dit Bertrand, il ne vous chaut de pleurer. Si votre père vous fait de l'ennui et du trouble, revenez vers moi. Je vous donnerai à boire et à manger ; je ne vous manquerai jamais tant que j'aurai denier, et des armes et chevaux pour vous festoyer bien. »

Et il dit à son écuyer :

« Or pensons à piquer ; allons-nous-en à Guingamp ; je veux m'héberger là. »

Or Bertrand chevaucha et s'en fut de prison ; Guillaume fut fort marri et courroucé et le comte de Montfort n'en fut pas réjoui.



## CHAPITRE XI

Comment Bertrand prit Pestivien et Trougof.

Bertrand chevaucha tant, qu'il s'en vint à Guingamp et entra dans la ville; et les bourgeois furent joyeux de le voir :

« Aïe! sire Bertrand, soyez-vous béni! Nous avons bien besoin de vous en ce pays, car il y a des châteaux remplis d'Anglais qui s'en viennent tous les soirs jusqu'à nos murs; à peine osons-nous sortir de cette enceinte; ils nous ravissent vaches et moutons. Le châtel de Pestivien est celui qui nous fait pis. »

Bertrand fut dolent quand il les ouït; il avait le vouloir de partir du pays et d'aller à Paris; mais ceux de Guingamp firent fermer les portes et ne le voulaient autrement laisser aller, ce qui lui déplaisait ferme.

Pendant que Bertrand séjourna à Guingamp, il fit venir son avoir de Dinan; il s'arma suffisamment pour s'en aller en guerre; il acheta des harnais et se monta très bien. Aussitôt qu'il fut sur son cheval et qu'il eut avec lui ses gens, qu'il pensait emmener, on lui ferma les portes et on leva les ponts. Quand il le sut, il dit :

« Bonnes gens, pour Dieu! comment vous va? en quoi

vous ai-je méfait? lequel de vous se plaint? Si je dois quelque chose, je baillerai deux deniers pour un qu'on me demandera. Maudit soit de Dieu celui à qui je dois, si tôt il ne me le demande!

— Sire, font les bourgeois, ne vous émouvez mie. Nous avons de l'argent à votre commandement. Mais nous vous prions, pour Dieu et la Vierge Marie, que vous nous veuillez aider contre les Anglais. Allons à Pestivien assaillir le châtel qui nous opprime ainsi. Homme de Dieu, ne nous faites pas défaut. Chacun de nous vous supplie; nous nous fions tant en vous et en votre bonheur, que si vous y venez en notre compagnie, les Anglais seront mis en grande déroute. »

Quand Bertrand les ouït, son cœur s'attendrit; il fut plus d'une fois nommé homme de Dieu, secours de Dieu; et tant le pria toute la compagnie, qu'il s'en revint à son auberge. La rue était toute pleine de gens; l'un disait à l'autre :

« Douce Vierge Marie! Bertrand est demeuré; Dieu lui donne bonne vie! »

Il dit aux bourgeois :

« A qui est le château que vous me demandez? Qui est le châtelain qui est tant détesté? »

— Sire, dirent les bourgeois, c'est un larron, Roger David llolegrave; il s'est marié par force à la vicomtesse de Rohan, dont le sire était mort, mais un fils en était demeuré vicomte de Rohan. Or, il a ci trois châteaux qu'il tient clos et fermés contre Charles de Blois; l'un est Trougof, puis il y a Pestivien. Là est un châtelain qui est né d'Angleterre; c'est le plus faux chrétien qui soit en chrétienté, car il ne croit pas plus en Dieu qu'un Sarrasin ou un Juif. Quand il a trouvé homme, femme ou enfant, il leur tranche les poings, les pieds et le nez, parce qu'ils sont au duc Charles qui est notre seigneur.

— Ah! Dieu, dit Bertrand, qu'est-ce que vous avez dit? Par ma foi, si je puis, il sera pendu et traîné sur la claie. Allez vous apprêter; faites charger ce qu'il faut pour la guerre: je vous délivrerai de ce tyran. »

Six mille bonnes gens, à cheval et à pied, arbalétriers devant, sortirent de Guingamp, menant le charroi et convoyant



bien. On put voir là maint écu reluisant et maintes lances dont le fer était tranchant; trompes et olifants hautement sonnaient.

Quand ceux de Pestivien surent les préparatifs, ils coururent aux armes et le châtelain ordonna sa besogne. Un espion s'en vint lui dire : « Sire, voici ceux de Guingamp; ils mènent avec eux ce diable, Bertrand Du Guesclin, qui a tant de pouvoir. »

Le châtelain en eut le cœur dolent.

« Or, dit-il à l'espion, me contes-tu vrai ?

— Oui, dit le valet, par Dieu tout-puissant !

— Il est apparent, dit le châtelain, que nous aurons un assaut horrible. Jamais en ma vie je n'en eus d'aussi fier à appréhender. »

Par un mercredi matin, le château fut assiégé et approché de près. Bertrand s'en vint aux barrières et s'écria :

« Où est votre châtelain ? n'a-t-il point découché ?

— Sire Bertrand, dit le châtelain qui s'appuyait par là. ma foi ! vous venez bien ; s'il vous plaisait, vous entreriez au châtel et vous boiriez des vins nouveaux et des vieux.

— Châtelain, dit Bertrand, certes vous le voudriez bien ; je crois que si j'en buvais et si vous me teniez, mon écot serait suffisamment payé.

— J'en serais joyeux, dit le châtelain.

— Or tôt, dit Bertrand, videz cette maison ; mettez-la entre les mains de Charles, il en doit tenir le fief. Je vous le dis pour vrai ; si vous n'obéissez, vous en serez dolent ; si je vous prends par force et que j'y sois logé, vous serez pendu : le marché en est fait.

— Je crois que vous ne daigneriez, sire Bertrand. Vous semble-t-il que ce lieu qui est si fortifié soit fait pour être rendu et livré sitôt assiégé ? Quand vous seriez restés tous logés un an autour, il ne serait pas sur le point de se rendre. Pensez à l'assaillir et soyez sur vos gardes ; jamais de mon vivant, je ne me laisserai avilir. Je vous ferai taire si vous ne vous retirez ; allez à Guingamp et ne croyez pas ces vilains qui vous ont trompé.

— Châtelain, dit Bertrand, vous serez délogé avant que trois jours passent, malgré que vous en ayez. »

Lors, Bertrand Du Guesclin retourna en arrière. Quand vint le lendemain, que le soleil fut levé, les trompettes sonnèrent. On courut aux armes et on laissa les tentes. Les arbalétriers furent bien ordonnés, bien fournis de carreaux.

Il y avait là un bois qui était grand et ombreux. Bertrand y mena les chars et les valets; grand fut l'abatis qu'on fit de tous côtés; il y eut maintes charrettes et maints chariots troussés. Bertrand fit amener des échelles de Guingamp et tout ce dont un château pouvait être grevé.

Ceux du châtel avaient mis, dessus les créneaux, les queucs et les tonneaux pleins de terre et de cailloux; et ils avaient aussi posé dessus des râteaux; la chaux vive était dans des pots.

L'assaut commença à l'heure de prime; dehors et dedans, ils eurent grandement de travaux. Les archers qui tiraient derrière les murs firent beaucoup de mal aux gens de Bertrand; lui, bien armé, sur son cheval, allait de rang en rang, regardant les assiégeants et leur criant :

« Or, en avant, bonnes gens ! assaillez fièrement; ce sera notre hôtellerie; nous nous y logerons pour la nuit, avant que le soleil se couche. »

Bertrand vint jusqu'aux barrières; il les frappa d'une cognée, il les fit dépecer. Ces gens de Guingamp furent fort osés; ils mettaient grand'peine à remplir les fossés; ceux qui étaient sur le mur le défendaient de tous côtés : il y eut têtes blessées, bras et jambes cassés. Les assaillants criaient :

« Guesclin ! » et les autres : « Montfort ! »

Les fiers assaillants avaient rempli les grands fossés d'arbres et de rameaux; Bertrand vint à la porte, il criait haut : « Guesclin ! or tôt, montez là-dessus ! Il convient que je sois hébergé là dedans. »

Ils avaient dressé les échelles; on vit ces gens monter et porter sur leur tête de grandes portes et des boucliers, par crainte des pierres que jetaient de tous côtés ceux du dedans, qui étaient fort épouvantés. Ils n'osaient plus se montrer aux

créneaux, à cause des traits qui venaient. Le châtelain était monté au donjon et regardait ces bourgeois, qui étaient tellement échauffés qu'ils ne craignaient la mort.

« Dieu ! dit le châtelain, nous voici attrapés. Puisque Bertrand est ici, je suis déshonoré. Il a donné tel cœur à ces vilains malfaisans, qu'ils entreront céans, quoique j'en aie mauvais vouloir. Certes, si je suis pris par ces vilains larrons, je n'aurai de répit pour or ni pour argent que je ne sois accroché aux fourches. Je dois bien haïr Bertrand Du Guesclin, qui a amené ces vilains. »

L'assaut fut très grand et la mêlée fut forte ; il y eut maint bras abattu et mainte tête froissée. La porte fut brûlée et dépecée par devant ; la barbacane était abaissée tout en bas. Ceux du dedans voyaient bien aller et venir sur la chaussée. Bertrand, sans tarder, fit appeler vingt arbalétriers, si bien que ceux du dedans n'osaient approcher. Là mainte échelle fut promptement dressée ; bien cinquante valets y montèrent par force. Il y eut là un écuyer de Normandie qui cria à Bertrand :

« Sire, votre pennon ! pour Dieu ! je vous en prie ! Je le mettrai en si bon lieu qu'on le pourra voir, si Dieu me donne vie. »

Bertrand le lui bailla et lui tint compagnie. Malgré ceux du dedans et toute leur défense, son enseigne fut dressée sur les créneaux. Nos gens montèrent et firent telle mêlée, que tous s'écrièrent :

« Forteresse gagnée ! »

La barbacane fut promptement levée. Quand ceux du châtel virent que nos gens assaillaient fièrement la porte de devant et que la barbacane, qui était de fer pesant, était levée en haut, ils accoururent ; le châtelain, tenant une lance, vint à un écuyer qui était à Bertrand et le frappa tellement qu'il chut à terre, gisant à côté de la porte. Bertrand lui cria :

« Châtelain, votre fin approche de près. »

Mais le châtelain avait le cœur si désireux de garder le châtel en défendant son corps, qu'il alla assaillir nos gens de la lance ; il en abattit un en pressant tellement que sa

lance se brisa, ce dont il eut le cœur dolent; tirant un épieu, il vint à un bourgeois qui était de Guingamp et le lui bouta si fort dans le ventre que le fer alla passant tout outre le corps.

Le châtelain se retira dedans le châtel et avisa qu'une charrette avait entré un peu avant; il la prit à deux mains et la mit au travers de l'entrée, pour que les assaillants ne pussent passer outre. Un soldat lui dit :

« Châtelain, venez çà et parlez à Bertrand.

— J'en suis désireux, » répondit-il.

Le châtelain vint et Bertrand commanda qu'on cessât l'escrime tant qu'il eût signifié sa volonté au châtelain. On le lui accorda.

— Châtelain, dit Bertrand, beau sire, je vous prie que vous rendiez le châtel avant que je vous tue. Car j'ai Dieu pour garant et la Vierge Marie que, si je vous prends, ainsi que votre compagnie, il n'y en aura aucun qui n'ait la tête tranchée; vous y mourrez tous tantôt, je vous le signifie, hors femmes et enfants, prêtres et clergie. Vous ne pourrez échapper; votre mort est décidée.

— Sire, j'y consens, sous telle convention que ce soit ma vie sauve. »

Ils furent tôt d'accord. Mais les bourgeois vinrent à Bertrand tout d'une compagnie.

« Sire, dirent-ils, tout Guingamp vous prie que ce faux châtelain, en qui il y a tant de tromperie, soit mis à male mort à grande vilenie; il nous a tant grevés, il nous a tant pillé de maisons, ravi bœufs et moutons et mangé mainte brebis, à l'un coupé le pied ou tranché la tête, qu'on ne pourrait pas faire la moitié de ce qu'il a commis en cette partie.

— Seigneurs, dit Bertrand, ma volonté est qu'il n'ait risqué de mort; telle est notre convention. C'est un homme d'armes plein de grande courtoisie. Pitié serait, par Dieu! qu'une chair si hardie fût morte si vilement.

Puis, s'adressant au chevalier, il lui demande :

« Châtelain, tenez-vous terre ou seigneurie du comte de Montfort ou de ses barons?

— Nenni, seigneur, dit-il, je n'en tiens pas pour un denier vaillant.

— Vassal, reprit Bertrand, je vous certifie que vous en tiendrez de moi, et je vous prie que vous ne soyez plus du parti de Montfort. Je vous donnerai assez de terre, je vous l'assure.

— Par la Vierge sainte, dit le châtelain, jamais je ne tirerai l'épée contre vous; au contraire, je vous servirai tant que vous vivrez et que j'aurai un souffle de vie. »

Lors il lui rendit les clefs et les mit en sa garde et Bertrand entra avec lui dans sa baronnie. Le châtel était fort étroit. Bertrand y vint loger ainsi que ceux qui le voulaient. Il séjourna la nuit et y mena bonne vie.

Un espion s'en alla tout droit à Trougof; il y avait là un châtelain anglais qui avait nom Thomelin; l'espion lui raconta comment était pris le châtel de Pestivien. Quand Thomelin l'ouït, il enragea; il avait gardé son châtel quinze ans, sans que nul le grevât; mais il avait lu dans le livre des prophéties de Merlin qu'en ce temps il naîtrait dans la petite Bretagne un chevalier portant dans son écu un oiseau de proie<sup>1</sup> de la nature d'un étourneau, et que ce chevalier serait redouté dans toutes les places fortes où il se mettrait.

« Seigneur, dit Thomelin, l'étourneau ou vautour est né. Cela me donne à entendre que c'est le brave Bertrand. Quand l'étourneau, qui est oiseau de vol, s'abat sur un arbre ou un buisson aux champs, tous les autres oiseaux s'en vont après lui; chacun le suit au vol, et nul ne s'arrête. Ainsi est de Bertrand: aussitôt qu'il assaille, chacun est assaillant; aussitôt qu'il chemine, chacun est cheminant; aussitôt qu'il accorde, chacun est accordant. Quand un étourneau veut faire son repaire dans un colombier, aussitôt qu'il y entre nul n'y demeure; il n'est pigeon qui ne s'en aille volant. Ainsi est Du Guesclin: aussitôt qu'il assaille un châtel, tôt il lui est livré. Voici sept ans passés qu'il n'attaquât châ-

1. Guesclin portait d'argent à l'aigle éployée de sable, becquée et membrée de gueules, à la cotice de même brochante sur le tout; sa devise était : *Dat virtus quod forma negat*.

teau, sans qu'à son vouloir il se logeât dedans. L'étourneau dont je parle vient quérir mon châtel, que j'ai gardé longtemps. Or faites que notre châtel soit garni ; portez les grosses pierres, empilez les tonneaux, approfondissez les fossés, apportez les cailloux ; faites refaire les arbalètes et enferrez les carreaux. Nous ne demeurerons pas ici jusqu'au carême. »

Il ne tarda guère que Bertrand et ses gens se vinssent tous loger et dresser leurs tentes devant le châtel. Thomelin monta aux créneaux et avec lui maints archers, pour regarder le camp de Bertrand, et regretta son châtel qu'il lui faudrait laisser. Il envoya un message à son seigneur Roger David Holegrave, qui manda cette chose et la prise de Pestivien au comte de Montfort.

Le comte croyait Bertrand encore prisonnier chez Felleton. Quand il sut qu'il était hors de son pouvoir, il en fut courroucé. Il y avait dans l'hôtel du comte un chevalier anglais, nommé messire Gautier Huet, qui haïssait fort Guillaume Felleton, parce qu'autrefois celui-ci l'avait tenu prisonnier ; il l'accusa devant le comte et dit que Felleton avait eu maints deniers de Bertrand pour le laisser déloger ; qu'autrement il ne s'en fût pas allé.

Guillaume fut saisi et emprisonné comme traître ; le comte voulait lui faire trancher le chef. Cela fut rapporté à Bertrand qui en fut fort fâché ; il dit au châtelain qui rendit Pestivien :

« Il vous faut chevaucher ; vous direz au comte, sans plus de délai, que, s'il me veut donner et octroyer un sauf-conduit, j'irai droit à Brest, en son châtel, provoquer au combat Gautier Huet ; je lui voudrais jeter mon gage ; et je lui prouverais à l'épée que je m'en suis parti en loyal chevalier, sans assistance d'homme, comme celui qu'on retient à grand tort en péril. »

Le châtelain s'en alla à Brest au comte de Montfort ; Guillaume Felleton était déjà délivré, car il avait bien prouvé comment Bertrand s'en alla. Le comte manda le châtelain devant les barons, il ouït le message de Bertrand et lors répondit :

« Ami, vous direz à Bertrand qu'il est mon prisonnier partout où il sera. »

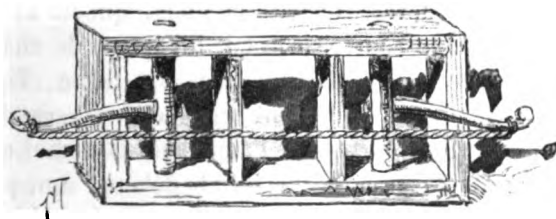
Guillaume Felleton étant là, se leva et dit au châtelain :

« Ami, vous direz à Bertrand qu'il a mal agi envers moi, car il m'avait promis qu'il ne partirait jamais de là, hormis par mon congé ; il me le jura ainsi ; mais jamais contre moi il ne s'en combattrait. On m'en fera droit au Palais à Paris et je l'y appellerai quand le point en viendra.

— On s'en défendra, » dit le châtelain.

Il retourna vers Bertrand, au siège du châtel. Bertrand fut fort dolent à cause du serment qu'on lui reprochait ; il n'en tint pas grand'parole pour cette fois, mais il fit dresser les engins et assaillir le châtel de telle force, que brièvement il fut conquis. Et quand le châtelain le rendit, il dit : « Sire Bertrand, veuillez m'écouter. Vous pouvez aller partout hardiment, car je sais bien comment votre corps doit partout triompher ; je le sais par Merlin, qui parle de vous.

— Ami, dit Bertrand, nul ne doit s'y fier ; Celui qui est au-dessus de tout peut tout changer. »





## CHAPITRE XII

Comment Bertrand alla au siège de Melun et comment il y chut la tête la première dans l'eau d'un fossé.

Après que Bertrand eut conquis le châtel de Trougof, il vint à Dinan, par devers Charles de Blois, qui lui fit grand honneur et grande courtoisie; et il lui donna le châtel de la Roche-Derrien. Il le maria à une jolie dame, Tiphaine Raguenecl. Cette dame fut de haut lignage et de grand sens. et ils s'entr'aimèrent fort. Pour l'amour de la dame, qui fut pleine de grande beauté, Bertrand délaissa un peu les guerres au commencement de son mariage. Quand la dame le vit, elle le blâma et lui dit :

« Sire, beaux faits ont été commencés par vous, et par vous seulement la France doit être délivrée. Or, il est ainsi que, pour mon amour, vous voulez perdre l'honneur que déjà vous avez acquis. Certes, sire, je ne pourrai endurer cette chose, car je serais fort abaissée, moi qui dois par vous être



honorée. Sachez que si vous ne poursuivez les guerres, vous ne pouvez avoir l'amour d'une dame de vaillance. Et mon cœur à moi, qui suis pauvre dame, ne saurait s'adonner à ce que j'eusse de l'amour pour vous, si vous êtes ainsi reclinant à la vaillance. »

En ce temps, il y avait en Normandie plusieurs Anglais, Navarrais et Gascons, qui, de par le roi de Navarre, guerroyaient le royaume de France. Pour ce, Bertrand partit de Bretagne et vint en France.

Il allait, approchant de Paris, où il avait un plaïd contre Guillaume Felleton, car Guillaume allait sus à Bertrand, maintenant qu'il avait quitté sa prison à tort. Bertrand disait que non et offrait de prouver, par bataille en champ clos, que jamais il ne fit chose dont il se parjurât. Mais Guillaume redoutait trop Bertrand; il ne l'eût combattu pour son pesant d'or fin. Il leva un procès en la cour du Parlement; et en fin de cause, il fut ainsi jugé: que bien et loyalement Bertrand, qui n'avait promis ni foi, ni prison au comte de Montfort, ni à Felleton, s'en était parti; et que malheureusement et sans droit, il avait été retenu.

Or Charles, fils du roi de France et duc de Normandie, manda par les cités du royaume qu'on lui voulût aider, qu'il en avait besoin pour aller à Melun. Il sortit de Paris à grand foison de gens, et Bertrand Du Guesclin ne fit pas défaut. Le duc alla tant, qu'il vint droit à Melun avec ses amis.

Il y avait deux villes et un bon châtel; on reçut le duc dans la première ville, mais l'autre forteresse lui fut fort contraire. Le bâtard de Mareuil, hardi capitaine, avait beaucoup de soldats en sa compagnie. La reine Blanche<sup>1</sup>, au clair visage, était dans le châtel et le tenait pour sien; le duc disait qu'elle n'y avait rien hors son douaire. Il lui fit mander qu'on lui voulût livrer la ville et le châtel. Le conseil répondit :

« Il n'en faut plus parler; jamais le duc n'en pourra jouir

1. Sœur du roi de Navarre, veuve de Philippe VI. Ce prince l'avait demandée pour son fils Jean; mais il fut si frappé de sa beauté, qu'il l'épousa lui-même.

s'il ne le prend par force. » Le lendemain le duc fit assaillir Saint-Maclo, où était le plus fort de la ville.

Là commença un assaut merveilleux ; le bâtard de Mareuil et tous ses soldats étaient sur les murs ; ils jetaient des pierres pour maltraiter nos gens ; les arbalétriers tiraient fort rapidement et les carreaux volaient plus dru que la pluie qui tombe. Le bâtard de Mareuil n'y voulait rien épargner : il jetait des pierres en bas comme un bon ouvrier. Bertrand Du Guesclin l'aperçoit :

« Ah ! Dieu ! se dit Bertrand, jamais je n'eus tel besoin de boire ni de manger, que j'ai au cœur désir de l'approcher ; je lui ferais volontiers essayer ma dague. »

Quatre mille ou plus entrent dans les fossés, portant des échelles pour appuyer au mur ; mais tel y monta, qui s'en repentait. Le bâtard de Mareuil disait aux siens : « Tirez là, ou vous êtes perdus. »

Le duc de Normandie s'appuyait à une fenêtre pour regarder l'assaut et là se complaignait à Dieu : « Or, disait-il, le royaume de France est bien confondu. Le roi mon père est retenu prisonnier en Angleterre, en servage du roi, qui nous est ennemi et qui par raison nous devrait être allié ; nous eussions dû le battre et il nous a battus ; il nous a pris nos châteaux et il y tient ses Anglais. Et ceux qui me devraient être amis, sont si fort en émoi contre moi, que je ne sais où aller ! Plût à Dieu que le roi mon père fût revenu deçà, et que je fusse hors de ce monde. Ah ! nobles pairs de France, qu'êtes-vous devenus ? Olivier, Roland et Ogier, et vous, sire duc Naimés ?

— Sire, dit le Bègue de Vilaines, si Charlemagne était ici, Roland et Olivier seraient tôt venus.

— Écoutez, dit le duc ; ceux qui devraient honorer la fleur de lis sont les plus prompts à la fouler aux pieds ! Seigneurs, vous me ferez blâmer ; je devrais être le premier à donner les horions et vous me faites ici regarder ma perte. »

Ainsi disait le duc ; il n'eut que faire de se courroucer, il lui fallait voir ses gens assaillis, malmenés et tués. Volontiers les Français eussent été piocher les murs, mais les

pierres d'en haut les firent reculer. Bertrand Du Guesclin se prit à les regarder ; il alla frapper au mur et faillit être lapidé, mais ce fut pour néant : on n'y pouvait miner. Il regarda le bâtard de Mareuil : « Ah ! Dieu, disait-il, où te pourrai-je trouver ? Je me ferai mettre en tel état que je n'aurai plus besoin de chirurgien, ou j'irai aux créneaux te parler tête à tête ! »

Lors Bertrand Du Guesclin se détourna un peu ; il choisit une échelle, la dressa de ses mains, tôt et promptement la posa sur son épaule, et se peina si fort, qu'il vint au mur où il ajusta l'échelle. Il prit un écu dont il se couvrit, puis se mit à monter. Quand le duc le vit, il demanda à ses gens : « Qui est celui-ci qui monte ainsi ? »

— C'est Bertrand Du Guesclin, qui fit tant de prouesses en Bretagne pour votre cousin Charles. — Par ma tête, dit le duc, il m'en souviendra ! »

Bertrand ne s'était pas arrêté ; le bâtard de Mareuil s'en était donné de garde ; il dit à ses gens :

« Beaux seigneurs, faites vite et ne vous arrêtez pas ; apportez-moi en cet endroit une grosse pierre, la plus pesante que vous pourrez trouver.

— Qu'est-ce que vous avez dit ? ont répondu ceux-ci ; vous avez devant vous tout ce que vous demandez, belles traverses de bois, queues pleines de cailloux ; vous ne pouvez manquer ; boutons-les de tous côtés sur ce vilain qui monte. Regardez comme il est gros et massif et carré et comme il paraît enflé sous ses armes ! Ah ! Dieu, qu'il fera bon de le voir tomber dans les fossés ! »

Tel se moquait de lui, qui peu le connaissait. Un écu à son col, un épieu en sa main, il criait hautement au baron de Mareuil : « Aïe ! bâtard ! laisse-moi arriver sur les créneaux debout et je te prouverai que tu agis contre le droit ; ou viens en bas, avant cette nuit ; là nous combattons de cœur et de fait ; et je te prouverai que tu fais tort au duc de Normandie. »

Mais le bâtard de Mareuil n'écoutait pas ses dires ; il déchargea sur Bertrand qui était sur l'échelle une grande coque

pleine de cailloux. Le coup fut si pesant que l'échelle se rompit et Bertrand chut en bas, la tête dans l'eau et les deux pieds dehors; il pouvait bien boire; il fut étourdi; il demeura en ce point et ne savait où il était. Le duc de Normandie hautement s'écria : « Secourez-moi Bertrand ! Certes pitié serait s'il mourait ainsi ! »

Un écuyer vint là le tirer par les pieds; et tant le tira par force qu'il l'ôta de l'eau. Quand Bertrand sortit, il avait la tête embourbée; il ne sonnait mot et semblait plus mort que vif. Il fut porté hors de là et mis en un fumier qui était chaud et fumant. Il revint à lui et détira ses membres; il demanda hautement à ceux qui le gardaient :

« Quel vil diable m'a porté en cet endroit ? Beaux seigneurs, comment va ? l'assaut est-il déjà fini ? Il convient qu'on y voie. — Hé ! dit un écuyer qui le connaissait bien, vous en avez bonne part; elle devrait vous suffire. »

Bertrand incontinent se leva du fumier, en ferme volonté d'aller à l'assaut; quelques Français se retiraient déjà; on dit à Bertrand :

— Sire, entendez ça. N'allez plus à l'assaut, il finira bientôt. »

Bertrand répondit qu'il irait aux barrières. Voirement il y alla; et il n'y avait si hardi de ceux qui furent là qui eût osé aller où Bertrand se boucha. Il repoussa par force ses ennemis des barrières; d'une lance qu'il tenait dans ses mains, il en terrassa plusieurs. Les assiégés fermèrent les barrières, et relevèrent le pont.

Ainsi cet assaut dura fort longtemps. Quand la nuit vint, on sonna la retraite jusqu'au lendemain au soleil levant. Il y eut des pourparlers; on fit un traité; la nuit, Blanche rendit la ville. Le noble duc retourna à Paris; il honora fort le gentil Bertrand et le fit capitaine de Pontorson.

Or le brave Bertrand alla droitement à Paris avec le noble duc, mais il n'y séjourna pas trop longuement.



## CHAPITRE XIII

Comment Bertrand prit Mantes, Rilleboise et Meulan.

En ce temps le roi de Navarre<sup>1</sup> guerroyait contre le duc de Normandie. Il y avait à Mantes, à Meulan et aussi à Rolleboise, des Anglais et des Navarrais qui opprimaient le pays environnant. La tour de Rolleboise spécialement grevait fort et souvent la cité de Rouen ; nulles marchandises ne descendaient plus par la rivière.

Bien dix mille bonnes gens sortirent de Rouen et vinrent devant Rolleboise. Ils se logèrent en bateaux, car la tour était assise dans l'eau et sur le mont qui pend, et la Seine courait par-dessous fort rapidement. Là était un châtelain de fière contenance qui se défendit bien.

A ces nouvelles, Bertrand vint hâtivement au siège, avec d'autres chevaliers, qui pour l'amour du duc de Normandie accouraient âprement aider le royaume. Ils prirent leurs logis devant Rolleboise et s'émurent grandement pour assaillir la tour. Mais le fier châtelain défendait cette tour orgueilleusement et ne la voulait pas rendre. Nuit et jour, sans cesser, Bertrand fit dresser des engins.

1. Charles le Mauvais.

Or le siège durant, Bertrand Du Guesclin, Guillaume de Launoy et d'autres chevaliers se mirent en conseil pour conquêter Mantes, ville bonne et forte et richement fermée, qui était près de là ; Bertrand fut ouï :

« Je ne sais, dit-il, comment on la peut avoir, si l'on n'y va bien garni d'engins et de gens. Nous irons, s'il vous plaît, lorsque nous aurons pris ce châtel-ci. Avant que je revoie l'endroit d'où je suis parti, il ne demeurera autour de Paris, châtel contraire au duc, qui ne soit conquis et jeté à terre. »

Guillaume de Launoy, qui était fort subtil, dit alors :

« Beaux seigneurs, j'ai avis comment nous aurons Mantes avant trois jours. »

Or, écoutez comment le fait s'accomplit. Un jour il prit trente de ses gens et les vêtit ainsi que vigneron qui doivent travailler aux vignes ; sous leurs habits, ils avaient jacques et cottes de mailles, leurs bonnes dagues et leurs épées bien fourbies. Lors il leur dit :

« Beaux seigneurs, écoutez ; demain, avant que le jour soit éclairci, j'irai m'embûcher avec tant de compagnons que je ne serai pas surpris. Vous irez deux à deux à la porte de Mantes, à l'ouverture des portes ; sitôt que vous verrez le bétail de la ville qui s'en va sur les prés, vous prendrez hardiment la porte et vous combattrez contre les gardes ; sonnez votre cornet et vous m'aurez sur l'heure. Si vous faites ainsi que vous avez ouï, nous entrerons dedans ; ils ne seront pas encore tous levés ; nous conquerrons la ville. Bertrand Du Guesclin sera assez près pour nous secourir.

— Tout sera fait ainsi que vous l'avez dit, » répondirent les autres.

Ils retournèrent la nuit en leurs abris ; après minuit Guillaume se leva ; il s'arma promptement ainsi que ses gens. Par crainte du bruit, ils n'emmenèrent nuls chevaux, mais s'en allèrent tous à pied, les écus accolés. Il y eut bruine la nuit, grande fut l'obscurité ; encore voyait-on peu quand le jour fut levé.

Or les vigneron allaient sur la grande route, tenant dans leurs mains les outils pour tailler la vigne ; ils semblaient

bien à leur habit une pauvre compagnie. Droit à l'aube crevant, avant qu'il fût clair, les compagnons furent proches de Mantes.

Or on avait coutume dans la ville de renvoyer le guet au soleil levant ; quatre bourgeois venaient à la porte pour la déverrouiller. Le bétail était tout prêt, vaches, brebis, pourceaux, et autres bêtes ; on les mettait hors de la porte, par le pont abaissé, et on les faisait aller en une prairie ; puis la porte était refermée et le pont redressé ; il n'y avait qu'un guichet ouvert à la fois et la barrière était tendue jusqu'à la moitié.

En cette matinée, au soleil levant, les bourgeois vinrent à la porte ; ils l'ouvrirent et ils tirèrent la barrière. L'un d'eux regarda dans la vallée et vit cette compagnie venir à la volée ; il dit à ses compagnons :

« Ce sont des vigneronns de notre contrée, qui se viennent louer pour gagner leur journée : à leur vêtire on voit qu'ils n'ont ni épées ni couteaux.

— C'est vrai, dit un autre, n'ayez mine effrayée. »

Lors ils se sont apaisés ; ils remirent dans le corps de garde les armes qu'ils avaient apportées, et les bêtes s'en allèrent pour paître dans la prairie.

Trois de nos gens ont fait leur entrée ; puis il en vint six qui encombrent la porte ; en peu de temps toute la compagnie y vint. L'un d'eux avait un cornet qu'on nomme turelure dans le pays. Cette turelure fut hautement sonnée ; Guillaume en ouït bien le son ; lors lui et les siens se mirent en chemin, courant impétueusement.

Les vigneronns avaient commencé la mêlée et donnaient maintes rudes volées aux bourgeois, qui se prirent à crier comme des gens effarés : « Trahison ! »

Mais la commune n'était pas encore levée. Une charrette qui sortait de Mantes était arrêtée sur le pont ; elle fut tôt dételée, et pour ce, de cette matinée, on ne put lever le pont ni fermer la porte. Il y eut là grande mêlée.

Guillaume de Launoy et toute sa troupe entrèrent dans Mantes et crièrent : « Launoy ! »

Tous les gens de la ville furent tellement étrillés que cha-

cun s'enfuyait comme bête affolée par-devers une église nommée Notre-Dame. Ceux de Mantes avaient par avance commencé à fortifier l'église.

Bertrand était dans les champs. Un messager lui vint dire qu'il était temps de se hâter pour aller à Mantes aider aux Français. Bertrand monta sur un destrier, et chevaucha vers la ville avec le comte de Sancerre et d'autres chevaliers.

Guillaume et ses gens commençaient à assaillir l'église ; la ville était en émoi devant et derrière eux ; l'un prend un pilon, un autre un mortier ; ils jetaient tout en bas pour venger leur honte et criaient : « Trahison ! » pour éveiller leurs gens. Vous eussiez vu là les femmes embrasser leurs enfants et pleurer et crier hideusement ; et ceux qui pouvaient sortir de Mantes, allaient dans les champs en criant : « Dieu ! veuillez nous aider ! »

Bertrand accourut à force de chevaux avec maints arbalétriers, et conquit la ville. Plusieurs commencèrent à rudement piller. Bertrand se peina de gagner l'église ; il l'assaillit tellement que ceux de céans montèrent au clocher et crièrent : « Faites cesser l'assaut ; nous vous rendrons l'église. »

Et nos gens cessèrent sans blesser personne. Ainsi fut prise Mantes. Bertrand Du Guesclin manda les bourgeois et leur dit :

« Seigneurs, vous rendez-vous au duc de Normandie ? voulez-vous lui faire hommage et serment ? Si vous ne le voulez faire bien loyalement, je vous donnerai congé de partir de la ville pour aller partout où vous voudrez. Vous aurez femmes et enfants, à votre commandement, mais vous n'emporterez ni argent ni joyaux. Or donnez-moi tôt réponse, car Français et Bretons seront bientôt d'accord pour piller vos biens : grand vouloir leur en prend. »

Quand les riches bourgeois eurent ouï Bertrand, ils eurent peur qu'on ne leur voulût enlever leurs biens : tous consentirent à jurer loyalement. Ils ne voulaient déguerpier de leurs grands héritages ; ils ne pouvaient s'en éloigner, sans les perdre ; il fait mal à un riche homme de quitter sa terre ; mais le



pauvre se soucie peu où il doit aller, pourvu qu'il ait à manger et qu'il puisse bien dormir. Quand ils vinrent accomplir et jurer le serment, ils requièrent qu'on allât assiéger ceux de Meulan, qui étaient du parti contraire, et Mantes craignait d'être privée de vivres et assaillie par eux.

« Seigneurs, leur dit Bertrand, je vous donne ma foi que nous conquerrons Meulan et ferons choir la tour. Et cela adviendra brièvement. Je voudrais dormir dans Meulan demain soir. »

Bertrand et ses gens retournèrent à Rolleboise, qui était toujours assiégée. Le châtelain apprit avec chagrin que Mantes eût été ainsi conquise ; il cria aux Français :

« Fausses gens enragés ! vous avez déloyalement trahi et pris Mantes. »

Bertrand Du Guesclin fit une attaque. Le châtelain était sur la tour et jetait en bas sur nos chevaliers pierres et gros cailloux ; l'assaut dura jusqu'à complies ; mais on ne conquist pas la valeur d'un denier. On manda des engins et on les fit charrier ; mais quand le châtelain les vit préparer, il demanda un saufconduit pour parler à Bertrand.

Dans ce conseil, ils s'appointèrent pour rendre le château, et pour vider la tour moyennant une somme convenue. Le châtelain fit charger son argent, chacun prit le sien et Bertrand s'alla loger dans la tour. Il y donna un très riche festin et commanda d'abattre et de dépecer la tour, afin que jamais elle ne servît plus dans la guerre.

Quand la tour fut minée et jetée aux fossés, Bertrand appela les chevaliers :

« Seigneurs, leur dit-il, si vous le voulez bien, nous irons à Meulan ; nous l'avons promis à Mantes, vous le savez. Meulan est un lieu fort, situé sur la Seine ; ceux qui le tiennent ont fait assez de maux à Paris ; il faut que nous ayons la place. Nous avons des mineurs, nous ferons miner la tour et nous l'aurons tantôt.

— Qu'il en soit comme vous voudrez ! » répondirent ceux-ci.

Ils emmenèrent avec eux cinq cents arbalétriers, et furent tôt apprêtés. Ils s'en vinrent à Mantes. Là était resté un gentil

écuyer qui en gardait les clefs. Il tenait le château, qui était bien fermé, et il fit faire des fossés autour tant qu'à la fin la place fut très forte.

Les harnais, les tentes, les pavois et maints écus dorés furent chargés à Mantes. Un messenger alla droit à Meulan. « Gardez votre ville, dit-il aux bourgeois, car voici les Français vêtus et armés pour assaillir Meulan ; vous les verrez promptement. Bertrand Du Guesclin y est avec le comte d'Auxerre et beaucoup d'autres gens. »

A Meulan, ils furent courroucés et dolents, quand ils ouïrent que les Français venaient ; il leur ennuyait ferme que Mantes fût prise. Hommes, femmes et enfants portaient des pierres autour de la ville pour la renforcer et s'apprétaient à la défendre.

Le châtelain demeurait dans sa tour, laquelle était si forte qu'il ne redoutait rien. Il était bien pourvu de pain, de chair salée et de bon vin friand, pour quinze mois ou plus ; il avait des bestiaux, mais on les mit en garde dans Meulan.

Or, les Français vinrent ; ils avaient des bateaux, qui amenaient par eau des provisions abondantes, les arbalétriers venaient, puis les gens de pied, et les gens d'armes après, bien appareillés pour faire un assaut puissant. Tant ils allèrent voguant par l'eau de la Seine et tant cheminant par terre sur les bords, qu'ils virent la tour qui fut haute et apparente, puis Meulan riant sur la Seine.

Ils allèrent autour de la ville, pour voir où le siège serait mieux assis, et se logèrent sur le pré verdoyant. Ceux de Meulan montèrent aux créneaux, bien pourvus pour se défendre, croyant qu'on les voulait assaillir aussitôt.

Bertrand regarda la ville et la tour, qui était sise sur le penchant du mont ; il regarda le pont, bel et grand, qu'Anglais et Navarrais avaient fortifié ; il y avait des faubourgs devant et derrière la ville. Lors il appela le comte d'Auxerre.

« Comte, lui dit-il, voici une grande forteresse noblement située ; il y a tour et ville et le pont vaut autant. C'est grande chose que ce pont fortifié séant sur cette rivière. Qui aurait la ville, et la tour avec, n'aurait pas pris le pont.

— Bertrand. dit le comte, j'entends bien votre vouloir. Si par force d'assaut nous les pouvons prendre, nous ferons miner et choir la tour par terre, et après nous aurons le pont, qui que ce soit qui s'en puisse affliger.

— Sire, dit Bertrand, vous êtes plein de savoir. »

Ainsi qu'il parlait, un carreau vint choir à son côté; il ne lui fit pas de mal non plus qu'à son cheval, mais le cheval, s'émut de frayeur.

« Or je vois bien, dit Bertrand, qu'il y a là dedans une compagnie qui ne prise ni aime le roi ni le régent <sup>1</sup>. Ils en auront, s'il plaît à Dieu, bientôt paiement. »

Le lendemain matin, comme prime sonnait, ils assaillirent Meulan. Les arbalétriers et les gens de pied vinrent attaquer les barrières. Les carreaux volaient comme plumes au vent. Ils assaillirent tant, à piques, à houx, à haches, à épées et à marteaux pesants, qu'ils brisèrent les barrières et passèrent outre. Ceux du dedans furent si lassés, qu'ils s'en allèrent fuyant. Ils avaient mis dans la tour femmes, enfants, et tout leur vaillant. Ils allèrent s'y enfermer; d'autres allèrent sur le pont à leur malechance, car ils n'eurent garant ni à pont ni à planche.

La ville fut pillée et rançonnée. Il n'y eut que la tour que l'on ne put avoir. Bertrand alla parlementer avec le châtelain; celui-ci vint aux créneaux quand il s'ouït appeler :

« Châtelain, dit Bertrand, veuillez m'écouter; je vous somme de me rendre et délivrer la tour, car, par la foi que je dois à Jésus-Christ ! jamais vous ne me verrez partir d'ici que je ne l'aie; elle ne peut m'échapper.

— Par saint Omer, dit le châtelain, avant que vous vous puissiez héberger dans cette tour, il vous conviendra, je crois, d'apprendre à voler haut. »

Bertrand fit assaillir la tour, mais les Anglais étaient pourvus pour y tenir longuement. On fit une mine et les mineurs fouirent. On les faisait garder pour qu'on ne pût les troubler; et tant fut minée la tour, qu'elle ne fut plus soutenue que sur étais de bois. Les mineurs vinrent dire à Bertrand :

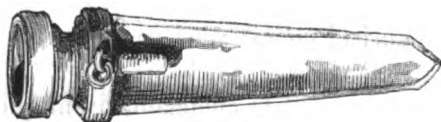
1. Le dauphin, duc de Normandie, qui fut Charles V.

« Quand vous en aurez désir, sire, nous vous ferons choir cette tour.

— Or tôt ! dit Bertrand. C'est mon plaisir ; puisque ceux du dedans ne veulent se rendre, il est de raison qu'on les fasse mourir. »

Le bois fut très bien oint de graisse de porc et le feu y fut bouté ; lorsqu'une partie du bois fut brûlée, la tour commença à s'incliner d'un côté. Quand ceux du dedans percurent l'inclinaison, ils vinrent aux créneaux demander à se rendre ; le châtelain fut pris avec ses compagnons. Bertrand mit vite-ment son pennon sur la tour, puis il la fit abattre et fit raser les murs de la ville.

Ceux du pont se rendirent. Bertrand y mit une bonne garnison, et le fit renforcer et fortifier avec soin. Les gens de Rouen s'en allèrent chacun en sa maison, ainsi que les bons chevaliers. Bertrand s'en vint à Paris, au duc de Normandie, qui lui fit maint présent ; puis il s'en alla à Pontorson. Là, il prit son séjour pour la morte saison et y fut avec sa femme.





## CHAPITRE XIV

Comment Bertrand livra bataille aux Anglais, en un lieu  
appelé Cocherel.

En l'an mil trois cent soixante-quatre, le bon roi de France Jean trépassa à Londres. Anglais et Navarrais se mirent fort en émoi contre le duc qui allait régner ; ils s'assemblèrent dans la cité d'Évreux.

Le duc de Normandie, ce même mois, avait fait Bertrand Du Guesclin maréchal de Normandie. Bertrand alla à Rouen et fit venir des gens d'armes. Comme il était là un espion lui dit :

« Sire, je vous affirme que je viens droit de la cité d'Évreux. Le capital' y fait venir fort grande compagnie, et son intention est de chevaucher sur Paris. »

Bertrand demanda secours à tous les chevaliers, les priant qu'ils voulussent venir à lui bannières déployées. Il fit fort belle assemblée, de gens de bien, hardis, bons combattants et

1. Le capital de Buch, Jean de Grailly, qui commandai les troupes du roi de Navarre.

désireux d'acquérir grand honneur. Le bon comte d'Auxerre en fut et l'archiprêtre <sup>1</sup> aussi, qui fut fort renommé.

« Seigneur, dit à Bertrand Godefroy d'Annequin, tâchez d'apprendre en quel lieu les Anglais pourront être trouvés ; en guerre, il faut avis et force en combattant. »

Le vicomte de Beaumont répondit doucement en riant :

« Maître, vous dites bien ; il convient que les coureurs aillent devant, et ils diront de quel côté ils les auront trouvés.

— Vous avez très bien dit, sire, reprit Bertrand ; mais si vous voulez ouïr mon conseil, nous irons droit à Pont-de-l'Arche en chevauchant ; puis nous enverrons les coureurs devant à la Croix-Saint-Lieuffroy ; nous les trouverons là ou droit à Pacz, sous Cocherel séant. »

Tous les chevaliers s'accordèrent à son conseil. Ils partirent de Rouen pour Pont-de-l'Arche, la riche forteresse ; ceux de Rouen les convoyèrent et fêtèrent et les recommandèrent à Dieu, car il y avait parmi eux maints bons bourgeois armés et maints arbalétriers hardis et redoutés : dames et damoiselles pleurèrent au départ.

Bertrand le gentil mena cette compagnie tant, qu'ils entrèrent enfin à Pont-de-l'Arche ; ils s'y reposèrent ; les chevaux y furent referrés ; là vinrent maints marchands qui avaient apporté haches, dagues, épées en acier bien trempé, que nos gens achetaient volontiers, se disant l'un à l'autre :

« Soyons bien équipés, nous aurons bataille avant que le troisième jour soit passé, puisque Bertrand nous mène en son chemin ; qui n'a bon coeur et volonté de combattre, avec Bertrand ne doit pas marcher. »

Ainsi nos gens se garnirent et s'apprêtèrent ; ils sortirent de Pont-de-l'Arche et ils s'ordonnèrent et rangèrent en bataille dans les champs : c'était certainement belle chose à voir : tout resplendissait de la clarté des armes ; mainte bannière ondulait au vent ; on entendait sonner de nobles instruments ; depuis que Jésus-Christ souffrit tourments en croix, on ne

1. Arnold de Cervole, surnommé l'archiprêtre, était un des chefs des Grandes Compagnies.

vit tel ordre en si peu de gens, car ils n'étaient en tout que onze cents environ. Bertrand, pour leur donner du cœur, alla de rang en rang.

« Mes enfants, leur dit-il, ayez en vous souvenance d'acquérir la gloire des saints cieux : cette gloire acquiert celui qui prend la mort en bataille pour son seigneur, et Dieu a pitié de lui, car on doit combattre pour défendre sa terre : Caton nous l'apprend<sup>1</sup>. S'il y a nul de vous qui se sente en état de péché mortel, je vous prie qu'il aille se confesser promptement aux cordeliers ; car, selon un écrit, Dieu a dit que, à cause d'un pécheur, cent personnes pouvaient mourir. »

Quand les gens d'armes ouïrent Bertrand en son langage, ils se dirent l'un à l'autre : « Je vous prie, si Bertrand trouve au clair que nous devons rencontrer tantôt les Anglais, allons nous confesser et soyons en état d'endurer la mort : Bertrand nous fera mourir ou vaincre. Avec lui il n'y a pas d'autre choix. »

Adonc les gens d'armes s'allèrent confesser tout droit aux cordeliers ; ils revinrent de là confessés et repentants, désireux de combattre et de s'aventurer. Ils cheminèrent tant par compagnies qu'ils se trouvèrent à la Croix Saint-Lieuffroy.

Ils entrèrent dans l'abbaye et se rafraichirent ; les valets s'en allèrent fourrager par le pays ; ils cherchaient de village en village pour trouver des vivres. Bertrand était à l'abbaye de la Croix Saint-Lieuffroy ; des coureurs parurent devant lui et lui dirent :

« Sire chevalier, par le Dieu sauveur ! nous ne pouvons trouver homme, paysan ou laboureur qui sache nous dire où est le capital ; mais ce qui est certain, c'est qu'il est sorti d'Évreux ; il a avec lui bien treize cents Anglais bons joueurs. Nous cherchons tout le jour par le pays et les chemins, mais nous ne pouvons savoir où est leur repaire.

1. Ce Caton que cite Du Guesclin n'a rien de commun avec le Caton romain ; c'est l'auteur des *Distiques moraux* qui eurent une si longue vogue pendant tout le moyen âge et qui étaient comme le manuel d'éducation de ce temps-là.

— Par ma foi ! dit Bertrand, je suis sûr que ces gens sont cachés près d'ici en quelque détour ; ils nous pensent surprendre, ainsi que des pasteurs ; mais nous leur jouerons plus d'un tour auparavant. Or tôt ! coureurs, soyez prêts et prompts ; allez courir les bois où il y a beaucoup d'arbres et prenez par-devers Cocherel, qui est situé sous Évreux : c'est un chétif hameau. Vous nous pourrez trouver là brièvement. Là vous nous rapporterez, s'il vous plaît, de quel côté sont le capital et les Anglais. Jamais je ne serai joyeux si les Anglais ne sont mis en déroute ; ils y laisseront la peau, fussent-ils trois contre un.

Bertrand fit sonner les ménestrels, ses gens quittèrent la Croix Saint-Lieuffroy et se rangèrent en bon ordre dans une prairie.

« Seigneurs, leur dit Bertrand, n'ayez pas cœurs d'agneaux ; s'il y a nul couard qui craigne pour sa peau, je lui donne congé d'aller en son hôtel ; car je sais de vrai que nous aurons bataille ; et s'il y a tel, vieil ou jouvenceau, qui se mette à fuir, par Dieu, je le ferai accrocher par le cou.

— Nenni, nenni, Bertrand, répondirent les Français, nous n'avons pas des cœurs de veaux ; nous mourrons ou vivrons avec vous sur le pré. »

Tant chevauchèrent Bertrand et ses gens, qu'ils arrivèrent à Cocherel ; la rivière de l'Eure court assez près de là ; nos Français passèrent la rivière et descendirent parmi les prés fleuris, pour se rafraichir et se reposer, car la chaleur les fatiguait. Alors vinrent les coureurs, tous les dix à la fois, et ils dirent aux chevaliers :

« Seigneurs, nous avons été de tous les côtés, regarder et écouter en manière d'espions, mais nous n'avons vu homme qui soit en vie.

— Par ma foi ! dit Bertrand, si j'eusse couru, je ne doute mie que je n'eusse trouvé la compagnie du capital. Vous savez mieux trouver huche bien remplie ou coffre bien fermé, pour piller des joyaux qui ne sont point vôtres, que trouver les Anglais et jouter une fois. Mais je ne partirai pas sans avoir oui des nouvelles, car voici le chemin de la partie adverse. »



Or le capital de Buch et sa noble compagnie étaient tous partis sans bruit ni cris, ils allaient cheminant et prenaient les bois et les chemins couverts.

Avant que nos gens les vissent apparaître, Bertrand les fit ranger et tous étaient courroucés et dolents que leurs ennemis ne fussent pas encore trouvés. L'archiprêtre dit hautement :

« Seigneur, s'il vous plaît, je mènerai mes gens vers ce défilé pour savoir si nous verrons les Anglais; et si besoin me prend, je vous le manderai.

— Vous parlez bien, répondirent les autres; si vous avez besoin de nous, nous vous serons garants. »

Ainsi l'archiprêtre se sépara des autres, et il en eut le cœur dolent et courroucé, car il revint tard à l'honneur, qui fut grand, comme vous ouïrez.

Les barons étaient tous descendus sur le pré et se rafraîchissaient. Alors un héraut criant à la volée, descendit le versant de la montagne et dit, à grande haleine, à nos gens :

« Beaux seigneurs, tenez votre compagnie en ordre, car voici les Anglais à bannières levées. Vous les verrez bientôt. »

Lors Bertrand releva la tête et dit à ses gens :

« Beaux seigneurs, ne montrez point d'effroi; nous aurons, s'il plaît à Dieu! une bonne journée. On verra aujourd'hui les bons avoir renommée. Qui tiendra bien l'épée et la lance en arrêt, en sera récompensé à toujours. »

A ce moment ils virent la bannière du capital levée sur la montagne, bien près du bois; quand Bertrand l'aperçut, il mena grande joie :

« A pied ! à pied ! dit-il, franchises gens honorés ! mettez-vous en ordre bien serré; tous ces gars seront nôtres avant la vesprée.

— Sire Bertrand, lui dit le vicomte de Beaumont, tenons-nous dans ce val; mal nous pourrait venir de monter contre le mont.

— Nous n'y monterons pas, répondit Bertrand, mais nous les attendrons à pied et sans chevaux et nos ennemis mortels seront tous à nous. Je donnerai au jeune roi le noble capital comme présent d'avènement. »

Sur le mont Cocherel, au-dessus des Français, les Anglais montraient leurs bannières de sandal, leurs enseignes, leurs écus, leurs lances le fer droites ; ils se tenaient près des bois, en bel ordre. Et nos gens les regardaient d'en bas, jurant par Jésus-Christ qu'ils les attendraient sous le harnais.

Les Anglais sur le mont menaient grand train et se tenaient contre leur bannière levée. Le capital parla :

« Que feront-nous, seigneurs ? dites-en votre pensée. Voilà nos ennemis, qui font visages douteux. Jamais nous n'aurons de bataille, c'est chose bien avérée, si nous ne descendons contre eux de compagnie ; car ils ne viendront pas ici.

— Si nous descendons, dit Pierre de Saquainville, nos gens armés se travailleront fort au dévaler, car le mont est rude et un de par delà en vaudra trois des nôtres. S'il vous plaît, nous garderons le mont et nous attendrons l'aventure en cette place.

— Telle est bien ma pensée, dit Jean Jouel, soyons deux ou trois jours sur ces hauteurs ; nous avons assez pour vivre à notre gré. Vous verrez ces gens du val tout affamés et puis ils s'enfuiront. »

Quand vint la nuit, Bertrand Du Guesclin rassembla tous les chevaliers :

« Sires, dit-il, oyez mon avis. Ces gens de là-dessus nous veulent affamer ; ils ne descendront point, et si nous y montons, nous en serons dolents. Mais je leur manderai, si vous l'accordez, que nous leur livrerons place à leur commandement, demain après le soleil levant. »

Cette nuit, nos gens ordonnèrent bon guet, ils avaient peu de vivres, ce qui leur semblait fort déplaisant. Quand vint le lendemain au soleil levant, les Français regardèrent sur le mont si les Anglais s'étaient enfuis ; mais nenni, on voyait bien leurs bannières. Les Anglais croyaient bien que nos gens étaient partis par l'étang, mais petit ni grand nul n'y pensait. Bertrand prit un héraut et lui commanda d'aller au capital conter la nouvelle, pour convenir de la place, comme j'ai dit ci-devant.

Il monta tôt sur un cheval de course et s'en alla en éperon-

nant par le grand chemin. Les Anglais le virent venir ; ils étaient fort désireux d'ouïr des nouvelles. Le héraut demanda le captal de Buch.

« Sire, lui dit-il, Bertrand Du Guesclin, le bon comte d'Auxerre et tous les compagnons vous demandent par moi si vous voulez avoir bataille avec eux oui ou non. Si vous le voulez, ils vous livreront place à trois traits d'arc, au delà de la rivière, ou en deçà, à votre commandement. Et si vous ne voulez, Bertrand vous mande encore d'aller contre lui, votre blason au col, vous, Jouel ou Saquainville, pour courir trois lances. Qui abattra l'autre sur le sable choisira telle place qui lui conviendra pour livrer bataille, ou retournera lui et ses gens dans son pays.

— Gentil héraut, dit le captal, je connais bien Bertrand et le vouloir qu'il a. Quand le jour viendra il y aura bataille entre nous et ses gens. Je descendrai quand il me plaira, mais il n'est pas temps ; auparavant il me viendra un secours que j'attends et qui ne me manquera pas. »

Adonc le héraut dévala du mont et revint aux Français, puis leur raconta ce que le captal avait dit. Ils furent là deux jours et deux nuits en ce point ; ils n'avaient que manger et la faim les pressait ; le pays était désert, leurs ennemis étaient devant eux, et pour ce, les marchands n'osaient apporter des vivres. Nos gens envoyèrent leurs valets au fourrage, mais ils ne trouvèrent chose qui leur portât profit, hors pourtant trois cents haches du pays, telles que les bûcherons en ont pour leur ouvrage. Bien croyaient les paysans les emporter au bois, mais les valets du camp, qui queraient le fourrage, occirent les vilains et apportèrent les haches. Les Anglais en reçurent maint dommage, ainsi que vous ouïrez.

Dolents et ennuyés furent les Français, qui sentaient la rage de la faim ; ils mangèrent chair de cheval, faute de mouton ; quand vint le troisième jour, plusieurs churent en pâmoison. Or, oyez ce dont Bertrand s'avisait. Il manda le conseil ; chacun y alla.

« Seigneurs, dit Bertrand, je me suis avisé comment nous ferons. Nous monterons à cheval ; nous mettrons devant les

valets et les chevaux de somme ; nous passerons cette eau et ferons semblant de nous enfuir. Les Anglais de là-dessus descendront par grande peur que nous nous en allions. Alors nous retournerons à eux, à force de chevaux, et bannières déployées ; et je crois fermement que nous les déconfirons. »

Quand les Anglais virent les chevaliers monter et prendre leur harnais, et les valets se troussez, ils crurent proprement que c'était pour s'en aller ; ils coururent au capital :

« Sire, dirent-ils, les Français s'en vont et n'osent demeurer.

— S'en vont-ils ? dit le capital ; jamais je n'ouïs conter que Bertrand se daignât détourner d'une place.

— Ils s'en vont, dirent les Anglais ; nous les pouvons bien voir et regarder d'ici. »

Ils montèrent sur une roche et virent les Français outre l'eau passer. Lors le capital dit :

« Il nous faut dévaler ; il nous convient de rattraper Bertrand Du Guesclin. Je le veux aujourd'hui déshonorer et mettre en tel état, que jamais il ne s'osera devant prince montrer. »

Le capital et ses gens furent allègres et joyeux, quand ils virent Bertrand passé et délogé. Pierre de Saquainville fut courroucé au cœur de ce qu'on s'en allait abandonnant le mont où ils étaient logés avec sécurité. Mancion de Bramborough dit à Jouel :

« Jamais ne me croyez, si Bertrand l'enragé ne se retourne sitôt que nous approcherons.

— Ne prenez pas d'émoi, lui répondit Jouel ; si vous le redoutez n'y mettez pas le pied ; qui n'a point d'argent n'a que faire au marché. »

Mancion de Bramborough se taisait, mais n'en pensait pas moins. Pourtant il haïssait Bertrand si durement qu'il eût voulu l'avoir occis, car Bertrand en Bretagne lui avait tué deux cousins.

Or, les Anglais descendaient tous et disaient que Bertrand s'enfuyait. Mais Bertrand fut joyeux quand il les vit dévaler ; dit à Thibaut du Pont, un bon écuyer qu'il aimait :

« Thibaut, nous tendons les rêts ; voici les oiseaux pris, ils avolent tout droit. »

Aussitôt qu'il fut temps, la trompette de Bertrand sonna si hautement, que les plus éloignés la purent bien ouïr ; lors ils se retournèrent en faisant grande huée. Quand les Anglais virent la retournée, ils furent plus ébahis que des bêtes égarées. Pierre de Saquainville dit aussitôt :

« Bertrand nous a donné du lard avec notre purée. »

Dolents furent le captal et ceux de l'assemblée ; ils eussent très volontiers remonté la montagne, mais ils n'en avaient pas le loisir.

« Beaux seigneurs, dit alors le captal, n'allons pas nous troubler. Montrons belle contenance à nos ennemis. J'ai espoir qu'aujourd'hui nos malechances vont cesser ; nous sommes plus de gens, soyons bons combattants ; nous sommes plus habiles, plus forts et plus puissants. Les Français ont jeûné, ils sont tous affamés, c'est par grande vanité et par peur d'être poursuivis qu'ils se sont retournés en faisant bon semblant. Prenons la soupe au vin, car nous ne savons quand nous boirons ensemble, mais je vous certifie que, si je puis, je leur disputerai ma vie. Ils ne me prendront pas comme lièvre en fuyant.

— Je vous en dis autant, » répondit Jean Joucl.

Pendant que les Anglais vont buvant leur bon vin, nos gens burent à leur content l'eau courante de l'Eure. Il y avait des femmes qui suivaient l'armée ; les Français les aidèrent à boire.

« Or, en avant, mes bachelettes ! dit Bertrand ; la plus pauvre de vous aura assez vaillant. »

Godefroy d'Annequin, dit tout en écoutant :

« Je m'émerveille que l'archiprêtre se soit éloigné. »

Or le captal avait bien réconforté les Anglais et ils buvaient de bon vin, car ils avaient bons pourvoyeurs, mais le captal les vit si éperdus qu'ils n'avaient plus nulle volonté de combattre ; ils ne pouvaient fuir par la haute montagne, si besoin en était. Bertrand avait pris garde que les Anglais fussent tous descendus et, quand il avait vu qu'il était temps, il s'était mis

entre la montagne et les Anglais, ce dont ceux-ci furent fort ébahis; ils aperçurent bien alors que Bertrand les avait fait subtilement descendre.

« Seigneurs, dit le capital, je manderai à Bertrand amitié et salut et lui ferai dire que, s'il veut partir sans bataille, je le laisserai aller sûrement et m'en retournerai là d'où je suis venu. »

Le capital appela un bon héraut et le chargea de son message, car il attendait le secours d'un gentil chevalier qui venait fièrement pour l'aider et qui avait avec lui maints hardis écuyers et maints archers.

Quand les barons virent approcher le héraut, ils s'assemblèrent pour l'ouïr :

« Seigneurs, dit le héraut, le capital de Buch, le bâtard de Mareuil, Jean Jouel et tous les chevaliers m'envoient vous dire que par très grand amour, sans pourchasser nul mal, ils vous donneront du vin tout à votre désir. Vous n'avez pas ici grandement à boire ni à manger; d'autre part aussi, vous n'avez nul besoin de livrer bataille ni de vous maltraiter. S'il vous plaît, par répit, de retourner arrière, volontiers, ils vous laisseront aller et retirer en une autre contrée, où vous pourriez gagner davantage. Beaux seigneurs, veuillez vous consulter sur ce fait, car vous pouvez ici plus perdre que gagner. »

Quand Bertrand l'eut ouï, il dressa la tête :

« Gentil héraut, dit-il, vous savez bien prêcher. Pour ces nouvelles-ci, je vous donnerai un coursier et cent florins que j'ai. Vous direz par delà que nous irons à eux, s'ils ne viennent premiers; car je crois, s'il plaît à Dieu, et si je puis faire exploits, que je mangerai un quartier du capital de Buch<sup>1</sup>; mais je ne pense à manger autre chair avant la nuit. »

Quand le héraut eut ouï Du Guesclin, il lui dit assez court merci du don qu'il lui avait fait, et se mit au retour vers le capital de Buch, et, devant les barons, il lui raconta les mots que Bertrand avait dits.

1. C'est ce que nous appelons maintenant un calembour par à peu près. Buch avait à peu près le même son que Buef, bœuf.

« Or tôt, dit le capital, que nul ne soit ébahi, mettons-nous en ordre, nous avons trop tardé. »

En cette heure-là commença une lutte de valets et de pages qui gardaient les roussins; ils vinrent main à main, ardents à combattre. De dagues, de couteaux, de jolis bâtons. ils se battirent tant l'un l'autre dessus les prés fleuris, que le sang leur filait par la bouche et le nez. Les valets des Français prirent des haches, et, pour ce, les valets des Anglais furent déconfits, blessés, abattus et les chevaux conquis. Et quand Bertrand le sut, il en eut grand rire.

« Seigneurs, dit-il, par saint Denis! voici un bon signe. La journée est à nous! »

Comme les deux armées étaient sur les prés, un chevalier anglais sortit des rangs, demandant à jouter un coup de lance ou deux avec un Français; un écuyer nommé Roland du Bois, courut contre l'Anglais et lui mit la lance au corps. Roland retourna à son rang et les valets emportèrent l'Anglais.

Or oyez ce dont le capital s'avisa: il fit dresser sa table sur la prairie et mettre dessus pain, vin et maints chapons dodus, il s'assit à sa table, comme le roi Artus, et par bravade il tourna le visage vers les Français; il le faisait pour exciter nos gens et les mettre en désordre. Mais Bertrand et ses gens se sont tenus ensemble. En approchant les Anglais, ils vont le pas menu ainsi qu'une épousée.

Les archers devant eux ont tendu leurs arcs; ils tirent, mais les traits furent vite tombés. Lors les gens d'armes s'assemblèrent à force et de leurs lances sur les écus firent jaillir le feu; ils étaient tous à pied, les grands et les menus, jamais de si peu de gens ne fut telle bataille. Quand ils furent échauffés et qu'ils eurent senti les coups, l'un ne pris pas l'autre le montant d'un fétu.

Les trompettes sonnaient; l'un criait: « Guesclin! » et l'autre « Beaumont! » Fièvre fut la mêlée, il y eut là maints corps blessés, maintes têtes coupées. Le brave Thibaut du Pont, d'une épée à deux mains frappait sur les Anglais; son épée se rompit; un servant de Bretagne donna à Thibaut une

hache acérée, et quand Thibaut la tint, il donna un tel coup à un chevalier anglais, que malgré la gorgière il lui coupa la tête.

Bertrand renforce la cruelle mêlée ; il va criant : « Guesclin ! » et frappe avec impétuosité, disant à la volée :

« Or en avant ! mes amis, la journée est à nous ! souvenez-vous pour Dieu que nous avons un nouveau roi ! faisons que sa couronne lui soit bien étreinée. »

Les femmes qui étaient là reconfortaient les Français ; pendant qu'ils combattaient, elles les abreuyaient. Par-dessus nos gens, elles jetaient de grands cailloux et des pierres bien pesantes et grevaient fortement les Anglais.

Robert de Bournonville se bouta si avant dans la mêlée qu'il fut occis. Jean de Senarpont y fut blessé à mort, et Pierre de l'Épine et Guillaume Tranchant et le vicomte de Beaumont et Godefroy d'Annequin et d'autres écuyers. Jean Jouel se rua si avant parmi les Français que deux fers de lance lui percèrent les flancs ; il fut si blessé de bons couteaux tranchants qu'il chut sur la terre et qu'on le crut mort. Le bâtard de Mareuil criait dans le combat :

« Ah ! Bertrand Du Guesclin ! où êtes-vous allé ? vous pensiez ce matin avoir trouvé des poules. Mieux eût valu que vous vous fussiez accordé avec nous. »

Quand Bertrand l'ouït, il alla à lui et l'assaillit comme un lion à crinière, et là fut le bâtard tellement mené, qu'il demeura sur le champ et depuis ne s'en releva. Quand le bâtard fut mort, grand fut le deuil des Anglais. Leur chevalerie se bouta sur nos gens. Le capital poussait tellement l'attaque qu'on n'osait l'approcher ; on le fit assaillir plus d'une fois, mais il se défendait de volonté hardie ; il faisait place nette devant lui.

« Hé ! Dieu ! dit Bertrand, ce capital m'aigrit. Veuillez nous conforter, douce Vierge Marie ! et que le jeune roi à son avènement puisse avoir bonne nouvelle de nous ! »

Lors de bons valets vaillants vinrent à lui et lui dirent :

« Seigneur, ne vous troublez pas, il nous vient du secours et un arrière-ban. »



Cette nouvelle fit nos gens si joyeux, que le cœur leur revint à merveille, mais c'était pour néant, ce n'étaient pas des Français que ces gens qui venaient, c'étaient des Anglais - qui venaient aider les Anglais.

Pourtant les Français ne s'étonnèrent pas; leurs trompettes se prirent fort à sonner; ils allèrent fièrement assaillir les Anglais; et l'on vit là Bertrand pousser et attaquer. Robert du Sart y mourut, et Glainement l'Allemand, Josequin aussi, et Pierre de Londres, le neveu de Chandos.

Par le conseil du bon Du Guesclin et du comte d'Auxerre, un chevalier nommé Eustache de La Houssaye partit avec deux cents bonnes lances qu'on lui fit venir; il se mit par derrière une haie dont les buissons étaient hauts, approchant la montagne, là où il y avait des vignes en friche à foison; et tant firent nos gens qu'ils percèrent la haie derrière les Anglais de telle manière qu'ils virent leurs talons. Lors ils se mirent entre eux à crier hautement et Guesclin! et Auxerre! et Beaumont!

Ils se jettent sur les Anglais en telle diversion, qu'ils crèvent par derrière hauberts et hoquetons, et puis de leurs épieux, et de leurs lances ils les frappent en tous sens; ils les abattent plus dru que le loup les moutons.

Le capital était en avant; il vit le revers, mais il n'osa se retourner, car Bertrand était devant lui. Thiébaud du Pont aperçut le capital qu'on assaillait fortement; il vint à lui, à grand effort, le saisit à deux bras et le prit par le col de son riche haubert; les autres Français le pressaient fortement. Le capital d'une dague se défendit si noblement qu'il ressemblait à un diable d'enfer; mais Thibaut du Pont le tenait si bien, qu'il ne put échapper, il reçut tant de coups qu'il ne voyait ni n'entendait plus. Lors Thibaut lui dit:

« Ah! sire, rendez-vous, vous en avez besoin; certes vous êtes mort si vous tardez davantage.

— Voire! dit Bertrand qui entendit, s'il ne se rend tôt, j'ai Dieu pour garant que je lui mettrai mon épée au corps. »

Quand le capital l'ouït, il dit le cœur dolent :

« Ha! Bertrand Du Guesclin, voyez clairement ce qui

arrive souvent de folle pensée. Beau sire, je me rends à vous, puisqu'il en va ainsi. »

Bertrand le reçut et lui prit sa foi; alors Thibaut fit laisser promptement le capital. Pierre de Saquainville, qui le vit ainsi, tendit la main en disant qu'il se rendait. Bertrand prit grandement des autres; tous furent déconfits tellement, qu'ils furent tous morts ou prisonniers.

Les Français alors croyaient avoir du repos; mais un espion accourut hâtivement; il dit à Bertrand Du Guesclin et aux autres qui étaient là présents :

« Seigneurs, gardez-vous saufs; cent vingt lances viennent en courant.

— Ha! dit Bertrand, je croyais vraiment que ce fût l'archiprêtre qui venait ainsi. Il nous a laidement tourné le dos dans le besoin. »

Un écuyer qui était à l'archiprêtre répondit :

« Sire, par Dieu qui fit le firmament, on dit à l'archiprêtre en ma présence que vous étiez déconfit ainsi que vos gens.

— Je ne le suis pas et j'en rends grâce à Dieu, répondit Bertrand. Or, en avant! il nous convient de battre ces Anglais hâtivement, et qu'ils soient si bien cernés qu'il n'en puisse retourner un seul. »

Ils ôtèrent les bassinets à tous les prisonniers qu'ils avaient faits dans la bataille; tous demeurèrent tête désarmée sans couteau ni épée. Puis nos gens se remirent ensemble et s'ordonnèrent comme guerriers habiles.

Quand les Anglais les aperçurent, ils virent bien que leurs gens avaient perdu la journée; lors ils crurent fuir, mais ils furent enclos de telle façon qu'ils durent tous mourir ce jour-là par l'épée. Et Bertrand Du Guesclin leur disait à la volée :

« Allez-vous-en, folle gent égarée. Les diables vous ont mis en cette contrée. Maudit soit celui qui a fait telle assemblée! La France est bien encombrée d'ennemis par vous. Jamais il n'y eut roi dans la France, depuis qu'elle fut chrétienne, qui trouvât son royaume peuplé de si mauvaises gens qu'il y a

présentement. Mais si je vis longtemps, elle en sera délivrée. »

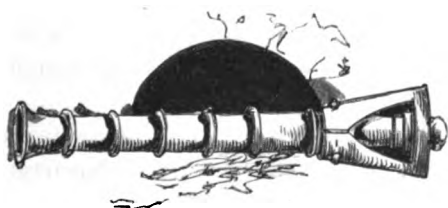
L'écuyer qui amenait ce secours fut si déconfit, que nul des siens n'en retourna; mais il échappa à force de cheval. Quand il partit du châtel de Nonancourt, il orna sa tunique de grosses perles d'argent; mais quand il s'en alla fuyant, il arriva dans un village, jeta sa tunique et s'affubla d'un sac qu'il trouva dans un moulin. Il revint à Nonancourt retrouver son châtelain, qui lors lui demanda ce qu'il avait fait de ses gens.

« Sire, dit l'écuyer, trop malement nous va, car le captal est pris à Cocherel; Jean Jouel blessé mourra prochainement. Le bâtard de Mareuil a vécu : tous sont occis ou pris. »

Or le châtelain ne pouvait croire ce qu'il lui contait; il l'eût fait mourir, quand un autre vint là, qui lui certifia le fait.

Comme les Français s'éloignaient de la prairie, les vilains du pays accoururent pour dépouiller les morts; mais nos gens d'armes firent la retournée, les vilains s'enfuirent par crainte de la mort, mais ceux qui furent pris eurent mauvaise solde. Cette bataille fut livrée avant la Trinité, en l'an de l'Incarnation de Notre-Seigneur mil trois cent soixante-quatre.

Il y eut mainte larme pleurée à l'enterrement du vicomte de Beaumont. Tous les prisonniers furent mis en bon ordre; on fit au captal honneur et amitié. Toute la nuit nos barons chevauchèrent; ils avaient assez faim tous, même les plus hauts; ils vinrent à Vernon et là se firent héberger; puis Bertrand s'en alla à Rouen.





## CHAPITRE XV

Comment Bertrand guerroya en Normandie et prit Valognes  
et Pont-de-Douvre.

Le roi était à Reims pour son couronnement ; et là lui vinrent nouvelles de Bertrand et des bons chevaliers.

« Ha ! Bertrand, dit le roi Charles, Dieu me laisse vivre tant que vous en soyez récompensé ! »

Le roi fit faire une lettre et manda vite aux chevaliers qu'on tint ferme ses ennemis ; ils furent emprisonnés au châtel de Rouen. Charles V alla à Paris, mais guère n'y demeura et s'en vint à Rouen. Il festoya bien les barons qui s'étaient battus pour lui à Cocherel, et fit faire le service des chevaliers occis.

Il donna à Bertrand un comté de ce pays qui a nom Longueville. Mais le châtel était rempli de Navarrais. Depuis il lui fut rendu à son désir. Or, Bertrand est comte, maréchal et seigneur de toute la Normandie, de par le gentil roi, lequel le laissa là quand il revint à Paris.



LE SACRE DE CHARLES V (CHAP. XV)



Bien y était besoin de Bertrand : il y avait au pays grande planté d'ennemis ; il y avait dans le Cotentin des châteaux bien assis. Là était Valogne, qui grevait le pays ; nul ne pouvait aller, qui ne fût aussitôt mort ou pris. Quand Bertrand ouït les plaintes, il jura par Jésus-Christ qu'il irait en Cotentin et n'en partirait pas tant qu'il n'aurait déconfit les Anglais.

Lors Bertrand assemble de bons chevaliers et de vaillants soldats et part de Rouen. Guillaume Boitel menait l'avant-garde ; comme il approchait de Valogne, il trouva les ennemis dans une embuscade et fut assailli. Mais il s'y comporta si bien et les siens aussi, que les Anglais s'enfuirent hâtivement ; il en occit bien cent vingt. Ceux qui s'échappèrent vinrent à Valogne ; ils crièrent hautement :

« Fermez vite les portes : voici ce diable qui a cœur de serpent ; c'est Bertrand Du Guesclin, qui ne prend pas rançon. »

Quand ceux de la ville les ouïrent, les uns se sauvèrent dans les bois et les autres entrèrent dans le châtel ; ils montèrent aux créneaux tout en courant ; ils mandèrent leur cas à Saint-Sauveur et envoyèrent un message à Carentan. La ville n'était pas forte, mais il y avait bon châtel, noblement fondé, et une tour ancienne, qui fut du temps de Clovis.

Bertrand Du Guesclin s'en vint sur le fossé et dit à ceux de la forteresse :

« Seigneurs, envoyez-moi le gentil châtelain, je vous en saurai gré.

— Tout à votre volonté, ont répondu ceux-ci, mais dites votre nom, pour que nous l'allions conter au châtelain.

— Seigneurs, répondit-il, on m'appelle Bertrand Du Guesclin.

— Bertrand ! dirent les Anglais, quand ils l'eurent écouté, tous les diables vous ont apporté ici. »

Quand le châtelain eut ouï ce nom, il vint à la porte et dit à Bertrand :

« Sire, que voulez-vous en cette région ?

— Châtelain, dit Bertrand, rendez-moi le châtel sans tar-

der ; si je le prends par force, je vous ferai mourir en façon de larrons. »

Le châtelain répondit :

« Je ne vous prise pas un denier ; jamais vous n'y mettrez le pied ; je garderai le châtel. Jamais vous ne l'aurez si vous ne le conquérez par force. »

— Compère, dit Bertrand, j'aurai le châtel, que vous le vouliez ou non, et quand je l'aurai je vous tondrai la tête au-dessous du menton, et tous vos compagnons seront décollés ; vous n'aurez plus besoin de mettre de chaperons. »

Le châtelain qui était d'Angleterre, avait très bien fait et ordonné la chose ; il n'y avait salle en haut qui ne fût bien couverte par crainte des traits ; il y avait fait mettre du foin par grandes charretées ; pour ce les pierres d'engin qui furent jetées là firent peu d'effet.

Bertrand en avait la mine fort tourmentée ; il se logea ce soir dans la ville et ordonna bon guet pour la nuit. Il manda de Saint-Lô, sans nul retard, six engins jetant bien la pierre à la volée. Bertrand fit dresser les engins et leur fit lancer les pierresimpétueusement. Mais en haut de la tour, qui était fort élevée, il y avait une garde qui sonnait une cloche quand la pierre était levée ; tous se mettaient alors à couvert, jusqu'à ce qu'elle fût chue ; et quand la pierre atteignait la tour, ils allaient frottant les murs d'une serviette blanche, en faisant grande risée, de quoi Bertrand était fort courroucé.

Il fit venir les mineurs pour miner le châtel ; mais on n'y put miner ni devant ni derrière, car le châtel était séant sur une roche. Lors Bertrand assembla les chevaliers, et donna deux assauts.

Or les Anglais ouïrent que tous les chevaliers avaient juré de demeurer jusqu'à ce qu'ils eussent le châtel et de faire couper les têtes à ceux de dedans ou de les accrocher par le cou ; ils s'allèrent consulter, si bien qu'ils furent d'accord de livrer le châtel. Ils montèrent aux créneaux pour appeler nos gens. Le châtelain commença à crier tant que Bertrand monta sur son cheval et s'en vint aux fossés :

« Que vous plaît-il ? je suis prêt à vous écouter. »



— Voulez-vous marchander? lui dit le châtelain; si vous voulez m'acheter le châtel, je vous le vendrai à livrer demain, pour trente mille florins qu'il vous faudra donner.

— Par ma foi! châtelain, dit Bertrand, quand je devrais demeurer ici un an avec mes gens, vous n'en pourriez jamais embourser un denier. Nous avons de bons hôtels pour nous héberger. Je les ferai pourvoir de pain, de vin clair, et de bonne viande, que nous ferons saler, et de la bûche aussi pour nous chauffer cet hiver; et je ferai fermer et fossoyer la ville. Et puis au temps d'été, si l'on peut vous attraper, je vous ferai tous pendre. Par la Vierge Marie, je n'ai que six engins ici, mais j'en aurai deux cents; il ne demeurera à Caen engin que je ne fasse venir ici. Si vous ne vous rendez d'ici à trois jours, je vous certifie que jamais je ne vous ferai amour ni courtoisie.

— C'est parler clairement, dit le châtelain; mais permettez que je consulte ma compagnie, et je vous donnerai réponse. »

Lors il dévala en bas et point ne tarda. Il parla à ses gens et montra la folie de tenir le châtel contre si forte partie. L'un l'accorda; à l'autre il ne plut mie; mais le plus grand nombre fut d'avis de se rendre. Le châtelain revint à Bertrand, qui attendait la réponse.

« Ah! sire Bertrand, dit le châtelain, nous avons promis de rendre le châtel, du tout à votre désir; mais que chacun de nous sorte sain et sauf, avec les biens que nous avons acquis.

— Bien me plait, beaux amis, dit Bertrand, et je vous tiens pour sages. Or apprêtez-vous. »

A donc Bertrand revint et dit aux chevaliers :

« Soyez réjouis, le châtel est rendu; nous en avons le profit. »

Ceux-ci en furent joyeux. Ceux du châtel ont chargé leur bagage, ils ont troussé et le vair et le gris et tout l'or et l'argent et les riches joyaux dont ils étaient pourvus. Les uns disent qu'ils iront avec leurs petits enfants à Cherbourg qui est séant sur mer, les autres à Saint-Sauveur, où ils ont des

amis. Le lendemain quand le jour fut éclairci, la porte fut ouverte et le pont mis aval; bien chargés, bien troussés, ils sortirent aux champs sur les prés.

Quand les Français les eurent vus et regardés et que ceux du châtel apportèrent les clefs et s'en allèrent ainsi, ils les huèrent tellement qu'on n'eût pas entendu le tonnerre. Il y en eut huit, tous écuyers armés, qui furent fort dolents de souffrir cette honte. L'un dit à l'autre :

« On nous a bien raillés; toujours ce fait nous sera reproché; je préfère être occis, plutôt que ce châtel leur soit ainsi livré. Il y a encore des vivres pour dix mois et plus : nous le garderons bien si vous me voulez croire. »

Les autres répondirent : « Soit fait comme vous le commandez. »

Ils rentrèrent au châtel et la porte fut fermée. Bertrand, qui venait richement armé avec les chevaliers et les écuyers, arriva aux barrières, et puis dit hautement :

« Ouvrez la porte! ouvrez! Par quels mille diables êtes-vous retournés? Emportez tout le vôtre si vous avez rien oublié; vous avez bon congé de l'emporter. »

Ceux-ci vinrent aux créneaux et dirent à Bertrand :

« Sire, or allez-vous-en. Trop de temps vous nous avez moqués et bafoués. Jamais en notre vivant vous n'aurez le châtel et nous avons céans des vivres à grande planté. Ceux qui s'en sont allés ne nous servaient de rien. Pour défendre le châtel, ma foi! nous sommes assez. Vous passerez l'aout ici avant que nous soyons affamés; et tant que nous aurons à manger vous n'entrerez pas.

— Certes, gars, vous mentez, a répondu Bertrand; j'y soupèrai au soir et vous y jeûnerez. »

Dolents furent tous les chevaliers. Ils ont crié l'assaut sans tarder; ils ont fait sonner leurs trompettes. Les arbalétriers vont vers le pont et tirent aussi dru que la pluie en hiver. Ceux du dedans faisaient choir de grands cailloux, mais ils étaient trop peu et ne savaient de quel côté ils se pouvaient aider, car on les approchait et devant et derrière; chevaliers et écuyers dressaient les échelles et montaient en haut comme

chats au grenier ; ils dépeçaient le mur avec des marteaux de fer, et le sondaient à piques et à houes ; mais tant il était épais qu'ils n'y purent faire dommage.

En cette tour il y avait une porte de fer ; nos gens d'armes de bon cœur y dressèrent leurs échelles ; puis par force et par prouesse se lancèrent dedans. Les huit se mirent à la défense au fer et à l'acier, mais ils furent pris ; on les jeta du haut de la tour et on leur trancha le chef.

En cette semaine Olivier de Mauny alla faire un assaut si fier à Carantan, qu'on le lui rendit le soir. Bertrand fit venir le capitaine qui s'appelait Pierre Ledoulz et le fit chevalier. Il lui demanda comment il pourrait avoir Pont-de-Douvre, sans tarder longuement. Lors le capitaine répondit :

« Allez à la forteresse assaillir et lancer, en criant : Guesclin ! Bertrand ! ceux du dedans seront plus effrayés par votre cri, qu'ils ne le seraient par un millier de Français.

— Vous faillez à dire vrai, répondit Bertrand, car il n'en est pas ainsi. Mais ils auront l'assaut sans nul délai. »

Lors il alla au Pont-de-Douvre : il y avait ville forte et bien fermée, et une église où l'on avait creusé de grands fossés tout environ. Il y avait là un Anglais, Hugh Calverly. Nos gens assaillirent, mais rien ne leur valut ; on fit une mine qui dura longuement, et fut si secrètement travaillée qu'on ne sut pas léans comment la chose allait.

Cette mine se dirigeait ducôté de l'église. Quand midi sonna, nombre de compagnons dînèrent dans un lieu ; chacun y apporta ce qu'il voulait manger ; sur une fenêtre, l'un planta son pot, et posa son verre près du pot. C'était droit sur la mine, où il y avait lors maint ouvrier. Or il advint que le verre trembla, le vin s'en répandit et chacun l'avisa.

« Ne me croyez jamais, dit l'un, si l'on ne mine juste ci-dessous. Il faudra aviser, ou il nous conviendra de mourir prochainement. »

Hugh Calverly et ceux de la ville furent durement ébahis, quand ils virent le verre, qui tremblait tellement que le vin se répandit par-devant eux. Ils s'assemblèrent et tinrent conseil.

« Seigneurs, dit Calverly, qui parla en premier, je vous suis garant qu'on mine de ce côté-ci ; je le sais clairement. Or faisons miner nos gens à l'encontre. »

On fit miner bien efforcément le jour et la nuit, et tant firent les mineurs des deux côtés qu'ils se rencontrèrent justement. Donc les nôtres laissèrent l'œuvre tôt et incontinent vinrent à Bertrand.

« Seigneur, dit l'un, avancez-vous brièvement, car nous savons de vrai que ceux de la ville ont entrepris un minement qui vient encontre nous. Qui marchera hardiment pourra entrer à sa volonté dans l'église. »

Lors Bertrand se fit armer promptement ; il y en eut jusqu'à cent bien appareillés, qui entrèrent hâtivement dans la mine en sa compagnie. Les mineurs allèrent devant et transpercèrent la mine à leur commandement. Ils se mirent à occire les mineurs anglais en criant : « Guesclin ! » Ceux de la ville furent si surpris, qu'ils se rendirent tous à Bertrand, à discrétion.

L'enseigne fut posée sur les créneaux ; Hugh Calverly et plusieurs Anglais furent amenés dans une vaste salle. Il fut pris conseil pour savoir lesquels seraient sauvés de mort. Hugh eut la vie sauve, et les Anglais aussi ; mais ceux de Normandie et les Navarrais eurent la tête coupée sur le marché.





## CHAPITRE XVI

Comment Bertrand alla en Bretagne avec Charles de Blois.

Bertrand et ses gens allèrent dîner jusqu'à la vesprée. Puis ils tinrent conseil et décidèrent qu'ils iraient à Saint-Sauveur. Mais une autre nouvelle leur vint cette journée.

Un messenger s'en vint devant le brave Bertrand et les barons :

« Que Dieu, dit-il, veuille garder de mal Bertrand Du Guesclin, le vaillant champion, et tous les bons seigneurs que je vois ci présents ! Veuille Jêsus donner aide à Monseigneur en son plus grand besoin ; soyez lui confortant, pour soutenir son droit.

— Ami, dit Bertrand, que me vas-tu contant ? dis-moi qui est ton maître ? comment le nommes-tu ?

— Sire, dit le messenger, il a nom Charles de Blois. Le comte de Montfort a mis un grand siège droit devant son châtel d'Auray. Or il vous prie, messires, que vous veniez à lui. Il pense depuis longtemps à combattre le comte de Montfort. Il vous fera tous riches et vous donnera part à ce qu'il aura de vaillant.

— Ami, dit Bertrand, vous allez bien parlant, et je me

fais fort que nous tous qui sommes ici rassemblés nous irons avec lui, et tout à son commandement. Ni pour vie ni pour mort, nous ne lui faudrons. Prenez ce destrier que je vous donne, et dites à votre seigneur que nous tous irons en bref temps à Guingamp. »

Le messenger partit et Bertrand dit aux chevaliers :

« L'année est venue, où nous aurons honneur, s'il plait à Dieu ; car nous aurons bataille, droit au châtel d'Auray. Le comte de Montfort l'a accordée et Charles de Blois ne l'a point refusée. Il nous y faut aller sans délai.

— N'y faisons pas de retard, ont répondu ceux-ci ; cette guerre a été longuement menée ; jamais elle ne finira si ce n'est par l'épée. »

Ce comte de Montfort était fils du comte de Montfort qui commença jadis cette guerre de Bretagne. Ceux du châtel d'Auray, qui étaient à Charles de Blois, étaient désireux de garder la forteresse ; mais les vivres leur manquaient, et pour ce ils demandaient à Charles qu'il leur fût secourable.

Charles de Blois assembla avec lui maint hardi chevalier et maint bel écuyer et environ quatre mille gens d'armes. Il les conduisit au châtel de Josselin. On l'alla notifier droit au châtel d'Auray, au comte de Montfort.

« Sire, lui dit un espion, l'armée de Charles de Blois vient en belle ordonnance pour commencer le combat. Renforcez votre guet et faites bien harnacher vos gens, vous aurez bataille, car jamais je ne vis gens tant la désirer !

— Il doit m'ennuyer, dit le comte de Montfort, que pour nous deux il faille avoir tel trouble, tuer et blesser, abattre et malmenier tant de bonnes personnes et tant de bons écuyers. Certes, si je le pouvais, et si Charles se voulait à moi apaiser, et consentir à me laisser la moitié de la Bretagne, je m'accorderais avec lui sans chercher malice. Et si Dieu me prenait sans enfants de ma femme, le tout demeurerait à son héritier.

— Voici un bon traité, dit Jean Chandos : il faudra lui faire connaître cette offre-ci ; et s'il ne la veut joyeusement

accepter, nous irons sur lui soutenir votre droit et nous le combattrons bien plus hardiment et le cœur plus léger. »

Le comte de Montfort envoya un héraut qui vint à Josselin saluer les barons et se présenta à Charles de Blois :

« Monseigneur, dit-il, je ne vous dois pas cacher que Monseigneur qui se fait appeler par droit duc et seigneur de Bretagne, et tout son conseil vous mandent que vous vouliez bien livrer une place où il puisse parlementer avec vous. »

Et Charles répondit :

« J'en voudrais demander conseil à ma chevalerie. »

Il manda les chevaliers, il leur dit le fait, et quand ceux-ci l'eurent ouï, ils se mirent à ruser :

« Sire duc de Bretagne, dit l'un, si vous voulez nous croire, vous aurez bientôt à gouverner toute la Bretagne ; laissez aller en avant : vous feriez chose à blâmer, si vous renonciez à ce qui est à vous. »

Quand Charles eut ouï l'accord de ses barons :

« Or, beaux seigneurs, dit-il, je vous ai bien ouïs ; mais il me déplait fort que de si bonnes gens que nous voyons devant nous, soient exposés à mourir pour moi ; je redoute le péché.

— Sire, quand vous avez droit et que nous le voyons, il n'y aura péché si nous mourons pour vous ; celui qui aura tort paiera les façons ; voici vos champions et vos amis ; nous sommes vos soudoyés et nous gagnons votre argent. Nous ne vous donnons conseil qui ne soit bon.

— Seigneurs, dit Bertrand, si c'est votre vouloir, nous manderons au comte qu'il parte d'Auray (c'est l'héritage de Charles) et que, si nous l'y trouvons dans quatre jours, nous le combattrons. Qu'il s'en aille à Montfort, car c'est sa seigneurie ; il la tient de son père, qui l'eut de ses aïeux.

— Tout ainsi nous le voulons, » ont répondu les autres.

Ils rappelèrent le héraut et lui dirent :

« Héraut, retournez ; vous direz au comte de Montfort que le duc de Bretagne, qu'on nomme Charles, lui mande qu'il parte de sa terre et s'en aille à Montfort tôt et incontinent. Et si nous le trouvons en Bretagne, nous le combattrons.

— Héraut, dit Charles de Blois, venez en avant. Sur quel état veut-il qu'on parlemente?

— Sire, dit le héraut, je sais que le duc voudrait bien pour finir la guerre, qui est dure et pesante, que le duché qui est en cause dans ce débat fût divisé par moitié en telle convention que chacun en fût duc nommé en son vivant. Et si le duc mon seigneur n'avait nul héritier, tout le duché viendrait à votre enfant. »

Charles de Blois l'eût accordé ainsi, et pour l'honneur de Dieu et pour cesser la guerre. Mais il fut tiré à l'écart par sa femme, qui lui dit fièrement :

« Sire, que voulez-vous faire ? pour Dieu, vous n'avez pas le cœur d'un vaillant chevalier, vous qui voulez ainsi donner le droit héritage de votre femme. Chevalier ne doit pas tenir terre, s'il ne la veut défendre au tranchant de l'épée ; et Caton, qui fut sage, nous le montre en roman<sup>1</sup>.

— Veuillez m'écouter, dit un chevalier. Vous devez être duc, c'est facile à prouver, et quand moindre que vous vous veut supplanter, il ne vous doit ni plaire ni agréer ; un duc et prince de tel lignage ne doit pas s'effrayer. Le comte de Montfort vous veut déshériter et fait venir des Anglais deçà la mer, pour guerroyer la France et pour nous grever tous. Considérez cela et vous verrez qu'on ne peut lui laisser posséder le pays.

— Dieu me puisse sauver ! répondit Charles de Blois, je croirai le conseil que vous me voulez donner ; mais un songe me rend soucieux : il m'était avis que je voyais voler un faucon pèlerin qui venait d'outre-mer avec maint épervier ; et d'autre part je voyais un aigle haut monter avec d'autres oiseaux ; et puis je vis le faucon sur l'aigle ; des ongles et du bec, il l'alla dévorer, tellement que l'aigle descendit vers la terre. Mais le faucon ne le lâcha pas jusqu'à ce qu'il lui eût du bec déchiré la cervelle.

— Sire, dit le vassal, vous êtes le faucon ; l'on ne pourrait trouver nul plus gentil oiseau, et aussi êtes-vous, ce

1. C'est-à-dire en français. — Voyez la note ci-dessus, p. 91.



n'est pas à douter, plus gentilhomme deçà et delà la mer. que votre ennemi qui vous veut malmenier. Et pour ce, je vous dis, pour vous réconforter, que vous viendrez au-dessus de lui. »

Ainsi Charles de Blois dit au héraut qu'il renvoya au comte de Montfort, que si dans quatre jours il le trouvait à Auray, il le combattrait.

« Par la foi que je dois à Dieu ! dit Jean Chandos, qui écouta la chose, ordonnons nos gens et, s'ils viennent, ils seront bien reçus. »

Les Anglais étaient dans la ville d'Auray, et dans le châtel étaient les Français qui étaient assiégés depuis plus de trois mois. Les vivres faisaient défaut, car il y avait là trop de soldats, de bourgeois, de femmes et d'enfants ; ils regrettaient fermement Charles de Blois et disaient tous d'une voix : « Aïe ! Charles de Blois, secourez votre châtel et vos gens, qui pour vous souffrent tant de maux et d'ennuis ; nous n'avons que manger ; le vin nous manque, et le pain et la chair ! Il nous convient de manger les chevaux ! »

Ainsi le désarroi était grand au châtel. Par la nuit, ils faisaient, tout autour des murailles, des feux signifiant l'angoisse et la faim et la soif.

On fit savoir à Charles de Blois les signaux du châtel, qui montraient le feu sur le maître donjon, en dix endroits et plus.

« Dieu ! dit le duc, si je perds le châtel, je ferai grande perte. S'ils avaient des nouvelles de nous et de notre façon, encore se tiendraient-ils en espérance. »

Un arbalétrier qui était de Dijon dit à Charles de Blois :

« Si je puis agir, ils auront brièvement des nouvelles.

— Comment les auraient-ils ? demanda le duc.

— Je vous le dirai, répondit l'arbalétrier ; je sais bien le chemin aux environs de tous côtés ; je m'en irai la nuit d'ici à Auray, j'y tirerai des carreaux largement, et dans chacun sera un brevet scellé où vous aurez écrit comment vous y allez et que le bon châtel ne soit point livré d'ici jusqu'au jour que vous vous y mettrez.

— Vous parlez sagement, » dit Charles de Blois.

L'arbalétrier monté sur un cheval, l'arbalète à l'épaule, s'en est bientôt allé. Il ne s'arrêta pas ; il vint à un guet où l'on abreuvait très souvent les chevaux. De là il aperçoit le châtel qui était allumé ; il vit bien les brandons qu'on avait levés haut ; il tendit l'arbalète et mit en coche un carreau qui fut bien empenné ; il commença à tirer et si bien visa, qu'il éteignit le feu. Le carreau fut trouvé et montré au châtelain.

Or le châtelain manda les soldats sans tarder et leur dit :

« Il est bien vrai que Charles de Blois vient, et il nous a mandé de tenir le châtel jusqu'au jour de la Saint-Michel qui est assez prochain ; et s'il ne s'est à ce jour montré aux Anglais, nous ferons du châtel ce que nous voudrons.

— Beau seigneur, c'est assez, dit lors un chevalier ; mais je me suis ici bien avisé d'un tour. Vous vous accorderez avec le comte de Montfort et vous lui enverrez aussi des otages. Par cette convention vous lui donnerez votre foi que vous lui rendrez le châtel, le lendemain du jour qui vous est ci mandé, mais nous serons réconfortés par ses vivres.

— Sire, vous avez bien dit, répondit le châtelain ; je le ferai ainsi puisque vous le voulez. »

Le châtelain alla sur la porte, demandant qu'on vint à lui sur les fossés. Robert Knolles lui-même se rendit aux barrières et s'écria :

« Seigneur, que voulez-vous ? parlez et hâtez-vous.

— Je vous connais assez, répondit le châtelain ; vous êtes Robert Knolles, un gentil-homme ; écoutez ce que nous dirons. Nous vous accorderons une chose loyale ; nous vous livrerons le bon châtel d'Auray au jour de la Saint-Michel ; il n'y a que trois jours à compter d'ici là, nous le garderons contre vous, et le lendemain, au soleil levant, nous vous le baillerons, à seule condition que nous aurons de vous vivres de votre camp si besoin en avons ; et de ce, nous vous livrerons de bons et sûrs otages.

— Capitaine, dit Robert Knolles, nous voyons que vous savez de vrai que nous attendons bataille et que Charles de

Blois vient ci avec ses barons. Pourtant nous parlerons au duc de ce fait. Vous êtes bonnes gens ; et ce serait raison que vous eussiez favorable réponse.»

Ainsi que je vous dis, il leur fut donné répit ; ils livrèrent en otages de gentils chevaliers et ils eurent du vin, du pain blanc et du bois. Et en ce temps venaient Charles de Blois, les princes et seigneurs, et bien quatre mille hommes à cheval et à pied.

Quand ceux du châtel les virent, ils dressèrent une blanche bannière tout au haut du donjon, ce qui donnait à entendre qu'ils étaient réjouis, attendant humblement secours de leurs armes et la grâce de Dieu. Ils mettent sur les créneaux tous leurs ménétriers et là ils cornent, musent et trompettent, menant joyeuse vie. Les sons furent ouïs de l'armée de Charles de Blois.

« Par ma foi ! dit Bertrand, voilà gens bien appris. Si le roi du ciel nous donne victoire, nous leur ferons de beaux dons à tous, même aux plus petits. »

L'armée du comte de Montfort laissa la ville et s'en vint sur les champs ; elle vit les gens de Charles de Blois qui s'apprétaient sur la prairie, pour entrer dans un parc qui était près de l'abbaye de Louvaux, laquelle est assise en de grands bois. La place était jolie, fermée tout autour et couverte d'herbe. Les Français se logent là vers la nuit, pour se rafraichir, comme gens fatigués.

Entre le châtel et le parc où grande fut la feuillée, il y avait un ruisseau, un pré verdoyant, mais la mer refluaît dans le ruisseau.

En ce parc les Français, bannières déployées, s'appareillaient chacun en sa partie, pour commencer la bataille le lendemain ; chacun s'ébattait au son des trompettes et des cors, et menait bonne vie. Ils avaient pris des coureurs de la partie adverse et croyaient avoir la bataille pendant la nuit ; ils allumèrent des cierges et des falots.

Le comte de Montfort dit à haute voix à ses chevaliers :

« Beaux seigneurs, je vous prie que nous allions à eux pour faire l'attaque. Je vois mon ennemi qui me défie ainsi, je lui veux courir sus. Ou j'aurai le duché tout en mon pouvoir et serai nommé duc, ou j'y laisserai la vie. »

Il fut fort dolent que ses gens ne voulussent croire son avis. Il avait volonté de commencer l'assaut vers le soleil couchant ; mais plusieurs lui déconseillaient ce fait.

« Sire, dit Olivier de Clisson, ne vous hâtez pas. Vous avez bien travaillé au temps ci-devant. Nous avons bien parlé, fait fort grande offre et maintenu raison, comme gens bien sachants ; or il convient désormais de travailler en combattant. Nos ennemis sont bien à couvert dans ce parc ; il y aurait grande perte à entrer dedans ; il nous faut attendre qu'ils en sortent. Et d'autre part, ils y sont venus tout maintenant ; si nous les assaillons, ils allégueront que nous les avons pris lassés.

— Vous parlez bien, dit Robert Knolles ; s'ils étaient hors du parc, je louerais bien qu'ils fussent attaqués, car ils sont à peine deux contre un.

— Par Dieu, dit Olivier, je n'en donne un besan ! J'ai oui dire et j'ai lu en maints romans que les plus nombreux perdent la bataille ; mieux vaut peu de gens, quand ils s'aident, comme de loyaux amis, que tant de gens qui se mettent ensemble ; jamais ils ne sont d'accord quand il y en a tant ; les uns se mettent derrière et les autres devant. Je voudrais par Dieu, qu'ils fussent deux mille combattants de plus et que nous eussions de-çà notre ennemi Bertrand. »

Les barons s'accordèrent à cet avis. Un peu par-devant minuit, les Français crurent qu'on les venait attaquer ; ils coururent donc aux armes ; ils rallumèrent cierges, falots, brandons, et se rangèrent pour la bataille. Là vint Charles de Blois ; Bertrand Du Guesclin va avec lui chevauchant ; ils regardent les Français rangés et ordonnés.

« A demain au matin, leur dirent-ils, faites de même ; on verra lesquels se voudront mettre en avant. »

Lors les petits et les grands allèrent en leur retrait. Guillaume de Launoy fit le guet de la nuit, jusqu'à l'aube, avec maints arbalétriers en sa compagnie ; ils sortirent du parc pour épier les Anglais ; ils passèrent la rivière avec torches et falots et vinrent chevaucher au delà. Au point du jour ils rentrèrent dans le camp.



## CHAPITRE XVII

De la bataille d'Auray et de ce qui s'ensuivit.

Quand le jour vint éclairer, vous eussiez ouï les cors et les trompettes sonner ; vous auriez vu les gens se vêtir et endosser maint bon haubert, ceindre mainte épée, lacer maint bassinet : chacun s'armait de pied en cap. Jamais nul homme ne vit gens mieux appareillés.

Une escarmouche commença sur le ruisseau pour gagner les chevaux qu'on abreuvait ; les Français vinrent batailler, et firent reculer à force les archers ; ils conquièrent sur eux maint noble destrier et eurent maint riche prisonnier. On alla annoncer cette nouvelle à Jean Chandos, qui tôt commanda, à peine d'avoir la tête tranchée, que nul ne sortit du camp pour voir ou disputer. Il alla au comte de Montfort sans tarder et lui dit :

— Monsieur, je vous prie et requiers que vous laissiez les Français commencer et nous assaillir ; tenons nos rangs, car

on voit bien souvent qu'il mésarrive à qui assaille le premier. »

Le comte de Montfort écouta ce conseil et se tint sur les champs en batailles<sup>1</sup> ordonnées en attendant l'aventure. Hugh Calverly vint à Chandos et lui dit en secret :

« Sire, ceux qui sont là sont forts ; faites tenir le champ fermement ; je me séparerai de vous, je m'en irai à présent parmi ce petit val avec deux cents hommes qui m'aiment loyalement. Puis je m'en retournerai et viendrai par derrière les Français, la hache au poing, tellement que vous en verrez grand encombrement.

— Vous parlez sagement, » dit Jean de Chandos.

Hugh prit deux cents hommes, et quand ils furent tous dans la vallée, ils ôtèrent leurs cuissières pour aller plus légèrement. Il y avait là des genêts largement ; ces gens n'étaient point vus ni aperçus. Environ le soleil levant, le duc Charles de Blois voulut sortir du parc avec toutes ses batailles ; mais Bertrand lui dit :

« Monseigneur, s'il vous plaisait d'attendre en ordonnance dans ce parc qui est clos, que les Anglais nous viennent courir sus, selon mon avis, nous aurions avantage sur eux. Je ne conseille pas que les batailles de votre armée passent outre la rivière. »

Mais par l'avis de ses chevaliers, Charles de Blois partit du parc avec ses batailles, bannières et pennons déployés, et passa la rivière. Quand le comte de Montfort les vit tous ensemble à pied, venant serrés, les lances abaissées, il mit en avant ses archers, qui commencèrent à tirer, mais le trait dura peu. Et après les archers, la première bataille, que conduisait Jean Chandos, vint en grand ordre, lances baissées, contre la bataille du duc Charles. Lors les ménétriers cornèrent et les trompettes sonnèrent tellement qu'on n'aurait pas ouï rouler le tonnerre.

En la première bataille du comte de Montfort était un sien cousin qui portait d'hermines dans ses armes ; le comte lui

1. On appelait batailles les corps d'armée.

bailla sa tunique couverte des armes de Bretagne et la lui fit vêtir, pour ce qu'il avait trouvé dans les prophéties de Merlin : que, entre deux seigneurs qui se disputeraient la Bretagne, il y aurait griève bataille en laquelle les armes de Bretagne seraient déconfites.

Le chevalier qui portait les armes de Bretagne s'avança hors de la bataille des Anglais en criant : « Bretagne ! »

Les Français et les Anglais s'assemblèrent et combattirent très âprement. Le duc Charles désirait fort trouver le chevalier qui portait les armes de Bretagne, pensant que ce fût le comte de Montfort, et tant il alla cherchant dans les rangs, qu'il le trouva. Le chevalier criait orgueilleusement, pour aider son seigneur :

« Charles de Blois ! viens ça ! je te dispute Bretagne ! aujourd'hui le procès sera jugé ! »

Chacun d'eux portait les hermines comme duc et prince.

« Dieu ! dirent les Français, quels nobles ducs voilà ! Ils sont l'un contre l'autre. Or nous pourrons voir à qui Dieu donnera le prix et l'honneur. »

Charles de Blois tenait une hache ; il s'approcha du hardi chevalier et le frappa à deux mains sur le bassin, tellement qu'il lui fit ployer la tête vers terre, puis il l'alla embrasser et lutta pour le jeter sur le sol ; adonc il monta sur lui ; mais Jean Chandos, Knolles et Clisson vinrent à Charles pour secourir celui qui en avait besoin et qui portait les armes du duc. De tous côtés les chevaliers accourent à la rescousse, armés d'épieux et de lances. Charles de Blois fut relevé à force ; quand il vit que le chevalier était mort, il s'écria :

« Bretagne sera à moi ! j'en suis appelé duc. Mort est celui de Montfort par qui je fus grevé ! »

Lors ce fut de toutes parts un combat acharné, et je crois bien qu'ils eussent remporté la victoire, n'eût été un tour qui changea la journée. L'un frappait d'estoc et l'autre de taille ; Bertrand Du Guesclin travailla rudement les Anglais.

Le comte d'Auxerre entra aussi parmi eux et s'y comporta fort bien. Un écuyer lui lança un épieu de Bordeaux et l'atteignit dans l'œil gauche, tellement qu'il lui creva l'œil ;

le comte à ce coup recula, mais un Anglais vint et le frappa ; son sang coulait si abondamment qu'il l'aveuglait ; un chevalier qui le reconnut bien, lui dit :

« Aïe ! comte d'Auxerre, pour Dieu ne vous laissez pas occire ; rendez-vous, ou tantôt vous serez mort. »

Le comte d'Auxerre lui bailla son épée et se rendit prisonnier. Olivier de Clisson se bouta parmi ses ennemis et renversait tout devant lui, ainsi qu'un boucher assomme sa bête ; nul n'osait l'approcher. Il regarda la bataille des Français qui se dispersait trop et en plusieurs lieux tournait à désarroi, et il dit à voix haute :

« La journée est à nous ! ceux-là sont déconfits. »

Bertrand Du Guesclin mena sa bataille à l'encontre d'Olivier de Clisson et le greva durement. Lors Hugh Calverly et ses deux cents hommes qui portaient des haches se jetèrent derrière les Français et leur vinrent au dos comme gens forcenés ; il y eut là maints bras rompus et maintes têtes coupées. Bertrand Du Guesclin se retourna contre ceux qui avaient juré sa mort ; il y eut là telle bataille et si forte mêlée, qu'ils allaient l'un contre l'autre comme le chien assaille le cerf dans la forêt. Chacun avait la chair peinée et mouillée de sang et de sueur.

Le Chevalier Vert <sup>1</sup> abattit sur la prairie la bannière du comte de Montfort ; mais elle fut redressée par Robert Knolles et par Calverly. Jean Chandos et sa compagnie queraient parmi les combattants le noble Bertrand qui était dans la mêlée comme bête enragée ; il frappait les Anglais avec un marteau d'acier comme celui qui tue les chiens sur la chaussee ; il les abattait devant lui, en criant : « Notre-Dame ! Guesclin ! »

« Assaillez-moi Guesclin, dit Chandos à ses gens, assemblez-vous tôt à Bertrand Du Guesclin ; j'en ai grand désir. »

Adonc ils l'assailirent devant et derrière, de lances et d'épieux. Ils l'abattirent à terre à force de coups de lances ; mais le sire de la Houssaye et Charles de Dinan et le Vert-

1. Louis de Châlons, surnommé le Chevalier Vert, frère du comte d'Auxerre.



Chevalier, le Bègue de Vilaines et Karenlouet sont venus à Bertrand et l'ont redressé, et devant Chandos. Charles de Dinan frappa Richard de Cantorbéry, son beau-frère, et effondra son bassinet, répandit sa cervelle et le fit trébucher mort.

« Ah ! mon frère, dit Chandos, dolent et courroucé, je ne pourrai aujourd'hui gagner sans perdre ! Si je ne me venge, il m'en tourmentera. »

Bertrand ne daigna reculer ; il s'en alla avec Beaumanoir contre Gautier Huet, ils luttèrent contre lui et l'abattirent à terre ; si Clisson ne fût venu, ils l'eussent achevé. Olivier se mit à crier :

« Beaumanoir ! Beaumanoir ! vous ne pouvez durer ; votre bataille est percée ; vous ne pouvez la rassembler ; rendez-vous vite. Mieux vous en eût valu aider et renforcer le duc que d'être à Charles de Blois et de grever vos amis. Vous et Rohan, vous vous ferez aujourd'hui attraper. »

Quand Beaumanoir l'eût, il ne daigna parler, mais il alla mener sa bataille autre part. On vit lors les Français décliner et se mettre en désordre ; l'un perdait son épée, l'autre s'affolait, plusieurs fuyaient honteusement.

Charles de Blois était assailli de chevaliers bretons et anglais ; il était environné de haches et de lances ; sa bannière était jetée à terre ; il était blessé grandement ; un Anglais le prit par le bassinet, l'ouvrit traîtreusement et lui mit sa dague par la gorge. Quand Charles eut ce coup, il tomba en disant :

« Vrai Dieu ! pardonnez-moi la mort de mes bonnes gens ; j'ai combattu longtemps contre ma volonté ; qui trop croit sa femme à la fin s'en repent ! »

Ainsi Charles de Blois fut occis dans le combat ; on vint dire à Bertrand : « Ha ! sire, sauvez-vous ! Charles de Blois est mort ! »

— Hélas ! dit Bertrand, les bons nous sont faillis. Mort est le plus prud'homme qui fût vivant en ce siècle. Malgré lui et à force, il a guerroyé toujours. Or je ne prise ma vie un sol parisis vaillant. J'aime mieux mourir que m'enfuir. »

Lors il se remit sur les rangs et tant combattit qu'il n'eut

hache, épée, ni fer qui ne fût fourbi. Quand Jean Chandos le vit, il le fit assaillir par tous ses amis : le chevalier fut saisi par les gens d'armes et livré à Chandos. Perdue est la bataille, Bertrand est attrapé. Tous furent morts ou pris, hors ceux qui avaient retrouvé leurs chevaux. Les valets et les pages furent aussi tués ou pris et les chevaux happés, au jour de la Saint-Michel, l'an de l'Incarnation de Notre Seigneur mil trois cent soixante et quatre.

Ceux du châtel d'Auray étaient au donjon et priaient Dieu qu'il donnât la victoire à leur seigneur Charles de Blois ; ils menèrent grand deuil, quand ils virent sur le champ les morts et les blessés.

Le comte de Montfort revint des champs avec Jean Chandos, Olivier de Clisson, Knolles et assez d'autres qui étaient tout ensanglantés. Pendant le temps qu'ils s'étaient reposés, les morts furent tellement dépouillés, qu'il ne leur demeura vêtue sur le dos ; ils étaient nus sur les champs, leurs armures, bassinets, jupons ouverts et draps leur étaient ôtés. Le comte de Montfort s'écria :

« Ah ! seigneurs, Dieu vous en sache gré ! J'ai été aujourd'hui bien fortifié par vous. Vous avez mis à mort mes ennemis mortels, et occis Charles. De ce je suis courroucé, car s'il eût été pris en vie, je me fusse accordé avec lui ; n'eussent été les mauvais conseils qui lui furent donnés, nous aurions été d'accord et bons amis. Je suis dolent qu'il soit trépassé.

— Louons le Dieu puissant qui nous a envoyé si vaillante victoire, dit Jean Chandos. Nul ne vit jamais déconfire Bertrand : or il l'est par moi ; j'en ai le cœur joyeux. Il ne m'échappera jamais de son vivant, tant que vous ayez la paix avec le roi de France.

— Seigneurs, dit le comte de Montfort, allez chercher le brave Charles de Blois, qui est mort en ce champ de bataille, et puis je le rendrai aux bourgeois de Guingamp.

— Vous parlez bien, » ont-ils répondu.

Adonc y sont courus chevaliers et sergents ; ils vont regardant les morts. Mais il n'y en eut aucun qui trouvât Charles.

Ils retournèrent au comte de Montfort et lui dirent qu'ils n'avaient pas trouvé le brave Charles de Blois qui alors gisait mort.

« Par ma foi ! dit le comte, je ne m'en irai point tant que je l'aie trouvé. Jamais je ne vis Charles que trois fois en mon vivant ; mais j'irai chercher par tout le champ de bataille. »

Il vint dans la campagne où les morts sont gisants et tant alla tournoyant qu'il trouva Charles de Blois sous un grand arbre, vêtu de la haire que la corde serrait. Dès qu'il le vit il le reconnut :

« Le voici, dit-il, par Dieu le tout-puissant ! »

Lors il se prit à soupirer tendrement en pleurant.

« Ha ! Charles, dit le comte, il est bien apparent que par mauvais conseils vous m'avez tant guerroyé ; Jésus vous le pardonne et le Père tout-puissant ! »

Il le fit emporter tôt et incontinent et couvrir d'un drap d'or dans le châtel d'Auray, car le châtel en ce jour se rendit et le comte y entra avec tous les barons qui l'avaient aidé. Après il renvoya Charles de Blois en bière et bien couvert à ceux de Guingamp, qui l'allèrent recevoir en grande procession. Il y fut bien enseveli et on le posa en terre. Depuis il fit des miracles, car Jésus le permit, et il fut levé en chässe, ainsi qu'on vous dira quand il en sera saison.

La nouvelle de la grande bataille alla au roi de France ; Charles regretta son cousin et Bertrand Du Guesclin, qui l'aimait loyalement.

« Ha Dieu ! dit le roi, comme malement nous va ! J'ai perdu mes amis en Bretagne et mon frère de Navarre me fait tout le mal qu'il peut ; je n'ai plus d'espoir qu'en Dieu. J'ai perdu mon cousin qui m'était si cher ! et j'ai perdu aussi Bertrand mon chevalier, et mes autres amis, qui de bon cœur m'eussent secouru.

— Sire, dirent les barons, veuillez vous apaiser ; puisque la chose est faite, on ne la peut changer.

— C'est vrai, dit le roi, et je vois d'autre part mauvaise chose approcher, car le roi d'Angleterre me veut abaisser et,

à ce que je vois, il veut rompre la paix qu'il fit avec le roi mon père, à qui Dieu veuille aider. Je ne vois nulle part loyauté demeurer. »

Le roi fut un temps à ce point, tant qu'il advint qu'on fit une trêve pour traiter avec le comte de Montfort, lequel envoya devers le roi et le fit prier qu'il lui laissât la Bretagne à gouverner, promettant qu'il le servirait et le viendrait baiser, et lui ferait hommage de cœur loyal et entier.

Le roi envoya l'archevêque de Reims en Bretagne, et lui donna pouvoir de faire la paix. Par la volonté du roi et par l'accord des barons, dont il y eut assez de part et d'autre, on convint :

Que la femme de Charles de Blois abandonnerait au comte de Montfort le duché de Bretagne et du tout y renoncerait, sauf toutefois que, si le comte n'avait d'enfant mâle en loyal mariage, le duché retournerait au fils aîné de la duchesse Jeanne ou à son plus proche héritier mâle, sans que jamais ledit duché descendit en branche féminine ; que ladite dame porterait le nom de duchesse toute sa vie et aurait les comtés et terres de Penthièvre et de Grelle et la vicomté de Limoges ; et en outre, le comte de Montfort serait tenu de lui bailler douze mille livres tournois de rentes, et dedans trois mois paierait la rançon de Jean et Gui, fils de Charles de Blois, lesquels étaient en otages en Angleterre pour la rançon que leur père devait.

Ainsi fut-il dit et fermement juré ; qui avait prisonniers les devait délivrer par rançon payée en bons deniers comptants. Bertrand fut délivré et s'en vint à Paris, où le roi lui fit bon accueil.

Le captal de Buch, qui avait été pris à Cocherel, fit tant au noble roi, qu'il fut quitte de sa rançon ; il fut de son conseil et très bien son ami ; il traita de la paix avec le roi de Navarre dont il était sujet. La paix du roi de France et du roi navarrais fut faite à Vernon devant maints chevaliers et maints nobles bourgeois. Là fut Bertrand, avec plusieurs Français que le roi de Navarre haïssait. Mais cet accord fut fait et juré sur la croix. Si la paix ne fut tenue, ainsi que c'était droit, c'est que prince ni roi ne firent jamais si mauvaise paix.



## CHAPITRE XVIII

Comment le roi don Pèdre fit occire la reine Blanche sa femme, et comment il bannit de son royaume le comte Henri de Transtamare, son frère bâtard.

En ce temps, il y avait, dans la riche contrée d'Espagne, un roi qui ne fit jamais de bien en sa vie ; il avait nom don Pèdre ; jamais pire créature ne naquit de mère.

Ce roi d'Espagne<sup>1</sup>, qui régna follement, avait une femme, la meilleure qui jamais entra au royaume, sœur du duc de Bourbon et de la reine de France. Or quand Dieu les assembla, il mit un bon et un mauvais ensemble, car le roi don Pèdre gouverna mal sa vie et la bonne reine jamais ne pensa à mal.

Il y avait une dame, une mauvaise femme, qui attrapa le roi ; elle l'envenima si fort par des herbes et par des venins, que le roi ne pouvait durer çà ou là, s'il ne voyait la femme qui l'affolait ainsi ; il ne pouvait souffrir celle qu'il épousa ; il ne but ni ne mangea avec elle, mais la prit en haine. Ainsi furent-ils longtemps, ce qui tourna à leur désavantage.

1. Don Pedro était roi de Castille ; partout ici on ne doit entendre que la seule Castille sous ce nom d'Espagne.

Le roi avait un frère qui s'appelait Henri, et possédait Transtamare, un noble comté en Espagne. Il était l'ainé, mais son frère don Pèdre porta la couronne, car l'autre était tenu pour bâtard, mais il n'en prenait pas honte. Il était gentilhomme et chacun l'honorait, il aimait loyalement la foi catholique ; il faisait justice et droit, humiliait son orgueil et vêtissait les pauvres, si bien que chacun l'honorait et le priait ; les plusgrands disaient que c'était grand'pitié que Pèdre régnât et qu'Henri ne fût roi ; chacun le désirait.

Henri hantait la cour à Burgos et le roi don Pèdre aussi ; ils avaient été d'accord par mainte année, il n'y avait encore eu entre eux de parole mal dite. Mais les barons priaient Henri qu'il blâmât son frère de ce qu'il aimait les juifs plus que les chrétiens de sa terre, car il les grevait fort, il ne demandait rien de ce qu'il avait à faire à ses conseillers ; il leur celait tout et le disait aux juifs et les chargeait de tout ce qu'il avait à faire de çà et de là. Male fin aura qui suit les mauvais conseils ; tant va le pot à l'eau qu'à la fin il se brise. La reine aussi dit un jour à Henri :

« Mon frère, s'il vous plait et agréé, blâmez mon seigneur de ce qu'il me tient ainsi comme une folle égarée. Je suis issue du sang de saint Louis, sœur du duc de Bourbon ; ma sœur est aussi couronnée reine de France ; elle est courroucée pour moi. La dame de Savoie qui est acclamée comtesse, celle de Harcourt qui est si blanche que fée et celle d'Albret où le comté est vaste, toutes sont mes sœurs, c'est chose bien prouvée ; il n'y a celle qui n'ait pour moi maintes pensées et qui n'ait le cœur dolent que je sois ainsi traitée et délaissée pour une folle dame, qui me fait tenir éloignée de mon seigneur ; il me hait tellement, c'est vérité prouvée, qu'il ne me peut voir ni soir ni matin ; certes c'est grand'pitié que je sois ainsi traitée.

— Dame, lui dit Henri, par la Vierge sainte ! je suis dolent pour vous. Je l'ai déjà blâmé et je le blâmerai avant qu'il soit nuit. S'il ne veut changer sa vie, je me doute que Dieu lui en donne à la fin mauvaise solde, car il se fait haïr de haine jurée par les meilleurs chevaliers d'Espagne. Mais le

roi est si affolé, qu'on ne le peut blâmer de l'œuvre désordonnée qu'il maintient. Pourtant je lui parlerai quand je devrais partir de sa cour et être à toujours banni de son royaume. »

Henri se sépara de la dame et vint au palais, où Père tenait son parlement avec les juifs. Quand le moment fut venu, il vint devant le roi et lui dit :

« Noble roi et seigneur, selon mon avis, vous ne vous comportez pas ainsi que fit notre père, qui mena toujours la guerre sur les Sarrasins, prenant leurs châteaux, et qui conquêta le pays jusqu'à Grenade. Vous ne leur faites ni guerre, ni ennui, mais vous leur accordez des trêves et des répit pour l'argent et pour l'or qu'ils vous promettent. Gardez-vous d'une prédiction qui court, à savoir qu'un aigle doit venir bientôt en ce pays, par lequel un roi d'Espagne doit être déconfit ; je ne le dis pas pour vous, noble roi, mais le péché encombre l'homme et il en vaut pis. Noble roi, je vous jure qu'il y a un sage clerc dans votre royaume qui a mis son étude au livre de Merlin, auquel livre il trouve par sa science, qu'un aigle naîtra, s'il n'est déjà en vie, et viendra de la petite Bretagne en Espagne, avec grande compagnie, et trouvera un roi plein de trahisures, mécréant, orgueilleux, violent, qui sera déconfit en bataille rangée et perdra toute sa seigneurie. Or regardez ce que c'est, sire, je vous en prie ; vous êtes sage homme, mais vous ne le montrez guère ; regardez vos actions et avisez-vous. Otez ces juifs et croyez vos seigneurs, prenez-les et aimez-les, car nul n'est acclamé bon seigneur de son pays, quand il est haï de ses gens. Et d'autre part, regardez au péché que vous faites envers ma Dame, qui a tant de bonté ; c'est la plus loyale dame, toute la plus gentille qui soit citée entre cent. Amendez-vous, beau sire ; pour vrai l'aigle est né ; il a été avisé en France, car il a délivré le royaume des mauvais ; je ne vous en dis pas plus, je vous en ai dit assez.

— Hé ! bâtard, dit le roi, vous prouvez que vous êtes faux et traître. Si j'étais mort, croiriez-vous être acclamé sire d'Espagne ? Jamais ne plaise à Dieu que ce royaume puisse avoir pour chef suprême un bâtard bien prouvé !

— Sire, dit Henri, ne vous courroucez pas. Je ne vous en reparlerai jamais. Et s'il vous en vient du bien, pour Dieu ! prenez-le.

— Bâtard, dit le roi Pèdre, allez-vous-en ; je vous bannis d'Espagne ; si dorénavant vous y êtes trouvé, je vous ferai périr comme un traître avéré. »

Il y avait là un juif nommé Jacob ; il dit à Henri :

« Vous êtes bien imbécile, vous qui avez courroucé le plus noble roi qui puisse être trouvé ; allez-vous-en d'ici, ou vous le paierez. »

Quand Henri l'ouït, il s'en courrouça :

« Ha ! faux juif, dit-il, larron venimeux ! le roi est ensorcelé par vous et par les autres ! mais foi que je dois à Dieu qui fut cloué sur la croix, et tourmenté par les Juifs félons, vous aurez votre paiement tel que vous le devez avoir. Jamais vous ne conseillerez mal le roi mon frère. »

Il tira un couteau très bien affilé, il saisit Jacob et le frappant dans la poitrine, il lui fendit le cœur et le foie et l'abattit à terre ; puis s'écria :

« S'il y a céans homme qui me touche, il saura si ce couteau est bien affilé ! »

Le roi Pèdre se leva courroucé et tira son couteau comme un furieux ; déjà il allait fièrement contre son frère, quand un chevalier l'arrêta et lui dit :

« Monseigneur, pour Dieu ! supportez cela ; ne frappez pas votre frère pour un juif félon. Que ne sont tous les autres arrangés de même ! »

Henri sortit, il descendit et dit à ses gens :

« Sellez mes chevaux ; aujourd'hui j'ai fait pis que celui qui joue aux dés. »

Henri fut fort dolent et plein de regret ; ses compagnons et lui montèrent à cheval, pendant qu'on retenait le roi comme un lion.

« Ha ! seigneurs, dit don Pèdre, vous m'êtes tous larrons, vous qui ne m'avez laissé occire ce traître. »

Lors le chevalier dit :

« Apaisez la querelle ; si Henri a méfait, accordez-lui son



pardon, sire, c'est votre frère; il est homme de bonne renommée, il peut bien briser un pot dans votre maison. S'il a tué un juif, tenez-en peu de compte; il sera sauvé devant le roi Jésus. Plût à Dieu que les juifs de votre royaume fussent tous en tel point que celui que nous voyons! Faites chercher votre frère, Henri a le cœur bon, et pardonnez-lui, nous vous en prions.

— Par ma foi, dit le roi, il a fait une trahison; mais il la paiera cher, car je le ferai bannir du royaume d'Espagne. »

Puis il le bannit comme un vaurien; il fit pendre comme un larron le chevalier qui avait pris contre lui la défense de son prince, et ne s'amenda en rien. Ainsi régnait le roi en son égarement. Il désirait la mort de la reine; mais jamais il ne put s'en défaire par le poison, car elle s'en gardait par bonne prévoyance. Or je vous dirai comment la reine mourut et trépassa : Dieu lui pardonne ! Le roi la fit mourir pour sa malédiction.

Il lui avait donné une terre, pour son entretien et sa nourriture, et elle recevait l'hommage du pays d'alentour. Là était un juif, riche et puissant homme qui tenait en son pouvoir un très noble donjon. Il voulut lui en jurer l'hommage, bien qu'il en eût payé le rachat, et en le lui rendant il baisa la reine sur la bouche.

Quand il se fut retiré, la dame fit chauffer de l'eau plein un chaudron et en lava sa bouche et son visage, puis dit à haute voix :

« Seigneurs, je vous dis que vous n'aimez pas mon honneur, quand vous laissez toucher ma bouche par un juif, un faux chien pourri, de mauvaise extraction. Faites tôt qu'il soit pendu à un gibet ! »

La parole fut redite au juif. Par crainte de mourir, il monta sur une mule d'Aragon et s'en fut au riche roi Pèdre; il lui fit sur sa femme de telles lamentations, que le roi la fit mourir.

« Sire, dit-il, écoutez ce que j'ai à vous dire. La reine m'a pris en telle haine, qu'elle veut me faire prendre. Il n'y a pas

quatre jours pourtant que mon corps la baisa, quand je lui fis hommage et lui prêtai serment. Quand on lui raconta et qu'elle sut de vrai que j'étais juif, elle mena grand deuil, demanda de l'eau chaude et lava sa bouche; ma dame commanda que je fusse pendu; je m'en suis enfui; si vous ne me gardez, elle me perdra. »

Le roi Pèdre lui dit :

« On vous soutiendra. Or je vois bien qu'elle pourchassera ma mort à moi-même et à la femme en laquelle ma plaisance a été et sera. Que celui qui aura bon conseil ne le cèle pas. Il convient que la dame meure; on n'attendra plus; mais je voudrais bien qu'on ne pût savoir comment telle mort viendra.

— Sire, dit le juif, je vous conseillerai. Il conviendra d'étouffer la dame en son sommeil; il n'advientra plaie ni horion sur son corps. Nous saurons bien en venir à bout, car on la surprendra. »

Et le roi Pèdre répondit : « De Dieu soit béni qui m'en délivrera ! »

Ce faux juif en rassembla maints autres à l'endroit où la dame demeurerait pour son malheur. Ils y allèrent droit et huchèrent à la porte en disant : « Ouvrez ! ça ! »

Une chambrière leur dit : « Qui est-là ? ma Dame dit ses heures, elle est dans sa chapelle, comme elle en a coutume. J'irai lui parler et je reviendrai tantôt; mais auparavant vous me direz qui vous envoie ici ? »

— Amie, dit le juif, cela ne sera pas caché; nous sommes au roi Pèdre qui nous envoie; je crois qu'il viendra cette nuit; s'il plaît à Dieu, il y aura brièvement bonne paix. »

La chambrière s'en alla à sa Dame.

« Ma Dame, dit la chambrière, Dieu vous a regardée; le roi votre mari s'apaisera envers vous; il a envoyé devant des juifs qui sont là, mais je n'ouvrirai pas la porte, qu'il ne vous plaise. »

La reine l'écouta et commença à pleurer; car elle sentait la mort approcher. Une voix des anges de Jésus lui dit qu'elle reçût en gré ce qu'on lui ferait et que sa place était préparée en paradis.

« Dame, dit la chambrière, que ferons-nous ? je veux obéir à Dieu et à son digne nom.

— Amie, dit la reine, nous abandonnerons la porte. Ha ! Dieu ! ma saison est finie ; ils me viennent tuer. Je recommande mon âme à la Vierge Marie et à Jésus son fils, pour qu'elle ait vrai pardon. Qu'ils donnent joie et honneur à mon frère de Bourbon, à toutes mes sœurs, au bon roi Charles et à ceux qui sont de mon extraction. Qu'ils donnent connaissance au roi Pèdre, mon seigneur, qui me fait mourir aujourd'hui à tort et sans raison. »

Alors les juifs entrèrent dans la chambre ; la reine changea de couleur ; elle tenait dans sa main un cierge et un psautier ; elle arrangea sa pelisse, dont le travail était précieux ; et recommanda son âme à Dieu, le justicier. Elle demanda aux juifs, quand elle les vit approcher :

« Seigneurs juifs, qui vous a envoyés à cette heure dans ma chambre ? C'est pour m'assassiner ? Le roi Pedro, qui ne m'aime pas, vous l'a commandé ? »

Abraham, un lâche traître, répondit :

« Dame, il vous faut mourir, sans plus de délai ; le roi le veut ainsi, on ne peut le cacher.

— Seigneurs, dit la reine, il ne m'en faut point prier ; je recevrai la mort de bon cœur. Que Jésus me veuille aider et réconforter, car vraiment, seigneurs, j'en ai bien besoin ! Je prie Jésus, qui fut dressé en croix, qu'il pardonne cette action à don Pedro, car il ne sait ce qu'il fait et on doit l'en absoudre. Une folle lui a donné un philtre de son métier. »

Dames et damoiselles pleuraient et se lamentaient, elles arrachaient leurs cheveux et menaient grand deuil.

— Ha ! sire Dieu, dirent-elles, voici grand forfait ! On fait aujourd'hui mourir et assassiner la plus loyale reine, la plus franche, la plus courtoise et courageuse femme, la plus croyante en Dieu qu'on puisse trouver en ce monde !

— Dames, dit la reine, veuillez laisser le deuil. Je vais en paradis, je vais approcher Dieu et je laisse l'enfer et le diable au roi ; Jésus-Christ lui pardonne, lui qui peut tout justicier, car il ne sait ce qu'il fait. »

Les juifs prirent sans plus de délai les dames et chambrières, qui voulaient faire grand bruit : ils les firent tôt descendre dans un cellier, menaçant de les faire mourir pour les bien apaiser.

Ils saisirent la reine sans tarder et la couchèrent dessus son lit ; ils prirent là un grand oreiller et le jetèrent sur elle ; puis ils lièrent ensemble deux autres oreillers et pendirent un mortier à chacun des deux bouts de la corde. Puis ils partirent et firent tout vider, si bien qu'il ne demeura dame ni écuyer ; ils fermèrent la chambre et s'en allèrent en arrière s'ébattre et s'enfermer dans un château séant sur une roche.

Ainsi mourut la dame<sup>1</sup>. Au matin, elle fut trouvée toute morte en son lit, tenant un psautier dans sa main ; elle fut ensevelie dans un monastère<sup>2</sup>.

Pedro ordonna de crier et publier qu'on n'avait pas tué la Dame de son gré ; il voulut bannir les juifs qui l'avaient fait, mais il n'alla pas assiéger le châtel où ils étaient ; ils y furent ainsi une demi-année.

Plusieurs furent dolents de la mort de la reine ; les juifs mêmes en blâmèrent le roi ; en arrière de lui, ils l'appelaient tyran.

Il advint que, tandis que l'on portait la reine en terre, les pauvres, qu'elle soutenait dans sa vie, accoururent, menant grand deuil ; ils disaient :

« Las ! le soutien de nos pauvres vies nous fait défaut ! »

Et ils lui baisaient les pieds. Il y avait là un aveugle et deux lépreux qui furent guéris par la volonté de Notre Seigneur, aussitôt qu'ils eurent baisé les pieds de la reine. La renommée de ces miracles courut par toute la terre d'Espagne. De toutes parts, les malades se faisaient apporter à la sépulture et s'en retournaient en santé.

Or je parlerai du comte Henri. Il fut à Transtamare. Pedro l'avait fait bannir d'Espagne, mais Henri rassembla un peuple nombreux qui s'allia à lui contre le roi.

Il y avait un juif riche et bien puissant ; après la mort de

1. Blanche de Bourbon avait alors vingt-cinq ans.

2. Au monastère de Saint-François à Xérès.

la reine, il vit maint beau miracle, si bien qu'il fut inspiré de Dieu. Il partit de Burgos, abandonnant le roi, et il l'avait toujours servi depuis qu'il vivait, il savait sa naissance et tout ce qui s'était alors passé. Il avait servi aussi le roi son père.

Il vint au noble Henri et lui fit assembler plusieurs chevaliers puissants, évêques et abbés, et plusieurs bons clercs lisant bien. Quand ils furent réunis :

« Seigneurs, dit le juif, écoutez-moi, je vous dirai merveilles dont les plus grands seront tous ébahis, je vous le certifie. Et afin que chacun me veuille mieux croire, je me veux faire chrétien et je vous demande le baptême. »

Ceux-ci ont répondu :

« Vous l'aurez maintenant. »

Il fut baptisé avec sa femme et son enfant et tous trois prirent notre doctrine. Alors le juif dit :

« Seigneurs, entendez ça : je veux vous montrer comment Henri, mon seigneur, que vous pouvez voir là, doit être roi d'Espagne, comme on vous le dira. Je vis le roi son père par-devant Ascala ; je le servis longtemps partout où il régna. Je vis la belle dame<sup>1</sup> qu'il fiança et qu'il mena en tout lieu avec lui ; il en eut le comte Henri et trois filles qui sont au pays par delà. Celui qui fiance une femme selon la loi qui existe depuis longtemps, s'il habite avec elle, n'en aura jamais d'autre. Henri vint au monde, puis cette riche dame que le roi aimait tant trépassa. Après, le roi épousa une autre femme<sup>2</sup> ; il en eut quatre filles, aucun fils ne naquit ; le gentil roi s'en courrouça ; il dit à sa femme que si elle n'avait un fils, il ne l'aimerait jamais plus de sa vie. Entendez ce que fit le roi ; il s'éloigna de sa femme et prit une belle juive, si secrètement que nul n'en parla. Quand elle sut qu'elle allait être mère, elle se fit baptiser de bon cœur dévot, et la gentille reine la tint sur les saints fonts, la garda près d'elle et l'aima fermement. Elle lui demanda souvent qui était le père de l'enfant ; la juive le lui cacha : elle lui dit que c'était un marchand ; qu'elle ne savait où il était

1. Léonore de Guzman.

2. Doña Maria de Portugal.

allé ni quand il reviendrait. La reine la crut bien et alors s'apaisa ; elle devint enceinte et il lui en ennuya fort, car un juif lui dit que ce serait une fille qui naitrait d'elle et que sa belle filleule, la juive qui s'était faite chrétienne, aurait un fils. Ce fut vérité, cette convertie accoucha d'un beau fils et la noble reine apporta une fille ; tous deux naquirent dans la même journée. La reine, qui craignait son mari, fit tant auprès de sa filleule et la pria tant, qu'elle lui octroya de bon cœur son fils pour sa fille, et au nom de la fille ce fils demeura. On fit savoir au roi qu'il avait un beau fils ; lors il le fit baptiser et l'appela Pedro. Or, il est roi d'Espagne, car on le couronna, et le droit héritier Henri n'a point la couronne. »

Quand le peuple ouït ce juif, il s'émerveilla fortement ; plusieurs s'allièrent et jurèrent là que jamais ils ne feraient défaut à Henri jusqu'à ce qu'il eût la couronne.

Lorsque Pedro sut comment la chose allait, il maudit fort le juif et le redouta grandement ; il commença la guerre contre Henri. Tant il pourchassa, par or et par beaux dons, que la plus grande partie des barons d'Espagne retourna devers lui et chevaucha fièrement contre Henri. Pedro avait plus de gens, n'en doutez pas, car le plus riche homme toujours assemble plus d'amis.

Le bon comte Henri, qui fut tant à priser, eut assez peu de gens pour soutenir son droit ; tel l'aimait loyalement, qui n'osait lui aider. Le roi don Pedro le fit pourchasser par ses gens, si bien que Henri dut vider le royaume ; il lui fallut laisser sa femme et ses enfants. Il alla en Aragon vers le fier et noble roi, qui lui fit grand honneur, car il le tenait pour cher. Henri le salua en son palais et lui dit :

« Noble roi, je vous requiers secours contre Pedro le fou, qui me fait chasser du vaillant royaume que je dois gouverner. Vous savez que don Pedro, que je n'aime guère, ne doit pas tenir un seul denier en Espagne, car il ne naquit pas d'une épouse royale, mais d'une juive qui se fit baptiser : mon père l'eut d'elle, mais on le fit changer contre une fille pour apaiser le roi ; il est fils de juive et ne peut le nier, car il a fait venir les juifs à sa cour ; il ne veut éclairer son conseil par

d'autres gens, et il se fait aimer et conseiller par les juifs. Il a aussi fait mourir sa courtoise épouse, comme chacun le sait, sans avoir de tort à lui reprocher.

— C'est vrai, dit le roi, je le crois sans peine. Tant que vous voudrez habiter avec moi, je vous donnerai état de chevalier, mais je ne puis guerroyer contre le roi Pedro. »

Henri fut bien longuement en Aragon. Quand le roi Pedro le sut, il en eut le cœur dolent. Il fit habilement écrire des lettres, où il avait mis beaucoup de traîtrises.

« Nous, Pedro, dit-il, roi d'Espagne entièrement, seigneur de Portugal et d'Aragon pour l'hommage, nous faisons savoir qu'il nous déplaît fortement et que nous avons en mauvais gré que vous receviez le bâtard Henri, que je hais durement et que j'ai fait bannir d'Espagne comme faux traître qui enchante mes gens, qui veut se faire roi par la supercherie d'un juif qui me hait, Dieu sait bien comment; nous vous faisons donc savoir et vous sommes garant que si vous le tenez en vos terres contre notre vouloir et notre mandement, vous nous verrez promptement en Aragon. Je vous mènerai d'Espagne si grande armée, que je vous ferai fuir aussi loin que la terre s'étend. »

Le messenger partit, cheminant si bien, qu'il vint à Perpignan. Là il trouva le roi et la reine aussi, et avec eux leur fils et leur fille au corps gentil. Le messenger fit tant, que sans nul délai, il bailla ces lettres en mains propres au roi. Lors, l'Aragonais les lut; quand il en eut connu la teneur, il eut le cœur très dolent; il regarda Henri, qui était là présent.

« Sire Henri, dit-il, or, regardez comment le roi Pedro me mande rigoureusement que je vous fasse partir hors de mes domaines, ou qu'il me portera grand dommage. »

Le comte Henri dit :

« Je le vois clairement, Dieu m'en veuille venger ! Je ne veux pas que vous ayez pour moi des embarras; je partirai assez prochainement. »

Ainsi il convint qu'Henri partit d'Aragon et allât pour sa sûreté en royaume étranger. Or, je vous parlerai de lui quand il en sera saison.



## CHAPITRE XIX

Comment Bertrand alla aux capitaines des Grandes Compagnies et s'entendit avec eux.

Or il advint dans ce temps dont je fais mention, qu'on porta en France les nouvelles de la mort de la reine ; on le sut par tout le royaume. Dolent fut le roi et il eut bien raison ; ainsi fut la reine et le duc de Bourbon. Tous les chevaliers blâmèrent le roi Pèdre, qui avait fait tuer la reine traîtreusement.

Mais il y avait grande confusion au noble royaume, à cause de certaines Grandes Compagnies qui y étaient à foison ; il y avait là tant de gens, que créature vivante ne le saurait dire. C'étaient des gens de plusieurs contrées qui les guerres durant avaient suivi le parti des Anglais ; ils tenaient encore nombre de villes et de châteaux et mettaient le royaume à destruction. Ces gens se faisaient appeler Grandes Compagnies ; ils étaient secrètement d'accord avec le roi d'Angleterre et le prince son fils, et de jour en jour ne faisaient que chercher l'occasion d'enlever la Normandie et de mettre le roi Charles en sujétion.

A cause des grièves plaintes qui venaient au roi, des maux



que faisaient au peuple les Grandes Compagnies, qui allaient par le royaume, boutant feu, coupant les bras et crevant les yeux aux pauvres gens, ledit sire manda Bertrand Du Guesclin et d'autres seigneurs, pour avoir leur avis sur la manière de vider le royaume de ces gens :

« Que ferons-nous, dit-il, de ces brigands qui détruisent ainsi notre peuple ; ce ne sont que pillards et larrons. Si je mets contre eux ma chevalerie, je perdrai mes barons, qui sont nobles et puissants, et jamais plus je n'aurai de joie en jour de ma vie. Je voudrais bien qu'ils allassent contre le renégat Pèdre, qui a fait mourir notre sœur comme un tyran.

— Sire, dit Bertrand, le prince de Galles ne fait qu'imaginer, jour et nuit, par quelle voie il pourra vous enlever la Normandie et tant faire que vous teniez de lui votre terre. Bien vous savez que le roi Edouard, son père, et lui n'ont pas tenu les promesses qu'ils firent au bon roi Jean votre père. Soyez sûr que ces gens sont ici de par eux et qu'ils s'en fussent partis s'il leur eût plu ; vous savez aussi qu'ils sont forts et en grand nombre. Et à brieves mots, sire, je ne vous conseille pas de les guerroyer, car plus grande guerre pourrait en advenir. Mais s'il vous plaisait, pour exalter notre foi, de faire une armée et d'aller sur les Sarrasins du royaume de Grenade et de Benemarin<sup>1</sup>, il me semble qu'en donnant à ces gens de votre avoir et en les faisant absoudre par le pape, qui a jeté sentence sur eux, vous pourriez leur faire quitter le pays. Et s'ils étaient une fois hors du royaume, jamais ils ne pourraient, par leur puissance, ni par celle du roi Edouard ou de son fils, recouvrer les châteaux qu'ils tiennent. »

Le roi se tint à ce conseil, et il fut ordonné que Bertrand Du Guesclin irait aux capitaines des Grandes Compagnies pour traiter avec eux, et que, pour marcher contre les Sarrasins, il se ferait une très grande armée, dont il serait chef et conducteur de par le roi.

Bertrand Du Guesclin en eut le cœur fort joyeux ; il ne voulut point s'arrêter ; il appela son héraut et lui dit :

1. Le royaume de Fez.

« Va-t'en aux Grandes Compagnies vers les capitaines; tu les feras assembler et tu leur demanderas un sauf-conduit pour moi, car j'ai grand désir de leur parler. »

Le héraut monta sur son cheval et alla trouver ces gens, vers Châlons sur la Saône. Des sergents vinrent à sa rencontre; ils le reconnurent bien à la tunique qu'il portait<sup>1</sup>.

« Seigneurs, dit le héraut, or me veuillez mener droit aux capitaines; je veux leur parler.

— Vous les pouvez bien trouver, répondirent ceux-ci; ils sont assis ensemble au diner. »

Le héraut y alla, car il s'y fit mener; il trouva les capitaines dans un très riche hôtel; ils avaient auparavant fait partir l'hôte et avaient pris l'hôtel et buvaient bon vin qu'ils avaient mis en perce. Il y avait là Hugh Calverly, le Chevalier Vert, Mathieu de Gournay, Nicolas Scambronne, Gautier Huet, Jean d'Évreux, et d'autres chevaliers que je ne sais nommer.

« Seigneurs, dit le héraut, Dieu vous veuille garder! Vous êtes bonnes gens, on vous doit bien louer; vous avez bien à boire et à piller; et il ne vous faudra ni payer, ni compter. Bertrand Du Guesclin vous demande et vous prie qu'il puisse vous parler à tous en compagnie; il vous verrait volontiers.

— Par ma foi, gentil héraut, dit Hugh Calverly, je vous certifie que je verrai Bertrand ici de grand cœur; si les autres s'y accordent, je le veux volontiers, en ce qui me regarde; et je lui donnerai du bon vin, que j'ai en mon pouvoir; je puis bien lui en donner, il ne me coûte rien, ni denier, ni demi-denier.

— Et mon corps s'y octroie, dit Gautier Huet.

— N'ait droit qui le refuse, » ajouta le Chevalier Vert.

Chacun l'accorda de son côté, et un sauf-conduit fut juré et octroyé sans tricherie. Lors le héraut, qui eut le cœur joyeux, s'en revint à son seigneur. Il lui dit la nouvelle. Adonc Bertrand monte à cheval avec ses gens. Or ils chevauchent tant et si bien, que la Grande Compagnie avise Bertrand. Il vient dans l'hôtel et salue les capitaines.

1. A cause des armes de Du Guesclin, qui y étaient brodées.

« Dieu garde, dit-il, les compagnons que je vois là ! »

Lors ils s'inclinèrent et chacun s'humilia.

« Si Dieu le veut, dit-il, me croira qui voudra, je vous ferai tous riches ; il ne tardera guère.

— Soyez bien venu ça, ont répondu ceux-ci. Voire ! nous ferons tout ce qui vous plaira. Car jamais ne périra qui voudra vous croire. »

Hugh Calverly alla à lui, puis il l'accola et l'appela doucement ami et compagnon ; Bertrand lui dit qu'il n'a nul compagnon s'il ne veut faire ce dont il le prie.

« Bertrand, dit Calverly, si tôt qu'il l'écouta, mon corps vous fera très bonne compagnie de toutes les manières et comme il appartiendra ; j'irai partout où il vous plaira d'aller ; je guerroierai tout le monde de ça et de là la mer, hors le prince de Galles, mais jamais il n'advientra que je sois contre lui, car sitôt qu'il le voudra j'irai avec lui, je le lui ai juré depuis longtemps.

— Sire, dit Bertrand, je veux bien cela. »

Hugh Calverly commanda vite qu'on apportât du vin ; il lui fut apporté du meilleur qu'il y eût. Gautier Huet vint et le présenta à Bertrand, mais il lui dit que Huët boirait le premier. Ceux qui étaient là lui firent grand honneur ; aucun chevalier ne voulut boire, jusqu'à tant que Bertrand en eût essayé le premier ; quand il eut bu, il regarda les autres et dit :

« Beaux seigneurs, je ne vous mentirai pas ; voici un riche vin, je ne sais ce qu'il vous coûta.

— Jamais homme vivant n'en demanda denier, répondit le Chevalier Vert.

— Seigneurs, dit Bertrand, veuillez m'écouter ; je veux vous raconter pourquoi je suis ici. Je viens de par le roi de France, qui, pour sauver son peuple, voudrait volontiers faire tant devers vous, je vous le dis au clair, qu'avec moi vous vinssiez où je voudrai aller ; je vous suis garant et je vous veux jurer que j'ai grande volonté de grever les Sarrasins, avec le roi de Chypre, que Dieu veuille garder, ou d'aller à Grenade. Nous irons parmi les Espagnes, je ne le puis trop désirer, et si je pou-

vais y trouver le roi don Pedro, volontiers je le ferai courroucer, le vilain meurtrier qui a fait tuer sa femme. En Espagne nous pourrions largement profiter, car le pays est bon pour mener les vivres, il y a des vins qui sont friands et clairs et j'ai de mes amis qui y veulent aller : le comte de la Marche, Olivier de Mauny et d'autres chevaliers qui comptent se peiner pour trouver les Sarrasins, que Dieu veuille grever ! Et si vous me voulez accorder ce fait, je vous ferai bailler et délivrer par le roi et compter devant vous deux cent mille florins. Nous irons à Avignon, où je sais bien vous obtenir absolution de tous vos péchés. Et puis nous irons ensemble achever notre voyage. Je vous prie, pour Dieu, que chacun ait vouloir d'amender sa vie. Si nous voulions tous en notre cœur penser, nous pourrions bien de vrai considérer que nous avons assez fait pour damner nos âmes. Quand nous aurons plus fait, encore nous faut-il finir. Pour moi, je le dis, seigneurs, je ne fis jamais bien qui me doive être compté ; je n'ai fait que du mal, gens occire et tuer. Et si j'ai fait des maux, vous pouvez bien compter d'être mes compagnons et de me dépasser, vous pouvez vous vanter d'avoir fait pis que moi. Seigneurs, savez-vous ce que nous ferons. A Dieu faisons honneur et laissons le Diable. Voyons comment nous avons usé la vie : efforcé les dames et brûlé les maisons ; occis hommes et enfants et mis tout à rançon ; comment nous avons mangé vaches, bœufs et moutons ; comment nous avons pillé oies, chapons et poulets, bu les vins, violé les églises et les couvents ; nous avons fait pis que ne font les larrons. Les larrons vont voler, mais c'est pour leur nourriture ; tels il y a qui le font pour nourrir leurs enfants. Sachez que celui qui est pauvre peut à peine être prud'homme dans ce siècle. Nous sommes pires que les larrons, car nous meurtrissons les gens. Pour Dieu, amendons-nous : allons sur les païens. Je vous ferai tous riches, si vous croyez mon conseil, et nous aurons le Paradis aussi quand nous mourrons. »

Hugh Calverly répondit au brave Bertrand :

« Sire Bertrand, je vous suis garant que jamais nous ne vous faudrons et nous nous appellerons compagnons de foi.

Jamais nous ne nous séparerons l'un de l'autre, hors si le roi de France, à qui nous ne voulons nul mal, se prend de guerre avec les Anglais, car je suis homme-lige du prince de Galles qui tient la Guienne et les Gascons.

— Je le veux, dit Bertrand ; nous vous l'accordons. Consultez s'il vous plaît à tous les compagnons : si vous êtes d'accord, nous irons devers le roi et je ferai apprêter l'or que nous vous promettons. De vous tous, mes amis, je voudrais avoir le serment de faire le voyage que nous désirons si fort.

— Et nous vous le ferons, » répondit Hugh Calverly.

Il parla à tous les Bretons, à tous les Anglais et aux Navarrais et aussi aux Gascons, car il y avait gens de toutes les régions; Hugh Calverly, qui fut chevalier vaillant, fut souvent dolent de la guerre que se faisaient les rois de France et d'Angleterre.

Les uns furent joyeux, et les autres dolents ; car il y eut assez de pillards et de tyrans qui n'avaient pitié ni des femmes ni des enfants, et brûlaient les maisons, ainsi que des mécréants. Il y avait des bâtarde et des autres méchants qui redoutaient fort les peines et le travail, monter les montagnes et prendre les forts ; car le pays de France est beau et séduisant ; il a de bonnes viandes et des vins délicieux. L'un disait à l'autre :

« Que ferons-nous à Rome ? nous avons trouvé saint Pierre sur les champs. »

Mais les vingt-cinq capitaines s'accordèrent au fait que Bertrand disait ; ils jurèrent leur foi et firent des serments sacrés.

« Seigneurs, dit Bertrand, écoutez-moi ; je m'en irai parler au riche roi de France ; je vous ferai bailler ces deux cent mille florins et vous viendrez dîner avec moi à Paris, quand je vous le manderai et qu'il en sera temps. Et vous verrez le roi qui en sera joyeux. Et ne soupçonnez point de mal ; je ne fus jamais pourchasseur de trahison, et ne le serai jamais tant que je vivrai.

— Jamais plus vaillant homme ne fut vu sur les champs, dirent les chevaliers et les écuyers ; nous avons plus de créance et plus de confiance en vous qu'en tous les prélats et les hauts clercs de France et d'Avignon. »

Dès que Bertrand eut l'accord signé et scellé, il dit aux chevaliers :

« Vous viendrez à Paris quand j'y serai ; et je vous mènerai par-devant le roi. Et je vous prie que les forts soient livrés au roi. »

Ceux-ci ont répondu : « A votre volonté. »

Bertrand vint à Paris, où il trouva le roi ; il lui dit la vérité sur les Grandes Compagnies.

« Sire, dit-il au roi, j'ai accompli votre gré. Je mettrai hors de votre royaume toute la pire gent de votre domination, et je ferai si bien, que tous seront sauvés.

— Bertrand, dit le roi, la Sainte Trinité veuille garder ton corps et qu'elle te ramène ; que je te voie encore en joie et en santé.

— Noble roi, dit Bertrand, les capitaines ont fort grande volonté de venir à Paris, votre bonne cité.

— J'y consens, dit le roi, et bien le prends à gré ; qu'ils viennent au Temple, et là soit l'assemblée ; car il y a trop de gens ; ceux de Paris et la commune en pourraient être effrayés à merveille, et je ne veux rien avoir avec eux, hors amitié. »

Au mandement de Bertrand les capitaines vinrent à Paris, par bons sauf-conduits, et furent menés droitement au Temple ; ils y furent bien fêtés et dinèrent noblement, ils y reçurent maints dons. Là, tout fut scellé ; et tous les chevaliers qui eurent volonté de suivre Bertrand, Olivier de Mauny, Alain et Yvon son frère, Guillaume Boitel, Guillaume de Launoy et bien d'autres vinrent devant eux et firent amitié.

Bertrand avait en son propos d'aller encore plus loin qu'à Grenade, car il pensait renforcer le noble roi de Chypre, le hardi conquérant, le meilleur roi qui fut par delà. Mais cette entreprise fut défaite et annulée pour une aventure que vous ouïrez.



## CHAPITRE XX

Comment Bertrand alla à Avignon avec les Grandes Compagnies et comment il obtint du Saint-Père l'absolution et une grosse somme d'argent.

Bertrand mena tous ses gens à Châlons sur la Saône ; cette armée se mit en route pour Avignon. Bertrand en délivra ainsi le royaume de France, et le peuple l'en aima loyalement.

Donc Bertrand Du Guesclin, à grande compagnie, s'en alla vers Avignon. Et tant chevaucha cette chevalerie que l'on dit au Saint-Père <sup>1</sup> :

« Saint-Père, voici des gens qui sont fort à craindre ; ce sont les Grandes Compagnies qui ont évacué la France. »

Le Saint-Père en eut le visage marri ; il dit à un cardinal fort sage et savant :

« Allez savoir de ces gens pourquoi ils sont venus en cette contrée. Vous leur direz de par moi, je vous prie, que par le pouvoir de Dieu j'excommunierai toute la compagnie, s'ils ne s'en vont sans faire de dégâts. »

Le cardinal répondit :

1. Le pape Urbain V.

« Je vous l'accorde. J'irai leur parler, que ce soit sens ou folie. »

Il dit à un chapelain qui était de sa maison :

« Je suis dolent que l'on m'ait mis en cette affaire, car on m'envoie vers une gent enragée, qui n'a de conscience ni heure ni demie. J'aimerais mieux, par Dieu, n'y point aller. Plût à Jésus-Christ que le Saint-Père y fût en sa belle chappe; je crois qu'on la lui aurait assez tôt dévêtue. »

Le cardinal s'en alla hâtivement; il eût bien voulu avoir accompli sa tâche et en être revenu; il eût mieux aimé chanter sa messe. Il ne s'arrêta pas et vint à cette gent; il demanda à qui il pourrait parler, de la part du Saint-Père.

« Sire, dit un Anglais, vous saurez bien à qui parler prochainement. Bien-venu soyez-vous; apportez-vous de l'argent? Il nous convient d'en avoir assez vite, autrement nous ne partirons pas d'ici. »

Le cardinal en eut le cœur dolent. Il parut devant Bertrand et Arnoul d'Audrehem, le maréchal de France, qui était prud'homme, sage et bien parlant. Le comte de la Marche était là présent, ainsi que Jean d'Évreux, Hugh Calverly, Guillaume Huet, Olivier de Mauny, le Chevalier Vert, Robert Scot, qui s'entendait bien aux affaires d'argent, et beaucoup d'autres. Ils s'inclinèrent assez bénignement devant lui. Le cardinal fut hautement honoré. Il dit :

« Seigneurs, bons et vaillants chevaliers, le Saint-Père m'envoie à vous, c'est vérité, car volontiers il saurait toutes vos volontés, pourquoi vous êtes ici et pourquoi vous y venez. »

Le maréchal parla; il était bien endoctriné, car il était sage homme et fort modéré; il était fort aimé et loué par le roi de France; lorsqu'il revint d'Espagne, l'oriflamme lui fut baillée et délivrée, comme étant le plus prud'homme qui pût être trouvé.

Le gentil et vaillant maréchal d'Audrehem dit au cardinal, qui était bon clerc :

« Sire, nous vous dirons nos faits tout clairement. Voici des gens qui ont été tyrans et qui ont passé longtemps en



très mauvaise voie ; ils ont fait tant de maux au royaume de France que nul ne pourrait vous les raconter. Le pape, naguère, jeta sur eux sa sentence à cause de leurs meurtres et pilleries. Or, ils se sont accordés, tel est leur dessein, d'aller à Grenade sus aux mécréants. Nous pensions aller au royaume de Chypre, mais nous avons ouï des nouvelles trop mauvaises ; car le bon roi de Chypre a été assassiné, ce dont nous sommes dolents. Or il nous convient de marcher contre les mécréants et le roi de Grenade et tous ses alliés, pour mener ces gens que nous conduisons, afin que nul ne demeure en France. Par la volonté du roi Charles, qui leur a pardonné leurs offenses, ils sont venus ici en la compagnie de messire Bertrand Du Guesclin et du comte de la Marche, qui mènent cette armée à Grenade contre les Sarrasins, pour exalter la Chrétienté ; ils ont pris passage par ici pour obtenir leur absolution ; chacun est suppliant d'avoir l'absolution ; il en est temps. Vous direz au Saint-Père, dont le pouvoir est grand, qu'il nous veuille absoudre et ne nous refuse pas l'absolution, de coulpe et de peine, pour les maux griefs et lourds que nous avons tous faits depuis que nous fûmes enfants. Et en outre, de par toute l'armée, vous lui direz que pour servir Notre Seigneur et exalter la foi, le trésor de l'Église a été anciennement destiné à des usages tels que les besoins de cette armée, par laquelle grand bien adviendra. Adonc que notre Saint-Père le pape nous fasse présent de deux mille besans pour faire notre voyage. »

En entendant cela, le cardinal se remua le sang. Il leur dit :

« Seigneur, la somme est trop grosse. Vous serez bien absous, je n'en doute pas ; mais je ne réponds pas qu'on vous baillera de l'argent. »

Lors, Bertrand Du Guesclin parle promptement :

« Sire, dit-il, il convient d'avoir tout ce que le maréchal a demandé maintenant, car je vous dis pour vrai qu'il y en a grandement qui ne se soucient nullement d'absolution ; ils aiment mieux avoir de l'argent. Nous les faisons honnêtes malgré eux, nous les menons tous en pillage légitime, afin

qu'ils ne fassent pas de mal à la gent chrétienne. Dites entièrement le fait au pape, car nous ne pourrions les emmener autrement; encore quand ils auront de l'argent, seront-ils souvent en envie de mal faire. »

Le cardinal répondit :

« Je vous dirai bientôt la réponse du pape et son commandement.

— Sire, dit Bertrand, faites promptement; plus nous demeurerons, plus vous serez dolents. Nous irons nous héberger à Villeneuve. S'il y a pain et vin, nous en aurons à notre désir, ou nous démontrerons, sur les gens de là, nos mauvais talents. »

Le cardinal dit :

« Je vous prie bonnement que vous ne consentiez pas ainsi que l'on fasse nul mal en ce pays, mais qu'il y ait paix dès maintenant.

— Sire, dit Bertrand, je ne répons pas de les pouvoir tenir tous paisiblement; mais certes, j'en ferai tout mon pouvoir. »

Adonc le cardinal partit vite; il ne s'arrêta pas jusqu'à Avignon. Les gens de là désiraient ouïr des nouvelles; ils tenaient tout fortement fermé; ils s'étaient bien armés et avaient mis suffisamment de gardes aux portes et sur les murs. Le cardinal dit à quelques-uns :

« Nous aurons bonne paix, si nous baillons de l'argent. »

Il entra au palais d'Avignon; il trouva le Saint-Père dans sa chambre, regardant des fenêtres du palais les valets des Grandes Compagnies, qui couraient çà et là sur leurs chevaux, fourrageaient et pillaient le pays d'Avignon.

« Dieu ! dit le pape, ces pauvres gens se travaillent bien pour gagner l'enfer. »

Le cardinal lui dit :

« Saint-Père, j'ai parlé et j'ai montré vos raisons à Bertrand Du Guesclin, au comte de la Marche, au maréchal de France Arnoul, à plusieurs Anglais et à maints forts Bretons. En ces Compagnies, il y a des gens à foison; ils les mènent à Grenade, contre les Sarrasins, pour sauver leurs âmes : c'est leur

intention. Ils ont fait beaucoup de maux au royaume de France ; je vous viens apporter leur confession ; ils ont brûlé maints monastères et maintes belles maisons, occis femmes et enfants, violenté des pucelles et des dames de haut lignage, volé vaches, chevaux et moutons, pillé maints chapons, bu du vin sans le payer, enlevé maints joyaux, calices de monastères, argent et cuivre, dit maintes paroles pleines de malice et commis tous les maux qu'on peut faire, plus qu'on ne le pourrait dire en livre ni en chanson. Ils en crient merci et pardon à Dieu et aussi vraie absolution à vous.

— Ils l'auront, dit le pape, cela me vient bien à gré, pourvu toutefois qu'ils veuillent vider le pays. »

Mais le cardinal répondit :

« Vous n'en viendrez à bout si vous ne leur donnez deux mille besans. »

Adonc le Saint-Père dit une bonne raison :

« Merveille est de ces gens qui demandent argent et absolution ! On est accoutumé, quand on prend ici absolution, de donner denier, et il nous faut les absoudre et leur donner de l'argent : c'est bien contre raison, gentil cardinal. Où cette somme sera-t-elle prise en si peu de temps ? »

Le cardinal répondit :

« J'en dirai mon avis. Il y a en la cité des bourgeois suffisants et riches d'avoir et d'amis ; il conviendra de parler aux grands et aux menus, pour que le trésor de Dieu n'en soit pas amoindri. »

Les bourgeois furent appelés à un conseil pour trouver cette somme, et ils en furent marris. Ils promirent de payer la moitié des deux mille besans.

Les bons chevaliers du pays de France vinrent loger à Villeneuve. Le pape les voyait de son palais aller en fourrageurs dans le pays et amener dans leur camp vaches, moutons, oies, poulets et chapons, pain bis et blanc, les viandes et les vins qu'ils avaient trouvés et requis.

« Hé ! Dieu ! répétait-il, ces gens se peinent et font de pis en pis pour aller en enfer ! »

Le conseil du pape assembla l'argent ; ceux de la ville

furent taillés et malmenés, car chacun payait selon son pouvoir et délivrait du sien selon son état. On conta à Bertrand Du Guesclin comment les pauvres gens de la bonne cité payaient cette somme en grande pauvreté.

« Ha ! Dieu, dit Bertrand, je vois la chrétienté pleine de convoitise et de déloyauté ; cruauté, avarice, orgueil et vanité demeurent en la sainte Église. Ceux qui doivent garder la sainteté chrétienne et donner leurs biens pour Dieu, sont ceux qui les tiennent enclos et renfermés ; ils prennent partout, ils demandent tout et ils ne donnent rien vaillant de leur propre héritage. Par ma foi ! je vais en voyage en bonne volonté pour l'amour de Jésus-Christ et pour mettre ces gens-ci en sûreté ; mais je ne prendrai un denier monnayé de ce que ce pauvre peuple aura donné, si le pape ne me l'a délivré de son avoir. »

Quand l'argent fut prêt pour faire partir de là ces Compagnies, le prévôt d'Avignon vint droit à Villeneuve, où la chevalerie était logé ainsi que Bertrand et les siens ; il dit à Bertrand de ne point différer.

« Sire, l'argent est prêt, je vous le certifie, et l'absolution scellée et fournie. »

Bertrand lui dit :

« Beau sire, je vous prie, d'où vient cet argent ? ne me le cachez pas : le pape l'a-t-il pris dans son trésor ?

— Nenni, sire, répondit le prévôt ; mais la dette est payée par la commune d'Avignon ; chacun a donné sa part.

— Prévôt, je vous affirme, dit Bertrand Du Guesclin, que jamais nous n'en prendrons denier, en jour de notre vie, si ce n'est de l'argent venant de l'Église ; nous voulons que tous ceux qui ont payé la taille aient tout leur argent sans perdre un denier.

— Sire, dit le prévôt, Dieu vous donne bonne vie ! les pauvres gens seront fortement réjouis.

— Ami, dit Bertrand, vous direz au pape que ses grands trésors soient ouverts : que l'argent soit restitué à ceux qui l'ont payé ; vous direz que jamais il ne leur soit réclamé, car si je le savais, n'en doutez pas, fussé-je passé et allé outre

mer, je saurais bien revenir par ici, de telle sorte que le pape en serait courroucé et irrité. »

Ainsi, Bertrand et les siens furent payés de l'avoir du pape et des clercs tonsurés, et furent absous du tout et très bien confirmés, lui et tous les gens qu'il avait amenés.

Alors tout le harnais fut troussé et chargé, pour aller à Toulouse ; là fut le duc d'Anjou<sup>1</sup>, qui les reçut avec honneur et donna maints beaux présents aux chevaliers ; puis il appela Bertrand en son conseil privé :

« Bertrand, dit-il, écoutez mes avis, allez en Aragon ; don Pèdre, roi d'Espagne, y est entré et ravage les terres du roi d'Aragon. Et prenez parti pour Henri son frère que vous y trouverez ; c'est le roi légitime, nous le savons assez ; ce don Pèdre est un traître forcené ; il ne croit pas plus en notre loi qu'un malfaiteur ; il a fait mourir sa femme, qui était d'une si grande bonté et la plus loyale dame qui, sur cent, fût citée. Elle était notre cousine et sœur de la reine de France. Or, tirez-en vengeance, si vous m'aimez un peu.

— Sire, dit Bertrand, puisque vous le commandez j'en ferai tant qu'enfin vous vous en apercevrez. Par Dieu le justicier ! nous causerons grand dommage à don Pèdre le tyran.

— Voire ! dit le duc, car il veut pourchasser notre héritage sur nous et le gagner, et il a fait envahir la terre du roi d'Aragon.

— Sire, dit Bertrand, il a fait éveiller le chien qui dormait, veuillez me laisser arranger cette affaire à mon gré. »

Bertrand prit congé ; tous les chevaliers, écuyers et serviteurs partirent ; les chariots et les chevaux de somme se mirent en chemin et se peinèrent tant, qu'ils approchèrent de l'Aragon.

1. Frère du roi Charles V.



## CHAPITRE XXI

Comment Bertrand alla en Espagne combattre pour Henri de Transtamare, et de la prise des villes de Magalon et de Borja.

Don Pèdre était venu en Aragon, et le fier Espagnol boutait le feu et faisait tout piller; il fit souffrir maints troubles à son frère Henri. Le roi d'Aragon était à Perpignan et faisait mandement qu'on lui vint en aide contre Pèdre, qui chevauchait par le royaume et dévastait le pays.

Pendant que le roi Pèdre allait vers Perpignan, et avait conquis, en Aragon, des villes et des châteaux grands et forts, le comte Henri était dans son héritage, au château de Blamont, avec sa femme, ses enfants et en grande compagnie d'Espagnols, qui l'aidaient contre son frère Pèdre.

Quand il ouït les nouvelles du noble Bertrand et des bons chevaliers qu'il amenait, il alla à sa rencontre et lui fit demander un sauf-conduit, et Bertrand lui manda qu'il désirait aussi le voir. Alors Henri, qui souhaitait fort sa venue,

accourut le cœur joyeux. En s'abordant, l'un et l'autre s'inclinèrent. Tous les chevaliers saluèrent Henri et lui firent honneur, car ils connaissaient son aventure et savaient combien le roi Père régnait cruellement, admettait les Sarrasins à son conseil et soutenait les juifs.

Quand Bertrand vit Henri, il l'alla vite baiser avec amitié et lui dit :

« Beau sire, apaisez-vous, car, par la foi que je dois à Dieu le justicier, jamais homme vivant ne me verra rentrer en France tant que vous n'aurez la terre d'Espagne à gouverner; je vous ferai mettre la couronne sur la tête. S'il plaît à Dieu et si je vis, je crois y parvenir. Vous devez avoir la terre et l'héritage plutôt que votre frère qui ne vaut pas un denier, car il est mécréant; il a fait mourir sa courtoise épouse et a courroucé Dieu; si je suis venu, c'est pour le châtier. Certes, je lui ferai reconnaître Jésus-Christ.

— Sire, dit Henri, Dieu vous veuille aider! De vous j'ai bon besoin. »

Il fit loger Bertrand au châtel de Blamont, à l'entrée de l'Aragon, et tous les bons seigneurs qu'il menait avec lui et qui ne purent entrer dans le châtel, se logèrent dans la ville.

La nouvelle en alla tout droit à Perpignan, au roi d'Aragon qui demeurerait là. Quand il ouït conter que Bertrand arrivait avec les Grandes Compagnies, il s'en réjouit fort. Il envoya quatre bons chevaliers à Bertrand pour qu'il vint devers lui avec ses gens, disant qu'il lui ferait très grand honneur et profit.

Quand Bertrand le sut, il vint sans retard à Perpignan avec tous ses chevaliers. Ils allèrent au roi, qui les honora fort, les fit asseoir au diner et les fêta; puis il les mena dans sa chambre et leur dit :

« Beaux seigneurs, vous êtes venus pour aller à Grenade, on me l'a déjà dit. Mais je vous jure sur Dieu qui créa le monde, que la meilleure entreprise qui jamais se fera, sera de détruire don Père qui m'a si courroucé, car il est déloyal, il n'a point de foi, il aime et aimera Juifs et Sarrasins. Jamais pire homme ne but ni ne mangea. Il fit tuer sa femme, qui fut si bonne épouse, et bannit son frère pour le bien qu'il lui

montrait. Nous savons de vrai, n'en doutez pas, qu'Henri devrait mieux être roi d'Espagne que ne fait ce traître, qui jamais bien ne pensa ; car il est né de la riche dame que le roi Alphonse aima tant et qu'il tint comme sa femme tout le temps qu'il régna. Le roi l'engendra ainsi que trois filles fort belles que la dame porta et qui sont filles de roi ; quand Pèdre chassa Henri, il prit ses trois sœurs et les mit en prison.

« Seigneurs, or entendez, je vous dirai qu'il les emprisonna parce qu'Henri se disait roi de noble extraction et que la dame sa mère était femme du roi qui eut nom Alphonse ; et qu'un juif converti en avait dit les causes. Pour éprouver le fait, Pèdre ordonna de mettre ses trois sœurs parmi des lions ; mais elles furent délivrées, car il n'y eut lion qui ne se tint coi comme un gentil mouton entre ces trois dames ; nous vous afirmons que c'est la vérité.

— Noble roi, dit Bertrand, nous aiderons Henri ; nous le soutiendrons de tout notre pouvoir, et s'il plaît à Jésus-Christ, nous le couronnerons. Nous courroucerons au cœur le riche Pèdre ; nous le chasserons du royaume d'Espagne, et s'il plaît à Dieu, nous vengerons la bonne reine. »

Le comte de la Marche répondit :

« Nous vous en prions, car c'était notre tante. »

Le roi d'Aragon dit :

« Nous nous abandonnons à votre vouloir en tout ce que nous avons. Pour commencer, nous vous délivrerons cent mille florins d'or, dont nous vous ferons présent ; nous vous livrerons bœufs, vaches, veaux, moutons et brebis, blés, avoines et assez de vin.

— Et nous en trouverons en Espagne où le débat sera, dirent les chevaliers. Là nous irons piller et nous garderons notre argent. »

Or le conseil de ceux dont nous parlons fut fait. Mais le lendemain le roi d'Espagne, don Pedro, le sut par un espion qui écouta les nôtres, et s'en alla à coups d'éperons trouver le roi Pedro et ses chevaliers. Il ne s'arrêta pas qu'il n'eût vu don Pedro et s'agenouilla devant lui.



« Sire, dit-il, écoutez ! on vous dira une mauvaise nouvelle qui ne vous plaira pas !

— Comment ? dit le roi, dites comment nous va.

— Sire, c'est une gent qui est venue deçà ; c'est une compagnie qui s'appelle Blanche ; chacun a la blanche croix sur l'épaule et ils viennent de la France.

— Et qui la conduit ? demanda le roi.

— C'est Bertrand Du Guesclin. »

Quand le roi l'ouït, tout le sang lui mua ; il serra les dents, roula les yeux, et du grand saisissement qu'il eut, il détira sa barbe.

« Sire, dit Abraham, un juif qui était là, qu'avez-vous ? dites-nous comment vous va ?

— Abraham, dit le roi, si grand mal m'advient, qu'il me faudra fuir d'Espagne. Le grand aigle qui me chassera est venu : c'est Bertrand Du Guesclin qui me déconfira et qui couronnera mon frère Henri à Burgos. »

De la douleur qu'il eut, il se jeta à terre ; il fut dolent et eut le visage irrité.

« Aïe, las ! dit le roi, quelle funeste destinée ! l'aigle par qui je perdrai honneur et renom est venu en cette contrée ! mon frère me le dit, il y a bien un an ; je l'ai chassé à tort et par folle pensée, car il ne me disait que la pure vérité.

— Sire, dit le juif, rassurez-vous ; jamais il ne sera vu en votre vie que vous perdiez une bataille ; il n'en sera rien. Auparavant qu'ils aient Burgos, Tolède la vaste, Séville la grande qui est si bien fermée, ni Tudela qui est bien crénelée, ils pourront avoir du pire, si l'on en vient aux mains. »

Le roi Pedro répondit :

« J'ai le cœur effrayé ; je ne demeurerai pas ici, je veux faire la retournée ; je n'attendrais pas Bertrand pour tout l'or d'un royaume. »

Lors il fit mander en cette vesprée qu'au lendemain au point du jour, toute son armée fût prête pour partir sans délai vers la cité de Burgos. Il ne demeura chose qui ne fût troussée dans la nuit, et le lendemain l'armée se mit en route, laissant l'Aragon qu'elle avait pillé.

Pedro s'en vint sans retard à Magalon; il était de ce côté rentré dans son royaume. Il y avait là un bon châtel et une ville bien fermée; il y laissa une garnison comme il le devait, pour disputer à Bertrand l'entrée du pays de Burgos. Pedro garnit le pays comme il lui agréait, car il redoutait fortement la bataille contre Bertrand. Il mit un châtelain et une garnison dans la ville, et rassemblant ses gens, il leur dit à haute voix :

« Seigneurs, écoutez mes raisons. J'attends grande destruction en mon pays; Bertrand Du Guesclin m'amène maints larrons, pleins de trahison et de félonie. S'ils viennent en cet endroit, veuillez faire bonne défense contre eux. »

Ceux-ci ont répondu :

« N'en ayez affliction, nous ne redoutons ni Bertrand, ni Henri le Félon, ni toute leur puissance. Nous avons une bonne ville et les gens sont braves. Ils n'entreront jamais par ici dans notre contrée. »

Don Pedro parcourut ainsi maints riches châteaux d'alentour, puis il alla à Saint-Dornin et de là à Briviesca, une ville qui était bien fermée; on y mit garnison; il y avait quantité de Juifs et de Sarrazins qui avaient leur fort chacun en sa partie. De Briviesca, Pedro se rendit à Burgos, une vaillante cité où l'on couronnait les rois d'Espagne. Les bourgeois y sont nobles, riches et bien pourvus; les bourgeoises y sont de très belle apparence. Juifs et Sarrazins y habitaient et conseillaient Pedro, ce dont les chrétiens étaient très courroucés et dolents, et ils en haïssaient fort le roi.

Il fit garnir la cité à son commandement et la fit renforcer devant et derrière, creusant les fossés et rehaussant les murs. Il redoutait durement la venue de Bertrand et des autres chevaliers : c'étaient bons combattants et bons conquérants, et il y parut bien en Espagne.

Or, écoutez, seigneurs et chevaliers, et je vous parlerai de Bertrand et de la Blanche compagnie; il n'y avait dans l'armée chevalier ni écuyer qui ne portât la croix blanche, et pour ce, l'appelait-on la Blanche compagnie. Quand Bertrand et les siens parlèrent d'Aragon, ils furent bien pourvus à leur dis-

crétion ; on menait planté de vivres, à chariots et à bêtes de somme, en leur armée.

Bertrand appela son compagnon Henri :

« Sire, lui dit-il, par où nous en irons-nous plus tôt en Espagne pour trouver don Pedro, qui s'enfuit devant nous comme le mouton devant le loup, ou le cerf au bois devant le bon chien ? »

Le roi Henri lui répondit :

« Je connais bien la contrée ; il nous convient d'aller en premier à Magalon ; là nous entrerons à force ou à volonté.

— Or, allons-y brièvement, dit Bertrand ; allons conquérir, car il en est saison. »

La Blanche compagnie se va bien remuant ; ils ont tant cheminé, les vaillants chevaliers, qu'ils voient Magalon et son puissant châtel ; de là jusqu'à la ville, ils ne s'arrêtent pas. Bertrand se logea devant la ville. Henri alla droit à la porte et fit signe à ceux de là, qui l'avisèrent bien et vinrent à lui.

« Sire de Transtamare, demanda le capitaine, que faites-vous ici ? Que demandez-vous ?

— Capitaine, dit Henri, je vous demande la ville, je la réclame, comme vrai roi d'Espagne. »

Celui-ci répondit :

« Allez dans votre repaire et partez d'ici tôt et incontinent. Vous n'avez pas droit à un denier vaillant dans le royaume ; nous ne vous obéirons en rien.

— Par ma foi ! dit Henri, vous en serez dolent ; nous ne partirons pas d'ici avant que nous vous ayons détruits avec femmes et enfants ; Juifs et Sarrazins n'y habiteront plus. Bertrand en ce pays vous apporte votre mort. »

Ceux-ci ont répondu : « Nous ne le croyons nullement. »

Henri retourna vers les barons et leur répéta la réponse de ceux de la ville. Bertrand Du Guesclin dit :

« Nous leur donnerons l'assaut. Nous nous reposerons devant cette ville et nous nous apprêterons pour les assaillir. »

Ainsi fut-il fait. Ils préparèrent des carreaux pour les

arbalétriers et pour les archers afin d'attaquer la ville ; ils taillèrent aux bois des arbres et des buissons et les amenèrent par monceaux dans le camp. On vit ce jour-là tous les compagnons, très bien appareillés, lever haut leurs pennons et bannières. Les Anglais et les Bretons s'ordonnèrent et prirent leurs rangs ; là furent le maréchal d'Andrehem et Hugh Calverly, Guillaume Huet et son frère Josse, Guillaume Boitel et maints chevaliers ; il y eut de hautes sonneries de trompettes et de cors. L'assaut commença, qui fut grand et long. Les Espagnols se défendirent aussi fiers que des lions. Ceux du dedans, bourgeois et bourgeoises, barons et valets, jetaient de la chaux vive plein des pots.

Serviteurs, écuyers et jeunes bacheliers allaient aux fossés jeter des bancs et des bûches, tant qu'ils firent le fossé ras jusqu'au mur ; ils tirèrent si dru aux crénaux, pour grever les Espagnols, qu'ils n'osaient plus bouter la tête dehors.

Guillaume Boitel fit aller sa bataille jusqu'au mur ; il y livra assaut à piques et à hoes, tellement qu'il perça le mur ce jour-là ; ils entrèrent dedans pour grever les Espagnols ; ceux-ci vinrent pour les repousser, mais nos gens les renversèrent à terre ; il y eut bataille redoutable : têtes, pieds et bras fauchés et cervelles épandues. Nos gens montaient comme des singes à des échelles de corde qu'ils agrafaient, et Bertrand Du Guesclin ne se voulait pas reposer. Les Espagnols furent tellement effrayés, qu'ils furent repoussés dans le châtel ; tous les nôtres allèrent par toute la ville en pillant. La ville fut conquise au commencement de la nuit.

Nos gens firent prisonniers tous les Juifs et les Sarrazins qu'ils y purent trouver. Ils mirent un capitaine pour garder la ville. Ils voulurent s'y loger et y séjourner deux ou trois jours pour se reposer ; puis après ils la quittèrent. A deux lieues de là, ils trouvèrent une ville qui était fort digne de louange ; c'est Borja en Espagne, qu'on fortifia si bien. Les chevaliers vinrent là sans tarder et firent ordonner leurs logis par devant. Henri monta sur son cheval ; il s'en alla aux portes et se mit à parler :

« Faites venir ici votre capitaine pour parlementer et aviser avec moi. »

Le capitaine se présenta.

« Vassal, dit Henri, veuillez m'écouter ; laissez-moi, s'il vous plait, cette ville ; je suis Henri votre seigneur qui va se faire couronner. »

Le capitaine dit :

« Vous n'y pouvez entrer ; le roi Pedro, votre frère, que vous devriez aimer, nous l'a défendu, sous peine d'avoir les membres coupés. Vous savez que c'est un roi qu'on doit bien redouter et qui nous ferait tous mourir.

— Seigneur, dit Henri, je vous saurai bien garder, car j'ai les gens de France avec moi à gouverner ; nous ne partirons pas d'ici, quoi qu'il doive en coûter, que nous n'ayons pris la ville, et je vous ferai mourir ; je vous arrangerai comme ceux de Magalon. »

Le châtelain dit :

« Cessez de sermonner, car vous n'y entrerez tant que nous pourrons durer. »

Henri fut fort dolent quand il entendit ces paroles ; il conta la nouvelle à Bertrand Du Guesclin et à tous les chevaliers. Chacun jura Dieu que la ville de Borja serait assaillie. Lors ils s'ordonnèrent ; chacun s'avisa bien pour attaquer la ville ; et de ça et de là, il n'y eut petit ni grand, qui ne s'apprêtât. L'assaut commença un mardi matin et dura jusqu'à la nuit.

Les arbalétriers et les archers tirèrent, et les valets remplissaient les fossés. Ceux du dedans défendaient la ville, jetant pierres et cailloux sur nos gens, qui dévalaient dans les fossés. Nos compagnons dépeçaient les grands murs à piques, à hoes et à maints leviers pesants ; quelques-uns attachaient aux murs les échelles de cordes et montaient en haut vaillamment.

Il y avait un châtel séant dans la ville ; là étaient des Juifs félons qui jetaient de l'eau bouillante et du feu sur nos gens ; mais ceux-ci firent tant qu'ils montèrent en haut. Il y eut un Normand qui planta sur le mur la bannière de Bertrand et s'écria à haute voix :

« Barons, venez en avant ! la ville sera prise tôt et inconti-

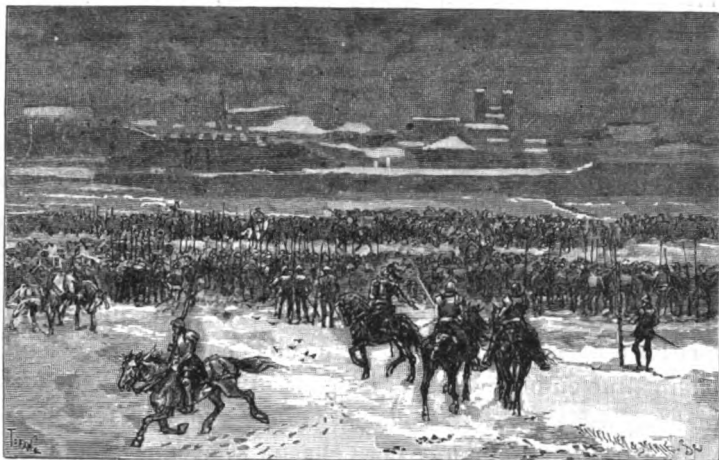
nent ; les Espagnols fuient à cette porte. Or, en avant bonnes gens, courez-leur sus ! »

Adonc l'assaut recommença si fort que nul clerc ne vous le dirait. Sergents et écuyers montèrent sur le mur. Ces arbalétriers entrèrent par force ; ils firent abaisser le pont devant une porte ouverte. Il y vint des Espagnols qui se prirent à appeler :

« Seigneurs, dirent-ils, nous nous rendons tous et à votre discrétion. »

Lors les dames s'allèrent toutes agenouiller ; et Henri les reçut à merci quand il les ouït parler.

Ils assiégèrent le bon châtel et firent juger et mettre à mort les Juifs ; plusieurs Sarrasins furent décapités ; mais ils ne voulurent toucher ni frapper les chrétiens ; tout leur fut pardonné par Henri ; il donna à Bertrand la ville et le comté qui étaient fort prisés. Les nobles guerriers séjournèrent là ; ceux qui avaient été blessés furent pansés.



## CHAPITRE XXII

Comment fut prise la ville de Briviesca et comment don Pedro  
quitta Burgos.

Ils allèrent à Briviesca pour assiéger la ville, une forte ville, comme je l'ai ouï témoigner, entourée d'un double mur qui fut grand et fier. Nul ne pensait que l'on pût jamais emporter cette ville dans un hiver. Le roi Pedro ne croyait pas que nos gens pussent s'y loger en un an tout entier. Il y avait là des Espagnols pleins de hardiesse, qui aimaient don Pedro et le craignaient fort. Quand Henri vint à eux pour faire sa sommation, ils ne tinrent pas plus compte de lui que du vent.

« Seigneurs, dit Henri, vous êtes folles gens si vous ne me recevez joyeusement pour suzerain. Je vous jure Dieu et le prends en garant que je vous donnerai franchise à votre commandement. »

Mais ceux-ci ont répondu : « Nous n'en ferons rien. »

Henri fut fort dolent quand il entendit ces paroles; il ne lui agréait pas que Briviesca lui fût tellement contraire. Il y avait bonne ville et bien fermée. Elle fut assiégée et ensermée tout environ. Quand nos gens eurent pris un peu de repos, ils se firent armer.

Bertrand commandait la première bataille, il leva sa bannière et passa ses gens en revue par-devant une porte qui était bien gardée. Là vinrent le comte de la Marche et le bon maréchal; le Bègue de Vilaines, le brave Karlouet, Hugh Calverly, Olivier de Mauny et tous les chevaliers. Il y eut maintes trompettes hautement sonnées, et ces gens se peignèrent pour livrer un grand assaut aux païens.

Ceux du dedans vinrent aux créneaux pour défendre l'entrée, et virent nos gens rangés et ordonnés; ils maudirent fort Jésus-Christ qui les amenait en cette contrée. Briviesca fut bien battue en brèche; mais les gens du dedans étaient fort bien appareillés. Les Juifs étaient le long d'un des côtés de la ville, par devant leur quartier; chacun avait une habitation fortifiée.

Ce fut un vendredi que notre chevalerie se mit sur les champs, et attaqua la ville de tous les côtés. Calverly fut dirigé avec ses Anglais droit vers la Juiverie. Bertrand fut dans la montagne et le comte Henri avec fort noble compagnie fut du côté des marais où l'herbe verdissait. Nos chevaliers firent tel assaut, que jamais ville ne fut plus âprement attaquée. Les Espagnols se défendaient comme gens bien armés; ils déchargeaient mainte seille bien remplie sur nos gens, qui rompaient le grand mur à l'entour. Les nôtres tombaient aux fossés: l'un brayait, l'autre criait, et ils retournaient aux remparts comme gens empressés. Bertrand attaquait les barrières avec sa hache d'armes et disait:

« Or en avant! Douce Vierge Marie! Assaillons aujourd'hui ces renégats! »

Tous ceux qui furent là, chevaliers et écuyers qui avaient été en terres païennes, par-devant Alexandrette et Satalie<sup>1</sup>, racontèrent depuis en mainte compagnie qu'ils ne furent jamais de leur vivant en tel assaut.

Les valets et les écuyers remplissaient les fossés; mais on avait bientôt renversé nos gens avec les matériaux pesants et les tonneaux pleins au ras de cailloux préparés sur les cré-

1. Ville de Syrie.



neaux ; celui qui en était atteint était mort ou blessé. Eustache de la Houssaye fut jeté aux fossés et eut le bras rompu ; il en souffrit beaucoup de peines.

Hugh Calverly avait mené ses gens vers la Juiverie ; ils assaillirent les Juifs ; ils revinrent aux murs avec des marteaux pesants et les frappèrent jusqu'à ce qu'ils fussent troués. Par la faute des Juifs et par leur lâcheté, ils entrèrent dans les murs et prirent les créneaux qu'ils gardaient. Alors les Juifs s'enfuirent.

Un Breton bretonnant monta sur les remparts et planta le pennon de Bertrand qui lui fut délivré. Il advint que pendant l'assaut Bertrand dit aux Français que les Anglais étaient entrés dans Briviesca, bien qu'ils ne fussent pas encore descendus aux fossés. Quand ils l'entendirent, ils se courroucèrent, car ils le croyaient bien. Adonc, ils renforcèrent l'attaque de telle vertu, qu'ils entrèrent jusqu'au milieu de la ville avant que les Anglais fussent au pied des murs.

Nos gens grimpaient de tous côtés aux échelles de corde comme des chats échauffés et rampaient en contre-haut en huant comme les hiboux. L'un criait : Guesclin ! l'autre : Calverly ! et l'on criait de l'autre côté : La Marche ! et Audrehem ! disant aux Espagnols : « Traîtres ! vous mourrez ! »

Ce fut en la semaine où Jésus fut peiné sur l'arbre de la croix. L'assaut fut plus rude, parce qu'en la ville il y avait assez de Juifs. Nos chevaliers criaient en haut :

« Espagnols forcenés, rendez-nous les Juifs, ou vous le paierez. »

Il fut fait un traité et donné un répit pour rendre les Juifs à nos gens ; on rapporta aux logis et aux tentes les blessés et ceux qu'on avait tués. Les Espagnols disaient :

« Amis, vous aurez les Juifs, puisque vous les voulez. »

Ils s'acheminèrent vers la Juiverie ; mais les Juifs avaient si bien fermé leur quartier qu'on ne pouvait entrer d'aucun côté. Les Espagnols disaient :

« Juifs, rendez-vous. » Et les Juifs répondaient :

« Vous en parlez pour rien ; nous voyons bien que vous

voulez nous livrer aux Français ; vous voulez nous trahir, pour vous tirer d'affaire. »

Ainsi disaient les Juifs qui étaient épouvantés ; ils défendirent l'entrée contre les Espagnols. Hugh Calverly et les siens assaillaient par derrière ; ils avaient pris les créneaux et perçaient le mur en cinq ou six endroits ; ils entrèrent dedans, pendant que les Juifs étaient aux prises avec les Espagnols ; ils leur coururent sus et les surprirent. Lors vous eussiez entendu crier laidement les Juifs et aussi les Juives et les petits enfants. Quand les Espagnols ouïrent leurs cris, ils laissèrent l'assaut et revinrent aux créneaux, d'où ils aperçurent nos gens ; ils leur firent signe. Alors Bertrand vint aux fossés avec d'autres gens d'élite. Le capitaine dit :

« Seigneurs, où sont Henri et Bertrand Du Guesclin ?

— Seigneur, je suis Bertrand, je vous le dis pour certain. »

Le capitaine dit :

« Francs chevaliers hardis, je rendrai la ville sans être plus assailli, sauf tout notre avoir et notre vie.

— Je l'octroie, dit Bertrand, selon votre dire. »

Le pennon d'Henri fut mis sur les créneaux, puis ils ouvrirent les portes.

Il y avait une tour de vieille antiquité où deux cents Juifs étaient montés. Un écuyer des nôtres entra après eux, mais il fut jeté bas d'un mortier ; pourtant, quand le brave se fut hâtivement relevé, il combattit les Juifs, en montant les degrés. Nos gens assaillirent cette tour ; mais les mécréants se défendaient bien.

Bertrand dit :

« Apportez-moi des graisses et oignez de tous côtés la porte de cette tour. »

Il fut fait ainsi qu'il demandait. Les Juifs furent brûlés, et le bon écuyer qui les suivit de si près mourut aussi dans cette tour : ce fut pitié de lui.

Hugh Calverly prit tous les Juifs, ils furent mis à mort, mais il y en eut bien cent cinquante de convertis. L'avoir des autres fut si bien partagé que les petits en emportèrent autant que les grands. Il y eut tant de Juifs occis ou morts dans les tourments

que nos gens montaient par-dessus leurs cadavres. Les Espagnols se rendirent pleinement à Henri et Briviesca fut conquise. Les nôtres s'y logèrent très noblement.

Il y eut là deux bourgeois qui en furent très dolents, ils sortirent en hâte de la ville et chevauchèrent âprement vers Burgos. Ils fuirent si bien, qu'ils vinrent tout droit à la cité, qui est fort grande ; ils trouvèrent au palais don Pedro et Fernand de Castro, qu'il aimait loyalement, car il tenait sa sœur en grand amour et lui avait donné promesse de l'épouser. Les bourgeois tôt et incontinent saluèrent don Pedro.

« Seigneurs, bien-venus soyez-vous ! dit le roi hautement ; que fait-on à Briviesca ? Que font nos bonnes gens ? »

Les bourgeois répondirent :

« On y fait malement, car Bertrand Du Guesclin et votre frère Henri ainsi que les autres nous ont livré assaut, mais de telle façon que jamais on n'en vit de pareil, et qu'on n'en verra pas jusqu'au jour du jugement. Ils ont conquis nos murs si fièrement, qu'ils ont pris notre ville à leur commandement, tué les Juifs et les Sarrasins aussi et occis de nos hommes largement. »

Le roi Pedro qui eut le visage courroucé leur dit :

« Vous mentez faussement. Vous avez reçu pour ma ville de l'or et de l'argent, comme faux traitres qui ne valez rien. Vous en serez pendus et accrochés au vent. Faux traitres ! fils de ribaudes ! Comment Briviesca pouvait-elle être prise et happée par force d'assaut dans une seule journée ? Cela ne peut être. C'est vérité vraie : vous l'avez vendue et livrée à Henri et à Bertrand qui a juré ma mort. »

L'autre bourgeois dit :

« Par la Vierge sainte, il n'y eut trahison faite ni méditée. Nous n'avons reçu ni argent ni monnaie d'or ; mais par force d'assaut et de combat de gens hardis et nombreux, d'arbalétriers et d'archers tirants à la volée, sans épargner leur vie ni craindre de blesser leur chair ni de saigner leur sang et répandre leur sueur, ils nous ont conquis notre ville. Il n'est ville ni cité si bien fortifiée en tout le monde, qui durât contre eux, la quinzième heure passée. Ce ne sont pas des gens de

nature créés, mais ce sont des démons de fait et de pensée qui sont venus en ce pays. Et s'ils veulent travailler ainsi à durée, vous n'aurez nulle cité, nul châtel haut situé, qui ne soit pris avant que l'année passe.»

Quand Pedro l'ouït, il se leva de son siège et lui dit :

« Faux traître ! fils de ribaude, vous mentez fausement ; cette parole que vous m'avez rapportée, vous me l'avez dite pour or et pour argent. Chacun de vous en aura la chair traînée sur la claie et puis vous serez pendus : ce sera votre solde. »

Le roi Pedro fut fort dolent et irrité quand il eut entendu les paroles des bourgeois ; il dit à Fernand de Castro qui était bien son ami :

« Par Dieu ! Fernand, or je suis bien perdu. Ce diable Bertrand est venu de çà pour accomplir ce qui a été prédit : qu'un étourneau viendrait de Bretagne, qui ferait émouvoir les oiseaux, qui aurait colombiers et pigeons pris et retenus à son commandement. Bertrand Du Guesclin s'est ici abattu ; il a fait sortir de France des diables dissolus. Or il est venu en Espagne pour me détruire, pour aider Henri le bâtard à se mettre sur le trône. Je ne sais vraiment ce que je deviendrai ; mais je veux par ma foi qu'on pendre ces deux-ci, car ils m'ont courroucé par leurs paroles. »

Il les livra aux sergents qui les menèrent tout nus au bois ; don Pedro les fit pendre en cet endroit. Il ne demeura guère qu'il ne fût courroucé, car d'autres bourgeois vinrent, qui confirmèrent leur récit. Quand Pedro sut au vrai le fait des chevaliers, l'assaut qu'ils avaient donné et comment ils avaient battu ses gens, il fut si dolent, qu'il se tint tout coi et ne dit plus un mot.

Don Fernand de Castro le réconforta fort ; c'était un chevalier sage et suffisant. D'autre part il y avait Jacob et ses frères Judas, Manessier et Abraham ; ils conseillèrent le roi qui avait confiance en eux.

« Barons, leur dit le roi, je vous tiens pour sages ; veuillez me conseiller, car il en est bien temps.

— Sire, dit Manessier, un traître Juif, je vous dirai la

vérité, je ne la cacherai jamais. Vous n'êtes pas en sûreté dans la cité de Burgos autant que vous le seriez à Tolède. Vous vous y garderiez bien ; le château est puissant et la ville est forte de bons murs, hauts et grands. Dites à vos bourgeois et manants d'ici qu'ils gardent votre ville, car c'est votre dessein d'aller à Tolède, à cause des bourgeois qui sont fort indisciplinés entre eux. »

Le roi Pedro répondit :

« J'y consens. »

Il manda ses bourgeois, qui vinrent aussitôt.

« Seigneurs, leur dit-il, entendez-moi ; j'ai été mandé à Tolède par mes bourgeois, car il y a entre eux des discordes dont je suis averti ; je les mettrai en paix, telle est ma volonté ; et je leur ferai tenir en sûreté tout ce qui me plaira, je le veux ainsi : il y aura peut-être beaucoup de têtes coupées. Gardez-moi Burgos, qui est une bonne ville ; si les Français y viennent, ne craignez rien, je vous enverrai du secours. Je manderai mes gens de Séville et d'ailleurs.

— Sire, dit un bourgeois qui fut bien avisé, mon sentiment est que vous croyez un petit conseil. Sire roi, vous mettez votre royaume en voie de perdition et vos sujets en grande douleur, vous qui savez la puissance que Henri et Bertrand vont amener brièvement pour assiéger la capitale de votre royaume, votre ville royale où vous fûtes sacré ainsi que nos rois. Depuis que Charlemagne s'y couronna roi d'Espagne, aucun roi d'Espagne ne fut couronné autre part qu'à Burgos. Et vous voulez laisser venir vos ennemis mortels assiéger cette ville ! Pour Dieu, sire, ne nous abandonnez pas ainsi, car seulement par votre présence un de nous vaudra mieux que dix si vous vous retirez autre part. Je crains fort que vous ne perdiez promptement la cité de Burgos, si vous la quittez.

— Comment dit Pedro, ne suis-je pas roi d'Espagne et couronné ? ne puis-je pas bien faire toutes mes volontés ? Et parler à mes gens, et dire mes secrets ? par ma foi ! peu s'en faut maintenant que vous n'en perdiez la tête.

— Sire, dit le bourgeois, vous pouvez bien l'ordonner,

mais ce que je vous en dis, ce n'est que par loyauté et pour votre honneur que je voudrais garder.

— Grand merci ! dit le roi qui se ravisa, je vous fais mon viguier<sup>1</sup>, vous tiendrez ma place ; je veux que vous fassiez toutes vos volontés.

— Sire, dit l'Espagnol qui était puissant, je ferai tant pour vous, que vous vous en louerez. »

Puis il dit à part lui :

« Si Henri vient ici, avec Bertrand le loué, je leur rendrai les clefs de la ville de Burgos. »

Le roi Pedro dit aux bourgeois :

« Amis, besoin est que je sois brièvement à Tolède ; je suis bien assuré de ma bonne ville de Burgos, qui est bien garnie de bonnes gens, pour résister aux Français. D'autre part je ferai à Tolède telle assemblée de gens de guerre que si Henri et Bertrand font long séjour dans mon royaume, je les combattrai. »

Ainsi partit de Burgos don Pedro avec les amis en qui il se fiait le plus. Fernand de Castro emmena sa sœur ; Abraham et Judas et Manessier y allèrent aussi ; tant chevaucha le roi sur le droit chemin de Tolède qu'il entra dans la ville. Il y fut bien reçu et chacun le fêta.

1. Lieutenant général, vicaire.

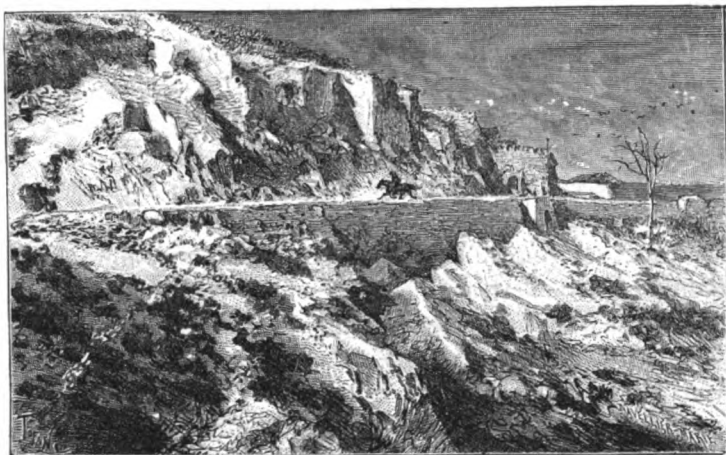


**TANT CHEVAUCHA LE ROI SUR LE DROIT CHEMIN DE TOLÈDE**

**(CHAP. XXII)**







## CHAPITRE XXIII

Comment Burgos se rendit à Henri de Transtamare et comment il y fut couronné avec la reine sa femme.

Un espion partit de Burgos et s'en alla à Briviesca où se trouvait Henri. Il vint à son hôtel et le demanda ; il fut mené à lui ; il s'agenouilla et lui montra vite une lettre qu'il avait. Le comte la lut, et, quand il sut tout ce qu'il y avisa, il fit mander Bertrand et mena grande joie.

« Sire Bertrand, dit-il, écoutez ce que l'on vous dira : Pedro, le mécréant, que je n'aimerai jamais, est parti de Burgos où il y a bonne cité ; il est allé à Tolède et y demeure. Il nous faut marcher sur Burgos ; je sais bien qu'il y a un bon parti pour moi, qui nous réjouira. »

Bertrand Du Guesclin lui dit qu'il l'y mènerait et qu'il le couronnerait tout droit à Burgos.

On fit donc crier à Briviesca que chacun s'apprêtât pour aller le lendemain, sans plus de délai, à la cité de Burgos. On vit là partout dresser le harnais, et porter aux charrettes lances et armures, arbalètes, carreaux, flèches pour tirer, tentes et pavillons, torches pour allumer, chaudières et

chaudrons pour cuire le dîner, et tout ce qui convient pour conduire une telle armée. On faisait porter à chariots et à chevaux de somme le pain, le vin et la chair salée. On fit lever bannières, pennons et lances.

Ils s'allèrent ordonner le lendemain matin. Avec l'avant-garde partirent ce jour-là le maréchal d'Audrehem, Olivier de Mauny et ses frères, Hugh Calverly, Nicolas Scambronne et Gautier Huet. Bertrand Du Guesclin fut à l'arrière-garde pour garder l'armée, avec le comte de la Marche, Guillaume Boitel, Guillaume de Launoy, Henri de Saint-Omer et maints bons chevaliers, que Dieu veuille sauver !

Or l'armée et la chevalerie chevauchèrent vers la cité de Burgos. Nouvelle fut ouïe dans la ville, que Henri et Bertrand s'en venaient à Burgos bannières déployées. La ville fut bien fermée, la herse abaissée et la grande cloche fut sonnée et retentit haut. Les Espagnols vinrent sur la place, ainsi qu'une grande compagnie de Juifs ; il y eut aussi des gens païens plus que je ne vous dirai. L'évêque de Burgos, qui était bien savant, fut mandé au conseil dont je vous parle. Quand ils furent assemblés sur la place, l'évêque commença ; sa voix fut bien ouïe.

« Seigneurs, dit-il, nous sommes venus ici en conseil pour nous gouverner bien et sagement. Vous voyez la douleur et le grand danger que nous attendons ici assez prochainement ; le roi Pedro s'en va, lui qui voit le péril. »

Un Espagnol parla après lui :

« Seigneurs, dit-il, il importe que nous ayons conseil, mais il n'est pas nécessaire que les trois lois et nations différentes soient ici ; cela ne doit pas plaire à maintes bonnes gens. Faites aller les Juifs d'une part vite et les Sarrasins d'une autre part pour tenir conseil ; chacun rapportera ce qu'il lui semblera bon de faire dans le cas présent. »

Ceux-ci ont répondu : « Vous dites bien, seigneur. »

Chacun se tira à part bien secrètement, et ils se communiquèrent leurs divers avis.

L'évêque de Burgos prit le serment des plus vaillants et de tous ceux qui avaient le plus de jugement ; il les fit jurer

sur le saint sacrement et sur les évangiles de tenir ce fait bien secret. Quand ils eurent fini, il leur dit :

« Mes enfants, je suis votre père spirituel et je suis tenu de vous conseiller loyalement selon mon sens. Je sais bien que le roi Alphonse eut Henri d'une riche dame qu'il avait fiancée; puis par le mauvais conseil de quelques barons, il la laissa et en prit une autre. Et vraiment, comme il lui avait baillé sa foi et qu'il en avait eu des enfants, rien ne pouvait défaire le mariage; Henri est donc né véritablement en légitime mariage. Et bien je sais que l'autre dame en eut Pedro qui règne et qui, par les raisons que je vous ai contées, serait bâtard plutôt qu'Henri, qui de droit devrait régner.

« Vous savez, mes enfants, comme Pedro est mécréant en Dieu et comme il a fait malheureusement mourir sa femme, qui était du haut et saint lignage de France et la meilleure et plus sainte dame qui fût en vie; et il y apparaît bien, car par elle Notre Seigneur fait de jour en jour des miracles très évidents. En deux mots, je conseillerais que nous reçussions Henri qui est notre sire légitime. Vous voyez comme Pedro vous a abandonnés. Et de plus vous savez assez comme il est haï de tous dans le royaume, car jamais il ne maintint la justice, et nous ne pouvons avoir secours de lui. En outre vous pouvez bien savoir que pour l'amour de la reine, la guerre ne nous faudra pas avec son lignage, tant que Pedro sera vivant; cette guerre nous est venue par sa famille. Vous pouvez faire ce que Dieu vous donnera en conseil et vouloir. »

Tous les Espagnols se tinrent au conseil de l'évêque. Après, les Sarrasins furent mandés. L'évêque leur dit :

« Or contez-nous votre fait et votre décision. »

Un Sarrasin bien sage et avenant répondit :

« Seigneur, voici les faits, je ne les cacherai pas. Nous voulons faire tous votre volonté et votre commandement. Nous vous aiderons de notre corps et de notre avoir. »

Le chrétien dit :

« Vous parlez bien. Nous tenons pour Henri et pour Bertrand.

— Voici un riche conseil, » dit le Sarrasin.

Lors les Juifs furent mandés promptement. L'évêque leur demanda leur avis.

« Seigneur, dit un Juif, à qui on avait donné mission de répéter ce qui avait été décidé, nous ne dirons rien de ce que nous avons pensé, si vous ne nous promettez bien et jurez, sur votre loi et votre honneur, que si nous ne sommes tous d'accord avec votre conseil, vous nous laisserez partir de la bonne ville et que nous aurons notre avoir en toute sûreté, pour sortir d'ici en vie et en santé, et aller demeurer où nous serons saufs : en Portugal, s'il nous venait à gré, ou en Aragon, pour être plus à notre aise. »

Les Espagnols répondirent :

« Il vous sera juré et nous tiendrons notre serment très bien et entièrement.

— Par ma loi ! beaux seigneurs, dit le Juif, je ne le cacherai pas : nous disons et tenons d'accord pour fait de vérité, qu'un chrétien ne vaut rien lorsqu'il fausse sa loi, nous ne vous en dirons pas plus ; or, avisez-vous ; car si un Juif avait pris la chrétienté et qu'il aimât les chrétiens et leur montrât amitié, nous n'en attendrions nul bien, ni nulle loyauté. »

Tous les Espagnols prisèrent bien le dire des Juifs ; l'un disait à l'autre :

« Ces paroles sont bien fondées ; ce fait a été dit pour Pedro, notre roi ; or, il faut qu'il soit rejeté et tenu pour ennemi. »

Adonc de toutes parts on s'écrie :

« Henri ! nous tenons Henri pour notre sire et notre ami, et Pedro demeurera notre mortel ennemi. »

A ces mots on prit deux cordeliers ; on manda brièvement par écrit à Henri qu'il vint hardiment et qu'il serait accueilli.

Les cordeliers s'en allèrent par champs et par landes, jusqu'au camp de Bertrand. Les bons chevaliers et les écuyers de renom étaient tous assis dans un riche manoir à douze lieues de Burgos. Sitôt que Bertrand vit les deux clercs, il dit à Henri :

« Voici deux cordeliers qu'on vous a dépêchés ; c'est un signe de paix ou de quelque répit.

— Sire, dit Henri, Dieu nous garde de pire ! »

L'un des deux cordeliers, qui était fort prud'homme, salua hautement les chevaliers et leur dit :

« Seigneurs, loué soit le nom du roi du Paradis, gardée soit la cité de Burgos ! Les barons, écuyers, bourgeois et bourgeoises, l'évêque, les chanoines et les gens des couvents, les Juifs et Sarrasins vous mandent tous salut. Et la conclusion est telle, que nous vous livrerons les clefs de la cité ; nous vous y laisserons entrer ; nous nous rendrons aussi au bon roi Henri, nous l'appellerons roi et le couronnerons ; par cette convention, dont nous sommes garants, il se maintiendra en Espagne comme un homme loyal, comme le roi Olivier, qui fut fils de Léon. »

Le noble Henri leur dit :

« Nous vous en remercions ; et s'il plaît à Jésus, nous maintiendrons loyauté. »

La joie de tous les barons fut grande. On fit maints riches dons aux cordeliers, et le roi Henri leur dit :

« Savez-vous ce que nous dirons ? Saluez de notre part les nobles et les bourgeois. Je suis tout prêt à aller à Burgos et à accomplir les conventions. Demain, s'il plaît à Dieu, nous partirons d'ici. »

Alors ils burent des vins à grand'foison et les cordeliers retournèrent à Burgos.

Or, les nobles Espagnols convinrent de sortir de la cité et d'aller au-devant d'Henri avec le clergé portant croix et gonfalons et chantant des psaumes. Les bourgeois, l'évêque et le clergé s'allèrent apprêter et sortirent de Burgos au soleil levant, portant haut la croix et les gonfalons, et chantant : *Te Deum laudamus !* Il y avait huit bourgeois, qui étaient sergents ; ils portaient huit lances toutes droites, où il y avait huit clefs qui pendaient à cause des huit portes qui étaient à Burgos, tant devant que derrière. Les bourgeoises de Burgos étaient demeurées ; elles étaient noblement parées et de si doux semblant, que chacune paraissait la femme d'un sultan ou du bon roi de France. Ainsi vont les gens dont je vous parle ; ils cheminèrent quatre lieues, ou plus, avant qu'ils trouvassent Henri.

Quand le gentil comte vit approcher cette compagnie, il leva ses mains et son cœur s'attendrit ; il s'écria :

« Seigneur Dieu, veuillez garder de toute affliction ceux qui me font aujourd'hui si grande compagnie, donnez bonne vie et santé à Bertrand ; donnez joie et honneur aux chevaliers qui sont venus ici à mon aide. »

Alors il s'en vint à Bertrand et lui bâilla la main.

« Ah ! Bertrand, dit-il, que Jésus te bénisse ; car aujourd'hui par toi ma chair est exaltée. »

Le comte Bertrand lui répondit :

« Je ne vous faudrai pas, tant que vous n'aurez toute l'Espagne en votre pouvoir. Jamais le faux mécréant qui fit mourir la dame de si noble lignée n'en tiendra rien. »

Les chevaliers se mirent en troupe ; le plus couard valait Richard de Normandie ; aussitôt que le clergé approcha, ils descendirent à pied et allèrent à l'évêque, qui les bénit tous. Le roi Henri vint là et fêta l'évêque, lequel lui dit :

« Sire, nous vous tenons pour roi en cette contrée ; veuillez nous tenir en franchise comme le roi Olivier. »

Le comte Henri l'octroya volontiers. Alors les barons remontèrent à cheval et se mirent en chemin droit à Burgos, démenant bonne vie.

Le brave Henri et sa gent honorée entrèrent à Burgos. Il n'y eut cloche qui ne fût haut sonnée ; nos gens furent hébergés la nuit aux faubourgs ; Henri vint au palais, où sa chambre était préparée. Il y fut fait un souper de viande bien ordonné, où il y eut des dames et plusieurs bonnes gens qui étaient de l'armée. S'ils furent bien servis, ne le demandez pas. Cette vesprée passa en délassements et aussi toute la journée du lendemain.

Puis Henri manda sa courtoise épouse, qui se tenait renfermée dans un châtel, courroucée et irritée que son seigneur Henri fût chassé d'Espagne. Mais quand elle sut la vérité et comment elle serait couronnée reine, jamais dame ne fut si bien réconfortée. Elle était belle, bonne, plaisante et bien endoctrinée.

Elle se mit en chemin, avec les sœurs d'Henri, sur un

noble chariot d'un travail précieux ; mais quand elle approcha de la cité de Burgos, la dame monta sur une belle mule, dont la selle était dorée et entourée de pierres précieuses ; le chanfrein était de pareille œuvre. Quand elle fut aperçue et bien regardée, on alla dire à Bertrand en secret :

« Sire, voici la dame qu'Henri a épousée ; elle entrera tantôt dans la cité. »

Dès que Bertrand l'ouït, il ne s'attarda pas ; il monta sur une mule qu'on lui avait donnée. Hugh Calverly, Olivier de Mauny, Jean d'Évreux, Gauthier Huet et maints princes dont je ne parle pas, sortirent avec lui de Burgos ; ils rencontrèrent, à une demi-lieue, la dame qui était plus blanche qu'une fée.

Quand elle vit venir les chevaliers, elle descendit vite de la mule. Chacun mit pied à terre pour servir la dame ; Bertrand s'en vint à elle, il l'alla saisir et lui dit doucement :

« Puissiez-vous venir à bien ! Il vous faut remonter sans délai.

— Je ne le ferai pas, sire ; vrai ! je dois bien venir à pied à la rencontre de ceux qui me font ainsi honneur et service. J'étais pauvre dame, vous m'avez faite riche ; je n'avais rien à donner ni à partager à autrui, j'étais sans habits, vous m'avez fait vêtir ; je vivais dans les ténèbres, vous m'avez éclairée. Je prie Dieu, qui voulut mourir pour nous, qu'il vous fasse mérite de l'honneur que vous me faites, car je ne puis vous le rendre ni vous servir. »

La dame adressa à tous les chevaliers tant de si belles paroles, en jetant maints soupirs, que tous ceux qui la purent voir disaient l'un à l'autre :

« Cette dame est bien digne de tenir le royaume. »

Les chevaliers firent remonter la dame et se remirent en selle sans plus de délai. Les sœurs d'Henri regardaient beaucoup Bertrand ; l'une dit :

« Je vois ici merveille à penser de ce Bertrand, dont j'ai tant ouï parler. Il est merveilleusement laid pour qui veut le regarder, et pourtant je l'ai tant ouï priser et honorer ! »

La seconde répondit :

« Dieu veuille le sauver ! On doit mieux aimer la bonté que la beauté. C'est le plus vaillant qui soit jusqu'à la mer ; le plus aventureux à chercher les batailles, le plus heureux à conquêter les châteaux, que l'on pourrait, dit-on, trouver dans ce siècle. »

La troisième dit :

« Or, veuillez bien regarder ; il a bon corps d'homme et mine de sanglier ; les poings gros et carrés pour porter l'épée ; les jambes et les cuisses pour endurer grande fatigue. Je prie Dieu, qui se laissa tourmenter sur l'arbre de la croix pour nous racheter, qu'il le fasse sortir de ce siècle à honneur ! »

Or, les gentils chevaliers emmenaient la dame dans la cité, à joie et à délices. Les bourgeoises de Burgos vinrent à sa rencontre vêtues richement. On lui fit grande fête de paroles et de rires. Les bourgeoises disaient :

« Dame, soyez bien-venue ; que votre corps soit béni ! vous êtes notre reine et notre dame à tous. »

Et elle leur disait :

« Dames, très grand merci ! Vous me trouverez bonne en faits et en dires. »

A l'entrée de Burgos, la reine descendit pour aller à pied jusqu'à l'église Notre-Dame, qui est la maîtresse église. Là descendirent le comte de la Marche et le maréchal d'Andrehem, qui menèrent la reine par la main à l'église et de là à son palais, où il y eut grande fête. Le lendemain, toute la ville fut tendue, et le dimanche en suivant, en l'an mil trois cent soixante-six, furent sacrés et couronnés Henri roi d'Espagne et sa femme, qui était dame de grande vaillance. Le service fut dit par l'évêque de Burgos.

Le roi et la gentille dame furent ramenés au palais, qui était de marbre ; ils y furent accueillis à joie et à honneur. Le dîner fut noble et rempli de tous biens, de gelinottes, de grues, de pluviers, de chapons rôtis et de riches vins, des meilleurs du royaume. On ouït les chants de maints ménestrels. La fête fut grande, de nobles joutes y furent faites. Ménestrels et hérauts y furent bien partagés.



Chacun reçut de beaux dons et fut bien vêtu <sup>1</sup>. Après le sacre, Henri donna à Bertrand le duché de Molina ; le Bègue de Vialaines eut le comté de Ribadea.

Le mardi d'après, le comte de la Marche, qui était des fleurs de lis, fit chanter neuf ou dix messes pour l'âme de la reine assassinée, dans l'église où son corps était enseveli.

1. La coutume était de donner ainsi des vêtements ; on a vu Du Guesclin donner *un bon jupon de soie* au héraut de Lancastre.





## CHAPITRE XXIV

Comment Tolède et Cordoue se rendirent à Henri et à Bertrand.

Un Espagnol s'en vint à force d'éperons droit à Tolède, sans nul retard. Il trouva le roi Pedro dans son châtel ; il avait avec lui Jacob et Abraham, Fernand de Castro et d'autres chevaliers à foison. L'Espagnol lui dit, en se tenant à genoux :

« Sire, je vous parlerai de ceux de Burgos.

— Comment ! dit le roi, n'en avez-vous pas de bien à dire ?

— Sire, répondit l'Espagnol, voire ! je vous le dirai sans nulle méprise. Ceux de Burgos vous ont fait mauvaise trahison ; votre cité est rendue sans avoir reçu d'assaut, ils l'ont rendue à Henri, votre frère bâtard, et à Bertrand sans bataille ni combat. La Blanche compagnie est en possession de la ville de Burgos ; ils ont couronné Henri en grand amour ; tous ont juré, chevaliers et barons, qu'ils mettraient tout votre royaume

sous la domination de votre frère et qu'ils vous en chasseraient. »

Quand le roi Pedro l'ouït, il baissa le menton :

« Aïe ! las ! dit-il, voici une mauvaise aventure ! Je perdrai ma terre par Bertrand le traître ; il ne me demeurera ni cité ni maison. »

Un Juif qui eut nom David, et qui connaissait bien la science d'astronomie, lui dit :

« Voire ! sire roi, je n'en ferai pas mystère ; j'ai étudié au livre de Jason. Le sort est en déclinaison sur vous ; vous serez un temps en la tribulation de Nabuchodonosor, qui perdit son royaume ; vous perdrez le vôtre, mais pas à toujours ; n'en ayez chagrin, car vous reviendrez encore en domination et vous prendrez vengeance de vos ennemis. Et l'aigle sera mis en cage par le fait d'un faucon, qui volera pour vous, pour relever votre trône ! Seigneur, vous verrez cela dans cette saison. »

Le roi Henri était à Burgos avec le comte Bertrand. Les vaillants chevaliers tinrent conseil et résolurent qu'ils iraient à Grenade, qui est plus avant. Quand Henri l'ouït, il en eut le cœur dolent ; il manda les chevaliers ; dès qu'il les vit, il dit en soupirant :

« Seigneurs ! par Dieu le Tout-Puissant ! si vous me laissez ici, où je n'ai rien vaillant, Pedro reviendra avec tant de gens de guerre, qu'il ne me laissera ni cité ni châtél, voire ni femme ni enfant. Seigneurs, où irez-vous faire plus grand bien, que de conquérir l'Espagne ? vous y trouverez assez de Juifs et de faux mécréants, et aussi de Sarrasins, qui sont puissants ici. Tuez les Juifs et les Sarrasins. J'abandonne à vos gens ce qu'ils trouveront : je ne veux pas un denier vaillant de tout l'avoir. Partagez à vos gens ce qu'il conquerront, jusqu'à tant que Pedro s'en aille comme un valet. »

-La reine vint en pleurant tendrement.

« Ah ! seigneurs ! dit-elle, restez avec nous ; je vous donnerai bonne solde, à votre commandement, or, argent, bijoux, tout ce que j'ai vaillant. Je n'aurai ceinture, ni tasse ni chose quelconque, que je ne veuille donner, n'en doutez pas. Quand

je devrais boire au verre toute ma vie et n'avoir qu'une robe de bougran<sup>1</sup>, je veux tout donner sans avoir de reste, jusqu'à ce que je sois délivrée du tyran. Beaux seigneurs, les Espagnols sont si versatiles, qu'ils nous laisseront à l'abandon, si Pedro vient en avant. »

Quand les chevaliers ouïrent la reine conter toutes ces raisons, ils se prirent à songer. Le Bègue de Vilaines commença à parler.

« Ça, dit-il, je ne vous cache pas que j'ai toujours ouï dire et raconter que celui qui commence et ne poursuit pas ne peut profiter. Nous pouvons sauver nos âmes ici, tout aussi bien qu'en allant conquérir le pays de Grenade. Nous pouvons bien trouver ici Juifs et Sarrasins et soutenir le droit d'Henri. Si l'on veut me croire, nous irons sans retard à Tolède pour écraser Pedro. »

Quand la reine l'ouït, elle alla l'embrasser.

« Ah ! chevalier ! s'écria-t-elle, Dieu te veuille sauver !

— Il nous faut demeurer, dit Bertrand Du Guesclin, pour occire ce mécréant.

— Ce fait est à promettre, dit Arnoul d'Audrehem. La reine est vaillante et elle agit bien. Le roi vous fera donner vos soldes tant que chacun le voudra servir et honorer. Pour moi je ne veux le montant d'un denier ; je suis un vieil homme, je ne veux plus amasser, j'ai assez pour avoir ma vie et pour donner.

— Je veux demeurer, dit Hugh Calverly.

— Je ne vous faudrai pas tant que je pourrai durer, dit Gautier Huet.

— Par ma foi ! dit Scambronne, je n'en dois pas partir. Jamais en Angleterre je ne veux retourner, si les deux rois ne font renouveler la guerre. »

A ce jour, tous les chevaliers furent d'accord d'aider entièrement le roi Henri et de chasser le roi Pedro hors d'Espagne. Avant de partir, Henri tint un conseil où furent le comte de la Marche, Bertrand Du Guesclin, Olivier de Mauny, le maréchal

1. Sorte de bure ou drap grossier.

d'Audrehem et plusieurs autres de France, sans qu'aucun Anglais y fût appelé, car on ne s'y fiait pas trop à cause de la déloyauté qui fut souvent trouvée en eux. Par la volonté du roi, Bertrand parla le premier.

« Seigneurs, dit-il, il est véritable que Pedro est à Tolède, où la cité est grande, forte, riche et puissante. Il y a beaucoup de sages hommes qui voudraient être délivrés de Pedro, qui n'a secours à attendre de nulle part. Je conseillerais que la cité fût assiégée tôt et brièvement, dans l'espérance qu'elle sera rendue et que Pedro sera pris, s'il ne la quitte : car les bourgeois verront vite qu'ils ne pourront endurer le siège longtemps, ni résister à votre chevalerie. »

Tous les chevaliers s'accordèrent à cela ; ils firent trousseur le harnais et firent charrier, à mules et à chariots, tout ce de quoi l'on pouvait avoir besoin dans l'armée, et le lendemain le roi et toute la chevalerie partirent pour Tolède.

Un espion vint dire au roi Pèdre :

« Sire, veuillez prendre conseil, car Bertrand Du Guesclin pense à chevaucher. Le bâtard votre frère a fait venir sa femme. Chevaliers et écuyers ont juré votre mort. »

Alors le roi Pèdre se prit à se troubler :

« Ah ! fortune ! dit-il, tu me veux assaillir ! »

Il fit vite envoyer à ses bourgeois, pour qu'ils vinssent lui parler et le conseiller.

« Seigneurs, leur dit le roi, je vous le dis sans détours ; la fortune me court sus et me fait trébucher ; je crois bien qu'elle ne fait que tourner pour me faire choir au plus profond du trou. Vous avez une bonne ville, les murs sont entiers ; les fossés sont forts ; vous pourrez bien tenir un an tout entier, car vous avez assez à boire et à manger. Je sais bien que mes ennemis vous viennent assiéger : c'est mon frère le bâtard qui les conduit, car ils l'ont couronné à Burgos, je ne puis le nier. Je vous prie, seigneurs, et je vous requiers que vous me vouliez tous aider et conforter, comme votre souverain légitime, j'en ai bon besoin. J'irai à Séville chercher du secours. Pour que je puisse venger cette honte, je me voudrai allier au roi de

Benemarin<sup>1</sup> et au roi de Grenade, s'ils me veulent aider. Il me convient de partir et de m'éloigner de vous; il me faut aller et chevaucher en petite compagnie. »

Ceux-ci ont répondu :

« Or pensez à avoir et à presser le secours. Nous garderons la ville de bon cœur. »

Adonc le roi Pèdre fit trousseur son trésor; il avait tant d'or et tant d'avoir, tant de joyaux précieux, qu'il en fit remplir un chariot à cinq chevaux. Là fut sa table d'or qu'on ne pouvait estimer; rois, ducs, ni princes n'ouïrent jamais parler d'une telle table. Elle était toute d'or et se ployait en croix avec des charnières d'or fin, qui fort justement et gentiment fermaient. Elle était entourée de pierres précieuses, de perles d'Orient et de maints diamants. Il y avait mainte œuvre d'azur et de sinople, où il y avait taillé des images de Roland, d'Olivier et des douze pairs, comment ils furent vendus à Marseille et occis en combattant à Roncevaux. Au milieu de cette table était une escarboucle si claire et si puissante, qu'elle rendait clarté par la nuit, au jour défaillant, comme le soleil luit à midi. Et près de l'escarboucle, il y avait une pierre qui avait tant de vertu, qu'aucun homme ne pouvait apporter nul poison que la pierre ne changeât sur l'heure et ne devint toute noire et semblât se changer en charbon. Don Pèdre la donna plus tard au prince de Galles.

Le roi Pèdre s'en alla avec son trésor, parmi une forêt, tout droit à Cordoue, à quinze lieues de là. Or je vous parlerai de lui, quand le point en sera, et je dirai comment le roi Henri s'avança sur Tolède, avec Bertrand Du Guesclin et les bons chevaliers en qui il se fiait.

Il fit dresser ses tentes assez près de la ville, et courut le pays pour lever sa proie. Les habitants des villages s'effrayèrent rudement et se sauvèrent à Tolède : chacun y amena son corps et son avoir, sans que rien demeurât dehors. Le roi Henri manda à la cité qu'on vint lui parler et donna un sauf-conduit.

1. Royaume de Fez, aujourd'hui le Maroc.

L'évêque de Tolède assembla les plus grands bourgeois et leur parla fort sagement.

« Seigneurs, dit-il, vous savez bien que le roi Pèdre s'en va ; il emporte avec lui son trésor et ne nous laisse rien : cela me signifie qu'il ne reviendra plus. C'est un mécréant roi et il lui mésadviendra ; si nous l'attendons le peuple y perdra ; or avisez-vous, car ces gens-là, qui sont avec Henri, savez-vous combien il y en a ? S'ils nous ont par force, rien ne nous demeurera. »

Quand les bourgeois ouïrent l'évêque ainsi parler et qu'ils surent que don Pèdre avait fait emporter son trésor, ils dirent :

« Rendons-nous ; laissons aller don Pèdre ; c'est un roi sans pitié. »

Alors ils firent donner les clefs de la ville à l'évêque afin qu'il les présentât au roi Henri. L'évêque sans s'arrêter partit avec quatre bourgeois qui savaient bien parler. Ils trouvèrent le roi Henri avec Bertrand et les bons chevaliers. Henri envoya au-devant de l'évêque et le fit joyeusement amener devant lui. L'évêque salua le roi et lui dit :

« Noble roi ! Dieu vous veuille garder ! Voici ceux de Tolède qui vous viennent livrer les clefs de la ville. La cité de Tolède et le pays d'alentour se rendent à vous, et vous requièrent humblement que vous y veuillez entrer demain et que, de votre grâce, vous leur juriez de maintenir et garder leurs libertés et franchises. »

Le roi Henri répondit :

« Je m'y veux bien obliger. »

Alors le roi y fit héberger les barons ; et dehors, aux faubourgs, les autres demeurèrent. On présenta là maints joyaux à Henri ; il les reçut, puis les fit porter vite aux chevaliers : tout leur fut partagé, selon leur qualité ; il n'en retint pas un seul denier pour lui.

Le roi Henri sut que don Pèdre était à Cordoue ; alors il demanda à l'évêque quel chemin il y avait. L'évêque lui répondit qu'il fallait entrer dans une forêt qui lui semblerait longue ; elle avait quinze lieues de côté et cent de long, qu'on

mesura bien ; il lui dit aussi qu'il y trouverait maintes bêtes sauvages, comme il convenait en pareil lieu ; en tout le chemin il n'y avait ville ni village, et la forêt n'était habitée que par des ours, léopards, lions et de très mauvais serpents, d'espèces très diverses.

Il fut convenu que chacun chargerait vivres, pain et vin et ce qu'il lui faudrait, que le roi saisirait le châtel et y mettrait un châtelain et que la reine aussi y demeurerait. Quand Henri eut fait tout cela, il partit de Tolède avec la chevalerie.

Ils entrèrent dans la forêt, qui était si longue ; ils trouvèrent tant de bêtes en cet endroit, que les chevaliers s'émerveillaient fort. La nuit qu'ils s'y logèrent, ils ordonnèrent le guet à cause des bêtes sauvages, que chacun y voyait. Qui allait devant était dévoré ; qui restait derrière était aussi perdu. Ils se garaient le plus qu'ils pouvaient des bêtes sauvages, mais ils ne se surent si bien garder, qu'ils ne perdissent là plus de trois cents hommes, dont les uns furent dévorés et les autres moururent du venin des serpents.

Seigneurs, cette forêt, dont je parle, fut grande et horrible ; les arbres y étaient hauts. Cordoue sied auprès, à une lieue environ. Là se tenait don Pedro. Quand il sut de vrai qu'on le poursuivait à coups d'éperons et qu'il avait perdu Tolède, il s'écria :

« Aïe ! las ! voici grande trahison ! Ils me faillent tous, mes chevaliers et seigneurs, bourgeois, bourgeoises et gens de religion. Ah ! gens de Tolède, vous ne valez pas un denier ! Hélas ! royaume d'Espagne, perdrai-je votre domination ? Ah ! Bertrand Du Guesclin ! fils de ribaude, que ne te tiens-je en mon pouvoir ! je te ferais donner ta récompense. Jamais justice ne fut faite si grande, ni si horrible, ni de telle sorte que je te la ferai souffrir, quand tu renierais Belzébuth. Je te erai oindre de miel tout entier, puis je te ferai lier à un poteau et manger par les mouches. »

Le roi Pedro fut fort dolent et irrité. Il dit à ses gens :

« Je suis déshonoré ; je serai déshérité par Bertrand Du Guesclin, il me suivra par toutes mes cités et châteaux.

— Savez-vous ce que vous ferez ? dit Fernand de Castro ;



vous manderez, s'il vous plaît, à Henri et à Bertrand, que vous voulez la paix; vous accorderez qu'Henri tiendra le pays de Tolède, Cordoue et Séville, jusqu'à l'Aragon; il vous rendra Burgos, qui est bonne cité, et vous serez roi d'Espagne et nommé sire. Vous paierez un million de livres à Bertrand pour partager à tous ceux qu'il a amenés; si vous les faisiez partir et séparer d'Henri, jamais vous ne les verriez rassemblés ensemble. Si vous les pouviez détourner de cet endroit, l'Espagne serait vôtre avant qu'un an fût passé et Henri serait jeté dans vos prisons.

— Par ma foi ! dit le roi, c'est pure vérité. Tout sera fait ainsi que vous le désirez. Qui fera le message ? qui est prêt à le faire ?

— Sire, dit Fernand, vous prendrez deux bourgeois de cette ville, tous les mieux avisés. »

Adonc le roi manda les bourgeois; il en fit partir deux qu'il avait bien endoctrinés. Ceux-ci vinrent à nos chevaliers, qui sortaient du bois; ils avaient passé une rivière dont le gué était bon; ils s'étaient rafraîchis sur l'eau et sur les prés.

Les bourgeois demandèrent le roi Henri et Bertrand; ils furent menés au bord d'une eau courante. Là étaient cinquante chevaliers qui se reposaient et s'ébattaient ensemble. Les bourgeois s'inclinèrent devant eux. L'un, qu'on tenait pour sage, parla le premier :

« Seigneurs barons, dit-il, écoutez-moi; le roi Pedro vous demande, ainsi qu'un suppliant, que vous mettiez la paix entre Henri et lui par telle convention qu'il lui laissera Tolède et ce qu'il a conquis depuis qu'il est sorti d'Aragon. et cette ville de Cordoue aussi et Séville la grande. Le roi Pedro tiendra tout le reste et il demeurera toujours roi en son vivant. Il vous donnera maintenant un million de livres pour en faire votre vouloir. Et s'il vous plaît d'aller faire votre voyage contre le roi de Grenade, le félon mécréant, et contre le puissant royaume de Benemarin, il vous promet trente mille Espagnols, trois mois de suite, sans que vous déboursiez ni or ni argent. »

Quand Henri l'ouït, il changea de visage, et les barons le regardèrent fort.

« Qu'en pensez-vous ? lui demanda Bertrand. Voici belle promesse, selon mon jugement.

— Or cherchez qui la tienne, dit Henri en riant. Ha ! plutôt à Jésus-Christ que cette paix-ci fût faite et que jamais la guerre ne fût recommencée. Mais je sais vraiment que c'est tromperie, à fin que vous partiez. S'il veut me livrer des otages à mon gré, je m'accorderai avec lui. Il a une fille qui est belle et jolie ; qu'il me la fasse amener et mettre en mon pouvoir, ainsi que Fernand de Castro et cinquante bourgeois de lignée suffisante. Je traiterai avec lui sans nulle tricherie. »

Quand les deux bourgeois eurent ouï ces paroles, ils dirent tous deux au roi de compagnie :

« Sire, ne nous prenez pas, car jamais nous n'entrerons dans cette caution.

— Et encore, dit Henri, je voudrais qu'il m'octroyât Daniel et Turquant, qui sont de sa maison et de son conseil secret, car la gentille reine fut assassinée par ces deux Juifs. Je les ferai brûler tous deux, car ils sont traîtres et de fausse lignée. Et je vous supplie, seigneurs, par courtoisie, que si Pedro s'enfuit avec ses barons, vous me reteniez ces deux Juifs. »

Les deux bourgeois répondirent : « Nous vous l'octroyons. »

Sur ces mots, ils partirent et retournèrent à Cordoue ; ils contèrent au roi Pedro tout ce qu'ils avaient trouvé et la réponse d'Henri et de Bertrand, et aussi qu'Henri avait demandé sa fille pour otage. Elle n'avait que douze ans, la belle au corps moulé, et Pedro le païen l'avait eue de la première femme qu'il avait aimée ; cette fille depuis fut mariée au duc de Lancastre, qui la prit pour femme par très grande amitié et aussi pour disputer la royauté à Henri d'Espagne.

Dès que Fernand de Castro sut qu'on l'avait demandé pour être garant du fait avisé, il dit à part lui et jura fort qu'il n'y demeurerait jamais en jour de sa vie. La nuit il s'apprêta

avec ses amis, et, sans prendre nul congé du roi Pedro, il partit de la ville sans bruit et en secret. Il alla vers Compostelle, où il avait un riche domaine. Ainsi Pedro demeura esseulé, tandis que Fernand courait le grand chemin.

Quand Pedro vit que chacun lui manquait, il fut ébahi et il en avait bien le droit. Il prit congé des bourgeois en les recommandant à Dieu. Il envoya devant Daniel et Turquant, car il avait ouï dire qu'on lui demanderait les deux Juifs ; pour ce ils partirent et prirent leur chemin droit à Séville, où le roi devait aller.

Grand débat montait entre les bourgeois pour ces deux Juifs ; mais ils s'accordèrent qu'ils feraient leur paix et qu'ils livreraient Pedro à Henri, qui le haïssait. Ils se le jurèrent : chacun pensait en soi d'accomplir ce fait quand le temps en viendrait ; chacun le désirait.

Pedro supplia les bourgeois de garder cette ville ; il dit qu'il s'en irait à Séville et qu'il assemblerait une bonne armée pour combattre Henri qui venait.

Il partit de Cordoue ; il emmena son trésor et n'oublia pas sa table d'or fin ; il alla vers Séville avec ce qu'il avait de gens.

L'évêque de Cordoue, le clergé et les bourgeois vinrent en procession au-devant du roi Henri à l'issue de la forêt et lui rendirent la ville ; il leur promit de les maintenir en leurs libertés. Aussitôt qu'il y vint, on lui ouvrit les portes et il y entra avec les bons chevaliers ; chacun s'y logea et il en demeura assez par dehors la ville. Ils y séjournèrent huit jours.

Plusieurs chevaliers et bourgeois des cités et villes d'Espagne vinrent à Cordoue devers le roi Henri ; ils se mirent, eux, leurs cités et châteaux, en son obéissance, et lui rendirent hommage et féauté en présence de Bertrand et de plusieurs autres.



## CHAPITRE XXV

Comment Daniel et Turquant livrèrent à Henri la Juiverie de Séville,  
et comment la Cité se rendit au roi Henri.

Lorsque nos chevaliers surent que le roi Pedro était à Séville, ils s'émurent et, sans délai, marchèrent sur cette ville.

Pedro fut fort dolent quand il ouït conter que Henri approchait et il lui ennuya fort. Cette cité de Séville avait trois forteresses : l'une aux chevaliers, l'autre, par deçà, où étaient les Juifs. En la troisième, qui se fermait bien, étaient les Sarrasins ; ainsi cette ville s'ordonnait en trois parts.

Le roi Pedro avait la mine courroucée, pour ce qu'il perdait ainsi l'Espagne. Daniel et Turquant étaient à côté du roi, à qui il n'agréait mie.

« Seigneurs, leur dit don Pedro, par male destinée, j'ai cru votre conseil voilà plus d'une année. Par vous et votre fait, c'est vérité prouvée, ma femme a été meurtrie et tuée. Que maudites soient l'heure et la mauvaise journée où je vous ai crus ! J'en ai faussé ma loi ; car c'est pour mon péché, c'est chose bien avérée, que je suis chassé et que mon royaume est dévasté. Je vous bannis de ma cour ; n'y demeurez pas et

gardez que jamais en votre vie je ne vous revoie. Sortez de la cité sans retard. »

Il les bannit ainsi et ils partirent de là sans bruit et en secret. Mais par une aventure qui leur fut destinée, ils furent rencontrés un matin par un chevalier anglais, qui s'en allait fourrageant en cette contrée. C'était Mathieu de Gournay ; il trouva les Juifs au fond d'une vallée, comme ils se dirigeaient vers le Portugal. Il tire l'épée et leur dit :

« Rendez-vous ! le corps Dieu vous maudisse ! »

Turquant et Daniel eurent peur pour leur vie ; tous deux se rendirent ; chacun lui cria merci !

« Or, ne me cachez rien, dit Mathieu de Gournay ; êtes-vous Sarrasins ou Juifs ?

— Sire, répondit Turquant, je vous dis pour certain que nous sommes Juifs de grand lignage. Le roi nous a bannis par grande tricherie ; mais veuillez nous sauver, pour Dieu ! je vous en prie ; nous vous sommes garants, chacun de nous vous l'affirme, que Séville vous sera rendue et octroyée : nous vous la livrerons avant qu'il soit nuit.

— Comment ? dit Mathieu, et par quelle manière ? Si vous pouvez le faire, par Dieu ! je vous ferai honneur et très grande seigneurie.

— Sire, répondit Turquant, je vous dirai comment vous aurez la cité. Il y a beaucoup de Juifs ; ils ont leur ville à eux, fermée bien fortement ; ils ont aussi une porte pour eux et une issue qui leur appartient en propre. J'irai aux Juifs faire des pourparlers ; il y en a assez qui m'accepteront pour garant et qui rendront la ville, à la seule fin qu'ils puissent y demeurer saufs et paisibles. »

Mathieu de Gournay dit :

« Il me plaît ainsi. Lequel de vous me demeurera en otage ?

— Moi, sire, dit Daniel, à votre commandement. »

Adonc les deux Juifs, d'un commun accord, firent le serment de tenir loyalement le marché. Turquant remplit le message ; Mathieu emmena promptement l'autre dans le camp. Il le conduisit à Henri et lui dit comment il aurait la

cité assez prochainement. Henri fut joyeux, quand il ouït conter qu'il aurait Séville sans livrer d'assaut. Il dit :

« Sire Dieu ! Si j'avais Séville en mon pouvoir, j'aurais bientôt toute l'Espagne. »

Or, je dirai comment Turquant travailla. Il s'en vint sans retard à la fausse poterne et vit les Juifs debout dessus les murs. Il leur dit :

« Seigneurs, faites-moi entrer. On m'appelle Turquant; vous me connaissez bien; veuillez ne rien craindre. »

Ceux-ci ont répondu : « Nous vous croyons. »

Ils allèrent ouvrir le guichet; Turquant entra et ne voulut point s'arrêter. Chacun le fêta; quand vint le soir, les rabbins le firent mander; il vint et les salua :

« Seigneurs, dit-il, je viens vous parler. Vous avez bien besoin de sauver vos vies, car le roi don Pedro vous fera tous finir, et brûler et enfouir et mener aux fourches. Il ne laissera Juif s'arrêter en son royaume, pour ce que l'on en a trop malement parlé; il nous a bannis, sous peine d'avoir les membres coupés. Or prenez bon conseil sans plus tarder. »

Quand ceux-ci l'eurent ouï, le sang leur remua.

« Turquant, dirent les Juifs, or veuillez nous donner conseil, s'il vous platt, comment nous pourrions agir.

— Par ma foi ! dit Turquant, je sais comment vous pourrez très bien garder vos vies et vos biens. Je viens de la part du roi Henri pour parlementer avec vous. J'ai laissé Daniel en otage. Si vous voulez ouvrir la porte au roi Henri, il fera venir et arriver ses gens par ici et il les fera héberger dans votre fort, puis ils iront en ville tout tuer et brûler et ils feront livrer don Pedro au supplice. »

Les grands Juifs jurèrent cette chose et convinrent du jour : c'était un vendredi, sur l'heure du dîner; pour ce que le samedi ils se voulaient reposer, à cause du sabbat, ils ordonnèrent que cette besogne serait reculée au dimanche. Turquant partit et vint tout raconter à Mathieu de Gournay, qui sut bien le questionner; il lui dit tout le fait et n'en voulut rien celer. Adonc Mathieu fit parler les deux Juifs au roi.

Ainsi fut la chose ordonnée, que les Juifs devaient livrer

leur place une vesprée. Il y avait en cette assemblée une Juive, la plus belle qui fût jamais née. Le roi Pedro l'aimait plus que nulle dame au monde, et celle-ci l'aimait de toute son âme. Quand elle comprit que le quartier, où elle était enclose, devait être livré par les Juifs, elle en fut en son cœur courroucée et irritée.

Elle fit tant cette nuit, qu'elle s'en alla, hors de la forteresse, vers le palais du roi. Quand don Pedro la vit, il lui agréa doucement ; il la fit aller tôt dans sa chambre parée. Dès qu'elle fut avec lui en secret, elle lui dit doucement à voix basse :

« Mon Seigneur, gardez-vous : votre mort est jurée ; les Juifs ont accordé leur ville à votre frère ; ils se rendront à lui dans la troisième journée. »

Quand le roi l'entendit, il eut le visage effrayé ; il dit à la Juive : « Dites-vous que les Juifs livreront leur ville à mon frère Henri et au comte Bertrand ?

— Oui, dit la Juive, par la loi de Dieu ! je suis venue vers vous pour cela en courant.

— Comment ? demanda le roi, ne me le cachez pas.

— Sire, dit la Juive, Daniel et Turquant, que vous avez bannis de votre cour, sont dans le camp de Henri, par telle convention que Daniel fut remis à votre frère, tandis que Turquant venait tant faire près des Juifs, qu'ils livreraient la ville tout à son commandement. D'autre part je vous dis de vous bien garder des chrétiens, qui sont arrogants contre vous. Les plus puissants de la cité sont d'accord de recevoir Henri qui est votre ennemi. »

Quand Pedro l'ouït, son visage changea. Il embrassa la Juive et lui dit :

« Belle, cinq cents mercis de m'en avoir dit tant. »

Il manda son conseil, qui vint à lui, et il lui dit :

« Seigneurs, allez vous apprêter et faites charger tout ce que j'ai vaillant : car je voudrais partir avant le lever du soleil. »

Ceux-ci ont répondu : « Tout à votre commandement. »

De cette manière partit don Pedro, et en partant il prit

congé des bourgeois, en les priant qu'ils gardassent la ville sans la livrer.

« Seigneurs, leur dit-il, ne redoutez rien ; je vais à Grenade et je m'allierai au roi ; et je pense tant faire à Benemarin, que j'aurai un secours si fort et si puissant, que tous mes ennemis en seront écrasés. Je ferai pendre Henri, qui me fait tant de mal, et Bertrand Du Guesclin, Arnoul d'Audrehem, le Bègue de Vilaines et tous les autres. »

Ceux-ci ont répondu :

« Vous parlez bien. Or pensez à agir et ne vous arrêtez pas. Il faut aller au roi de Portugal ; il est à Lisbonne, il vous sera garant.

— J'irai, dit don Pedro ; je vous recommande à Jésus. »

Il prit vingt bourgeois dont il se méfiait, pour ce que la belle Juive les avait accusés.

« Seigneurs, leur dit-il, ne me faites pas défaut ; veuillez m'escorter, je vous prie et vous le commande, car je me fie plus en vous qu'en nul homme vivant. »

Ceux-ci répondirent :

« Nous sommes vos serviteurs. »

Ils s'apprêtèrent pour escorter Pedro ; mais ces bourgeois firent grande folie, car Pedro n'alla guère loin qu'il ne les fit pendre.

Pedro baisa la Juive en partant et lui promit qu'à son retour il lui ferait bien grand honneur. Il partit et celle-ci demeura. Elle retourna vite en la Juiverie. Les Juifs, qui savaient que don Pedro l'aimait, lui demandèrent, quand elle revint, ce que le roi faisait. Elle leur conta comment il allait à Lisbonne.

Le samedi passa, puis vint le dimanche. On dit à Henri que le roi Pedro était parti, et c'était vérité, car il avait depuis longtemps quitté la ville.

Je vous ai dit que, dès que don Pedro se trouva aux champs, il fit pendre les vingt bourgeois ; pas un seul n'en réchappa ; il était presque nuit quand il les laissa pendus ; alors le temps changea ; il fit telle pluie droit à cette heure-là, qu'on ne savait où on allait ; nul homme n'avisa route ni chemin.



Adonc le roi Pedro se troubla fort, il se recommanda cent fois à Dieu et au diable ; il se démenait ainsi qu'un fou.

« Sire, dirent les barons, élevez votre cœur à Dieu et à sa mère, il vous aidera ; et elle vous secourra.

— Je ne sais, dit le roi, qui me réconfortera ; je me tiens à celui qui a le plus de puissance, soit diable, soit Dieu. »

Alors vint un tonnerre, si clair et si luisant, qui tonna tellement, que tous les plus hardis en tremblèrent de peur. Mais le roi don Pedro ne s'en signa pas. Il avait le cœur courroucé et dolent si un homme lui disait : « Sire, signez-vous. »

— Taisez-vous, répondait le roi, ne me parlez plus, car je ne crois pas à Dieu et ne le tiens pas pour si puissant, qu'il me puisse jamais aider en mon vivant. J'ai banni Turquant et Daniel, les deux meilleurs amis de vaillant conseil que j'eusse dans ma cour : j'en ai le cœur dolent et jamais plus je ne l'aurai joyeux. »

Le tonnerre alla durement renforçant et il faisait très noir. Ils ne savaient où ils allaient et s'en troublaient fort. Le roi Pedro à cette heure s'avisa de faire porter devant eux sa table d'or fin, où il y avait une escarboucle si claire et si brillante. Il la fit mettre sur une mule qui allait à l'amble. Quand la table fut ouverte, je vous jure et affirme que par cette escarboucle on voyait aussi clair qu'avec une torche ardente. Ainsi toute la nuit, jusqu'à l'aube éclairant, don Pedro chemina avec ses gens. Il en avait besoin, car on le poursuivait.

Ceux de la ville étaient dolents que leurs vingt bourgeois eussent été ainsi pendus ; s'ils eussent tenu Pedro le mécréant, ils l'eussent occis comme un soudoyé.

Le lendemain au matin Daniel et Turquant vinrent à la cité ; ils trouvèrent les Juifs devant la porte. Par dedans la cité la cloche sonnait ; chrétiens et Sarrasins s'appareillaient ; ils couraient aux portes et aux murs pour défendre Séville.

Mais Bertrand et le bon roi Henri, Arnoul d'Audrehem et Mathieu de Gournay étaient venus à la forteresse que tenaient les Juifs. Turquant et Daniel firent ouvrir la porte à leur intention. Les Juifs y accueillirent gentiment les chrétiens. La forteresse fut prise comme je vous le dis.

Quand les Espagnols se surent trahis, ils coururent au fort des Juifs et ils l'assaillirent. Chrétiens et Sarrasins s'étaient mis ensemble ; mais les Juifs avaient avec eux Bertrand, le roi Henri, Arnoul d'Audrehem, le Bègue de Vilaines et les nobles barons que je ne nommerai pas. Bertrand Du Guesclin appela ses gens.

« Seigneurs, leur dit-il, à mon jugement nous sommes trop de gens assaillant de ce côté. Je conseille que la moitié sorte du fort et aille attaquer la porte de devant, pendant qu'en cet endroit nous assaillirons les Espagnols, et quand ils le sauront, ils partiront tôt, cars'ils entrent ici, il y aura grand péril. »

Alors Bertrand appela Turquant et lui dit :

« Juif, venez tôt en avant. Vous connaissez toute la ville, car vous avez été devant et derrière ; menez nos gens et conduisez-les du côté où l'assaut nous sera le plus profitable. »

Le Juif dit : « Je ferai votre commandement. »

Il les mena tôt et incontinent à l'endroit où les Sarrasins habitaient ; or, ceux-ci combattaient fièrement avec les chrétiens. Arnoul d'Audrehem, Hugh Calverly, Gautier Huet et d'autres chevaliers avec bien dix mille hommes, s'apprêtèrent à assaillir la porte par l'accord de Turquant ; mais ils ne trouvèrent personne. Ils franchirent les barrières et les abattirent.

Les bourgeois de Séville regardèrent cet exploit ; ils allèrent à un conseil, en devisant ensemble. Tous les plus suffisants décidèrent qu'ils rendraient la ville à Henri, pour ce que don Pedro avait auparavant fait pendre vingt des leurs à un grand arbre. Adonc ils se retirèrent et abandonnèrent l'assaut de la Juiverie. Ils mandèrent promptement au roi Henri qu'ils livreraient les clefs à son commandement. Ils eurent garantie, par la bouche de Bertrand, qu'on ne ferait de mal à femme ni à enfant. Les grands et les petits rendirent hommage à Henri. Les Juifs restèrent là comme devant, ils furent sauvés de la mort. Le roi Henri retint Daniel et Turquant.

Les chevaliers logèrent à Séville. Ils prirent conseil incontinent pour décider de quel côté ils iraient après don Pedro le tyran, qui chevauchait vers Lisbonne, où le roi de Portugal séjournait.



## CHAPITRE XXVI

Comment le roi Pedro s'en alla à Lisbonne et comment Mathieu de Gournay y vint et y eut le bras cassé.

Le roi de Portugal était à Lisbonne avec ses barons. Pedro vint au palais, où il y avait des gens à foison ; il y trouva le riche roi Fernand , le salua en Dieu et lui fit amitié ; Fernand se leva et mit la main au chaperon.

« Ha ! roi de Portugal, dit le roi Pedro, je suis malement traité dans mon royaume par le bâtard mon frère, le traître larron ; il ne me laissa durer en ville ni en châtél ; il a conquis Burgos, Tolède et Cordoue ; Séville s'est rendue au vil bâtard. Or, je vous prie, gentil roi, pour Dieu qui mourut sur la croix pour notre rédemption, que vous vouliez m'aider contre ce traître et contre Bertrand Du Guesclin, et sa chevalerie, dont il y a foison. Jadis nous avons été compagnons et nous avons ensemble guerroyé Grenade. »

Quand le roi Fernand l'entendit, il dressa la tête et lui dit :

« Gentil roi, j'entends bien vos raisons ; je vous répondrai selon ma pensée. Roi d'Espagne, je vous jure loyalement que je suis un petit roi ; on le sait de certain ; j'ai un petit royaume

sous ma domination : je n'ai nul besoin d'avoir une guerre et de faire mourir et piller mes gens. Henri ni les Français qui sont à son commandement ne m'ont méfait en rien. Si vous avez perdu, j'en ai le cœur dolent. Vos hommes vous haïssent : Sire, qui est haï, à la fin s'en repent. Je ne sais pourquoi ils vous détestent tellement. Par mon serment, je ne puis vous aider. Mais je me comporterai très amicalement envers vous, si vous voulez demeurer paisiblement avec moi. Jamais je ne vous faudrai que vous n'ayez un état convenable; et vous demeurerez avec moi ainsi qu'il vous plaira. En tant que de guerre, je n'en ai nul vouloir, mais tout ce que j'ai dit, je le ferai joyeusement. Villes, châteaux, vous aurez tout à votre volonté.

— Ah ! Dieu ! dit le roi Pedro, il me va mallement ! Tout le monde me manque autour de moi. Qu'est-il de nous, quand la fortune se prend à tourner ? Celui qui s'y fie n'est pas sage. Où pourrai-je aller, là où je puisse avoir du secours ? Si je m'en vais en France, parler au roi Charles de devenir son homme et de lui jurer hommage, il ne m'aidera pas, je le sais bien au clair. Pour ce qu'on lui a dit, il affirme que j'ai fait sortir ma femme de ce monde ; je l'ai trop courroucé, il ne me peut aimer. Ce sont aussi ses gens qui me viennent grever et qui ont fait couronner Henri à Burgos. Si je vais en Angleterre, je ne puis mieux aller ; le roi Edouard s'y fait fort louer et il voudrait bien, je crois, combattre pour moi, pour avoir alliance afin de troubler la France. Combien qu'ils aient la paix, j'ai ouï conter qu'ils ont entre eux une haine qui ne pourra finir. »

Le roi de Portugal lui dit sans tarder :

« Roi d'Espagne, je vous veux donner un conseil : il ne vous convient pas de passer en Angleterre ; mais allez à Bordeaux parler au prince de Galles ; c'est le prince du monde le plus orgueilleux . S'il veut vous aider et vous amener du secours, vous verrez votre royaume retourner tout à vous. Allez en Guienne au prince de Galles et veuillez lui octroyer de beaux dons : qui veut bien besogner doit bien donner. Je lui donnerais ainsi un grand quartier d'Espagne, ou toute la moitié,

pour être vengé. Le prince est si grand et si fier chevalier, qu'il ne redoute nul homme, comte, prince ou duc, roi ni empereur, qui puisse chevaucher. Je vous suis garant que si j'étais en votre place, je m'irais accointer avec le prince de Galles ; car entre tout le monde, il n'y a prince si bien taillé pour conquérir la terre. »

Le roi Pedro répondit :

« Voici un riche conseil. J'irai à Bordeaux ou dans Angoulême ; je trouverai le prince en cette contrée ; je m'accointerai avec lui de telle sorte, que pour l'amour de moi, il amènera telle armée qu'Henri n'aura plus longue durée, non plus que Bertrand Du Guesclin, ni Hugh Calverly, ni Arnoul d'Audrehem, ni Mathieu de Gournay, ni le Bègue de Vilaines. Ils m'ont fait assez d'ennuis et m'ont enlevé mon royaume ; ils sont venus ici pour me guerroyer : c'est folie avérée. »

Le roi de Portugal fit asseoir le roi Pedro à sa table et le fit servir en roi ; mais Pedro ne put manger et rien ne lui agréait, tant il était courroucé de cœur et d'esprit.

Un vaisseau fut apprêté et richement ordonné pour aller à Bordeaux. Quand il fut prêt, le roi Pedro y entra avec vingt-cinq chevaliers et cinquante écuyers d'Espagne, sans compter les Juifs. Il fit porter dans le navire beaucoup de nobles joyaux, pour partager aux vaillants chevaliers de Guienne. La table d'or fin y fut aussi posée : elle fut depuis présentée au prince de Galles, comme vous l'ouïrez. Or seigneurs, écoutez. Le roi Henri était à Séville-la-Grande avec Bertrand Du Guesclin, le bon maréchal, le Bègue de Vilaines, Hugh Calverly, le sire de Beaujeu, et Mathieu de Gournay et d'autres chevaliers et écuyers. Ils séjournaient là et prenaient avis comment ils se maintiendraient en ce pays. Le roi Henri parla :

« Seigneurs, dit-il, mon ennemi est allé à Lisbonne, j'en suis sûr et certain. Je ne sais vraiment s'il aura un ami dans le roi de Portugal ; s'il lui voulait aider, il se méprendrait trop. Je le saurais volontiers, je vous le dis pour certain.

— Foi de Saint-Denis ! dit Bertrand Du Guesclin, il nous

le faut savoir avant que de partir. Il vous y faut envoyer et écrire, pour savoir s'il voudra être notre ennemi. S'il veut soutenir don Pedro et qu'il l'ait gardé avec lui, nous irons ensemble en Portugal et nous lui dévasterons ses terres de telle sorte qu'il ne lui demeurera un denier vaillant. Vous serez roi du royaume, puis nous irons à Grenade et dans Benemarin sur les païens maudits, et à Jérusalem où Dieu fut mort et vif. Il nous convient d'aviser comment l'on peut savoir au clair et au certain, du roi de Portugal, qui agit douteusement, s'il veut aider le roi Pedro et le renforcer. »

Alors Mathieu de Gournay se leva et dit au roi Henri et à Bertrand :

« Beaux seigneurs, je vous prie, que vous me donniez congé sans contester, pour que je puisse aller droit à Lisbonne qui sied dessus la mer, au roi de Portugal. Je le dois fort désirer, car volontiers j'irai regarder la ville et visiter l'état de ce roi. Je saurai à quoi m'en tenir sur don Pedro. Vous ne devez refuser, puisque je vous en prie. »

Ceux-ci ont répondu : « Pensez à vous hâter. »

Alors Mathieu de Gournay fit apprêter ses gens. Il s'en alla lui dixième, il n'y voulut pas mener plus de monde. Il arriva à Lisbonne un peu avant dîner. Il alla à son hôtellerie et se fit parer, vêtir et atourner en façon de chevalier. Il appela son hôte et lui dit :

« Bel hôte, ne me veuillez rien cacher. Le roi est-il au palais, le pourrai-je trouver ? Sauriez-vous me parler du roi don Pedro d'Espagne ?

— Oui, dit l'hôte, et je vous dirai vérité. Le roi Pedro s'en va parmi la haute mer, à Bordeaux, sachez-le sans douter ; il s'en va pour parlementer avec le prince de Galles. Et s'il peut amener ce prince par deçà, il a bonne espérance de grever fort Henri et de ravoïr et posséder derechef son royaume. »

Mathieu de Gournay dit :

« Je puis bien affirmer que si le prince veut, il pourra bien avoir l'Espagne. Mais à Dieu ne plaise que le prince de Galles s'en veuille jamais mêler, car il me conviendrait de retourner avec lui, ainsi que maints bons chevaliers ; Hugh

Calverly ne pourrait demeurer, ni tous les Anglais, qui ont aidé le roi Henri à se faire couronner. »

L'hôte, qui ouït parler le chevalier, lui dit :

« Mon seigneur, veuillez vous dépêcher ; le roi de Portugal ira bientôt manger. Vous verrez commencer et parfaire une noble fête, car il y aura fête fort brillante à cause des noces d'un chevalier, que le roi aime beaucoup. La Dame puissante qu'il prend pour femme est cousine du roi ; aussi fait-il la fête sans rien épargner. Vous verrez demain joutes et tournois.

— Je m'y veux essayer. » dit Mathieu de Gournay.

Il se fit fort noblement vêtir et chausser comme un homme de guerre, et s'en alla au palais. Là il trouva belle fête et pleine assemblée ; les ménestrels du pays faisaient leur métier. Quand il entra au palais, il trouva un écuyer qui le reconnut bien. Il avait été avec lui à Poitiers, à la bataille ; en ce temps il était à la solde du prince. Quand il l'aperçut, l'Anglais courut l'embrasser ; Mathieu le reconnut et le baisa tôt.

« Sire, dit l'écuyer, je vous irai annoncer au roi de Portugal et je le renseignerai sur vous ; il vous fera grand honneur et vous tiendra pour cher. »

Lors il vint devant le roi et s'agenouilla :

« Sire, dit-il, que Dieu me puisse aider ! voici un chevalier qui est fort à priser. Il est né d'Angleterre homme du prince de Galles qu'on doit tenir pour le plus grand prince qui monte sur un destrier. Il est venu vous parler et s'en est expliqué avec moi. Faites-lui bon accueil, il est bien à fêter. »

Le roi de Portugal envoya tous ses maîtres d'hôtel ; ils vinrent à l'Anglais et le fêtèrent bien. Le roi Fernand était assis dans sa chambre ; il se leva debout quand le chevalier se présenta. Mathieu de Gournay fléchit un genou et salua le roi en homme bien appris ; le roi le releva, le prit par la main et lui dit.

« Bien-venu soyez-vous dans notre pays ; je suis votre ami de corps et d'avoir. Que font delà vos gens, Bertrand et Henri, Arnoul d'Audrehem le gentil maréchal, Hugh Calverly et les autres chevaliers vaillants ? Vous avez trouvé bon pays en Espagne ; Bertrand Du Guesclin en fait à son

vouloir. Si ce fut de votre droit, vous avez bien conquis ; mais selon la vérité et selon mon avis, le roi Pedro est à tort ainsi déconfit.

— Non pas, sire, dit Mathieu ; nous l'avons bien appris : le roi Pedro d'Espagne est pire qu'un juif ; vous le savez bien et vous parlez malgré vous. Je suis envoyé ici devers vous par le roi Henri et tous ses sujets, pour que vous me vouliez dire si Pedro et les siens sont reçus et garantis par vous et si vous voulez les aider et conforter. Car si nous pouvons savoir que ce sont vos amis, je serai tôt séparé de vous et parti. »

Le roi Fernand lui répondit :

« Par ma foi ! je dois bien être déchargé de ce fait, car j'ai dit au roi Pedro que je ne me mettrais en nulle guerre pour lui, je ne m'en mêlerai pas tant que je vivrai.

— Vous n'en vaudrez pas moins, » dit Mathieu de Gournay.

Ainsi le conseil fut bien pris et accordé. Le roi fut servi et honoré à sa table ; Mathieu de Gournay s'y assit ; il ne faut point demander s'il fut bien servi. Il y avait grande fête au palais ; les belles dames s'y amusaient ; les ménestrels s'ébattaient et menaient grande joie par-devant l'épousée. Mathieu de Gournay les écouta bien et dit en souriant au roi de Portugal :

« Les ménestrels que nous avons dans notre pays, en France et en Angleterre, ne sont pas si joyeux. »

Le roi répondit tôt et incontinent :

« Nous avons deux ménestrels qui sont à notre service. Il n'y en a pas de semblables jusqu'en Orient. Le roi de Benemarine me demande souvent que je les lui veuille envoyer ; mais c'est inutilement ; je ne m'en séparerai pour rien tant que je vivrai. »

Il les fit mander sans retard, et ceux-ci vinrent aussitôt, si bien vêtus, que Mathieu de Gournay ne vit jamais rien de plus noble paraître devant un roi ; chacun d'eux avait près de lui un serviteur qui portait une chiffonnie<sup>1</sup>

1. Quelques auteurs traduisent ce mot par tympanon, instrument à cordes que l'on touche avec des baguettes. D'autres pensent que c'est la



à son cou. Les deux ménestrels s'apprêtèrent et devant le roi se mirent à chinfonier. Quand Mathieu de Gournay eut considéré et ouï ces chinfonieurs, qui étaient tant prisés, il s'en moqua ferme dans son cœur. Le roi lui dit, après que le jeu fut fini :

« Que vous en semble ? sont-ils bien suffisants ? »

Mathieu de Gournay répondit :

« Je ne vous le cacherai pas, dans le pays de France et au pays normand il n'y a que les aveugles qui portent de tels instruments. Les aveugles et les pauvres truands étonnent les bourgeois avec cet instrument ; on l'appelle de là un instrument truand. »

Quand le roi l'ouït, il en eut le cœur dolent et se courrouça fort ; il jura par Jésus-Christ que ces gens ne le serviraient plus jamais de leur vie et leur donna congé.

La fête fut fort grande et dura tout le jour. Le lendemain matin, chacun s'apprêta pour commencer les joutes ; écuyers, chevaliers, chacun alla s'armer. Le roi de Portugal ordonna les joutes ; il appela l'Anglais et lui dit :

« Chevalier, j'ai ouï dire depuis longtemps qu'il y a de très bons jouteurs en votre pays, et que très souvent les Anglais de par delà disent que nul homme ne sera bon chevalier, s'il n'a été, ou ne va en Angleterre. Je verrai volontiers comment les Anglais font ; car longtemps on a dit que ce sont de bonnes gens là où il n'y a nulle puissance. Je ne sais ce qui en est. »

Quand Mathieu l'ouït, toute sa bile remua ; il lui répondit qu'il ne connaissait chevalier si vaillant, contre lequel il ne jouerait. Il se vanta alors qu'il avait été en France contre le roi Philippe quand il combattait ; et sur terre et sur mer, et tout droit à Poitiers où le roi Jean, fils de Philippe, fut pris ; et qu'il n'avait jamais été vaincu un seul jour.

Le roi le pris fort en l'entendant, et dans son cœur il le tenait pour hardi. Il dit au chevalier qu'il verrait volontiers

symphonie, instrument dont il est question au Livre de Daniel. Mais la suite du passage donne fort à croire qu'il s'agit tout simplement de la cornemuse.

ses faits d'armes, ainsi qu'il appartenait dans des joutes. Il proposa un prix : il dit qu'il donnerait une bonne mule qui valait bien cent marcs et que dans son harnachement seraient une selle d'ivoire et un chanfrein en or le plus beau qu'il se pourrait trouver. Dès que Mathieu l'ouït, il en devint joyeux ; il en sut fort bon gré au roi de Portugal.

Lors le roi fit mener la mule à l'endroit désigné, il y avait une belle place par-devant le palais. On y amena tôt les dames et les damoiselles dans leurs plus beaux habits. Il n'y avait femme de chevalier ou bourgeoise, qui ne fût vêtue comme dame le pourrait être dans la riche France. Il y avait cinq cents dames en cette compagnie assises sur des bancs dans l'estrade ou dans le palais qui luisait et flamboyait.

Là vinrent maints chevaliers à bannières dressées. Ce jour là, il n'entra en lice que des chevaliers. Le roi était assis avec ses barons pour voir la joute de chaque partie. Le tournoi commença après l'aube éclaircie droit au soleil levant, à cause de la chaleur, car le pays est chaud.

La joute commença et fut fort disputée. Soixante chevaliers, tous de haute lignée, étaient apprêtés tous ensemble ; ils se mirent sur deux rangs. Il y eut ce jour-là mainte lance brisée, maint écu rompu ; la visière fut ôtée de mainte tête et maint cheval chut. Mais l'histoire dit que Mathieu de Gournay, d'Angleterre, fut si bon champion en cette journée, qu'il ne jouta nul coup, qu'il n'abattit maître et cheval sur le pré. Le roi de Portugal en eut la mine irritée.

« Ah ! Dieu ! dit-il, douce Vierge ! cet Anglais s'en ira-t-il ainsi de ma contrée ? Or se vantera-t-il au delà de la mer, que les Portugais ne valent rien ? »

L'Anglais avait si grande huée<sup>1</sup> que tous les honneurs lui étaient présentés. Le roi de Portugal avait avec lui, en cette année, un Breton de grande renommée qui avait nom La Barre ; il était dur et fort ; il avait une rude échine, les poings gros et puissants, les cuisses, jambes et pieds d'une forme carrée. Le roi de Portugal lui dit sans retard :

1. Le cri des hérauts. On a vu plus haut que les hérauts criaient pour Du Guesclin, aux joutes de Rennes : « A l'écuyer aventureux ! »

« La Barre, tu as renommée en Bretagne et ailleurs : aurais-tu la chair si hardie et osée, que d'aller jouter avec lui ? Or, dis-moi si cela t'agrée. »

La Barre répondit :

« Par la Vierge sainte ! quand il devrait m'occire d'une lance affilée, j'irais jouter contre lui, s'il vous plaît et agrée.

— Oui, dit le roi, par la Vierge sainte ! »

Adonc il le fit armer et monter à cheval : la lance lui fut livrée et il s'en alla sur les rangs tête haute. Il vit l'Anglais qui était par delà et qui avait renversé douze chevaliers en ce jour ; il s'affermir bien sur les étriers. Mathieu crut qu'il était Portugais ; on le lui bailla pour tel, mais il était Breton.

La Barre avisa l'Anglais, qui menait grand orgueil ; il s'enflamba de haine et prit force et hardiesse ; il se dit en lui-même qu'il mettrait son vouloir à mourir ou à conquérir l'honneur. Il piqua son bon cheval vers l'Anglais, et l'Anglais vers lui.

La Barre avisa si bien son adversaire qu'il lui ficha la lance dans le heaume par la visière et le lui ôta du chef au bout de l'acier ; il le heurta tellement de corps et de poitrine, qu'il le fit trébucher lui et son cheval et le jeta à terre. L'Anglais chut de telle sorte qu'il n'entendit ni ne parla, et ne sut où il était ; il se pâma d'angoisse ; il avait un bras cassé. Quand le roi le sut, il mena si grande joie, qu'il battait ses paumes et larmoyait de rire.

« Or, dit-il, l'Anglais s'en va par delà ; je lui donne la mule, car il l'a bien méritée. »

Le chevalier anglais était en pâmoison ; quand il revint à lui, il n'eut qu'à se désoler ; on lui banda le bras, on le lui lia tout autour, et les Portugais, dont il y avait foison, le menèrent au palais en grande affliction.

« Seigneurs, dit l'Anglais au roi, j'ai bien ma part : jamais je ne reçus si grand horion. Celui qui me frappa n'a pas cœur de lâche ; jamais de mon vivant je ne trouvai si rude champion. »

Le roi de Portugal lui dit :

« Chevalier, n'en faites pas mystère : dites-moi, les chevaliers de notre nation sont-ils bons ?

— Sire, dit l'Anglais, par ma foi ! j'en porterai bonne marque. »

Le roi lui fit donner la mule qui était en jolie façon. Le lendemain l'Anglais partit. Au sortir de la ville un écuyer lui dit secrètement tout bas, comment il avait eu affaire à un Breton qui s'appelait La Barre. Quand l'Anglais le sut, il en eut grand chagrin ; il manda au roi qu'il avait fait envers lui mortelle trahison.

Il s'en revint droit à Séville avec son bras bandé. Il vint à sa volonté devant le roi Henri ; les barons s'émerveillèrent de lui et lui demandèrent où il avait chu de son destrier ; alors il leur conta toute la façon. Quand Bertrand ouït parler du Breton qui l'avait ainsi payé, cela lui vint à gré.

Le roi Henri demanda :

« Où donc est don Pedro ?

— Seigneur, dit l'Anglais, je sais bien son dessein, car le roi me l'a dit en son palais. Don Pedro soit maudit ! car pour lui suis-je ainsi arrangé de mon bras ; il s'en va par la mer aux vents et aux éclairs, à Bordeaux, le failli traître, vers le prince de Galles ; il fera tant, je vous le dis pour certain, qu'il amènera le prince dans ce pays. Or ayez conseil et bon avis sur ce fait ; car si le prince vient en son noble harnais, je crains fort que vous n'ayez du pis. S'il vient ici, je suis sûr et certain qu'il y viendra si fort et si bien garni de gens que je me doute bien que vous serez opprimé. »

Le roi Henri dit :

« Jamais ne plaise à Dieu que le roi Pedro en puisse prendre ni conseil, ni avis !

— Vous êtes mes amis, dit Hugh Calverly, mais je vous dis bien et vous ai toujours dit, que si le prince dont je suis sujet vient ici, il convient que je me sépare de vous, car le prince est mon droit sire et seigneur ; je ne m'armerai pas contre lui.

— Ainsi lui ai-je promis, dit Gautier Huet.

— Je suis en ses papiers, dit Jean d'Évreux.

— Nous sommes tous ses serviteurs, » dirent les autres Anglais.

Le roi Henri répondit :

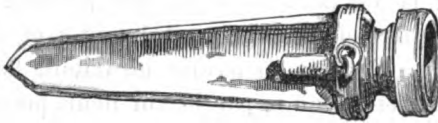
« Francs chevaliers, vous me l'avez bien dit, il y a une demi-année; mais demeurez avec moi, pour Dieu, tant que l'on sache comment le plaid sera bâti. »

Ceux-ci répondirent :

« Tout à votre vouloir. Nous demeurerons avec vous en ce royaume, jusqu'au moment où l'on saura si vous serez assailli. »

Ils restèrent sur ce point et le roi les mena sur ses ennemis conquérir les châteaux qu'ils trouvèrent fermés.

Les chevaliers demeurèrent en cet endroit pour savoir si le prince s'accorderait avec don Pedro. Il y avait en ce pays des châteaux bien fortifiés dont Juifs et Sarrasins gardaient les clefs; les trésors qu'ils avaient furent promis et abandonnés à ceux par qui ils seraient conquis; plusieurs des nôtres y allèrent bien ordonnés, mais le roi Henri, Bertrand Du Guesclin le bon maréchal d'Audrehem, le Bègue de Vilaines, Karlouet et Hugh Calverly restèrent à Séville attendant la réponse sur ce que vous avez ouï.





## CHAPITRE XXVII

Comment Daniel et Turquant se battirent en champ clos et furent tués par la foudre, et comment le roi don Pedro alla au prince de Galles et traita avec lui.

En ce temps, il advint une grande merveille telle que vous n'en ouïtes jamais, depuis que vous êtes né. Beau fut le miracle : ce fut de deux Juifs, que je vous ai nommés, Turquant et Daniel. On les avait livrés avec les Juifs qui demeurèrent à Séville, en payant un tribut. Daniel et Turquant avaient été commis par le roi Henri pour recevoir les rentes et les tributs imposés aux Juifs ; mais ces deux traitres avaient foulé les autres aux pieds ; il leur en mésar-riva comme vous ouïrez.

Ils exigeaient dix de celui qui par cinq devait être bien acquitté ; on trouverait assez d'aussi faux officiers. Ils pre-naient du leur aux Juifs sur tout leur vaillant moitié plus qu'on ne leur avait commandé, tant qu'ils en furent haïs et

qu'on raconta que ces deux Juifs maudits, au temps qu'ils servaient le roi Pedro, avaient fait étouffer et mourir la reine en sa chambre.

Tous les autres Juifs les accusèrent et se portèrent pour témoins contre eux. Quand Henri le sut, il manda promptement Daniel et Turquant et leur dit :

« Traîtres larrons, je ne savais nullement que vous eussiez fait mourir et étouffer ma dame dans son lit. Je vous ferai brûler maintenant ; dites-moi la vérité et ne me cachez rien.

— Sire, dit Daniel, demandez à Turquant, car il fit tout le fait et le meurtre : c'est bien la vérité, jamais je ne la cacherais. Pedro m'y envoya et me fit son serviteur. Je vins jusqu'à la chambre, mais n'allai pas plus avant ; je lui dis bien alors qu'il vaudrait mieux qu'il s'enfuit : je l'en priai cent fois en un moment. »

Lorsque Turquant l'ouït, il sauta debout et dit :

« Sire roi, je vois bien apparent qu'il me convient de mourir, ne me faites pas torturer ; car je dirai tôt et incontinent tout ce qui arriva. Sire, je ne vous cèlerai pas que Daniel et moi sommes tout d'une confrérie et que la dame a été meurtrie par nous et par cinq autres Juifs, qui ne sont pas ici.

— Turquant, dit Daniel, vous parlez follement. Jamais je n'entraî dans la chambre, et je vous le défendis, et je vous dis plus d'une fois que la franche reine était condamnée à tort et que le roi Pedro en aurait vilainie, car la dame venait de très noble lignée.

— Ah ! larron, dit Turquant, que tu sais de tromperies ! »

Ils furent longuement en cette discussion. Bertrand Du Guesclin dit :

« Je vous certifie que nous en saurons le vrai avant l'heure des complices. Par la foi que je dois à la Vierge ! s'il plait au roi Henri et aux barons, la bataille commencera entre vous deux. »

Le roi Henri répondit :

« Je vous l'octroie, car par le combat la vérité sera prouvée. »

Le combat fut convenu en la propre journée, sans faire de délai ; ainsi le champ clos fut ordonné entre les deux Juifs ; le bon vassal Bertrand en fut juge ; il était heureux et joyeux de les voir ce jour-là combattre sur le pré. Il monta sur un cheval courant, le roi Henri y fut ainsi que le maréchal français, Hugh Calverly, et tous les plus vaillants bourgeois de la ville.

Le peuple monta aux créneaux et aux portes pour voir les Juifs ; l'assemblée fut grande.

Les chevaliers prirent les deux Juifs mécréants. Chacun était vêtu de hoquetons bien pesants et avait une coiffe qui lui était bien séante. Ils avaient des couteaux qui étaient fort tranchants, un bon écu au col qui les couvrait bien et ils tenaient à la main un javelot. Bertrand Du Guesclin les conduisait et disait à Turquant, qui était grand et fort :

« Or pense de bien faire ; ne te trouble pas ; si l'autre Juif est défait par toi, j'obtiendrai ta grâce. »

Daniel était de si hideuse figure, qu'il semblait mieux meurtrier que marchand. Quand les deux Juifs furent sur le champ préparé, on leur fit un enclos environné de tous côtés par les chevaux ; devant les chevaliers, il y avait un grand fossé. Bertrand Du Guesclin dit aux Juifs :

« Vous êtes bien armés ; allez combattre ensemble ; ne différez pas. »

Alors les deux Juifs s'éloignèrent. Daniel regardait Turquant fièrement, serrant son javelot ; Turquant avait le sien en son poing fermé et tenait son écu à son col. Puis ils vinrent l'un sur l'autre en si grande fierté, que les deux fers passèrent parmi les écus ; ils frappèrent deux coups avant que les lances fussent faussées ; puis tirant les couteaux, chacun de son côté, ils s'entre-donnèrent maints coups. Turquant jeta un coup si fort et si démesuré, qu'il atteignit Daniel au bras, lui perça le hoqueton et le blessa ; le sang en jaillit en bas sur le pré. Turquant dit :

« Daniel, je vous ai bien tâté. Traître ! déloyal ! comme tu t'es parjuré, quand tu as juré Dieu, qui bâilla sa loi à Moïse. Il te doit mécheoir quand tu l'as parjuré.



— Tais-toi, faux traître, dit Daniel, tu tuas la reine par ta déloyauté. »

Adonc il jeta son écu contre terre ; et Turquant sur l'heure ôta le sien, puis ils se frappèrent du couteau, en telle volonté qu'il n'y avait celui qui n'eût le visage fortement ensanglanté. Ensuite ils se mirent à la lutte comme des forcenés. Le roi dit à Bertrand et aux autres barons :

« Voilà de forts champions ; ils se sont bien comportés. »

Comme les deux Juifs se combattaient, luttant ainsi à deux bras, il advint que Daniel jeta bas Turquant. Or, écoutez pour Dieu une merveille : jamais vous n'en ouïtes si grande. Tandis que les Juifs étaient sur le champ et qu'à bras puissants ils se tenaillaient, il s'en vint une nuée droit sur le ciel et des éclairs reluisant aussi clair que le soleil. Il n'y eut cœur si haut qui ne se troublât. Alors vint un tonnerre et une foudre si grande, qui descendit du ciel sur les deux Juifs, qu'aussi bien que le feu allume la bûche ils furent brûlés tous deux, sans qu'il mésarrivât à aucun de tous ceux qui étaient là. Les pauvres Juifs furent si embrasés par le bruyant tonnerre, qu'on n'en trouva nul os qui ne fût tout ardent. Il n'y eut homme si hardi, qui ne s'enfuit en réclamant Dieu et se signant.

Tous les hauts seigneurs furent si ébahis, qu'ils n'en dirent mot. Dieu, qui souffrit sur la croix, montra ce signe pour l'amour de la reine ; les cloches du monastère sonnèrent clairement. Bien quinze cents Juifs et quantité de Sarrasins se firent baptiser. Adonc chacun se retira en sa maison.

Or je laisserai Henri et Bertrand aussi, et les autres chrétiens qui par le pays conquêtaient à force ou à volonté les châteaux où il y avait Juifs et Sarrasins. La race maudite eut alors grande confusion. Je parlerai du roi Pèdre, qui alla tant par mer qu'il aperçut les murs tout autour de Bordeaux.

Le roi arriva au port sur le sable ; il envoya des fourriers pour chercher une maison et il monta au port. Il fit charger son trésor, principalement la table d'or fin, où était l'escarboucle, qui luisait dans la nuit aussi claire qu'un fallot. Il la faisait porter couverte noblement d'un drap tout aussi brillant qu'une plume de paon.

Comme le roi était sur une mule aragonnaise, chevauchant vers Bordeaux, et ayant avec lui ses seigneurs, il fit demander si le prince y était oui ou non. On lui répondit :

« Sire, le prince est droit à Angoulême, à grand état de maison. »

Lors le roi Pedro entra à Bordeaux, dolent que le prince ne fût pas en son palais. Il envoya ses courriers à Angoulême pour prendre une habitation ; ils allèrent devant pour le loger. On vint annoncer au prince de Galles que Pedro qu'on avait chassé d'Espagne et qui avait dû vider le pays, était arrivé.

« Seigneurs, dit le prince, je ne puis trop m'étonner qu'on ait fait si mortel embarras au roi d'Espagne ? »

Jean Chandos, son maître conseiller, lui répondit :

« C'est Bertrand Du Guesclin, et aussi vos meilleurs chevaliers d'Angleterre. Ils sont allés en Espagne guerroyer longtemps. Ils devaient attaquer les Sarrasins et les assaillir dans Grenade la grande ; ils avaient villes, châteaux et cités à assiéger. Or ils se sont arrêtés avec maints bons chevaliers pour secourir et aider le bâtard d'Espagne et chasser le roi Pedro de sa terre, tellement qu'il n'a ville où il se puisse loger, ni homme qui lui donne à manger et à boire.

— Par ma foi ! dit le prince, on doit s'en émerveiller ; ou c'est pour ses péchés, ou parce que Dieu est irrité, que la fortune l'abaisse ainsi. »

Le prince et ses gens s'émerveillèrent fort à Angoulême que le roi Pedro fût si laidement déchu de ses honneurs. Guère ne tarda, après cette nouvelle, que le roi Pedro n'arrivât ; il prit ses hôtels noblement dans ce lieu.

Le prince lui envoya en premier Chandos, qui le vint visiter joyeusement à l'hôtel. Dès que le roi d'Espagne l'aperçut, il alla à sa rencontre tôt et incontinent, l'accola à deux bras et lui dit :

« Ah ! Chandos ! il me va mal ! Mon frère le bâtard m'a détrôné vilainement, il a pris ma couronne d'Espagne et toutes mes cités. Il m'a très fort grevé par Bertrand Du Guesclin, par le maréchal d'Audrechem, Hugh Calverly, Mathieu de Gournay et beaucoup d'autres qui sont d'Angleterre. Tous

ceux-là m'ont plus grevé par leurs exploits, que tout le reste. Certes, ami Chandos, il me va mal ; si le prince de Galles n'y met amendement, je ne sais que faire, par mon serment ! car je ne sais où aller pour avoir une vengeance et pour trouver un prince qui ait la hardiesse de venir en Espagne me secourir.

— Par mon serment ! dit Chandos, si le prince de Galles en avait la volonté, il n'y a roi ni seigneur qui vous puisse mieux aider, je le sais vraiment, car il est heureux et craint, et s'il entreprend un fait, c'est si hardiment, qu'il en vient à bout ; on dit une sage parole : c'est que bien doit advenir de bon commencement. »

Entre le roi d'Espagne et Chandos, il y eut maintes paroles, et quand Pedro eut pris tous ses avis, Chandos le mena à la cour. Ce fut sur le printemps, comme on entrait en avril, en l'an mil trois cent soixante-sept, que Pedro vint au prince qui était si hardi.

Le prince de Galles était noblement assis dans le châtél d'Angoulême. Il sortit de sa chambre pour la venue de don Pedro et mit son chaperon sur son épaule, pour qu'il ne fût pas dit qu'il l'avait ôté en allant à sa rencontre. Au sortir de la chambre, le prince, qui avait tant d'orgueil, et don Pedro, s'entre-rencontrèrent. Le roi mit bas son chaperon, qui était fort beau, orné de perles massives, et flamboyait sur son chef ; il s'inclina devant le prince et s'humilia fort ; il le fit plus gracieusement, je vous l'affirme, que devant l'image de la Vierge Marie. Le prince prit don Pedro par une main et le mena dans sa chambre. Le roi le salua d'une voix douce et calme en disant :

« Que Dieu, qui revint du tombeau pour les pécheurs, vous bénisse ! sire, je viens à vous le visage courroucé ; je me plains de l'outrecuidance du bâtard, qui, par rage, a saisi ma terre à tort et sans raison, et s'est fait couronner dans le royaume d'Espagne qui est mon héritage. Sire, vous savez bien, je n'ai pas à le dire, comment la terre vient de mes ancêtres, car mes pères furent rois, sans nulle vilainie. Or un jeune bâtard, par ses ruses, m'a chassé du royaume. Or jamais il n'advint, je crois, qu'un bâtard fût roi : le droit ne le veut pas.

Sire, je vous parle sans nulle flatterie, comme au plus noble représentant de royale lignée, qui soit maintenant ; je m'en plains à votre honneur, courtoisie et prouesse ; je me plains à la vertu, fleur de chevalerie, à l'épée des preux, à celui qui de droit porte la seigneurie, qui a la maîtrise de tous les chevaliers en prouesse, hardiesse, largesse et courtoisie. Sire, je me plains à vous de cette vilainie comme à celui qui me peut mieux faire bonne aide, vengeance et secours, car je suis déshérité à toujours, et mes héritiers aussi de ligne en ligne, si vous ne me rendez l'honneur. »

Quand le prince l'ouït, le cœur lui angossa, la hardiesse l'assaillit et l'orgueil le défia. Il regarda le roi qui tendrement larmoyait, il leva haut la figure et dit au roi Pedro :

« Voici votre chapel, que vous avez ôté du chef par courtoisie ; mais, par la Vierge, je le remets sur votre tête. Je vous remettrai pareillement la couronne d'Espagne sur votre chef, si je ne perds la vie. S'il m'en devait coûter tout ce que j'ai en mon pouvoir et dussè-je mourir en bataille rangée, je ferai faire au bâtard une mine ébahie, ainsi qu'à tous ceux qui viendront avec lui. Jamais bâtard ne fit si grande folie, qu'il ne le payât cher. »

Quand le roi Pedro eut écouté le prince qui jurait et affirmait qu'il le remettrait dans sa royauté, dans la joie qu'il eut, il le remercia doucement. Adonc il lui dit devant tous les barons :

« Sire, je vous en promets hommage et foi ; je tiendrai toujours mon royaume de vous en ma vie, et mes héritiers aussi de degré en degré. »

Un chevalier apporta le vin, car le prince était de telle exigence que nul ne le servait de vin ni d'épices, s'il n'était chevalier à éperons d'or. Il était si orgueilleux et de si grande fierté, qu'il ne redoutait nul homme. L'orgueil l'avait tant surpris et allumé, qu'il se tenait pour le plus grand de la chrétienté ; il n'eût donné un ail pelé du roi de France ni du duc d'Anjou ; il ne comptait pour rien les autres princes des fleurs de lis. Par son grand orgueil, qui l'avait enivré, il perdit sa vie, ses honneurs et son noble duché comme vous

ouïrez. Ainsi que les anges furent chassés du ciel par leur orgueil, ainsi tomba le prince dont je vous parle.

Pendant que le prince de Galles, le roi Pedro, Chandos, et foison d'autres, étaient ainsi en conseil, quatre Espagnols de grand nom vinrent au roi. Ces chevaliers apportaient un beau don pour présenter au prince : ce fut la table d'or, où l'escarboucle était. Le roi d'Espagne l'offrit au prince et lui dit :

« Sire, je vous donne en présent ce joyau, qui me vint par échange de mon père Alphonse. Sachez que mon aïeul le conquît sur le roi qui possédait le royaume de Grenade : car il tint jadis ce roi en sa prison ; il en eut ce riche joyau pour rançon.

— Par ma foi ! dit le prince, voici un beau joyau. Puissé-je n'avoir jamais de pardon, si je ne vous en donne bientôt la récompense. Je vous rendrai le noble pays d'Espagne et je ferai punir le fol bâtard, qui vous l'a enlevé par mortelle trahison. Il ne lui demeurera un denier vaillant, ville, château, cité ni pauvre maison où il puisse demeurer. »

Quand le prince de Galles considéra la table, qui fut belle, il la prisait fort ; il l'envoya vite à la princesse sa femme<sup>1</sup>, la plus noble dame qui régna dans ce siècle. Elle était dans sa chambre, où on lui raconta comment le roi d'Espagne, don Pedro, était venu là ; on lui dit comment le prince lui avait juré qu'il remettrait en sa possession le noble royaume d'Espagne, qu'on lui avait enlevé, et qu'il en dépouillerait le roi Henri.

Lorsque la princesse l'ouït, il lui ennuya ferme ; elle dit à ses dames que le prince avait tort d'aider un meurtrier qui avait assassiné sa bonne femme ; elle dit que jamais Pedro ne pensa à bien faire et que jamais en sa vie il n'aima la foi divine.

« Ah ! Dieu, dit la princesse, que de maux nous adviendront ! maudite soit l'heure où il est venu ici ! »

De l'ennui qu'elle en eut, elle commença à pleurer ; là était son jeune fils, qui bien la rapaisa. Depuis cet enfant-là fut

1. Jeanne la Belle, fille du comte de Kent ; elle était veuve du comte de Hollande, lorsqu'elle se remaria au prince de Galles.

roi d'Angleterre, car par le fait d'Espagne où il alla, le prince son père prit une maladie qui le mena à la mort.

Alors vint la table qu'on apporta à la princesse. Un beau chevalier s'agenouilla et lui présenta la table au nom du roi d'Espagne. Quand la dame la vit, elle dit :

« Mettez cette table là : voici un beau présent, mais il nous coûtera cher. »

La princesse de Galles était sage et vaillante ; elle prisait peu la table et maudit le roi qui la lui présentait. Quand le prince revit le chevalier qui avait porté ce don, il lui demanda : « Seigneur, ne me cachez rien, qu'a dit la princesse, quand vous la quittâtes ? »

Le chevalier répondit :

« Saint Jean m'assiste ! elle ne fit nul compte du présent ; mais son cœur est dolent de la venue du roi qui est ici. »

Le prince dit :

« Je m'en aperçois bien. Elle souhaite que je demeure et qu'à côté d'elle j'habite en ses chambres. Je ne le ferai pas ; il ne m'appartient pas d'agir ainsi. Qui veut avoir renom de bon et vaillant doit aller souvent aux champs et à la pluie et être aux batailles ainsi que firent Roland, Olivier, Ogier, Charlemagne, les quatre fils Aymon, le duc Lion de Bourges et Guyon de Cournans, Perceval le Gallois, Lancelot et Tristan, Alexandre, Artus et Godefroid, sur lesquels les ménestrels font tous ces nobles romans. Par saint Georges en qui je crois ! je rendrai l'Espagne et ce qui en dépend, à celui qui en doit être possesseur. Jamais bâtard n'en aura le montant d'un denier, car on en pourrait faire ainsi à tous les autres infants ; j'y mettrai remède avant que l'année passe. »

Sur la requête de Pedro, le prince alla à Bordeaux pour tenir conseil. Là ils traitèrent de telle sorte que don Pedro accorda son royaume et la couronne à messire Jean d'Angleterre, duc de Lancastre, après son trépasement, de telle manière, que sa fille bâtarde, qu'il avait amenée, serait femme de ce duc de Lancastre ; que tous deux demeureraient avec Pedro et à ses frais, que le royaume relèverait du prince de Galles et de ses héritiers et que le roi Pedro en ferait

hommage au prince de Galles. Le prince jura au roi de le secourir et fit épouser à son frère la fille de Pedro. A cette fête, le prince tint cour plénière et l'on ne vit jamais fête si plantureuse.

Un jour après la fête, le prince fit écrire ses ordres par ses bons clercs ; ils furent tantôt signés et scellés de ses sceaux pendants. Puis il fit monter des chevaucheurs bien courants, et manda en Guienne à tous ses vassaux, chevaliers, écuyers et soudoyés, que chacun vint à lui sans retard. Il manda aussi tout partout des Anglais, des Allemands et grand'foison d'archers, les meilleurs tireurs.

Grande fut l'assemblée qui fut ordonnée à Bordeaux à cette fin. Le comte d'Armagnac, le sire d'Albret, celui de Parthenay, y vinrent à belle compagnie. Guillaume Felleton, sénéchal du Poitou, Jean Felleton, le comte de Pembrock, le capital de Buch, y vinrent aussi lances dressées. Le duc de Lancastre était arrivé par mer avec tant d'archers, que nul ne vous le dirait.





## CHAPITRE XXVIII

Comment le prince de Galles rappela les Anglais qui étaient avec Bertrand et comment il mena son armée en Espagne, pour secourir le roi Pedro.

Le prince de Galles fit mander, dans le camp de Bertrand, à tous les chevaliers anglais qu'ils laissassent tôt et incontinent Henri et Bertrand sous peine d'être mis hors de leurs biens et d'être aussi bannis d'Angleterre ; il envoya deux chevaliers devers le roi Henri, pour le défier.

Les chevaucheurs s'en allèrent en Espagne ; ils trouvèrent à Burgos le roi Henri et Bertrand Du Guesclin, Hugh Calverly, Mathieu de Gournay, Jean d'Evreux, Gautier Huët et maints bons chevaliers d'Angleterre. L'un des chevaucheurs apporta ses lettres et salua le roi en disant :

« Sire, or faites lire promptement l'écrit qui est scellé, de par le prince qui vous défie. »

Le roi Henri le fit lire tout aussitôt. Il y avait en la teneur, selon mon jugement :

« Nous, le prince de Galles, séant outre mer, aîné fils



d'Édouard qui tient l'Angleterre, et aussi le pays de Guienne, de Poitou, de Limoges, jusqu'à la mer bruyante, vous faisons savoir et signifiions, comme votre ennemi, et nous vous commandons de fait, au nom du roi Pedro, que sans délai vous partiez d'Espagne. Et sachez que nous sommes pourvus et suffisants pour vous faire mourir comme un mécréant et courir sur vous à si grand effort, que nous vous détruirons avec tous vos alliés.

« Mandons et commandons que, sans retard, Hugh Calverly et tous ceux qui nous appartiennent, viennent à nous sans faute et ne demeurent pas pour vous renforcer dorénavant, ou ils nous seront tous désobéissants et nous les regarderons comme des traîtres et nos ennemis, et ils perdront leurs fiefs et tout leur vaillant, et ils seront détruits ainsi que tout ce qui leur appartiendra. Et nous sommes dolents de ce qu'ils ont fait, car ils ne l'ont pas fait par notre commandement. »

Ainsi disait la lettre dont je vous parle ; et quand le roi l'ouït, son visage changea. Il se prit à regarder piteusement Bertrand qui s'en aperçut très bien. Il dit au roi :

« Sire, j'ai bien ouï ce commandement ; si le prince nous menace de Bordeaux, encore n'est-il pas ici. Avant qu'il y soit, il pourrait bien avoir si grand embarras, que mieux lui vaudrait qu'il fût en Orient. L'homme menacé qui est puissant et fort, s'il pleure pour une menace, ressemble à un enfant. Si le prince est fort, nous le sommes aussi ; nous irons au-devant de lui. Si le Dieu des batailles veut être pour nous et nous favoriser, nous pourrons avoir honneur au demeurant. On voit parfois un homme riche et puissant, quand l'orgueil le fait agir à son gré, se perdre à la fin par son outrecuidance. Là où le cheval tombe on l'écorche. Maudit soit de Dieu celui qui se troublera ! Si le prince a cent mille combattants avec lui et que nous soyons vingt mille debout devant eux, si Dieu veut nous aider et soutenir notre droit, avant longtemps il partira d'Espagne. Soyons preux et hardis, réconfortons-nous ; qui a bon harnais toujours va en avant. »

Quand Hugh Calverly sut que le prince de Galles mandait les compagnons, il vint à Bertrand et lui dit :

« Ah! sire, faut-il que nous nous séparions ? Nous avons été ensemble par bonne compagnie, et nous nous sommes comportés loyalement ainsi que des prud'hommes ; nous avons toujours eu du vôtre à notre vouloir. Jamais en tous nos faits nous n'avons eu de disputes. Nous avons conquis du butin et des dons ; jamais vous n'avez demandé de partager le bien conquis ni les prisonniers, pour donner aux soudoyés ou pour payer les rançons ; je sais bien de vrai, et ainsi nous le pensons, que nous avons plus reçu que vous, nous le croyons. Or le temps est venu de nous séparer : je vous prie, beau doux sire, que nous comptions ensemble et ce qu'à tort nous aurons, nous vous le rendrons, ou nous signerons l'engagement de le rendre.

— Sire, dit Bertrand, ceci n'est qu'un sermon, car jamais je ne pensai à ces choses ; je ne sais à quoi cela monte ; je n'y ai pas avisé, je ne sais si vous me devez ou si nous vous devons. Or, soyons quitte à quitte, puisque nous nous séparons. Mais, si dorénavant nous nous adressons l'un à l'autre, alors nous écrirons ces nouvelles dettes. La raison veut que vous serviez votre maître ; il n'y a que du bien à cela ; un prud'homme doit agir ainsi. Bonne amitié fit notre accord, et la séparation sera faite en bonne amitié ; nous le voulons ainsi, mais j'en suis dolent, c'est la conclusion. Puisqu'il faut que cela soit, nous vous recommandons à Dieu. »

Il le baisa au départ, ainsi que tous les compagnons. La séparation fut piteuse ; à l'adieu, le roi Henri se prit doucement à parler :

« Ah! beaux seigneurs ! dit-il, il faut vous en aller, pour renforcer et aider le prince de Galles contre moi : il doit m'en peser. Qu'il soit contre moi, je ne le puis amender. Mais vous pouvez, à mon avis, vous excuser à lui de me faire la guerre, quoique vous soyez ses hommes-liges. Car un homme n'est point tenu de s'armer pour son seigneur en pays étranger, s'il ne lui plaît, sinon contre celui qui lui aurait enlevé ou voulu enlever son héritage, ce dont je ne fis jamais rien au prince. Il est bien vrai que si un seigneur mène la guerre en pays étranger, contre un seigneur qui ait tenu en d'autres

guerres des gens du pays de celui qui le guerroye, quand leur seigneur commence la guerre contre celui qu'ils ont servi, ils le doivent laisser, mais pourtant ils ne se doivent armer contre lui. »

Hugh Calverly répondit au roi Henri :

« Sire, nous ferons pour vous, notre honneur sauf, ce que nous pourrons faire. »

Après ces paroles, le roi Henri dit aux Anglais :

« Seigneurs, vous êtes mes hommes-liges, pour les châteaux que je vous ai donnés. Pour ce, je vous prie qu'en sortant de mon pays vous ne me fassiez aucun dommage, car vous savez que je vous ai loyalement payés. Et d'autre part, si d'aventure vous avez l'intention de vous armer contre moi, en dégageant votre foi, rendez-moi si à temps les villes et les châteaux que je vous ai donnés, que je n'en puisse être endommagé, ni vous-mêmes blâmés ».

Les Anglais promirent et jurèrent cette dernière chose et brièvement s'en parjurèrent, car ils pillèrent, volèrent, rançonnèrent et brûlèrent le pays et firent beaucoup de duretés au peuple. Henri en ouït tôt des nouvelles et dit à Bertrand.

« Ha ! beaux amis, Calverly et ses compagnons m'ont joué un tour d'Anglais : jamais Anglais ne tinrent loyauté. »

Ainsi les Anglais abandonnèrent l'Espagne par accord et s'en allèrent vers Bordeaux. Ils ne rendirent au roi Henri ni villes, ni châteaux, mais les garnirent de gens qui grevèrent : fort le royaume. Quand Calverly et les autres furent dans la Navarre, ils mandèrent au roi Henri qu'ils lui rendaient ses villes et ses châteaux. Henri envoya des gens pour les saisir, mais il y avait dedans des garnisons que les Anglais y avaient mises comme traîtres et déloyaux, car lorsqu'un homme reçoit en don une ville ou un châtel d'un seigneur, et devient son homme-lige, il doit lui rendre son fief et quitter sa foi, quarante jours avant qu'il se puisse armer contre lui, afin que le seigneur puisse garnir sa ville ou son châtel.

Henri demeura avec sa compagnie : c'étaient Bertrand Du Guesclin, le Bègue de Vilaines et le bon maréchal d'Audrehem, Olivier de Mauny et son frère, Guillaume Boitel, Guillaume

de Launoy, Guichard de Normandie, et des Espagnols. Le roi Henri leur dit :

« Beaux seigneurs, je vous prie que vous me conseilliez, car j'ai besoin d'avis. Le prince de Galles me défie fièrement. Jamais armée telle ni mieux appareillée n'entra dans l'Espagne, depuis qu'elle fut gagnée par le roi Charlemagne, qui y vint en si grande puissance, que Dieu y fit des miracles pour lui. Or Dieu nous soit en aide et la Vierge Sainte! mon cœur les en supplie d'autant plus véritablement que je suis menacé d'orgueilleuse partie. Le prince de Galles est le plus orgueilleux qui soit en vie aujourd'hui, celui qui a le plus grevé le noble royaume du roi de France, que le Ciel bénisse! »

Bertrand Du Guesclin dit :

« Je vous affirme que si les Espagnols qui sont de votre parti vous veulent aider sans nulle tricherie, aussi bien que les Français qui sont là, je ne donnerai que très peu de ces princes qui montrent si grande ardeur. Mais, je vous prie, pour Dieu qui a tout en son pouvoir, ne vous fiez pas trop en votre armée, car je me doute trop qu'il y a couardise.

— Par la Vierge sainte, dit le roi, je ne puis savoir leur sens ni leur folie, car ce qui est au fond du cœur l'homme ne le dit pas. Seigneur, on ne connaît pas les faux par leurs fausses raisons : on connaît à l'œuvre la fausseté de l'homme, car les belles paroles ne sont pas toujours bonnes. Il me faut faire ma maison des matériaux que j'ai.

— C'est vrai, dit Bertrand; or faites à votre volonté, et convoquez partout, à pied et à cheval, gens de toutes façons, arbalétriers, archers; qu'ils viennent tous sans retard avec nous contre le roi Pedro. »

Adonc, il arriva de Séville la grande et d'alentour vingt mille compagnons avec lances et écus; on en amena dix mille de la cité de Burgos. Il ne demeura Espagnol jusqu'en Aragon. Ceux de Saragosse et de Tolède en furent aussi. Ils étaient bien soixante mille et plus à pied, à cheval, à targes<sup>1</sup>, à lances, à pennons et bannières levées. Les Espagnols vinrent en belle

1. Sorte de bouclier.

ordonnance et fiers comme des lions, en montrant bon visage, pour secourir Henri contre le roi Pedro, et tous lui faillirent quand il eut besoin d'eux.

On bailla l'avant-garde au Bègue de Vilaines. Le comte de Denia qui était d'Aragon mena la seconde bataille.

Les Espagnols furent bien certainement vingt mille, à chevaux découverts; puis vingt mille Genetours<sup>1</sup> qui lançaient raidement, et trente mille piétons très fièrement armés; il y eut bien soixante mille hommes en cet assemblément.

Le prince de Galles amenait vingt-deux mille hommes, armés proprement à chevaux couverts de fer. Le soleil resplendissait à la clarté des armes. Jamais nul homme ne vit plus noble assemblée et ne mena en son armée un tel appareil que le prince. Le duc de Lancastre et le capital de Buch y étaient, et le comte d'Armagnac et Jean Chandos, et aussi Guillaume Felleton qui avait l'avant-garde sous ses ordres.

Le prince chevauchait fort orgueilleusement et avec lui don Pedro, qui se réjouissait ferme du secours qu'il menait avec lui si largement. Il disait en lui-même :

« Si je puis seulement tenir le jeune bâtard, j'ai Dieu en garant que je le ferai trainer à la queue d'un cheval et accrocher au vent. Bertrand Du Guesclin, Arnoul d'Audrehem, le Bègue de Vilaines, Olivier de Mauny, et ses frères aussi qui me montrent les dents, et les bourgeois de Burgos qui ont consenti à son couronnement, subiront aussi les tourments. Tous ceux de Séville, qui rendirent la ville à Henri, auront leur paiement; tous ceux de Tolède auront leur condamnation et je les ferai souffrir des maux largement. »

Ainsi disait Pedro, et il dit vrai, comme vous le verrez assez prochainement.

Depuis le temps de Charlemagne, on ne vit telle armée; dix-sept mille y furent, tous à cheval et bien armés, tous au prince de Galles et réunis par lui; chacun d'eux avait bonne lance acérée, l'écu à son col, l'épée au côté et le cheval couvert

1. Cavalerie légère andalouse; elle était armée de dards et de lances et de boucliers de cuir ovales; elle tirait son nom des chevaux genets qu'elle montait.

de fer. Jamais on ne vit gens si bien ordonnés. Il y eut cinq cents hommes de pied, gens très étoffés, arbalétriers et archers de bonne renommée. Les chariots et les chevaux de somme venaient aux champs par monts et par vaux. L'armée avait trois lieues et plus de long.

Le prince de Galles envoya ses ambassadeurs par-devant le roi de Navarre<sup>1</sup> le prier sans retard que la voie lui fût livrée en son pays pour aller en Espagne commencer la guerre. Le roi accorda la chose et leur abandonna l'entrée de la Navarre. Il commanda à ses gens, en cette journée, que l'armée qui venait ne fût pas inquiétée et que, pour son argent, chose à personne ne fût refusée. Mais je vous dis pour vrai que ceux de la contrée cachèrent et enfermèrent les vivres et les emportèrent jusque dans les forêts. On ne trouvait donc ni farine ni vin, ni pain, ni chair salée, si bien que l'armée du prince en fut fort affamée.

Ainsi cette gent passa par les landes en telle puissance, que personne ne vous le dirait. L'armée du prince de Galles était fort nombreuse. On y pouvait ouïr trompettes, chalumeaux et cors sarrasins : grand fut l'effroi qu'elle semait autour d'elle. La compagnie des Guiennois était fort belle, ainsi que celles des comtés de Foix et d'Armagnac; Poitevins et Gascons étaient avec les Anglais. On eût pu voir bannières, enseignes et pennons, mules, palefrois et chevaux couverts de fer jusqu'au sable. Dix-sept mille furent armés en bon ordre, sans compter les arbalétriers Gênois, et sans les bons archers Anglais et Écossais, qui furent bien cinq mille. Les bêtes de somme étaient chargées, et sous le harnais; elles amenaient, à chariots et à charrettes, les tentes, pavillons, riches arcs turcs, bombardes, épées, épieux. Alexandre, Charlemagne, Artus, ni le duc Godefroid ne menèrent tel convoi, non. Ce n'étaient pas des gens à se tenir cois, mais à faire bataille en tout temps; il n'y avait celui qui ne connût l'art de la guerre. La famine les prit au pays navarrais.

Ces gens s'en allaient par les terres, cueillant fèves et pois.

1. Charles le Mauvais.

Si l'on eût cru Bertrand, il n'en fût retourné un seul en Bordelais.

Tant chevauchèrent le prince et Pedro, avec leur armée, qu'ils passèrent le pas de Roncevaux<sup>1</sup> et la Navarre, du consentement du roi qui leur livra passage. Le prince y rencontra Hugh Calverly qui lui fit grande joie.

1. L'étroit défilé connu sous le nom de Pas de Roncevaux traverse les montagnes de Saint-Jean-Pied-de-Port à Pampelune.





## CHAPITRE XXIX

Comment le roi de Navarre fit grande déloyauté à messire Olivier de Mauny ; comment Bertrand défit et tua Guillaume Felleton et déconseilla la bataille au roi Henri.

Quand Henri et Bertrand surent que le prince de Galles et le roi Pedro étaient entrés en Navarre, ils envoyèrent Olivier de Mauny avec trois cents lances, pour garder l'entrée d'Espagne de ce côté.

En ce temps le roi de Navarre envoya défier le roi Henri et mit le siège devant Logroño, que le roi Pedro lui avait donné par ses lettres. Durant le siège, le roi de Navarre manda les bourgeois de la ville, lesquels eurent conseil qu'ils se rendraient, et le lendemain ils ouvrirent les portes ; ainsi ce roi prit-il Logroño, où il y avait ville fermée et châtel très fort et bien séant sur une grosse rivière.

Après cette conquête, le roi partit avec cinq cents lances pour prendre un châtel qui tenait pour le roi Henri. Messire Olivier de Mauny sut nouvelle de sa venue ; il vint contre lui et lui livra bataille. Le roi de Navarre fut déconfit et pris, mais il s'humilia tant devant messire Olivier de Mauny, que ce fut merveille à voir ; il le requit fort humblement qu'il le



laissât aller sur sa foi, ou qu'autrement son pays serait ravagé par le prince de Galles et par le roi Pedro, qui étaient en armes dans son royaume. Il fit tant, par belles paroles, que messire Olivier de Mauny le laissa partir sur sa foi et reçut en otage Charles, son fils aîné.

Le roi de Navarre se retira à Logroño et un jour manda à Olivier de venir lui douzième avec un sauf-conduit, pour traiter de la rançon. Olivier y alla avec ses frères, ce dont il fut mal conseillé, car pendant qu'il fut au châtel, un Navarrais mit la main sur lui. Quand messire Eustache de Mauny vit son frère arrêté, il frappa celui qui l'avait saisi. Alors les Navarrais assaillirent messire Eustache et l'occirent : ce fut dommage, car il était bon chevalier.

Ainsi messire Olivier de Mauny fut retenu par le roi de Navarre, qui lui fit dire que, si le lendemain à prime on ne lui rendait son fils, il lui ferait trancher la tête ainsi qu'à ses frères. Olivier accorda la délivrance, sous condition que le roi lui promit et jurât que, sans fraude et sans trahison, en lui rendant son fils, il le ferait mener, lui, ses frères et ses compagnons, en lieu de sûreté. Messire Olivier envoya querir le fils du roi et le lui présenta; le roi de Navarre le mit en liberté avec ses compagnons; mais auparavant messire Eustache fut enterré honorablement, le roi fut à son service et fit semblant d'être courroucé de sa mort. Après le service, Olivier de Mauny et les siens prirent congé.

Messire Olivier ne tarda guère à entrer au royaume de Navarre et à y guerroyer; il y boutait le feu partout et le ravageait fort. Mais le roi traita si bien, que messire Olivier sortit du royaume; il fit bâtir à Logroño sur la sépulture de son frère une chapelle où il fonda quatre messes, et rentra en Espagne. Partout dans le pays où devait passer le prince de Galles il fit brûler les vivres qui n'étaient pas retirés dans les forteresses.

Le roi Henri manda son conseil pour avoir avis sur la manière de défendre son pays. A ce conseil furent messire Bertrand, Olivier de Mauny, le Bègue de Vilaines, le maréchal d'Audrehem, Thibaut du Pont, le comte de Denia, l'amirante

d'Espagne<sup>1</sup>, chevalier de renom, et plusieurs autres chevaliers, par-devant lesquels parla Bertrand, qui fut ouï volontiers. Il dit au roi Henri :

« Sire, le prince a avec lui grande chevalerie ; ce serait forte chose que si nombreuse compagnie pût être longtemps ensemble. Je sais bien que vous pouvez avoir plus grand nombre de gens ; mais les siens ont toujours suivi les guerres plus que les gens de cette contrée. Je ne vous conseillerais nullement de combattre le prince en bataille à présent ; mais on peut bien garder les passages des rivières contre lui et le tenir si à dépourvu de vivres, qu'il lui conviendra de répandre ses gens pour aller recouvrer des vivres et le fourrage ; nous qui connaissons déjà le pays, nous trouverons bien avantage sur eux, et de fois à autre nous pourrons les battre. Vous pourrez ainsi abaisser leur armée et déconfire le prince sans livrer de bataille ; par la suite, quand vous les verrez affaiblis, vous les pourrez bien combattre. »

Les chevaliers s'accordèrent à ce conseil, et vinrent à Najara pour garder le passage.

Or l'armée ennemie chevauchait approchant d'Espagne. Guillaume Felleton allait toujours devant ; il avait avec lui cinq cents Anglais, hardis combattants, qui levaient la proie et pillaient le pays.

Le roi Henri d'Espagne menait soixante mille Espagnols et plus ; vingt mille Gênelours qui lançaient des dards ; dix mille chevaliers, écuyers et sergents, dont chacun avait cheval couvert de fer, l'écu resplendissant au col, la lance au poing. Les bannières allaient flottant au vent, ainsi que les riches pennons. Ils étaient bien gens à conquérir le monde.

Le Bègue de Vilaines appela Bertrand.

« Sire, dit-il, voici une belle armée.

— Sire, dit Bertrand, je vous jure et affirme qu'aussitôt qu'ils verront la bannière du roi Pedro et du vaillant prince, ils s'enfuiront. Je ne me fie en eux, pas plus qu'en l'oiseau qui vole. Et je vous jure Dieu le père que j'aimerais mieux

1. Don Gil Bocanegra, amirante de Castille.

être pris en bataille que le roi Henri, car, s'il était pris, je sais à bon escient que Pedro le ferait mourir aussitôt, comme le plus fol traître et le plus mécréant qui jamais fut au monde. Et si j'étais pris j'aurais quelque garant qu'on s'accorderait avec moi pour or et pour argent. »

A ces paroles, un chevauteur vint à Bertrand, au vaillant Bègue, au bon maréchal, à Guichard le Normand, à Guillaume Boitel et à plusieurs Français qui étaient là.

« Seigneurs, dit le valet, je viens de l'armée du prince que j'ai quittée au soleil levant. Je vous jure Dieu qu'on ne vit jamais telles gens, ni de si fière apparence, ni si bien ordonnés, ni si fins combattants; mais ils n'ont que manger et jeûnent pour la plupart : car par toute la Navarre ils n'ont rien trouvé.

— Et qui fait l'avant-garde, ami ? demanda Bertrand.

— C'est Felleton qui vient devant, répondit celui-ci; ils ne sont que cinq cents lances et vont pillant le pays.

— Or va, dit Bertrand, et n'arrête pas; sache me dire, pour Dieu ! où ils iront demain en chevauchant. Tu nous trouveras à Najara la grande. »

Celui-ci répondit :

« Je ferai votre commandement. »

Les Français partirent cette nuit, ainsi que le reste de l'armée; ils vinrent à Najara, où ils s'arrêtèrent; ils se logèrent et dehors et dedans. Les Espagnols allèrent quêtant maints logis et dressant sur-le-champ tentes et pavillons. Il y avait tant de gens, que le mont et le versant en étaient couverts. Le Bègue de Vilaines se logea devant avec l'amiral et Guichard le Normand et le bon maréchal. Ils éclairèrent le camp la nuit avec des falots ardents, jusqu'au matin après l'aube.

Le prince de Galles venait fièrement avec sa puissante armée bannières déployées. Guillaume Felleton menait l'avant-garde et couvrait le pays pour recueillir la proie. Les plus grands avaient peu de vivres dans le camp.

Les deux armées furent en Espagne bien près l'une de l'autre à guise d'ennemis. Guillaume Felleton, avec cinq cents hommes d'armes couverts de fer, partit pour querir des vivres comme

un loup affamé, recueillant vaches et moutons. Mais il trouva le pays fort dégarni.

Un chevaucheur, qui l'avait vu, conta l'affaire à Bertrand ; et quand celui-ci sut que Guillaume courait ainsi, il en fut fort joyeux, car il le haïssait ferme, parce qu'il lui avait fait à Paris mortelle trahison<sup>1</sup> ; mais Bertrand en ce temps s'en défendit bien.

Quand il connut sa venue et l'endroit où il s'était abattu, il appela sans retard le maréchal de France et le comte de Denia et leur dit ainsi :

« Seigneurs, venez avec moi ; partons le plus secrètement que nous le pourrons faire, je vous en prie ainsi ; je veux aller assaillir mon mortel ennemi, qui mène l'avant-garde, ainsi que je l'ai ouï ; il va fourrageant le pays ; je veux marcher contre lui : les Anglais ont grand'faim, ils seront déconfits. »

Arnoul d'Audrehem dit :

« Le pain leur manque ; si le roi Henri veut croire notre conseil, tous les Anglais mourront, et sans être attaqués. »

Bertrand Du Guesclin ne se voulut arrêter ; il conduisit sa bataille, qu'il sut bien mener. Il fit incliner à terre bannières et pennons et porter bas lances et dards. Il conduisit tous ses gens le long d'un bois, afin qu'on ne le pût connaître ni aviser, et il fit chevaucher des coureurs, pour savoir de quel côté on pouvait trouver les Anglais.

Il y avait là une ville où ils allèrent regarder ; ils y virent beaucoup de feux allumés pour faire cuire les viandes et préparer le pain ; ils aperçurent les Anglais qui traversaient les champs et approchaient de la ville, menant des charrettes, chevaux de somme, mules pour porter la viande. Ils virent les bannières descendre d'une montagne.

L'un des chevaucheurs, qui savait parler anglais, se buta dans la troupe et ouï deviser que c'était Felleton qui venait de fourrager et qui faisait amener dans le camp les vivres,

1. Cuvelier fait allusion à l'accusation calomnieuse dont le Parlement fit bonne justice, en déclarant que Bertrand avait fui sans violer sa foi

vaches, brebis, pourceaux, plus de trois mille bêtes, qu'il avait rassemblées pour réconforter les Anglais.

Le chevaucheur laissa la troupe ; il s'en vint parmi un bois et le passa. Il alla trouver Bertrand dans une vallée ; et quand il le vit, il lui dit :

« Sire, pensez à vous hâter ; venez avec moi, je vous ferai trouver Guillaume Felleton et vous vous rencontrerez avec lui. »

Sans emboucher la trompette et sans corner les instruments, le noble Bertrand voulut partir. Il fit mettre ses gens en troupes derrière un bosquet et les porta en trois lieux, pour ne montrer que les premiers. Ainsi Bertrand se mit sagement en trois endroits.

Guillaume Felleton et toute sa gent fourrageait le pays aux environs. Ses coureurs lui dirent sans nul retard :

« Sire, allons joyeusement : voici une troupe d'Espagnols qui viennent chevauchant simplement sur les champs.

— Seigneur, demanda Felleton, dites, sont-ils nombreux ?

— Ils sont bien autant que nous, selon mon jugement, » répondit celui-ci.

Et Guillaume lui dit :

« Je ne fuirai nullement. Si ce sont des Espagnols d'Espagne, je ne les crains pas : ils ont peu de hardiesse ; mais si ce sont des Français, c'est autre chose, car Bertrand y serait ; il ne prendrait de moi ni or ni fin ni argent, car il me hait à mort depuis longtemps. Vassal, chevauchez à volonté et sachez me dire sans retard si ce sont des Espagnols, des Français ou des Bretons, et si Bertrand y est, et s'ils veulent avoir bataille et dispute. »

Celui-ci piqua son cheval à coups d'éperons et alla jusqu'à nos gens chevauchant impétueusement et dressant son chapel. Le comte de Denia vit approcher le compagnon ; il sortit sur la route, s'en vint à lui et dit à voix haute :

« Sire, qui êtes-vous ? Dieu vous pardonne ! »

Celui-ci a répondu :

« Guillaume Felleton, son frère Jean et les autres chevaliers m'envoient devers vous pour savoir votre nom.

— Je n'en ferai pas secret, répondit celui-ci; je suis le comte de Denia, qui sied en Aragon, et ce sont les Espagnols qui sont mes compagnons.

— Or dites, reprit l'autre, si cela vous semble bon, si Bertrand Du Guesclin, qui a un cœur de lion, est avec vous? n'en faites pas mystère.

— Nenni, dit le comte, ne saurait-on sans lui chercher querelle? Nous sommes Espagnols qui querons le combat, je vous le dis pour moi. S'il plaît à Dieu, nous l'aurons, contre les Anglais à force ou à volonté.

— Et vous l'aurez à bref délai, dit le chevaucheur : je vous vais amener Guillaume Felleton. »

A ces paroles il les quitta. Bertrand Du Guesclin se tenait en embuscade et avec lui assez de gens. Un écuyer qui était bien monté vint à lui :

« Sire Bertrand, dit-il, tenez-vous ici tout coi : car voici Felleton qui vient tout ordonné. Le comte de Denia s'est très bien avisé; il a dit au chevaucheur que vous étiez resté avec le roi Henri; il croit être bien assuré de vous. »

Bertrand Du Guesclin dit :

« Par Dieu qui souffrit ! je voudrais lui montrer comment je suis nommé. »

A cette parole que vous avez ouïe, Guillaume qui était bien apprêté vint avec cinq cents lances, les écus à leur col, les lances au poing et les pennons levés, chevauchant noblement en troupe. Quand ils furent à l'approche, ils descendirent à pied. Les Espagnols, d'autre part, sonnèrent les trompettes, et les cris furent jetés. Ils s'assemblèrent comme gens furieux et se donnèrent de grands coups de lance; mais chaque parti se tenait si serré, que l'un ne put entrer dans l'autre. Ils faussèrent et trouèrent laidement leurs écus; mais ils se tinrent si clos tout autour, qu'ils ne purent nullement être rompus.

Bertrand Du Guesclin et le grand maréchal leur vinrent de côté, chevauchant fièrement, et jusqu'à la bataille ne s'arrêtèrent pas. Et criant : Guesclin ! à haute voix, ils se fêrèrent entre les Anglais; ils les taillèrent en pièces et les rom-

pirent tellement que ceux-ci se mirent en hâte à la fuite. Bertrand Du Guesclin trouva Felletton et lui dit :

« Ah ! Guillaume ! tu mourras ! »

Il le heurta si fermement de sa lance, qu'il l'abattit à terre sur l'herbe verdoyante. Il y eut ce jour-là quatre cent vingt chevaliers occis, blessés ou prisonniers.

Un page à cheval s'enfuit àprement sans s'arrêter jusqu'au camp anglais ; il fut mené au logement du prince, où étaient le duc de Lancastre, le comte d'Armagnac, Jean Chandos, le capital de Buch, Hugh Calverly et grandement des autres.

« Ça, dit le page, il nous va malement, car Bertrand Du Guesclin nous a épiés à ce point du jour ; il a arrêté notre proie et a tué nos gens. Felletton est occis, ainsi que tous ses parents. Il ne nous est demeuré ni jument, ni vache, ni mouton. »

Quand le prince l'ouït, il en eut le cœur dolent, et le roi don Pedro grandement s'en émut :

« Ah ! Bertrand, dit-il, le corps de Dieu te grève ! Par ton fait j'ai perdu ma couronne et tu m'as étrenné aujourd'hui pauvrement. »

Le prince de Galles eut la mine fort courroucée. « Que ferons-nous, demanda-t-il, franchises gens honorés ? »

Le comte d'Armagnac répondit :

« Je dirai ma pensée : Sire prince, oïez bien mon avis. Nous avons amené si grande armée en cet endroit, qu'il n'en fut vu ni regardé de telle depuis longtemps. Mais il nous va mal de ce grand nombre de gens ; elle est tout affamée : la terre d'alentour est si dépouillée de tout bien qu'on n'y pourrait trouver une pomme. Si nous demeurons ici, par la Vierge sainte ! nous y mourrons de faim avant la troisième journée. Ou il nous faut avoir journée de bataille, ou il nous faut mourir de faim, la chose est prouvée. Faisons que notre gent soit tout armée demain et nous combattrons comme des désespérés ; il vaut mieux mourir à l'épée que de mourir ainsi de faim comme bêtes égarées.

— C'est vérité prouvée, dit Jean Chandos.

— Par ma foi ! dit le capital, il me plaît et agréé bien. »

La besogne fut convenue là par les hauts seigneurs.

Or je parlerai de Bertrand. Il se repaira à Najara, ramenant la proie qu'il avait gagnée et aussi les prisonniers qu'il avait conquis.

« Ah ! dit le roi Henri, voici une bonne journée ! Les Anglais ont eu une mauvaise étrenne. »

Joyeux fut le roi Henri, quand il eut vu les Anglais ainsi étrennés. Il demanda à leurs prisonniers l'état de l'armée du riche prince, qui était tant loué. Ceux-ci lui contèrent toutes les vérités et comme le peuple était tellement affamé, que tous mouraient de faim : le pain et le blé manquaient ; le vin aussi faisait défaut : de tous côtés, ils ne savaient que manger ; le pays était dévasté. Adonc parla Bertrand, qui fut bien avisé :

« Par Dieu ! dit-il, franc roi d'Espagne, si vous me voulez croire, vous viendrez à honneur et vous déconfirez votre ennemi mortel, sans bataille ni péril. Faisons de bons fossés devant notre camp, et que tout le charroi y soit mené devant nous. Que je sois convaincu de trahison, si le prince ne s'en retourne en fuyant ; quand nous les verrons tous défaits, nous leur courrons sus, montés sur nos chevaux : il n'en demeurera aucun qui ne soit attrapé. J'ai Dieu en garant qu'ils sont tous affamés, je le sais de vrai ; s'ils ne nous courent sus, comme gens affolés, ils ne peuvent plus durer. Par rage de famine qui les travaille tant, ils voudraient livrer bataille tôt et incontinent, et qui voudrait attendre tant seulement trois jours les verrait tous fuir sans délai, comme le cerf fait devant les chiens. »

Le comte de Denia répondit :

« Or je sais qu'on vous tient pour hardi ; mais c'est pour rien, car vous avez peur, je le vois clairement, ou vous aimez bien peu le profit du roi. Avons-nous eu l'étrenne, dont les autres sont durement ébahis ? Sire Bertrand, vous n'êtes dans la compagnie du roi que douze cents chevaliers et écuyers de France ; vous croyez plus valoir que toute l'armée du roi, qui a plus de gens que le prince de Galles. Mais je veux que vous sachiez que, s'il y a bataille, les Espagnols et les Ara-



gonnais vaudront bien les Français. Et il semblerait à la chevalerie d'Espagne, si vous maintenez plus longtemps ces paroles, que vous avez peur. Me croira qui voudra, j'en dirai mon avis : livrons bataille demain. »

Bertrand, qui s'ouït accuser de peur, se leva sur ses pieds et dit :

« Comte de Denia, je veux bien que vous sachiez que, s'il y a bataille contre le prince, il sera ouï autant et plus de nouvelles des Français, que de vous et des Espagnols. Par mon serment ! si nous combattons demain, je vous le dis, nous serons tous déconfits ; je serai mort ou pris ; grand mal en adviendra au roi et à ses gens. Mais pour ce que vous en avez parlé ainsi et que vous m'avez fait vilainement reproche, foi que je dois à Dieu ! demain nous livrerons bataille, et je la mènerai à mon commandement. Là pourra-t-on voir ma bonne volonté et si je suis traître ou couard. »

Le roi Henri dit :

« Je ferai votre volonté. »

Bertrand Du Guesclin répondit :

« Il n'en peut être autrement ; puisque j'en ai juré, je tiendrai mon serment. »

Seigneurs, c'est vérité, n'en doutez jamais : si l'on eût cru alors Bertrand en ce qu'il conseilla, le prince de Galles ne fût jamais retourné en son pays.

Henri fut tant prié par le comte de Denia et par les chevaliers d'Espagne, qui lui conseillaient la bataille, qu'il l'accorda au prince et lui fit savoir le jour, ce dont le prince et les Anglais eurent grande joie.



## CHAPITRE XXX

**Comment le roi Henri livra bataille à Najara et y fut vaincu et comment Bertrand se rendit au prince de Galles.**

Cette nuit, chacun fit le guet dans son camp, jusqu'à ce que l'aube se levât le lendemain. Parmi le camp du prince, chacun s'arma, maintes trompettes sonnaient. Ils s'appareillèrent très bien pour combattre.

Le prince ordonna la première bataille et la bailla au duc de Lancastre son frère; il lui abandonna quatre mille hommes d'armes à chevaux tout couverts de fer de la tête jusqu'aux pieds. Ni lance ni dard n'étaient capables de les grever jamais. Le duc les envoya sur-le-champ devant Najara; il les mit sur le côté et les rangea fort bien. Il eut cinq cents archers d'Angleterre. Chacun s'efforça de tirer fièrement, chacun tint la lance et accola l'écu.

Un chevalier anglais, en lequel se fiait le duc, portait sa bannière; il l'éleva bien haut et la posa par-dessus une mule. Hugh Calverly allait avec le duc; Nicolas de Bettencourt y fut; il était de Hainaut, mais il se maria par le roi d'Angleterre, qui lui donna une femme. Gautier Huet y fut avec Jean

d'Évreux, Robert Scot, Thomas d'Aubonne et Tresselle le preux; chacun s'y comporta bien.

La bataille que le duc avait fut noble; le champ étincelait de la clarté des armes. Nul homme de longtemps ne vit plus belle armée : chacun menaçait en son cœur les ennemis ; s'ils eussent bu du vin, peu d'entre eux eussent redouté les Espagnols. Le duc leur dit :

« Seigneurs, vous savez comment il va ? Celui qui voudra boire et manger au dîner, devra le gagner. Bouteilliers et pannetiers demeurent par delà. »

Le prince de Galles appela le capital par son nom.

« Beau cousin, lui dit-il, écoutez mon intention. Vous aurez en votre part la deuxième bataille, quatre mille hommes d'armes. Vous garderez une aile par-devers l'Aragon, pour combattre les Espagnols, qui y sont à grand'foison. Or en avant beau cousin ! on verra aujourd'hui votre prouesse. Déjà vous avez été en maintes contrées en batailles rangées. En prouesse, en honneur, en grâce et en renom, vous pouvez bien ressembler à Roland le neveu de Charlemagne, à Olivier de Vienne, à Ogier et à Nayme. C'est aujourd'hui pour mon honneur et ma domination que vous combattrez. Tout le bien que j'ai fait en mon règne ne me vaudra aujourd'hui le montant d'un denier, si vous ne me renforcez comme un bon champion.

— Sire, dit le capital, n'en ayez pas de doute. Je ne crains pas les Espagnols. Je désire plus l'assaut d'armes et le bon renom, qu'être servi de pain, de poisson et de vin. J'ai le cœur désireux d'accomplir votre bon plaisir. »

Lors le capital partit sans retard avec quatre cents chevaux couverts de fer. Jamais ne fut si belle troupe, depuis le temps où Pharaon chassa Israël de l'Égypte. Vous eussiez pu voir là un bel escadron, les bannières ventelant et maints pennons dorés; les lances au poing, le blason au col et le heaume au chef, plus brillant que l'argent; ils gardaient leur bon ordre ainsi que des preux.

Le capital avait avec lui maints hardis compagnons : le sire de Pommiers, qui s'appelait Aimerion, le bon sénéchal de Bordeaux, Garnier d'Auberoche avec son frère Othon; le vaillant

comte de Montleson, le comte de l'Ile, qui avait de bons vassaux ; le seigneur de Pons ; Sandras d'Oridon, le sire de Mucidane, qui s'appelait Pierre ; et le sire Faucon d'Aristat et d'autres chevaliers et écuyers à foison.

La bannière du capital fut levée de manière qu'on la voyait du camp du roi Henri. Celui-ci dit à Bertrand :

« Notre félon ennemi se met en ordre.

— Sire, répondit Bertrand, bénédiction à Dieu ! Jésus-Christ qui est là-haut connaît bien le bon droit ; nul ne nous peut aider ni grever, sinon lui. »

Anglais et Gascons s'ordonnèrent fièrement. Le prince appela promptement Chandos :

« Chandos, dit-il, je me fie complètement à vous ; c'est justice, par ma foi ! car vous avez servi loyalement mon père dans les guerres de France et ailleurs aussi ; et vous m'avez aussi servi bien et suffisamment. Je vous octroie joyeusement la troisième bataille, car il y a en vous assez de sens et d'entendement, et vous mènerez bien la bataille. Vous aurez quatre mille hommes sous vos ordres ; vous les mènerez âprement derrière les autres ; s'il y a quelqu'un de nous qui recule, si peu que ce soit, vous lui ferez trancher la tête au plus vite. »

Jean Chandos répondit :

« J'en fais le serment. »

Il se sépara du prince et prit sa bataille. Il emmena le sire de Parthenay et deux cents chevaliers à éperons d'argent. Les chevaux étaient couverts de fer jusqu'aux pieds. Vous eussiez pu voir là un fier rassemblement ; tant de riches bannières flottaient au vent, tant de nobles pennons reluisaient et tant de grosses lances resplendissaient au soleil ! Ils chevauchèrent fièrement, les écus accolés, et dressèrent la bannière de Chandos en sa présence.

« Seigneurs, leur dit Chandos, je vous suis garant qu'aujourd'hui il vous convient de travailler ferme, pour avoir à manger et à boire. Nous avons tout mangé à ce point du jour ; il nous faut conquérir vite l'autre repas, ou nous irons nous coucher sans souper nullement. »

L'un dit à l'autre : « Plût à Dieu que j'eusse tant seulement un hanap de vin et trois morceaux, sans plus, de pain de bon froment, et qu'ils m'eussent coûté cent marcs de bon argent. »

Il y en avait dix mille en cet endroit, qui avaient grand besoin de faire de tels souhaits.

Ce fut le samedi, la veille de Pâques, qu'on appelle fleurics, en l'an de la résurrection de Notre-Seigneur, mil trois cent soixante-sept, que la bataille fut devant Najara, dans une belle prairie.

En cette journée dont je vous parle, le prince de Galles, avec ses barons, vint aux prés devant Najara en belle compagnie. Il guida la quatrième bataille. Il avait en sa bataille le comte d'Armagnac et ses neveux, messires Bernard et Perducas d'Albret et le comte de Pembroke. Ils furent six mille en cette troupe, à chevaux tout couverts d'or et de mailles unies mieux que je ne vous le dirais. La bannière du prince était haut dressée et portait les armoiries de France et d'Angleterre.

Le prince de Galles ne s'arrêta pas, mais il alla de rang en rang pour réconforter ses gens ; il leur dit :

« Bonnes gens, je vous prie, en l'honneur de Jésus qui a tout en garde, que vous recouvriez du cœur et des forces, et que vous me vouliez aider sans tricherie. Vous avez aujourd'hui accepté grande peine pour moi ; si elle pouvait être bien employée en cette journée, vous en seriez à toujours en haute seigneurie, plus que nul homme qui soit en ce monde mortel. Je vous prie tous, par bonne amitié, qu'aucune rançon ne soit octroyée aux Espagnols, fussent-ils forts ou puissants, ou de haute lignée. Mais prenez les Français s'ils vous viennent en vie ; ce Bertrand Du Guesclin, pour Dieu ! ne le tuez point ; car il est vaillant homme et plein de noblesse ; ni le bon maréchal Arnoul d'Audrehem, à la barbe fleurie : il a été très bon tous les jours de sa vie, loyal envers son maître, sans penser vilainie.

« Seigneurs, oubliez votre faim ; la viande dont vous soupez est à Najara. Voici le roi Pedro qui vous fournira assez d'or, d'argent, de bijoux et de ce que vous voudrez. »

Tous les riches baronnets se réjouirent.

« Je ne sais, dit Chandos, pourquoi je ne vois pas encore les Espagnols en ordre ; je ne sais ce qui fait qu'ils ne forment pas leurs rangs. J'espère qu'ils veulent seulement attendre que le soleil soit levé. »

Il appela son héraut, qui se nommait Chandos :

« Va-t'en-là bas, lui dit-il, ne t'arrête pas ; dis à Bertrand et aux autres que, s'ils ne viennent aux champs, pennons levés et armés ainsi qu'il appartient, nous leur courrons sus de tous côtés. »

Le héraut piqua son cheval ; il passa outre la Maladrerie et alla par devers Najara. Il trouva le roi Henri d'Espagne avec le comte de Denia, et Bertrand Du Guesclin, et le bon maréchal d'Audrehem, le Bègue de Vilaines, Guillaume Boitel, Guillaume de Launoy et le maréchal d'Espagne, qui fut si redouté. Le héraut appela les chevaliers et leur dit :

« Franc roi, entendez-moi, et vous nobles barons, dont je vois assez ici, et vous, sire Bertrand ; je suis arrivé pour vous dire deux mots qui seront tôt répétés. Mes seigneurs de par delà ont apprêté leurs corps pour livrer bataille rangée. Je vous fais savoir que si vous ne venez, ainsi qu'il appartient et que vous le savez, tôt nous vous courrons sus, sans nous point arrêter.

— Héraut, répondit Bertrand, je crois que vous avez faim. Si l'on m'eût cru, l'on vous eût affamés, car je vous suis garant qu'on eût fait des fossés, et chacun de vous en serait demeuré par delà. Mais certes c'est à tort, le jour en est passé. Vous n'avez que manger, c'est sûre vérité ; il m'est avis que nous en gardons assez pour vous.

— Sire, dit le héraut, qui fut bien avisé, il n'y a en notre camp celui qui bientôt n'eût mangé deux œufs pelés. »

Quand Bertrand eut ouï le héraut qui parla, il commença à rire de ce qu'il lui avait dit. Il fit apporter le vin et lui donna à boire ; le héraut le but, il ne refusa point et bellement l'avalait.

« Ami, dit Bertrand, or ne me cachez pas cela ; que vaudrait bien ce vin en votre camp par delà ?

— Sire, dit le héraut, par Dieu qui créa tout ! à cause du saint jour de Pâques fleuries, qui sera demain quand il sera jour, on ne boit pas de vin dans notre camp. D'ici à demain nous n'en boirons pas.

— Par ma foi ! dit Bertrand, on a dit dès longtemps : beaucoup épargne de bien, celui qui n'en a pas.

— C'est vrai, dit le héraut, mais demain en boira qui pourra en avoir et qui n'en aura pas s'en privera : car chacun n'aura pas ce qu'il désire. Vous n'avez point eu, en un temps qui est passé, tout à votre désir : à Cocherel, où fut la bataille, grande faim vous pressa. Différez donc de vous moquer de nous.

— Hé Dieu ! dit Bertrand, on m'a bien payé cela.

— Sire, reprit le héraut, oyez ce qu'on vous dira. Or, apprêtez-vous, il en est temps ; Chandos qui m'envoie à vous, vous le mande.

— Héraut, répondit Bertrand, vous aurez bataille, qui vous coûtera cher.

— Or tôt, dit le héraut, ou nos gens viendront ici. »

A ces paroles, le héraut s'en alla et Bertrand Du Guesclin ordonna bien ses gens. Il réunit en une bataille dix mille Espagnols, des meilleurs qu'il avait et les mit bien en troupes, ayant au dos une rivière qui courait par delà <sup>1</sup>. Il y eut là si belle gent qu'il semblait que ce fût pour conquérir deçà jusqu'à la mer. Il les regarda bien et les montra au maréchal d'Audrehem.

« Sire, lui dit Bertrand, voici très belle gent et il y en a planté ; ce sera grand dommage quand telles gens s'enfuiront. »

Après les Espagnols dont je vous parle, Bertrand en prit dix mille de noble apparence ; il les mit à gauche, ainsi qu'en côtoyant les dix mille premiers, dont je vous ai parlé, de sorte qu'ils furent vingt mille et plus, puis vinrent Genetours, montés sur les genets et ils furent bien vingt mille qui lançaient des dards, comme en se jouant, tout ainsi que l'on tire

1. La Najarilla.

à un oiseau qui vole ; ceux-ci furent ordonnés comme en pendant. Là vint le roi Henri, qui les encouragea et leur dit :

« Bonnes gens, voyez là sur ce pré qui verdoie Pedro le fou, qui vous a amené un peuple de combattants. Si vous êtes pris, il vous fera tous pendre ; rien ne vous garantira ; chacun sera pendu comme un païen ; il ne vous demeurera ni femme, ni enfant. »

Ceux-ci s'émurent et firent bon visage. Bertrand du Guesclin ne s'y arrêta point. Il alla rejoindre le Bègue de Vilaines, Arnoul d'Audrehem et tous les Français qui étaient là. Ils n'étaient que sept cents, tant Normands que Bretons.

« Seigneurs, dit Bertrand, écoutez-moi. Tenons-nous tous ensemble et ne nous séparons pas. N'allez pas vous bouter avec les Espagnols ; ils ne sont pas gens en qui je me veuille fier. »

Seigneurs, à ce jour, juste à prime sonnante, chevaliers et écuyers furent tous apprêtés ; de tous côtés les trompettes retentirent. Bertrand Du Guesclin avait devant lui son trompette, qui se prit à sonner si fort et d'une si haute voix qu'il n'y avait sourd qui ne la pût entendre.

Les gens du roi Henri passèrent la rivière. A une demi-lieue ils mirent pied à terre, petits et grands, hormis ceux qui étaient montés sur des chevaux couverts de fer.

Le prince de Galles et ses chevaliers et le roi Pedro qui lui tenait compagnie ne descendirent pas. Les archers allèrent devant, cinq mille en une troupe ; ils tiraient tous à la fois contre les Espagnols ; les flèches volaient plus dru que la neige ne tombe. Chacun la lance au poing et la targe embrassée, les pennons à la main et la bannière levée, vint aux Espagnols par grande fureur.

La bannière du captal s'approcha fièrement, il venait à pied et n'amena nul cheval, hormis les chevaux couverts qui se tinrent à un côté, regardant ce qu'on ferait : car les chevaux armés, qui étaient là, étaient ainsi ordonnés, pour percer, quand il en serait temps, la bataille des nobles Espagnols qu'Henri amenait. Les gens du captal, chacun tenant la lance et embrassant l'écu, venaient, pas à pas, vers ceux de par deçà.



Quand le roi Henri avisa que la troupe du capital approchait ainsi, il s'affermit sur son cheval qu'il piqua et tint en main sa lance qu'il baissa fièrement. Sans redouter rien, Henri, à coups d'éperons, vint assaillir la première bataille, que le capital commandait et entra dedans. Il frappa tellement de sa lance le premier homme d'armes qu'il lui perça le cœur et l'abattit à terre; après il renversa le second sur le sol et le troisième et le quatrième, et tant qu'il en rencontra; il en avait abattu dix quand sa lance se brisa. Il tira l'épée qu'un Sarraasin forgea; il en frappa tant dedans la troupe, de tous côtés, qu'à force de cheval, il passa tout outre la compagnie du capital. Il criait haut : Espagne ! et disait :

« Mauvaises gens ! mal fait qui vous épargne ! J'emploierai bien ma mort, puisque je suis par deçà. »

Quand Bertrand Du Guesclin avisa le roi Henri, il dit au Bègue de Vilaines :

« Or il y périra. Secourons notre roi. »

Lors ils s'émurent tant, que nul ne s'arrêta. Là commença un combat qui coûta durement. Ils ne se donnaient de garde, quand Henri retourna. Il était très hardi et redouté; il fut fort échauffé du chemin qu'il avait fait. Mais Bertrand Du Guesclin s'en vint à lui.

« Ah ! sire, dit-il, êtes-vous assotté, que vous vouliez mourir ici ? Reposez-vous un peu. »

Le roi Henri lui répondit :

« J'en suis tout avisé; j'aime mieux mourir que d'être emprisonné. Je sais bien que je suis mort si je suis attrapé; mais je me vengerai, telle est ma volonté. »

La mêlée fut grande et épaisse de tous côtés. Hugh Calverly s'y comporta fort bien; ainsi fit Gautier Huet, qui en occit beaucoup. Le prince de Galles était resté par-devant l'étendard, avec le roi Pedro et assez d'autres.

Bertrand, avec sept cents combattants, auxquels il se fiait, alla vers le duc de Lancastre; ils s'y mêlèrent tellement, qu'ils versèrent à terre les plus solides. Quand les lances manquèrent, ils prirent les épieux et frappèrent tellement qu'on leur liassa le champ. Ils étaient si bien serrés en troupe, que

nul homme ne put entrer parmi eux. Le captal les vit et les reconnut assez. Il dit à ses gens :

« Assaillez ceux-là ; je les vis à Cocherel, où je fus attrapé. »

Bertrand et sa compagnie se tinrent fièrement. Le Bègue de Vilaines eut beaucoup de hardiesse ; il frappa bien de l'épée. Arnoul d'Audrehem vaillamment s'y comporta et Guillaume Boitel et les autres aussi, chacun en ce jour se défendit avec acharnement.

Chandos s'arrêta aux Espagnols ; il fit tirer sur eux et en renversa beaucoup. Le maréchal d'Espagne y vint ; il frappa, devant Chandos, Arnoul de Maldalent, un gentil écuyer qui fut son chambellan. Il l'atteignit sur l'écu droit à la poitrine, d'un bon épieu de guerre ; il l'abattit mort à terre. Jean Chandos en eut le cœur dolent ; il fit assaillir le maréchal, qui fut tellement piqué de lances et de dards qu'il chut à terre en tel état, qu'il eût été mis à mort, n'eût été Henri roi d'Espagne, qui y vint furieusement. Il rompit la place, prit le maréchal ; il le releva et lui dit :

« Ah ! gentil maréchal, que tu as de hardiesse ! »

Il poursuivit Chandos bien un plein arpent, il fit aussi reculer son bataillon. Si les autres Espagnols eussent eu son cœur et sa bonne volonté, jamais le prince de Galles ni tous ses parents n'eussent revu le domaine de Bordeaux ; ils n'eussent pu se vanter d'avoir remis le roi Pedro sur son trône.

Le prince de Galles venait à grand effort ; trompes et chalumeaux sonnaient hautement et faisaient bruit par tel accord, qu'on n'eût ouï le tonnerre descendre. Le prince faisait porter noblement sa bannière aux armoiries de France et d'Angleterre. La bannière peinte d'Espagne y était également. Le prince fit approcher les siens, là où il vit grand tournoi, en disant tout haut :

« Jamais sans moi ce combat ne sera fini ; je ne remettrai pas en Espagne don Pedro, qui en est chassé vilainement, que je n'aie frappé de l'épée. »

Il dit à ses hommes :

« Menez-moi droitement en la plus grande presse, là où il

y a plus de gens. Je voudrais combattre avec eux ; ils me laisseront la place, si la mort ne me prend. »

Ainsi dit le prince, qui eut cœur si noble. Il se fit mener et escorter devant les gens d'Espagne, qui furent plusieurs milliers sur des chevaux couverts jusqu'au râble ; il eut avec lui le roi Pedro, qu'il aimait et tenait pour cher, le comte d'Armagnac, le sire d'Albret, Perducas d'Albret, le fier sénéchal de Poitiers, celui de Bordeaux, le sire de Mucidan, le comte de l'Ile, le sire de Partenay, les seigneurs de Pons. Garnier d'Auberoche, de la Riolo, et Richard de Blaies ; bien six mille hommes, qui tous avaient des coursiers.

Ils s'en allèrent à force vers les Espagnols, qui étaient bien dix mille, selon ma croyance, si bien armés pour soutenir la bataille, que jamais Alexandre n'eut telles gens. Et d'autre part, il y avait au côté gauche dix mille de leurs gens armés. Mais quand ils virent les Anglais approcher devant eux, ils laissèrent le combat et s'enfuirent.

Pendant que la bataille était toute assemblée, et que les uns et les autres avaient éprouvé leur force, et avaient pensée et volonté de s'occire l'un l'autre, le prince de Galles vint avec toute sa compagnie assaillir les gens les plus redoutés entre les Espagnols. Le roi Pedro, qui les vit montrer grande puissance, comme des preux hardis, alla droit au prince, criant à la volée :

« Gentil prince, homme de grand renom, je vous prie, s'il vous plaît, que sans faire de retard, je puisse commencer le premier la mêlée contre ces gens, qui sont de mon pays. A leur bannière, je reconnais cette race sans foi. Il y en a de Séville, qui ont livré ma cité, et de Tolède aussi et de Burgos. Volontiers, j'en verrais la place délivrée. Or laissez-moi y aller. La volonté que j'ai leur sera démontrée. »

Le prince répondit :

« Cela me plaît et agréé. »

Adonc le roi Pedro, sa bannière levée plus haut que nulle qui fût là, à hâte de cheval et à lance baissée, se fêrit parmi eux comme bête forcenée, en disant hautement :

« Fils de ribaudes ! pour un bâtard vous m'avez détourné

ma terre ; vous en mourrez tous de mort cruelle, et le bâtard aura la tête coupée et il sera pendu à un arbre. »

Il frappa à la volée un chevalier d'Espagne ; quand celui-ci eut avisé la manière du roi, il ne l'attendit pas ; il tourna le dos, et dit aux Espagnols :

« Folles gens, voici notre seigneur légitime ; qui le combattra fera folie ; je conseille que nous fassions la retournée sans horions. »

Quand les Espagnols virent leur seigneur approcher, ils se mirent en fuite, et le prince de Galles les fit tant pourchasser, à force d'éperons, et si bien accompagner avec les lances, jusqu'à la rivière, qu'il les contraignit à se baigner. Là ils entrèrent dedans comme poissons : à qui ne put boire l'eau il convint de se noyer. Il s'en noya tant que l'on pouvait chevaucher par-dessus les cadavres.

Les autres dix mille qui les devaient aider, se retirèrent le long du gravier et se sauvèrent dans le plein bois.

Là fut Gautier Huet un gentil chevalier ; il estoquait d'une lance qu'il avait les Espagnols qu'il voyait surnager ; il en fit noyer et dévier dans l'eau, dont on ne vit depuis ni jambe ni nuque. « Allez-vous-en de suite, fils de ribaudes, disait Gautier Huet, vous ne valez pas, vous tous, le montant d'un denier. »

Gautier Huet, Hugh Calverly et Jean d'Évreux enfoncèrent ainsi les Espagnols dans l'eau ; ceux qui se purent échapper de la rivière s'enfuirent raidement, pour sauver leur vie ; ils s'en allèrent à Tolède sans s'arrêter. Le bon roi Henri était dans la bataille ; il n'eut garde de reculer.

Bertrand Du Guesclin a tout ouï conter. Si Bertrand fut dolent, vous ne le devez demander. Il dit sans tarder au Bègue de Vilaines :

« Ah ! chevalier vous pouvez regarder comment les Espagnols se comportent. Ils s'en sont tous fuis. Dieu les puisse écraser ! La plus grande bataille, celle qui fut plus à redouter, s'en est allée fuyant, ils n'osent plus résister. »

Lors le Bègue lui répondit :

« Au diable puissent-ils aller ! à cause d'eux, il nous

conviendra de supporter grande honte. Faites partir le roi Henri de la bataille, qu'il se mette à garant pour sauver sa vie, car si Pedro le tient, il ne peut échapper; il le fera mourir ou mener aux fourches. Nous nous défendrons, jusqu'à membres coupés, pour qu'on ne nous puisse nullement reprocher que nous ayons traitreusement abandonné la bataille. Avant que je me rende, je le ferai payer. »

Quand Bertrand Du Guesclin eut ouï le chevalier, il frappa tellement avec l'épée, qu'il rompit la presse des Anglais et vit le roi Henri avec le maréchal qui était près de lui. Il lui prit par force les rênes du cheval et le mena sans délai hors de la bataille. Il lui dit hautement :

« Franc roi, pour Dieu merci ! mettez-vous à couvert, vos gens vous ont trahi. Vingt mille Espagnols armés et revêtus de fer s'étaient partagés en deux batailles : la moitié s'est sauvée dans le bois touffu ; les autres se sont jetés dans la grande rivière et sont noyés. La bataille est perdue, je vous l'affirme ; le comte de Denia est cause de ce malheur, car si l'on m'avait cru, il n'en serait pas ainsi. Ah ! gentil roi, je vous requiers merci ; mettez-vous en sûreté, pour Dieu, je vous en prie, ou tôt vous serez pris par votre ennemi. Sachez que s'il vous tient il vous fera trainer à la queue d'un roussin et pendre laidement comme un traître. Or tôt allez-vous-en, et faites ainsi.

— Ah ! Bertrand, dit le roi, tu m'as si loyalement servi et puis je te ferai défaut !

— Sire, répondit Bertrand, ne pensez pas à moi ; j'ai mérité la mort, si Dieu l'a consentie. Mais vous ne l'avez pas tellement méritée, car pour votre héritage que Pedro vous a enlevé, vous l'avez perdu si Dieu n'y remédie. Sire, la journée est contre vous, et finira cette guerre. Vous perdrez le royaume et vous serez mort si vous êtes pris. Pour ce je vous requiers que vous partiez d'ici. Allez à monseigneur d'Anjou, car je sais bien certainement que par lui vous serez conforté et vous recouvrerez votre terre. »

Le roi Henri lui dit :

« Par Dieu qui ne mentit jamais ! puisqu'il convient que

je m'en aille, et que tous m'ont failli, je m'irai maintenant venger de ces gens-là. »

Alors il se jeta dedans les Anglais plus fort que jamais. Bertrand accourut à lui et lui dit :

« Ah! sire, par votre folle hardiesse vous voulez vous détruire ainsi que toute votre chevalerie, que vous pouvez bien encore sauver, s'il vous plaît. Sire, si vous êtes prisonnier comme nous, qui brièvement seront tous pris, où est celui qui se peindra de nous délivrer? Certes vous vous méprisez fort, vous qui voulez vous détruire ainsi. »

Quand le roi ouït ainsi parler le bon Bertrand, il tint tirée l'épée qui flamboyait d'or; il se bouta parmi les Anglais par effort si grand, qu'il sépara la presse et les alla dispersant. A droite et à gauche, les Anglais trébuchèrent. Bertrand Du Guesclin l'attendait au retour; il dit au Bègue de Vilaines :

« Voici un vrai roi; il est bien digne d'avoir un vaillant royaume. »

Le roi Henri retourna en arrière. Un chevalier anglais le suivait; le roi le saisit par le heaume luisant, le lui arracha du chef et le prit. Il vint à Bertrand et lui dit :

« Prenez ce prisonnier et faites-en à votre commandement; je ne puis m'arrêter pour en faire plus.

— Allez, dit Bertrand, franc roi, noble et sage, le plus hardi roi vivant de ce siècle. Je prie Jésus-Christ et le Père tout-puissant que vous puissiez partir aujourd'hui en sûreté pour que le roi Pedro, qui de cœur vous hait tant, ne vous puisse rencontrer ni devant, ni derrière. »

Ainsi s'en alla Henri, fuyant la compagnie en piquant son cheval; il déguerpit de la bataille avec quatre chevaliers auxquels il se fiait; il se mit alors en chemin, le visage courroucé:

« Ah! Dieu! dit-il, douce Vierge Marie! que m'est-il arrivé en cette journée? Or, toute la terre que j'avais gagnée est perdue!

Il dit à un chevalier :

« Chevauchez, je vous prie; chevauchez secrètement, toute la nuit, allez à Tolède pour Dieu, je vous en supplie; dites à ma femme, qui est logée céans, qu'elle vienne à Transtamare, et qu'elle se mette en sûreté, elle et sa compagnie.

Celui-ci répondit :

« Je ne vous ferai pas défaut. »

Or, je laisserai Henri jusqu'à une autre fois, et je dirai comme ses gens furent déconfits. Les Génétours qui étaient rangés en bataille, ne tinrent nul ordre, non plus que la bête, quand elle est bien chassée.

Dans les plaines de Najara, par-devant la rivière, la mêlée fut grande ; mais les Espagnols se tinrent tout derrière et s'en allèrent fuyant comme brebis sur jachères, quand les loups les assaillent devant et de côté. Mais les bons chevaliers de France tenaient fièrement leur bannière devant les ennemis et criaient : Audrehem !

Chandos y vint. Quand il vit nos gens aussi droits qu'une oseraie, il les reconnut à leurs armoiries ; leurs lances étaient brisées et gisaient sur la carrière. Il leur dit hautement :

« En l'honneur de saint Pierre, rendez-vous au prince, ou vous aurez douleur. »

Bertrand qui l'ouït, raffermi sa visière et frappa un Anglais de telle façon, qu'il l'abattit sur le sol. Le Bègue de Vilaines en met plusieurs au tombeau. Le gentil maréchal abattit sur l'herbe devant lui une noble bannière et celui qui la portait : mais les Espagnols s'en allaient. Ceux qui les poursuivaient les huèrent par derrière : jamais rat ne fut si bien pris à la ratière, que ne le furent ces Espagnols.

Seigneurs, sur la prairie, bien près de Najara, vers la Maladrerie, la déconfiture fut telle, que jamais gens ne furent mieux défaits, à cause des Espagnols et par leur couardise. Le roi Pèdre leur disait :

« Fausse gent renégate, vous avez à la male heure levé la bannière contre moi, vous en serez en deuil et en douleur ! »

Le prince de Galles, à belle chevauchée, le roi Pèdre avec lui ainsi que toute sa compagnie, Chandos, le captal de Buch, Hugh Calverly, le duc de Lancastre, bannière déployée, le comte d'Armagnac, Jean d'Évreux, avec Gautier Huët, tous ceux-là s'en vinrent commencer l'attaque contre Bertrand Du Guesclin. Que Jésus bénisse le Bègue de Vilaines, le

châtelain de Trie et le bon maréchal ! Le prince vint à eux et leur cria :

« Rendez-vous ! rendez-vous ! je vous le signifie ; vous ferez grande folie, si vous ne vous rendez. »

Mais le Bègue frappait en grande fureur, d'une lance qu'il avait recouvrée. Il se fêrit dans le combat avec des gens qui étaient de leur parti ; il ne fut pas pris alors, mais avant qu'il fût l'heure des complies, il fut livré au prince, qui en fut joyeux. Le prince allait criant :

« Franc maréchal, et vous aussi Bertrand, pour Dieu, rendez-vous à moi ! ce sera pour votre bien. »

Le roi Pèdre dit :

« Voici mes ennemis, par qui j'ai perdu mon royaume ; je veux me venger d'eux. »

Donc il se mit devant ; mais Bertrand Du Guesclin saillit en avant et lui assena son épée sur l'écu : du coup qu'il donna mille feux en jaillirent. Un chevalier vint, qui lui sauta au col, et lui dit :

« Rendez-vous, vous en avez trop fait. »

Bertrand vit autour de lui ses gens pris ou tués ; il s'écria :

« Je me rends au bon prince, car c'est le plus gentilhomme. »

Ainsi fut pris Bertrand, et le bon maréchal et des autres je ne sais combien. Le roi Pèdre s'en vint au prince de Galles et lui dit :

« Noble prince, pour Dieu ! je vous demande le maréchal de France et le vassal Bertrand. »

Le prince de Galles répondit :

« Il n'appartient pas que je vous les délivre ; je n'en ferai rien. Ils se sont rendus à moi sains et saufs et vivants, ils sont mes prisonniers et par bon accord. J'en saurai très bien ordonner à mon commandement. »

— Par ma foi ! dit le roi Pèdre, j'en ai le cœur joyeux. Je donnerai de Bertrand tout son pesant d'or, ne dût-il y avoir, dans la grande Espagne, jamais calice sur l'autel de mon vivant. »

Le prince de Galles répondit :

« N'en parlez pas davantage. »

Il appela le captal et lui dit en riant :



« Sire capital, cousin, venez avant. Gardez-moi bien Guesclin, car je vous le recommande. »

Le capital dit : « N'en parlez pas davantage; il sera bien gardé, je vous le certifie. »

Il vint à Bertrand et lui dit alors :

« Sire Bertrand, or le temps va changeant. Par devant Cocherel vous me tintes dolent, or, je vous tiens en cet endroit tout à mon pouvoir. »

Quand Bertrand l'ouït, en riant il lui répondit :

« Vous ne m'avez pas pris au tranchant de l'épée, et je vous conquêtai : j'ai un point plus avant. »

Aussitôt que Bertrand et les siens furent pris, tout le reste fut vaincu et déconfit. Les Espagnols fuyaient; il y en eut beaucoup d'occis et de noyés, il s'en échappa aussi de vifs. Don Pedro demanda : « Où est le traître Henri? je serai désolé s'il est parti d'ici. »

Il fit chercher par les champs, les vallées et les landes ; mais ceux-là qui y allaient, revenaient le cœur marri.

Les petits et les grands entrèrent dans Najara ; ils trouvèrent du vin et des chapons rôtis, chair salée et bon pain et s'assirent au diner. Mais le prince de Galles resta sur les champs, en signe de victoire, et fit mettre les tables assez près des morts. Le boire et le manger lui furent transmis en ce lieu. Ils démenèrent grande joie sur les champs dont je parle, et le capital de Buch, qui était si hardi, y appela Bertrand par beaux et jolis mots, et lui dit :

« Beau sire, vous êtes de mes amis, j'en suis sûr et certain. Or, jurez-moi l'honneur que vous avez promis et la foi que vous devez à la noble fleur de lys, que vous ne partirez pas, si vous n'avez pris votre congé du prince auquel vous vous êtes rendu ; vous viendrez avec nous, par sa merci, et vous ne serez jamais mis en autre prison. »

— Sire, dit Bertrand, par Dieu ! j'aimerais mieux être mort et foui que de manquer à ce serment, non plus que le bon maréchal d'Audrehem qui est si vaillant.

— Par ma foi ! je vous crois bien, dit le capital ; votre lit sera fait près de moi dans ma chambre. »

La bataille de Najara<sup>1</sup> fut ainsi achevée. Toute la nuit le prince de Galles et ses gens demeurèrent sur la prairie ; ils y furent bien servis en cette vesprée et le lendemain l'armée se reposa. Personne ne vint pour la déloger. Le roi Pèdre, à qui la chose agréait, parla ainsi :

« Ah ! sire, dit-il, vous avez sauvé mon honneur. Si vous me menez à Burgos, la cité vous sera délivrée en mon nom ; Tolède aussi ne sera pas refusée ; Briviesca aussi vous sera ouverte et Séville de même ; il n'y a ville qui tienne contre vous. Quand cette besogne sera bien achevée, je vous ferai hommage tout à votre volonté. »

Le prince répondit :

« Telle est ma pensée ; le royaume d'Espagne reviendra en votre possession, avant mon retour. »

Le prince de Galles et le roi Pedro furent dolents de ce que le roi Henri leur était échappé. Ils tinrent conseil avec les seigneurs anglais et gascons de l'armée, pour le poursuivre et prendre. Il leur fut rapporté qu'il s'enfuyait par l'Aragon, vers le duc d'Anjou, qui gouvernait le Languedoc de par le roi Charles de France, son père.

Le bâtard de Comminges était à ce conseil. Ce bâtard était hardi chevalier et il avait de grandes accointances en Languedoc, et même à Toulouse, où il était né. Le prince et le roi Pèdre traitèrent tant avec lui, qu'il promit de poursuivre Henri et jura que, s'il séjournait quinze jours en Languedoc, il le prendrait et le rendrait à Pedro.

Pour cette chose, don Pedro promit de payer au bâtard de Comminges cent mille doubles d'or. Les garants en furent le comte d'Armagnac, le sire d'Albret, le capital de Buch et plusieurs barons. Ils promirent de se tenir et bailler en otages dedans les quinze jours après sa requête, et où il voudrait. Et s'il parfaisait son fait et qu'il ne fût payé, Henri lui demeurerait. Et à cette heure, le bâtard partit de l'armée, en prenant son chemin par l'Aragon.

1. Elle est plus communément appelée bataille de Navarrète par les historiens français.



## CHAPITRE XXXI

Comment le roi Pedro entre à Burgos et comment le prince de Galles se sépare de lui pour retourner en son pays. De l'accueil que Tolède fit au roi Pedro.

Après cette bataille dont je vous parle, le prince et ses vaillants hommes partirent et chevauchèrent vers Burgos en devisant entre eux. Ils parlaient surtout du Bègue de Vilaines et du bon amiral d'Espagne qui, par force, échappèrent du combat ; mais tous deux eurent enfin une rencontre très fâcheuse : de sorte qu'ils furent pris, et amenés au prince, qui en eut grande joie, ainsi que brièvement je vous le conterai.

Or le prince, en toute sa noble pompe, chevaucha vers Burgos, où l'on fut fort affligé. Hommes, femmes, enfants, bourgeois, bourgeoises, chevaliers et serviteurs, pleuraient par la ville. L'un disait à l'autre.

« Voici le tyran don Pedro, le félon, le hardi mécréant, qui jamais ne fit de bien un jour de sa vie. Il nous détruira tous, jamais nous n'aurons de garant contre lui. Nous avons perdu Henri, le noble roi vaillant, le large, le courtois, le plaisant, le doux, qui nous parlait si affablement. Aie ! prince de

Galles, vous avez péché, vous qui avez détrôné le roi Henri et ramené celui qui ne vaut rien ! »

Il y eut grande affliction dans la cité de Burgos, quand on y sut la venue de Pèdre le félon et du prince de Galles, qui chevauchait par le royaume avec sa grande armée et ses barons.

Il lui fut amené deux nobles prisonniers : l'amirante d'Espagne fut l'un ; l'autre était le Bègue de Vilaines. Ils avaient été pris bien près de Saint-Fagon. Des chevaliers avaient pris ces deux-là à rançon ; ils les remirent au pouvoir du prince. Quand celui-ci vit le Bègue, il le prit à partie :

« Êtes-vous là ? dit-il. On vous connaît trop bien ; j'étais fort dolent de ce que vous vous étiez échappé de la grande bataille ; vous m'avez fait des maux assez et à foison, et à mon père aussi, au service du roi Charles. Mais, foi que je dois à Dieu ! vous et Bertrand, vous aurez forte prison ; vous ne m'échapperez pas ainsi que la colombe qui sort du pigeonnier et va sur le buisson. J'ai pain et vin, et chair à planté, dont vous mangerez une longue saison.

— Sire, dit le Bègue, bénédiction à Dieu ! mieux vaut être en prison que mort, ainsi le veut le sens commun. On y est bien sept ans, mais encore en sort-on : mais l'homme qui est mort, jamais on ne le revoit. »

Le roi Pedro parla sans faire de délai.

« Sire prince, dit-il, donnez-moi ce larron : c'est l'amirante d'Espagne, le traître, qui a aidé le bâtard contre moi. »

Le prince lui répondit :

« Je vous le donne en présent. »

Par la suite Pèdre le fit mourir à Séville la grande, ainsi qu'on vous le dira.

Comme le prince chevauchait avec son armée droitement vers la ville de Burgos, le roi Henri s'en allait fugitif ; il avait le cœur dolent ; il regrettait son dommage et la gent française :

« Ah ! Bertrand, disait-il, homme de grand sens, vous me prédisiez très bien ce désastre ! car si je ne me fusse pas battu, jamais le prince de Galles ni les siens n'en fussent

réchappés, je le sais de vrai ; mais ils fussent tous morts douloureusement de famine. Or, je n'ai en tout le monde ni ami, ni parent. Hier j'étais nommé roi bien et hautement, aujourd'hui on ne tient pas plus compte de moi que d'un chien. Fortune merveilleuse, tu t'es tournée contre moi ! Ah ! ma très douce femme, Dieu vous garde de tourment ! Hier vous étiez reine, aujourd'hui vous n'avez rien ; hier vous aviez un royaume en votre partage, aujourd'hui vous ne tenez de terre la valeur d'un seul arpent. Certes j'ai le cœur maté et dolent pour vous plus que je n'ai pour moi ; car un homme peut avoir réparation par la force ou par quelque bon parent, mais il n'y a pas de remède pour une femme. »

Ainsi disait Henri, et quand il eut dit cela, il dit autrement :

« Or ai-je parlé ainsi qu'un fou, par mon serment ! quand je m'ébahis ainsi, car le Sage m'apprend que joie ne dépend de richesse ; on ne doit se troubler dans l'infortune. J'ai encore de bons amis ; encore ai-je le roi de France et le bon duc d'Anjou ; Bertrand n'est pas mort, il m'aime loyalement ; s'il pouvait échapper, par or ou par argent, il m'aurait tôt relevé de cet abaissement. Que le prince ait achevé sa besogne et qu'il soit reparti avec son armée, j'aurai vite réparé ma perte. »

Ainsi disait Henri, qui s'en allait tout seul. Or l'histoire nous dit qu'il marcha tellement qu'il vint à Transtamare, la seigneurie qui lui appartenait. Là, il trouva sa femme, la reine au corps gentil ; quand il vit la dame il ne put parler, mais se tint tout coi. Dès que la franche reine aperçut son mari, elle connut sa pensée ; tôt et vivement, elle s'approcha de lui et lui dit :

« Mon seigneur, dites-moi, qu'est ceci ? Par ma foi, je m'aperçois bien que vous avez le cœur failli, que je vous vois maintenant entrer en ce souci. Laissez cela, beau sire, pour Dieu ! je vous en prie. Si vous avez perdu, n'en ayez pas le cœur affligé ; une autre fois viendra qu'il n'en sera plus ainsi. Dieu veut éprouver si vous êtes sien. Or, reconfortez-vous : vous aurez promptement votre cœur réjoui, car Dieu vous

aidera ; les Anglais ne seront pas toujours en Espagne ; sitôt qu'ils s'en seront allés d'ici, vous verrez comment vous recouvrirez des amis. »

L'évêque de Tolède, un très vaillant prélat qui aimait beaucoup Henri, sortit d'une chambre. Il réconforta et réjouit bien le roi ; jamais nul homme n'ouït parler d'un tel prélat, car il était preux, hardi et habile aux armes ; il s'arma loyalement pour son seigneur le roi Henri, qui lui avait remis la garde de la reine. De jour et de nuit il chevaucha avec elle. Il lui garda son honneur et combattit pour son prince ; de ce temps-ci, jusqu'à la mort, jamais il ne lui manqua tant qu'il vit Henri rétabli sur son trône.

L'évêque de Tolède était venu là et la franche reine lui fit grand honneur et ainsi fit Henri, car il l'aimait loyalement. Le gentil évêque doucement conforta le roi et la reine et leur promit de cœur qu'il leur aiderait bien ; il n'y manqua point ainsi qu'on vous dira.

Je crois que meilleur prélat jamais ne chanta la messe. Jamais il ne pensa folie envers le bon roi, ni envers sa femme, qu'il lui bailla à garder, mais il l'honora et la protégea ainsi que sa sœur. Puis il lui conquist des amis et fit maints beaux dons pour secourir Henri, quand il en eut besoin. Or nous laisserons cela jusqu'à temps que le point en viendra.

Je vous parlerai du prince de Galles, qui allait à Burgos. Dès qu'il fut devant la cité, il manda aux bourgeois qu'ils lui rendissent les clefs et qu'il les épargnerait. L'évêque de Burgos alla par sauf-conduit vers le prince de Galles qui s'était logé devant la ville. Quand le prince vit l'évêque, il le fêta fort bien et lui dit :

« Or, ne me celez rien : dites ce que fera cette cité de Burgos ? »

L'évêque répondit :

« Elle s'accordera à votre volonté, ainsi qu'il vous plaira. Mais voici le roi Pedro ; sitôt qu'il y sera, il tirera une telle vengeance des bourgeois, qu'il fera décoller l'un et fera pendre l'autre. Nous vous prions, pour Dieu qui créa le monde, que vous nous veuillez conseiller, ou trop grand mal nous vien-

dra. Chacun à votre gré obéira en tout. La cité est à vous et tout ce qu'il y a ; bourgeois et bourgeoises, chacun vous servira ; chacun vous fera part de son trésor : mais soyez-nous garant et l'on vous aimera. »

Quand le prince l'ouït :

« Par ma foi, dit-il, puisque vous dites qu'il en va ainsi, jamais elle n'aura de mal ; jamais le roi d'Espagne n'y mettra le pied jusqu'à ce qu'il ait juré très solennellement qu'il ne demandera rien à petit ni à grand et que tout ce qui a été fait sera pardonné.

— Sire, dit l'évêque, qui parla sagement, je vous dis en confession que nul ne le sera. S'il en avait juré tout ce que Dieu a fait, il se parjurerait sur tous les serments : mais s'il jure par Mahomet, il n'y mentira pour rien. Nous vous requérons humblement que vous nous vouliez maintenir en sûreté. »

Quand le prince de Galles ouït l'évêque parler ainsi, il commença à rire et n'en pouvait cesser.

« Le diable, dit-il, m'a fait mêler de lui : jamais bien, je crois, ne m'en viendra. »

Le prince de Galles appelle don Pèdre.

« Roi d'Espagne, lui dit-il, je veux vous parler. Par ma foi ! j'entends l'Espagne se louer peu de vous. Je suis venu pour vous réconforter et vous devez amender ce fait-ci pour moi. Vous devez payer mes gens, leur délivrer leur solde et leur donner de bons présents. Je dois après votre mort posséder l'Espagne ainsi que mes hoirs qui viendront, et vous me l'avez voulu promettre de votre foi et sceller de votre sceau. J'ai aventuré mes gens pour votre honneur ; j'ai vaincu et fait reculer l'armée ennemie ; j'ai enfermé en prison Bertrand Du Guesclin et le bon maréchal, qui a le cœur si vaillant, le Bègue de Vilaines, qu'on ne doit oublier, et les meilleurs chevaliers qui soient d'ici jusqu'à la mer, sans compter les autres prisonniers. Pour vous, il a fallu me travailler et me lasser, mettre mes gens en détresse et les affamer laidement. Il est en ma puissance de vous tout ôter, dès que vous voudriez parjurer votre foi, ou de tenir la convention sans plus de

délai, et de faire raccorder vos gens avec vous, en telle manière que je voudrai décider. Je vous jure Dieu que, si j'apprends que vous voulez mal faire, fussé-je à Bordeaux que j'ai à gouverner, je reviendrai ici quoi qu'il me doive coûter. Je ferai amener avec moi des vivres pour vivre largement et longuement sans rien acheter, et je vous suivrai ainsi outre la mer, jusqu'à ce que je vous fasse finir de male mort.

— Sire, répondit le roi Pèdre, ne doutez pas que je ne fasse encore plus, si vous voulez commander.

— Je veux, dit le prince, entrer en cette ville de Burgos, et y donner à dîner à tous les bourgeois et aussi aux bourgeoises qui sont fort à louer, et pour les accorder avec vous et par manière de paix et à ma volonté, vous en voudrez jurer. »

Don Pèdre répondit : « Je ne pense pas autrement. »

Puis il dit secrètement de façon qu'on ne pût l'entendre :

« Foi que je dois à Dieu ! j'en ai usé de telle sorte, que ni vous ni autrui ne vous en pourrez vanter. Plût à Dieu que je tinsse ici maintenant à ce souper ma table à l'escarboucle qui reluit si clair. Jamais vous ne la verriez en votre salle. »

Le prince de Galles fit mander en la cité qu'on le laissât entrer avec la compagnie qu'il y voudrait amener tout à son commandement. Ceux-ci l'accordèrent ainsi, sans que nul y mit de délai. Le prince y entra en belle compagnie, et don Pèdre aussi.

Adonc les bourgeoises firent piteuse vie ; chacune était à deux genoux sur la chaussée, mains jointes en priant ; chacune supplia le roi qu'il voulût avoir pitié de sa maison ; l'une pleurait, l'autre larmoyait. Le prince de Galles les mena sans délai, droitement au monastère de la Vierge Marie.

Sur un autel où la messe fut dite, le digne clergé apporta les reliques de Dieu qui de la mort revint à la vie ; il y eut une bonne partie de Saint-Jacques, que Charlemagne laissa quand il conquît l'Espagne ; mainte autre relique y fut apportée et aperçue. Là le roi jura, devant les barons, qu'il ne demanderait à homme ni à femme de la cité la valeur d'une



ortie, pour ce qu'ils avaient parjuré leur foi envers lui. Ainsi demeura parfaite cette paix.

Le roi Pèdre d'Espagne fit diner le prince de Galles et ses chevaliers en haute seigneurie; il les fêta noblement dans son palais de Burgos; ils furent là huit jours, en bonne amitié; Pèdre faisait semblant de s'humilier, mais c'était faux semblant qui couvrit tricherie.

Or Pèdre fut en joie à Burgos : en ce temps dont je parle, on lui vint rendre Séville en grande affliction, et Tolède aussi. Foison d'autres lui apportèrent les clefs d'alentour pour le prince de Galles. Adonc le roi d'Espagne qu'on appelait Pèdre dit au prince, par-devant son conseil, où il y avait maints chevaliers :

« Sire, écoutez mon intention. Par la merci de Jésus-Christ et par votre merci, après avoir ouï mes raisons et mon droit, vous m'avez fait bon et vaillant secours de votre pays et vous m'avez tant aidé à force et à volonté, que je suis revenu dans mon royaume. Or je ne vous puis payer mon dû, si je n'ai de l'argent à ma discrétion. Il me faut querir finance, et il y a raison à le faire; vous êtes ici grande foison de gens; le pays est mangé et pillé alentour; vous ne trouverez ni vivres ni provisions. Mais si vous vouliez suivre mon avis, vous épandriez et feriez partir vos gens sans délai, et vous demeureriez où bon vous semblerait. J'irais pourchasser le trésor que je vous ai promis, et je le rassemblerais en telle intention, qu'il ne vous en faudra le montant d'un denier : et nous demeurerons toujours amis et compagnons. »

Quand le prince l'ouït, il dressa la tête, pensant qu'il lui dût faire quelque trahison; il répondit au roi :

« Je rassemblerai mon conseil sans nul retard. »

Le prince appela sans aucun délai son frère de Lancastre, qui eut tant de renom, le comte d'Armagnac, Jean Chandos, le capital de Buch, Hugh Calverly, le sire de Mucidan et le comte de Pembroke, et leur dit :

« Seigneurs, écoutez ma pensée. Nous sommes en Espagne, une terre affamée, et le roi Pédre a sa besogne bien ordonnée : il n'y a si fort châtel, ni ville si bien fermée, qui tantôt ne

lui soit rendue. Il veut nous donner congé par telle manière, que nous allions vers la Navarre, où la terre est fort peuplée ; nous irons à Tudela et ailleurs s'il vous agréé ; nous y trouverons des vivres et de bon vin. Père y viendra à certaine journée, et nous fera donner, en monnaie d'or, l'avoir qu'il a promis pour chaque soldé. Or donnez-moi conseil et dites-m'en votre pensée. »

Ceux-ci ont répondu, sans nul délai :

« Votre volonté doit être suivie. »

Tous s'accordèrent, car ils souhaitaient fort d'aller en leur pays : l'un désirait revoir sa mère, l'autre son épousee ; chacun voulait voir sa chambre bien parée et sa table garnie, car chacun avait la chair travaillée et peignée de faim, de soif, de froid et de gelée.

Le prince de Galles et tous ses chevaliers octroyèrent ce que demandait don Père. Ils firent trousser et charger leurs harnais et leur avoir sur chariots et charrettes ; ils y mirent aussi des vivres.

Ils baillèrent un bon destrier à Bertrand Du Guesclin et au bon maréchal d'Audrehem ; ils ne voulurent pas laisser le Bègue de Vilaines, non plus que les chevaliers et écuyers, que je ne saurais nommer. Tous les prisonniers furent bien mis en ordre et bien gardés de près.

Mais Bertrand Du Guesclin n'eut pas volonté de se troubler ; jamais homme ne le vit changer de visage. On l'ouït souvent demander en grâce à Jésus-Christ et le prier qu'il voulût adresser à bon port le roi Henri, et que, par son plaisir, il lui donnât réparation. Mais il ne sut parler au prince de Galles, ni le prier qu'il le mit à rançon, pour sortir de prison, car le prince avait le cœur fier contre lui.

Hugh Calverly, qui aimait Bertrand, dit au prince de Galles, pour aider le bon chevalier :

« Sire, tenez Bertrand pour un loyal capitaine ; il n'est pas riche homme pour payer grand argent ; il aurait besoin d'avoir légère finance à donner. »

Le prince de Galles dit :

« Or veuillez le laisser ; je n'ai que faire de prendre ni de

convoiter du sien. Je lui ferai malgré lui changer sa vie. S'il était délivré, il aurait désir d'être dès maintenant en bataille et de toujours guerroyer. Je le ferai vivre tranquillement et sans disputer. Je lui donnerai assez à boire et à manger. »

Quand Hugh l'ouït, il n'eut qu'à se courroucer et il le dit à Bertrand, un jour après souper ; il lui répéta la réponse du prince.

« Certes, sire, dit-il, je ne puis hâter votre délivrance.

— Sire, répondit Bertrand, or veuillez abandonner cela ; j'en laisserai faire Dieu, qui est bon ouvrier. »

Ainsi que je vous l'ai conté, le prince partit et alla en Navarre, qui est un noble pays. Il vint à Tudela, où il y avait une bonne enceinte. Mais il trouva partout les vivres si fort cueillis, que toute l'armée fut déconfitée de famine ; lui-même fut atteint de pauvreté, en attendant le roi Pèdre qui avait pris un jour pour apporter la finance qu'il avait promise au prince. Mais je vous suis garant que le gentil prince n'en put avoir un seul sol parisis.

Ainsi manqua l'accord fait avec le roi Pèdre ; quand le prince vit qu'il était trahi, il appela ses barons.

« Seigneurs, leur dit-il, écoutez-moi : le roi Pèdre d'Espagne a failli à nos conventions : de Dieu soit-il maudit ! Il me faut retourner en son royaume et me venger de lui, avant que nous partions. Par le Seigneur qui fut mis en croix ! si je le puis tenir, il peut être sûr que je lui couperai la tête ; jamais je n'en serai repris. »

Quand les hauts barons eurent ouï ses paroles, ils ne furent pas d'avis de retourner en arrière.

« Ah ! prince, s'écrièrent-ils, par le corps de saint Denis ! si vous retournez ainsi, votre armée sera opprimée et affamée. Retournons à Bordeaux, ayons les passages garnis et faisons provision pour cinq ou six mois ; puis vous reviendrez avec vos gens bien pourvus ; nous chasserons d'Espagne le roi Pèdre et le roi Henri, et vous serez couronné tout à votre volonté. Sire, pour le Dieu tout-puissant ! ne faites pas retourner vos gens tels quels, car tous meurent de faim, les petits et les grands. Attendons la saison et le temps favorable. »

Le prince de Galles dit :

« Je vous entends bien, vous redoutez la faim, le froid, et je ne m'en veux émerveiller. Mais foi que je dois à Dieu ! si ma mort n'est hâtée, je mettrai à male fin Pèdre le parjure. »

Ainsi que je vous le raconte en cet endroit, le prince qui eut le cœur dolent, s'en retourna et vint à Bordeaux, séant sur la Gironde, et ses hommes s'en allèrent repairer en leurs lieux.

En cette saison dont je vous parle, s'émurent et s'assemblèrent des compagnies de bâtards, de pillards et de vauriens qui tourmentaient fort le monde. Mais je me veux taire sur cela en cet endroit, et je vous parlerai du roi Pèdre, qui séjourna un peu à Burgos en Espagne, et réunit ses gens, qui tôt vinrent en avant.

Il alla à Tolède, une cité vaillante. L'archevêque en était parti un peu avant, avec la reine pour se rendre à Borja, qui appartenait à Bertrand. Là se tenaient Henri et sa femme, qui avaient le cœur pesant.

Le roi Pèdre s'en vint à Tolède la grande et manda aux bourgeois qu'on la lui voulût délivrer. Quand les bourgeois en ouïrent parler, les uns en furent d'accord et les autres refusèrent, mais à la fin ils consentirent à se rendre, car don Pedro leur pardonna leur méfait : mais depuis il en prit si grande vengeance, que ceux qui se rendirent en furent repentants.

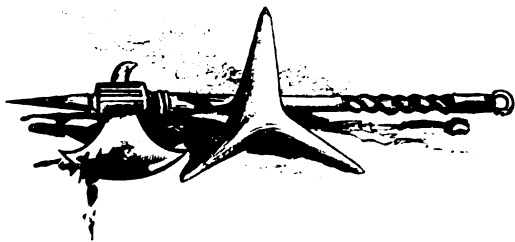
Après que Tolède fut livrée à Pèdre et toute raccordée, il alla à Séville, cité forte et puissante et de grande renommée. En cet endroit les gens furent déconfortés, car ils redoutaient trop le roi et sa folle pensée. Pourtant grande fête fut ordonnée pour sa venue.

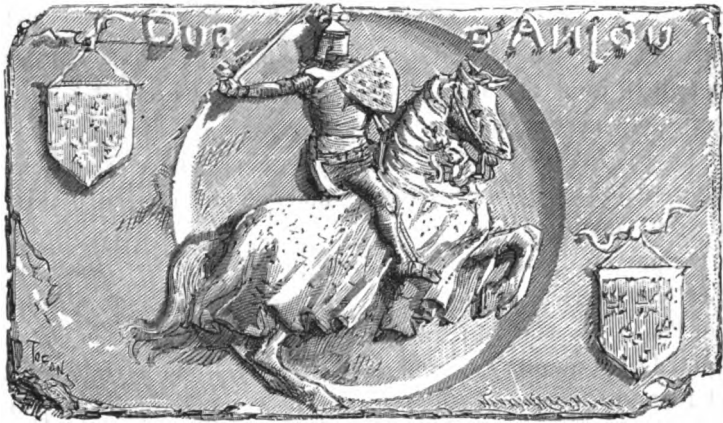
Maintes galères, noblement peintes avec or et argent et montées sur des roues, dont chacune était bien ornée, allèrent à sa rencontre, par-dessus la chaussée. Ces galères, dont je parle, étaient pleines d'anges, d'instruments et aussi de maintes fées, qui faisaient de tels ébattements, que jamais si noble chose ne fut regardée. Il y eut vivier et grande marée de poissons nageant et sirènes qui chantaient. Toute la noblesse

qui put être trouvée fut ordonnée pour aller au-devant du roi en ce jour. Les bourgeoises criaient à perdre haleine en cette journée : « Merci, au roi d'Espagne ! »

Le roi fut reçu en la cité ; Juifs, Sarrasins et Chrétiens allèrent lui faire leur révérence ; mais depuis ce que je dis, il y eut mainte tête coupée.

Seigneurs, pourquoi vous irais-je allonger la chanson ? Les chevaliers et les barons d'Espagne se rallièrent au riche roi Pèdre, du côté qui fut devers la Galicie, autour et environs. Le roi manda Fernand de Castro et celui-ci le vint servir et répandit partout l'affliction. Or je vous laisserai un peu cette matière et je parlerai du roi Henri.





## CHAPITRE XXXII

Comment le roi Henri s'en alla à Bordeaux, où il vit Bertrand.

Quand le roi Henri vit que don Pèdre était en puissance, il appela l'archevêque sans nul retard et lui dit doucement :

« Sire, vous garderez ce pays, car je m'en veux aller par-devers Avignon et au bon duc d'Anjou, qui a un cœur vaillant, et je lui demanderai du secours, j'en ai besoin ; je crois que le duc ne me faudra pas. Si je vous écris, faites ce que je vous manderai. »

L'archevêque répondit :

« N'en doutez pas ; car foi que je dois à Dieu, qui souffrit sur la croix, jamais je n'aurai d'opinion contraire à la vôtre. N'ayez pas de chagrin et sachez de vérité, que si vous avez secours et qu'il soit de conséquence, tous ceux qui sont maintenant avec Pèdre reviendront à vous, de bonne volonté : car Pèdre met à mort grande abondance de gens et se fait haïr par sa déraison : on trouve écrit au livre de Salomon, qu'un prince ne doit et ne peut raisonnablement détruire ceux qui veulent revenir pleinement à lui ; celui qui est haï de ses hommes ne doit pas être seigneur de son royaume. »

Quand Henri prit congé, la reine pleura. Or oyez comment il s'arrangea. Il se vêtit et se chaussa comme un pèlerin ; il

s'achemina, lui troisième, sans plus. Il redoutait male trahison et craignait le roi Père qui le haïssait.

Il s'en alla vers l'Aragon et vint à Perpignan, où se trouvait le roi. Mais il ne s'y arrêta pas. Un Aragonnais s'avança vers Henri; sitôt qu'il l'eut vu, il l'appela.

« Or dites, ami, pour Dieu qui créa tout, venez-vous de Saint Jacques, le baron<sup>1</sup> de par delà ?

— Oui, sire, répondit Henri, mon corps y a été.

— Pèlerin, comment va ? demanda l'Aragonnais qui était un bon chevalier ; où est le roi Henri ? en quel état est-il ? dites-le-moi, paulmier<sup>2</sup>.

— Par ma foi ! dit Henri, j'ai ouï annoncer qu'il est à Transtamare avec sa femme ; il a perdu tout l'héritage d'Espagne, tous lui ont failli, bourgeois et gens de guerre. »

L'Aragonnais dit :

« Ils ne valent pas un denier ; ils ont failli faussement au bon roi de droit ; il en a perdu maint loyal chevalier. Ha ! Bertrand Du Guesclin, Jésus te veuille aider ! et aussi le bon Bègue de Vilaines et le bon maréchal d'Audrehem et l'amirante d'Espagne et maints bons chevaliers qui sont prisonniers ! Or, dites-moi, paulmier, ne veuillez pas me le nier, savez-vous si les gens dont je vous parle sont en prison à Bordeaux ?

— Oui, répondit Henri, je le sais, il n'y a pas de doute. »

L'Aragonnais lui dit :

« Je vous veux raconter que le prince de Galles et ses plus chers amis sont maintenant dolents de ce qu'ils sont venus aider le roi Père d'Espagne, pour guerroyer Henri.

— Par ma foi ! dit Henri, j'ai bien ouï raconter qu'il n'a reçu du roi ni maille ni denier.

— Si vous voulez manger, dit l'Aragonnais, je vous irai conduire là-haut au palais ; et il ne vous faudra pas laisser vos deux compagnons. Je vous ferai boire du meilleur vin

1. Saint Jacques de Compostelle. *Baron* n'est pas ici un titre nobiliaire. Ce mot a le sens d'homme puissant, de noble et haut personnage.

2. On appelait paulmiers, les pèlerins de Terre Sainte, parce qu'ils portaient des palmes.

du cellier en l'honneur de saint Jacques et de Dieu tout le premier. Veuille-t-il aussi envoyer recouvrance au noble roi Henri !

— Sire, répondit Henri, nous vous remercions de cœur bon et entier ! »

L'Aragonnais mena le roi Henri là-haut au palais : il s'assit au dîner, là où mangeait le roi d'Aragon qui lui fit alors présenter de son plat et de ses mets. Il fut bien servi, il n'y a pas à douter de cela. Après le manger, comme le roi voulait se lever, Henri l'alla voir et saluer, et le roi d'Aragon lui demanda hautement et clairement :

« Pèlerin, où voulez-vous aller ?

— Sire, répondit le roi Henri, à Paris, sans point séjourner. Je suis de la cour du roi, pour porter sa masse. »

Le roi dit :

« Veuillez nous recommander à lui. »

Et le roi Henri répondit :

« J'ai à vous parler ; mais qu'on n'y puisse trouver que vous et moi. »

Ils allèrent à l'écart, près d'une fenêtre ; le roi Henri qui se voulut agenouiller lui dit :

« Ah ! noble roi, je ne cherche plus à me cacher, je suis le roi Henri, que vous étiez tant accoutumé à aimer ; je suis le pauvre roi qui n'a plus rien à garder. »

Quand le roi d'Aragon l'ouït, il l'alla relever.

« Ah ! bon roi, dit-il, par le corps saint Omer, pourquoi ne l'avez-vous pas dit avant dîner ?

— Ah ! sire, répondit Henri, vraiment je fais bien de me cacher ; il y a belle occasion, c'est léger à prouver. Je m'en vais par delà parler au Saint-Père et demander secours au bon duc d'Anjou. Je me suis détourné pour me nommer à vous, parce que vous m'avez témoigné bon amour. »

Le roi d'Aragon lui dit :

« Dites-moi sans fausser, où est la reine au beau et clair visage ?

— Sire, répondit Henri, elle est à Borja, avec l'archevêque, qui est tant à louer, et ils demandent des gens pour poser le



siège devant Tolède et y mener les soudoyés. Je vais au secours, si je le puis trouver. »

Le roi d'Aragon dit :

« Il ne vous faut pas douter que vous ne puissiez bien toujours recouvrer devers moi à votre retour deux mille hommes d'armes, trois mois accomplis, sans allouer du vôtre.

— Cela mérite remerciement, dit le roi Henri ; qui a un tel ami ne se doit pas troubler. »

Le roi Henri fut joyeux quand il ouït ce langage. Il partit d'Aragon en tel point que je dis. Il sortit de Perpignan avec ses compagnons, en habit et manière de pèlerin ; il avait l'écharpe au col et le bourdon en main, il semblait dolent et courroucé et plein d'affliction.

Il jure par Jésus-Christ qu'il ira sans nul arrêt à Bordeaux, pour savoir si Bertrand est mis à rançon, ainsi que le bon maréchal Arnoul et le Bègue de Vilaines, qu'il aimait de bon cœur.

« Sire, lui dirent ses hommes, qui ouïrent ses raisons, ce n'est vrai bon sens ni bonne idée. Pour Dieu ! avisons-nous ! Si vous êtes reconnu par occasion, votre vie ne vaut pas le montant d'un denier, car le prince de Galles, qui a un cœur de lion, est fier et orgueilleux et plein de déraison. Pour Dieu ! n'y allez pas, car ce n'est pas bon pour vous.

— Je le ferai, dit le roi, j'en ai la volonté. Or, que Dieu m'en aide ! »

Ainsi fit Henri. Il prit sa voie vers Bordeaux, que ses gens le voulurent ou non. Il entra dans la cité vers l'Ascension, et s'hébergea chez Laurent de Mâcon, qui tenait bon et très riche hôtel ; le soir le roi soupa à son désir. Il se reposa la nuit en très grande préoccupation de savoir comment il pourrait venir à son but. Ceux qui étaient avec lui en ce moment eussent voulu être alors tout droit dans Avignon.

Or, le roi Henri fut à la cité de Bordeaux. Il se leva au matin et ne para pas son corps ; il ne voulut pas avoir de drap d'or bien ouvré. Il alla, avec ses compagnons, au monastère de Notre-Dame.

Le roi ouït la messe en bonne volonté, et, après le service,

il regarda partout et vit venir très grande planté de chevaliers et d'écuyers qui le regardèrent fort aussi. Ceux qui avaient été avec Bertrand en la grande bataille de Najara, virent le roi Henri qu'ils saluèrent.

« Ah ! pèlerin, dirent-ils, vous venez du royaume où nous avons été pauvrement assistés.

— Par ma foi, dit Henri, j'ai été en la place, où advint la besogne dont vous parlez. »

Il vit un écuyer qu'il avisa bien : il l'avait vu plus d'une fois armé avec Bertrand ; il le tira à part et lui parla ainsi :

« Ah ! gentilhomme, dites-moi la vérité sur Bertrand Du Guesclin et sur les autres barons : sont-ils mis à rançon ? N'auront-ils point d'argent ? »

L'écuyer répondit :

« Par la sainte Trinité, le gentil maréchal a des amis en abondance : je crois qu'il financera, car on en a parlé ; ainsi fera le Bègue, où il y a tant de loyauté ; chevaliers et écuyers, qui furent attrapés, iront querir finance à pied ou mal montés : mais Bertrand demeurera ainsi qu'on me l'a conté. On n'ose dire au prince ni lui demander que Bertrand puisse être délivré pour de l'argent. »

Quand Henri l'ouït, il en eut le cœur irrité :

« Ah ! gentil écuyer, dit le roi, pourrait-on par quelque ruse parvenir à parler à Bertrand ?

— Qui êtes-vous, demanda celui-ci, vous qui le demandez ? Êtes-vous du noble duché de Bretagne ? »

Henri le mena près d'un autel ; là ils s'agenouillèrent pour se parler entre eux.

« Ami, dit le roi, je vous ai en garant que j'ai bu bien souvent avec Bertrand et que souvent je vous ai vu avec lui. Je vous prie, pour Dieu ! de me sauver la vie s'il vous en vient la volonté, car détresse de cœur, ennui et adversité m'ont ici amené si forcément, que je n'ai en mon cœur avis ni sens. Je suis Henri d'Espagne, je n'en veux rien cacher. »

L'écuyer lui dit bellement :

« Sire, pour Dieu ! venez-vous-en sans retard tout droit à

mon hôtel ; je vous parlerai plus secrètement et nous boirons largement du vin. »

Le roi répondit :

« Cela me plaît vraiment. »

Lors il suivit l'écuyer qui prit bien le chemin et mena tout droit le roi Henri à l'hôtel ; il le mit à sa table, ainsi que ses deux compagnons et dit à son hôtesse :

« Dame, voici des pèlerins qui sont bien bonnes gens, ils sont de mon pays ; je vous en suis garant. Faites chercher du vin, et du meilleur bien vite. »

Ils s'assirent à table. Alors le roi Henri dit : « Or, avertissons comment je pourrai accomplir mon désir, quant à Bertrand. »

L'écuyer lui dit :

« Vous le saurez brièvement ; j'irai lui parler si je le puis. Il est dans une chambre avec son chambellan<sup>1</sup>. Si je puis, je saurai sa volonté. »

Il partit de là et incontinent vint à la chambre et alla trouver le portier.

« Sire, dit-il, veuillez m'écouter ; je suis un écuyer qu'on a laissé financer ; je suis mis à rançon, il convient que je m'en aille querir l'argent, si je puis en trouver. Or, je voudrais bien parler, s'il vous plaisait, à Bertrand, mon seigneur, que vous avez à garder, pour savoir s'il ne veut rien mander en Bretagne.

— Oui, dit le portier, vous pouvez bien y entrer, il ne vous convient pas de parler à Bertrand du dehors, mais il faut que vous me fassiez donner de bonnes chausses. Pour cela vous n'avez qu'un mot à dire à Bertrand. C'est un homme qui ne sait refuser nulle chose ; plutôt à Jésus-Christ, qu'on ne le laissât plus aller en son pays et que je le pusse en tout mon temps garder !

— Sire, répondit l'écuyer, que Dieu me sauve ! Tout le monde ne voudrait pas que Bertrand dût demeurer ici. Or, laissez-moi entrer là dedans et j'obtiendrai tant que vous m'en saurez gré au retour.

1. Son valet de chambre.

— Allez, dit le portier, et veuillez vous en peiner, car si vous ne voulez me donner beau et bon présent, je ne vous laisserai plus entrer céans une autre fois. »

Le gentil écuyer entra dans la chambre ; quand il fut venu là, Bertrand le regarda ; l'écuyer s'inclina, Bertrand l'appela doucement et lui dit :

« Mon ami, que faites-vous çà ? Je sais bien que vous querez, mais il n'y a point d'argent ici. Si je puis en sortir, et quand il plaira à Dieu, je vous aiderai tant qu'il y en aura, et nous trouverons la place qui nous dédommagera.

— Sire, dit l'écuyer qui parla sagement, je suis venu à vous céans pour une autre besogne. Le roi Henri est ici ; il m'a envoyé à vous ; il s'est vêtu et chaussé en façon de pèlerin, il s'appareilla ainsi pour venir vous voir. Il s'en va en guise de paulmier tout droit au Saint-Père à Avignon, vers le duc d'Anjou, car il le trouvera là. »

Quand Bertrand l'ouït, il leva le visage en haut et dit à l'écuyer :

« Il pensa grande folie : si le prince le sait, voire il le détruira. Je ne sais comment il pourra me parler. »

L'écuyer répondit :

« Je sais bien qu'il donnera tant d'argent au portier qu'il le laissera entrer.

— Par ma foi ! dit Bertrand, il n'y a point d'argent ici, mais il y a en la ville un Lombard qui me fait ma finance ; on lui enverra le portier : si je puis agir, le roi Henri me verra. »

A ces paroles, il appela le portier ; celui-ci vint, car il désirait fermement de faire son plaisir, pour ce qu'il lui donnait du bien.

Quand Bertrand vit devant lui le portier, il lui dit :

« Ami, j'ai grand besoin de vous ; il y a en cette ville, je ne vous le veux pas celer, un pèlerin, que j'ai merveilleusement cher ; il est de mon pays, mon bourgeois d'héritage ; il revient de prier le baron Saint-Jacques. Volontiers je lui donnerais à manger ici dedans ; et si je n'ai pas d'argent pour le fêter, j'ai un riche Lombard qui ne me faudra pas. J'ai désir

que vous alliez vers lui sans retard. Dites-lui que je vous envoie le prier qu'il vous veuille bailler quatre cents florins, et vous en aurez cent qui vous reviendront, en tant que je vous trouve loyal sans varier. »

Le portier répondit :

« J'avais grand besoin d'avoir tel prisonnier. »

Le portier fit sortir l'écuyer après lui, à cause du bon pèlerin dont vous avez ouï parler. Le portier fit tant qu'il trouva le Lombard, qui lui offrit l'argent ; il revint à Bertrand et lui tendit les florins. Il en retint cent : Bertrand le voulut ainsi.

Le diner fut tôt prêt et ordonné pour Henri. Quand il vint dans la chambre avec l'écuyer à l'heure de midi, il trouva le repas servi.

Dès que Bertrand l'aperçut, il l'accola doucement et l'accueillit bien. Il lui demanda son état et le lieu où il gîtait.

« Sire, lui dit Bertrand, quand vous partirez d'ici, vous me saluerez, je vous en supplie, le Saint-Père de Rome et le bon duc aussi. Vous leur direz que, pour Dieu, je les prie qu'ils vous veuillent aider ; vous leur direz de par moi que nul homme ne m'envoie un sol parisis vaillant et que nul n'implore le prince de Galles : c'est le plus orgueilleux qui naquit jamais de femme, car jamais son cœur ne s'amollit pour une prière. »

A ces paroles, l'hôtesse entre, c'était une très vaillante femme, bonne et loyale aussi ; elle vint à Bertrand, et lui dit :

« Monseigneur, tout est prêt ; venez vous en assurer, vous serez bien servi. »

Lors Bertrand, le roi et l'écuyer allèrent s'asseoir au lieu dont je parle ; ils furent bien servis à leur discrétion, de pain, de chair, de venaison et de rôts. Le portier appela sa femme et lui dit :

« Dame, j'ai grande crainte que ce pèlerin-ci ne me fasse trahison. Foi que je dois à Dieu ! j'ai l'idée d'aller vers le prince lui conter cette aventure. Il y enverra pour savoir la cause. On prend bien tel argent, qui après produit confusion. »

Quand la dame l'ouït, elle ne dit ni oui ni non ; elle vint à Bertrand et lui dit secrètement :

« Beau sire, gardez-vous qu'il y ait des doutes en ces gens-ci, ou de mauvaises façons dont vous puissiez avoir nulle accusation, car le portier ira sans retard conter ce qui se passe aux chevaliers du prince. »

Quand Bertrand l'ouït, il fronça les sourcils ; il vint au portier et prit un bâton : il lui en donna tel coup sur la tête, qu'il le fit choir à genoux devant lui ; puis il lui ôta les clefs de la prison. Quand il l'eut battu tellement, il dit à Henri :

« Beau sire, allez-vous-en ; saluez-moi mes gens et ma femme aussi. »

Lors Henri se leva et prit son bourdon : il s'en partit vite avec l'écuyer et Bertrand ferma tôt la porte : le portier aurait reçu la mort, n'eût été le chambellan.

« Traître, lui dit Bertrand, le corps de Dieu vous écrase ! Ce pèlerin-ci était mon parent ; je lui donnais joyeusement mon vin à boire ; vous avez pris mon argent pour le fêter et puis vous le voulez trahir vilainement. »

Lors il tint le portier à sa discrétion dans une chambre fermée ; il le battit tellement d'un bâton, qu'il ne se leva de huit jours. Ainsi le vilain eut par sa femme ce mauvais paiement ; encore il lui ennuya qu'il n'en allât autrement, car le portier l'avait fort souvent battue. »

Le roi Henri partit ; il ôta son vêtement et prit un autre habit ; il n'avait plus besoin de celui-ci. Il se recommanda à Dieu à qui le monde appartient.

« Sire, lui dirent ses hommes, vous avez fait votre désir : Vous nous avez mis près de grandes tribulations. Qui ne croit bon conseil souvent fait folie. »

Le roi Henri échappa ainsi que je vous le dis ; il changea son habit et sortit de Bordeaux. Il alla tant par ses journées, et sans être connu ni troublé, qu'il entra dans le Languedoc et arriva à Toulouse ; ses deniers lui étaient faillis et ses chevaux étaient las et malades.



## CHAPITRE XXXIII

Comment le roi Henri passa par Carcassonne et s'en vint à Villeneuve devers le duc d'Anjou.

Le roi Henri descendit à Toulouse en l'hôtel des Balances. Le bâtard de Comminges y avait envoyé un espion, qui reconnut bien le roi Henri, mais n'en fit pas semblant.

Dans Toulouse demeurait un chevalier nommé messire Guillaume Gaillart, qui avait été en Espagne avec le comte de la Marche ; il avait servi le roi Henri, qui lui avait fait de grands biens. Le roi Henri se fit mener par son hôte à l'hôtel du chevalier.

A cette heure, messire Guillaume Gaillart était assis au diner avec sa femme. Quand le roi fut entré céans, le chevalier le reconnut aussitôt ; il se leva de table et vint s'agenouiller devant lui. Le roi releva messire Guillaume et lui dit à l'oreille de ne faire semblant de rien, afin qu'il ne fût connu de nul homme.

Messire Guillaume mena tôt le roi Henri dans une chambre ;

l'hôte demeura dehors, émerveillé de ce que Henri pouvait être. Messire Guillaume Gaillart revint tantôt et dit à l'hôte :

« Ami, allez en votre hôtel et amenez ici les gens de ce gentilhomme, qui dîneront cêans avec leur maître. »

Messire Gaillart retourna au roi Henri, qui lui conta la bataille et la déconfiture de Najara ; il en fut très dolent, mais il réconforta fort le roi Henri. Il vint querir sa femme pour tenir compagnie au roi.

Elle était émerveillée du grand honneur que son mari portait à Henri ; il ne lui avait point dit qui il était et, pour ce qu'elle ne savait ce qu'elle devait faire, elle était encore demeurée à table. Messire Gaillart la fit lever de là et lui dit en riant :

« Dame, allez-vous-en à la chambre et honorez le chevalier tant que vous pourrez, car il en est bien digne. Sachez que c'est un des grands seigneurs de ce monde et qu'il est couronné roi : mais gardez-vous que vous ne soyez si hardie que de le révéler. »

La dame fut sage ; elle cela bien la chose ; elle entra dans la chambre et quand elle aperçût le roi Henri, elle mit le genou en terre devant lui et s'inclina humblement.

Les chevaliers qui étaient au roi vinrent là dedans et connurent bientôt messire Gaillart, qui les honora selon son pouvoir. Après le dîner, le roi et ses chevaliers parlèrent à messire Gaillart, pour qu'il les conseillât sur ce qu'ils pourraient faire. Messire Gaillart répondit au roi :

« Sire, vous vous en irez au duc d'Anjou qui est à Ville-neuve et moi en votre compagnie. Ne vous inquiétez pas de chevaux ni d'argent, combien que vous en ayez souffert déjà, car j'ai assez pour vous des biens qui me sont venus de Dieu et de vous. Et en moi-même, j'ai confiance que par monseigneur le duc, vous trouverez moyen de recouvrer votre royaume. »

Le lendemain, au point du jour, partirent le roi Henri, messire Gaillart et les autres chevaliers, qui prirent leur chemin droit à Carcassonne. Ils ne furent que six en tout, sans même de pages. Le roi Henri parla du fait de la journée de



Najara et comment les Espagnols n'avaient pas voulu croire messire Bertrand.

Le bâtard de Comminges avait chevauché hâtivement parmi l'Aragon, et n'avait pu avoir de nouvelles du roi Henri. Pour ce il craignit qu'il ne fût passé par la Navarre et il se retira dans Comminges. Mais il envoya un espion à Toulouse, dans l'hôtel des Balances.

L'espion reconnut le roi Henri à son arrivée et la fit savoir au bâtard, par lettre qu'il envoya à Comminges ; il ne quitta pas Toulouse, jusqu'à ce qu'il eût vu partir le roi Henri.

Aussitôt que le bâtard sut ces nouvelles, il s'en vint hâtivement à Mont-Guiscard, qui sied à trois lieues de Toulouse. Il y rassembla cent hommes d'armes et ne leur découvrit rien de son affaire. Il manda à son espion de venir à lui.

Le jour où le roi Henri quitta Toulouse, l'espion en partit et vint à Mont-Guiscard, devant le bâtard ; il lui apprit le départ du roi Henri et lui dit en secret qu'il allait à Carcassonne.

Lors le bâtard vint aux chevaliers et écuyers qu'il avait rassemblés et leur dit qu'il leur convenait de se rendre à Carcassonne, les priant qu'il n'y eût faute qu'ils y fussent devers le soir, car il allait devant.

Le bâtard partit ainsi de Mont-Guiscard. Mais le roi Henri chevaucha tant, qu'il arriva, sans s'être arrêté, dans le faubourg de Carcassonne en l'hôtel de la Pomme d'Or.

Mme Marie de Bretagne, femme du bon duc d'Anjou et fille de Monseigneur Charles de Blois, était alors dans la cité de Carcassonne, et le bon roi Henri y était allé pour la voir. Mais dans ce temps il était coutume que nulle princesse ne vit seigneur étranger sans lettre ou mandement de son seigneur.

Le roi Henri, pour se recommander à la duchesse, envoya devers elle messire Gaillart et deux de ses chevaliers, qui lui racontèrent la déconfiture de Najara, dont elle mena grand deuil. Puis ils lui contèrent comment le roi Henri s'en allait à refuge par-devers son seigneur le duc.

La duchesse envoya au roi Henri, pour l'honorer, messire Henri de Bretagne son frère, accompagné des deux fils du comte de Grandpré et de plusieurs chevaliers d'honneur. Ils

réconfortèrent beaucoup le roi Henri et mangèrent avec lui. La duchesse fit faire de grands dons au roi. Après diner, messire Gaillart escôrta le frère de la duchesse dans la cité.

Au retour d'accompagner Henri de Bretagne, messire Gaillart aperçut le bâtard de Comminges, qui était arrivé à Carcassonne et qui s'enquêrait secrètement du roi Henri par les hôtelleries. Messire Gaillart le vit sortir de la Pomme d'Or, il savait bien qu'il avait été à la déconfiture de Najara avec le prince de Galles. Pour ce, il fut en inquiétude pour le roi Henri. Il s'avança tant qu'il rencontra le bâtard, et lui demanda courtoisement ce qui l'avait amené là.

Le bâtard répondit que son frère le comte de Comminges lui avait donné nouvellement une terre, pour laquelle on lui faisait empêchement, et qu'il lui en fallait plaider devant le sénéchal de Carcassonne; qu'il lui devait venir du conseil de Toulouse pour défendre son droit et que, pour ce, il s'enquêrait chez les hôteliers s'il en était venu.

Messire Gaillart fut en crainte que le bâtard n'assemblât des gens pour prendre le roi Henri. Il vint à la porte de Carcassonne du côté de Toulouse, pour savoir s'il était entré nouvellement au faubourg des gens de cheval qui se logeaient par les hôtelleries.

Messire Gaillart fit tant qu'il en trouva quelques-uns et leur demanda en quel endroit ils allaient. Ils lui répondirent qu'ils étaient venus là à la prière du bâtard de Comminges, et qu'ils ne savaient ce qu'ils avaient à faire.

Adonc messire Gaillart se douta de la malice du bâtard; il retourna au roi Henri et lui dit :

« Sire, retirez-vous et tenez-vous clos en votre chambre, car je suis en soupçon que vous êtes poursuivi. Le vrai est qu'en ce faubourg de Carcassonne sont entrés des gens que je connais bien; le bâtard de Comminges, qui les a assemblés, est avec eux. Je veux aller parler de cette chose à la duchesse. »

Messire Gaillart s'en vint à la duchesse d'Anjou et lui conta l'affaire et l'entrée du bâtard de Comminges et de ses gens, et lui dit bien que le bâtard poursuivait le roi Henri.



**IL TROUVA AU FAUBOURG QUELQUES-UNS DES COMPAGNONS DU BATARD  
DE COMMINES (CHAP. XXXIII)**



La duchesse, pour le prendre, envoya quérir hâtivement messire Arnoul d'Espagne, sénéchal de Carcassonne, et lui commanda que le bâtard fût retenu, ainsi que tous ceux qui étaient à lui.

Le sénéchal entra dans le faubourg de Carcassonne et ordonna de fermer les portes; puis il rassembla les bourgeois en armes; il fit tant que le bâtard de Comminges, et tous ceux qui étaient venus pour lui, furent pris et arrêtés. Il les mena à la duchesse, qui ordonna de les emprisonner. Le bâtard fut bien gardé et enfermé étroitement.

Comme ceux qui étaient avec lui ne savaient rien de l'entreprise, ils furent mis à délivrance. Le bâtard fut soigneusement gardé; la duchesse le voulait faire pendre; mais elle le laissa vivre pour l'amour du comte de Comminges, son père, qui l'en fit requérir très humblement.

Le soir où fut pris le bâtard de Comminges, le roi Henri partit de Carcassonne vers la minuit; il chevaucha tant, qu'en deux jours il vint à Villeneuve, où se trouvait le duc d'Anjou.

Quand le roi fut près de Villeneuve, messire Gaillart se sépara de lui et alla prévenir le duc de son arrivée; il lui conta la déconfiture de Najara et le grand deuil que le roi Henri menait de la chevalerie de France.

Le duc en fut fort dolent. Il envoya au-devant du roi Henri son cousin le comte d'Estampes et tous les chevaliers de sa cour; ils le rencontrèrent et le consolèrent fort; puis ils vinrent au châtel en sa compagnie. Alors le duc sortit et vint au-devant du roi Henri.

Sitôt que le roi aperçut le duc d'Anjou, il fléchit un genou devant lui et ôta son chaperon. Il lui dit bien humblement :

« Ha ! monseigneur ! je m'en viens à vous à refuge, moi qui suis le plus pauvre chevalier qui soit en vie, et qui étais accoutumé à tenir un royaume. Mais or je puis bien dire : de si haut, si bas ! »

Le duc le releva promptement et se découvrit devant lui; il lui remit son chapeau et lui dit :

« Sire, vous vous méprenez grandement, vous qui êtes couronné roi et qui vous humiliez devant moi. »

Le roi Henri répondit humblement :

« Sire, je puis bien vous appeler mon seigneur, car par vous je recouvrerai mes terres et mon royaume d'Espagne, que j'ai perdu par ma simplesse et pour avoir cru fol conseil, malgré le vouloir de Bertrand et de la chevalerie de France. »

Grande pitié prit au duc d'Anjou du roi Henri, qui s'humiliait tant devant lui, et en le réconfortant de grand courage, il lui dit :

« Sire, vous n'avez pas perdu par votre faute votre royaume d'Espagne, je crois bien que c'est par la lâcheté des gens du pays et de la chevalerie de votre royaume que vous avez perdu la journée et que la déconfiture est tournée sur vous en la bataille que vous avez eue à Najara contre le prince, qui à grand tort vous a guerroyé. Mais je veux bien que chacun sache qu'en brief temps, je baillerai au prince tant à besogner, qu'il aura grand'peine à garder ses terres. En sus de tout, que le prince sache qu'eût-il avec lui son père et tous ses alliés, la couronne d'Espagne vous sera restituée par moi ! »

Le roi Henri remercia très humblement le duc d'Anjou ; puis il lui dit :

« Je regrette plus Bertrand et les chevaliers de France, que la perte que j'ai faite ; car je ne sais comment il en est allé d'eux dans la bataille qui était toute abandonnée par mes gens, quand Bertrand m'en fit partir à force. Je ne sais rien des Français qui maintenaient si vigoureusement le champ, que c'était merveille à voir. Je serai plus digne d'être là où ils sont, morts ou vifs, qu'ils ne le sont, et spécialement Bertrand, qui m'avertit bien de tout cela. Si je l'eusse cru, seigneur, je serais dans mon royaume, et j'en eusse chassé Pedro et le prince de Galles. »

Le duc le réconforta très doucement et lui dit qu'il ne se souciait de rien. Puis il le conduisit en un palais où il était logé ; il le mena vite dans sa chambre ; ils s'assirent sur un lit de parade. Là le roi conta toute son affaire : l'adversité, l'ennui, le tourment et le deuil, qu'il avait reçus si douloureusement par le prince de Galles.

« Par ma foi ! dit le duc, nous savons de vrai que le prince de Galles ne nous aime pas. Son père nous a longuement guerroyés à tort et sans raison ; il a fort travaillé et grevé la France : mais la fortune et la chance ont fait sa réussite. Or le roi Jean, que Dieu veuille sauver ! fit la paix avec Edouard, qui tient l'Angleterre ; mais cette paix fera défaut promptement, car c'est une paix sans amour, nourrie en mauvaise volonté, en convoitise et en orgueil. Je crois que cette paix durera petitement ; le prince de Galles nous porte assez de mauvais vouloir ; il a pris du dépit de notre bonne volonté à votre endroit, et de ce que vous avez eu avec vous nos gens. Bertrand Du Guesclin, qui a tant de hardiesse, le bon maréchal et des autres grandement. Or, il vous est advenu dure adversité ; nous en avons été et nous en sommes bien dolents ; mais s'il plaît à Jésus, à qui le monde appartient, il pourrait bien y avoir encore amendement ; si nous y pouvons mettre remède, nous vous ferons secours assez prochain. »

Quand le roi l'ouït, il lui rendit de grandes grâces. Lors ils allèrent dîner ensemble richement en la salle. Le dîner fut si beau et servi si noblement de vaisselle d'or et d'argent seulement, que tous s'en ébahirent et même le roi s'en émerveilla. Après le dîner, avant de desservir, le duc d'Anjou dit vitelement à Henri : « Noble roi, or écoutez ma volonté : pour votre bienvenue je vous donne les vaisselles d'or et d'argent, dont nous avons été servis ici présentement. »

Le roi Henri d'Espagne fut heureux et joyeux quand il vit le présent qui lui fut ainsi donné ; il en remercia grandement le duc d'Anjou. Puis ils montèrent aussitôt qu'il en fut temps, vers le palais du pape, qui était beau et brillant.

Le puissant pape y était en consistoire avec ses sages clercs. Plusieurs sergents d'armes, évêques et prélats vinrent à la rencontre des deux seigneurs. Le roi Henri d'Espagne et le duc honoré furent menés au palais dans la chambre du pape ; ils se tenaient par la main et montraient beau semblant.

Ils saluèrent le Saint-Père, qui vint à eux sans retard. Il les bénit et leur dit doucement :

« Mes enfants sont les bien-venus. »

Vous ne saurez pas davantage par moi de ce qui fut dit là. Mais le roi Henri fut très bien réconforté, tant qu'il en eut le cœur fermement assuré. Le pape le reçut courtoisement et lui donna de grands biens et présents. Le bon roi couronné demeura avec le duc qui lui bailla un état tout royal, tant de chambellans que d'autres officiers, et le fêta longuement à Villeneuve.







## CHAPITRE XXXIV

Comment le Bègue de Vilaine fut mis à rançon par le prince de Galles ainsi que le bon maréchal. Comment le roi Henri rentra en Espagne et s'en alla assiéger Tolède.

En cette saison, les amis que le Bègue de Vilaines avait et dont il était bien aimé, obtinrent que le prince le mandat sans retard. Il y avait là assez de chevaliers et d'écuyers : Chandos y était ainsi que le sire d'Albret, Hugh Calverly, Olivier de Clisson qui en ce temps était familier du prince, et d'autres chevaliers courageux et puissants.

Le prince de Galles vit le Bègue et lui dit :

« Venez ça ! Êtes-vous le Bègue qui avez tant grevé le bon roi d'Angleterre dont je fus engendré ? j'ai maint jour maudit l'heure où vous naquîtes.

— Monseigneur, répondit le Bègue, je dirai votre vouloir. Je suis pauvre chevalier et vous le savez bien ; j'ai servi mon seigneur, qui est appelé roi : il est mon droit seigneur et mon droit avoué. J'ai été maintes fois avec ses gens, armé en

mon petit pouvoir, tel que vous le savez. Ma force est petite, vous en êtes peu grevé; mais je vous jure Dieu qui fut peiné en croix, que je suis courroucé, irrité en mon cœur de ce que vous vous plaiguez de moi sans raison. Voici! si je l'eusse pu, au temps qui est passé j'eusse volontiers empiré vos États et agrandi de tous côtés l'État de mon seigneur: tout prud'homme le doit faire, il est ordonné pour cela.

— Beau sire, dit le prince, vous parlez fort sagement. Si le roi Philippe, qui est sorti du siècle, et le bon roi Jean qui fut si loyal, eussent eu en leur temps assez de tels chevaliers, où il n'y eût pas eu plus de fausseté qu'en ces trois que je tiens enfermés en prison, jamais le roi Édouard n'eût passé la mer ni ne fût venu si avant qu'il a été: auparavant il serait survenu telle amitié, dont le pays de France eût été augmenté. »

Ainsi disait le prince et je crois qu'il disait vérité loyalement, car s'il y eût eu en France telles gens que Bertrand Du Guesclin, le bon maréchal d'Audrechem, le Bègue de Vilaines, le gentil comte d'Auxerre, Jean d'Évreux, jamais la chose ne fût allée ainsi.

Le prince de Galles ne fit pas de retard: il mit à rançon pour or et pour argent le Bègue de Vilaines et le bon maréchal d'Audrechem aussi. Bertrand demeura en prison tout seul: mais je me tairai sur lui et je vous dirai comment le Bègue s'en revint après sa rançon, tout droit à Avignon, où le Rhône s'étend. Il trouva le duc d'Anjou qui lui fit grand honneur et lui donna un beau présent.

Il fut tenu alors un certain parlement pour retourner en Espagne à grand effort. Le duc d'Anjou prit des soudoyés pour de l'argent; Henri finança et manda de bonnes gens de guerre et les mit en Espagne hardiment.

A l'entrée d'Espagne, tout en premier, il s'en vint à Salamanque, qui était une forte cité; il mit le siège autour, il l'assaillit durement et fit tant que la ville se rendit à sa merci.

Dès que le roi Henri fut rentré en Espagne, il manda ses amis de tous côtés; les vassaux allèrent à Borja de par le roi Henri. La reine, dont la beauté était grande, y vint aussi. Un

messager la salua au nom de Dieu qui fait croître les blés, et lui dit :

« Dame, vous lirez ces lettres-ci, de par le roi Henri, qui est votre épousé. »

Quand la dame l'ouït, le sang lui tourna ; elle appela l'archevêque de Tolède et lui dit :

« Venez çà, nous lirons ce qu'il y a ici ; vous l'ouïrez s'il vous plaît. »

L'archevêque s'écria : « Dieu en soit adoré ! »

Ils virent en la teneur comment le roi Henri était entré au pays d'Espagne, qui est tant renommé, avec bonnes gens d'armes à tentes et à traits ; qu'il avait pris Salamanque qui était forte assez, et venait à Madrid, qui est un peu au delà ; et que droit à Tolède, qui est forte de tous côtés, il voulait mettre le siège.

Quand la reine l'ouït, le cœur lui battit.

« Ah ! beau sire Dieu, s'écria-t-elle, soyez-en loué ! et vous, fier duc d'Anjou, qui nous réconfortez ! Je prie Dieu qu'il vous le veuille rendre, quand vous en aurez besoin. »

La reine d'Espagne fut réjouie au cœur, quand elle ouït que le roi lui signifiait ainsi qu'il venait en Espagne bannière déployée et que Salamanque lui était toute livrée.

Adonc la dame manda tous ceux de son parti et ordonna une armée qui fût bien appointée. L'archevêque y vint sans délai à bannière dressée.

Ils mandèrent à Tolède, en lettre bien close, qu'elle fût rendue et délivrée à Henri et à son armée ; et que si nul lui faisait délai, il en serait pendu à deuil et à douleur.

Mais il y avait dans la cité, de par le roi Pedro, un châte-lain qui tenait le châtel ; il pourvut son châtel et garnit bien la tour et jura Jésus-Christ que, s'il y avait bourgeois qui s'alliât à Henri ou qui donnât conseil de s'humilier en rien, il le ferait accrocher aux créneaux de la tour, comme bête enragée.

Cette chose fut jurée à Tolède, par les petits et les grands, qu'ils ne se rendraient, ni pour vie ni pour mort, avant que l'âpre chair des chevaux fût mangée. Je vous le dis pour vrai,

ils ne mentirent pas ; tous se tinrent là dedans, sentant peine et douleur ; ils souffrirent faim et soif et pauvreté horrible. Jamais telle pitié, je crois, ne fut ouïe. Pour quelque assaut ni pour quelque tourment qu'ils eussent, ils ne voulurent obéir au roi Henri, tant qu'ils ne surent de vrai que Pedro avait perdu la vie, ainsi que vous en ouïrez dire dans la suite de l'histoire.

Ainsi dans la vaste Tolède, l'alliance fut faite et la foi fut promise, que l'on ne se rendrait pour aucune chose au riche roi Henri avant d'avoir mangé la chair salée des chevaux. Le châtelain, qui était dans la tour carrée, pourvut son châtel de vivres et y envoya assez de farine blutée.

La vérité en fut prouvée au roi Henri ; il sut comment Tolède était rebellée contre lui ; il en jura sa foi qu'il y serait logé aux champs toute l'année, tant qu'elle serait gagnée par force ou par famine. Seigneurs, il y fut tant par froid et par chaud, par pluie et par gelée, qu'il affama Tolède, ainsi que vous ouïrez.

Au partir de Salamanque, il vint à Madrid, qui brièvement lui fut rendu. Il assembla avec lui les gens du pays plat. Alors il y eut un conseil où il fut dit qu'on irait à Tolède.

Le roi Henri y arriva avec tous ses gens et demanda la cité. Le châtelain, qui était d'Espagne par delà, lui répondit que jamais il ne l'aurait. Alors le roi Henri jura le grand siège et attesta Jésus-Christ qu'il ne partirait jamais de Tolède, si le roi Pedro n'y venait, et que lors même qu'il y viendrait, s'il n'était déconfit, il demeurerait devant.

Le Bègue de Vilaines menait l'avant-garde, il s'en alla par delà la rivière ; il établit le siège du côté de Cordoue. Là étaient les forêts ; mais il y trancha des arbres, il les mit dans les chemins et enferma son camp, sauf du côté des routes par lesquelles les vivres devaient venir. En sa compagnie furent le bâtard de Béarn, Regnault le Limousin, en qui il se fiait bien, et Thomas Pineul, qui lui amena bonnes gens.

Du côté de par deçà la rivière, fut le roi Henri, qui avait avec lui les comtes d'Ampurias et d'Aust, le comte de l'Ile, le

comte de Carcon, le comte d'Auxerre, Pedro Gonsalve, qui renie le roi Pedro, le grand-maitre de Saint-Jacques et Pedro de Sarmento, et l'archevêque, qui laissa Tolède pour l'amour de Henri, qu'il aimait loyalement.

Tolède fut ainsi assiégée. Il y eut mainte aventure dont on se taira. Ils furent tant affamés que l'on mangea la chair des chevaux de la ville et ce qu'on y trouva : à peine si la mère n'y mangea son enfant. Plus de trente mille, tant chrétiens que Juifs et Sarrasins, qui demeuraient là, moururent dans la cité, enragés de faim : ainsi le châtelain meurtrit la ville.

Ceux de la cité eurent convention d'envoyer au roi Pedro afin qu'il assemblât du secours pour les protéger. Quand il ouït leur mandement, don Pedro leur répondit qu'ils gardassent la ville comme de braves gens ; qu'il les aiderait d'un secours si puissant, que Henri et les siens en seraient affaiblis ; qu'il allait agir pour les secourir et se rendrait à Grenade et à Benemarin, à navires et à bateaux, pour faire alliance ; qu'il n'y avait Sarrasin en ces pays qu'il n'amenât avec lui en deçà de la mer bruyante. Ainsi leur manda don Pedro. Or vous voudrez le laisser et je vous dirai comment Bertrand fut délivré et comment il alla en Espagne, où il déconfit Pedro, qui ne valait néant.



## CHAPITRE XXXV

Comment Bertrand se mit lui-même à rançon de soixante mille doubles d'or et comment le prince de Galles le laissa aller.

Seigneurs, or faites silence, et vous ouïrez de beaux mots, si vous voulez écouter.

Le prince de Galles, qui fut tant à redouter, tint longtemps Bertrand en prison sans vouloir le délivrer. Il en déplaisait fort à ses chevaliers, car ils aimaient beaucoup messire Bertrand pour sa grande prouesse. Mais nul homme n'osait en parler; car le prince craignait que la guerre ne recommençât : ainsi fit-elle bientôt, comme vous ouïrez.

Un jour advint que le prince tint grand'cour dedans Bordeaux. Là étaient le comte d'Armagnac, le sire d'Albret et le seigneur de Gascogne, le sire de Clisson, messire Jean Chandos, Hugh Calverly, Gautier Huet et plusieurs autres chevaliers d'Angleterre, que le prince festoyait honorablement.

Le prince était levé de son diner; il voulut aller dans sa chambre de retrait avec ses barons, pour leur donner les vins épicés et les confitures.

Les chevaliers se prirent à deviser d'armes et d'amours, de batailles, de prises de forteresses, de morts, de rencontres et de prisonniers rachetés; de plusieurs États et de faits d'outre-mer. Ils dirent comment saint Louis, pour sauver son âme, alla en Tunis<sup>1</sup> et s'y laissa prendre; il se fit peser de fin or en balance, pour ôter son corps de prison et se délivrer du tout. Tant racontèrent-ils, que le prince, qui ne put s'en garder, s'écria :

« Lorsqu'un bon chevalier, pour aider la bataille, est pris en bon fait d'armes, à loi de chevalier, et qu'il se rend prisonnier et promet sa foi, il ne doit point partir ni quitter sa prison jusqu'à ce que son maître lui dise : « Vous vous en pouvez aller. » Et on ne lui doit pas tant demander du sien qu'il ne puisse une autre fois armer son corps. »

Le sire d'Albret se prit à l'écouter; il se recorda de Bertrand et commença à noter cet endroit. Il dit au prince :

« Sire, vous avez bien dit, mais si vous n'y preniez déplaisir, je vous rapporterais ce que j'ai ouï conter derrière vous; c'est une parole qui de vous va courant maintenant en ces contrées, et qui est contraire à ce que vous recordiez ici. »

Le prince se prit à changer de couleur.

« Par ma foi, dit-il, peu m'aimerait le chevalier qui me servirait et qui verrait sur moi ou entendrait dire chose que je ne dusse faire en gardant mon honneur, s'il ne me le disait. Pour ce, je vous requiers que vous vouliez me dire ce qu'on maintient de moi. »

Le sire d'Albret répondit :

« Je le dirai tout clair : on dit que vous tenez et faites enserrer un chevalier prisonnier, lequel vous n'osez ôter de votre prison, afin qu'il ne vous puisse empirer ni grever. »

Olivier de Clisson dit sans tarder :

1. Ce fut en Égypte qu'il fut fait prisonnier, et non à Tunis, où il mourut de la peste.

« J'ai ouï maintes fois recorder ces paroles ; mais voire ! je ne l'osais répéter au bon prince. »

Le prince de Galles répondit :

« Je vous veux jurer que je ne sais chevalier, sur terre ni sur mer, que je redoutasse tant, je puis bien m'en vanter, que je ne le laissasse payer selon son avoir, s'il était en prison que je fisse fermer. »

Le sire d'Albret lui dit :

« Qui vous fait oublier Bertrand Du Guesclin, qui ne peut s'en aller ? Sire, toute cette **chevalerie** sait que la renommée conte partout que vous retenez Bertrand Du Guesclin prisonnier, sans vouloir avoir nulle finance de lui, par **crainte** de sa prouesse. »

Quand le prince l'ouït, il changea de couleur : orgueil, colère et dédain l'allèrent si tenter, que par dépit il dit :

« Je veux bien que vous sachiez, seigneurs, que si tous les barons qui sont ici étaient en mes prisons, je ne les redouterais pas tant, que je ne prisse rançon du plus vaillant d'entre eux. Vous qui m'allez tellement menaçant de Bertrand, faites-le amener ici, je le veux bien mettre à rançon. Pour ce, allez le quérir et il ne tiendra pas à moi qu'il ne soit délivré. En dépit de ceux qui m'en veulent parler, Bertrand ne paiera ni or fin ni argent clair. Il ira lui-même pourchasser sa rançon et il n'en paiera jamais plus qu'il n'ira devisant, quoi que disent tous ceux qui en murmurent. »

Tous les barons et seigneurs le louèrent grandement et le remercièrent ; puis ils allèrent quérir Bertrand. Ils le trouvèrent en une chambre ; il s'ébattait avec son chambellan et jouait aux échecs. Les chevaliers le saluèrent ; quand il les aperçut, il se leva debout et leur montra bon visage :

« Bien-venus soyez-vous ! s'écria-t-il. »

Lors il dit en souriant à son chambellan :

« Allez quérir du vin. »

Les chevaliers dirent :

« Il appartient bien de le faire pour les bonnes nouvelles que nous vous apportons de cœur joyeux, et qui vous feront plaisir. »



L'un des chevaliers, qui fut preux et sensé, appela Bertrand et lui dit :

« Monseigneur, faites ceci : venez à monseigneur le prince, vous y êtes mandé. Vous avez dans la cour assez d'amis, je crois que vous serez mis à rançon.

— A rançon ? dit-il, qu'est-ce que vous avez dit ? Je n'ai denier ni maille ; et encore dois-je assez. Je dois bien dix mille écus, qu'on m'a prêtés céans, et que j'ai dépensés depuis que j'y suis. »

L'autre lui demanda :

« Comment les avez-vous alloués ? »

Et Bertrand répondit :

« Vous le saurez par moi. J'en ai bu et mangé, donné, joué aux dés ; et si peu d'argent s'en est tantôt allé. Mais j'aurai tôt payé si je suis délivré. Tel ne s'en donne garde, qui m'en donnera assez ; tel épargne le sien et l'enferme bien, qui pour m'aider retournera ses clefs. »

Un sergent lui dit :

« Sire, vous avez bon cœur ; il vous semble voir tout ce que vous pensez.

— Par ma foi ! dit Bertrand, tu es bien rassoté ; un homme qui est déconforté ne vaut rien, et un homme déconfit vaut autant que mort. »

Les autres disaient :

« C'est un homme ensorcelé ; il semble tout maintenant qu'il soit assuré. »

Bertrand fut mené ainsi en la chambre où étaient le prince de Galles et les riches barons. Chandos y était, le loyal chevalier qui naquit d'Angleterre ; il était sage prud'homme et vaillant homme d'armes ; si on l'eût cru, on eût été bientôt d'accord, car il était endoctriné de tous bons conseils.

Bonne chevalerie était avec le prince ; le sire d'Albret était de la compagnie, et Olivier de Clisson, où il y eut tant de prouesse, qu'il ne compta les gens tués en toute sa vie, non plus que ne font bouchers bêtes en boucherie<sup>1</sup>. Là fut Hugh

1. Olivier de Clisson était surnommé le boucher de Clisson.

Calverly et le comte de l'Ile, le sénéchal de Bordeaux, le sire de Pommiers et d'autres chevaliers que je ne vous dirai mie.

Le prince était tout droit au milieu de ses barons et parlait à ses gens, avec lesquels il se réjouissait. Alors vint Bertrand que Jésus bénisse ; il avait sur le dos une cotte grise, il semblait bien qu'il fût homme venant de Hongrie. Quand le prince aperçut Bertrand, de si loin qu'il le vit, il ne put se tenir de rire. Il dit à ses gens :

« Par la Vierge sainte ! il n'est point taillé pour avoir belle amie ; elle serait par lui laidement embrassée. »

Bertrand s'agenouilla humblement devant le prince, qui aussitôt le releva et lui demanda courtoisement :

« Or avant, Bertrand, comment vous va ?

— Sire, répondit Bertrand, par Dieu qui créa tout, sachez qu'il m'ira mieux quand il vous plaira. Je suis tout enfumé, il y a longtemps que vous me faites ouïr les rats et les souris, ce dont il m'a bien ennuyé, mais quand il vous plaira vous me ferez ouïr le chant des oiseaux. »

A cela, le prince se mit à rire :

« Bertrand, dit-il, beau sire, ce sera tantôt si vous voulez ; il ne tiendra qu'à vous. Mais il vous conviendra de jurer votre serment que jamais votre corps en nul jour ne s'armera contre monseigneur mon père ni contre moi ni contre ceux de mon sang, ni pour aider Henri en Espagne et combattre don Pedro ; je vous délivrerai ainsi qu'il vous plaira. Je vous tiendrai quitte franchement sans rançon ; ce que vous avez dépensé vous sera tout payé, et pour vous remonter je vous donnerai dix mille florins, quand vous partirez. Il vous le faut jurer, et quand il en sera ainsi, vous serez délivré, mais il n'en ira pas autrement. »

Bertrand eut grand deuil au cœur quand il se vit requérir de tel serment ; il dit au prince :

« Sire, vous parlez pour rien, s'il n'y a autre chose. Dites-moi : Va-t'en, retourne en prison, car, par le Seigneur, je servirai bien et avec zèle tous ceux que j'ai toujours servis de cœur loyal et entier. Hélas ! sire, comment se pourrait-il faire que je ne servisse, envers et contre tous et en tous

lieux, le roi de France, et ceux de son sang, à qui j'ai été dès mon commencement. Vraiment, j'aimerais mieux mourir en vos prisons que de faire ce serment. Et je suis bien émerveillé que vous me donniez tel conseil, et me requériez tel serment, vous qui êtes le plus redouté prince de la chrétienté. Monseigneur, j'oserai bien maintenir par-devant vous que mal vous conseille votre honneur, qui vous donne tel conseil : car, monseigneur, si vous me faisiez faire tel serment, il semblerait que vous eussiez crainte de moi, qui suis un pauvre chevalier. »

Le prince se prit un peu à se courroucer de ces paroles, puis il se rapaisa, et Bertrand recommença à lui parler en cette manière :

« Laissez-moi aller, s'il vous en vient la volonté, car vous m'avez tenu longtemps prisonnier à tort et sans raison. Je vous dirai comment. J'étais parti de France par bon avis. Hugh Calverly dont j'eus le serment, moi et ma gent, nous avions en nos projets d'acquérir notre salut sur les Sarrasins.

— Et que n'y alliez-vous ? dit le prince brièvement.

— Je vous le dirai, répondit Bertrand. Nous trouvâmes don Pedro, qui avait fait mourir perfidement la reine. C'était votre cousine, fille de votre parent le bon duc de Bourbon, qui descend du sang de saint Louis : c'est votre meilleur côté de sang et de noblesse. Le roi de France me manda que vengeance fût prise de Pedro, pour le meurtre déloyal. Je m'arrêtai pour en prendre vengeance et lui menai la guerre à cette occasion ; et d'autant mieux que je sais et crois fermement que don Pedro est bâtard et que son frère Henri doit avoir la couronne. Pedro est de mauvaise foi et mécréant en Dieu, et bien vous le savez ; et par les Juifs et Sarrasins il s'est toujours gouverné. Pour ce que Henri le blâmait de son mauvais gouvernement, Pedro le chassa de son royaume, le bannit et lui enleva toute sa terre. D'autre part, je ne pouvais trouver des Sarrasins plus près qu'en Espagne, qui en est toute peuplée. Je ne faisais pas la guerre à vous, monseigneur, ni à votre sang. Et avec tout cela, vous savez bien,

monseigneur, que vous êtes en paix avec mon droiturier seigneur le roi de France et que vous n'avez pas de cause de le guerroyer, ni lui ni ses gens. Mais je sais que pour avoir l'hommage d'Espagne, vous êtes venu au secours de don Pedro; vous avez ainsi détourné le saint voyage que je croyais faire en Grenade, après avoir tiré vengeance du meurtre de la reine Blanche, et vous avez mis à déconfiture maint pauvre chevalier. Et pour ce, vous avez reçu tel honneur, que pauvrement vous êtes revenu du pays d'Espagne, et Pedro ne vous a rien tenu ni ne vous tiendra rien de ce qu'il vous a promis, et je lui en sais bon gré, par mon serment ! Ainsi par froidure et famine, vous avez perdu maint bon chevalier dont c'est dommage. Et sachez, monseigneur, que pour cela vous êtes peu plaint. »

Quand Bertrand eut conté sa raison, le prince songea un peu sur ses paroles, il haussa le menton, pour le regarder, et ne se put tenir de lui dire :

« Bertrand, vous allez droit devant vous, que mon âme ait pardon ! Bien sais, ami Bertrand, que vos paroles sont vraies ; pour la déloyauté que j'ai trouvée en Pedro, je voudrais bien n'avoir jamais fait le voyage.

— Par Dieu ! vous dites vrai, » lui dirent les barons.

Il y eut grande joie autour du prince ; l'un dit à l'autre :

« Voilà un bon Breton.

— Or, Bertrand, dit le prince sans tarder, pour ce que vous me refusez le serment que je vous requiers, vous ne m'échapperez pas sans payer rançon. Et encore il m'ennuie que vous en ayez le droit : mais on dit que je vous ai tenu en ma prison par crainte de vous et de votre hardiesse. Afin que chacun sorte de soupçon et sache que je ne vous redoute en nul événement, je vous délivrerai par rançon. »

Bertrand répondit débonnairement au prince :

« Monseigneur, j'ai grand besoin d'argent ; je suis un chevalier pauvre, et de petit nom ; je ne suis pas de tel lignage que je puisse avoir finance à grand'foison, pour ce je vous supplie que vous me veuillez mettre à rançon raisonnable. Dites votre vouloir et votre intention : si je ne puis financer, je retournerai

en prison. Sire, veuillez vous aviser; faites-moi raison et laissez-moi aller. »

Le prince demanda :

« Où irez-vous, beau sire ? ne le veuillez pas cacher.

— Sire, dit Bertrand, si Dieu me veut sauver, j'irai où je pourrai réparer ma perte ; je ne vous en dis pas plus. Mais faites-moi raison, je dois bien le demander. Je suis pauvre chevalier ; je ne cherche pas à me vanter. J'ai engagé ma terre, pour acheter des chevaux ; je n'ai denier ni maille, ni monnaie à compter, et je dois à Bordeaux où l'on m'a prêté, voire ! bien dix mille livres, pour qui voudrait compter. »

Après que le prince de Galles eut écouté messire Bertrand, il lui dit :

« Or, Bertrand, pour la loyauté qui est en vous, vous serez juge de votre rançon. Veuillez vous aviser combien vous me voulez donner : je ne reviendrai pas sur votre vouloir et vous ne m'ouïrez jamais vous réclamer plus qu'il ne vous plaira payer.

— Par ma foi, dit Bertrand, vous faites fort à louer, et puisque vous vous en voulez rapporter à moi, je ne vous en dois rien ravalier. Monseigneur, si j'étais riche, je vous offrirais plus que je ne fais. Mais sur la foi des seigneurs que j'ai servis, je me mettrai à plus que mon avoir ne monte et que vous ne me demanderiez, à mon avis : je vous ferai compter soixante mille doubles d'or, et ce sera la rançon que je veux accepter. »

Quand le prince l'ouït, il changea de couleur ; il se prit à regarder tous les chevaliers et leur dit tout haut :

« Plaisante-t-il en disant qu'il me fera donner soixante mille doubles d'or fin ? Pour le quart je le délivrerai.

Il dit à Bertrand :

« La somme est grande et je sais bien que vous seriez embarrassé de la payer ; je ne vous veux surprendre par vos paroles. Il me plaît bien que vous en rabattiez à votre gré. Je n'en veux pas tant ; veuillez vous aviser ; vous pouvez en rabattre plus de la moitié.

— Sire, dit Bertrand, or laissez cela ; car puisque je l'ai dit, il le faut achever. Je vous ferai amener soixante mille doublons, si vous me voulez acquitter pour cette somme.

— Oui, répondit le prince ; mais je ne pense pas que vous en puissiez rassembler un tel mont.

— Sire, demanda Bertrand, si je le puis trouver, irai-je tout partout sans parjurer ma foi ?

— Oui, répondit le prince, je le veux assurer. »

Quand Bertrand l'ouït, il dit haut et clair :

« Sire prince, Henri se peut vanter qu'il pourra toujours demeurer roi d'Espagne ; il en mourra roi, quoi qu'il doive en coûter. Il paiera la moitié de ma rançon, qu'il me doit trouver : il ne lui en peut pas moins coûter. Par saint Omer, le roi de France me prêterait le reste ! Et je vous dis bien et m'en ose vanter, que si je ne pouvais trouver la somme en ces deux-ci, il n'y a en France fileresses qui sachent filer du fil, qui ne gagnassent ma rançon à filer, afin de me jeter hors de vos lacs. »

Quand le prince l'ouït, il dit sans s'arrêter :

« Quel homme est-ce que je vois ici debout ? Il ne s'ébahit de rien, en faits ni en paroles, non plus que s'il eût tout l'or qui est outre mer. Il s'est mis à une rançon qu'on doit bien redouter : soixante mille doublons ! où les pense-t-il trouver ? Je l'aurais bien délivré pour dix mille. »

Si grande était la somme à laquelle Bertrand s'était mis, qu'il n'y eût si haut seigneur qui n'en fût ébahi.

« Me voilà délivré ! » s'écria le hardi Bertrand.

Jean Chandos lui demanda :

« Et où cela sera-t-il pris ? »

— Sire, répondit Bertrand, j'ai beaucoup de bons amis ; je le trouverai bien, j'en suis sûr et certain.

— Par ma foi, dit Chandos, j'en serai réjoui. Si vous avez besoin de moi, je vous en prêterai dix mille dont je suis bien garni.

— Sire, dit Bertrand, je vous dis cinq cents mercis ; mais avant que je vous requière de rien, je voudrai éprouver les gens qui sont de mon pays. »

Dans la ville de Bordeaux courut aussitôt la nouvelle que Bertrand s'était rançonné de son vouloir à soixante mille doubles. L'un disait à l'autre :

« Il y a un chevalier qui fut pris en Espagne et qui s'est mis à rançon de soixante mille doubles. »

Adonc vous eussiez vu les grands et les petits, tous les gens de métiers, les bourgeois et seigneurs, venir vers l'hôtel du prince pour voir Bertrand; l'hôtel fut si plein de gens, que le prince lui-même en fut émerveillé. Il demanda qui amenait ce peuple; on lui dit que c'était pour voir Bertrand qu'ils étaient venus là. Le prince se prit à sourire et ordonna de conduire messire Bertrand devant le peuple.

Les chevaliers du prince voyant les bourgeois qui accouraient, amenèrent Bertrand, qui aimait à rire. Quand il fut aperçu des bourgeois et du commun l'un dit à l'autre :

« C'est un antechrist! maudite soit l'heure où il échappa vivant! Il a fait beaucoup de maux, encore en fera-t-il davantage. »

On vit les bourgeois de Bordeaux fort émus, quand ils aperçurent Bertrand appuyé là. L'un disait à l'autre :

« Voilà un laid chevalier. »

Un autre disait :

« C'est un laid Berrichon. »

— Il n'est pas Berrichon, répondit un troisième, mais il est Breton gentil et a le cœur léger; il a le corps grand et fort et le visage fier. Il a trop bien la mine de mal payer soixante mille doubles d'or. Où les ira-t-il puiser?

— Ça mon! dit un autre, croyez-vous que celui-ci paiera un seul denier de la grande rançon où il se veut obliger? Nenni certainement, il les ira piller: il n'en paiera jamais un seul denier du sien; les gens du pays plat lui serviront de caution. »

Et ceux qui connaissaient Bertrand, le bon guerrier, disaient :

« Taisez-vous et n'en veuillez parler. Il n'y a nul meilleur chevalier en tout le monde, nul qui sache si bien aider dans une guerre. Il n'est châtel si fort assis sur un rocher,

qui tienne contre lui, été ni hiver, sitôt qu'il le voit venir. Il n'y a pas en France si pauvre homme ni femme qui ne voulût bailler de son avoir, s'il l'en faisait prier : il n'y a vigneron pour vendanger les vignes qui ne lui donnât un quartier de son clos, avant qu'il le laissât longuement prisonnier.

— Par ma foi ! dit un autre, je m'en vais besogner. Maudit soit ce Bertrand qui m'a fait tant muser ! »

La princesse qui était femme du prince de Galles était à Angoulême quand ce fait advint ; et comme on lui dit qu'un chevalier s'était rançonné, de son bon plaisir, à soixante mille doubles d'or, elle s'en vint droit à Bordeaux pour voir le vassal ; elle manda devant elle messire Bertrand, qui lui fut amené par Jean Chandos, qui l'aimait bien.

Par le mandement du prince, la princesse de Galles honora fort Bertrand et le fit asseoir à sa table. Après le dîner, la princesse se retira dans sa chambre, elle y fut servie de vin et de confitures, et devant toute la chevalerie, elle en envoya à Bertrand qui s'humilia fort envers elle.

Après le vin et les confitures, la princesse qui aimait beaucoup la vaillance, le fit appeler et lui dit doucement :

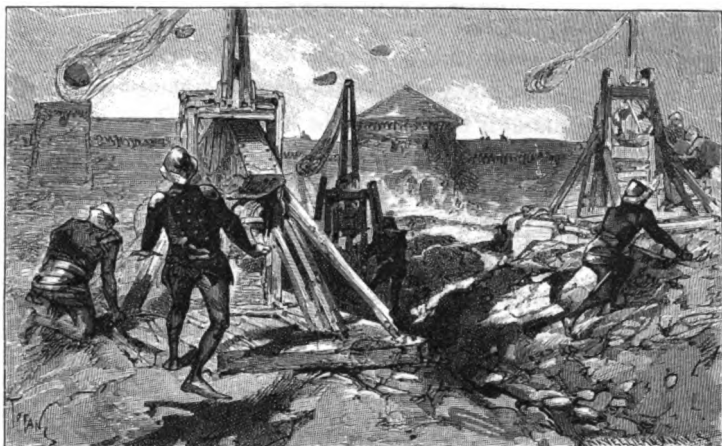
« Ami, vous avez été juge de votre rançon et vous vous êtes prisé à forte somme, à cause du haut courage qui vous émeut ; mais je vous en voudrais alléger pour les grandes vertus qui sont en vous. Sachez que je vous ferai rabattre dix mille doubles d'or de votre rançon, ou je les paierai de mon trésor. »

Quand Bertrand l'ouït, il se mit à genoux devant elle et la remercia humblement, puis il lui dit en riant :

« Madame, je croyais bien être le chevalier le plus laid qui fût en vie ; mais or vois-je bien qu'il n'en est rien, puisque les dames me viennent en aide. »

La princesse s'en prit à rire ; elle donna congé à Bertrand, lequel retourna remercier le prince.





## CHAPITRE XXXVI

Comment Bertrand partit et rencontra un pauvre écuyer auquel il bailla deux cents francs et comment il alla au siège de Tarascon et fit rendre la ville au bon duc d'Anjou.

Messire Bertrand traita avec le prince de Galles par telle convention qu'il fut délivré sur sa foi pour chercher sa finance, promettant de revenir vers le prince à un certain jour; jusqu'au paiement complet de sa rançon, il ne se pourrait armer.

Au moment où Bertrand voulut partir de Bordeaux, plusieurs chevaliers et écuyers français vinrent à lui. Ils étaient prisonniers en cette cité et avaient été capturés à la déconfiture de Najara; mais les Anglais les avaient mis à si grosse rançon, qu'ils ne pouvaient payer. Ils se recommandèrent à Bertrand, qui voulut connaître leur finance; pour les délivrer, il s'obligea à payer leur rançon et ils furent aussitôt relâchés, ce dont messire Bertrand fut loué à merveille par toute la chevalerie anglaise.

Hugues Calverly, quand Bertrand s'en alla, l'escorta fort amicalement et lui dit :

« Bertrand, vous savez comment il va? nous avons été lon-

guement compagnons : je suis fort obligé à vous et à votre merci. Je sais bien que vous avez beaucoup dépensé du vôtre et que vous vous êtes taxé à grande somme. Sachez que pour payer votre rançon, je vous baillerai dix mille livres, qui sont vôtres et non pas miennes, et j'en ai encore plus pour vous.

— Je ne sais, répondit Bertrand, comment la chose ira ; nous fûmes compagnons, au pays par-delà, en Espagne et ailleurs ; nous fûmes là il y a longtemps. Je ne veux rien compter et vous ne me rendrez jamais de comptes : mais si j'ai besoin d'argent, je vous en demanderai. »

Adonc Bertrand et Hugh Calverly prirent congé l'un de l'autre ; ils s'entr'accolèrent et se baisèrent, car ils s'entr'aimaient merveilleusement.

Bertrand partit de là pour trouver la finance où il la pourrait quérir. Il partit de Bordeaux avec un sauf-conduit qu'il avait, et s'achemina en petite compagnie.

Il n'eut pas fait grand chemin qu'un écuyer vint à sa rencontre. Il avait servi Bertrand et le reconnut bien à sa façon. Adonc il ôta promptement son chapeau et lui dit :

« Ah ! sire ! à Dieu bénédiction ! quand je vous vois sur les champs je ne sens plus que du bien.

— Ami, où allez-vous ? demanda Bertrand.

— Sire, dit l'écuyer, je revais en prison à la cité de Bordeaux, comme je le dois : je ne puis avoir encore ma rançon.

— Et combien te faut-il ? dit Bertrand.

— Sire, répondit l'écuyer, il me faut cent francs, je crois, ou environ.

— Cent francs ? dit Bertrand, ce n'est mie foison. Et il t'en faut cinquante pour un destrier de Gascogne et cinquante pour t'armer : tu en as bien besoin. »

Il dit à son chambellan, qu'on appelait Yvon :

« Baille-lui deux cents francs ; je les lui veux donner en pur don. Il est bon homme d'armes et je le connais bien ; il me viendra servir, quand il en sera saison.

— Sire, dit l'écuyer, Dieu vous fasse merci ! vous m'avez délivré du plus mauvais glouton qui jamais portât des armes

et vêtit une cotte de mailles : il m'a tenu trente jours la chaîne aux mains et les fers à la cheville. »

Yvon lui délivra vite les deux cents francs.

« D'où viens-tu ? dit Bertrand ; ne me le cache pas.

— Sire, répondit l'écuyer, je viens de Tarascon. Le duc d'Anjou est logé devant la ville et avec lui maint chevalier et foison de gens d'armes. La reine de Naples lui mène grande querelle.

— Ami, lui dit Bertrand, à Dieu bénédiction ! je m'en vais de ce côté : j'en ai le désir, volontiers je verrai le camp autour de la cité. »

Ainsi s'en alla Bertrand ; il tourna sa voie droit sur Tarascon. Il vint dans le camp en petite compagnie et fut reconnu sans délai par les gens de là ; ils vinrent à sa rencontre et lui firent des salutations. La nouvelle fut contée au duc d'Anjou.

« Sire, lui dirent ses gens, Bertrand Du Guesclin arrive ; il est là dessus la prairie. »

Quand le duc l'ouït, cela lui plut bien et lui agréa ; il vint à sa tente et descendit de son cheval, qui avait les rênes dorées.

Alors Bertrand s'approcha et le salua. Le duc fut fort joyeux de sa venue et l'honora beaucoup ; il lui dit à très haute voix :

« Vous venez bien vraiment ! votre venue m'agréa ! comment allez-vous, par la Vierge sainte ?

— Très bien, répondit Bertrand, qui ne s'effrayait de rien. Mais il faut que ma rançon soit tout acquittée. »

Le duc d'Anjou dit :

« Elle sera bien payée ; vous fallût-il trente mille doubles, je vous les baillerais avant la tierce sonnée.

— Sire, dit Bertrand, à la bonne heure ! mais encore me faut-il de telle denrée. Je me suis rançonné à soixante mille doubles : il faut qu'ils soient payés, ou jamais je ne me croirai dégagé de prison.

— Par ma foi, répondit le duc, je croyais offrir assez ; mais nous en chevrons bien, n'en doutez pas. J'ai ici une guerre dont je suis tourmenté : la reine de Naples me fait

trop de dommages : elle veut tenir contre moi mes domaines<sup>1</sup> ; elle me retient Arles et d'autres places fortes.

— Sire, dit Bertrand, vous les conquerez : jamais je n'en partirai que vous ne les ayez. »

Il y avait au camp du duc dix-huit machines qui jetaient nuit et jour des pierres dans la ville et contre la muraille. Bertrand dit aux jetteurs :

« Faites et jetez ; nous aurons la ville, si vous me voulez croire. »

Ceux-ci lui répondirent :

« Qu'il en soit comme vous le commandez : puisque nous vous voyons, vraiment vous aurez la ville. »

Un espion s'en alla seul et entra dans Tarascon ; il vint aux bourgeois qui gardaient les clefs et au capitaine qui les commandait :

« Seigneurs, dit l'espion, écoutez-moi. Je viens du camp du duc d'Anjou ; tout aussi vrai que Dieu fut peiné sur la croix et ressuscita au troisième jour de sa mort, Bertrand Du Guesclin est sorti et délivré de prison. Il est venu au camp avec deux mille hommes armés, Bretons et autres gens, tellement ordonnés, qu'ils ne peuvent être grevés par pierre jetée. »

Les bourgeois s'écrièrent :

« Mal est-il arrivé ! car puisqu'il est ici, nous sommes perdus. »

Dans la ville de Tarascon, les petits et les grands furent tous ébahis, quand ils eurent appris la venue de Bertrand.

En cette saison, un secours vint au duc pour l'amour de Bertrand. Olivier Du Guesclin, son vaillant frère, accourut hâtivement, dès qu'il le sut auprès du duc, de même qu'Olivier de Mauny, Hervé et Alain de Mauny, ses frères, avec maints sergents, Petit de Cambrai, Alain de la Houssaie et son frère Tristan, puis Émérion Estonne et plusieurs chevaliers et écuyers qui avaient été pris à Najara et qui avaient été délivrés de prison avant messire Bertrand.

1. L'empereur Charles IV avait cédé au duc d'Anjou ses droits sur le royaume d'Arles, dont Jeanne de Naples possédait une partie, en qualité de comtesse de Provence.

Le duc se réjouit fort de leur venue et les honora beaucoup : d'autre part, Bertrand les reçut à grande joie et les fêta. Il leur dit : « Seigneurs, je vous jure et affirme que nous irons en Espagne cheminant âprement. Que j'aie payé ma grande rançon, et je vous donnerai à chacun haubert ou cotte de mailles ; vous aurez tant de villes et de cités que tous ceux qui vous appartiennent seront bien riches. »

Ceux-ci répondirent : « Nous en sommes désireux. Nous mettrons à mort le roi Pèdre, le mécréant. »

Seigneurs, le siège fut grand devant la ville. Il y avait maint chevalier avec le duc d'Anjou. Là étaient le comte Robert, qui était de sa maison ; le bâtard de Béarn, un hardi chevalier ; Perrin de Savoie, Jacques de Bray, Alain Papillon et le petit Meschin, qui eut un cœur vaillant.

Le duc d'Anjou fit faire en ce moment, dessus une rivière qui court à Tarascon, un grand pont de bateaux, garni de bonnes gens d'armes et bien fortifié, contre les galères, qui venaient là à foison par la mer. La reine de Naples, qui eut tant de renommée, y avait mis soixante mille bonnes gens, ou environ, pour secourir la ville, mais leurs galères ne purent passer ni inquiéter le camp ; il leur convint de se retirer, qu'ils le voulussent ou non : ils se repairèrent à Arles.

La guerre fut grande en ce pays. Les dix-huit engins assaillaient impétueusement la ville, toute la journée ; ceux du dedans se défendaient bien, comme gens endurcis ; ils ne voulaient se rendre, et faisaient bonne garde.

Il advint une journée que les barons de la province s'assemblèrent pour secourir Tarascon ; ils chevauchèrent tant qu'ils approchèrent de la ville. Des nouvelles en vinrent dans le camp du duc. Hughes de Mauny et d'autres chevaliers en partirent ; ils n'étaient en tout que cent cinquante lances. Ils rencontrèrent les Provençaux qui étaient bien huit contre un. Messire Hughes et ses gens se retirèrent en un assez haut lieu ; les Provençaux les assaillirent âprement, mais ils se défendaient fort. Quand les Provençaux s'aperçurent qu'ils ne pouvaient entamer messire Hugues et ses compagnons en la montagne, ils les assiégèrent et les firent souvent assaillir de

traits. Hugues de Mauny se mit alors en ordonnance avec ses gens ; ils descendirent la montagne et s'assemblèrent en bataille avec les Provençaux et brièvement la déconfiture tourna sur ceux-ci.

Là fut pris le sire de la Voulte par messire Hugues de Mauny, qui en recouvra grande richesse et depuis cette journée plus ne se voulut aventurer en guerre. Tous les autres barons de Provence y furent faits prisonniers. La nouvelle de la déconfiture parvint tôt à Tarascon.

Bertrand Du Guesclin monta sur un cheval, mais il ne portait pas d'épée ; il n'avait en sa main qu'une baguette pelée. Il vint aux barrières sans s'arrêter, puis s'écria à grande haleine :

« Folle gent assottée, faites parler avec moi sans délai votre capitaine. Si vous ne croyez mes dires, il n'y aura parmi vous celui qui n'ait la tête coupée. »

Parmi la ville, on ouït la nouvelle que Bertrand Du Guesclin attendait à l'entrée. Les bourgeois de Tarascon vinrent promptement : le capitaine y fut tout le premier. Quand Bertrand les vit, il leur dit doucement :

« Beaux seigneurs, je vous prie, pour Dieu tout-puissant, que vous ayez pitié de vous et de vos gens, femmes et enfants, car je vous jure, sur Dieu, que si vous ne croyez mon conseil bonnement, je vous ferai mourir à tourment et à deuil ; il ne vous demeurera ni monnaie, ni argent, ni femme, ni enfants ; ni cousins, ni parents, que tout ne soit gâté, ou mort honteusement. Voici le duc d'Anjou, qui a tant de hardiesse, qui est frère du roi qui tient la douce France : obéissez-lui et vous ferez sagement. Si vous ne le faites, je vous suis garant, j'en fais vœu à Dieu et à saint Yves aussi, que je demeurerai tant et si longuement, que je vous aurai à ma discrétion. Alors je ferai trancher la tête à tous les riches bourgeois de votre canton. Je ferai partir pauvrement de Tarascon tout le reste des gens. Femmes et enfants et ceux des communes sortiront nus, comme firent Adam et Ève, par le commandement de Dieu, pour leur désobéissance, quand Ève fut tentée par le serpent. Avez-vous jusqu'à demain, et puis le second jour, droit à prime, soyez appareillés à mon commandement, ou

jamais vous n'aurez paix ni répit. Seigneurs ! pour Dieu ! ayez s'il vous plaît conseil et bon avis. La reine de Naples ne vous peut aider des gens de son pays ; mais le bon duc d'Anjou, qui est frère germain du roi de France, vous peut bien garantir tant qu'il sera vivant. Je vous le dis pour votre bien et pour que vous soyez bien avertis Je vous recommande à Celui qui fut mis en croix. »

Alors le capitaine partit de là, il fit crier ces nouvelles dans Tarascon. Là vous eussiez pu ouïr les grands et les petits dire l'un à l'autre :

« Vrai Dieu de paradis ! voici de dures nouvelles ; car il faut que la menace de Bertrand soit accomplie. Jamais ne fut châtel, si fort ni bien assis qu'il fût, qui ne se rendit à lui avant qu'il en partit. »

Il y eut dans Tarascon grand bruit et grands cris ; les femmes y luttaient contre leurs maris : il y en eut de battus dans la ville parmi les plus hardis.

Dès que la nouvelle fut allée à Tarascon que Bertrand Du Guesclin les menaçait tous de mourir par l'épée, si la ville n'était brièvement rendue, la commune fut assemblée, pour tenir conseil sur cette affaire. La ville y fut accordée au duc d'Anjou.

Le lendemain au matin, après prime sonnée, les gens furent apprêtés dans Tarascon pour rendre cette ville, qui était bien fermée. Quatre bourgeois gentils et de grand renom vinrent vers le duc d'Anjou, en sa tente dorée où toute la fleur de son armée était rassemblée.

Le prince était dans son pavillon avec Bertrand Du Guesclin qu'il aimait de bon cœur, Olivier son frère, Petit de Cambrai, Emérion, Alain de la Houssaie, et son frère Guyot, le comte Robert, Renaud d'Oridon, Jacques de Bray, Alain Papillon, le bâtard de Dijon, le petit Meschin, et plusieurs autres qui étaient bons champions : ils désiraient plus la guerre, qu'épervier ne désire la chasse.

Les quatre bourgeois vinrent dedans la tente et se mirent à genoux devant le duc d'Anjou. L'un des plus sages dit sans retard au prince :

« Très gentil duc, ceux de Tarascon nous ont députés vers vous. Bourgeois et bourgeoises vous envoient les clefs à votre discrétion; ils vous prient, pour Dieu qui souffrit tourments, que vous veuillez accorder pardon à tous ceux de la ville, qui ont fait grande rebellion contre vous. »

Quand le duc l'ouït, il dressa la tête, il pensa fort longtemps avant de dire oui ou non, car il avait reçu beaucoup de dominages pour avoir la ville en sa possession. Mais Bertrand Du Guesclin l'appela à haute voix et lui dit :

« Sire d'Anjou, or, écoutez mes raisons : je vous prie, pour Dieu et saint Yves, que vous fassiez pardon à ceux de cette ville.

— Bertrand, lui dit le duc, je vous les donne en présent. Ils se sont rendus par vous et à votre occasion : je vous les octroie ; faites-en votre bon plaisir.

— Or, en avant ! dit Bertrand, présentez votre bannière, et on la mettra là-haut sur ce donjon. »

Quand le gentil Bertrand eut fait mettre en vue le pennon sur la tour qui était en avant, il fit ouvrir les portes. Les dames de la ville vinrent à la rencontre du duc en pleurant fort.

Les plus grands personnages se logèrent dans la cité. Le duc d'Anjou y laissa des gens tout à son commandement et un bon châtelain en qui il se fiait. Puis de là, il alla droit à Arles.

Il se logea aux champs et assiégea la ville. Mais il y eut conseil du duc et de Bertrand, et selon mon jugement ceux de là firent leur accord en payant monnaie. Bertrand dit alors au duc :

« Seigneur, il convient, s'il plaît à Dieu, que je me puisse armer, car je vais perdant mon temps. Il me faut garnir d'argent et prier mes amis qu'ils me veuillent aider : je le leur rendrai en la grande Espagne; je ne me reposerai jamais de ma vie, que je n'aie mis le roi Henri comme devant. Un pèlerin qui vint de Saint-Jacques m'a dit qu'ils sont devant Tolède et qu'ils s'y logent. Là est le roi Henri, la reine sa femme, qui a tant de beauté, et avec elle ses enfants, et aussi l'archevêque qui les reconforte, et le Bègue de Vilaines. Ils m'attendent là. J'irai chevauchant en Bretagne, s'il plaît à



Dieu : j'irai voir mes gens à la Roche-Derrien, le seigneur de Craon, un vaillant chevaliers, et tous mes amis que je désire revoir. Puis j'irai à Bordeaux, tenir mes engagements, que je ne romprai jamais. »

Le duc d'Anjou répondit :

« Vous parlez bien. Vous emporterez dix mille doubles d'or maintenant de moi. Je travaillerai si bien le pape de Rome, que vous en aurez vingt mille ; puis je ferai tant, que monseigneur le roi, mon frère, vous en donnera planté, je vous le certifie. Vous en aurez de moi vingt mille de renfort. Et si le besoin vous croit, mandez-le-moi. S'il n'y a pas d'argent comptant ici, nous en trouverons, ne craignez rien. En tel lieu git maintenant argent et or fin, qui prendront bientôt hôtel ailleurs. »

Bertrand Du Guesclin dit :

« Je vous entends bien, sire, je vous remercie. Voici un vaillant secours. »

Il appela Olivier de Mauny, un sien cousin germain, et son frère aussi, il leur dit :

« Soyez appareillés, seigneurs, je vous en prie, pour venir bientôt en Espagne avec moi et reconforter le noble roi Henri et pour détruire don Pèdre qui l'a bien mérité. J'irai en Bretagne sitôt parti d'ici ; soyez prêts et garnis pour venir avec moi, où je vous manderai. »

Ceux-ci ont répondu : « Nous n'y faillirons pas. »

Le bon duc Jean d'Anjou, qui était désireux de secourir le roi Henri, dit à Bertrand :

« Ami, vous vous en irez par-devers monseigneur le roi, mon frère, qui est bien tenu de vous aider : vous l'avez mérité. Recommandez-moi à lui et dites-lui qu'il vous veuille renvoyer en Espagne. Dès que vous serez délivré des prisons du prince, faites-le-moi savoir, car je vous enverrai des gens d'armes aussitôt. »

Bertrand remercia humblement le duc ; il prit sans nul délai congé de lui et aussi de tous les barons qui étaient là.



## CHAPITRE XXXVII

Comment Bertrand rencontra dans une hôtellerie dix chevaliers et écuyers prisonniers sur parole et comment il leur bailla de l'argent pour payer leur rançon.

Bertrand partit promptement. Il ne mit pas en oubli les vingt mille doubles d'or ; mais l'histoire dit et témoigne, qu'avant qu'il revint à Bordeaux, de tout l'argent dont on l'avait garni, il ne lui demeura un denier vaillant qu'il n'eût partagé parmi le chemin, à de pauvres prisonniers qui l'avaient servi.

Seigneurs, c'est vérité que Bertrand rencontra des chevaliers et écuyers qu'on avait lourdement rançonnés à Bordeaux et qui étaient nés en Bretagne, ou au royaume de France.

Premièrement, il en trouva dix laidement atournés. Les uns étaient à pied ; les autres étaient mal montés ; le tiers était mal vêtu, le reste était déchiré ; il y en avait aussi de maigres et de décharnés ; ils étaient assemblés tous ainsi que des cailloux.

C'étaient des chevaliers et écuyers qu'on avait renvoyés sans or et sans argent et souffrant grands maux et qui étaient lors prisonniers sur parole. Ils se disaient l'un à l'autre leurs grandes nécessités, et comment on les avait traités en prison : mis en géhenne, tirés par les membres, attachés aux fers et retenus les pieds enfermés. Ils maudissaient l'heure où on les avait menés au royaume d'Espagne pour de telles cruautés. Ils devisaient de Najara, des morts et des blessés. L'un disait à l'autre : « Je n'y retournerai plus. »

L'autre répondait : « J'y suis tout prêt, pourvu que Bertrand y retourne, car il nous aurait tôt armés et remontés.

— C'est dommage, dit un autre, qu'il n'ait pas assez d'argent, car il aurait bientôt recouvré de gentils compagnons. »

Ils entrèrent tous dix dans une hôtellerie ; ils appelèrent l'hôte, qui les entendit :

— Apportez-nous du vin, hôte, s'il vous plaît, » dirent-ils.

Et l'hôte répondit : « Avec quoi le payerez-vous ? »

Un écuyer lui dit : « De quoi vous effrayez-vous ? il y a ici assez de chevaliers et d'écuyers.

— Chevaliers ? s'écria l'hôte, qui était bien expérimenté ; où avez-vous laissé vos éperons dorés ? Si vous aviez ici vos chevaux, encore ai-je étable, assez de foin et d'avoine pour nourrir cinquante chevaux pendant dix mois entiers. »

Un écuyer, qui était né à Nantes, lui répondit :

« Ah ! bel hôte, pour Dieu, ne vous moquez pas de nous ! Nous venons de Bordeaux et nous avons assez de maux. Bertrand Du Guesclin, qui y fut mené, fut délivré l'autre hier. Il fut rançonné à soixante mille doubles d'or fin : tout le monde en fut fort épouvanté. Comment un tel avoir pourra-t-il être trouvé ? »

L'hôte répondit :

« Il en aura assez. Encore ai-je dix chevaux dont je travaille les blés et cinq cents gras moutons, et des pourceaux lardés, et plus de trente tonneaux de vin dans mon cellier. Je les vendrai pour lui, ainsi que tous les draps fourrés que ma femme acheta quand nous fûmes mariés. S'il en a besoin, par Dieu qui fut peiné, il les aura plus promptement qu'un

pitaud n'est lavé. Et pour l'amour de ce que vous me parlez de lui, je vous ferai servir de rôtis et de pâtisseries ; vous boirez de tous les meilleurs vins que j'aurai ; et je vous coucherai bien si vous voulez demeurer. Car vous me parlez du meilleur du monde ; c'est le plus hardi, le plus redouté, le plus fortuné et le plus heureux qui soit sur la terre et qui jamais fût né. Or, avec tout ce qu'il est ainsi fait, c'est le moins convoiteux qui soit cité en cent, le plus courtois qui puisse être trouvé, c'est le moins orgueilleux et le plus beau parleur qui soit au monde en tous côtés. »

Alors il dit à sa femme :

« Servez-moi ces gens-ci de tous les biens que j'ai, et que Dieu m'a prêtés. »

Lors la table fut mise ainsi que vous oyez. L'un dit à l'autre : « Dieu nous a amenés ; saint Julien nous a richement hébergés. »

Comme les prisonniers étaient à manger, Bertrand s'approcha avec Olivier son écuyer ; ils venaient droit à l'hôtel pour se loger. Quand les prisonniers eurent vu le chevalier, tous les dix ensemble se prirent à s'émerveiller.

« Voici Bertrand, dirent-ils, qui se vient loger ici. »

Adonc, ils se levèrent tous devant lui. Quand Bertrand les vit, il leur dit :

« D'où venez-vous, pour Dieu ? Seigneurs, qui vous a arrangés de la sorte ? Il semble à mon avis qu'on vient de vous chasser ou que des meurtriers vous aient fait épier ! Que Dieu me soit en aide ! Je ne vous ai pas revus depuis que je vous vis bien montés, armés comme des chevaliers devant Najara. Vous êtes bons écuyers et vaillants ; je vous connais bien. Par ma foi ! votre malheur me doit peser. Que le Dieu de gloire m'assiste, je vous en ai plus chers.

— Sire, dit l'un, nous sommes prisonniers ; nous fûmes pris devant Najara, nous ne le pouvons nier. Ils nous ont fait à Bordeaux très grande adversité. Ils nous ont mis en géhenne, et bien attachés aux fers comme des larrons meurtriers. Nous sommes rançonnés à finance qu'il nous convient de payer, sur notre serment, ou de retourner en arrière. Que Dieu nous

secoure, nous n'apportons pas de deniers. Mais pour l'amour de vous, chevalier droiturier, l'hôte de céans nous donne à manger et à boire de son vin le meilleur du cellier. »

Quand Bertrand l'ouït, il alla embrasser l'hôte. Il s'assit devant eux, mais ils se dressèrent et dirent :

« Il n'appartient pas à si noble chevalier de s'asseoir parmi nous ni d'abaisser son corps.

— Seigneurs, dit Bertrand, or veuillez laisser cela, car je demeurerai avec vous : j'en ai grand désir; par moi vous avez perdu en quittant votre pays : par moi, s'il plait à Dieu, vous recouvrez. »

Le noble Bertrand s'assit devant les prisonniers et se prit à leur demander leur aventure.

« Seigneurs, leur dit-il, ne me veuillez cacher combien il vous conviendrait de rapporter tous ensemble, pour payer vos rançons et ensuite pour vous armer? »

Adonc, ils commencèrent à deviser ensemble; ils calculèrent le montant de leur dette et dirent qu'il leur convenait de rapporter quatre mille livres à Bordeaux.

« Quatre mille livres? dit Bertrand; c'est léger à payer. Il vous en faut bien deux mille pour vous remonter, et mille pour vos frais d'aller et venir; et il en faut mille pour l'hôte quand il viendra au desservir, pour ce que par amour pour moi il vous a fait ce diner. »

Il appelle tôt son chambellan Yvon, ot lui dit promptement :

« Faites délivrer ici huit mille florins d'or, et ne m'en faites parler davantage. Cet argent que je porte ne me doit pas demeurer. Il m'en viendra d'autre pour me racheter. »

Quand ceux-ci l'eurent ouï, ils l'allèrent tous remercier à genoux.

« Sire, dirent-ils, Dieu vous veuille garder!

— Ah! seigneurs, dit Bertrand, je vous veux recommander que dès que vous ouïrez pour de vrai recorder que je vais en Espagne, vous ne vous arrêtiez pas, car je vous y ferai acquérir grand honneur. Je ferai couronner Henri comme roi et mourir don Pedro à douleur, s'il plait à Jésus-Christ. »

Quand les prisonniers ouïrent Bertrand, s'ils furent joyeux, ne le demandez pas. L'hôte l'alla doucement remercier et lui dit : « Monseigneur, gardez maintenant votre or et votre argent, vous en avez grand besoin. Encore en ai-je pour vous à votre commandement. »

Bertrand Du Guesclin dit :

« N'en parlez pas davantage. Jamais je n'en tiendrai croix<sup>1</sup> en jours de mon vivant. Je sais bien que j'ai encore douze mille doubles de reste : c'est assez pour aller jusqu'à Bordeaux en cheminant ; mais auparavant, je m'en irai chevaucher en Bretagne. »

Ils passèrent tous la nuit, animés, joyeux et allègres, et le lendemain, à l'aube, ils se séparèrent en larmoyant tendrement. Les prisonniers dirent à Bertrand :

« Sire, nous nous en allons à Bordeaux. S'il vous plaît de mander quoi que ce soit à nul homme vivant, nous sommes tout à vous, comme vrais obéissants.

— Allez, dit Bertrand, je vous recommande à Jésus ; ne saluez pour moi ni homme, ni femme, ni enfant. »

Les prisonniers s'en allèrent vers la cité de Bordeaux, bien pourvus de rançon et très bien remontés. Dès qu'ils furent à Bordeaux, ils s'allèrent montrer à leurs maîtres mêmes, comme c'était juré, et à l'hôtel du prince de Galles.

Quand on vit les prisonniers revenir si tôt, et si bien en ordre et si bien arrangés, il n'y eut celui qui n'eût le cœur effrayé.

« Ah ! faux et avides Bretons, où avez-vous été ? leur demandaient les Anglais. Vous êtes meurtriers et vous avez dérobé. Vous en serez pendus et trainés sur la claie brièvement. »

Les Anglais les menèrent au sénéchal et lui dirent :

« Sire, nous sommes ensorcelés : ces prisonniers nous ont fausement échappé. Ils juraient tous, quand ils ont été rançonnés, que pour avoir la somme à laquelle ils étaient taxés, chacun vendrait tout son héritage ; ils n'ont pas encore été jusqu'en leur pays et ils sont déjà revenus en cet endroit. »

1. Les monnaies furent longtemps marquées d'une croix.

Lors le sénéchal leur dit :

« Où avez-vous été, que vous avez déjà rencontré ce qui n'était pas perdu ! Ha ! il nous conviendra de savoir ce qui est advenu ; il vous le faudra dire. »

Un chevalier répondit :

« Et l'on vous le dira. Nous avons trouvé Bertrand qui va en Bretagne. Il se logea avec nous dans une hôtellerie et s'enquit de notre rançon à chacun. Il nous bailla quatre mille florins et nous en donna deux mille pour nous remonter, et mille à l'hôte pour ce qu'il nous apporta, au nom de Bertrand, qu'il aimait loyalement, à boire et à manger, dont nous avons bien besoin. »

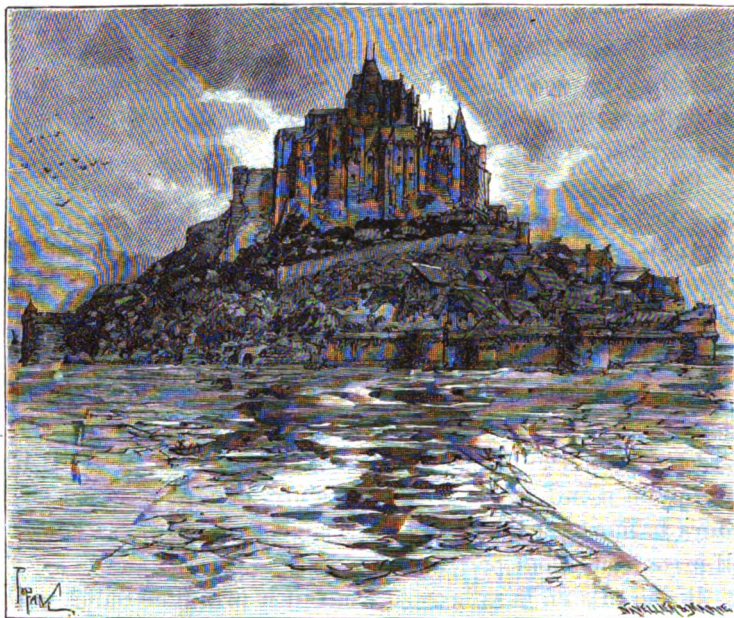
Le sénéchal entendit cela et se signa beaucoup de fois. Il dit qu'on n'ouït parler de telle histoire, depuis que Dieu endura la mort sur la croix et que Longis l'y perça de sa lance. Il pris fermement Bertrand.

Il s'en alla en la salle où se trouvait le prince de Galles qui dinait très noblement avec la princesse. Il leur dit en audience devant ceux qui étaient là, et leur raconta l'aventure de Bertrand, et comme il s'était comporté envers les prisonniers qu'il trouva.

Quand la dame l'ouït, elle s'émerveilla fort ; elle ne regretta pas ce qu'elle lui avait donné et dit que jamais elle n'emploierait si bien de l'argent. Le prince demanda alors :

« Savez-vous comment il va ? Ce chevalier vit ainsi qu'il a toujours vécu ; jamais plus grand que lui ne monta à cheval, chacun le redoutera partout en ce monde. Je maudirai l'heure où on le délivra. »

Seigneurs, il disait vrai, ainsi qu'on vous le racontera.



## CHAPITRE XXXVIII

Comment Bertrand alla quérir sa rançon et revint à Bordeaux sans maille ni denier. Comment il s'acquitta envers le prince de Galles et rentra en Espagne avec force gens d'armes.

Bertrand alla tant par ses journées, qu'il arriva par-devant le roi Charles, qui eut grande joie de sa venue. Messire Bertrand conta au roi son affaire et le secours que lui avait fait le duc d'Anjou son frère. ce dont le roi lui sut bon gré.

Après il lui raconta comment le bon duc le voulait renvoyer en Espagne pour secourir le roi Henri. Le roi l'approuva et lui promit de lui faire secours de gens d'armes. Il lui donna <sup>1</sup>

1. Tous les chroniqueurs ont avancé que ce fut un don de Charles V, mais il existe une obligation datée du 27 décembre 1367, par laquelle Du Guesclin promit de rembourser cette somme au roi. De plus, du Tillet, dans son *recueil des Traités*, etc., publia six reçus qui prouvent que Bertrand s'acquitta de cette dette l'année suivante.



pour payer sa rançon et pour s'acquitter de ses dépenses, trente mille doubles d'Espagne ; ce dont il fut fort prisé par tous, mais il lui fit promettre qu'il laisserait toutes choses pour retourner à lui, toutes les fois qu'il le manderait, s'il n'était prisonnier.

Bertrand prit congé du roi et s'en alla en Bretagne. Il chevaucha tant en ses journées, qu'il entra dans ce duché. Le seigneur de Craon lui promit son aide ; le vicomte de Rohan, Robert de Beaumanoir, le sire de Laval, Charles de Dinan, l'évêque de Rennes et les barons du pays s'assemblèrent pour honorer Bertrand ; ils lui donnèrent grande finance pour payer sa rançon.

Bertrand prit son chemin vers la Roche-Derrien, une ville qui lui avait été donnée et octroyée. Il y alla pour voir madame Tiphaine, sa femme, qui fut fort réjouie de sa venue.

Le vrai est que messire Bertrand et sa femme avaient déposé en l'abbaye du Mont-Saint-Michel un trésor de cent mille francs au jour qu'il partit de Bretagne pour faire son premier voyage d'Espagne.

Bertrand croyait bien trouver ses finances pour s'aider ; mais il lui fut rapporté que madame Tiphaine sa femme avait dépensé tout le trésor. Lors il lui manda de venir à lui et lui dit :

« Dame, je saurais volontiers ce que vous avez fait de mon trésor. »

Et doucement elle lui répondit :

« Monseigneur, je l'ai partagé aux chevaliers et écuyers qui vous ont servi et qui sont venus me voir, pour payer leur rançon et les remonter ; vous en serez encore servi et vous le saurez par eux. Ne m'en veuillez rien demander. »

Messire Bertrand lui dit qu'elle avait bien fait et en eut grande joie.

Chacun en Bretagne lui accorda sa requête et lui promit richesse. Il leur désigna un jour où la finance devait être envoyée à Bordeaux. Puis il partit avec sa compagnie.

Il alla à la Roche, qui est bâtie sur mer. Là il trouva des chevaliers et beaucoup d'écuyers ; chacun retournait à sa pri-

son, comme pauvre prisonnier, vêtu de mauvaise robe et monté pauvrement, à petite compagnie.

Ils rencontrèrent Bertrand, qui les fêta très bien. Je n'en veux allonger la chanson, mais les prisonniers eurent liesse et mine joyeuse. Trente mille doubles d'or furent bien cette fois baillés, partagés et payés : il ne lui resta maille.

Quand Bertrand Du Guesclin revint en sa prison à Bordeaux, il n'avait plus ni maille ni denier. Il trouva en la place le prince de Galles, qui l'honora fort à sa venue, Jean Chandos et Hugh Calverly et grandement des autres.

Quand le prince vit Bertrand, il dit : « Seigneurs, or voici ma rançon. »

Bertrand répondit :

« Il n'y a un oignon vaillant.

— C'est vrai ! dit le prince ; voyez, le compagnon en compte à tout le monde. »

Lors il dit à Bertrand, doucement à voix basse :

« Bertrand revient bien en cette saison. Où êtes-vous logé, en quelle maison de la ville ?

— Sire prince, en votre prison, répondit-il ; je n'ai ni croix ni pile, que saint Simon m'assiste !

— Par ma foi ! dit le prince, ce n'est pas pour de bon. Quand serai-je payé ? J'en ai le désir.

— Sire, répondit Bertrand, en prochaine saison. Vous pourriez bien vouloir, ne le cachez pas, que vous n'eussiez ce paiement de nul côté.

— Comment ? dit le prince. Êtes-vous si sot que tous les autres prisonniers aient ainsi votre argent, et que vous, vous demeuriez encore en nos prisons ?

— Ah ! sire, répondit Bertrand, n'en parlez pas. Je leur dois bien donner, ce sont mes champions. »

Seigneurs, après ce temps, dit l'histoire, Bertrand fut tellement aidé et conforté, que le prince de Galles en fut fortement épouvanté.

Avant que Bertrand fût allé en la cour, et qu'il fût servi et honoré avec les barons, un chevalier entra dans la salle et dit au prince de Galles :

« Monseigneur, entendez-moi. Un cheval de somme troussé d'or est ici ; de par Bertrand il vous est envoyé pour l'amour de lui. Vous pouvez compter ici trente mille doubles d'or.

— Qui les a envoyés ? demanda le prince.

— Sire, répondit l'autre, prenez l'argent et n'en parlez pas plus. »

Lors vint un écuyer, qui était bien endoctriné.

« Sire prince, dit-il, Bertrand est racheté de vingt mille doubles d'or : ainsi vous en avez cinquante mille doubles et vous en prendrez dix mille sur votre femme. »

Le prince répondit :

« Si chacun fait ainsi, je serai bien payé et j'en redevrai assez. »

Bertrand ne demeura guère, qu'il ne vint à Bordeaux de par le roi de France, des messagers qui lui apportèrent la finance, pour payer sa rançon au prince de Galles.

Le prince lui rabattit en premier ce que la princesse lui avait donné ; et ainsi Bertrand fut pleinement délivré. Sa rançon fut si bien payée, qu'il eut du reste pour faire grandes courtoisies. Il fit tant que, dans la cité qui est bâtie sur l'eau, on ne lui réclama plus rien.

Il prit congé du prince de Galles, qui l'honora grandement à son départ ; il le fit conduire longuement par sa chevalerie, en le faisant festoyer dans ses bonnes villes et châteaux. Puis les chevaliers prirent congé de lui.

En ce temps, messire Olivier de Mauny se tenait en Languedoc. Il assemblait des gens d'armes, par l'ordonnance du duc d'Anjou, en attendant nouvelles de Bertrand. Il fit tant que douze cents lances se trouvèrent en bref temps.

Sitôt que messire Bertrand sut des nouvelles de l'assemblée et qu'il se vit délivré, il manda à messire Olivier qu'il vint à lui avec tous ses gens.

En cette compagnie étaient Arnoul d'Audrehem, maréchal de France, Olivier Du Guesclin, Henri de Mauny et son frère Alain, Eustache de la Houssaie, Guillaume Boitel, Antoine de Brie, Petit Meschin, le sire de Pommiers, Guillaume de Launoy, Thibaut de Pavie, Alain de Beaumont et Jean de

Beaumont, Emérion Estonne, le bâtard de Penic et Innocent de Launoy, qui perdit la vie devant le châtel de Brest en Bretagne. Kerlouet, qui depuis occit Chandos vers Poitiers, y fut aussi, et plusieurs autres chevaliers et écuyers de renom.

Messire Bertrand eut grande joie de leur venue. Ils prirent leur chemin en Espagne par le passage de Roncevaux. Bertrand exploita si bien, qu'ils entrèrent en Navarre et passèrent le royaume contre le gré du roi Charles le Mauvais, qui y était alors.

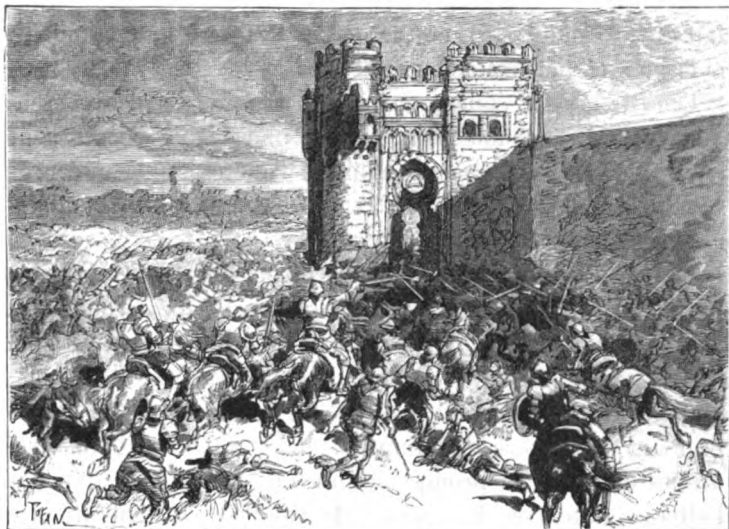
Bertrand se prit à guerroyer en Espagne ; plusieurs villes et châteaux se rendirent à lui. Il fit tant, qu'il entra dans le duché de Molina. Ce duché lui avait été donné par le roi Henri longtemps avant, mais les gens du pays lui étaient contraires. Et brièvement, messire Bertrand les guerroya tant, qu'ils se rendirent à lui.





IL CHEVAUCHA TANT EN CETTE JOURNÉE QU'IL ENTRA DANS LE DUCHÉ  
(CHAP. XXXVIII)





## CHAPITRE XXXIX

Comment messire Bertrand retourna en Espagne après sa délivrance,  
et comment le roi Henri et son armée en furent joyeux.

Pendant que le roi Henri et le Bègue de Vilaines tenaient le siège devant Tolède, il y vint nouvelle de messire Bertrand, qui conquérail le duché de Molina et menait avec beaucoup de gens la guerre en Espagne.

Le roi Henri fut fort réjoui de sa venue et fit assaillir Tolède plus fort, mais il avança peu, bien que ceux de la ville se fussent volontiers rendus à lui ; mais il y avait au châtel un capitaine qui avait juré qu'il ne livrerait Tolède à aucune créature hors le roi Pedro. Il tenait au châtel quatre des plus grands bourgeois en otage pour maintenir la ville en obéissance et aussi pour qu'il ne fût pris, ni sa chair attrapée, quand il allait matin et soir dans la cité, qui était grande et vaste, pour réconforter ses gens. La ville avait baillé quatre bourgeois en otage, en signe qu'elle vou-

lait obéir à don Pedro, et elle ne pouvait être livrée à aucun, si la paix n'était traitée au châtél.

Ceux de la ville étaient en grande détresse ; ils envoyèrent par-devers Pedro ; mais il ne pouvait alors avoir assez de gens pour secourir la place ; néanmoins, il leur manda que brèvement il les secourrait : il s'avisa ainsi d'une fausseté damnable qui peu lui profita.

L'histoire raconte, que pour secourir Tolède, le roi Pedro partit de Séville et s'en alla vers les rois de Grenade et de Benemarin. Il s'allia avec eux contre tous les chrétiens. Et l'on maintient qu'en faisant l'alliance avec ces deux rois, qui étaient sarrasins, don Pedro se sépara de la foi catholique et y renonça entièrement, et en retour, ils lui promirent de lui faire prompt secours. Il est véritable que par l'alliance faite avec les païens, le roi Pedro devait prendre en mariage, selon la loi sarrasine, la fille aînée du roi de Benemarin.

Le roi de Grenade et le roi de Benemarin assemblèrent de grands navires et baillèrent dix mille Sarrasins à l'amiral de Benemarin.

L'amiral sarrasin jura à don Pedro sur sa foi qu'il lui livrerait les païens droit au port de Tolède. Ils convinrent qu'il entrerait dans la mer avec ses dix mille Sarrasins, tandis que le roi Pedro viendrait à Séville par terre et côtoierait secrètement la mer, pour surprendre l'armée du siège de Tolède.

Il fit partir de Séville dix mille chrétiens et vingt mille Sarrasins et Juifs. Il chemina de nuit et se reposa le jour pour venir à Tolède ; il pensait prendre Henri.

Il manda secrètement sa venue à ceux de Tolède, qui en furent joyeux ; chacun le désirait, car la famine les tourmentait fort. Ils eurent conseil que sitôt que l'on saurait que Pedro arrivait, chacun lui aiderait, et qu'une partie d'entre eux sortirait de la ville.

Il advint, en une journée, que ceux de Tolède sortirent pour aller au-devant de don Pedro, qui suivait le chemin de Cordoue. Le Bègue de Vilaines, qui fit le guet la nuit, re-



garda la sortie au point du jour ; il la laissa passer outre ses quartiers, sans faire semblant de la voir ; il s'en alla par un val au-dessus de la ville, puis il vint en embuscade et chevaucha sur les gens de Tolède. Quand il eut mis ses gens en ordonnance entre la cité et ceux qui en étaient sortis, il leva sa bannière et éperonna son cheval.

Ceux de Tolède se défendirent longuement ; mais à la fin ils furent déconfits ; il y en eut plusieurs d'occis et les autres furent faits prisonniers.

Après la déconfiture, le Bègue retourna en ses quartiers et ordonna ses gardes de plus en plus. Il fit dresser devant son siège un gibet bien grand, où il fit pendre les gens de Tolède qui avaient été pris en vie.

La ville les vit et chacun alla s'armer, et le châtelain s'ordonna fièrement. L'armée du roi Henri s'appareilla très bien. Alors commença un assaut qui dura longuement.

La cité de Tolède fut fortement attaquée. La porte fut ouverte et les chaines abaissées ; les gens vinrent tout outre la chaussée. Là était le roi Henri, bannière déployée. Il tenait un dard en sa main et frappait les Espagnols ; il les grevait fort et disait hautement :

« Folle gent enragée, vous avez été autrefois à moi ; or vous m'avez repoussé, folle gent renégate : vous en serez détruits à deuil et à douleur. Jamais Pedro le Fou ne vous fera secours. Si je vous prends par force vous aurez vilainie. Je ferai brûler tous les Juifs et Sarrasins sur la place. »

Il s'en vint jusqu'aux barrières sur les gens de Tolède et les remit aux portes par sa prouesse. Le châtelain était dessus la tour ; il vit le roi Henri qui les repoussait ainsi et fit jeter des cailloux sur lui par sa compagnie.

« Par ma foi ! dit-il, Henri, nous ne vous craignons pas. Quand il n'y aura bête céans qui ne soit toute mangée, nous nous mangerons l'un l'autre par droite ragerie, ou Pedro sera mort, avant que vous ayez la cité en votre pouvoir. »

Le roi Henri et le Bègue de Vilaines donnèrent jusqu'au soleil couché. La ville était très forte devant et derrière ; les

fossés, qu'on avait fait renforcer, étaient profonds. Ceux du dedans avaient retraite tout à leur désir.

Ceux du dehors revinrent loger en leur camp, en attendant du secours : ils en avaient bien besoin, car le roi Pedro venait aider la cité.

L'amiral faisait naviguer par la mer les gens que les rois de Grenade et de Benemarin envoyaient : au secours de mer, ils étaient bien dix mille Sarrasins mécréants.

Pedro venait par terre et avec lui maints soudoyés : ils étaient bien vingt mille, allant toute la nuit jusqu'à l'aube et de jour se reposant. Ils se logeaient aux bois et faisaient porter devant eux à boire et à manger. Ils croyaient bien surprendre et assaillir le camp d'Henri et le mettre en danger. Mais Henri fut prévenu : Dieu lui voulut aider.

Après cet assaut qui fut à appréhender, le Bègue de Vialaines se leva quand vint l'heure de découcher. Il manda tantôt le charpentier, qui dressa des fourches devant la cité. Le Bègue fit mener là tout droit et escorter les prisonniers, pour les faire accrocher et bailler au vent ; il voulait défier et courroucer ceux de la ville.

Comme le Bègue faisait ainsi pendre ces gens, il y eut un bourgeois grandement riche, qui dit en secret aux gens du roi Henri :

« Menez-moi à Henri, je lui ferai profit et honneur. »

Il y fut mené sans nul retard. Quand le roi le vit, il lui dit fièrement :

« Dis, va ; ne me cèle rien. Pourquoi ces gens-ci me sont-ils si fort contraires ? ils étaient à moi, il n'y a pas encore longtemps. »

— Sire, répondit le bourgeois, je vous dirai comment la bataille de Najara défit votre accord. Après la bataille et votre déconfiture, le roi Pedro nous prit, je vous dirai comment. Nous n'eûmes de vous aucun secours et pour ce fait, nous fîmes serment, les petits et les grands, que jamais nous ne faillirions dorénavant au roi Pedro. Et après tout je vous dirai ce qui nous tient orgueilleux contre vous. Mais vous ne le saurez pas, soyez-en certain, si vous ne retardez ma mort maintenant.

Le roi Henri, qui l'écoutait, lui dit :

« J'y consens. Or. dis-moi la vérité et tu ne mourras pas ici.

— Sire, dit le bourgeois, on vous la dira : Gardez-vous du roi Pedro ; il vous décevra. Le roi de Benemarin lui envoie deçà un secours par mer, qui nous arrivera brièvement. Pedro vient par terre ; il a vingt mille hommes. Ils viennent toute la nuit, tant que la nuit dure ; et puis dès qu'il fait jour nul ne chemine. Et sachez que si Pedro le peut, il vous surprendra : il nous l'a mandé ; nous le savons depuis longtemps. »

Quand le roi l'ouït, tout le sang lui tourna. Il dit au bourgeois qu'il se garderait bien. Il prit un messenger et l'envoya à Bertrand, qui était au duché de Molina qu'Henri lui avait donné. Bertrand en avait conquis une partie par le fer ; il se peinait pour conquérir le reste. L'un lui obéissait, l'autre le reniait.

Seigneurs, ce messenger vint à Molina et trouva là Bertrand ; il lui donna la lettre du roi Henri. Bertrand la fit lire par un abbé. Quand il en eut ouï la teneur et qu'il eut tout écouté, il dit à ses gens :

« Or pensons à aider notre ami et avoué. Il nous convient d'épier son ennemi mortel, Pedro le mécréant, le traître avéré. Les Sarrasins sont amenés par lui en aval d'ici ; ils viennent par mer et seront tôt arrivés céans. Or apprêtez-vous, ne faites pas de retard. Allons vers Tolède, la noble cité. »

Olivier de Mauny appela Bertrand et lui dit : « Cousin, j'en ai grande volonté, ainsi que tous ceux qui sont rassemblés ici. »

Les Bretons furent noblement armés ; ils montèrent sur les chevaux qui furent bien sanglés ; ils pendirent à leur col leur fort écu et prirent leurs pennons, qui furent haut levés.

Ils se mirent en chemin de bonne volonté, désireux de combattre, comme bonnes gens d'armes, chevauchant en troupes. Bertrand manda son état au roi Henri ; il le prévint qu'il venait droit à Tolède à cause de Pedro et qu'il se tint sur ses gardes, pour qu'il ne pût le surprendre. Les cheva-

cheurs, qui étaient bien avisés, dépistèrent les Espagnols, qui venaient d'arriver.

Le roi Pedro et son riche baronnage approchaient. Ils allèrent droit au port ; ils y trouvèrent ceux de Benemarin richement armés. Dès que Pedro les vit, il témoigna grande joie. Lorsqu'il eut avec lui les mécréants de Benemarin, l'amiral les lui présenta et lui dit :

« Roi d'Espagne, voici vos alliés : le roi de Benemarin accomplit vos commandements. Gardez que vos conventions soient bien remplies, car vous lui avez mandé que vous passeriez dans Benemarin, dont il est roi régnant, et que dans cet endroit vous renieriez votre loi et prendriez la loi dont il est croyant, et que vous épouseriez sa fille et la feriez reine d'Espagne toute sa vie. »

Le roi Pedro répondit :

« J'en suis désireux. Or veuillez m'aider et faites-moi secours pour que le vil bâtard, qui m'est nuisible, puisse être mis à mort avec ses alliés. »

L'amiral lui dit :

« N'en doutez pas, nous vous le livrerons quand il en sera temps. Les larrons soudoyers seront présentés dans Benemarin, au roi qui est vaillant. Justice en sera faite devant les regardants. »

Le roi Pedro dit :

« J'y consens. Nous cheminerons la nuit, jusqu'à ce qu'il fasse grand jour : nous sommes près de Tolède, qui sied à dix lieues. Nous leur courrons tous sus quand le soleil se lèvera. »

Ainsi chacun fut d'accord sur ce fait ; mais leur orgueil et leur vanité churent promptement, car le bon vassal Bertrand s'employa si bien, qu'il leur venait derrière avec ses gens d'armes, bannières déployées aux champs, les chevaux resanglés et les espions courant, pour ouïr des nouvelles des félons païens.

Bertrand sut leurs embûches et tous leurs desseins ; il manda à Henri qu'il partirait et viendrait à lui avec tous ses combattants.

Quand Bertrand Du Guesclin ouït dire et conter où Pedro et

ses gens d'outre-mer se logeaient, il voulut s'héberger à deux lieues de là, si secrètement qu'on n'en pouvait parler.

Le roi Henri se voulut aussi préparer. Il sépara sa bataille du camp de Tolède et y laissa l'archevêque pour garder le siège. Il y fit aussi demeurer la reine. Il en sortit, sans trompettes sonner, avant le jour, et fit aller ses espions vers Bertrand.

Le roi Pedro venait, et pensait à se hâter, parce qu'il les croyait attraper à Tolède. Ce fut un mercredi, vers l'heure du diner, que le roi Pedro fit ranger sa compagnie, près d'une rivière pour se reposer. Alors vint un espion qui leur cria :

« Roi d'Espagne ! or veuillez vous garder ! Voici le roi Henri qui croit vous happer. »

Quand le roi Pedro l'ouït, il s'écria :

« Ah ! damné larron, que Dieu le puisse écraser ! Me veut-il donc jeter par sa force hors d'Espagne ! Or, en avant ! Je me veux assembler avec ce félon bâtard pour sauver mon pays. Jamais je n'aurai joie, si je le vois échapper. »

Ainsi disait le roi Pedro. L'histoire dit, et je ne la veux point fausser, qu'on ne pouvait trouver plus hardi chevalier, ni de si grand courage pour achever une bataille.

Il fit retentir ses cors et sonner ses trompes ; on y put ouïr trompettes et nacaires<sup>1</sup>. Il marcha vers Tolède pour rencontrer Henri. On vit là les deux frères désireux de s'assailir et de se tuer. Les deux armées furent si rapprochées que l'on pouvait bien s'entrevoir ; les uns contre les autres montrèrent bon visage.

1. *Nacaires* ; c'est un des noms d'instruments de musique qu'on trouve le plus fréquemment cités dans nos anciens historiens et dans nos anciens poètes :

« Tantost comme il orroit les *nacaires* sonner, qu'ils s'armassent et montassent et allassent après luy. » (Traduction de Guillaume de Tyr.)

« Tympanis et *nacariis* et aliis similibus instrumentis. » (*Gesta Ludovici VII*, cap. viii.)

Cet instrument de musique, qui se répandit en Europe après les croisades, était originaire d'Orient : « Les nacaires, dit M. Castil-Blaze, étaient des timbales d'une petite dimension, et inégales en diamètre. Les Sarrasins s'en servaient à cheval, pour régler la marche de leurs escadrons. Les Égyptiens les appellent encore aujourd'hui *noqqârich*. » On voit encore les nacaires ou gnacares figurer dans quelques divertissements des pièces de Molière.

Pedro montait un cheval qui lui venait d'outre-mer ; on ne pouvait trouver nul plus rapide cheval ; il avait nom Percefer et venait droit de Syrie, comme j'ai ouï conter. Le roi du Saint Sépulcre, que je ne saurais nommer, eut trois ans ce cheval, qu'il reçut en présent ; il le fit mener au roi de Damiette, une riche cité où l'on emprisonna jadis saint Louis. Le roi de Benemarin alla en Syrie pour chercher du secours contre le roi d'Espagne qui le voulait grever ; il ramena ce cheval, pour combattre les chrétiens.

Ce roi de Benemarin le donna au roi Pedro au départ, avec dix mille païens, pour nuire à Henri. Celui qui pouvait monter sur ce cheval, ne devait pas douter qu'il ne pût bien échapper à tous les autres chevaux que l'on amènerait contre lui. Le cheval de don Pedro était de telle sorte, qu'il avait les quatre pieds aussi blancs qu'un chaton ; il eut la tête noire, les yeux plus rouges que n'est feu de charbon ; il eut le corps plus jaune que l'or et la queue plus rouge que cuivre.

Les armées s'assemblèrent. Pedro, au milieu du bataillon des Sarrasins, fit tant de prouesses que ce fut merveille. Les Sarrasins qu'attaquait la bataille du roi Henri se défendirent bien et endommagèrent fort les chrétiens.

Messire Bertrand se tenait sur une aile avec le Bègue de Vilaines, Olivier de Mauny, Kerlouet, qui entrèrent à bannières déployées dans la bataille des Sarrasins. Il y eut là mêlée merveilleuse ; les chrétiens combattirent puissamment, et les Juifs et Sarrasins firent de même : le roi don Pedro les tint longuement en grand ordre.

Don Pedro piqua son cheval à force d'éperon et passa tout à travers des batailles, de telle sorte que tout ce qu'il rencontra trébucha sur le sable. Puis il outrepassa les rangs, qu'il le voulait ou non, et retourna à ses gens, qui criaient « Mahomet ! »

Le roi Henri vint contre les Sarrasins ; il les battit fort à droite et à gauche. Les Sarrasins, de leur côté, frappèrent de bons épieux, de lances, de dards et de fers émoulus : ceux qui tombent à terre sont perdus. Le roi Henri eût été dolent, si Bertrand Du Guesclin ne fût tôt venu avec Olivier de Mauny, ses frères Alain, Henri et Artus, et Kerlouet.

Le roi Pedro eut le cœur fort courroucé quand Du Guesclin et ses gens accoururent à cette rescousse à bannière levée. Ceux-ci criaient « Guesclin ! » à grande haleine. Là commença bataille pesante et affolée. Il y eut mainte cervelle épandue sur le champ, maint poing, mainte jambe et mainte tête coupée ; mainte enseigne aussi jetée contre la terre et maint cheval abattu gisant la gueule béante.

Henri vit l'amiral sarrasin qui frappait bien de l'épée et travaillait fort ses gens en cette mêlée. Il demanda une lance qui lui fut apportée. Il la prit en sa main et piqua son cheval, qui sauta sur la prairie ; il s'en alla si impétueusement contre l'amiral et lui donna un tel coup par-dessus l'écu, qu'il lui perça le haubert et lui perfora la cotte de mailles ; sa lance entra tout outre le corps : il l'abattit à terre.

Il y eut là, parmi les Sarrasins, grand bruit et grande clameur ; ils se reculèrent sous une forêt. Bertrand Du Guesclin, sans s'arrêter, criait : Guesclin ! et faisait mine de forcené : il abattit l'enseigne royale devant don Pedro.

La bataille fut forte, violente et pesante. Olivier Du Guesclin s'y montra vaillant ; Olivier de Mauny y combattit bien. Kerlouet, d'une hache à deux mains, qui était bien tranchante, tua un gentil chevalier appelé don Juan. Il avait le châtel de Mareuil, qui était grand ; il était conseiller de don Pedro. Kerlouet le regarde ; il le fêrit sur l'épaule, de la hache à deux mains qu'il avait entre ses poings puissants : le coup fut si pesant, qu'il lui jeta l'épaule et le bras sur le sol. Le roi Henri fut joyeux de ce coup ; le Bègue de Vilaines était bon connaisseur ; il cria son enseigne, entra dans le combat et dit à Kerlouet ce mot :

« Bénie soit la mère qui porta de tels enfants ! »

Quand le roi Pedro ouït le coup qui fut donné à don Juan, il fut tout déconfit et fortement irrité. Son chambellan, qui fut appelé Maroufle, lui dit :

« Noble roi, soyez avisé. Je me doute fort que vous perdrez aujourd'hui : je vois vos ennemis trop entreprenants et allumés. »

Après les paroles que vous avez ouïes, le Bègue de Vilaines

se sépara des rangs et vint droit au côté gauche de don Pedro. Il fit côtoyer la mer à ses gens ; il enleva les passages et garda les issues. Quand Pedro vit cela, le sang lui tourna ; il se dit à soi-même : « Je suis perdu. »

Lors il dit à ses gens et à tous ses familiers :

« Mettez-vous à garant, si vous voulez être sauvés. »

Ils prirent retraite vers les forêts et les bois profonds, l'assaut fut mortel à l'entrée des bois ; il y eut là assez de morts et de blessés et de chevaux abattus ; on y vit les païens renversés sur la terre : de dix mille qui furent là il n'en resta que cinq cents mécréants et six cents chrétiens bien richement montés. Ceux-ci entrèrent dans les bois avec le roi Pedro, et là don Pedro fut délivré.

Le roi Henri, messire Bertrand, le Bègue de Vilaines, Olivier de Mauny et les chevaliers de France s'assemblèrent sur le champ pour avoir conseil. Nos chevaliers craignirent, dit l'histoire, qu'il n'y eût dans cette forêt des gens de don Pedro embusqués : pour cette cause Bertrand s'arrêta à cet endroit.

Ses gens demeurèrent là par crainte d'une embuscade, ils séjournèrent bien à deux lieues de là. Ils envoyèrent en avant plusieurs coureurs qui cherchèrent par la forêt jusqu'au milieu et plus avant encore, et tant allèrent, qu'ils trouvèrent le train de Pedro et brièvement le vinrent raconter. Quand nos gens aperçurent que Pedro allait fuyant, ils se mirent après lui en chevauchant à force.

Et Pedro s'enfuyait le cœur dolent. Il vint à Montesclaire, et là il s'arrêta. Il y avait bonne ville fermée. Quand ceux de Montesclaire aperçurent Pedro, qui, vaincu en bataille, cherchait un repaire, ils lui ouvrirent la porte. Il se rafraîchit et se réconforta un peu, lui et ses gens, puis il leur dit :

« Or allons-nous-en, remontons, et ne nous arrêtons pas ici ; je connais bien Bertrand et Henri le bâtard ; ils nous cherchent. »

Ils partirent promptement de Montesclaire : ils côtoyèrent la mer à force de chevaux : ils ne trouvèrent païens ni navires qui les voulussent ramener à Benemarin. Des dix mille Sarra-



sins que l'on avait vus, ils ne furent que cinq cents de reste.

Or le roi Pedro avait peu de compagnie. Il laissa Montesclaire, qui était bien garnie.

Le roi Henri avec son armée et sa baronnie, ainsi que Bertrand Du Guesclin, vinrent à bannière dressée à Montesclaire, qui fut battue en brèche. Henri alla aux barrières et s'écria : « Parlez-moi, seigneurs, je vous prie. »

Le capitaine vint sur une tour et reconnut bien Henri à son bouclier :

« Que voulez-vous en cette partie du royaume? » demanda-t-il.

Le roi Henri répondit :

« Bonnes gens, je vous prie, rendez-moi cette ville : j'ai gagné Tolède ; Pedro est déconfit avec toute sa compagnie. Je vous suis garant, sur la Vierge honorée, que je vous serai bon seigneur tous les jours de ma vie, et je vous ferai à tous honneur et courtoisies : toute nouvelle coutume sera abolie et vos vieilles franchises vous seront rendues. »

Le châtelain dit : « On vous l'octroie. »

Lors la porte fut ouverte et la barrière baissée. Le roi entra avec ses barons. Il donna la ville et la châtellenie au Bègue de Vilaines en toute possession, pour que nul ne lui en détint rien. Les Français s'y logèrent, eux et leur compagnie.

Ainsi le Bègue eut le châtel en son pouvoir et Bertrand eut Molina, un joli duché, et Borja, en Espagne, qui est riche.

« Or, en avant, dit Henri, seigneurs, je vous en prie, pensez à conquêter ; ne vous y fatiguez mie. Je pourvoirai chacun selon sa vaillance. Ainsi que le pape pourvoit d'une abbaye, je pourvoirai chacun de quelque seigneurie ; je vous ferai tous riches avant le départ. »

Nos gens furent honorés à Montesclaire. Ils y furent bien logés toute la journée. Le lendemain, ils s'armèrent ; ils montèrent à cheval, à bannière levée, les bassinets au chef et ceints de l'épée. Ils sortirent de Montesclaire sans retard ; ils allèrent après Pedro et jurèrent par Jésus-Christ qu'ils le suivraient toujours jusqu'à la mer salée.



## CHAPITRE XL

Comment Kerlouet fut battu par le roi Pedro, comment Bertrand livra bataille près de Mont-Jourdain et déconfit don Pedro, lequel fut mis à rançon par un marinier.

Or, nos barons s'en allèrent ainsi, bannière déployée, après le roi Pedro, qui avait peu de compagnie ; ils vinrent au port Sainte-Marie, où il y avait belle place et très noble abbaye. Ils se reposèrent là jusqu'à tant qu'un espion dit au roi Henri :

« Sire, je vous affirme que vous trouverez Pedro, avec sa compagnie, tout droit à Mont-Jourdain, une ville bien pourvue ; je l'ai rencontré bien près de la chaussée. »

Lors Henri et les siens montèrent à cheval sans s'arrêter, la lance en main et le bouclier embrassé : ils semblaient bien gens de guerre courageux et hardis.

Le roi Pedro s'enfuyait à mine courroucée ; il vint à Mont-Jourdain et se présenta aux barrières avec ses chevaliers. Mais ceux de là savaient déjà sa déconfiture. Il trouva la porte bien verrouillée contre lui. Le châtelain était dessus la tour ; il vit don Pedro devant, sur la chaussée ; il connaissait bien sa perte et sa grande vilainie ; il lui dit :

« Que voulez-vous-en cette ville? »

Le roi Pedro répondit :

« Ne reconnaissez-vous pas votre légitime seigneur, qui vous prie que vous le logiez avec sa compagnie dans Mont-Jourdain? »

Le châtelain dit :

« Vous parlez follement, car vous n'y entrerez en jour de votre vie. Allez-vous-en d'ici, le corps de Dieu vous maudisse! Vous êtes si félon que chacun vous renie. Vous avez renié Jésus, fils de la Vierge, vous n'êtes pas digne de tenir seigneurie. Nous sommes pour Henri, à qui chacun se donne. Si vous ne partez d'ici, je vous affirme qu'une pierre pesante vous sera envoyée. »

Ainsi Pedro fut repoussé de Mont-Jourdain. Il en partit courroucé et irrité; il se mit en route par les grands chemins; il s'en alla courant six grandes lieues et plus.

Il vit un Espagnol qui était fort lassé et son cheval aussi était fort malmené. Quand Pedro l'avisa, il était versé à terre; dès qu'il le vit, il le reconnut assez et lui demanda :

« Dis, où vas-tu, et d'où viens-tu? »

— Sire, répondit l'Espagnol, vous le saurez bientôt; je vous suis envoyé, c'est bien la vérité, par le grand maître de Saint-Jacques que vous verrez brièvement, par Fernand de Castro, qui est bien votre familier, et par le grand maître de Calatrava. Ils vous amènent dix mille hommes d'armes montés. Chacun est couvert de riches armures, et pourvu de lances, de dards, de bons arcs turcs richement ornés.

— Ami, dit le roi Pedro, Dieu en soit adoré! J'avais besoin d'eux, car j'étais attrapé. Henri, le traître avéré, me suit ainsi que Bertrand Du Guesclin, qui est si redouté, Olivier de Mauny, le Bègue de Vilaines, et assez des autres qui me veulent enlever mes nobles héritages. Ils ont assiégé Tolède, où est bonne cité qui se défend pour moi et souffre de grands maux. Allez au-devant de Fernand et saluez-le pour moi; je m'exploiterai tant, qu'il sera trouvé. »

Or, le roi Pedro fut joyeux de ce qu'il ouït dire que Fer-

nand de Castro venait là pour lui, avec le grand maître de Saint-Jacques et d'autres aussi.

Don Pedro alla tant qu'il aperçut ses barons. Ceux-ci étaient descendus au milieu d'un pré fleuri; ils se faisaient leur logis avec des arbres qui étaient feuillus, près d'une fontaine qui désaltérait leur soif.

Ils allèrent au-devant de don Pedro, qui avait le cœur marri. Quand le roi vint à eux, il descendit de son cheval, qu'on nommait Percefer, ainsi que je l'ai entendu; il leur dit :

« Seigneurs barons, bienvenus soyez-vous ici. Je me plains à vous du faux bâtard Henri, de Bertrand Du Guesclin, mon ennemi mortel, et des félons français qui m'ont déconfit. »

Fernand de Castro répondit :

« Sire, cela m'afflige : ainsi cela fait-il aux autres, je vous le dis pour certain. Mais nous vous aiderons de telles gens qui sont ici.

— Grand merci, » dit le roi.

Ils s'assirent au diner au milieu du pré joli; il n'y eut pas de table mise, mais chacun dina sur l'herbe.

Il vint alors un chevauteur et aussi deux coureurs. Ils trouvèrent le roi Pedro, puis l'un dit :

« Sire, je vous affirme que vous verrez ici promptement les gens du roi Henri, deux cents hommes armés et apprêtés, qui viennent épier s'ils vous trouveront ici. »

Le roi Pedro fut joyeux quand il entendit cette parole, car ils étaient bien deux mille armés avec lui. Il fit monter cinq cents hommes contre les deux cents dont il ouït parler. Il les fit commander et guider par le grand maître de Saint-Jacques. Il lui dit :

« Pensez à chevaucher contre ces Français qui nous croient surprendre, et si besoin vous presse, faites-nous-le mander. »

Les cinq cents s'en allèrent garder le passage. Ils descendirent tous de cheval par derrière une haie.

Les deux cents du roi Henri venaient pour happer la proie, pour épier don Pedro et tourner son chemin. Kerlouet les

menait et bien les savait gouverner. Ils se prirent à descendre dedans une vallée.

Ceux de l'embuscade allèrent remonter aux chevaux ; ils leur vinrent bellement au dos et se prirent à crier et à clamer hautement : « Saint-Jacques ! » Kerlouet les ouït et dit sans s'arrêter :

« Seigneurs, or faisons bien ! il nous convient de travailler. Nous ne pouvons échapper d'ici sans bataille. »

Dès que Kerlouet vit que le guet venait, il mit ses gens bien et hardiment en ordre. Ils criaient : « Guesclin ! » le plus haut qu'ils pouvaient. Kerlouet marchait devant les compagnons.

Le grand maître de Calatrava venait au-devant de lui ; les uns frappaient d'une épée, les autres d'un épieu. Kerlouet fêrit le grand maître de sa lance si roide, qu'il lui perça l'écu et entama le haubert : il le choqua tellement de corps et de poitrine, qu'il l'abattit à terre, lui et son cheval. Le grand maître chut mort, car chacun l'assailait ; l'un le frappait de l'épée et l'autre de l'épieu.

Quand les Espagnols le virent tomber, il leur ennuya fort. Ils se fêrirent parmi les Français : il y en avait cinq cents contre les deux cents ; c'étaient cinq contre deux pour qui saurait bien compter.

Ils curent en cet endroit une mauvaise partie ; mais ce qu'il y en avait se défendit bien. Au commencement, ils y entrèrent si roide, que chacun de nos gens abattit le sien. Mais les autres occupaient le pré en force et secours leur venait. Ils entrèrent dans les nôtres et les éparpillèrent tellement, que la place en était bien jonchée ; ils furent repoussés jusqu'à une aunaie.

Lorsque Kerlouet vit comment la chose allait, il descendit de cheval et entra dans les bois. Lui dixième, à pied, il s'enfuit vite ment entre les ronces et les épines, qui le déchiraient si fort, que la chair de son corps en maint endroit se rompait et que son sang coulait de toutes parts. Les autres gisaient si bien morts, que nul ne s'en relevait.

Les Espagnols conquièrent le champ en cet endroit. Le grand

maître de Calatrava qui gisait à terre fut porté par eux où le roi Pedro était. Quand le roi le vit, il le plaignit fort.

Kerlouet s'enfuyait vite ; il n'emmenait avec lui cheval ni palefroi ; il s'en allait sans tenir ni route ni sentier, tant qu'il trouva l'armée du roi Henri ; Bertrand venait devant avec son frère Olivier, et le Bègue gentil, qu'il aimait et tenait pour cher. Dès que Kerlouet les vit approcher, il leur cria à haute voix :

« Pensez à agir. Vous trouverez le roi Pedro et avec lui maints chevaliers. Le grand maître de Saint-Jacques est venu l'aider, car j'ai ouï crier et réclamer Saint-Jacques ! Nous avons tout perdu sans rien gagner. »

Bertrand Du Guesclin dit :

« Veuillez vous apaiser ; une fois il convient de perdre et une autre de gagner. Ne vous souciez que de bien faire et laissez le reste. »

Lors chacun descendit de son destrier courant ; ils les resanglèrent, Bertrand fit chevaucher ses coureurs, pour trouver l'embuscade de son adversaire Pedro. Ils revinrent à Bertrand annoncer l'aventure et lui dirent où Pedro faisait embûcher ses gens.

« Or, en avant ! dit Bertrand, il nous faut exploiter. »

Bertrand fit très bien appareiller deux cents hommes. Il les fit approcher vers l'embuscade du bois.

Quand Pedro vit venir l'avant-garde, il sortit pour prendre sa revanche. Le grand maître de Saint-Jacques éperonna son destrier ; il tint sa lance en main et embrassa l'écu, et vint au-devant des deux cents. Fernand de Castro y fut, qui sut bien s'y aider ; le roi Pedro aussi y était sur Percefer.

Là vous eussiez vu la bataille commencer à force ; l'avant-garde était mise en mortel danger, quand Bertrand Du Guesclin, son frère Olivier, messire de Mauny, et le roi Henri d'Espagne et tous ses chevaliers vinrent à la rescousse pour aider leurs amis.

Olivier de Mauny fit vaillamment ses preuves ; il s'attaqua fièrement au grand maître de Saint-Jacques, qui criait à voix claire : « Saint-Jacques ! » Olivier de Mauny le fêrit si fort d'une





AINSI S'EN VA LE ROI PÉDRO TOUT SEUL (CHAP. XL)



épée à deux mains, qui tranchait raidement, que l'épée descendit sur le col du cheval ; il l'asséna tellement, qu'il lui fendit la tête et la lui trancha tout outre par son efforcement. Le cheval chut et le maître s'étendit ; il y eut sur lui plus de cent épieux, dards et lances. Il fut occis à deuil et à tourment en cet endroit. Olivier de Mauny cria hautement à ceux de là :

« Allez au roi Pedro : offrez-lui ce présent. »

Le roi Henri joyeusement frappait, le Bègue de Vilaines se comporta vaillamment ; Olivier Du Guesclin et tous nos gens firent si bien leurs preuves, ou l'histoire ment, que Pedro s'enfuit très honteusement ; il n'emmena que trois cents hommes à son départ. Peu s'en fallut qu'il ne fût pris et les autres aussi.

Le roi Pedro, déconfit et mâté, s'en allait dolent et courroucé par les forêts, et avec lui Fernand de Castro. Le roi Pedro était si bien monté, qu'il fut cent arpents en avant de Fernand ; il gravit une montagne sur son cheval Percefer et s'en alla devant les autres qui étaient dolents et effrayés. Quand Fernand vit qu'il était ainsi dépassé il dit en soi-même :

« Que Pedro soit recommandé au diable d'enfer ! et qui le suivra soit-il damné par Dieu ! »

Il se bôuta dans les forêts et s'y esseula. Il s'en alla vers Castro, dont il était acclamé sire.

Pedro, qui chevauchait comme un oiseau emplumé, regarda autour de lui et se trouva tout seul ; quand il se vit si parfaitement privé de ses gens, il dit :

« Aïe ! chétifet malheureux ! Or, je suis laidement attrapé par un bâtard. Ah ! Bertrand Du Guesclin, je suis par toi condamné ! Ah ! Bègue de Vilaines, faux traître prouvé ! maudite soit l'heure où tu naquis ! Olivier de Mauny, je suis affolé par toi et par Kerlouet qui est si vaillant ! »

Ainsi s'en va le roi Pedro tout seul, sans compagnie, par-dessus Percefer, qui court comme le vent. Son cheval lui sauva par quatre fois la vie en ce jour, car Henri le suivait et ne l'abandonna pas.

« Ah ! Dieu ! disait Henri, Fils de la Vierge ! si ce faux mécréant m'échappe cette fois, encore me fera-t-il ennui et

vilainie ! Or en avant ! beaux seigneurs ! je vous prie, courons après ce félon roi en qui il y a tant de tricherie. »

Mais Pedro était déjà à deux lieues et demie. Il vint à Monterassant tout seul, sans compagnons ; il n'osa y entrer ni gîter pour la nuit, mais il s'en alla. Il côtoya la haute mer et vint à un port. Il trouva là maint navire ; l'un était chargé et devait se rendre au pays de Syrie. Pedro vint au marinier, et lui dit :

« Ami, sauve-moi la vie ; tu gagneras plus avec moi, je te l'affirme, qu'avec toute la marchandise dont ton vaisseau est chargé.

— Qui êtes-vous ? demanda celui-ci, ne me le celez pas. »

Le roi don Pedro répondit :

« Il est juste que je te le dise. Je suis le plus méchant qui existe sous le ciel qui tourne ; je suis haï de Dieu et de la Sainte Vierge. Ne m'en demande pas plus, ami, je t'en prie. »

Et le marinier dit :

« Vous venez d'une bataille perdue par vous. »

Le roi Pedro répondit :

« Je te certifie qu'il ne m'est demeuré ni chevalier ni écuyer. »

Le marinier reprit :

« C'est peu de compagnie, c'est trop mauvaise bataille que celle dont il ne demeure nulle personne en vie. Ça, comment vous appelle-t-on ? Vous avez bon cheval ; il sent bien l'éperon ; vous n'avez pas été oisif, on le voit bien.

— Ami, dit don Pedro, c'est bien de raison, l'on se moque toujours de celui qui a tout perdu. »

Il vit un bon marchand qui entraît au navire. Celui-là était juif ; il se nommait Salomon ; il était né à Séville, comme dit l'histoire. Il avisa don Pedro au visage et dit sans retard au marinier :

« Maître, vous tenez bon prisonnier, car il est roi d'Espagne et on l'appelle Pedro. »

Le marinier l'ouït et dit à haute voix :

« Par le Seigneur qui souffrit la mort, je jetterai ce larron dans la mer salée. »

Il dit à ses gens :

« Prenez-moi ce glouton, il nous le faut noyer ; il y a bonnes raisons, car il n'est pire homme : il fit mourir sa femme. S'il a perdu sa terre et son noble royaume, il perdra sa vie, et il n'y aura que bien à cela. Jetez-le en cette mer, ce traître larron, que nul ne doit aimer. »

Adonc quatre serviteurs sont allés contre Pedro ; par jambe et par pied, chacun le va happer. Alors le roi se jeta à leurs genoux ; il commença à pleurer et leur dit :

« Seigneurs, veuillez vous aviser par quelle rançon je pourrai échapper de vos mains. Je vous ferai délivrer tant d'or et tant d'argent, que tous vos parents en pourront s'élever ; vous pèserez mon corps contre de l'or fin.

— Seigneurs, dit le juif, je le veux acheter, et je vous donnerai votre argent tantôt. »

Le marinier répondit : « Je le veux croire. »

En cet endroit don Pedro fut vendu au juif sans tarder. On ne vit jamais roi ainsi traité. Toutes gens se doivent pénétrer de ces faits-ci, car sitôt que la fortune veut tourner sa roue, elle fait descendre en bas celui qui était en haut, et il est là en tel point qu'il ne s'en peut ôter. Et s'il est en fortune, il se doit aviser. Quand sur la maitresse roue il se voit couronner, il doit dire :

« Sire Dieu, je te dois bien louer, quand tu m'as de si bas fait monter si haut. Or, ai-je bonne raison d'amender ma vie. Je dois présenter de tes biens aux pauvres gens et donner joyeusement au nom de Dieu ; et voir, et visiter mes pauvres amis, me repentir de mes méfaits et les confesser ; si j'ai reçu d'autrui, je le dois récompenser ; si je l'ai en haine, je dois pardonner ; être humble et doux ; tenir bonne table et fréquenter de bonnes gens ; acquérir des amis en donnant largement ; ainsi pourrai-je continuer en bien, et sauver mon âme. »

Ainsi doit dire le cœur qui veut venir à bien, et c'est toute la fin où l'homme doit penser. Mais certains qui se voient en fortune, pensent quelquefois aller jusqu'au ciel et ne se gardent pas de descendre les degrés : et en ce point le diable les vient tenter ; ils se croient assez puissants pour

tout surpasser : l'orgueil ne les laisse pas penser au bien. Or l'homme est venu de néant et à néant il lui faut retourner ; par ces mauvaises œuvres qu'il a voulu ouvrir il se fait après la mort regretter de façon que l'on dit : c'est dommage qu'il ait tant duré ; il se fait plaindre autant qu'un chien qu'on entend crier. Et supposé qu'il pût en ce monde régner, si Dieu ne veut montrer sa vengeance, il est assez puissant pour doubler l'amende, car il est souverain pour condamner l'âme. Celui qui saurait très bien gloser sur ces points-ci, pourrait bien prouver, par beaucoup de faits, qu'à la fin ces gens-là déshonorent eux et leurs amis.

Mais à la droite matière je voudrais retourner ; je laisserai un peu ici le roi Pèdre. Je parlerai du roi Henri et du noble Bertrand, d'Olivier de Mauny, du Bègue de Vilaines et des bons chevaliers, qui firent reculer et tellement fuir le roi Pèdre, qu'il entra dans la mer.

Or, Henri croyait bien que jamais Pèdre ne devait revenir. Sachez qu'il le fit, il s'en put bien vanter, car il alla chercher aux païens un secours tel, que si Dieu n'y eût pensé, la chrétienté en eût décliné : mainte jeune pucelle en fut violée : mainte dame en demeura veuve sans mari, mainte église fut brûlée, mainte ville ravagée, ainsi que vous le pourrez ouïr et écouter.

Or, seigneurs, faites paix, pour Dieu de paradis ! Le noble roi Henri vint repaïrer devant Tolède avec les bons chevaliers dont il était servi. Seigneurs, devant Tolède, le siège était mis. Là était la reine, qui eut le visage si clair ; le bon archevêque y était, ce m'est avis.

Quand nos gens s'en revinrent des combats dessus dits, le camp en fut fort joyeux et le peuple réjouï. Plusieurs demandèrent si Pèdre était pris, ou s'il avait été occis en bataille. Les autres leur dirent qu'il s'en était fui.

En cette cité de Tolède, le peuple était fort marri, à cause du secours qu'il attendait ; il ne savait si le roi Pèdre était déconfit. Le peuple était fort ébahi dans la cité, car les vivres faisaient vilainement défaut ; les petits et les grands y avaient poignante disette.

Aucun ne savait prendre avis certain de rendre la ville. Beaucoup en étaient pensifs : les uns s'y accordaient, les autres s'y refusaient. Mais le maudit châtelain qui fut mis au châtel n'y voulait consentir : ce dont il valut moins. Pourtant, à cause de la famine, le conseil en fut pris. Droit à minuit, un Sarrazin entra dedans Tolède. On assembla les conseillers quand le jour fut éclairci et il leur dit :

« Seigneurs, or écoutez-moi ; je me suis peiné pour vous de faits et de paroles : je vous dirai des nouvelles dont vous serez réjouis. Je viens droit de Séville, une vaillante cité ; les chrétiens, les juifs et les Sarrazins qui y sont vous mandent par moi qu'ils ont ouï des nouvelles du roi Pèdre le grand. Il est à Benemarin, le puissant royaume, et par nous, il vous mande et supplie que vous ne vous rendiez pas à Henri le tyran, ni au vassal Bertrand. Le roi Pèdre s'en va naviguant vers Benemarin ; il amènera secours du peuple sarrazin. Le roi de Grenade en a tant envoyé, qui sont dedans Séville, et toutes les maisons qui y sont debout en sont si remplies, et derrière et devant, que nul clerc sachant lire ne vous le dirait. »

Quand le châtelain écouta la chose, il dit incontinent à ceux de Tolède :

« Or, tenez-vous très bien, petits et grands, car si vous allez vous accorder avec Henri, le feu grégeois brûlera cette cité. »

Alors plusieurs furent courroucés et dolents. Le roi Henri fit charpenter tant d'engins qu'il y en avait dix devant une porte. Ainsi nos gens assaillirent Tolède ; mais ils y avancèrent peu, car la clôture était forte à merveille, et ceux du dedans étaient de grande défense.



## CHAPITRE XLI

Comment le roi Pèdre alla au roi de Benemarin et s'en revint avec trente mille Sarrasins et le fils du roi, pour combattre le roi Henri.

Or, je vous parlerai de Pèdre le roi mécréant, qui ordonna tellement sa besogne, qu'il fut quitte de sa prison à tout son désir. Il finança si bien, par or et argent, qu'il vint droit à Benemarin en une bonne cité séante dessus la mer, qui a nom Sormasanne, et là se reposa.

Le lendemain il se leva ; il eut le cœur fort dolent ; par désespérance qui le surmonta, il dit en lui-même qu'il renierait Dieu et sa sainte Mère pour avoir vengeance, tout à son commandement, de son frère Henri, qui le chassait, du Bègue de Vilaines, du cruel Bertrand, d'Olivier de Mauny et de ceux de Beaumont en Bretagne, qui le guerroyaient.

Pèdre l'Espagnol fut à Benemarin dans Sormasanne, où il y avait beaucoup de Turcs et deux mille bons chrétiens, voire trois mille qui demeuraient là avec les autres nations en payant tribut.

Le roi de Benemarin était en sa cité de Sormasanne ; c'était un chevalier adroit, qui haïssait fort Jésus-Christ, et la

Vierge Marie et les benoîts saints; il haïssait aussi les chevaliers français. Il y avait longtemps, il avait été pris dans Castro-Urdiales par les chrétiens qui tinrent longuement le siège, et il y avait là beaucoup de Français.

Quand le roi sarrazin ouït la déconfiture de Pèdre, qui fut tant maudit, il le manda à sa cour. Pèdre, le dolent roi, alla au grand palais et trouva le roi qui fut fort courtois. Il vit les Sarrasins en très bel ordre, très noblement vêtus de cendal à orfrois<sup>1</sup> et de beaux draps ouvrés de main sarrazine. Pèdre salua le roi, devant tous les Sarrasins, et lui dit :

« Sire de Benemarin, je me suis venu plaindre à vous, le cœur en détresse, du faux bâtard d'Espagne, traître maudit, qui m'enlève tout mon royaume et ma noble terre; de Bertrand Du Guesclin, le mauvais Breton français, et des faux chrétiens, qui tiennent leur camp en mon noble royaume. Si vous ne m'y aidez, gentil et noble roi, jamais je ne tiendrai tournoi en mon royaume. »

Le roi de Benemarin lui répondit à haute voix :

« Roi d'Espagne, je vous connais bien assez. Vous avez toujours aimé les Sarrasins; vous leur avez porté amour en plusieurs occurrences. Par la foi que je dois à la loi de Mahomet, je ne vous faudrai jamais, tant que je serai roi; mais veuillez adorer les dieux que je reconnais. J'ai deux belles filles, aussi blanches que neige : vous aurez l'une, sachez-le, à votre choix. »

Le roi manda ses filles qui étaient pleines de grande beauté; l'une avait nom Mondanie, et l'autre Danic. Elles vinrent, se tenant par les doigts. Les païens les amenèrent, couronnées de fin or arabique, à pierres et à perles aussi grosses que des pois. Je ne vous dirai rien de la noblesse des deux sœurs; le roi de Benemarin les fit asseoir sous de hauts dais.

Grande fut la fête au palais; les ménestrels s'y ébattirent très grandement. Je crois qu'il n'est nul homme, chevalier ou bourgeois, qui ne fût ébahi de voir leur orgueil. Le roi sarrazin prit un sceptre et le leva :

1. Draps de soie ouvragés d'or.

« Roi d'Espagne, dit-il, oyez ma volonté. Vous avez en votre famille un bâtard qui vous a enlevé le royaume qui vous appartient. En dépit des chrétiens et de leur Dieu, que je ne prise un denier, je vous rendrai l'Espagne et votre cité de Burgos, et tout le royaume. Vous aurez trente mille païens qui seront bien armés, et ma fille Mondanie, en laquelle il y a tant d'honnêteté et de grâce.

— Sire, répondit don Pèdre, cela me vient bien en gré. Je suis de votre loi, j'en ai la volonté.

— Roi d'Espagne, dit le roi sarrasin, vous avez bien parlé. Aletaira, mon fils, conduira mes barons. Il n'a que vingt ans, sachez-le de vérité ; il n'y a si beau chevalier, ni si bien étoffé, d'ici jusqu'à Damas. Quatre rois sarrasins sont ses oncles : le soudan de Damas, qui est son oncle aîné, celui de Jérusalem, un roi bien redouté, le roi de Satalie et le roi de Grenade, qui vous porte amitié. Vingt mille Sarrasins sont allés, de par ce roi, à Séville la grande ; ils sont entrés en mer, pour aller à Tolède défendre votre héritage. Il convient de nous hâter, car ceux de la cité sont fort affamés. »

Le roi Pèdre répondit :

« Vous dites vérité ; ce sont de loyales gens et ils se sont bien comportés ; je leur revaudrai leur bonne loyauté. »

Ainsi le roi Pèdre ordonna son affaire. Le roi de Benemarin assembla ses troupes ; devant la cité, l'ordonnance en fut belle ; il y avait parmi elles beaucoup de noblesse. Les navires furent apprêtés. Il y eut grandement de vivres, d'armures, d'écus, de bonnes lances et d'épées ; il y eut tentes et pavillons à foison, bannières et pennons d'or et d'argent.

Il était venu nouvellement en la cité deux gentils pèlerins, arrivés tout droitement de Jérusalem, où Jésus reçut la mort pour notre rédemption. Ils étaient nés en Gascogne ; ils vinrent en la ville ; ils prirent logement avec les chrétiens qui résidaient dans la cité en payant tribut d'argent.

Quand les deux pèlerins virent les préparatifs que les Sarrasins faisaient à si grand effort, pour aller en mer prochainement, ils demandèrent aux autres chrétiens pour qui cet



appareil se faisait. Ceux-ci leur contèrent pourquoi et comment, et que le roi Pèdre était venu en ce lieu, par fol entendement, pour renier la loi de Jésus-Christ; et que pour ce fait, il avait en garantie que le roi de Benemarin l'aiderait loyalement; qu'il lui avait octroyé sa fille en mariage et que les païens devaient passer prochainement la mer pour détruire Henri, et Bertrand Du Guesclin, et tous les chevaliers de son gouvernement, et pour remettre Pèdre en son royaume.

Quand les pèlerins en eurent vent, ils furent très dolents pour Bertrand Du Guesclin. Ils partirent de là dès qu'ils surent comment le roi de Benemarin faisait son assemblement; ils entrèrent dans la mer et naviguèrent au vent.

Ils avaient tous deux bonne volonté et désir que l'on pût savoir dans le camp de Bertrand comment le roi Pèdre avait fait son entreprise auprès du roi de Benemarin et des siens, pour que les Français pussent se pourvoir sûrement contre les païens. Pourtant les deux pèlerins allaient assez craintivement en ce pays d'Espagne et se cachaient souvent, à cause du prince de Galles et de son expédition, qui avait si laidement ravagé l'Espagne.

Ces deux pèlerins, qui étaient Gascons, entrèrent dans la mer sur un riche navire. Ils venaient d'acquérir des indulgences au Saint-Sépulcre, ainsi qu'il en prend dévotion à plusieurs gens. L'un de ces pèlerins avait nom Pierre Ferron et l'autre Jamet La Riolle.

Ils allèrent tant par mer, comme dit l'histoire, qu'ils arrivèrent au port de Monterassant, un bon châtel, qui était assis sur la mer, assez près du sable. Ils allèrent quérir aumône au châtel, où il y avait châtelain, pour tâter le terrain, parce qu'on les haïssait en cette nation.

Il y avait en la châtellenie une très vaillante dame de noble lignée, qui aimait le roi Henri, car elle était de son sang par la riche dame, mère du roi Henri à qui Dieu fasse paix! Cette châtelaine, dont je parle, vint aux deux pèlerins et leur dit :

« J'ai grand désir que vous veniez ce soir souper dans mon donjon, en l'honneur de Celui qui souffrit sur la croix

et qui ressuscita saint Lazare de la mort aux lieux où vous avez été pour votre rémission. »

Pierre Ferron répondit :

« Dame, par saint Lazare ! je ferai selon le gré de Jamet mon compagnon. »

Celui-ci lui dit :

« Frère, Dieu nous bénisse ! nous ferons le vouloir de ma dame. »

Par cette demeure dont je parle, grande confusion vint sur le roi Pedro, ainsi que vous ouïrez bientôt.

Or, les pèlerins furent hébergés au châtel, avec la châtelaine en laquelle il y avait tant de loyauté. Quand ils eurent soupé le soir et qu'ils se furent levés de table dans la salle, la dame les prit à part pour ouïr leur secret.

« Pèlerins, dit-elle, où avez-vous été ? Dites-moi des nouvelles de la cité sainte, où Jésus-Christ eut son corps peiné et travaillé.

— Dame, dit l'un, nous y avons été ; nous avons gravi et descendu le mont des Oliviers ; nous avons honoré, dans Bethléem, la grotte où Jésus naquit en tant de pureté, et où la Vierge s'en délivra en sa virginité, et le mont Calvaire, où il y a maints degrés. Nous avons baisé et accolé le sépulcre de Dieu, où les frères du Temple ont tous les jours chanté.

— Pèlerins, dit la dame, or ne me celez rien : les Sarraïns ne leur font ni peines ni griefs ?

— Nenni, dame, répondit-il, hors depuis un an passé que les Sarrasins sont durement inquiétés, pour ce qu'ils ont ouï dire qu'il y a un chrétien en la chrétienté, le plus haut homme et le plus redouté ; et que ce chevalier a promis et juré que s'il peut mettre paix, amour et amitié au royaume de France, où il y avait trouble, et s'il avait achevé son œuvre au royaume d'Espagne, il irait en Syrie, pour conquérir le pays. Et ce chevalier, dont ils sont en grande crainte, c'est Bertrand Du Guesclin, ainsi l'ont-ils appelé. Les pèlerins de France, qui ont été par delà, leur ont raconté tout son état et ses dires.

. — Seigneurs, dit la dame, je le connais assez ; il est avec

Henri, le bon roi couronné, qui doit tenir l'Espagne de son droit héritage. Or il est devant Tolède, où il a beaucoup resté. Et l'on dit, pour vrai et l'on m'a raconté, que ceux qui sont dedans souffrent de famine ; ils attendent le secours de Pedro le fou ; mais on dit qu'on l'a jeté mort dans la mer, car jamais il ne fit de bien en jour de sa vie. »

Quand le pèlerin eut écouté ces paroles, il lui dit :

« Dame, Pedro n'est pas mort, c'est vérité prouvée, car nous l'avons vu outre-mer à Benemarin, une terre bien peuplée. Le roi de Benemarin lui fait belle assemblée de gens de guerre et lui baille son fils ; ils passeront outre-mer à bannière levée. Le roi lui a présenté sa fille et Pedro la doit épouser après la guerre finie. Jamais si belle armée ne fut ordonnée ; et ils seront tous prêts avant quinze jours d'ici. »

Quand la dame l'ouït, elle fut tout effrayée ; elle fut joyeuse en son cœur et aussi irritée : courroucée, parce que Pedro n'avait pas fini sa vie ; joyeuse pour la nouvelle qui en serait portée au roi Henri. La dame leur donna, cette vesprée, dix mille doubles d'or pour cette nouvelle qui lui fut contée.

Après cette aventure, que je vous rapporte, la dame au gentil corps avenant se vêtit en pèlerin et partit sans délai, elle troisième. Elle alla vers Tolède, et tant voulut cheminer en façon de pèlerin, qu'elle vint au camp du roi et de Bertrand. Elle demanda la tente du roi et on la lui enseigna ; lors elle descendit de sa monture promptement, portant le bourdon, comme pèlerin.

Elle trouva dans la tente le roi Henri, Bertrand Du Guesclin, Olivier de Mauny, Alain et Henri, les trois frères vaillants ; Alain de la Houssaie et aussi l'archevêque de Tolède, le bon prélat. Là ils prenaient conseil et devisaient de Tolède. Les barons décidaient qu'ils sépareraient leur armée en deux parties et que l'une irait mettre le siège devant la cité de Séville la grande, parce que les Sarrasins, Juifs et chrétiens s'y disputaient : les uns voulaient Henri, les autres Bertrand et le tiers le roi Pedro ; ainsi étaient-ils variants. Les barons au conseil furent d'accord de partir.

Alors la reine d'Espagne, qui eut tant de beauté, vint avec la noble et vaillante châtelaine dont j'ai parlé ci-devant. La reine amena la bonne châtelaine qui s'était montrée à elle et qui avait vêtu un bon habit qu'elle lui donna. Dès que le roi la vit, il la reconnut aussitôt; il vint à elle et l'accola à deux bras.

« Ma cousine, dit-il, que faites-vous là? Pour Dieu! dites-le moi : qui vous y amène?

— Sire, répondit la dame, vous le saurez bientôt. »

Adonc, promptement elle lui dit et raconta comme quoi elle logea les pèlerins en son châtél, les nouvelles qu'ils lui dirent, comment le roi Pedro était à Benemarin, comment le roi païen lui donnait sa fille, par cette espérance qu'il recouvrerait l'Espagne; comment il disait qu'il lui rendrait toute l'Espagne, l'assemblée qu'il faisait, et comment Pedro viendrait, et que le roi de Grenade le renforcerait.

Quand le roi Henri l'ouït, tout son sang tourna; il conta la nouvelle à Bertrand Du Guesclin :

« Ah! sire, dit Henri, il me conviendra de fuir : ce diable revient et nous déconfira, car il nous amènera sus tant de Sarrasins et aussi des chrétiens de Séville, que les plus hardis n'oseront l'attendre.

— Sire, répondit Bertrand, ne vous émouvez pas si vite. Ayez confiance en Dieu et il vous aidera. Sachez bien que Dieu punira votre frère, il l'a renié : mal lui en viendra. Or, ne vous troublez pas, pour Dieu qui créa tout! et laissez venir qui voudra : plus il y en viendra, et plus il en mourra. Voici bonne nouvelle, par la Vierge honorée! Puisque les Sarrasins viennent en cette partie, il ne nous faudra pas aller au pays de Syrie. Nous demeurerons en cet endroit avec notre baronnie; nous aurons sur les champs, de tous côtés, de bons espions, pour que les Sarrasins, par leurs ruses, ne nous surprennent ni demain, ni cette nuit. »

Ainsi eurent-ils avis par la dame jolie, qui en fut en son cœur très joyeuse; elle fut noblement escortée en ce lieu par les bons chevaliers.

Les païens de Grenade, vingt mille en une fois, arrivèrent

donc en cette contrée. Ils tendirent leurs tentes et pavillons en attendant le roi Pedro. Leur armée fut aperçue droit au port à trois lieues et demie au-dessous de Tolède.

Quand nos chevaliers eurent ouï la nouvelle que cette gent enragée venait par la mer pour secourir Tolède, qui était bien travaillée, ils partirent du camp. La reine y resta et fut bien endoctrinée. Or, je vous dirai que ce camp fut tellement renforcé contre la cité, que ceux de là n'y pouvaient entrer.

Nos gens allèrent droit au port, qui était à trois lieues et plus. Les Sarrasins se logèrent vite à terre, mais Bertrand les assaillit au point du jour. Le Bègue de Vilaines, Olivier de Mauny et les autres criaient à haute voix : « Notre-Dame ! Guesclin ! »

Ils se fêrèrent hardiment au milieu des païens, qui ne se donnaient de garde de cette alerte. A ce premier choc, ils en abattirent mille devant eux : les Sarrasins de Grenade combattirent de grand pouvoir, mais à la fin, ils furent déconfits ; sept mille Sarrasins et plus furent occis sur les champs. Ceux qui se purent retirer de la bataille rentrèrent en leurs navires : ils se pressaient tellement à l'entrée, qu'il en chut en mer plusieurs qui furent noyés. Les autres dressèrent leurs voiles et se mirent au vent ; ils retournèrent par la mer en leur pays de Grenade.

Messire Bertrand gagna sur les Sarrasins tentes et pavillons, joyaux, or et argent, qui par son ordre furent partagés à la chevalerie. Puis ils retournèrent en leur siège de Tolède, en sonnant très hautement maints instruments.

Or, je dirai que les païens, que Dieu n'aimait nullement, s'en allaient par mer naviguant à l'orage et au vent, regrettant leur dommage, leurs gens et leurs joyaux.

Pedro n'était certainement pas avec eux, ni le fils du fort roi qui possédait Benemarin. Ceux-ci étaient sur un navire armé très gentiment. Ils trouvèrent, au pays de Grenade, grandement de Sarrasins tout prêts pour aller vite où Pedro les mena à sa volonté.

Le roi Pedro rassembla les Juifs, les Sarrasins et sa gent chrétienne. Les vingt mille qui furent si laidement déconfits

s'allèrent proprement présenter à don Pedro. Il emmena ces gens à Séville la grande et en fit telle assemblée, comme l'histoire l'apprend, que cinquante mille hommes y furent réunis.

Le roi Pedro partit de Séville à fort noble compagnie ; il n'y avait celui qui n'eût endossé l'armure. On eût vu au sortir de Séville merveilleuse armée qui se maintenait là fièrement. Ils avaient maints riches équipements, écus, lances ferrées, pavois, faulx qui tranchaient raidement, grands dards affilés qu'on jetait à la volée, et de grandes provisions pour largement vivre.

Quand Bertrand et Henri surent leur ordonnance, ils prêtèrent leurs gens pour les bien accueillir : ils en eurent bien besoin. Vous ouïrez comment. Or, la défaite et la mort approchent du roi Pedro, qui avait malheureusement régné ; Dieu le paiera assez prochainement, ainsi que vous l'apprendrez bientôt.

Juifs, Sarrasins et chrétiens s'en allaient vers Tolède. Pedro convoyait l'armée par monts et par vallées. Il avait avec lui le fils du roi de Benemarin, Aletaire, qui menait avec lui grande puissance ; il avait vingt ans, je crois, en cette année ; il raisonna le roi Pedro et lui dit sa pensée :

« Pedro, dit-il, par Mahomet ! nous avons avec nous noble gent assemblée ; mais il y en a moins de ceux de votre pays ; il y a grande marée de Juifs et de Sarrasins : il y a ici grande foule de gens de très loin. Jamais, en toute ma vie, je n'aurai autant de confiance en ces félons Juifs, qui ne valent rien, ni en ces faux chrétiens qui ont violé leur loi, que j'aurai aux gens de notre religion. Pour ce, je vous demande, Pedro, s'il vous agrée qu'une bataille soit composée des Sarrasins qui se rallieront à ma grande bannière. Je les conduirai au combat, sur la prairie : vous mènerez aussi, à votre volonté, les chrétiens et les juifs qui sont de votre pays. Ils s'aideront les uns les autres, si besoin en est. Mais je sais bien que dès qu'Henri aura reçu la nouvelle que nous venons sur lui à si belle assemblée, il laissera Tolède sans nous livrer bataille : il ne nous attendrait pour tout l'or d'un royaume. »

Pedro répondit :

« En aucun jour n'y mettez votre visée : tant que Bertrand aura juré de tenir campagne, vous ne manquerez pas de bataille. Bertrand ne fuirait pas pour tout l'or d'une contrée. Nous ne pouvons sortir d'ici sans avoir le combat, puisque Bertrand y est, son âme soit damnée ! »

Il y avait là un espion qui se sépara d'eux ; il alla au roi Henri et lui raconta mille choses dont Pedro reçut pauvre solde. Devant Tolède, sur la prairie fleurie, il trouva Henri dans sa tente, avec le bon archevêque, la reine aussi, Bertrand Du Guesclin, Olivier son frère ; Olivier, Alain et Henri de Mauny, le Bègue de Vilaines et maints bons chevaliers. Ils devisaient beaucoup de Pedro et des forces qu'il amenait avec lui, car déjà on leur en avait parlé.

L'espion fléchit les genoux devant le roi Henri et le salua en Dieu, qui souffrit la mort.

« Sire, dit-il, ne mettez pas en oubli d'ordonner vos gens pour attendre le combat, car vraiment le roi Pedro approche fort d'ici. Il amène avec lui Sarrasins et Juifs et aussi maints hardis chrétiens de Séville ; ils sont bien cinquante mille, enragés de combattre. Le roi de Benemarin, qui n'est pas votre ami, a envoyé son fils avec Pedro le Hardi ; le païen dont je parle a nom Aletaire ; il n'a que vingt ans ; il a le corps aguerri, il ne redoute rien, sinon que vous fuyiez sans livrer bataille et combat. Mais le roi Pedro dit, je le sais bien, je l'ai oui, que tant que Guesclin sera avec vous, et aussi le Bègue, ils ne peuvent faillir à la bataille, non plus que carême en mars. Le jeune païen ne s'est point ébahi, mais il en remercie Mahomet : ils ne vous prisent tous le montant d'un épi. Mettez-vous en ordre, je ne vous dis pas autre chose. »

Alors il se tint coi ; le roi Henri parla et dit :

« Entre vous tous, seigneurs et mes amis, qui saura bon conseil ne me le cache pas. Il nous faut aviser brièvement et sans détours, comment Pedro le félon peut être accueilli ; s'ils ne sont tous confondus, je me verrai opprimé. »

Bertrand Du Guesclin lui répondit :

« Ne soyez pas troublé ; si Dieu le veut, les gars seront tous occis. Nous vous livrerons Pedro avant que trois jours soient passés, si vous voulez vous conformer tous à mon conseil. »

Le roi Henri lui dit, et tous les autres aussi :

« De Dieu soit-il maudit, qui vous contredira !

— Seigneur, dit Bertrand, oyez ce que je vous dirai. Nous mènerons toute notre armée au-devant du roi Pédro, afin de ne pas perdre la cité de Tolède. Nous prendrons, s'il vous plait, trois parts de cette armée ; nous laisserons la quatrième partie à ce siège, à la garde de la reine et du bon archevêque ; nous lèverons assez de gens du plat pays que nous manderons tout incontinent en cet endroit-ci : nous laisserons ces gens en notre lieu et place. Tous ceux de la cité croiront bien que ce sont des gens d'armes, car nous partirons la nuit. Nous manderons des gens d'armes de toutes les bonnes villes et des nobles châteaux. Que cela soit fait hâtivement ; puis allons hardiment sur le roi Pedro. Nous déconfirons brièvement lui et toute sa gent. Et ne les redoutez en aucun jour parce qu'ils sont nombreux, car s'ils sont assaillis à ma discrétion, vous verrez fuir les païens comme des larrons et les juifs d'autre part et aussi les chrétiens. Car selon mon entendement, ils n'auront pas souci que l'un doit aider l'autre à son besoin : les juifs n'aideront pas à la gent de Mahomet et point ceux qui croient Mahomet ne les aideront : car ils ne sont pas d'une même foi, ni tous d'un nom ; et nous sommes tous unis en Jésus-Christ qui souffrit la mort. Nous sommes bons chrétiens sans mélange d'autre race et nous voulons soutenir droit et raison, et Dieu en qui j'ai confiance nous aidera. Or faisons-le ainsi et soyons tous prud'hommes ; je vous jure que jamais telle journée n'advint à des champions, car le moindre compagnon sera enrichi par le butin.

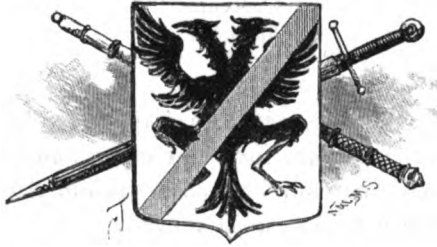
— Ah ! Dieu, dit le roi Henri, Bertrand est si prud'homme que celui qui croira sa raison ne sera jamais détruit. Si chacun s'accordait à son avis, il me semble que brièvement nous aurions vengeance de Pedro, qui m'a fait tant de maux. »

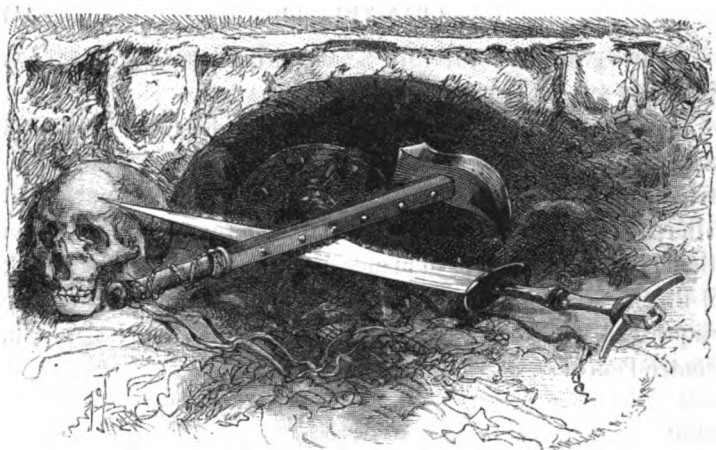
Le Bègue de Vilaines dit tout haut :



« Que celui qui contredira Bertrand n'ait jamais de pardon pour son âme ! »

Tout ainsi que Bertrand conseilla la chose, il fut fait et accordé. Le roi Henri sépara trois parts de l'armée et la quatrième part demeura au siège. Assez de gens du pays plat allèrent en ce lieu et firent bon visage vers la cité. Le roi Henri recueillit les gens d'armes des villes, cités et châteaux ; il fit aussi crier l'arrière-ban des communes et réunit toute sa puissance de gens de guerre. Ainsi le roi Henri s'en alla contre Pedro.





## CHAPITRE XLII

Comment le roi Pedro fut déconfit en bataille, près du châtel de Montiel.

Henri mena tant ses gens, qu'il approcha du roi Pedro, à une lieue d'un châtel qui fut là et qu'on appelait Montiel. Il y envoya vingt-cinq coureurs pour reconnaître l'armée et savoir le nombre de gens qu'il y avait.

S'ils furent bien montés, ne le demandez pas. Ils trouvèrent le camp de don Pedro. Ces gens s'embusquèrent en la lisière d'un bois. Ce bois-là était nommé le bois des Oliviers. Ils virent les Sarrasins, les Juifs et les chrétiens qui venaient par deçà ; il y avait des bannières à l'infini. L'un des coureurs qu'on nommait Juhel dit :

« Qui livrera bataille à ces gens-ci n'a point rechigné ni ne rechignera à l'ouvrage vraiment. Je crois bien que Bertrand ne vivra jamais vieux, car il est trop hardi et se fera occire. »

Ainsi les coureurs allaient devisant. Il y eut là un écuyer, Breton bretonnant, qui aventureusement voua à Dieu qu'avant qu'il pût retourner vers Bertrand, il voulait jouter d'une lance avec le premier homme d'armes qui apparaîtrait, chrétien,

juif ou païen ; et que s'il ne trouvait à qui jouter sur-le-champ, il s'en irait chevauchant jusque dans le camp du roi Pedro.

Sitôt qu'il eut juré ce qu'il comptait faire, il aperçut trois païens qui allaient galopant, ainsi que des coureurs ; mais ils étaient armés à leur commandement.

Quand le Breton les vit, il piqua son cheval et vint à eux la lance en paume et l'écu au col. Il frappe un Sarrasin de sa lance, si bien qu'il lui transperça le corps et le cœur ; la lance rompit en deux quand il la retira.

Adonc il tira l'épée qui eut le tranchant bon, et bien pensa en frapper un puissant Sarrasin, mais le païen se retira en arrière pour fêrir l'écuyer d'une hache pesante ; et le coup fut tel que l'épée et le bras lui volèrent sur-le-champ.

Dolent fut le Breton, quand il sentit le coup. Il eût été mort et occis n'eût été l'embûche qui veillait. Ceux-ci vinrent à lui en criant : « Ami, tenez-vous bien, vous aurez puissant secours. »

Ils allèrent sièrent sur les Sarrasins, qui se prirent à fuir, quand ils les avisèrent ; l'un des deux fut occis tout en courant ; l'autre échappa, il avait un cheval puissant ; il ne s'arrêta pas jusqu'à l'armée de don Pedro. Quand il y revint, il cria : A l'arme ! Il alla conter au roi Pedro l'aventure des coureurs d'Henri, qui logeaient au bois que l'on appelait le bois des Oliviers.

Quand Pedro ouït que le roi Henri et le noble Bertrand venaient sur lui, il fit arrêter son armée sans aller plus avant ; il dit bien qu'il attendrait Henri et ses forces sans reculer. Il ordonna noblement ses gens ; il leur donna bon cœur, les encourageant et leur promettant, en ce jour, telles choses qu'il ne leur donna point, vous pouvez le croire.

Les païens, les juifs et les chrétiens qui servaient Pedro, s'arrêtèrent à une lieue de Montiel. Ils s'ordonnèrent très bien pour attendre le roi Henri.

Les coureurs qui étaient dans le bois comptèrent les gens du roi Pedro, qui étaient sur le pré, puis ils s'en retournèrent en piquant leurs chevaux. Ils vinrent au roi Henri, ils lui

dirent l'état de Pedro, qui s'ordonnait pour livrer bataille. Le roi Henri en loua Dieu, et ainsi fit Bertrand, qui aimait le combat; ils sont joyeux, ainsi que les seigneurs de leur entourage, de ce qu'ils auront promptement bataille.

Ils coururent tous aux armes, et s'apprêtèrent gentiment, **en cheminant toujours**, car Bertrand et Henri se hâtaient fort et disaient :

« Seigneurs, au nom de Dieu tout-puissant, pensons d'exploiter et d'aller avec sagesse, tant que nous trouverons Pedro et sa compagnie, afin qu'il ne s'enfuie. S'il n'est pris ou mort il nous grèvera encore, car il a trop de gens; il est allié aux païens et nous les a amenés avec des Juifs et d'autres peuples. Il ne nous faut point passer la mer pour trouver les Sarrasins; ils viennent sur nous à leur péril. Aujourd'hui, nous conquerrons certainement honneur; ils seront tous à notre commandement; le plus pauvre qui soit entre nous, sera riche à toujours, si la mort ne le prend, et celui qui mourra acquerra son salut. Que chacun soit prud'homme et hardi, sans redouter la mort: car on sait de certain qu'il faut mourir une fois, si l'on ne sait comment. »

Or Henri chevaucha avec Bertrand, le Bègue de Vilaines et beaucoup de nobles barons, qui sont fort pressés d'en venir aux mains. Ils marchèrent si bien, qu'ils virent l'armée de Pedro, qui était sur le pré.

Ils s'arrêtèrent tout cois. Les gens de Pedro tendaient leurs tentes et faisaient leurs logis; ils s'ordonnèrent bien pour livrer bataille. On eût pu voir là maints gonfanons levés, bannières et pennons de soie bien travaillés. Il y eut maintes trompettes et maints cors sonnés. Les bassinets, les écus nervés, les armes reluisaient en jetant grande clarté; les chevaux et les chameaux hennissaient. Le roi Henri les vit et les montra à Bertrand.

« Bertrand, dit le roi, or regardez l'armée et la grande noblesse que Pedro le fou nous a amenées ici par sa grande cruauté. Il a rassemblé avec lui Juifs et Sarrasins; il y a plus de païens que de chrétiens et de juifs aussi: je les ai bien avisés. Voyez-vous la bannière au champ d'or fin ouvré, à un grif

fon rampant de gueules peint : par ma foi ! c'est la bannière du roi de Josnedé, qui est fils du fort roi de Benemarin ; je m'attaquerai à celui-là aujourd'hui. Si Jésus par sa grâce voulait que je le pusse prendre en vie et en santé, jamais homme créé n'eût fait si noble prise. Il payerait tant d'or fin, qu'on ne le saurait nombrer.

— Seigneur, dit Bertrand, qu'avez-vous en pensée ? Visez-vous à l'avoir ? je n'en tiens aucun compte. Foi que je dois à Dieu ! sitôt que je serai assemblé aux païens, ils ne trouveront en moi amour ni amitié, s'ils n'ont reçu ou demandé le saint baptême. Descendons tous à pied tantôt sur le pré ; nous ferons trois batailles, cela me vient à gré ; la plus grande au milieu, les autres aux côtés : nous enclorons les Sarrasins, je l'ai ainsi en pensée ; il n'en échappera nul. Je le voue à Dieu. Les gens seront déconfits et Pedro le félon sera démembré.

— Ah ! Dieu ! dit Henri, Jésus vous en vueille aujourd'hui ouïr par sa sainte pitié ! »

Notre gent chrétienne s'apprêta noblement. Messire Bertrand en fit trois batailles ; il bailla la plus grosse au roi Henri ; le bon Bègue consentit à en conduire une autre, Bertrand mena la troisième à droite. En ces trois batailles il n'y avait que vingt mille hommes.

Le roi Pedro, d'autre part, avait avec lui beaucoup de gens sarrasins, juifs et chrétiens aussi ; ils se nombraient bien à cinquante mille. Ils firent cinq batailles en leur ordonnance ; ils furent rangés très fièrement. Le roi Pedro s'en allait bellement par les rangs et disait aux païens de sa voix haute :

« Or en avant ! mes amis ! je verrai comment vous m'aidez à soutenir pleinement mon droit. Aletaire, beau sire, fils du roi qui tient Benemarin, vous savez bien que j'ai, avec votre père, convention d'épouser votre sœur, de recevoir la loi de Mahomet et de la faire prévaloir dans mon royaume. Si Henri le bâtard et son armée étaient déconfits laidement aujourd'hui, jamais ils n'auraient aucun pouvoir contre moi. Vous voyez clairement que nous sommes cinq contre deux, ou plus, à mon jugement.

— Pedro ! dit Aletaire, ne redoutez rien. Foi que je dois à Mahomet à qui mon âme appartient, s'il n'y avait que moi avec mes bonnes gens, je ne doute pas que vous n'ayez vengeance de Henri et des siens, assez prochainement, car j'ai avec moi une gent hardie qui jamais ne fuira. Aussi, je ne doute pas qu'Henri et les siens aussi ne fuient devant nous pour se mettre en sûreté. »

Pedro le félon répondit :

« Ils n'y paraissent guère disposés. Ne les voyez-vous pas venir en si noble ordonnance ? Ils sont commandés par deux chevaliers qui ne fuiraient pas pour tout l'or d'Orient ; il y a un Bertrand Du Guesclin, qui appartient à la Bretagne ; je vois là flotter au vent sa bannière à un aigle de sable, dont le champ est d'argent. Il a avec lui maints Bretons, qui ont beaucoup de hardiesse. Henri a un autre chevalier dont j'aperçois la bannière, le champ en est d'argent, à trois lions de sable, peints gentiment ; ils sont ourlés de gueules, à deux lions de pourpre assis faitissement à un quartier d'Espagne. Henri lui a donné en présent le comté qu'on appelle Ribadea, toutes les gens le nomment le Bègue de Vilaines. Ces deux chevaliers-là ne fuient jamais. Si je les pouvais tenir en mon pouvoir, je ne les relâcherais ni pour or ni pour argent, car je sais bien de vrai que, s'ils commandent longtemps, ils me feront finir et mourir. »

Aletaire dit :

« Sire, ne vous inquiétez pas ; je vous ferai vengeance de ces deux chevaliers et je vous les livrerai morts ou vifs. Tous seront déconfits, si la mort ne me prend. »

Adonc il fit sonner sa trompette d'argent. Il conduisit son aile pas à pas, bellement vers l'aile de Bertrand. Bertrand les vit venir et dit hautement :

« Or, en avant ! mes amis ! Or, soyez bonnes gens : ces gars qui viennent ainsi seront à nous ; jamais ils ne s'en retourneront dans leur héritage. »

Bertrand fit sonner sa trompe très hautement : là, commença bataille et horrible débat. Tel croyait y gagner, qui y perdit beaucoup.

Or, les armées s'approchaient de chaque côté pour livrer bataille et très fière mêlée. Le noble roi Henri ne se ménagea en rien ; il réconforta ses gens et les pria de bien faire ; il s'en alla par les rangs, montrant hardi visage.

« Or en avant, mes amis ! dit-il. Voici les païens qui viennent, une gent enragée ; juifs et chrétiens sont de l'autre côté. Ils sont six contre deux, mais ne les redoutez pas, car Dieu et notre droit nous feront aide aujourd'hui : ces gens seront tôt mâtés et déconfits. Vous, Bertrand, et vous, Bègue, en qui mon cœur se fie, vous mènerez votre bataille contre les païens, et j'irai contre Pedro, que je n'aime pas et qui est mon ennemi. »

Ainsi fut-il accordé. Lors les trompettes retentirent ; chaque partie s'approcha. Notre gent baptisée croyait là bien en Dieu ; il n'y en eut si hardi dont le sang ne frémit, ils se confessaient l'un l'autre dessus le pré, et se communiaient avec l'herbe qui verdoyait, ils disaient des oraisons au nom du fruit de vie.

Le Bègue de Vilaines s'avança tellement, lui et sa gent hardie, qu'il attaqua le premier les païens ; quand ils vinrent à s'assembler, les traits furent lancés, et dès que le fer jaillit, la bataille commença : ils vinrent main à main en faisant l'envahie. Le Bègue était à pied, ainsi que ses compagnons ; ils étaient fort bien armés, ils avaient l'écu au col et la lance bien fourbie au poing, et au chef le bassinet qui flamboyait au soleil. Ils se jetèrent parmi les païens, en disant :

« Dieu nous assiste ! or, aventurons-nous sur ces gens haïs qui ne croient en Dieu ni en la Vierge Sainte ! »

Lors fut occis un païen né en Syrie, qui était neveu du roi de Benemarin. Le Bègue le fêrit de la lance ; l'écu ni la cotte de mailles ne le garantirent : il lui transperça le corps, le cœur et le foie. Il le rua en bas tout mort et retira sa lance. Il mit à mort le second et enleva la vie au troisième.

« Notre-Dame ! criait-il ; secours au roi Henri ! Frappez bonnes gens ! la bataille est en train. Aujourd'hui, nous acquerrons honneurs et nobles seigneuries, aujourd'hui, l'on connaîtra les preux, où la bonté est nourrie. »

Lors ils firent sur les païens si grande envahie que ceux-ci reculèrent plus d'une demi-portée d'arc. Ce combat fut très acharné. Le Bègue s'y comporta noblement ; ainsi firent ses gens, qu'il conduisait. Ils firent reculer cette première aile.

Aletaire fut rencontré d'un païen qui lui dit que son cousin qu'il aimait tant était mort. Il en fut très dolent et le regretta. Il mena sa bataille sur le Bègue, qui la reçut et ne recula point ; il fêrit Aletaire d'une lance tranchante, lui rompit l'écu et la bonne cotte de mailles, mais le hocqueton, qui était de bougueran, était fort. Pourtant Aletaire fut frappé de telle façon qu'il fut abattu tout au milieu du champ, mais il fut tôt redressé par la gent sarrasine.

Puis les païens assaillirent le Bègue et il se défendit ; mais cela ne lui aurait servi de rien ; il lui eût fallu reculer et fuir ou être pris ou mort, lui et ses gens, quand le noble Bertrand s'abattit sur lui avec son aile, en criant : « Guesclin ! » Dès que le Bègue l'ouït, il se reconforta.

« Vilaines ! cria-t-il, pour Dieu ! soyez-nous en aide ! »

Bertrand, qui l'entendit, lui cria fort :

« Gentil Bègue, je vous prie et commande que vous fassiez mettre votre bannière, qui est là, ventelant, à côté de la mienne ! nous ne faisons désormais qu'une aile en avant. »

Adonc ils s'en allèrent ensemble, s'aventurant parmi les Sarrasins et combattant de lances fièrement en poussant. Quand les lances faillirent, ils tirèrent les épées, quérant subtilement le défaut des armures.

Bertrand criait « Guesclin ! » à haute et grande voix ; le Bègue frappait en criant :

« Vilaines ! or, en avant, mes vaillants compagnons ! »

Le Bègue avait un fils qui était à côté de lui aux champs. Il s'aventura parmi les Sarrasins et tant y fit de prouesses, que chacun l'en allait fort prisant. Il fut fait là chevalier par le roi Henri.

La bataille fut grande et la dispute fière. Bertrand se comporta noblement ainsi que le Bègue et son fils, Olivier de Mauny et tous les chevaliers. Or je parlerai de Henri en claire façon.



Il s'en alla vers Pedro, qui avait tant de gens qu'on ne les pouvait compter : moitié furent à pied et moitié sur l'arçon. Pedro montait le meilleur cheval qu'il y eut au monde ; il était couvert de ses armes et fier comme un preux ; il tenait la lance au poing et avait au col un écu représentant un lion.

Il vit approcher son frère Henri, qui venait devant sa bataille, sur un cheval gascon, armé et la cotte de mailles couverte de siglaton<sup>1</sup> ; il avait à son col un bel et bon écu et tenait la lance au poing. Il aperçut le roi Pedro qui venait impétueusement, il le reconnut assez à son blason doré ; car ils portaient chacun l'écu du royaume ; chacun se nommait roi en sa division.

Quant il vint à l'approche, don Pedro le félon s'écria fièrement :

« Ah ! bâtard renié et traître larron ! je te tiendrai en mes lacs en bien brief temps. Je te voudrais prouver sur ce sable que tu m'as chassé à tort de mon royaume, comme fol et traître bâtard de mauvais renom. Car jamais notre père, à qui Dieu fasse pardon ! ne daigna tant priser ta mère en aucun temps qu'il la voulut épouser : c'est bien vérité et raison.

— Pedro, répondit Henri, nous nous accordons sur cela. Mais mon gentil père, par devant maints barons et l'évêque de Burgos, on le sait bien, eut engagement avec ma mère ; par bonne intention, il demeura avec elle et je fus engendré, et en cette saison, ma mère le pouvait bien tenir pour son seigneur : il ne pouvait épouser femme sinon elle, et pour ce, je ne suis pas bâtard. Mais tu fus né d'une juive et fus changé en noble, à ta malédiction, et pour cela te peut-on nommer proprement bâtard, et partant tu ne dois pas tenir le royaume. Mon corps contre le tien, je te le prouverai tôt. Traître, tu fais trop à blâmer ; tu n'es pas digne de porter la couronne. Je crois que mon père ne te voulut jamais engendrer ; l'on te changea enfant, bien en paraît-il à ton maintien ; tu ne veux hanter que juifs et Sarrasins ; tu fis à tort mourir ta femme,

1. Étoffe de soie.

qui était du sang de saint Louis, sœur de la reine de France, qui n'a pas d'égale. Puis tu as voulu accorder aux païens de renier Jésus et d'adorer Mahomet, pour faire passer deçà les Sarrasins félons, pour piller et dévaster la chrétienté. Voire ! tu n'es pas digne de porter la couronne, ni de tenir le royaume, je te le veux prouver. »

Lors il accola l'écu, piqua son cheval et alla contre Pedro aussi impétueusement qu'il put ; Pedro ne le voulut refuser et accourut contre lui ; quand ils en vinrent à l'assemblée, ils se donnèrent de grands coups ; il n'y eut celui qui ne fit écarteler l'écu, mais les hauberts étaient solides, ils ne les purent entamer ; non plus que les poitrines d'acier. La lance du roi Pedro vola en éclats, mais la lance d'Henri se tint roide à jouter.

Henri était fort, il voulut bouter un coup, il fit voler le roi Pedro hors des arçons et l'abattit à terre. Il reprit sa lance et en pensa frapper Pedro par les côtes. Mais ses hommes étaient venus pour le relever ; ils le firent tôt remonter à cheval et entourèrent le roi Henri.

Henri se défendit et ne daigna reculer. Son enseigne cria et se prit à réclamer Dieu, et ses gens vinrent pour le secourir. Les batailles s'assemblèrent de tous côtés : il y eut un combat qui fut à redouter, jamais homme n'ouït parler de telle mêlée.

Henri avait nobles gens et de grande vaillance ; il fut si bon aux armes que nul homme ne fut meilleur ; et ainsi fut le roi Pedro, qui était vaillant jouteur : en toute l'assemblée, il n'y eut meilleur ni plus sûr.

Il se jeta à droite et à gauche, au milieu du combat : celui qu'il atteignait d'un coup, goûtait la saveur de la mort. Pedro tenait une épée tranchante comme le rasoir que porte un barbier ; il crut bien en fêrir Henri le combattant, mais Henri se retira, ce qu'il fit en grand sens ; le bras de Pedro descendit en bas sur le cheval de bataille et lui trancha la tête tout ainsi qu'à une fleur ; Henri et son cheval s'abattirent sur l'herbe, mais Henri fut tôt relevé. Son enseigne alla criant pour avoir du secours et ses hommes le vinrent environner ;

ils lui donnèrent un cheval tôt et sans tarder. Henri y monta et se rebouta au milieu du combat en disant :

« Où es-tu, Pedro ? faux traitre ! si je te puis tenir, tu mourras en douleur. »

Et Pedro revint tout épris de colère, et le rassaillit à force et à vigueur : si Jésus n'eût pensé à lui, c'était son dernier jour.

Pedro contre Henri maintint bien le combat ; car il se connaissait assez en bataille et en escrime ; ainsi faisait Henri qui se fiait en Jésus : il avait bonnes gens, prompts et hardis, qui se tenaient serrés et ne se séparaient pas, mais poussaient fièrement contre la partie adverse ; ils firent reculer Pedro et sa compagnie ; ils en mirent tant à mort qu'il n'est nul qui vous le dise ; l'une des batailles s'embarrassa dans l'autre tellement, que les gens de Pedro en furent tous troublés. Bertrand Du Guesclin, le Bègue de Vilaines, Guillaume Boitel, le sire de la Houssaie, Olivier, Alain et Henri de Mauny et Kerlouet s'y comportèrent si bien qu'ils firent enfuir juifs et Sarrasins.

Pedro le vit, cela ne lui plut mie. Il cria à sa gent baptisée :

« Ah ! seigneurs, aujourd'hui je perds ma couronne. Ces païens ont failli, Dieu les maudisse ! Or, vois-je bien qu'un homme est plein de grande folie quand il s'allie en nul jour à une race étrangère. »

Or les païens s'enfuyaient tout en contre-bas des champs, ils partaient à cent et à mille. Le fils du roi de Benemarin, quand il vit fuir ses gens, fut fort dolent. Il s'enfuit à travers champs pour sauver sa vie. Avec lui étaient trois amiraux en lesquels il se fiait beaucoup.

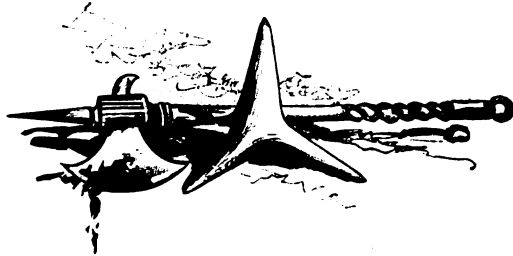
Il y avait près de là une forêt ; ils pensèrent y entrer ; ce fut leur dessein ; mais ils furent poursuivis bien hâtivement par messire Bertrand, le Bègue de Vilaines, Olivier de Mauny et par d'autres chevaliers. Tant fit Bertrand, qu'il atteignit les Sarrasins qui se mirent ensemble avec Aletaire.

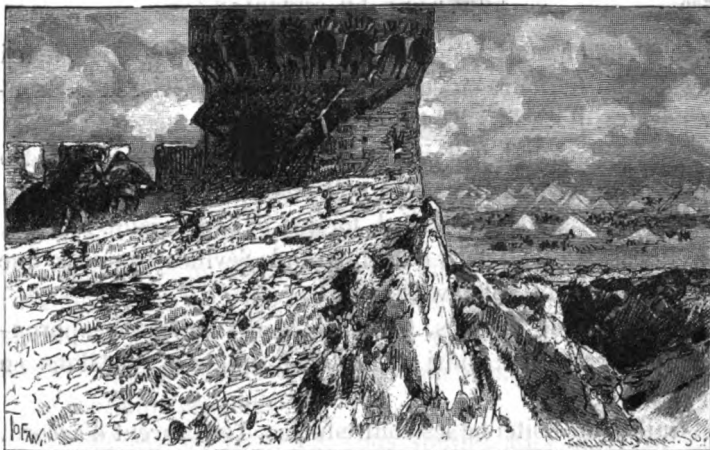
Là ils furent enclos de toutes parts et attaqués ; mais ils se défendirent grandement et endommagèrent fort les chré-

tiens, qui de plus en plus les assaillirent. Ce fut merveille à voir les armes que fit messire Bertrand ; nul n'osait demeurer devant lui. Là où il se trouvait, il n'était si hardi qui approchât de lui ; plusieurs laissaient la besogne seulement pour le voir et regarder. A la fin Aletaire, ses trois amiraux et leurs Sarrasins furent occis.

Il est temps que je devise du roi Pedro. Quand il vit qu'il en était saison, il fuit du combat, monté sur son cheval qui était bon coureur. Il vint à un châtel qui était à une lieue du combat dont je parle. On l'appelait Montiel, il était séant sur une montagne.

Pedro entra dedans avec quatre cents gens d'armes ; trois cents soudoyés furent trouvés céans ; ainsi furent-ils sept cents. C'était trop, car là dedans les vivres firent défaut. Pour ce point, le roi Pedro fut à la fin si mal chanceux qu'il lui convint de mourir. Il en était bien temps ; il avait faussement régné tout ainsi qu'un tyran : il mourra malement comme vous ouïrez conter.





## CHAPITRE XLIII

Comment le roi Pedro se réfugia au châtel de Montiel et comment il s'y cela.

Or le roi Pedro était à couvert au châtel de Montiel. Il avait laissé ses gens combattant sur les champs. Les Sarrasins s'enfuirent. Quand ceux de Séville virent que les païens partaient de là, ils coururent après eux et les assaillirent, leur jetant dards et traits ; ils en occirent beaucoup et leur dirent hautement :

« Traîtres soudoyés ! vous nous faillez vilainement au besoin ; jamais vous ne retournerez au pays de Tervagant<sup>1</sup>, et jamais nous n'obéirons au roi Pedro, et nous n'irons plus avec lui sur les champs, tant qu'il aura avec lui un peuple mécréant. »

Ainsi les païens fuyaient et s'éloignaient et les Sévillans les allaient chassant devant eux, et les juifs aussi assaillaient les Sarrasins. Le bon roi Henri, le Bègue et Bertrand, leurs hommes et leurs gens, pourchassaient Sévillans et Juifs ; ils en

1. Les chrétiens croyaient que les Sarrasins adoraient une idole de ce nom.

mirent tant à mort que les champs en étaient couverts. Henri les suivait toujours en combattant, le cœur désireux de trouver Pedro. Il disait à Bertrand :

« Ah ! Bertrand, bel ami, et vous, vaillant Bègue, si Pedro nous échappe, me voici bien mal chanceux !

— Sire, répondit Bertrand, foi que je dois à saint Arnaud, je suivrai ainsi ses gens dans la grande Séville, jusqu'à ce que je sache ce qu'il est devenu. »

Le Bègue de Vilaines, Olivier et Henri de Mauny approuvèrent ces paroles ; ainsi fit Kerlouet, qui dit : « Allons en avant ! »

Guillaume Boitel ne les contredit pas. Tous furent d'accord, petits et grands, de suivre Pedro jour et nuit, croyant qu'il allait à Séville.

Alors un coureur s'en vint devant Bertrand ; il était de ses Bretons, il lui dit :

« Monseigneur, je vous jure et promets que je vous renseignerai sur don Pedro, le faux roi. Il est à Montiel, un châtel bien garni ; je sais bien qu'il y est entré à son commandement, et avec lui quatre cents des plus grands de son parti ; il en a trouvé bien autant au châtel. Si on les allait assiéger, ils mourraient de faim avant quinze jours d'ici. »

Quand Bertrand l'ouït, il en rendit grâce à Dieu ; il alla annoncer la nouvelle au roi Henri, lequel en eut grande joie. Il fit aussitôt crier dans l'armée, qu'il n'y eût petit ni grand qui, sous peine de la hart, n'allât avec lui sans délai et défendit de prendre du butin, tant qu'on n'aurait pas Montiel à sa volonté. Lors les pillards furent dolents et courroucés.

Le roi Henri fit sonner ses trompettes ; il rassembla ses gens et les ordonna bien pour aller à Montiel. Il laissa cinq cents hommes pour garder le butin, afin que nul ne pût piller ni dérober jusqu'à tant qu'il en eût fini avec le roi Pèdre. Quoiqu'il eût menacé de faire occire les pillards, ils ne se tinrent pas de piller et dérober ; et comme il l'avait dit, il fit depuis couper le chef à maints d'entre eux.

Le roi Henri et ses gens pensèrent à éperonner. Ils se vinrent loger et amasser devant Montiel ; ils dressèrent des

tentes et pavillons et ordonnèrent des cuisines pour préparer les viandes : il semblait qu'ils dussent demeurer là dix ans.

Le roi Pedro vint écouter au mur du châtel ; il vit tout environ les gens d'armes arriver, approcher le châtel et garder les chemins ; alors tout son sang commença à tourner. Il appela son capitaine en conseil.

« Ami, dit-il, ne sauriez-vous pas me donner un conseil sûr ? Comment puis-je échapper de céans ? Si je pouvais encore cheminer en sûreté, je voudrais amener brièvement tel secours, que je ferai livrer à mort tous mes ennemis. »

Le capitaine répondit :

« Je ne sais qu'aviser. Si vous vouliez aller chercher du secours, il ne vous faudrait mic longuement demeurer. Nous sommes trop grand foison pour garder un tel fort ; nous sommes plus de sept cents ; nous n'avons pas assez de provisions pour durer longtemps ; nous n'avons pas pour plus de quinze jours à manger : châtel qui n'est pas garni est peu redoutable. »

Pedro le félon dit :

« Or, ne sais-je que faire. Pour me sauver, je me suis retiré ici : nous avons peu de vivres, cela tourne contre nous. Ce peuple là-dehors nous fera souffrir de mortels tourments. J'ai faussement travaillé contre ma femme, la reine, qui eut doux visage ; j'ai cru les juifs qui sont peu de chose et les Sarrazins qui ont une loi qui nous est contraire. J'ai brassé tout le mal que j'ai pu : je crois que j'en aurai mon salaire brièvement. »

Ainsi devisait Pedro. Il vit dresser les tentes et les pavillons sur les champs et apprêter le logis comme si nos gens dussent être là un an et demi. Il vit fumer les cuisines, dont il sentit l'odeur ; il vit dresser les tables et bâtir maints grands feux et amener des provisions, chair, pain et vin aussi. Les trompettes sonnaient et bien d'autres instruments. Il vit le guet qui était noblement établi, et les chemins du châtel si bien gardés, qu'on n'y laissait entrer la valeur d'un épi ; nul n'en pouvait sortir qui tôt ne fût saisi.

« Ah ! Dieu ! se dit Pedro, me voici cerné. Si ce bâtard me

tient, j'aurai peu d'aide; il me fera mourir sans nul délai, je le sais bien, car il me hait à mort, et ainsi fais-je de lui. Je ne me sais conseiller; pourtant il me convient d'aviser comment je serai sauvé. Ce diable Bertrand m'a malement vexé, ainsi que le Bègue de Vilaines et Olivier de Mauny; je suis amoindri du pouvoir qu'ils ont. Jamais Henri le bâtard n'eût ainsi duré, si ce n'eût été l'aide qu'il a eu de ces gens-là. Qu'ils soient confondus par Dieu! ils sont si loyaux et si garnis de bonté que pour or ni argent ni joyaux ils ne consentiraient à faire trahison: je les ai essayés depuis le mois d'avril. Bien me viendrait à point, à ce que j'aperçois, si je pouvais voler comme un oiseau. »

Ainsi Pedro était assiégé au château de Montiel; il y avait peu de vivres dedans, comme dit l'histoire. Ils étaient bien sept cents, qui n'osaient sortir pour chercher le combat: ils sortirent quelques fois; mais, en conclusion, ils étaient repoussés de telle sorte, qu'ils étaient joyeux quand ils pouvaient rentrer à leur volonté.

Henri fit faire maint assaut, mais l'assaut n'y valait le montant d'un denier. Il fit élever autour de son grand camp une muraille de terre, pour le défendre contre ceux du châtel, afin qu'ils ne le pussent surprendre par nulle occasion. Le siège dura tant que les provisions touchèrent à leur fin. Le roi Pèdre s'aperçut qu'il faudrait se rendre. Il assembla les plus grands de ceux de sa maison et les mit en conseil; il leur dit: « Seigneurs, or entendez-moi. Si vous voulez tenir ce donjon quinze jours, je vous amènerai tel secours dont mes ennemis auront malédiction. »

Les hommes lui répondirent:

« A votre commandement. Mais si en ces quinze jours nous n'avons secours de vous, sachez bien que nous nous rendrons tous à Henri; car dans quinze jours nous n'aurons plus ni pain ni vin. »

Or, ils furent d'accord au châtel que Pèdre partirait droit à l'heure de minuit, lui cinquième sans plus emmener de gens. Il troussa en cette nuit assez d'or et d'argent; et chargea à foison coupes, hanaps, joyaux, pour avoir les soudoyés qu'il



disait qu'il amènerait. Ainsi il ordonna son voyage du mieux qu'il put.

On ne savait dans le camp ce que Pèdre pensait, mais l'on savait très bien et on leur conta assez qu'ils avaient peu de vivres au châtel et qu'il y avait famine. Je vous dirai de quoi le roi Henri s'avisa par le conseil de Bertrand.

« Sire, lui dit Bertrand, oyez ce qu'on vous dira. On n'aura en nul jour ce châtel par assault. Envoyez-y un héraut pour parler au roi Pèdre pour savoir comme il va : s'il tiendra le châtel ou s'il le rendra ; s'il viendra à merci, ou s'il guerroyera. S'il veut venir à merci, on le recevra ; vous lui donnerez un duché dont il s'aidera pour vivre. Peut-être qu'une paix se fera entre vous.

— Bertrand, dit Henri, fol est qui me le conseilla. S'il fait la paix avec moi, il me trahira à la fin. Si je le puis tenir, jamais il ne me nuira : je le mettrai en prison dont il ne sortira jamais. Pourtant je veux bien que l'on envoie à lui. »

Il appela un héraut et lui conta son vouloir. Le héraut monta promptement sur un cheval de course ; il retint bien ce qu'on lui annonça. Il vint aux barrières et branla son chapeçon ; on lui demanda aussitôt son vouloir et il répondit qu'il lui conviendrait de parler au roi Pèdre.

Il fut dit à Pèdre qu'on le demandait. Quand il le sut, il s'avisa qu'il se ferait celer par son capitaine, lequel répondrait qu'il s'en était allé ; on le dirait ainsi pour voir si Henri ne se délogerait pas. Il dit à son capitaine ce qu'il avait en pensée, adonc le capitaine appela le héraut et lui dit :

« Ami, que quérez-vous céans ? »

Le héraut lui répondit :

« On vous le dira. Le riche roi Henri m'envoie par deçà, pour savoir si le roi Pèdre se rendra à lui, car, s'il voulait se rendre, il aurait merci de lui. Quelque chose qu'il ait faite, il ne recevra pas la mort ; on lui donnera un duché, dont il s'aidera, et par certain accord l'amitié durera entre eux. »

Le capitaine dit :

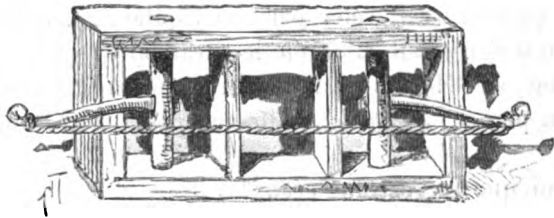
« Pèdre n'est pas céans ; il y a bien dix jours passés qu'il

est parti d'ici; il allait au secours, et il l'amènera tel qu'il grèvera Henri. Ce diable Bertrand en mourra à la fin. Nous garderons ce châtel, il y a assez de vivres. »

Quand le héraut l'entendit, tout le sang lui tourna. Il revint au roi Henri et lui conta la chose. Henri en l'entendant frémit de courroux : il croyait que Pèdre s'en fut en effet allé de longtemps.

Là était le comte de Denia, qui conseillait à Henri de laisser le grand siège, qui coûtait et coûterait. Mais Bertrand Du Guesclin ne s'y accorda point. Il dit bien que le roi Pèdre se celait au châtel, afin que l'armée, qui l'oppressait fort, s'en allât. Il montra que si on laissait le châtel, cela tournerait à dommage. Henri jura que jamais il n'en partirait, tant qu'il n'aurait le châtel et tout ce qu'il y avait dedans.

Or, qui le voudra pourra ouïr comment Pèdre fut pris ; comment il perdit la vie et comment le bon roi de France envoya querir Bertrand en Espagne, le fit connétable et lui en livra l'épée. Mais auparavant je dirai comment Pèdre finit.





## CHAPITRE XLIV

Comment le roi Pedro voulut s'enfuir du châtel de Montiel et comment il fut pris par le Bègue de Vilaines ; comment il lutta avec son frère le roi Henri et finalement fut mis à mort.

Pèdre le tyran était au château de Montiel, et par grande malice il se celait dedans. Quand il vit que Henri ne délogeait pas, il sortit, lui cinquième, pour aller au secours. Ils avaient troussé assez d'or et de joyaux ; ils menaient bellement leurs chevaux par le frein et venaient tout coiment.

Le châtel était haut et séant sur une roche ; il fallait descendre quand on en sortait. La voie fut fermée de bons murs jusqu'au pied du mont ; le roi Henri l'avait fait enclore de murailles tout autour, tellement que la garnison du châtel ne pouvait saillir sur les assiégeants.

Le roi Pèdre s'en alla descendant bellement. Le guet était autre part, où il lui était ordonné, et il avait fait son tour ainsi qu'on l'affirme. Au pied du châtel, il y avait plusieurs soudoyés qui s'ébattaient ; ils appartenaient au Bègue de Vilaines, l'un s'appelait Moradas de Rouville, l'autre avait nom Copin, son vaillant écuyer ; ils ouïrent Pèdre approcher et allèrent aussitôt au Bègue de Vilaines.

« Ah ! sire, lui dirent-ils, nous avons ouï des gens qui vont

dévalant le chemin du châtel. Nous ne savons nullement à quel nombre ils peuvent monter, nous n'y voyons rien. Je crois qu'il serait bon qu'on allât épier si ce n'est point Pèdre qui s'en veuille fuir ainsi en se cachant. »

Quand le Bègue eut ouï ce qu'ils disaient, il leur dit tout bas : « N'en parlez plus. »

Adonc il prit de ses gens du tout à son commandement et les mena au lieu dont j'ai parlé. Ils étaient bien armés et prêts pour recevoir bataille ou grand combat. Mais je ne vous dis pas ni ne vous témoigne qu'ils sussent de vrai que Pèdre venait avant ; ils ne savaient qui c'était, mais ils jurèrent bien qu'ils garderaient ce passage à l'épée et que nul n'y passerait, si ce n'était de leur volonté.

Seigneurs, en ce temps dont je vous parle, la nuit était fort obscure. Le Bègue avait fait sa ronde autour du camp et reprenait son tour en une autre partie. Le roi Pèdre vit le guet, comme il s'en retournait, et quand il s'aperçut qu'il n'était pas au chemin où il avait grand envie d'aller, il se prit à descendre, lui cinquième, avec sa compagnie, mais je vous affirme qu'ils avaient assez chargé de fin or et Pèdre croyait bien perpétuer vilainie au noble roi Henri et à ses barons.

Quand Pedro se trouva tout en bas sur la chaussée, il crut être échappé à sa volonté. Il trouva une brèche au mur ; il dit tout bas à ses gens :

« Montez sans bruit, seigneurs, je vous en prie : je m'en vais monter sur mon destrier de Syrie. »

Lors il vint à son destrier, mit la main à l'arçon d'ivoire et posa le pied à l'étrier ; il prenait son élan, quand le gentil Bègue, sans lumière qui l'éclairât, l'embrassa par les flancs et lui dit :

« Par saint Éloi ! je ne sais qui vous êtes, mais vous ne vous en irez pas que vous n'ayez payé à mon vouloir. »

Le Bègue, qui était fort puissant, saisit fermement le roi par les flancs. Il l'empêcha bien de monter à cheval et lui dit qu'il ne partirait pas de là, tant qu'il ne saurait qui il était et ce qu'il allait querir.

Les gens du bon Bègue vinrent pour prendre ceux qui étaient

descendus avec Pedro ; ils se mirent en défense, mais cela ne leur valut un denier.

Le roi Pedro tira une dague, qui était fort tranchante ; il crut bien en occire le Bègue sur le champ. Mais le Bègue vit la dague, qui était reluisante ; il lui saisit la main et l'en arracha tôt ; puis il lui dit tout haut :

« Je ne sais si vous êtes roi, chevalier, baronnet ou écuyer vaillant, mais, si vous vous défendez nullement, je vous mettrai à mort, n'en doutez pas. Or, rendez-vous ; n'y faites pas de retard ; dites-moi votre état, ne me le cachez pas.

— Ah ! Bègue gentil, répondit Pedro le tyran, je me rends à votre nom, et à votre commandement. Me convient-il de mourir ? Sire Bègue vaillant, est-il venu mon jour que j'ai retardé longtemps ?

— Seigneur, qui êtes-vous ? demanda le vaillant Bègue.

— Hélas ! dit Pedro, je suis le plus malheureux dont nul ait ouï parler en fable ou en roman depuis plus de deux cents ans passés. Je suis nommé roi Pedro par les grands et les petits. Or, je ne serai plus roi selon mon escient, car je vois bien qu'il me faudra mourir en brief temps.

— Ah ! sire, dit le Bègue, ne le redoutez pas. Votre sage frère aura pitié de vous ; tous l'en prieront.

— Ah ! Bègue, répondit le roi, ce ne vaudra pas un denier. Le chien mâtin de tyran me mettra à mort. Mais si vous voulez sauver ma vie en ce moment-ci, je vous donnerai quatre cités et douze grands châteaux, et vous chargerez de fin or douze mulets qui vont à l'amble.

— Nenni, Pedro, nenni, dit le Bègue, je ne pense pas à cela ; j'aurai toujours assez. Jamais je ne ferai trahison, ou n'y serai consentant. »

Or le roi Pedro, qui savait tant de ruses, fut pris. Il promit au Bègue et cités et florins pour avoir répit. Mais le Bègue ne l'écouta pas ; il lui prit vitement le poing dans la main et lui ôta la dague, dont l'acier était bon. Il prit son chemin pour le mener au roi Henri. Alors le vicomte qui tenait Rocarberti ouït la nouvelle de la prise de Pedro. Il vint au Bègue et lui dit :

« Bègue, vous aidrai-je à mener ce tapin ? Je le saurai bien tenir et mener par une bonne route. »

Le Bègue répondit :

« Sire, nenni ! il ne me faut nul secours, en voie ni en chemin, ni de vous, ni des vôtres, ni d'hommes de votre lignage, pour tenir un homme : par ma foi ! s'il y en avait deux, je n'en donnerais un denier.

— Bègue, lui dit le vicomte, vous savez beaucoup de ruses. Vous n'avez pas pris le roi Pedro en combat, mais vous l'avez attrapé de nuit, ainsi qu'un larron. Pedro a bien été trahi par fausse ruse.

— Vicomte, dit le Bègue, qui avait le cœur entier, si vous me voulez accuser de trahison, je m'en purgerai tôt avec un bon branc d'acier.

— Nenni, dit le vicomte ; celui-là n'aime pas sa vie qui prend querelle avec vous. »

Or, le roi Pedro est pris par le Bègue de Vilaines, qui le tient fièrement. Il le mena dans un pavillon qui n'était pas loin ; Alain de la Houssaie en était chef ; il y avait son logis. Quand il vit Pedro prisonnier, il en montra très grande joie.

« Bègue, dit Alain, qui vous a pourvu de cette très noble étrenne ? Tel chasserait vingt ans en la forêt, qui ne prendrait pas si haute proie. Vous avez bien trouvé couteau pour votre gaine. Qui croupit en sa maison n'aura jamais que peine ; il n'aura aventure qui le mène à honneur. »

Le Bègue ne se ralentit pas. Il appela son porte-bannière qui s'appelait Gilles du Boisset, et lui dit :

« Gilles, partez d'ici ; allez au roi Henri et dites-lui comment le roi Pedro a été pris. S'il le veut, on le lui mènera en sa riche tente, ou, s'il le désire, qu'il vienne ici : faites tout à sa volonté. S'il voulait prendre à merci le roi Pedro, son frère, ce ne serait que bien qu'ils fussent bons amis. Car celui-là est trop sage qui ne s'est jamais mépris. »

Alors Gilles partit et ne s'arrêta pas. Il vint au roi Henri ; il s'agenouilla devant lui et lui dit :

« Noble roi, soyez réjoui. Pèdre a été pris par monseigneur le Bègue au pied de la montagne du châtel. Il vou-

lait, lui cinquième, s'élancer hors de l'enceinte. Or il est pris, gentil roi, attrapé et saisi. Il est enfermé au logis d'Alain de la Iloussaie. Monseigneur le Bègue, qui l'a pris, vous mande que, s'il vous plaît, on l'amènera par devers vous. Si votre plaisance et votre dessein était de vous raccorder avec Pèdre, cela plairait assez bien aux grands et aux petits, car celui qui ne se méprend est par trop subtil. »

Quand le roi l'entendit, le sang lui frémit. Il devêtit tôt son mantel, qui était d'un drap joli fourré d'hermine; il le donna à Gilet et lui dit :

« Ami, pour les bonnes nouvelles dont je suis servi par toi, je te donne ce mantel qui n'est pas mauvais.

— Sire, répondit Gilet, je vous dis cinq cents mercis. »

Il le jeta volontiers à son col.

Or je parlerai d'Henri, qui fut fort réjoui : il monta aussitôt sur un cheval, sans attendre pair ni compagnon, mais il fut suivi de près de maints seigneurs. Henri alla où était Pèdre.

Quand il fut au pavillon, il salua le Bègue et les hauts barons, qui étaient venus là et s'étaient mis en assemblée pour savoir ce qu'on ferait de Pèdre le chétif. Aussitôt que Henri avisa le roi Pèdre, il lui dit :

« Ah ! traître, félon, faux larron, qui m'as tant fait de maux ! Or te vois-je là pris ! »

Et Pèdre lui répondit :

« Tu mens, bâtard, je ne suis pas traître, mais tu l'es, je te le dis, car tu as régné contre moi comme un Antéchrist. »

Quand Henri l'ouït, il se prit de fureur; il voulait frapper Pèdre d'une dague, dans les mains du Bègue, qui lui dit à hauts cris :

« Ah ! roi Henri, ne vous méprenez pas. Pèdre est mon prisonnier, je l'ai pris loyalement : c'est mon loyal prisonnier que je vous conduis. Si vous le tuez dans mes mains, vous en aurez moins d'amis, et qui perd ses amis, je dis qu'il en vaut pis. Je vous rendrai Pèdre, qui est mon prisonnier, par telle condition que vous me veuillez payer rançon tout denier à denier comme un tel prince doit donner et payer.

Et s'il est nul qui dise et veuille témoigner que le roi Pèdre ne soit pas mon loyal prisonnier sans que j'aie pensé trahison, sans que j'aie cherché malice, sans savoir qu'il dût sortir du sentier, mais au contraire que Dieu me fit veiller par droite aventure, s'il en est un qui veuille signifier le contraire, je m'en voudrai purger avec l'acier. »

Mais nul ne s'avança pour l'offenser, au contraire tous l'exaltèrent en honneur.

Le roi Henri parla sans délai et dit :

« Gentil Bègue, je sais bien que vous portez le cœur d'un loyal chevalier. Vous me rendrez Pèdre, je vous en veux prier. Je paierai la rançon à votre gré, telle qu'il appartient à un tel prisonnier. »

Adonc le Bègue dit ces paroles devant la chevalerie :

« Sire Henri, roi d'Espagne, je, Pierre de Vilaines, chevalier de la nation de France, qui suis venu en ces parties pour votre secours, vous fais savoir qu'en remplissant mon devoir et faisant le guet en votre siège, devant le châtel de Montiel, j'ai rencontré le roi Pèdre qui était sorti de nuit du châtel ; je l'ai pris et il est mon prisonnier loyalement. Et je vous jure par ma foi et par mon serment que je ne savais rien de sa venue, mais que j'ai trouvé l'aventure, telle qu'il a plu à Dieu de me l'envoyer. Et je vous dis ces choses parce que certains murmurent que je savais son départ et que je l'ai pris mauvairement en trahison. Mais s'il est en ce monde aucun chevalier qui veuille maintenir que Pèdre ne soit pas loyalement mon prisonnier, je suis prêt à prouver par mon corps le contraire devant vous. »

Le Bègue répéta trois fois ces paroles, auxquelles nul ne fut répondant. Alors il livra le roi Pèdre à Henri, lequel dit à Pèdre :

« Faux traître ! lâche ! je vous ferai écorcher vifs tous les membres.

— Vous mentez, faux bâtard ! » s'écria Pèdre.

Quand Henri s'ouït offenser par Pèdre, il s'en approcha tôt et le paya de trois coups d'une dague qu'il tenait ; il le frappa et déchira au visage. Lorsque Pèdre se sentit ainsi traiter,





IL EMBRASSA HENRI ET LE PRIT A LA LUTTE (CHAP. XLIV)



il embrassa Henri et le prit à la lutte tellement que tous deux allèrent trébucher; Henri le frappait de sa dague, mais il le trouva couvert d'un bon haubert d'acier.

Le roi Pèdre fit de tels efforts, qu'il mit Henri à terre, dessous lui; il le domina fort de ses genoux et pensa lui arracher la dague: s'il eût eu une dague, jamais chirurgien n'eût eu affaire au roi Henri. Pèdre le meurtrier s'efforçait de lui enlever sa dague et se prit à le fouler très fort des genoux.

A cette heure arriva en la tente de messire Alain de la Housaie, Bertrand Du Guesclin, et avec lui Olivier de Mauny, Henri et Alain ses frères, Guillaume Boitel, et des autres assez, qui furent tout émerveillés quand ils aperçurent les deux rois s'entretenir. Il déplut fort à messire Bertrand que le roi Henri fût dessous. Il parla haut et dit :

« Or écoutez. Laissez-vous occire le roi Henri en telle vilainie par un faux traître, renégat et parjure, qui jamais ne fit de bien un jour de sa vie? »

Il dit au bâtard d'Asnières, qui était de ses familiers :

« Allez aider Henri, vous le pouvez bien faire. Prenez-le par la jambe et mettez-le au-dessus<sup>1</sup>. »

Le bâtard le fit sans s'arrêter; il saisit Henri par la jambe; il le tira dessus et dit :

« Levez-vous de là; séparez-vous, vous en avez fait assez. »

Henri était sur Pèdre, ainsi que vous l'entendez; il le frappa de sa dague en plusieurs endroits et le blessa mortellement; lors il se leva sans plus demeurer; il vit Pèdre gisant, qui était blessé à mort. Lors Henri s'écria :

1. La chronique anonyme de Du Guesclin rapporte le fait en termes analogues. Froissart dit que ce fut le vicomte de Rocaberti qui, de son propre mouvement, vint en aide à Henri; une ballade espagnole attribue cette intervention à un page d'Henri. Il est à remarquer que cet acte n'est blâmé nulle part: il ne semble pas que l'on ait outre-passé ainsi l'assistance loyale due à un allié. D'autre part, il ne faut pas perdre de vue qu'il ne s'agit pas ici d'un combat régulier, mais d'une agression inattendue: partant chacun pouvait et devait même intervenir selon ses préférences.

« En avant! seigneurs barons! ne faites pas de retard; or tût décapitez ce mortel traître. »

Aussitôt qu'Henri eut dit : « Décapitez-le », un écuyer, qui avait nom Lucas, vint à Pèdre et lui dit :

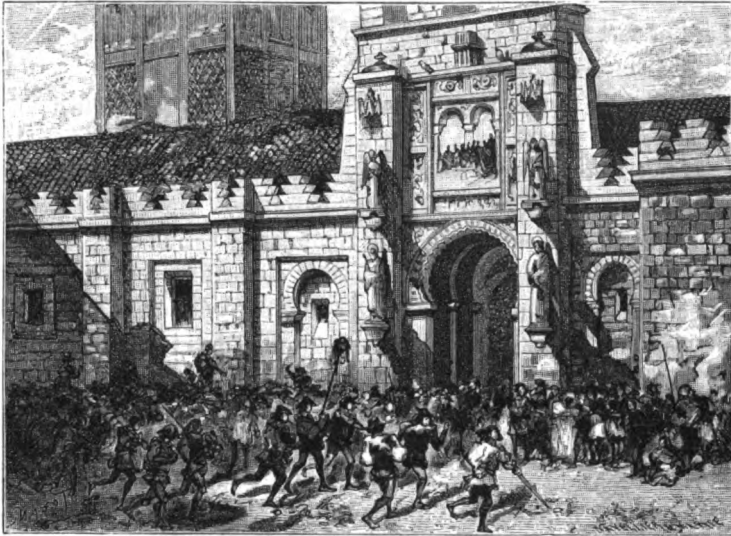
« Faux Judas, tu fis couper la tête à mon père, pour l'amour de ma mère que ton corps convoita; et avec cela tu me déshéritas et me bannis et chassas de ton royaume. Et maintenant par moi tu perdras la tête. S'il plaît au roi Henri, tu ne mourras point par un autre.

— Or tût! dit Henri, devant ceux qui sont ici, coupe-lui le chef. On portera la tête à Séville, afin que ceux de là voient mieux l'état de Pèdre. Tu mettras aussi le corps en un sac; tu le pendras à la tour de Montiel. Il ne sera pas mis en terre sainte : je sais bien que ce fait ne plairait point au Saint-Père, et l'on doit lui obéir en tout. »

L'écuyer dont je parle ne fit pas de retard; il prit un couteau recourbé qui tranchait roidement et coupa le chef de Pèdre devant toute la compagnie. Puis il ficha la tête sur une lance. Elle fut portée promptement devant le pavillon d'Henri et le corps demeura dans la tente. Il fut dévêtu sans retard et l'on jeta sur lui un drap de bougueran.

Quand vint le jour et que le soleil resplendit, ceux du châtel surent tout clairement la prise et aussi la mort du roi Pèdre; ils se rendirent pleinement au roi Henri.

On bouta le roi Pèdre dans un sac et on le pendit à la tour. Puis on eut conseil que le roi Henri dût montrer aux bourgeois de Séville la tête du roi Pedro, pour leur persuader de rentrer dans l'obéissance. Il fut fait assez hâtivement, comme il fut dit.



## CHAPITRE XLV

Comment Tolède fut rendu et comment Bertrand se sépara du bon roi Henri d'Espagne.

Le roi Henri chevaucha droit à Séville et par le conseil de Bertrand il y fit porter la tête de Pèdre.

L'histoire nous apprend que dès que les bourgeois de Séville virent le chef du roi Pèdre, ils se rendirent à Henri; ils le reçurent très honorablement pour seigneur et offrirent amendement de ce qu'ils avaient fait. Le roi Henri leur pardonna toutes leurs offenses.

La tête du roi Pèdre fut portée par toute la cité et aux alentours, puis elle fut mise aux halles. Pèdre était tellement haï par ces gens, que ceux du commun qui virent la tête là présente, la prirent une nuit et la jetèrent en un fleuve qui est là et qui descend dans la mer : ainsi depuis la tête ne fut vue nullement. Quand Henri le sut, il en eut le cœur dolent.

« Ah ! Bertrand, dit-il, il me va malement ! Par cette tête, nous eussions eu Tolède à notre volonté. La maudite

gent ne voudra pas croire que Pèdre soit occis ni mis à fin. »

Bertrand répondit :

« S'ils ne veulent croire notre parole, il nous faudra la prouver par l'acier. »

Lors ils apprêtèrent leur bagage, tous coururent et s'en revinrent au siège devant Tolède. Désormais Henri eut très grand pouvoir. Les Espagnols se rendaient à lui de tous côtés. On lui apportait les clefs des beaux châteaux ; les villes et les cités s'humiliaient devant lui : tous se rendaient à lui, les petits et les grands. Mais Tolède ne voulait pas lui obéir.

Henri retourna au siège. Sa femme au gracieux visage l'honora beaucoup ; ainsi fit l'archevêque, qui se plaignit à lui de la cité de Tolède qui les faisait tant peiner.

Or ils refirent dans le camp toujours comme devant. Bertrand revint dans son pavillon avec son frère Olivier, le Bègue de Vilaines, Olivier de Mauny, Kerlouët, Guillaume Boitel et maints chevaliers français. Ils devisaient ensemble de Tolède, qui luttait ainsi contre le roi Henri.

Ainsi que Bertrand réfléchissait profondément comment la cité serait prise, vint un écuyer que le bon roi de France envoyait à Bertrand Du Guesclin. Il s'agenouilla devant Bertrand et lui dit :

« Que la mère de Dieu veuille reconforter le royaume de France et le roi tout le premier ! Bon besoin en serait, on le voit apparent. Dieu veuille garder Bertrand, le meilleur chevalier, le plus entreprenant, le plus avenant et le plus hardi, et qui a le plus grand renom par tout le monde ! Sire, le noble roi de France vous mande et vous prie, qu'il vous plaise de venir à Paris avec tous les soudoyés qui sont à votre commandement ; et qu'en allant là droit, vous recueillez des gens d'armes de tous les côtés où on les peut trouver. Le roi a besoin de secours et de garant. Les Anglais se sont émus en Guienne, en Poitou, en Boulonnais et à Calais, qui sied sur la mer. Les trêves sont rompues. Les Anglais vont pillant le pays et se fortifient de jour en jour. Robert Knolles, avec de grandes forces, viendra devant Paris : il se vante de cela. Nul ne sait les maux ni le grand désastre qui

sont aujourd'hui au royaume, car les Anglais, dont il y a tant, fortifient les châteaux, villes et cités et courent le pays en avant et en arrière. Homme ni marchand n'ose aller de ville à autre.

— Ainsi, dit Bertrand, par tous les saints d'Orient pourquoi le roi ne rassemble-t-il pas ses gens d'armes et ses nobles communes qui sont si nombreuses, pour recevoir les Anglais qui sont de fols tyrans ?

— Sire, dit l'écuyer, il vous attend. Encore ai-je ouï dire à la cour que vous aurez l'épée à votre commandement et que vous serez connétable de France, car le sire de Fiennes, le sage connétable, devient vieux et infirme et le roi le sermonne de rendre l'épée. Tenez, voici la lettre et le sceau pendant, que le roi vous envoie de France. »

Bertrand reçut la lettre, fit lever l'écuyer et commanda qu'il fût servi à table à discrétion. Il ouvrit la lettre sans tarder et puis la fit lire. Là il en trouva autant que le bon écuyer lui avait dit devant.

« Hé ! Dieu ! dit Bertrand, laissez-moi vivre tant que les portes du jardin, où chacun va pillant, puissent être refermées comme je le désire. »

Bertrand vint à Henri et lui dit les nouvelles du noble roi Charles. Quand Henri les sut, cela ne lui vint pas à gré. Il pria Bertrand de ne pas le quitter, tant qu'il n'aurait la cité de Tolède en sa possession.

« Ah ! sire Bertrand, dit-il, seulement par votre grande renommée et par la confiance que j'ai en vous, j'avais l'espérance de tenir toute l'Espagne avant qu'il fût trois mois ; mais je vois bien par votre départ qu'à peine pourrai-je en conquérir davantage. »

Ainsi disait Henri à messire Bertrand, lequel désirait retourner en France pour obéir au roi Charles.

Il revint à l'écuyer et lui fit de grands dons ; il le chargea d'une lettre et puis le renvoya au roi. Nous laisserons l'écuyer et parlerons de Bertrand, qui avait grand désir de revenir en France.

Il fit assembler en conseil chevaliers, écuyers et maints

barons, pour aviser par quelle voie on pourrait avoir Tolède.

« Seigneurs, dit Bertrand, je sais comment nous ferons : nous leur montrerons la bannière qui fut à Pèdre; nous la traînerons autour de la cité; puis nous ferons semblant de fuir : vous verrez qu'ils accourront impétueusement après nous; s'ils s'en reviennent dedans, nous entrerons avec eux. »

Seigneurs, en ce temps dont je vous parle, il y avait telle famine dans la cité, qu'il n'y avait ni chien ni chat qui y fût demeuré, ni cheval, ni jument : tout y fut dévoré et les gens paissaient l'herbe des fossés. Cela fut dit au roi Henri, qui en eut grand pitié.

Il commanda que la bannière de Pèdre et le maître étendard, qu'il avait conquis, fussent sur l'heure levés devant la cité.

Il fut fait comme il l'avait ordonné, et quand le capitaine eut tout regardé, il s'appuya aux créneaux et appela Henri et l'assura bien contre les traits du dedans. Dès qu'il vit le roi Henri, il lui demanda ce que signifiait qu'on avait ordonné de dresser une bannière peinte, telle que le roi Pèdre en portait au combat.

Lors Henri lui conta la droite vérité : comment l'étendard avait été conquis; comment Pèdre fut pris et eut le chef coupé, et comment à Séville la tête fut portée et jetée dans un fleuve par ceux des communes. Mais le fol capitaine ne le voulait croire. Il répondit :

« L'étendard levé est contrefait. »

Il dit qu'il ne rendrait la cité de Tolède à autre homme qu'au roi Pèdre. Adonc Henri lui dit :

« Capitaine, entendez ce que je conteraï. Je vous jure sur Dieu que, si vous ne voulez rendre, avant quatre jours, la cité de Tolède, je vous jure sur Dieu que vous serez traîné autour des remparts, ainsi que l'on fera pour l'étendard enlevé. Et puis après, vous aurez le chef séparé du corps. »

Le roi Henri a tantôt commandé qu'on traînât la bannière autour de la cité et aussi l'étendard dont je vous ai parlé, et puis qu'ils fussent jetés au milieu des fossés. Ainsi fut-il fait comme il l'avait devisé.



Mais le capitaine n'en tint compte ; il fit le serment qu'avant qu'ils se rendissent à Henri par nulle adversité, de cinq ils mangeraient l'un. Quand Henri et Bertrand eurent écouté ce fait, tous deux furent ébahis de cette barbarie.

« Par ma foi, dit Bertrand, ils sont bien ensorcelés, qu'ils se sont ainsi vantés de se manger l'un l'autre. »

Or nous dit l'histoire par droite vérité, ils tinrent tant la cité en très grande cruauté qu'il en mourut de faim et de lassitude, tant juifs que païens et chrétiens, tant grands que petits, trente mille passés.

Jamais le roi Henri, ni Bertrand Du Guesclin, ni de tous les seigneurs il n'y en eut un seul qui sut aviser quelque tour pour que ceux de là dedans pussent être surpris.

Ils furent deux jours partis de la place, pour donner à entendre qu'ils en avaient fui : mais tout cela n'y valut rien, car ceux du dedans étaient trop bien appris en guerre.

Bertrand vint à Henri ; il lui requit le congé et lui dit :

« Monseigneur, au nom de Jésus-Christ, donnez-moi le congé, je vous l'ai requis. Je veux m'en aller en France, droit à Paris, car j'ai mandé au roi que je serai là vile ; le pays de France est tout plein d'Anglais.

— Ah ! Bertrand, dit Henri, je suis mis à pied, si vous partez d'ici sans avoir Tolède. On vous tient pour si sage et vous êtes si subtil, qu'il n'est forteresse que vous n'ayez prise.

— Sire, répondit Bertrand, je suis tout ébahi. Ce ne sont pas des gens là dedans, ce sont des Antéchrists. Pourtant j'ai songé cette nuit comment on aurait cette cité. Voici l'archevêque, qui est prudent et saint ; qu'il aille en la cité, mais qu'il ait un sauf-conduit. Il prêchera les gens tant qu'il les aura convertis ; il jurera sur ses ordres et mettra la main au cœur que Pedro le félon est occis et qu'on les recevra et prendra à merci. Et s'ils ne veulent croire le gentil archevêque, on donnera sauf-conduit à dix bourgeois importants, qui iront à Séville pour s'enquérir de Pèdre, s'il est mort ou vif. Ces gens croient plus en Pèdre, m'est avis. qu'ils ne font en Jésus. »

Tout ainsi que Bertrand leur conseilla, ce fut fait et achevé par sauf-conduit donné. L'archevêque alla en la puissante cité et tant les prêcha et les sermonna, qu'ils se rendirent tous au riche roi Henri, le corps et l'avoir saufs et tout ce qu'ils avaient vaillant.

Henri y consentit et entra dans la cité. Il les reçut à merci et leur dit en riant que de ce qu'ils avaient fait, il ne leur en saurait plus mauvais gré. Le bon capitaine, qui s'était tant tenu, fut capitaine tout ainsi que devant.

Or le roi Henri était dans Tolède. Il donna assez de joyaux au noble Bertrand. Il envoya au bon roi de France hanaps, coupes et nef<sup>1</sup> de fin or et reluisant, par quatre chevaliers qu'il livra à Bertrand. Il lui dit :

« Bertrand, vous avez le cœur fort vaillant ; par vous et par ces bons Français qui vous accompagnent, je suis à l'honneur, jamais je ne le célerai. Vous retournerez en France, je le vois bien apparent. Mais quand vous me laisserez, s'il plait au roi aimé, le Bègue de Vilaines me demeurera, ainsi que son fils, qui est preux et vaillant, Renaud le Limousin et don Pedro Ferron. Je n'ai pas encore l'Espagne en mon pouvoir ; il y en a bien le tiers où je n'ai encore rien. Si je n'avais trop à faire dans mon pays, par ma foi ! je vous livrerais vingt mille combattants pour mener au bon roi de France. Mais si je puis achever ce que j'entreprends, je mettrai en mer maintes grandes galères, qui grèveront le prince de Galles et tous ses alliés et aideront les Français ; j'en ai grande volonté. Ha ! sire Bertrand comment vous pourrai-je jamais rendre le bien que vous m'avez fait et dont je suis tant tenu à vous ; car si j'ai royaume, seigneuries ou autres biens, c'est par vous ; je puis vous dire, devant toute la chevalerie qui est ici, que sans vous je serais le plus pauvre chevalier qui fût sur la terre ! Et pour toutes rétributions que je vous saurais faire, je prie le benoît Fils de Dieu qu'il vous le veuille rendre, en vous offrant mon corps, mon royaume et

1. Pièces de vaisselle, d'or ou d'argent, où l'on mettait les épices et qui affectaient généralement la forme d'un navire.

mes biens pour vous servir quelque part qu'il vous plaira. Je vous supplie et requiers que le Bègue demeure encore un petit, jusqu'à ce que la guerre ait pris fin. »

Messire Bertrand le demanda ainsi au Bègue qui, fort malgré lui, le fit, car il lui déplaisait beaucoup de laisser la compagnie de messire Bertrand. Ainsi partit Bertrand Du Guesclin en disant au roi Henri :

« Sire, je vous recommande à Jésus, que l'honneur vous croisse par son digne commandement! »

Henri le convoya assez, et puis s'en retourna en Tolède la grande.





## CHAPITRE XLVI

Comment Bertrand envoya son héraut au roi Charles et s'en alla guerroyer en son duché de Molina, et comment le roi Charles le fit quérir cinq fois.

Bertrand se rapprocha de par delà et revint en son duché de Molina, un riche pays. Il conquérât en avant et en arrière avec des gens d'armes. Il envoya vers le roi de France pour s'excuser de ce qu'il ne s'en retournait pas aussitôt, car il y avait plusieurs forts en son vaillant duché, qui ne lui obéissaient en rien, et pour cela Bertrand alla sur eux en conquêtant.

Il appela un héraut, qui avait nom Guillaume et était assez avenant. Il se nommait Guesclin, portant le nom de son maître.

« Guesclin, dit Bertrand, parle-moi, viens avant. Il te convient d'aller en France. Tu m'excuseras au bon roi Charles, si je ne suis allé aussitôt à son commandement. Tu lui livreras cette lettre. Et si tu ne peux parler au roi, tu m'iras saluer Bureau de la Rivière et tu lui bailleras ma lettre, il en vaudra autant ; car qui à vrai dire parle à l'un,

parle à l'autre. Guesclin, tu t'en iras au riche roi Charles et le salueras de ma part. Tu lui diras le jour où tu me laisseras ici; tu ne lui diras mie le jour où j'irai là-bas, il est nommé en la lettre que tu lui bailleras. Il me faudra descendre au pays d'Auvergne et parmi le Berry, où sont les moutons gras; je voudrais rassembler des jeunes hommes et des vieux. Je livrerai combats aux Anglais et conquerrai forteresses et châteaux, sur les terres du prince de Galles, avant que devant Paris je mène mes soldats. Je crois que Robert Knolles ne se moquera pas, s'il est rencontré à pont ou à passage. »

Ainsi le noble Bertrand au visage hardi envoya vers le roi de France, pour s'excuser s'il ne venait mie tôt; l'histoire dit, et je vous le certifie pour vrai, que Charles le bon roi de France l'envoya par cinq fois quérir.

Bertrand ne pouvait pas venir à son vouloir, car souvent il eut affaire contre forte partie. Il y avait au pays, en maint endroit, villes, châteaux, cités et tours antiques, qui gardaient le passage contre le roi Henri et contre ses partisans.

Un jour un chevalier en lequel il y avait beaucoup de courtoisie, vint devant Bertrand. Il avait nom monseigneur de Berguettes. Il venait en ce pays de par le roi de France, pour parler à Bertrand, qui tardait trop.

Le noble sire le salua et Bertrand lui fit honneur et courtoisie; il le reconnut assez et lui dit à joyeuse figure :

« Ah ! sire de Berguettes, Dieu vous donne bonne vie ! quel besoin vous amène en cette contrée ? »

Le chevalier lui répondit :

« Ce n'est pas sans besoin, car, si Jésus n'y pense, le royaume de France sera ravagé. Vingt mille Anglais sont en Picardie; Robert Knolles y est, qui les guide, et Thomas Grandisson, Hugh Calverly, qui fut jadis votre compagnon, Cressoualles, Gilbert Giffart, Richard de Grève, David Hologrene et Thomelin Folifet. Il y a en leur armée dix-sept capitaines. Ils viennent droitement en Champagne et en Brie, et Robert Knolles a juré la Vierge honorée, la puissance de Dieu

et toute la litanie, que cette armée sera logée par-devant Paris et qu'ils requerront bataille au roi de France. D'autre part, en Guienne la guerre est commencée. Le prince de Galles a sur les champs une chevalerie que le duc d'Anjou combat de jour en jour. De tous côtés en France, la guerre est commencée; le pays est gâté et la marchandise aussi et l'Église en est appauvrie. Le roi vous requiert confort et aide et que vous lui fassiez secours avec votre gent hardie. Il vous fera sire de sa connétablie et vous en donnera l'épée, car l'office ne peut être mieux rempli par chevalier qui soit en ce monde mortel.

— Sire, répondit Bertrand, j'ai bien l'intention d'aller vers le roi en brève saison, combien que le roi me congédia jadis et me donna argent et or fin, afin que je menasse avec moi sur le peuple mahométan les grandes compagnies, dont il y avait foison. Il nous bannissait du royaume de France, puisqu'il nous envoyait hors de sa région : il eût bien voulu alors que tous nous fussions pendus. Or Jésus m'a prêté force et pouvoir de servir le roi Henri en telle condition qu'il m'a donné duché et comté. Il ne me serait besoin de plus conquêter, si Henri était en paix dans son royaume. J'ai pris congé de lui par bonne intention d'aller à Paris voir le roi Charles. Mais il me convient d'aller visiter Alain de Beaumont et son frère Jean qui sont de mon sang. Ils sont devant le châtel de Soria, que le bon roi Henri m'a octroyé en don. Il y a là dedans des Espagnols que je n'aime pas et qui ne me veulent rendre la tour ni le donjon; je les irai voir, s'il plaît au roi Jésus : ils me laisseront la tour ou je les ferai mourir brièvement. Puis je rassemblerai des gens d'armes à foison; je m'en irai par le Languedoc voir le duc d'Anjou, qui a besoin de nous, puis j'irai à Paris. Vous partirez d'ici sans retard et vous direz au bon roi que j'ai dévotion de faire son vouloir. »

Le chevalier dit : « A Dieu bénédiction ! »

Le chevalier se sépara de Bertrand, lequel chemina tant qu'il vit Soria, le noble châtel.

Il trouva au siège Jean et Alain de Beaumont, qui étaient

ses cousins germains. Il y avait à ce siège deux mille compagnons de par le roi Henri ; mais ils n'y conquêtèrent le montant d'un denier.

« Seigneurs, leur dit Bertrand, êtes-vous donc des moutons ? Par ma foi ! il y a un mois passé que la ville devrait être en votre pouvoir. »

Jean de Beaumont répondit :

« On ne peut l'avoir. Nous avons fait maints assauts, mais nous avons trouvé ces gens de grande défense. »

Quand Bertrand l'ouït, cela ne lui vint pas à gré.

« Nous aurons ces gens à notre discrétion, dit-il, avant de retourner en France. »

Lors il fit telle ordonnance pour assaillir, qu'on n'ouït jamais parler de pareil assaut. Il y avait au châtel de Soria une forte tour bien ouvrée à mortier. Le roi Henri la donna à Bertrand ; mais ainsi qu'il allait à Tolède aider le roi Henri, les Espagnols vinrent s'établir dans la tour pour grever Bertrand et Henri.

Bertrand les fit tellement attaquer et si fort assaillir de traits et de lances, qu'ils n'osaient regarder du haut du châtel. Mais ils faisaient décharger en bas de grandes pierres et de grands madriers pour empirer nos gens ; ils brisèrent tête et bras à maints soudoyés.

Bertrand s'y comporta noblement, ainsi qu'Alain de Beaumont et le sire de la Houssaie, et Olivier de Mauny. Qui les eût vus approcher les grands murs, se défendre contre les traits avec des fenêtres et des portes, et monter aux échelles comme chats au grenier, les eût prisés à très grande merveille.

« En avant ! dit Bertrand, mes enfants, or pensez de besogner, afin que dans Soria nous puissions nous héberger ; on nous attend en France ; nous irons conforter et aider le bon roi, à qui les Anglais félons font des troubles à tort. Le roi m'a déjà mandé par maints bons chevaliers : c'est honte que je fasse languir le roi après moi. Il me faut entrer en ce châtel cette nuit ; je vous partagerai le butin de céans : il n'y aura si petit valet ou officier qui ne puisse revenir en France

à trois chevaux et se tenir noblement comme un chevalier. »

Ainsi Bertrand voulait encourager ses hommes. Il y eut assaut pesant, au châtel de Soria : jamais en si peu d'heures ne fut si grand assaut. Quand l'un se retirait pour aller se reposer, Bertrand le ramenait.

« En avant ! disait-il ; irez-vous reculant ? Là-haut sont les bons vins que nous boirons. L'argent et l'or fin, le trésor y est grand. Par ma foi ! quoi qu'il y ait, je vous l'abandonne. »

Qui eût vu les soudoyés s'émouvoir, ramper, monter contre ces murs, dresser les échelles et fêrir de la lance, eût pu regarder un merveilleux combat.

Un écuyer breton qui avait nom Bertrand monta tout le premier sur le mur puissant. Bertrand Du Guesclin était son parrain et l'avait levé des fons. Il demanda tantôt le pennon de Bertrand. On le lui bailla ; adonc il l'alla dresser et le mit sur une tour qu'il conquist. Après lui, il en monta deux cents d'un seul tenant, et ils criaient :

« Guesclin ! Notre-Dame ! »

Quand ceux du dedans virent l'accord, ils se mirent à genoux en criant : « Merci ! » Ils ouvrirent les portes et Bertrand entra. Ainsi prit-il tout à son commandement le châtel que le roi Henri lui avait donné.

Or oyez ce dont Bertrand s'alla aviser. Il fit mettre aux fers tous ceux qui tinrent le châtel malgré son mandement et les fit présenter à Burgos, au roi Henri, comme félons qui lui voulaient enlever ce qu'il avait vaillant et que le roi lui avait donné. Quand Henri ouït le fait, il les fit tous pendre.

Ainsi Bertrand eut son châtel comme devant. Il donna congé aux gens d'armes espagnols et leur bailla chevaux, or fin et argent. Il retint avec lui les Bretons et aussi maints Français et s'appréta pour revenir en France.

Il demeura là huit jours en repos ; le neuvième le maréchal d'Audrehem vint à lui. Il salua Bertrand de par le roi de France, comme le plus preux qui fût vivant dans ce siècle. Il lui dit :

« Le bon roi de Paris, à qui toute la France appartient



vous prie par moi très humblement de cœur, que vous veniez à lui pour le réconforter et réjouir ses gens, car les Anglais vont grevant malement le pays.

— C'est vrai, dit Bertrand ; par mon serment ! j'en ai oui nouvelle cinq fois. Vous êtes le cinquième messager que le roi a envoyé. Je suis très dolent de ne pas lui avoir obéi dès le commencement, car voire, je ne vaudrais pas et on ne me doit pas l'honneur que le bon roi me porte ainsi. Mais ma chemise m'est plus proche que ma cotte. J'ai eu beaucoup à faire en Espagne, tant pour aider le roi Henri, que j'aime loyalement, que pour garder la terre dont il me fit présent. Je suis tout ébahi, je ne le céderai pas, que le roi de France ne fasse pas une assemblée de vingt ou trente mille de ses gens, et ne prenne promptement un bon chef pour combattre ses adversaires. »

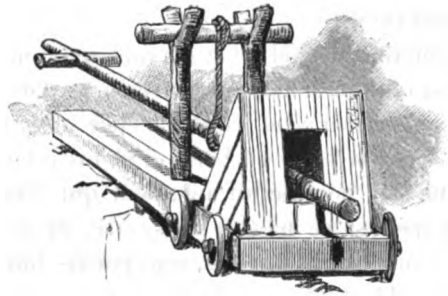
Le maréchal lui dit :

« Le bon roi vous attend. Il n'y a duc ni comte en France qui n'ait désir et volonté de voir votre corps. Le connétable à qui Fiennes appartient veut rendre l'épée au roi : la vicillesse le surprend. Il a dit au bon roi et lui a fait grand serment, qu'il ne sait homme au monde à qui l'on doive faire présent de l'épée si ce n'est à vous, sire. Si vous venez en France, vous aurez tant de gens, que jamais homme n'aura vu un tel rassemblement.

— Voire ! dit Bertrand ; mais qu'on leur baille de l'argent. Qui ne fait paiement ; doit être mal servi. Par ma foi, je veux aller voir le roi Charles et j'irai avec vous pied à pied sans faillir. Tantôt je ferai trousser les bagages, remplir les malles et charger les armures pour le combat, or, argent et bijoux pour soutenir notre état. Je ne voudrais que dormir une nuit en ville et je viendrai au royaume de France. Si le roi me voulait établir connétable et me bailler ses soudoyés pour soutenir la guerre, je leur ferais brièvement servir leur solde. Je sais bien que le roi qui est tant à redouter, assemblera beaucoup de gens, s'il lui vient à plaisir, mais on ne doit priser de telles troupes, si l'on ne leur fait donner suffisamment d'argent ; car les soudoyés veulent tenir leur solde : s'ils ne

sont bien payés, ils ne veulent servir et souvent ils deviennent fort pillards. »

Bertrand porta honneur au maréchal, en ce jour, dans Soria où il avait noble châtel; il lui donna à dîner en lui faisant grand honneur. Ils furent tous deux d'accord de partir sans séjourner et de venir ensemble en France.





## CHAPITRE XLVII

Comment Bertrand rentra en France en guerroyant et comment il conquêta une abbaye. De la venue de Robert Knolles devant Paris et de la retraite qui s'ensuivit.

Bertrand fit assembler son armée sans retard ; il n'avait que cinq cents hommes. Tant allèrent ces gens, au gré du Créateur, que dans le comté de Foix, où il y a maintes tours, ils vinrent vers un midi qu'il faisait grand chaleur.

Ils trouvèrent le bon comte de Foix tout droit à Ventadour ; il menait la guerre contre le comte d'Armagnac, qui requerrait le combat. Quand le bon comte de Foix ouït que Bertrand venait en ses frontières et dedans son domaine, il alla à sa rencontre pour lui faire honneur.

« Bertrand, dit le comte, par mon Sauveur ! je dois bien vous chérir et vous faire haut honneur, car en ce monde corps meilleur n'a de vie. Mais je me plains malement à vous et je fais clameur de votre bon frère Olivier ; il sert le comte d'Armagnac de nuit et de jour et m'a porté dommage et très grand déshonneur.

— Par ma foi ! dit Bertrand, il a fait œuvre de justice, puisqu'il tient le comte à maître et à seigneur ; en gagnant

son argent, il doit faire son labeur ; s'il faisait autrement il serait traître. Gentil comte de Foix, si mon frère germain, que je dois tenir pour cher, s'est voulu allier au comte d'Armagnac, il le doit bien servir, s'il reçoit son loyer. Ainsi ferais-je pour vous, et fût-ce contre mon frère, je vous voudrais garder, puisque je prendrais de vous argent et or fin.

— Bertrand, dit le comte, par Dieu le Justicier, je vous donnerai la charge d'un cheval de somme, d'or fin et d'argent, si vous me voulez ici donner votre foi que vous me voudrez à toujours garder contre tous.

— Et je vous en répondrai, dit Bertrand ; je me veux bien octroyer à ce fait de bon cœur : je porterai, pour vous, les armes contre tous, hormis la fleur de lis que je ne dois pas offenser, car jamais vous ne me verrez armer ni défendre contre les fleurs de lis, mais je les veux au contraire exalter. Je vous ferai apaiser avec le comte d'Armagnac, et si la paix ne se fait pas tout à votre désir, je ferai retirer mon frère devers moi. »

Bertrand partit et pensa à agir ; il ne se voulait retarder jusqu'en Languedoc. Il fit là publier son nom de tous côtés et il assembla maints nobles soudoyés. On pouvait nombrer son armée à mille et cinq cents hommes.

Bertrand prit, en cheminant, villes, châteaux et tours bâties à mortier. Il conquêta sans délai le château et la ville de Brantôme, au trait et à la lance ; il conquist aussi la ville de Saint-Yrieix, qui fut forte et bien close de murailles, et Montpaon, la ville qui est tant à priser ; il conquist Marcevail, un châtel haut et fier.

Là le nom de Bertrand se répandit si bien que de partout on venait lui bailler les clefs. Bertrand les reçut au nom du seigneur droiturier ; puis il garnissait les forts tout à son désir et faisait jurer foi et hommage au roi pour exalter son honneur.

Et tant alla Bertrand, devant et derrière, qu'il trouva un soir le bon duc d'Anjou, qui l'honora et le voulut fêter.

« Ah ! Bertrand, lui dit-il, on vous doit bien louer : nul

ne peut déprécier votre grâce et votre nom, puisque vous avez troublé plus d'Anglais en quinze jours, que je ne pourrais faire en un an tout entier. Bertrand, soyez le bien-venu ; vous arrivez à point, par les saints de là-haut ! pour trouver aventure ; le pays est ému. On dit que j'ai excité la guerre ; mais je dis que je ne l'ai pas fait ; le prince redouté voulait lever ses tributs dessus ma terre ; il ne me prisait deux fétus vaillants ; mais quoi qu'il en soit je n'en souffrirai pas plus. J'ai depuis trois mois conquis plus de soixante forts et vous leur avez fait aussi un fier salut. Je désirerais vous voir rester avec moi. Mais on doit courir au plus grand besoin. Robert Knolles avec bien vingt mille Anglais, ou plus, s'en va devant Paris, désireux de combattre. Déjà ils ont passé la Seine par-dessus Troie : ils seront brièvement devant Paris. Mon frère, le gentil roi de France, vous y attend pour vous livrer l'épée de connétable. Ne le refusez pas, doux ami ; faites le gré de mon frère, je vous jure Jésus que nous serons toujours vos amis. Nous recommandons la France au vrai Dieu de là-haut et après lui à vous, qui êtes vrai bouclier. Jamais après votre mort, tel ne sera vu, car le monde va en empirant du haut en bas. »

Quand Bertrand entendit le bon duc qui parla ainsi, il lui rendit assez grâce de l'honneur qu'il lui faisait ; il lui dit bien qu'il ne valait ni jamais ne vaudrait qu'on pensât tant de bien de lui que la renommée en disait ; mais qu'il avait fait son pouvoir et toujours le ferait.

Bertrand se sépara du noble duc d'Anjou avec mille et cinq cents hommes qu'il amena avec lui, et le maréchal d'Andrehem pour qui il avait beaucoup d'amitié.

Ils allèrent à Périgueux. Le bon comte reçut Bertrand et l'honora fort, non pas le droit comte, mais son frère qui était là. Il mena Bertrand en son châtél. Noble fut le dîner qu'il ordonna en ce lieu. Et après le dîner, chacun alla s'ébattre dessus le haut donjon. Bertrand y monta avec le frère du comte, qui l'accompagna bien, et le bon maréchal d'Andrehem.

Bertrand vit de là une abbaye, où il y avait grande for-

teresse, et aperçut la bannière qui était au clocher; il y avait dessus un léopard d'or fin qui flamboyait.

« Hé ! Dieu ! dit Bertrand, qu'est-ce que je vois là ? avez-vous un Anglais pour si proche voisin ? »

— Oui, dit le sire, mal ait qui les porte ! Il y aura tantôt un an qu'ils ne partirent de là. Je ne puis les avoir ; jamais on ne les aura, car il y a bons vivres, forte place, et gens sachant se bien défendre ; ils l'ont bien montré depuis longtemps. »

Quand Bertrand l'ouït, il regarda assez, puis il jura saint Yves qu'il ne partirait de là qu'il n'eût l'abbaye ; qu'il souperait dedans et remettrait l'abbé et ses moines au cloître.

Bertrand dévala roidement au bas de la tour ; il appela son héraut et lui dit :

« Tôt ! va-t'en partout autour de ces villages ; tu y trouveras mes gens. Dis-leur que je m'en vais assaillir l'abbaye, car je voudrais y remettre l'abbé et le couvent ; j'en bouterai les Anglais dehors très prochainement. »

Il fit sonner sa trompette très haut. Tous ses gens coururent aux armes. Ils prirent parlout à Périgueux les portes, les fenêtres et les échelles et s'en allèrent à l'assaut sans nul délai.

Le bon frère du comte de Périgord était présent, il avait nom Talleyrand. Quand il vit toute l'ordonnance de Bertrand, il alla après lui en beléquipage et fit charrier là trois engins à lancer des pierres, qu'il croyait bien faire dresser à sa volonté. Mais Bertrand lui dit :

« Nous n'en voulons nullement. Avant que vos engins soient dressés, nous boirons là dedans du vin largement. »

Bertrand vint aux barrières pour parlementer et parla longuement au capitaine.

« Capitaine, dit-il, or écoutez ma volonté ; rendez-nous votre fort sans nul délai ; nous remettrons dedans l'abbé et ses moines, qui sont courroucés et dolents à Périgueux. Vous vivez en péché et en excommunication. »

Le capitaine répondit :

« Nous n'en tenons pas compte. Nous serons bien absous à notre commandement : qui donne largement peut aisément obtenir son pardon, car l'homme qui a assez d'argent est bon clerc.

— Capitaine, dit Bertrand, rendez-nous l'abbaye. »

Le capitaine répondit :

« Vous ne l'aurez pas encore. A qui dites-vous donc qu'elle soit baillée ? »

Le noble Bertrand répondit :

« Au roi de France, car je suis au roi, avec toute ma compagnie. On me nomme sans faute Bertrand Du Guesclin. »

Le capitaine lui dit :

« La mère de Dieu vous maudisse ! et qui vous a envoyé en cette contrée ? Vous avez plus de renom qu'homme qui ait vie. Mais vous n'aurez pas pour cela notre demeure. Si vous nous assaillez, vous ferez grande folie ; vous y perdrez assez de vos gens, et vous n'y conquerrerez pas la valeur d'une ortie.

— Capitaine, dit Bertrand, si je vous prends par force, vous perdrez la vie. »

Adonc il fit sonner sa trompette à grand retentissement et sa bonne gent alla commencer l'attaque, tirer, lancer et jeter à la fois, et remplir les fossés de terre et de feuillages. Mainte échelle fut dressée contre le mur. Chacun chargea un bouclier ou une fenêtre pour se garantir des traits et des pierres ; l'un criait, l'autre brayait.

« En avant ! dit Bertrand, ma très noble compagnie ! J'abandonne tout ce qu'il y a dans cette abbaye, chevaux, or, argent et maints draps, coupes, hanaps, joyaux, et le bon vin. Mais mettez tout à mort cette soudoyerie. En avant ! à ces ribauds ! leur puissance est faillie ! Dieu le veut ! ils y laisseront tous la vie ! »

Talleyrand vit Bertrand qui s'écriait ainsi et qui montait là-haut, sur l'échelle dressée : il fit signe de sa main, voyant la compagnie, et dit au maréchal d'Audreheim :

« Et quel homme est ceci ? par la Vierge honorée, il n'a pas son pareil en tout le monde. Si un tel était roi et en terre de Syrie et de Jérusalem, il mettrait à bas toute la

païennerie ; la loi de Jésus-Christ en serait exaltée. Dieu le fils lui donne bonne vie, car la France serait anéantie de sa mort. »

Bertrand monte à l'échelle, un bouclier sur lui ; en une autre échelle fut Olivier de Mauny, et d'autre part Alain son frère. Alain de Beaumont et Jean de Beaumont, Savary et Faucon ; le gentil maréchal d'Audrehem y frappait ainsi que Talleyrand, qui criait :

« Périgord ! sire Dieu ! aidez-nous aujourd'hui, afin que nous puissions dénicher ces mauvais voisins qui nous ont dérobés et qui ont vexé le pays. »

Les Français montèrent ; chacun jetait son cri ; les Anglais faisaient choir sur eux barreaux de fer rouge, traverses de bois, chaux vive et maints tonneaux remplis. Jamais homme n'ouït parler de tel assaut.

Mais de toute leur défense rien ne valut à ceux du dedans, car Bertrand entra et ses hommes avec lui.

Lors Bertrand fêrit le capitaine d'une hache et le pourfendit jusqu'aux dents. Quand les Anglais l'eurent vu, ils se rendirent à Bertrand. L'abbaye s'emplit bientôt des nôtres de tous côtés. Bertrand et les seigneurs en prirent à merci, et ceux qui furent morts furent ensevelis.

L'abbé et le couvent furent rétablis là. Chacun partit sans noise et sans débats. Ce soir Bertrand soupa à l'abbaye avec Talleyrand, le frère du bon comte, le gentil maréchal d'Audrehem, Olivier, Alain et Henri de Mauny, Alain et Jean de Beaumont. Puis cette nuit ils dormirent à Périgueux.

Ils se rafraîchirent là seulement deux jours. Quand vint le tiers jour, Bertrand envoya le gentil maréchal devant, pour porter au roi nouvelles, et lui dire que brièvement et tôt il le suivrait.

Mais il laissa ses gens dans ce pays, dans les forts qu'ils avaient conquis et qu'il avait bien garnis de vivres et de munitions.

Il dit qu'il changerait son bon habit de telle sorte qu'il ne serait reconnu ni aperçu des Anglais. Ainsi le dit Bertrand et il le fit ainsi ; quand il vint dans Paris, lui sixième, sans plus,



il y entra en secret, très simplement vêtu d'une cotte grise. Avec sa hardiesse, Bertrand était fort subtil.

Le gentil maréchal ne se retarda pas ; il se sépara de Bertrand et prit congé. Il alla droit à Paris ; il fit tant par ses journées qu'il se lança dans la ville. Il trouva le gentil roi droit à Saint-Pol. Il lui dit que Bertrand approchait de là et qu'il viendrait brièvement à pied ou à cheval. Il reparla beaucoup de sa grande prouesse et le soutint fort par-devers le roi.

« Hé ! Dieu ! dit le roi, je l'ai bien désiré. Voire ! Robert Knolles est maintenant logé avec ses Anglais dedans le Gâtinais. Ils viennent en bon ordre ; ils seront à Saint-Marcel avant que deux jours soient passés.

Ce que le roi dit, il ne l'avait point rêvé. Les Anglais équipés vinrent devant Paris, boutant le feu partout, dont c'était grand'pitié.

Il y avait à Paris des gens d'armes à cheval et à pied ; il y avait comtes et ducs, maints chevaliers prisés, qui avaient grand'volonté de sortir sur les champs. Mais ils n'en eurent pas congé du bon roi Charles. Le commun en était presque tout enragé et les gens d'armes aussi n'en furent pas joyeux. Ils fussent sortis plus volontiers qu'ils n'eussent mangé : s'ils n'eussent pas combattu, du moins eussent-ils pillé.

Ainsi Robert Knolles se tenait devant Paris, et sermonnait les Anglais de mal faire : l'un tuait un prêtre, l'étole au col, un autre désolait un monastère, un troisième affolait un prud'homme par les tourments ; plusieurs se mettaient ensemble pour mal faire. Mais que Dieu sauve Bertrand, il leur eût mieux valu être tous à la danse.

Or, les Anglais devant Paris étaient tous d'accord de livrer le combat et demandaient bataille. Mais le bon roi Charles, qui régnait sagement, n'avait pas conseil de faire sortir ses gens. Il y eut maints Français qui en furent dolents, car il y avait dans Paris des gens d'armes grandement, comtes, ducs, chevaliers en noble équipement. Mais ils n'osaient sortir, le roi le leur défendait, car les Anglais étaient forts : ils étaient largement vingt mille combattants.

Ils furent ainsi cinq jours en belle ordonnance, attendant s'ils auraient bataille.

Il y eut là un Anglais qui eut beaucoup de hardiesse. Il voua à Jésus qu'il irait fêrir de la lance aventureusement à la porte ou aux barrières de Paris. Il se fit armer, puis monta un cheval excellent, il prit la lance au poing, pendit l'écu au col, et abattit la visière du bassin, puis il piqua le cheval. Il s'en alla courant hardiment vers Paris. Les Anglais le recommandèrent à Dieu et prièrent qu'il pût revenir sauf. Mais Dieu n'entendit pas cette prière, car l'Anglais mourut, vous ouïrez bien comment.

Thomas Grandisson l'avait fait chevalier. Aussitôt que l'Anglais dont nous parlons eut reçu l'accolade et le don de l'honneur, il fit le vœu que nous avons dit. Il s'en alla voir Saint-Marcel en piquant de l'éperon; il avait un écuyer qui avait juré qu'il irait avec son maître, pour voir sa façon.

Quand l'Anglais approcha de la porte et du pont, les Français dont il y avait foison le virent bien. Monseigneur de Hangest y était armé de toutes armes. Il appela son écuyer et lui dit à haute voix :

« Or tôt, viens me lacer mon bassin, baille-moi l'écu et la lance; je vois venir un Anglais droit ici. Ce serait honte pour nous, si dessus ce sable il ne trouvait qui joulât un coup avec lui. »

Il fut armé à sa volonté; il tint la lance au poing, il eut l'écu au cou. Il s'en alla contre l'Anglais à coups d'éperon et l'Anglais contre lui. A l'approche, ils se fêrirent de telle impétuosité que chacun fit alors maints tronçons de sa lance. Le sire de Hangest s'y prouva comme prud'homme. Il mit la main à l'épée et la tira vivement, mais son cheval s'épaula; il convint qu'il chût sur le sable. Quand le cheval tombe, on doit excuser par raison celui qui est dessus.

Dès que l'Anglais vit choir le chevalier, il prit le plus maître tronçon de sa lance pour l'occire et tuer. Il le sermonnait fort de se mettre à rançon et lui eût fait ennui et inquiétude, lorsque quatre bons compagnons des gardes de la porte vinrent à lui.

Ils assaillirent l'Anglais, ils lui donnèrent tant de coups, qu'il ne sentit plus que du mal. Ils l'abattirent et le tirèrent sur le sable. L'écuyer cria à son maître :

« Défendez-vous, seigneur, je vais quérir secours à Thomas Grandisson. »

Il se prit à éperonner et montra les talons.

Or le chevalier était abattu sur la terre; il fut tellement frappé par les quatre chevaliers qu'il fut occis.

Son cheval s'enfuit par-dessus le talus; il était tout noir, fort grand et corsé. Là vint un chevalier qui était preux et membré, il tenait les rentes et tailles de Renneval : il saisit le bon cheval, et l'écuyer anglais, qui s'était tiré de là, fut tellement suivi, qu'à la fin il fut mis à bas.

Le fait fut rapporté à Thomas Grandisson et à Knolles aussi, qui était fort de ses amis. Ils en furent troublés, dolents et irrités. Il y eut plusieurs Anglais qui, si on les eût crus, fussent venus devant Paris pour donner assaut. Mais il y en avait plusieurs qui s'y refusaient, car il y avait à Paris huit comtes, deux ducs et foison de gens d'élite en armes.

Sachez que le duc d'Orléans, qui fut oncle du roi, y fut et aussi le comte de Sancerre, celui de Narbonne, le comte de Dammartin, le comte de Joigny, le comte de Tancarville, le comte de Porcien, les comtes de Saint-Pol et de Braines, Jean de Vienne, le sire de Sempy, Gaucher de Châtillon, Robert d'Estourmel et plusieurs autres chevaliers et écuyers.

Il y eut à Paris, à ce que j'ai ouï dire, dix mille soudoyés, sans les bourgeois gentils. En un jour soixante mille hommes bien armés en fussent sortis, la ville gardée contre tout ennemi. Mais il ne plaisait au roi, qui défendit fort que nul n'allât sur le champ au matin ni à vêpres, pour livrer bataille : car le roi attendait que messire Bertrand Du Guesclin fût venu devant lui.

Tant alla la chose, comme je l'entendis, que les Anglais furent cinq jours et presque le demi, logés devant Paris et empressés de mal faire, tant, qu'ils se trouvèrent dégarnis de vivres, car le pays était pillé et dévasté.

Ils eurent conseil qu'ils repartiraient ; ils s'accordèrent

tous à déloger de là ; car avant que la famine les surprit, nos gens d'armes les châtiaient de telle façon qu'ils ne pouvaient s'épandre par le pays que tôt ils ne fussent pris, attrapés et saisis.

Si je voulais vous raconter comment les Anglais partirent et allèrent leur chemin et comment ils emmenèrent avec eux belle proie, tant de bons prisonniers, à qui il ennuyait ferme, que de bijoux aussi, je sais bien de certain que je vous tiendrais trop longtemps. Mais je dirai volontiers comment le brave Bertrand vint au pays de France. Il ennuyait fort au roi de France de ce qu'il tardait tant. Mais brièvement on le verra dans la maison.

Knolles s'en allait son chemin. Monseigneur Thomas Grandisson le convoyait. Hugh Calverly, qui n'eut pas joie au cœur, dit à Robert Knolles :

« Par tous les saints que l'on prie ! j'ai si grand deuil au cœur que peu s'en faut que je ne me noie ; je n'ai point le cœur joyeux quand nous n'avons pas bataille. Je ne prise un denier tous les barons de France. Si Bertrand Du Guesclin, qui fut jadis mon compagnon avec le roi Henri en Espagne, était avec le roi de France et qu'il lui eût dit : « Bertrand, je vous octroie mes gens et mon pouvoir, payant de ma monnaie : faites tant que je ne revoie jamais d'Anglais, » tôt nous nous fussions combattus en chemin ou en champ. »

Thomas Grandisson dit :

« J'ai faim de le voir ; je le verrais volontiers à cause de son grand renom ; il n'y a pas trois jours, qu'en mon sommeil je rêvais qu'un aigle m'assailait et que je me défendais ; mais toute ma force, ni la gent que je menais ne purent valoir un denier pour moi ; toujours je fuyais cet aigle ; je fus pris de si près, à côté d'une saulaie, qu'il me convint de choir. Qu'en dirai-je ? je vis que j'étais tout accouvert de ses ailes et il me voulait becqueter aux yeux : il me les eût crevés ; mais je me rendis à lui. Je ne sais qu'en dire, tout le cœur m'en effraye. »

Robert Knolles dit :

« Si j'avais ainsi rêvé, je m'en irais voir là où Bertrand

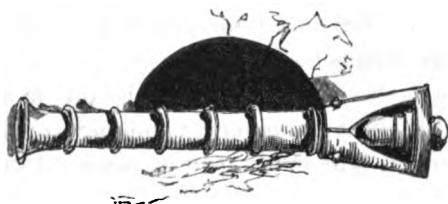
serait. Je me rendrais à lui, sans livrer bataille : c'est l'aigle qui fera crier Montjoie ! en France. »

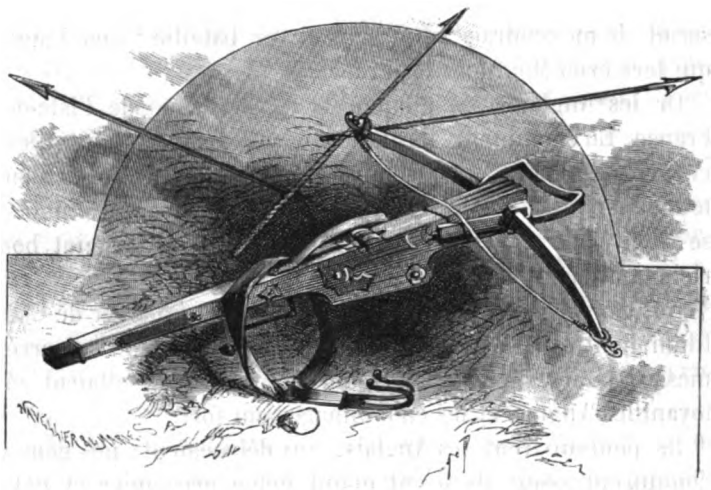
Or les Anglais s'en allaient et s'éloignaient de l'Isle-de-France. En cheminant, ils dévastaient le pays, brûlant villes, châteaux et maintes maisons puissantes. A dix lieues alentour, chacun les fuyait : celui qui tombait dans leurs mains, se tenait pour malchanceux. Ils mirent à pauvreté maint bon riche marchand.

Nos gens d'armes sortirent de Paris avec Gaucher de Châtillon, maître des arbalétriers de France, le comte de Sancerre, messire Louis, son père et grande chevalerie. Ils allaient côtoyant les Anglais et les endommageaient fort.

Ils poursuivirent les Anglais, qui délogeaient ; nos gens y conquièrent assez ; ils firent maint noble prisonnier et délivrèrent maints prisonniers français ; ils enlevèrent la proie et le bétail aux Anglais ; quand ils voulaient s'épandre, il leur convenait de se rassembler ou de mourir en champ.

Tant allèrent les Anglais, à peine et à malheur, à malaise endurent, qu'ils traversèrent la rivière de la Loire, vers la cité du Mans. Ils se retirèrent là.





## CHAPITRE XLVIII

Comment Bertrand fut fait connétable ; comment il fit venir sa femme à Caen et vendit sa vaisselle pour soudoyer des gens d'armes au roi. Comment il prit congé de madame Tiphaine sa femme.

Or il est temps qu'on vous parle du noble Bertrand Du Guesclin, qui par grand'malice alla tant cheminant lui cinquième sans plus, comme dit l'histoire. Il fut conseillé au bon roi qu'il envoyât tôt, à la rencontre de Bertrand, Bureau de la Rivière son chambellan.

Bureau de la Rivière s'en alla au-devant de Bertrand, et aussitôt qu'il le vit, il lui montra bonne figure ; il lui jeta ses deux bras au col, puis le prit par la main : il savait bien la manière de le bien honorer. Bertrand alla avec lui sans se faire prier.

Ils vinrent au palais de Saint-Pol, le bon manoir de pierres ; ils trouvèrent là le roi scéant sur sa chaise, qui lors caressait une blanche levrette.

Sitôt qu'il vit Bertrand, il se leva de très joyeuse façon ; il le prit par la main et lui dit :

« Par saint Pierre ! soyez le bien-venu en ma cité. Vous avez trop demeuré en Espagne. Il vous conviendra de garder la frontière de France et de visiter les Anglais, qui ont fait lever la poussière devant Paris et qui vont par notre royaume, portant leur bannière levée. Ils ont bouté le feu partout ; on pouvait en voir la fumée de Sainte-Geneviève.

— Sire, dit Bertrand, n'est-ce pas la coutume ? Là où il n'y a point de chat, la souris se tient fière. »

Bertrand Du Guesclin s'agenouilla, mais le roi l'alla tôt relever par la main.

« Bertrand, dit le roi, certes vous m'êtes cher. Je vous ai fait envoyer maints nobles messagers. Or vous êtes venu : j'en dois rendre grâce à Dieu. Mais je ne donnerais un denier de votre venue, si vous ne vous vouliez obliger à tout mon vouloir et ne prendre aucun office si je ne vous le veux bailler. Il n'y a pas de plus heureux chevalier que vous au monde, ni de plus hardi à commencer le combat, ni qui veuille en rien moins épargner son corps. Et pour ce je vous voudrais bailler un office tel que votre corps en serait exalté en honneur. Vous serez connétable, et je vous donnerai l'épée pour garder et accroître notre royaume.

— Sire, dit Bertrand, le bon sire de Fiennes n'est-il pas connétable pour soutenir et réclamer votre droit.

— Bertrand, répondit le roi, le bon sire de Fiennes, qui est bon chevalier, et qui nous a servi sans point varier, est désormais trop vieil homme pour livrer combat, pour suivre les routes et veiller toutes les nuits. Il a rendu l'épée et veut y renoncer.

— Sire, dit Bertrand, je vous veux conseiller. Vous ferez assembler, demain au jour, ducs, comtes, chevaliers et votre conseil entier, et aussi maints bourgeois de Paris. Veuillez leur expliquer votre volonté, et s'ils sont d'accord de suivre votre avis, je suis prêt à faire votre vouloir. Mais on ne doit en telle chose décider sans conseil. »

Adonc le roi lui alla jeter ses bras autour du col. Le souper fut tout prêt ; ils s'assirent au manger. Le roi honora fort Bertrand et fit tendre et bien appareiller une chambre où Ber-

trand alla loger la nuit. La chambre fut tendue de drap à fleurs de lis ouvrées en or fin ; le roi la fit apprêter ainsi que pour son propre corps. Il voulut que Bertrand couchât et dormît la nuit en cette chambre jusqu'à ce qu'il fit clair le lendemain.

Le bon roi gentil ouït la messe au monastère, puis manda en son conseil, sans vouloir de retard, ducs, comtes, chevaliers, écuyers et bourgeois. Il y eut beaucoup de bourgeois, le Prévôt de Paris et le Prévôt des marchands aussi ; tant de monde y alla, que je ne saurais le compter. Adonc le roi parla et dit maintes choses qui furent à priser.

« Seigneurs, dit-il, vous êtes ici assemblés à mon commandement. Vrai est que notre royaume a été fort grevé, aujourd'hui et autrefois, à tort et sans raison par les Anglais redoutés. J'ai eu beaucoup à faire depuis que je suis né. Ceux qui eussent dû garder mes héritages et qui m'avaient juré foi et loyauté, m'ont failli au besoin et m'ont tourné le dos. Je ne suis qu'un homme, vous le savez assez ; il n'y a force en moi hors ce que vous m'en donnez. Si j'étais resté seul en mon royaume et que j'eusse tout l'argent qui jamais fut frappé, tout cela ne me vaudrait le montant de deux dés : qui n'est aimé, n'est pas seigneur de son pays. Et pour ce je veux bien accomplir votre gré et faire le profit de notre royaume. Pour que nos ennemis puissent être grevés, je veux qu'au gré de chacun soit fait et ordonné un gentil connétable dont nous serons gardés. Le bon sire de Fiennes, connétable nommé, qui est du sang royal et né de haut lieu, devient faible et vieux ; il s'est excusé à nous et a rendu l'épée devant tous nos barons ; il m'a juré sur Dieu qu'il ne sait au monde nul si endurci, à qui l'épée soit mieux séante en vérité qu'à Bertrand Du Guesclin, qui est mandé par nous, si ce vous semble bien qu'il en soit ainsi. Dites-nous votre plaisir et votre volonté. »

Il n'y eut là chevalier, comte ni pair, écuyer ni bourgeois qui ne s'écriât :

« A Bertrand ! à Bertrand ! livrez-lui l'épée ! Voire ! s'il est connétable, les Anglais seront grevés. »



Quand le roi Charles eut ouï ses bonnes gens, il leur dit hautement :

« Le bruit soit fini ! Combien qu'à votre gré, la chose soit bâtie et que j'ai demandé conseil cette fois, que ce soit sans préjudice de l'avenir. Oyez ce que je vous dis ; car je puis à ma volonté faire un connétable du moindre chevalier de ma cour ; mais je voulais, je ne le cèlerai pas, faire le gré de mes gens, au profit du royaume que j'ai en ma garde. »

Tout homme s'accorda à ce que dit le roi.

« Or çà, dit le roi, Bertrand, je vous en prie, recevez l'office de la connétablie ! Par cette épée-ci, à la pointe aiguisée, je mets en votre main toute ma seigneurie, tous mes gens d'armes et toute ma maison, pour mener tout partout à votre commandement. Mettez peine à ce que la France soit tantôt réjouie, elle qui a souvent été blessée par les Anglais.

— Ah ! sire, répondit Bertrand, vous m'offrez courtoisie. L'office est bel et bon, je ne le refuserai pas. Puisque Jésus-Christ m'a envoyé cet honneur, si je le refusais, je ferais folie. Mais je vous requiers, par votre courtoisie, un don qui n'est pas trop grand ; je vous affirme que votre honneur n'en sera jamais amoindri. Si vous me refusez ce don, Dieu me maudisse, si je ne renonce à cet office-ci. »

Le noble roi dit :

« Bertrand, je vous en prie, dites quel don vous voulez, je ne le refuserai pas ; mais ne me demandez pas ma couronne ni ma noble moitié, que je tiens à amie.

— Nenni, dit Bertrand, par Dieu, j'ai d'une femme assez et trop de la moitié. Sire, je vous dirai ceci : Je vais prendre l'office de la connétablie par telle condition que je dirai maintenant : Sire roi, je sais bien que par envie ou flatterie qui règnent à la cour, les princes ont eu en tout temps mauvais vouloir contre leurs sujets ; et pour ce je vous veux requérir que si nul homme vous médit de ma personne en arrière de moi, vous ne le veuillez croire et que pis ne m'en arrivera, jusqu'à tant qu'il vous en aura dit autant en ma présence. »

Le noble roi dit :

« Je le veux accorder.

Sire, dit Bertrand, je ne demande pas autre chose. »

Le roi prit l'épée en sa main droite toute nue et messire Bertrand s'agenouilla devant lui; il reçut l'épée, chacun étant présent, et il baisa sur la bouche le riche roi. Ainsi fut connétable Bertrand dont je vous parle. Les gens d'armes allèrent à lui, présentèrent corps et cœurs; et Bertrand les reçut doucement.

Bertrand ne se reposa pas longuement là; mais il jura Dieu qu'il poursuivrait les Anglais et les combattrait avant long terme passé.

Il vint demander de l'argent au roi, qui lui fit livrer en or fin reluisant la paie de mille cinq cents hommes, pour deux mois seulement. Quand le noble Bertrand vit si peu d'argent, il dit au roi :

« Gentil roi, par mon jugement, je ne vois pas ici de quoi faire de prouesse : avec mille cinq cents hommes, que vous me payez, on n'en peut combattre vingt mille. Allez rompre ces coffres où il y a tant d'argent : prince avare ne conquiert jamais d'honneur. Sire roi, je vous le dis sans détour, jamais ne sera bien servi, qui ne donnera bon loyer.

— Bertrand, répondit le roi, vous irez chasser nos félons ennemis et les côtoierez de près, sans combattre en pleins champs, et sans les défier, tant que vous n'aurez assemblé maints nobles soudoyés. »

Bertrand dit :

« Je fais vœu à Dieu le Justicier, si je les puis trouver en sentier ou en route, de me bouter parmi eux, comme loup en bergerie. Et fussent-ils vingt contre un, je n'en tiendrais compte un denier. On me devrait faire grand reproche, si je voyais devant moi venir vos ennemis et si je parlais sans les combattre, moi qui suis chef de vos guerres. Je vous recommande à Dieu. J'irai m'héberger à Caen en Normandie. Là, je ferai ma convocation pour combattre les Anglais. Je donnerai bonne solde à tous ceux qui viendront; j'aurai brièvement belle armée à commander, trois à quatre mille hommes pour le moins. Or, ce sera grand mal si l'on ne peut les payer; on a appris les gens d'armes à piller en les payant mal et en



**BERTRAND FAIT CONNÉTABLE (CHAP. XLVIII)**



laissant les convois s'arriérer. Si vous n'avez argent et or fin en votre trésor, empruntez à vos gens. Vous n'avez officier qui ne puisse financer, je crois, un demi-setier d'or fin. Aussi bien, si je savais jouer d'aucun tour, comme Basin et Maugis le Guerrier<sup>1</sup>, j'irais visiter ces chaperons fourrés ; je saurais assez tôt ce qu'il y a en leurs coffres ; vous devriez emprunter sans tarder à de telles gens, car ils gagnent l'argent à tort et légèrement. »

Bertrand n'en put avoir autre chose ; il s'en alla fort dolent, mais il ne s'arrêta pas, il prit congé du bon roi et partit de Paris. Il mena avec lui fort noble compagnie.

Il annonça sa convocation à Caen en Normandie. De tous côtés les gens d'armes vinrent où il était ; à cause de son renom, chacun le désirait ; tel ne l'avait jamais vu, qui en contait grand bien.

Bertrand alla tant et exploita si bien, qu'il vint à Caen, où on le fêta. Les gens d'armes y venaient de tous côtés ; il prit mille cinq cents hommes pour l'argent du roi ; mais il en trouva plus de trois milliers ; il les retint et n'en refusa aucun. Quand l'argent lui manqua, voyez ce dont il s'avisa.

Il manda secrètement à sa femme qu'elle le vint voir le plus tôt qu'elle pourrait et le plus honnêtement qu'elle saurait faire et d'amener là toute sa vaisselle et ses bijoux, pour ce, dit-il, qu'il voulait tenir cour plénière. La dame ne sut mie à quoi Bertrand pensa. Il songeait à prêter au roi tout ce qu'il avait, et la dame croyait que Bertrand, qui l'aimait, la désirait avoir pour bailler des fêtes.

Or, Bertrand manda ainsi sa femme à Caen. Elle était fort gracieuse, sage et bien parlante ; elle était fort profondément versée en science ; elle était aussi née et extraite de haut lieu ; elle fut de Ragueneil, en la vaste Bretagne. Jadis maints barons l'avait demandée pour femme, mais elle aima Bertrand pour sa grande renommée. Elle savait bien toute la destinée de Bertrand, elle se connaissait en art<sup>2</sup>, car elle était femme lettrée.

1. Personnages de roman.

2. En astronomie et en sciences occultes.

La dame avait vif désir de voir son seigneur ; elle vint à Caen à brief terme en grand équipage.

Elle se présenta à Bertrand, et quand il la vit, il l'accola étroitement. Ils allèrent dans une salle bien garnie. Là, Bertrand donna à diner en cette journée aux barons et chevaliers ; l'assemblée était grande. La vaisselle de Bertrand fut montrée sur la table.

Il y eut là maints chevaliers de grande renommée, le gentil maréchal d'Audrehem, monseigneur Jean de Vienne, qui depuis fut amiral ; Olivier de Clisson, qui fut connétable de France, après la mort de Bertrand ; Alain de Beaumont, qui aima fort la mêlée, et son frère Jean ; Olivier Du Guesclin, qui fut frère de Bertrand ; le comte du Perche et celui d'Alençon, Pierre d'Estrées, et d'autres barons dont je ne parle pas.

Le diner fut noble. Bertrand tint cour plénière de telle façon que chacun de ceux qui étaient là disait en sa pensée que jamais à la cour d'un roi, tant eût-il de renommée, on ne vit faire chose mieux ordonnée, ni servir à la volée tant d'étranges mets. La vaisselle de Bertrand fut là fort regardée ; car elle était très richement ouvree, et c'était merveille de la voir. Il l'avait gagnée en Espagne.

Olivier de Clisson parla sans retard. Il était devenu Français cette année<sup>1</sup>. Il greva fort les Anglais au fer et à l'épée et en mit tant à mort sans accorder de rançon, que ces gens effrayés l'appelaient : « Le boucher de Clisson. »

« Sire Bertrand, dit-il, ne me cachez rien sur ces gens qui sont arrivés par deçà. Trois mille soudoyés et plus, selon ma pensée, vous sont venus servir en ce pays, pour aller sur les Anglais à bannière levée, et le roi de France ne compta monnaie que pour mille cinq cents. Vous ne pouvez retenir tant de gens à la solde. Et s'ils sont refusés, je crains qu'ils n'ailent avec les Anglais, qui en lèveront une grande compagnie. Regardez ce que vous avez à faire.

— Sire, répondit Bertrand, vrai est que je n'ai eu denier

1. C'est-à-dire qu'il avait quitté le service du duc de Bretagne pour entrer à celui du roi de France.

du roi que pour mille cinq cents hommes, mais s'il en venait ici dix fois autant, tant que ma vaisselle et les joyaux de ma femme dureront, jamais homme ne sera refusé, car par de tels refus sont venues les pilleries des Grandes Compagnies en France. Par la Vierge honorée, tous seront retenus à gages et à solde; j'aurai assez d'argent et de monnaie d'or : ne voyez-vous pas la vaisselle dont la salle est remplie ? par ma foi, je ne l'ai fiancée, ni épousée, je puis bien m'en séparer tout à ma volonté. Je puis bien l'employer pour servir le roi : il me la rendra une autre fois. Je la lui prêterai jusqu'à une journée où les Anglais paieront, tout ainsi qu'en l'an passé. »

Nul homme ne vit plus grand diner. Bertrand était très sage et savait bien faire les honneurs ; sa femme, qui était dame de grande valeur, y fut fort honorée.

Quand vint le troisième jour, il engagea, vendit et livra toute sa vaisselle, de telle façon qu'il retint et paya sans erreur tous les chevaliers et soudoyés, trois mille combattants dont il fut chef.

Il y en avait assez qui avaient peu d'équipement ; Bertrand les fournit d'armes et de harnais. Il fit charger des vivres et des provisions et signifia que chacun vint à lui et sans retard, droit au châtel de Vire, où il y avait une belle tour. Là, il voulait ordonner son armée en telle manière, qu'il pût approcher l'élite des Anglais, qui avaient pris séjour autour de Pontvalain.

Il fit commandement à ses gens de se tenir bien apprêtés, pour se défendre si besoin en était ; il leur dit qu'assez prochainement il leur ferait servir leur solde. Lors vous eussiez vu apprêter les hauberts, réclaircir les bassinets, refourbir les épées dont l'acier resplendissait, ajuster les fers de lances et refferer les chevaux. Chacun en son endroit se pourvoyait sûrement ; l'un disait à l'autre :

« Vive ce Bertrand ! vive qui commande ainsi ! Il ne nous laissera pas vaguer ici longtemps et n'attendra pas que les Anglais nous viennent quérir, ni assiéger. Mais il ira sur eux bien et hardiment. A tel homme, l'on doit donner or et argent et

bailler soudoyés à son commandement, et lui livrer l'épée qui appartient au connétable.

— C'est vrai, disait l'autre, nous serons tous riches assez prochainement. »

Or, je parlerai de Bertrand. Quand lui et les seigneurs furent prêts, il demanda congé à sa femme.

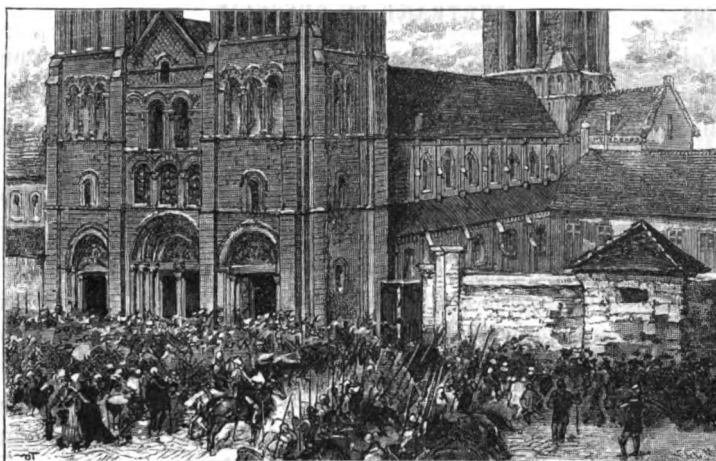
« Dame, lui dit Bertrand, vous demeurerez ici en sûreté, ou si mieux vous aimez, à la Roche-Derrien ; vous y pouvez très bien aller à votre volonté, car le duc de Bretagne m'en fit jadis présent. Veuillez prier pour moi le Dieu de Paradis, qu'il me ramène en joie de cette chasse à l'Anglais. Mais je ne retournerai en ce lieu, que je n'aie eu combat et bataille contre le connétable d'Angleterre, ou le sien lieutenant qui a tant de hardiesse : c'est Thomas Grandisson que ses gens le nomment, et aussi contre Hugh Calverly, Cressoualle et Knolles, que l'orgueil domine tellement qu'il ne prise pas les Français tant seulement un denier.

-- Sire, répondit la dame, je prie Dieu qu'il vous garde de mort et de prison. Souvenez-vous des jours qui peuvent être périlleux<sup>1</sup>. Devant Najara, vous faillites à mon commandement ; si vous eussiez cru mon enseignement, jamais vous n'eussiez perdu un combat.

— Dame, dit Bertrand, je le sais certainement : qui ne croit sa femme, parfois s'en repent. »

1. Une des plus niaises superstitions du temps. Les calendriers de l'époque sont criblés de croix indiquant des heures et des jours où l'on ne pouvait rien entreprendre sans péril. Nous en avons donné un tableau dans la *Revue archéologique* du mois de février 1862.





## CHAPITRE XLIX

Comment Thomas Grandisson dépêcha un héraut à Bertrand pour lui demander la bataille; comment le héraut fut si bien fêté qu'il s'enivra et dut s'aller coucher, et comment Bertrand se mit en route, malgré l'orage, pour surprendre les Anglais.

Messire Bertrand fit sa revue en la ville de Caen, et trouva bien trois mille hommes d'armes. Il prit congé du noble capitaine, et partit de Caen en belle compagnie.

On ouït là sonner maints cors et olifants<sup>1</sup>. On eût pu voir maints destriers bien ferrés, lances, écus et bassinets brillants, les champs reluisaient de la clarté des armes. Bertrand fut escorté de maints bourgeois; sa femme aussi le reconduisit et lui dit maintes paroles dont je me tairai. Quand il fallut prendre congé, plusieurs larmoyèrent.

Bertrand chevaucha vers le châtel de Vire; il alla tant, qu'il entra dedans avec les grands seigneurs qui l'accompagnaient. Il s'y reposa un jour et une nuit.

Les Anglais étaient à Pontvalain. Il y avait là Thomas Grandisson, qui était lieutenant du connétable d'Angleterre, Hugh

1. Trompes d'ivoire.

Calverly, Cressoualle, Gilbert Giffart, David Holegrave, Annequin, Geoffroy Worsley, Thomelin Folifet. Les Anglais étaient bien quatre mille ou plus, tous gens d'élite. Les hauts barons allèrent tous en conseil.

« Seigneurs, leur dit Thomas Grandisson, écoutez ce que nous dirons. Il y a en cette armée maints barons qui sont plus suffisants que moi, on le sait bien ; mais il plaît au bon roi Édouard que je sois nommé lieutenant du noble connétable, qui ne peut venir de-çà pour conduire la guerre. Je vous veux tous prier que celui qui aura conseil qui puisse nous être bon, ne nous le cèle pas quand il en sera temps ; car nous avons affaire à un fier lion, Bertrand Du Guesclin ; nous le connaissons trop bien. On l'a fait connétable depuis peu ; pour être en cet office il n'y en a de si bon que lui, et il a en sa compagnie des gens de noble renom. On m'a dit qu'avec lui est le sire de Clisson, qui nous a abandonnés pour certaine cause. Il a repris hommage et foi au prince de Galles et l'a fait défier en son palais. Nous valons moins de tant, car c'est un fier champion. »

Hugh Calverly et Cressoualle partirent du camp sans faire nul délai ; ils allèrent de fort en fort en disant :

« Armez-vous, beaux seigneurs et amis, et allez dans le camp où nous aurons la lutte. Tenez-vous prêts par-devant Pontvalain : là vous verrez Bertrand avant trois jours et demi ; là nous gagnerons honneur et nous serons enrichis ; là les Français seront matés et déconfits, car nous serons bien trois contre un, je vous l'affirme. »

Quand les Anglais eurent ouï ce que ceux-ci leur dirent, il n'y eut celui qui ne dit : « Je l'octroie. »

Lors ils s'ordonnèrent, s'apprêtèrent et s'approvisionnèrent. Mais je les laisserai et parlerai sans délai de Thomas Grandisson et aussi de ses gens. Il appela un héraut, qui était doué de sens, et lui dit :

« Héraut, entends-moi : tu t'en iras à Bertrand, qui est

1. Dans les guerres de Bretagne, il servait Jean de Montfort, lequel avait les Anglais pour alliés.

logé au châtel de Vire ; tu lui diras, à lui et à tous les seigneurs qui sont avec lui, de par moi et de par les capitaines, que nous leur requérons la bataille et leur demandons le jour et la place. Et si brièvement nous n'avons réponse de lui, nous irons l'assaillir de telle façon que beaucoup de combattants mourront d'un côté et de l'autre. Voici une lettre où mon sceau pend. Remets-la à Bertrand ; quand il l'aura lue et saura son contenu, ne mets pas en oubli ce qu'il répondra. »

Le héraut prit la lettre et dit :

« Or donnez-moi un cheval de course et de l'argent pour avoir des vivres, car les vivres sont enchéris par les guerres, mais qui a de l'argent a bonne aide toujours. »

Le héraut fut tantôt bien monté ; il prit l'or et l'argent qui lui fut livré ; il n'oublia pas sa lettre et partit de là. Il s'en alla tant par champs et par prés, de jour et de nuit, qu'il aperçut le châtel de Vire, qui est bien crénelé, et la noble tour, qui est assez forte.

Ce fut à l'heure de vêpres ; il vit pennons de tous côtés autour du châtel et loges de feuillée ; il n'y avait tentes ni pavillons, car Bertrand était tout apprêté pour partir ; il était assez instruit du fait des Anglais, par certains espions dont il était fidèlement servi.

Ainsi que le héraut approchait du châtel, il trouva sur les champs, du côté des forêts, un héraut qui était appelé Guesclin ; il était à Bertrand, il revenait du Mans, où on l'avait envoyé. Quand Guesclin aperçut le héraut bien monté, il lui dit :

« Beau compagnon, d'où venez-vous ? ami, je suis héraut. Par Dieu ! vous l'êtes aussi : vous portez les armes de Thomas Grandisson.

— C'est vrai, répondit le héraut. Par la sainte Trinité ! vous êtes à Bertrand Du Guesclin, je le vois aux armes dont vous êtes paré. Or je vous prie, beau sire, que vous me meniez à Bertrand, et je ferai autant pour vous, si vous voulez, quand besoin en sera. Voire ! vous ne savez pourquoi je suis envoyé ici ? »

Guesclin le héraut répondit :

« Par ma foi ! je crois que vous venez pour avoir bataille

un jour qui soit nommé. Je connais monseigneur, vous l'aurez, vous n'y pouvez faillir, non plus que mars en carême. »

Ainsi les deux hérauts allèrent ensemble au chemin et marchèrent si bien qu'ils vinrent au châtel. On les laissa entrer tout à leur volonté.

Ils trouvèrent Bertrand dans la cour d'honneur avec maints chevaliers de grande noblesse. Le bon comte de Saint-Pol était à son côté, et le bon comte d'Auxerre, Jean de Vienne, le bon maréchal d'Audrehem, Olivier de Mauny et son frère; Alain et Jean de Beaumont, et Clisson à son côté droit, et maints autres barons, qui étaient là, devisant comment ils se maintiendraient sur les Anglais redoutés, car ils ne savaient, pour de vrai, où ils seraient trouvés.

Tout en premier parla Guesclin le héraut, qui volontiers buvait sitôt qu'il était levé.

« Sire, dit-il, Dieu vous donne bonne vie ! Je viens de la cité du Mans, je vous l'affirme. A mon retour, je trouvai sur la prairie ce héraut que vous voyez. Thomas Grandisson, qui commande les Anglais, l'envoie devers vous en cette partie ; vous ouïrez ce qu'il dira, si cela ne vous ennuie. »

Le héraut anglais alla s'agenouiller devant Bertrand et le salua.

« Or sus ! dit Bertrand, dites votre affaire. Vous êtes à Thomas Grandisson ; vous portez ses armes sur votre tunique.

— Sire, vous dites vrai, répondit le héraut ; il m'a envoyé à vous, je ne le cacherai pas. Or je dirai, s'il vous plait, ce qu'il vous mande. Monseigneur, je viens à vous de par messires Thomas Grandisson, Hugh Calverly, Cressoualle, David Holegrave et Geoffroy Worsley, qui se tiennent à Pontvalain. Ils savent bien que vous êtes devenu connétable nouvellement, ce dont vous êtes digne, car il n'y a meilleur que vous, d'ici jusqu'en Orient, ni de plus entreprenant, aventurant sa vie ; vous avez toujours été en prouesses, tant que l'on connaît votre nom par toute la terre. Or il est droit et raison qu'à votre avènement bataille soit livrée contre nos seigneurs et princes, ils vous requièrent que vous leur vouliez accorder la bataille et prendre place et jour sans délai. Et sachez bien,

monseigneur, que si vous la leur refusez, ils viendront à vous, où que vous soyez, ce qui vous serait grande honte. Tenez, voici la lettre qui vous est envoyée. »

Bertrand prit la lettre et tôt la déploya ; il la bailla à lire à son secrétaire Hélié, qui la lut haut devant les chevaliers. Ils trouvèrent en la lettre la teneur, telle que le héraut la leur avait racontée. Quand Bertrand l'eut ouïe, il en remercia Dieu, et dit :

« Jamais je ne mangerai, hors aujourd'hui soir, jusqu'à tant que j'aie vu les Anglais et toute leur compaignie. »

Il appela le héraut messenger et lui dit :

« Héraut, où pourrait-on trouver les seigneurs qui me font signifier ceci ? »

Le héraut répondit :

« Par tous les saints ! bien près de Pontvalain ; ils sont venus loger là pour batailler et vous faire grand dommage. Ils sont dans un champ plus de quatre milliers et encore croîtront-ils avant demain soir ; mais tous les Anglais n'y sont pas. Hugh Calverly et Cressoualle, le noble chevalier, s'en vont par les châteaux pour dessiéger les Anglais et les amener dans le camp ; ils ont plus grand désir de vous voir aux champs, que jamais n'eut varlet de revoir sa mie.

— Ami, dit Bertrand, ils me verront brièvement, si Dieu me veut aider ; plus tôt, s'il plaît à Dieu, qu'il ne leur en est besoin. »

Bertrand fit commandement à son trésorier qu'on donnât quatorze marcs d'argent au héraut et qu'on lui baillât du vin largement, et que s'il voulait prendre hébergement la nuit, on lui dressât un bon lit sentant suavement. Il en fut fait ainsi. Bertrand prit congé du héraut et lui dit :

« Messenger, or écoutez ma volonté. Si vous voulez reposer la nuit avec nos gens, vous aurez tels biens qu'il y a largement ici. Quand vous voudrez vous en aller, vous direz à vos maîtres qu'ils auront assez prochainement nouvelles de moi ; et que s'ils ont désir et volonté de nous voir aux champs, encore ai-je plus grand désir de les trouver.

— Sire, dit le héraut, vous parlez loyalement. »

Des hérauts et des ménestriers tinrent gentiment compagnie au héraut anglais. Ils lui présentèrent tant le vin et les épices qu'il fut tout enivré, car le vin le surprit et il lui convint de dormir jusqu'au soir. Or les Anglais purent l'attendre largement.

Bertrand fit signifier à toute sa gent que chacun montât tôt et promptement à cheval. Qui le voulait aimer le devait suivre vite, car il irait, dit-il, droit aux Anglais pour leur livrer bataille et leur donner réponse pour leur héraut, que le mal de Saint-Martin<sup>1</sup> tenait très fort.

Il fit dire aux barons, aux bons chevaliers, aux varlets et soudoyés, que tous fussent brièvement armés et vinssent avec lui, grands et petits, car il n'arrêterait, ni de jour ni de nuit, qu'il ne sût où les Anglais s'étaient mis ; il leur livrerait bataille par-devant Pontvalain, au-dessous d'une lande, sur un ensablement au dehors des vergers, tout aussitôt qu'il les apercevrait.

« Sire, répondirent les Français, qu'est-ce que vous dites ? Il est déjà minuit et le temps est obscur ; il vente d'un vent froid qui s'est levé ; il pleut malement, en accroissant toujours. Il ne fut si mauvais temps voilà dix mois passés. Il n'est homme qui y pût durer, ni cheval, ni roussin. Avisez-vous, Bertrand, chevalier et ami. Attendons à demain que le jour soit éclairci et que ce temps ait cessé. »

Quand Bertrand ouït le dire des Français, il leur répondit si haut qu'il fut entendu de chacun :

« Il fera bon à prime d'être sur nos ennemis, car ils seront complètement attrapés et surpris. Je le voue à Dieu ! jamais je ne serai dévêtu, ni ne mangerai de pain blanc ni bis, ni ne boirai de vin, ni ne descendrai de mon destrier, si malgré moi je ne suis abattu à terre, que je n'aie trouvé les Anglais et commencé le combat. Vienne avec moi qui voudra, sans faire nul retard. Par le corps de Jésus-Christ ! ceux qui ne viendront, seront réputés et repris de trahison et en seront accusés au roi de France.

1. L'ivresse.

— Hé ! Dieu ! dirent les Français, voici un antéchrist ! »

Lors Bertrand s'en va en éperonnant son destrier ; en sa route, il n'avait que cinq cents soudoyés qui s'en allèrent avec lui, car ils ne l'osaient laisser. Avec Bertrand était son frère, Alain de Beaumont et son cousin Foulques, Jean de Beaumont, Olivier de Mauny et son frère Alain, qui dit :

« Il serait bon que l'on fit retentir la trompette, afin que l'on se pût rallier autour de vous et qu'on se pût mieux diriger vers nous, car le temps est si noir, qu'on ne saura tenir ni voie ni sentier. »

Bertrand répondit :

« Voici parole de berger ! Si mon trompette allait et faisait son métier, tel le pourrait ouïr, espion ou messenger, qui irait aux Anglais annoncer ma venue. Vienne qui peut venir ! pensons de chevaucher. Demain les Anglais n'auront un denier vaillant ; nous conquerrons honneur, argent et or fin ; nous aurons des chevaux et maints nobles coursiers. Ne veuillez épargner nullement vos chevaux, car tel les paiera, qui n'en donnerait maintenant le montant d'un denier. »

Ainsi disait Bertrand qui chevauchait fort. Il n'avait avec lui que cinq cents combattants, encore eussent-ils mieux aimé aller se reposer, car il tombait alors une pluie pesante ; il soufflait un vent froid, qui était fort et cuisant, et il faisait si noir, qu'on ne pouvait voir à cinq pieds devant soi. Tel croyait suivre la voie, qui allait hors du chemin traversant les champs, et trouvait un fossé où il trébuchait. Jamais gens d'armes n'allèrent durant une telle nuit.

Le gentil maréchal d'Audrehem, quand il vit que Bertrand marchait en avant, jura la mère de Dieu qu'il irait après lui avec ses gens ; il dit bien que jamais ne régna tel Bertrand et que Dieu le créa pour remettre la fleur de lis en son état.

Sa troupe allait partir ; il la voulut emmener ; on la pouvait nombrer à sept cents combattants. Il n'y avait celui qui n'eût haubert reluisant clair, bassinnet au chef et lance pour jouter ; ils avaient grand désir de livrer bataille, mais la force du temps les fit démonter.

Après le maréchal, Jean de Vienne voulut aller avec

Bertrand ; Olivier de Clisson ne voulut pas demeurer ; le comte du Perche, le noble vicomte de Rohan, le comte de Rochefort, le sire de la Ilumandaie, Tournemine, qui fut prud'homme, le sire de Rais et maints autres barons, chevaliers et comtes se mirent en chemin pour renforcer Bertrand. Ils dirent l'un à l'autre :

« Allons courir aventure avec le meilleur homme dont nul sache parler, le plus preux de son corps, le plus heureux en tout ce dont il se veut mêler. Celui qui n'est heureux en faits ou en paroles, à nul jeu ne devrait jouer. »

Comtes, princes, barons partirent avec Bertrand, mais ils ne marchaient point ensemble : ils chevauchaient sur le sable par compagnies et par troupeaux et s'en allaient ainsi à l'abandon toute la nuit, l'un çà, l'autre là, par telle manière, qu'ils s'égarèrent au milieu de la région. puis se rencontraient de buisson en buisson. Leurs chevaux eurent tant de malheur, que deux cents ou environ en furent fourbus. Tout spécialement ceux qui étaient avec Bertrand eurent du mal à foison, car il chevaucha de telle manière, qu'il fatigua un destrier et un bon aragonnais. Il en fut assez blâmé par ses gens.

« Ah ! sire, dirent-ils, nous perdons tous nos chevaux : jamais ils ne nous aideront au besoin ; et nous avons aussi assez perdu de nos gens qui se sont égarés à cause de l'orage et qui ne peuvent venir à la course ni au trot.

— Seigneurs, dit Bertrand, je vous répondrai : si nous n'avons plus de chevaux, demain nous en conquerrons ; nous aurons assez de chevaux et de gascons demain, ou nous n'en aurons plus besoin en nul jour. »

Or Bertrand, qui avait le cœur sûr, chevauchait avec cinq cents combattants, qui lui étaient très proches, Bretons, Poitevins, Manceaux et maints Normands. Tous allèrent ensemble par vaux et par plaines, tant qu'ils se trouvèrent tous bien près de Pontvalain. Le temps se remettait, le soleil luisait en plein : adonc ils rendirent grâce à Jésus, mais ils étaient tant mouillés et trempés, qu'il semblait proprement qu'ils sortissent du bain.





## CHAPITRE L

Comment Bertrand surprit les Anglais à Pontvalain et les déconfit ;  
comment il prit Vaas, Sainte-Maure et Bressuire.

Or Bertrand fut bien près de Pontvalain, en une prairie. Le temps se réchauffa et la pluie cessa ; le soleil se leva ; il luisait et flamboyait. Bertrand s'arrêta là un peu avec sa suite et regarda ses gens, qui étaient fort maltraités ; ils n'étaient que deux cents, encore n'y étaient-ils pas tous : plusieurs le suivaient le long de la chaussée.

Bertrand raisonna sa noble compagnie :

« Seigneurs, leur dit-il, or que ma voix soit ouïe ! Je sais très bien que les Anglais ne sont pas loin d'ici ; il ne nous faudra pas aller une lieue et demie, que nous ne les trouvions sur le pré. Or que chacun descende à pied, je vous en prie, et ressangle son destrier et se mette en ordre, comme pour faire une attaque, afin que quand nous serons près des Anglais, nous soyons apprêtés pour nous défendre et pour fêrir sur eux. Ils seront si surpris, qu'ils n'auront pas le loisir de ranger en ordre leur grande compagnie : ainsi ils seront aussi surpris que la pie par le faucon. Seigneurs, ne vous troublez pas, si nous sommes peu de gens, ne crai-

gnez pas ; nous aurons secours de Dieu et de nos gens, qui viennent le long de la chaussée. Voire ! je sais bien que Clisson ne nous faudra pas, non plus que le vicomte de Rohan, le sire de Rochefort, Jean de Vienne et le sire de Trie. Ayez bon cœur en vous, pour Dieu ! car homme qui s'ébahit est mort à moitié. »

Bertrand Du Guesclin fit rafraichir ses gens : mais petit leur valut le rafraichissement, car ils étaient trop gâtés et mouillés et leurs chevaux foulés et lassés grandement. Pourtant ils s'ordonnèrent gentiment ; ils secouèrent et tordirent fortement leurs habits ; ils s'équipèrent et s'armèrent, tout prêts pour s'assembler, si le besoin en pressait.

Ils avaient apporté pain et vin ; donc ils se mirent en ordre à déjeuner ; en mangeant leur pain, plusieurs le signèrent et bénirent au nom du sacrement et le prirent et consommèrent pour communier. Ils se confessèrent l'un à l'autre bien dévotement ; ils dirent mainte oraison, en priant Dieu qu'il les voulût garder de tourment et de mal.

Puis ils montèrent à cheval et cheminèrent tant qu'ils virent clairement les Anglais, qui étaient arrêtés sur les champs. Ils étaient entrés, sept ou huit cents, en une route. Les autres prenaient logis aux villages, attendant le héraut, qui dormit longtemps et ne se doutait pas que Bertrand se dût si hâter.

Thomas, qui tenait la seigneurie de Grandisson, attendait son messager qui ne revenait pas. Il n'eût jamais pensé que Bertrand fût venu avec si peu de gens ni qu'il eût marché ni enduré une telle nuit : jamais pire ne fut vue.

Bertrand s'en venait à bannières baissées ; il n'y eut ni bannière déployée ni trompette sonnée ; on ne fit ni bruit ni cri. Par subtile ruse, ils avaient mis sur leurs bassinets du drap qui ne reluisait point, afin que les Anglais pensassent que ce fût de leur compagnie.

Quand ils furent à une demi-portée d'arc des Anglais, ils descendirent à pied dans la prairie ; puis ils se rangèrent tout à leur commandement.

Ils découvrirent mainte armure, maint pennon fut levé,

mainte bannière dressée, et ils s'approchèrent des Anglais en disant :

« Dieu nous aide ! Montjoie et Saint-Denis ! Notre-Dame du Guesclin ! Anglais perdront la vie ! »

Lors ils se jetèrent sur les Anglais, par telle fureur, que chacun abattit le sien sur la prairie. Les Anglais furent ébahis ; l'un brait, l'autre crie. On les vit courir parmi le camp et fuir çà et là en menant laide vie. Ils crient haut : « Voire ! notre armée est trahie ! »

La chose fut annoncée à Thomas Grandisson, que Bertrand était venu et qu'il châtiât les Anglais. Quand Thomas le sut, il eut le visage courroucé :

« Hé ! Dieu ! dit-il, or sais-je que mon héraut, à qui j'ai baillé ma lettre, m'a amené Bertrand par trahison préméditée. Il n'est pas prud'homme celui qui en un traître se fie. »

Thomas Grandisson fit aussitôt sonner ses trompettes et les Anglais se rassemblèrent autour de lui. On les nombrait à sept ou huit cents, sans ceux qu'il attendait. Ils couraient à l'étendard de Thomas pour s'ordonner ainsi qu'il afférait.

Bertrand et ses gens se boutèrent si avant, qu'ils renversèrent à terre les tentes et les logis ; ils jetaient bas tout ce qu'ils rencontraient. Ils exploitèrent si bien à ce commencement, qu'ils en occirent bien trois cents sur le champ.

« Or en avant ! mes enfants, dit le sage Bertrand, les Anglais sont déconfits ; plusieurs s'en vont fuyant. Je vous requiers un don au nom du roi aimé : c'est que vous me livriez l'étendard de Thomas Grandisson, que je vois là devant. Déjà nous avons abattu la bannière en ce champ ; vous verrez tôt déconfire tout le reste. »

Adonc les Français s'approchèrent bellement, rangés et ordonnés et criant haut : « Guesclin ! » Les Anglais venaient à leur rencontre. Thomas Grandisson le vaillant s'y comporta bien. David Holegrave n'y allait point en fainéant, ni Geoffroy Worsley ; tous les Anglais s'aidèrent si bien, qu'ils faisaient grand encombrement à nos Français, quand le maréchal d'Audrehem, Jean de Vienne, Olivier de Clisson et bien

sept cents en plus, vinrent en criant : « Montjoie ! » et se jetèrent dessus les Anglais.

Geoffroy Worsley rendit l'épée ; Anglais petits et grands furent déconfits là, car les Français abattirent l'étendard : quand Thomas Grandisson aperçut la défaite, il eût bien voulu être à Hui ou à Dinan.

Il se fût volontiers mis en sûreté lorsqu'il vit les Anglais battus. Mais il fut fièrement assailli de Bertrand, qui lui dit : « Rendez-vous, ou vous serez occis ! »

Lors Thomas se rendit bon gré malgré ; David Holegrave se rendit aussi ; Thomelin Folifet fut pris ce jour-là.

Comme les Anglais étaient déjà déconfits, le gentil vicomte de Rohan, le comte de Rochefort, le sire de Humandaie et d'autres seigneurs arrivèrent, ils virent finir le combat et en furent marris. Il n'y eut là Français, tant fût-il de petite condition, qui ne conquist prisonnier. Mais plusieurs des Anglais s'en échappèrent vifs et s'en allèrent droit à Vaas, une ville de prix. Elle était anglaise et forte à souhait.

Or parlons de Bertrand. Il fit crier en son camp, par un héraut, que le lendemain, dès que le jour serait éclairé, chacun se mit en chemin avec lui ; qu'il s'en irait souper dedans les murs massifs de Vaas, et qu'il y coucherait, dit-il, son lit y étant fait.

« Ah ! Dieu ! dirent les Français, Bertrand ne se sait reposer ni de jour ni de nuit ; il portera couronne s'il est longuement vivant. Il devrait être mis au nombre des preux. »

Ainsi que je vous le dis, la bataille finit ; maint Anglais y mourut et maint en réchappa. Il y périt peu des nôtres. Beaucoup d'Anglais coururent vers la ville de Vaas ; plusieurs de ceux qui venaient là furent reçus, et qui n'y pouvait entrer s'en allait autre part : ils cheminaient vers Bressuire où il y avait bonne ville, Sainte-Maure, où Cressoualle était ; vers Moncontour, Rully, Néroux, en un gentil pays que l'on nommait la Gatine, Ainsi fuyaient les Anglais : se sauvait qui pouvait.

Bertrand Du Guesclin exploitait tellement, qu'il arriva devant Vaas et s'arrêta aux barrières. Le capitaine y accourut ;

il demanda à Bertrand pourquoi il y venait si près et quelle chose il quérail. Bertrand lui dit son vouloir, il lui raconta tout son état et lui requit la ville pour le roi de France.

Celui-ci répondit que jamais il n'y entrerait ; Bertrand lui jura qu'il le ferait assaillir et que s'il le prenait par force il le ferait accrocher. L'autre répondit qu'il ne le redoutait point. Lors Bertrand fit crier « à l'assaut ! » fort et roide.

Il jura la mère de Dieu qu'il souperait cette nuit au maître donjon.

Bertrand Du Guesclin ne s'arrêta pas ; il fit assaillir Vaas par ses gens ; l'assaut fut grand, croyez-le. Les Anglais furent serrés de près et pensaient à se défendre ; ils jetaient sur nos Français maintes poutres et maints tonneaux remplis et fermement lancés.

Il y eut là un écuyer né en Bretagne, qui était déjà monté sur le mur et se battait contre les Anglais comme un lion à crinière. Après lui monta un sage écuyer et Jean de Beaumont y atteignit ensuite, combattant main à main avec les Anglais. Ces trois gagnèrent une petite tour. Lors vous eussiez vu les Français monter de tous côtés.

Quand le capitaine vit qu'il était déconfit, il vint à une porte dont il avait les clefs : il pensait bien fuir, mais il fut attrapé. Nos gens entrèrent dedans par cette porte. Tous les Anglais qui furent trouvés cécans moururent, il en demeura peu qui ne fussent tués. Ainsi fut prise Vaas, comme vous avez oui.

Nos Français se rafraîchirent là. Il y avait ville et abbaye ; ils y trouvèrent des vivres en abondance et des bons vins de Poitou, et or fin, joyaux et richesses à planté. Ils se remirent là en très bon ordre.

Puis Bertrand envoya ses coureurs à Rully et à Nérour, deux châteaux fortifiés, pour s'enquérir si les Anglais y étaient restés. Nos coureurs trouvèrent qu'ils s'en étaient partis, par crainte des Français, ils les avaient quittés pour aller à Sainte-Maure, qui était située sur la Loire. Quand ils y arrivèrent, ils s'écrièrent :

« Videz tous d'ici, vous seriez attrapés ; les murs ni

les fossés ne vous garantiront, ni le grand pont-levis bien charpenté : les Français sont dedans Vaas, la noble forteresse. Le boucher qui vous mettra à mort est venu. »

Ainsi parlaient les Anglais, qui entraient à Sainte-Maure, ils épouvantaient les autres de ce qu'ils disaient. Ils haussèrent les ponts, fermèrent les portes et s'apprêtèrent très bien pour garder la ville. Ils firent très bon guet et le doublèrent cette nuit, car ils redoutaient fort Bertrand Du Guesclin. Ils aimaient peu Olivier de Clisson, ils le craignaient et l'appelaient le boucher de Clisson.

Bertrand et ses gens s'en allèrent à Saumur, grosse ville française; ils s'y reposèrent et s'y rafraîchirent, car ils le désiraient beaucoup.

Or nos Français étaient à Saumur : Bertrand Du Guesclin, Olivier de Clisson, Alain de Beaumont, cousin germain de Bertrand, et maints bons chevaliers, que je ne nommerai point.

Le noble Bertrand leur dit et conta la très grande prouesse qu'il vit en Cressoualle le noble combattant au pays d'Espagne, et comment il s'en était fui de la bataille de Pontvalain et s'était retiré en l'abbaye de Sainte-Maure, scéante sur Loire, où il y avait garnison puissante. La ville était très forte et les murs très grands. Il leur demanda conseil, leur requérant comment on aurait la ville.

Adonc tous les seigneurs consentirent qu'on envoyât un héraut à Cressoualle pour lui demander qu'il voulût rendre la forteresse au riche roi Charles et au gentil Bertrand.

Le héraut y alla sans refuser et parla à Cressoualle selon qu'il en avait commandement. Mais Cressoualle répondit en jurant le nom de Dieu : « Jamais je ne rendrai le fort au roi en mon vivant. »

Tant alla la chose que Bertrand voulut mander au gentil Cressoualle qu'il vint lui parler, avec un sauf-conduit.

Cressoualle ne refusa pas et y alla, et Bertrand parla avec lui. Cressoualle s'accorda de lui délivrer l'abbaye et lui nomma le jour où il la lui remettrait.

Après cctle entrevue, Cressoualle retourna vite à

Sainte-Maure et rentra promptement dans la ville. Il raconta à tous ses hommes ce que Bertrand demandait et accordait. Ils tinrent là conseil et furent d'avis que l'on s'en allât brièvement de cette ville-là; que chacun en vidât l'or fin et les joyaux; que rien n'y demeurât de toutes les richesses et que l'on boutât le feu au bas de la ville.

Il fut fait comme il fut dit, et une nuit avant le jour accordé pour rendre l'abbaye, les Anglais chargèrent toutes les richesses qui étaient dans l'abbaye : quand ils partirent de là, ils mirent le feu partout et embrasèrent la ville. Puis ils allèrent droit à Bressuire.

Ces nouvelles furent apportées à Bertrand qui demeurait à Saumur. Il en fut fort dolent : il commanda aussitôt que l'on vint avec lui et fit sonner sa trompette. Il s'achemina vers Bressuire, car on lui avait dit que les Anglais s'enfuyaient là droit. Et maint noble baron alla avec Bertrand.

Or écoutez comment il trouva les Anglais et gagna la ville de Bressuire. Il alla tant qu'il l'avisa et aperçut les Anglais, dont il y avait là planté; ils avaient fui, comme on vous l'a dit et croyaient se retirer en sûreté à Bressuire.

Ils y entrèrent à si grande presse que plusieurs churent de dessus le pont dans les fossés et s'y noyèrent. Quand ceux de Bressuire aperçurent la grande multitude d'Anglais qui se retiraient en leur ville, ils craignirent qu'ils ne fissent baisser les vivres, et comme ils pensaient bien qu'ils seraient assiégés par les Français, ils relevèrent le pont hâtivement et à force, ce dont les Anglais du dehors furent fort ébahis.

Le capitaine leur refusa l'entrée et parlementa très longuement avec eux.

Guesclin arriva bientôt; il se buta parmi eux ainsi que nos gentils Français; chacun cria son cri; ils descendirent à pied et frappèrent sur les Anglais qui étaient là.

« Eh! Dieu! dirent les Anglais, il nous va trop mallement. Ce diable Bertrand ne nous laissera durer. Jamais tel chevalier ne régna au monde. »

Ainsi furent surpris les Anglais devant Bressuire; ils étaient bien cinq cents sur les landes; ils se mirent en défense quand

ils virent les Français, mais toute leur résistance ne leur valut deux parisis, car ils furent ce jour-là défaits, morts ou pris.

Quand nos barons furent vainqueurs, ils se logèrent aux champs et aux vergers et le butin fut là paisiblement partagé. Pour quelques prisonniers, une querelle commença dont toute l'armée fut fort émue, mais Bertrand par le conseil du sire de Clisson, du maréchal d'Audrehem et du comte du Perche, fit crier sous peine de mort que tous les Anglais, grands et petits, fussent occis ; Bertrand dit :

« Les grands et les petits demeureront ainsi en paix. »

Ainsi fut-il fait, dit l'histoire. Devant Bressuire, cinq cents Anglais moururent sur les prés fleuris, et soixante qui étaient entrés en un verger.

Bertrand monta sur un destrier et s'en vint à la porte, près du pont-levis. Il vit en haut les Anglais aux créneaux.

« Seigneurs, leur dit-il, entendez mes paroles ; faites-moi parler, je vous en requiers, au capitaine à qui vous obéissez ; tant que je ne l'aurai vu, je vous demande répit, car je lui veux dire mes raisons pour obtenir la ville. Qui demande accord et paix, m'est avis qu'il doit être ouï volontiers de toutes gens. »

Quand les Anglais entendirent Bertrand parler ainsi, ils le firent préserver des traits ; ils firent monter leur capitaine à cette place. Dès qu'il vit Bertrand, il s'écria :

« Ah ! Bertrand Du Guesclin ! Dieu vous puisse écraser ! Jadis vous naquîtes pour nuire aux Anglais. Il n'y a point quatre mois que l'on me voulut raconter que vous aviez été occis en Espagne.

— Dieu, dit Bertrand, m'a fait garder. »

Il lui démontra en beaucoup de beaux points qu'il lui devait livrer la forteresse ; mais celui-ci ne s'y voulut nullement accorder. Bertrand se retira, il retourna dans le camp et s'écria hautement : « Or en avant ! à l'assaut ! mes bons amis ! »

Lors les grands et les petits coururent à l'assaut, qui fut merveilleux, comme on vous le contera.

Bertrand avait un baron qui portait sa bannière et qu'il



aimait bien. Ce banneret, qui avait nom Jean du Bois, amena par force la bannière au pied du mur ; un Anglais crut la lui ôter des mains, mais le bon banneret lui donna un tel coup, qu'il lui creva l'œil droit et dit :

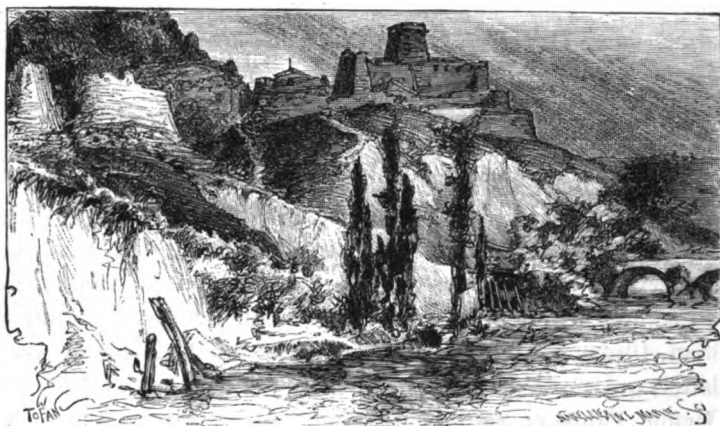
« Or puis-je bien jurer que cet Anglais sera bon à garder les oies. »

L'Anglais fut dolent ; il alla bander son œil. L'assaut fut grand et se renforça toujours ; le noble banneret Jean du Bois s'y comporta très bien, ainsi que le bon maréchal d'Audrehem, Olivier de Clisson, Alain de Beaumont, le brave Kerlouët, qui ne s'épargna point, et Gui le Baveux et Jean de Vienne, l'abbé de Maillepaie et maint autre seigneur dont je ne parlerai pas.

L'assaut fut merveilleux et dura longuement ; nos Français s'efforcèrent tellement, qu'ils conquièrent la ville ; ils y entrèrent par force.

Le châtel ne fut point conquis ce jour-là, mais quand le capitaine, qui s'y était retiré, sut la prise de la ville, il rendit sa forteresse et sauva sa vie.





## CHAPITRE LI

Comment le bon maréchal d'Audrehem rendit l'âme; comment les Anglais furent déconfits à Saint-Mahé par Olivier de Clisson, et comment le comte de Pembroke fut pris sur mer par les Espagnols.

Après ce fait, Bertrand retourna à Saumur; le gentil maréchal d'Audrehem s'y alita d'une telle maladie, que jamais plus il ne se leva. Il trépassa dans la ville de Saumur et y fut enterré; il fut fort regretté de tous : Jésus-Christ ait son âme, car il vécut loyalement!

Puis il advint que Bertrand ouït dire et conter que Robert Knolles se retirait en son châtel de Derval et voulait donner congé à ses gens qui s'en allaient pour repasser la mer. Ils étaient bien onze cents qui pensaient repartir et Robert Newill les devait gouverner.

Mais le brave Olivier de Clisson, sans tarder, avec le gré de Bertrand, voulut mener douze cents combattants. Le vicomte de Rohan ne se laissa oublier, non plus que Robert de Beaumanoir, le seigneur de Rais, celui de Rochefort et celui de Kergorlay.

Tant allèrent-ils, qu'ils avisèrent les grands murs de Saint-Mahé et virent les Anglais qui pensaient entrer aux navires et bateaux pour traverser la mer. Mais Olivier leur dit :

« Vous ne pouvez passer ; il vous conviendra de me livrer votre tribut. »

Les Français arrivèrent sur eux. Il y eut là grande escarmouche et les Anglais furent fort endommagés. Quand messire Robert Newill s'aperçut qu'il ne pouvait passer, il fit retirer brièvement ses gens et les rangea en bataille. D'autre part, Olivier de Clisson mit les Français en ordonnance de bataille et aussitôt ils s'assemblèrent avec les Anglais, qui se tenaient en grand ordre.

Là, il y eut fière et merveilleuse bataille, mais à la fin les Anglais furent déconfits et de onze cents qui étaient là combattant, les neuf cents furent occis sur les champs. Leur capitaine, messire Robert Newill, fut pris et Clisson l'envoya à Bertrand, qui se tenait sur les marches du Poitou ; il témoigna grande joie de la victoire du sire de Clisson.

Seigneurs, en ce temps dont je vous parle, le prince de Galles était en Angleterre, gisant au lit d'une maladie. Maints chevaliers vaillants étaient en Guienne, gardant le duché de par le prince. Le duc de Lancastre y était, et le captal de Buch, messire Moreau Filleton, qui était sénéchal de Bordeaux, et beaucoup d'autres seigneurs.

Ils gardaient les passages de Guienne contre Bertrand, qui les allait très souvent visiter, prenait villes et châteaux, qu'il abattait ou garnissait très bien, puis se retirait vers Saumur pour rafraîchir sa chevalerie, car il y avait là bonne ville et bien délectable.

Et pour ce que la chevalerie anglaise ne pouvait résister contre Bertrand, le duc de Lancastre envoya en Angleterre quérir des secours au roi Édouard son frère, qui lui envoya le comte de Pembrock, par mer, avec beaucoup de gens. Il était ordonné par le roi Édouard qu'ils descendraient à La Rochelle, parce qu'elle était anglaise.

Ils convinrent qu'ils prendraient les riches bourgeois, par crainte qu'ils ne devinssent bons Français, et les mettraient aux fers, puis les emmèneraient en Angleterre et repeuplèrent la ville d'Anglais. Pour parfaire cette trahison, le roi Édouard avait baillé au comte de Pembrock grande provi-

sion de fers enfoncés dans des tonneaux, qui furent mis dans les navires.

Mais Dieu qui sait tout leur retailla bien leur dessein. Car les bourgeois et marchands en eurent nouvelles et ne laissèrent pas entrer dans La Rochelle le comte de Pembrock; il dut demeurer dans le port en son navire.

En ce temps, le roi d'Espagne avait fait mettre très grande armée d'Espagnols sur mer; ils trouvèrent le comte de Pembrock sur le port de La Rochelle; ils le combattirent et le prirent. De tous les navires d'Angleterre qui étaient devant La Rochelle, il n'en échappa que quatre, qui furent poursuivis par les Espagnols; ils furent pris devant Bordeaux et noyés dans la mer. Puis les gens du roi Henri levèrent leurs voiles et partirent de là.

Ils naviguèrent tant par mer, avec tous leurs prisonniers, après la prise du comte de Pembrock, qu'ils retournèrent en Espagne, au port de Saint-André.

Ils trouvèrent là Evan de Galles, le vaillant, qui fêta bien les bons Espagnols, car il haïssait à mort le comte de Pembrock. Il parla avec eux et mit très grande peine pour avoir le comte, afin d'en faire à son commandement. Mais il n'y put parvenir. Je me tairai sur cela et je parlerai de La Rochelle.

Quand ceux de la ville surent la grande trahison que les Anglais croyaient leur faire, il n'y eut petit ni grand qui ne désirât fort d'être Français. Ils ne se fièrent guère aux Anglais depuis ce moment, mais ils imaginèrent et pourchassèrent, de jour en jour, de retourner à l'obéissance du roi de France, vers lequel naturellement leur cœur était porté.

Le roi Charles de France sut brièvement les nouvelles de la déconfiture du comte de Pembrock; il connut bien la défiance que ceux de La Rochelle nourrissaient contre les Anglais et le bon vouloir qu'ils avaient de retourner en son obéissance. Pour ce, il manda à messire Bertrand qu'il vint à lui à Paris.

Bertrand alla vers le roi à son mandement; il était en son cœur courroucé et dolent, de ce qu'il n'avait pas alors d'argent pour payer ses nobles soudoyés, afin d'aller plus avant.

Il vint à Paris, jurant la Mère de Dieu que si le roi ne lui livrait planté d'argent et d'or fin, il lui rendrait son office de connétable.

Aussitôt que Bertrand fut devant le roi, on lui fit beaucoup d'honneur et on lui bailla de l'argent et de l'or fin monnayé. Il se reposa un mois près du roi.

« Bertrand, lui dit le roi, vous m'avez très bien servi et encore ai-je besoin que vous me serviez bien. Allez à La Rochelle sur mer, dont les murs sont bien fermés, avec noble compagnie de gens d'armes bien montés; vous direz aux bourgeois qu'ils me rendent les clefs et me jurent hommage, foi et loyauté. S'ils ne le font ainsi, ils se verront troubler.

— Sire, répondit Bertrand, qu'il soit fait comme vous le commandez. »

Bertrand se sépara du roi et quitta l'Ile-de-France à noble compagnie de gens d'armes très puissamment montés. Ils exploitèrent tant du matin au soir, qu'ils approchèrent La Rochelle de bien près. Le plat pays fut tôt pillé par nos Français.

Bertrand manda par sauf-conduit les plus grands bourgeois qui étaient nés à La Rochelle. Le mandement du roi leur fut dit et conté. Le bon connétable leur montra les points et les preuves; il leur dit comment les Anglais félons s'étaient parjurés et n'avaient tenu aux Français foi ni loyauté, de l'accord qui avait été conclu avec le roi Jean. Il leur dit que s'ils se rendaient Français, ils ne seraient que sages, et que s'ils ne le faisaient brièvement ils s'en repentiraient. Les bourgeois répondirent :

« Brièvement vous aurez réponse; mais il faut que nous en parlions à la communauté; car si nous nous accordions, sans la commune, nous ferions marché d'être mis à mort. »

Les bourgeois retournèrent sans nul délai. Ils parlèrent à la commune et dirent en audience tout le mandement du noble roi Charles. Ils eurent conseil et prirent la résolution de mander au roi Édouard qu'il les fit secourir promptement.

Édouard fut dolent, quand il sut ce qui se passait. Pourtant

il manda aux bourgeois qu'ils seraient secourus avant le jour indiqué.

Et pour ce, les gens de La Rochelle envoyèrent quérir des trêves par devers messire Bertrand, mais il ne les leur voulut accorder. Il jura par Jésus-Christ qu'il commanderait de couper toutes les vignes de la ville et des environs et ne leur laisserait racine ni branche qui en nul jour portât du fruit. Ceux de la ville en furent en grande détresse de cœur; ils traitèrent tant, que leurs vignes ne furent pas coupées; ils payèrent soixante mille francs marqués au coin du roi de France et prirent terme pour se rendre, s'ils n'avaient secours des Anglais.

Bertrand reçut cette somme. Quand il avait de l'argent, il y prenait plaisance, non pas qu'il convoitât argent ni or fin, mais pour tenir les soudoyés en bon état; car de jour et de nuit, il n'eut d'autre préoccupation que de garder l'honneur du roi.

Bertrand s'en alla alors avec ses gens. Quand il eut cheminé ainsi une journée et que sa troupe fut hébergée pour la nuit, un héraut se montra au soir à lui. Il lui jura et promit sur sa foi, de par le capital de Buch, que s'il voulait attendre la troisième journée, il lui livrerait bataille, ainsi qu'à ses gens.

Bertrand jura sur la Vierge sainte qu'il attendrait trois jours sur la vaste campagne. Il le fit comme il dit, c'est chose avérée, mais personne ne se montra à lui pour livrer bataille, ce dont il eut la mine irritée.

Il appela ses gens devant lui : Olivier de Clisson, qui aimait bien la mêlée, messire Jean de Beuil, Olivier de Mauny, Guillaume Boitel, Guillaume de Launoy et Alain de Beaumont. Il leur dit :

« Seigneurs, c'est chose bien prouvée que les Anglais nous ont ainsi faussé leur foi, car nous sommes demeurés ici trois jours. Or, il n'y a nuls vivres en ce pays; nous n'y pouvons plus être une journée ni une heure. Où le capital est, nous irons lance levée et nous lui courrons sus à l'épée. »

Ces gens se fussent accordés à ce conseil, n'eût été un

messager qui arriva impétueusement. Il était au duc de Bourbon, qui venait avec une belle armée rejoindre Bertrand, pour avoir La Rochelle : c'était bien sa pensée.

Quand Bertrand sut la venue du duc, il alla au-devant de lui avec ses gens bien ordonnés. Il rencontra le bon duc une vesprée, comme la Complie n'était pas encore sonnée.

Ils trouvèrent un châtel dont la tour était fermée ; il était sis près de La Rochelle et les Anglais le tenaient. Par le conseil de Bertrand, le duc y mena ses troupes et le fit assaillir diligemment, et guère ne tarda qu'il ne fût par force pris d'assaut. Avant que la table fût mise pour souper, tous les Anglais furent tués ou pris, et le châtel fut garni de Français.

Ils trouvèrent du vin en cette tour, et toute la baronnie y soupa : s'ils n'eussent tôt conquis ce châtel, ils eussent dormi aux champs sur le pré, car la ville avait été pillée et désertée. Ils ne furent qu'une nuit au châtel.

Ils s'en retournèrent en France. Ce fut chose mandée de par le noble roi ; il déplaisait à Bertrand qu'il n'eût pas mené sa grande troupe en Guienne ; mais il y retourna brièvement, lance levée, et fit plus de prouesses avant l'année écoulée, qu'Alexandre en toute sa durée, ainsi que vous ouïrez tout à l'heure.

Or, je voudrais laisser le bon duc de Bourbon et le noble Bertrand, et tous les barons qui eurent tant de renom, qui s'en allaient vers le roi ; je dirai, quand il en sera saison, tous les faits merveilleux qu'acheva le bon connétable. Auparavant, s'il vous plaît, nous parlerons de Chandos, qui était chevalier et homme de grand nom, et qui fut loyal Anglais.



## CHAPITRE LII

Comment il y eut combat au pont de Lussac près de Poitiers ; comment Kerlouët y fut fait prisonnier et comment le brave Chandos y fut occis d'un coup de lance.

Chandos se tenait dedans Poitiers avec beaucoup d'Anglais de par le prince de Galles. En ses frontières il y avait plusieurs forts occupés par des Français et maints capitaines de haut lignage. Kerlouët, le loyal champion, y était. Il avait été, une longue saison, capitaine à la Roche-Posay. Il avait avec lui cinquante lances, je crois, ou environ, et dix-huit archers.

Le noble Chandos venait souvent, par-devant le donjon, l'assaillir de traits et commencer querelle ; mais il trouvait les Français si furieux contre lui, qu'il n'y pouvait conquérir le montant d'un denier. Ces Français qui étaient là, c'étaient de bons Bretons, qui ne prisaient les Anglais la queue d'un ciron.



Or il advint qu'un jour, comme dit le récit, le noble Kerlouët sortit et partit d'un donjon avec ses gens. Ils s'en allèrent par les sables, droit vers Poitiers, pillant tout alentour et cherchant la proie et le bétail, dont il y avait foison. Ils coururent et fourragèrent dans le Poitou, prenant hommes et bêtes à grand effort.

Chandos sut bientôt nouvelle de cette course; il jura Jésus-Christ qu'il ferait payer à Kerlouët le mépris qu'il faisait de lui. Il fit sonner sa trompette et les Anglais coururent aux armes impétueusement. Bien trois cents s'armèrent et tous jurèrent la mort et la destruction du tyran Kerlouët, qui fut tant loyal homme. Mais celui à qui Dieu veut aider n'aura jamais que bien.

Or Chandos sortit de Poitiers, et trois cents Anglais avec lui. Chacun eut bassinet, un jacque par-dessus le haubert et dans son poing la lance dont le fer était net; chacun eut bon cheval blanc, roux ou noir. Ils menaçaient tous le noble Kerlouët, qui les prisait si peu et leur faisait tel défi que de lever la proie sur un pré verdoyant au dehors de Poitiers, assez près du gibet.

Les Anglais chevauchaient parmi un sentier, le long de la rivière que l'on appelle la Vienne. Chandos rencontre dessus un monticule un homme qui tenait un cor en sa main et se comportait comme un veneur; il était monté sur un gringalet qui allait l'amble mieux qu'un mulet.

Ce veneur était de Poitiers. Il venait du côté de Chandos, mais il avait peur et éperonnait fort son cheval, qui allait plus que le galop. Il reconnut assez Chandos, qui était de bel aspect. Il descendit à terre sur la verdure et le salua au nom de Dieu le créateur.

« Ami, dit Chandos, or réponds-moi sans délai; as-tu vu les Français? qu'ils aient malheur aujourd'hui!

— Oui, sire, dit-il, ils m'ont fait grande peur. Ils emmènent prisonniers de très nobles seigneurs, et enlèvent le bétail, jamais homme n'en vit davantage. Si vous voulez conquérir de l'honneur à toujours, allez au-devant d'eux à la loi du combattant. Vous les atteindrez bien avant une heure

de jour ; mais il vous faudra passer le cours de l'eau, droit au pont de Lussac, qui est fort comme une tour. »

Le varlet disait vrai, car il y eut là un combat ; je crois que nul homme n'en vit de si grand entre si peu de gens.

Or Chandos chevauchait, il avait avec lui trois cents Anglais montés et bien armés et en noble ordonnance, vers le pont de Lussac, et tant allèrent Anglais et Gascons, que de l'autre côté de l'eau ils virent les Français, qui emmenaient à force les prisonniers retenus étroitement et chassaient le bétail en contre-bas des pâturages.

« En avant ! dit Chandos, hâtons-nous cette fois, si les Français viennent plus tôt que nous au pont, nous ne passerons pas par là bien à notre aise, car ils y mettront défense et empêchement, tant qu'ils auront par dedans leur manoir leurs prisonniers et leur bétail. Je me souviens très bien des faits de Kerlouët, il m'en a servi maintes fois. »

Or les Anglais vont se hâtant et courant sur les prés tout le long de la rivière. Et d'autre part étaient nos Français qui menant les prisonniers et le bétail, allaient assez bellement, ainsi qu'il convenait.

Un écuyer, noblement équipé, s'en vint à Kerlouët ; il lui dit :

« Sire, avisez-vous ! car foi, que je dois à Dieu ! Chandos est sorti de Poitiers ; ils sont bien trois cents combattants avec lui, qui menacent ferme vous et vos gens. Ils se peinent fort pour vous devancer ; ils vont tous ensemble et chevauchent rapidement, ils avaient déjà envoyé leurs coureurs par-devant. Ils iront passer droit au pont de Lussac, à cette fin qu'ils vous puissent trouver là en pleins champs. »

Quand Kerlouët écouta celui-ci, il lui vint un souvenir plaisant de hardiesse, et il y apparut bien, comme vous ouïrez bientôt.

« Ça, dit Kerlouët, ne me cachez rien ; comment et par quelle science pouvez-vous savoir tout ce que vous m'avez dit devant mes barons ? »

L'écuyer répondit :

« Par tous les saints ! je l'ai su par votre espion : il passa

la rivière sans bateau, en nageant; il a la chair si mouillée, si peinée et lassée, qu'à peine il put venir parmi la prairie Or il me conta son fait et je vous le signifie.

— Dieu ! dit Kerlouët, soyez-nous en aide ! Savez-vous ce que nous ferons, nobles chevaliers ? Nous laisserons à notre troupe ce bétail-ci et tous nos prisonniers, qui ont visage marri ; ils s'en iront droit le chemin à notre fort, et entre nous si chacun y consent, nous courrons droit au pont de Lussac, qui n'est pas loin de nous. Là nous garderons le passage contre la partie adverse tant et si longuement qu'il sera nuit ; et puis, quand nous verrons la nuit obscurcie, nous nous, irons bouter en un bois qui verdit ; ainsi nous pourrions sauver nos membres et nos vies. Car si nous nous mettons maintenant à fuir, nous serons morts ou pris avant l'heure de complice ; et si nous attendons la bataille main à main, en un val, sur une chaussée ou dans une plaine, nous ne pourrions tenir contre la partie adverse : trois cents, contre cinquante : c'est chose mal partagée, mais nous garderons le pont, je n'en doute pas, contre tous ceux qui sont à Poitiers. »

Ceux-ci répondirent que chacun y consentait.

Le noble Kerlouët confia à ses varlets la proie et les prisonniers, dont il y avait planté. Il les envoya à la Roche-Posay. Il fit armer ses gens et les mena très bien. Ils chevauchaient le long de la rivière et s'approchèrent ce jour-là si près de l'eau, qu'ils aperçurent de l'autre côté les Anglais.

Kerlouët hâta fort ses hommes ; il redoutait beaucoup que les Anglais n'occupassent le pont. Chandos, d'autre part, montra à ses Anglais le brave Kerlouët, car il l'avisa très bien.

De l'un et l'autre côté, chacun se hâta tant, qu'ils vinrent au pont dont on vous a parlé. Kerlouët le premier monta dessus le pont. Aussitôt qu'il y fut, il descendit de cheval ; ainsi firent ses gens, car il le commanda. Chacun se mit à pied et ils se rangèrent là ; chacun saisit la lance au poing et la brandit ; puis ils dirent :

« Si les Anglais veulent passer ici, ils devront se nommer. »

Les archers étaient devant, mais il y en avait peu : ils n'étaient que dix-huit. Chacun s'évertua : chacun tendit son arc et encocha sa flèche.

Alors ils virent Chandos qui arrivait au pont. Il aperçut Kerlouët et avisa son pennon, qui était déployé sur le bout du pont ; il regarda en quelle façon il s'était ordonné ; il se prit à s'émerveiller, le montra aux Anglais, et leur dit :

« Seigneurs, or regardez là droit : je vous avais bien dit tout ainsi qu'il y va. Je vous jure le vrai Dieu qui créa le monde, qu'il n'y a meilleur en France que Kerlouët. S'il est tué dans le combat qui se fera, je sais bien de certain, qu'il se vendra cher. Je donnerai noble présent à qui me le livrera vif. »

Ainsi disait Chandos. Or il vint au bout du pont avec ses gens. Ils descendirent à pied tôt et promptement, très richement armés de pied en cap, rangés et ordonnés très serrés. Ils approchèrent ainsi nos Français, qui les attendaient bien et hardiment.

Alors les Anglais commencèrent le combat ; ils ne tirèrent pas très longuement, car les traits leur manquèrent tôt, ils n'en avaient point grandement. Chandos parle haut et dit :

« Ah ! Kerlouët, comme tu as de hardiesse ; tu es trop outrecuidant, je le sais de vrai, toi qui veux faire mêlée de cinquante hommes contre trois cents ou plus, excellents en armes. Ne te fais point occire, ni ne fais point blesser tes gens, mais rends-toi à moi tout paisiblement, et tout en premier, restitue-moi le bétail que tu as conquis depuis qu'il fait jour. Je jure Dieu que je tiendrai quitte, toi et tes gens, aussi pour la moitié d'argent qui convient à une rançon, comme le veut la raison : qui pourrait payer cent francs d'or, pour cinquante en sera quitte.

— Vous parlez pour néant, répondit Kerlouët. Vous tenez peu de compte de moi et de ce qu'il me convient de faire, que vous me requérez d'agir si vilement. Si je le faisais ainsi, par les saints d'Orient ! on nous devrait tous accrocher au vent ! Que dirait Du Guesclin, le gentil connétable ? que diraient Olivier de Clisson et le noble vicomte de Rohan ? je n'ose-

rais jamais reparaitre devant telles gens. Quand je serai chu de mon cheval, que je serai blessé vilainement au corps et que j'aurai rompu mon épieu, adonc vous me sermonnerez de me rendre. Car, que je sois damné, si je me rends autrement! »

Quand Chandos l'ouït, il en fut dolent au cœur. Le seigneur qui possédait Mortemer lui dit :

« Sire Chandos, je vous prie humblement que vous me donniez ces Français à combattre à présent, entre moi et mes gens; vous les aurez morts ou vifs à votre commandement.

— Or, en avant! dit Chandos, allez promptement; je vous secourrai si besoin vous en prend : car le cœur me dit bien, par mon serment, que vous aurez prochainement besoin de secours. »

Le sire qui tenait la tour de Mortemer s'en vint devant nos gens avec bien cinquante lances qui étaient à redouter; il s'ordonna là. Il croyait bien abattre et renverser nos gens, mais nos gentils Français les firent reculer à force de pousser. Jamais nul homme ne vit montrer telle défense.

Il convint aux premiers Anglais de reculer en arrière. Ils eussent été morts ou pris, sans aller plus avant, si Chandos et ses gens ne se fussent avancés; ils se rangèrent et s'ordonnèrent tous ensemble.

Là commença un combat, nul homme ne vit son pareil; il y eut là force estocades et poussées de lances. Les Anglais avaient des haches qui furent à redouter : c'est ce qui gréva trop malement les Français. On vit mainte lance faussée et brisée et maint homme mourir.

Les Anglais démenaient aussi cet assaut et assaillaient fièrement comme des sangliers, et les Français se défendaient pour sauver leur vie; de côté et d'autre, ils ne pensaient qu'à frapper.

Pendant que la bataille s'échauffait, un varlet partit du pont dont vous m'oyez parler. Il pensa à retourner tôt et vint aux varlets, qui devaient mener le bétail, qu'on avait pris avant de se mettre en bataille. Il leur cria hautement :

« Seigneurs, laissez ces bêtes rester là, et venez à ce pont

renforcer vos seigneurs, car ils ont un assaut qui est à redouter. S'ils sont morts ou pris, il vous faudra finir, et s'ils ont la victoire, vous pouvez vous vanter qu'à toujours vous pourrez vivre en richesse. »

Quand les varlets l'ouïrent raconter ceci, ils coururent sur le pont sans demander le chemin; ils remplirent leur giron de pierres et de cailloux.

Quand ils furent au pont, ils trouvèrent leurs maîtres qui avaient fort grand faix à porter et étaient sur l'heure de perdre et de reculer, il y en avait déjà de pris. Ils crièrent : « Kerlouët ! » et commencèrent à jeter sur les Anglais les pierres et les cailloux qu'ils avaient apportés, lesquels allaient aussi drus en l'air que la pluie que l'on voit tomber ; quand les cailloux churent sur les Anglais, ils se prirent à marteler dessus les bassinets. Il semblait que ce fussent forgerons que l'on ouît là frapper.

« Eh ! Dieu ! dit Chandos, Jésus nous veut grever ; s'il fait pleuvoir des cailloux, nous ne pourrions durer. »

Quand Chandos aperçut les cailloux qui tombaient et qui empiraient malement les Anglais, il dit à ses gens :

« Pensons de besogner : jamais telle honte n'advint à corps de chevaliers, qu'il nous adviendra à tous, s'ils nous font reculer et abandonner la place. Nous sommes plus de trois cents pour gréver les Français, et ils n'étaient point cinquante au commencement ; j'entends qu'il leur est venu secours par derrière.

— Sire, dit un Anglais, qui eut nom Engelier, à ne vous rien céler, ce ne sont que varlets qui se viennent d'approcher pour aider leurs maîtres.

— Au nom de Dieu ! dit Chandos, doit-on priser de tels gens ? On connaît au besoin ses vrais amis. En avant ! Pressons-nous d'exploiter ! »

Lors les Anglais commencèrent à approcher nos gens. Là vous les eussiez pu voir estoquer de lances et frapper l'un sur l'autre de haches d'acier. Les Anglais étaient à foison ; ils s'employèrent tellement dessus nos gens, qu'ils les entamèrent et les éclaircirent et en prirent plusieurs à rançon.

Chandos s'y montra bon chevalier. Il tint une hache levée et l'alla tellement asséner sur un Français, appelé Pierre Boucher, qu'il lui perça tout le bassin et l'abattit en bas sur le sable. Là il fut pris et saisi comme prisonnier. Kerlouët le vit et n'eut qu'à se courroucer.

Il y avait là un Breton qui était bon archer ; il tira tellement une grande flèche sur Chandos, qu'il lui perça son armure et le blessa en sa chair et fit couler le sang. Cet archer eut nom Alain de Guigneux, il était fort à priser.

Quand Chandos se sentit blessé, il tira vite la flèche hors de son corps ; il n'était pas si atteint, ni si profondément, qu'il en eût jamais reçu la mort, s'il n'eût eu pis dans ce combat. Il ne fit semblant du horion qu'il sentait, mais criait hautement :

« Or, en avant, bonnes gens ! Abattez ces Français ; tuez qui ne se rendra tôt et promptement ! »

Yvon de Launoy, qui portait le pennon de Kerlouët, le bailla à un sien chambellan pour mieux combattre à son aise. Il repoussa tellement les Anglais d'une lance qu'il tenait, qu'il en blessa cinq très vilainement. Il abattit le pennon qui appartenait à Chandos. Quand les Anglais le virent, ils l'environnèrent et l'assaillirent tellement et le frappèrent si fort de leurs haches, qu'il fut abattu au milieu du parement ; adonc il dit : « Je me rends ! »

Là il fut pris et saisi promptement. Kerlouët s'en aperçut et crut le recouvrer. Lors il cria hautement son enseigne et son cri pour encourager ses gens et pour aider Yvon, mais ce fut pour néant. Kerlouët fut cerné et abattu, et fêru par telle fureur qu'on l'eût occis là, n'eût été un Anglais qui fit en ce jour une bonne action dont il fut fort prisé dedans maint héritage.

Le noble Kerlouët avait jadis tenu en son châtél fermé l'Anglais dont je vous parle ; il l'avait rançonné et l'avait tellement dénué du sien, qu'il n'avait plus vaillant un denier monnayé ; il n'avait armure qu'il n'eût emprunté, ni cheval ni destrier où il pût monter. Il en avait pris Kerlouët malement en haine, et avait mainte fois juré que, s'il le trouvait

jamais en un lieu où il eût la force pour lui, il n'aurait de répit pour tout l'or du monde, qu'il ne fût mis à fin, occis et découpé.

Mais Dieu lui envoya au cœur une autre pensée : quand il aperçut Kerlouët tombé à terre et qu'il le vit battre sur le dos et au côté de grandes haches pesantes, de telle force que les Anglais tendaient à l'occire en grande vilainie, le bon Anglais prud'homme, que Dieu inspira, ôta lors de son cœur haine et mauvaiseté ; il saisit une hache et s'en vint aux Anglais qui pressaient le brave Kerlouët, lequel gisait à plat ventre, et leur cria si haut qu'il fut bien écouté :

« Arrière ! traitres, félons et parjures ! Et comment êtes-vous si hardis et osés d'occire en un combat mortel un homme de grand sang et né de noble lieu, puisqu'il a doucement demandé rançon, et qu'il est assez puissant pour être rançonné ? Foi que je dois à Dieu ! le premier qui aujourd'hui le touchera, je lui donnerai tel coup de cette hache, qu'il lui importera peu combien on vend le blé ! »

Il fit ainsi reculer les Anglais ; il alla à Kerlouët et le fit relever :

« Kerlouët, dit-il, vous me devez aimer, mieux que je ne vous dois aimer, à conter vérité, car ici je vous ai sauvé votre vie, et vous m'avez tellement déshérité du mien, par la grande rançon que jadis vous m'avez fait payer, que je n'ai ni cheval à moi, ni armure pour m'armer. Or il faut que vous m'aidiez à remonter mon corps, ou je vous ferai périr ici de male mort. Rendez-vous hâtivement, sans donner de coups, au vouloir de Chandos qui nous doit gouverner. »

Kerlouët répondit :

« Je le dois bien accorder. »

Ainsi fut prisonnier le noble Kerlouët. Quand les Français l'eurent vu, ils commencèrent fort à décliner. Quelques-uns se rendaient pour sauver leur vie, et les autres continuèrent la défense.

Il y eut un Aymeri qui fut vaillant et noble et qui s'alla aviser là de grande hardiesse. Il saisit une lance qui avait le fer clair. Il pousse la lance dessus Chandos ; haubert ni



cotte de mailles, ni le jacque flottant ne purent empêcher qu'il ne lui fit entrer le fer au corps.

Quand le noble Chandos se sentit frappé, il cria à ses gens, qu'il vit debout à côté de lui :

« Dieu, je suis mort ! Il n'y a qu'à finir pour moi. Aujourd'hui est venu le jour où je dois trépasser. Je recommande à Dieu le roi d'Angleterre et le prince qui veut passer la mer. Je recommande à Dieu la dame que j'ai épousée ! Aujourd'hui il nous convient de nous séparer. »

Quand son frère l'ouït ainsi se lamenter, il commença à pleurer, et à se démener. Il dit :

« Mettez les Français à mort sans délai ! Qui aura prisonnier, le veuille pendre tôt, et veuillez livrer tout le reste à mort. Veuillez tirer vengeance de la mort de mon frère !

— Ne le faites pas, dit Chandos. Frère, laisse-les vivre. Les Français font leur devoir, vous ne les devez blâmer ; au contraire on les doit priser, chérir et honorer. Car qui fait ce qu'il doit, j'ose bien le dire, ne méfait en rien : il est bon à excuser. »

Chandos fit ainsi répéter de la mort maints gentils prisonniers.

Le noble Chandos fut chevalier de prix. Il pria son frère, pour Dieu, et tous ses hommes, grands et petits, que les Français n'eussent pire mal pour ce qu'il était blessé ; mais que ceux qui se rendraient prisonniers fussent sauvés, car ils étaient vaillantes gens, remplis de prouesse.

« Sire, dirent les Anglais, tout à votre volonté. »

Lors les Anglais vinrent à nos gens et leur firent convention, sur le corps de Jésus-Christ, que celui qui se rendrait tôt, sans tenter de lutte, pourrait par rançon s'en aller dans son pays.

Les Français virent bien qu'ils auraient du pire et que celui qui n'obéirait serait mis à mort ; alors, ils se rendirent tous, les grands et les petits. Il n'y eut que quatre de nos Français occis ; mais ceux qui demeurèrent vifs furent tant battus, qu'il y en eut trente-six de blessés.

Celui qui avait blessé Chandos à la poitrine fut pris par un

bon Anglais qui avait nom Henri. Quand il eut son prisonnier qu'on appelait Aymeri, il lui fit aussitôt dépouiller son jacque, qui était garni de clochettes, et puis le lui fit revêtir à l'envers, afin qu'il ne fût pas reconnu, car il eût été occis par le frère de Chandos, qui avait demandé :

« Frère, qui vous a mis à mort ? »

Chandos répondit débonnairement :

« Beau frère, il ne convient pas de s'enquérir de cela, car ~~amais~~ je n'en pourrai être mieux. »

Chandos ~~fat~~ tant prié par son frère, qu'il lui dit :

« C'est un écuyer de valeur, vêtu d'un jacque uni, couvert de clochettes d'argent. »

Le frère de Chandos fut désireux d'avoir l'écuyer ; il le fit quérir par les chambres pour l'occire ; mais l'Anglais qui tenait l'écuyer prisonnier en eut nouvelle ; il lui fit tourner son jacque à l'envers et l'envoya ailleurs, par dedans sa terre, et ainsi l'écuyer fut garanti de la mort.

Je ne vous ferai pas ici trop long récit. Tous nos Français furent là retenus et pris ; pages, valets, chevaux, tout y fut saisi, ainsi que la proie, vaches et moutons. Puis les Anglais partirent.

Jean Chandos fut mené à Chauvigny, et là il ne tarda guère qu'il finit de ce siècle <sup>1</sup>.

1. Froissard dit qu'il mourut l'année précédente (2 janvier 1369).





### CHAPITRE LIII

Comment Kerlouët prit Châtellerault. Comment Bertrand alla devant la ville d'Usson en Auvergne et comment il dut abandonner le siège à cause de la neige qui tomba dru.

Après la mort de Chandos, Kerlouët fut mis à rançon de trois mille francs, que les bourgeois de Tours, qui l'aimaient fort, payèrent pour lui ; les autres furent délivrés par rançon, car qui a de l'argent toujours échappe.

Kerlouët retourna dans la Roche-Posay ; il eut ses gens avant trois mois par bonne rançon. Alain Saisi revint et Pierre Boucher ; Geoffroy Païen, Hugues de Scalinze, Henri Basterel, Yvon de l'Espire et maints autres dont je ne dirai point le nom,

Il vint là un archer qui était de noble lignage ; il était de Paris, la vaste cité ; il avait nom Jean de Limoges ; il fit à l'épée maints beaux faits sur les Anglais d'outre-mer.

Un héraut qui avait sur sa poitrine l'enseigne de Bertrand le digne connétable et tunique de fin or ornée de soie, monta un jour dans la salle d'honneur, il s'inclina très noblement devant Kerlouët et lui conta nouvelles de Bertrand Du Guesclin. Le bon connétable lui mandait et le priait pour Dieu qu'il défendit contre les Anglais, tant qu'il pourrait durer, la Roche-Posay qu'il avait longtemps gardée et que l'hiver une fois passé, il irait par delà, avec toute la puissance des Français; qu'il ferait un tel train parmi les gens de Guienne, qu'il en serait parlé jusque dans mille ans.

Kerlouët fut aise quand il écouta ces paroles, il honora noblement le héraut dont je parle et lui donna très beau présent. Il manda cent fois salut à Bertrand et lui répondit qu'il ne redoutât rien, qu'il garderait si bien la Roche-Posay, que les Anglais maudiraient l'heure où il y entra. Alors le héraut partit.

Kerlouët, qui désirait haut honneur, assembla avec lui tant de gens d'armes français qu'ils se trouvèrent à plus de quatre cents combattants. Chacun était reçu, nul homme ne fut repoussé. S'il ne leur donnait de l'argent quand ils venaient là, il leur promettait tant que chacun le loua. Kerlouët dit bien qu'avant qu'il fût longtemps, il les ferait tous riches.

Or, écoutez, pour Dieu, de quoi il s'avisa. Il y avait une bonne ville près de là, c'était Châtellerault. Il y a là une forte rivière qui est appelée la Creuse. Le noble Kerlouët s'en alla avec ses gens et jura de prendre la ville avant de s'en retourner.

L'histoire nous dit que ce Kerlouët, où il y eut tant de prouesses, arriva une nuit avec ses combattants devant Châtellerault, une ville puissante. Il fit descendre ses gens à pied loin de la ville et laissa là ses chevaux. Les Français vinrent secrètement, sans faire de bruit, jusque dans les fossés de Châtellerault.

A cette heure, les guets était endormis; Kerlouët s'en aperçut par le guet du châtel qui, bien souvent, criait au guet de la ville qu'il fit bonne garde, mais nul ne lui répondait.

Kerlouët et ses gens descendirent dedans les fossés et firent tant, qu'ils approchèrent des murs de la ville. Il y avait une

palissade qui faisait distance au-devant du mur, nos Français le savaient ; ils avaient apporté mainte scie tranchante emmanchée de plomb, de telle façon que l'on pouvait couper du gros bois, en sciant, sans faire de bruit.

Nos Français descendirent et scièrent les pieux dont je vous parle au ras de terre, je vous assure qu'on ne les scia pas tout outre, mais qu'on les laissa debout en bon état, puis ils recouvrirent la coupure de terre. Ainsi firent-ils deux nuits, comme dit le récit, et ensuite ils s'en allaient courant par le pays.

Au point du jour, ils accoururent là ; ils avaient apporté mainte échelle puissante et tout ce qui convient à un assaut. Ils ordonnèrent leur besogne pour assaillir et entrèrent aux fossés afin d'appliquer les échelles.

Il y avait une tour qui était haute et grande ; le guetteur était là veillant ; pour réveiller le guet de la ville, il criait souvent :

« Guettez au pied du mur ! Allez partout guettant ! Il va faire jour, je le vois bien apparent ; nous irons manger des tripes qui bouillent sur le feu ; certes j'ai telle faim que jamais je n'en eus si grande. »

Ainsi, disait le guetteur dont je parle ; mais ceux à qui il s'adressait dormaient ; ils ne répondirent nulle parole, mais ronflaient fort. Il y avait déjà au pied du mur plus de trente Français qui parlèrent en haut et répondirent :

« Nous garderons partout, nous ne dormons pas ; nous sommes fort désireux de manger de ces tripes. »

Quand le guetteur ouït nos bons Français, il regarde aux fossés, et entend remuer le bois ; il ouït choir en une fois les grands pieux, que nos gens avaient sciés sans bruit.

Lors le guetteur regarda et vit bien que les nobles Français étaient dans les fossés, et il cria à haute voix :

« Alarme ! Trahison ! trahison ! seigneurs, armez-vous sur-le-champ. »

Les Anglais coururent aux armes là dedans ; mais ils ne vinrent pas si tôt sur les créneaux, que nos Français n'y fussent déjà.

Les Anglais se défendirent bien, à arcs, à lances, à haches et à maints bons épieux, mais toute leur défense n'y valut un denier. Ils eussent été tôt morts ou pris, s'ils ne se fussent enfuis. Les Français et les Bretons entrèrent dedans, alors ils purent bien manger des tripes à leur aise.

Nos Français sont entrés dans Châtellerault. Le jour apparut clair et le soleil se leva. Nos gens pillèrent maint hôtel par la ville ; ils y acquirent et conquêtèrent beaucoup de richesses, et ils prirent aussi des gens de la garnison.

Les autres se boutèrent sur le pont, entre deux tours qu'on avait nouvellement restaurées. Le vicomte s'y était mis en sûreté, mais il avait perdu très grande quantité des siens.

Il y avait sur ce pont maints Anglais redoutés ; les Français croyaient bien que ce pont serait conquis en peu de temps ; mais il fut chèrement disputé.

Les Français se reposèrent dans la ville. Le butin fut partagé, ainsi que l'or fin monnayé ; ils emportèrent assez de richesses, beaux draps, grosse bure et linge précieux, chaudières, chaudrons et maint bon lit paré ; la vaisselle d'argent et d'étain ne fut pas oubliée ; hanaps d'or et d'argent, tout fut mis et posé en bateaux et en navires ; ils portèrent même à vendre à Saumur les enclumes où le fer était forgé et les meules à moudre leblé. Tout ce butin fut mené à Saumur et à Chinon. Jamais ville, ni cité ne fut mieux pillée.

Nos gens furent longtemps en cette forteresse. Les Anglais firent défenses, créneaux et talus devant le pont, afin qu'il ne fût ni surpris ni gagné.

Les Français arrivaient là de tous pays ; ils y furent bien deux mille, ou du moins quinze cents passés. Ils se mirent en conseil pour conquérir le pont ; tous furent d'accord qu'ils prépareraient des bateaux où ils seraient très bien armés, qu'ils mineraient à pics et à houes tout le maître pilier qui était très bien fondé et qui soutenait la tour du pont fortifié. Ainsi fut-il dit et ordonné en ce conseil.

Nos Français entrèrent par dedans les bateaux, il ne fut jamais parlé d'assaut si merveilleux. Les Anglais furent fort ébahis, quand une arche du pont chut dans l'eau et que la

tour tomba del'autre côté ; s'ils furent dolents, ne le demandez pas.

Quand les Anglais eurent vu choir une tour, ils s'enfuirent à l'autre tour pour attendre du renfort, ils y firent des barricades à force ; la tour fut crénelée noblement et garnie d'Anglais bons combattants ; ils avaient assez de vivres, ils pouvaient bien cheminer jusqu'à Poitiers sans encombre ; la grande eau était entre les Anglais et les Français.

« Dieu ! dit Kerlouët, si l'on pouvait jeter bas cette tour, les Anglais y seraient entrés aujourd'hui en très mauvaise heure. »

Pour miner cette tour séant dessus l'eau et construite sur le pont, les Français ordonnèrent maints bateaux. Là, montèrent des gens d'armes armés à leur commandement, des pionniers qui creusent bien du pic, des maçons et mineurs ; ils étaient bien couverts, comme il convenait. Tous étaient empressés de miner la tour, et les Anglais d'en haut lançaient et tiraient.

Ils pensaient bien que Kerlouët était allé lui cinquième avec les vassaux, et je vous dirai pourquoi les Anglais le croyaient. Tous les cinq dont je parle avaient baillé leurs armes à cinq archers puissants, parce que les Anglais les redoutaient très fort. L'un des bannerets avait nom Jean de Limoges et il était de Paris ; il avait pris les armes de Kerlouët et, quand les Anglais aperçurent ces armes, ils tirèrent sur lui plus fort qu'ils n'avaient fait auparavant et lui lançaient des dards ; mais il était si fortement armé qu'il ne lui firent rien.

Ainsi dura l'assaut jusqu'au soleil couchant, sans qu'on y nuisit le moins du monde. Si l'on avait pu faire tomber trois pierres, l'on eût bien eu le reste, mais les Anglais firent si bonne défense, que depuis on n'y alla plus volontiers. Échaudé, par droit, redoute le feu.

Nos gens furent longuement dedans Châtellerault sans conquêter le pont ; il y eut plusieurs assauts, mais ce ne valut néant. Puis il advint que Bertrand manda à Kerlouët et à tous les capitaines des forts, qu'ils vinssent aussitôt à Blois à

son commandement. Qui n'y voulait venir n'avait qu'à aller droit par-devant Usson, il y trouverait à certain jour nommé le bon duc de Berri, à qui la terre appartenait, le duc de Bourgogne et le duc de Bourbon, le comte de Blois que Dieu garde de tourment : le connétable aussi devait y aller bientôt et tous les barons à sa solde.

Joyeux furent les Français ; ils allèrent là allègrement. Tous les barons de France vinrent par-devant Usson, séant en Auvergne ; ils se logèrent autour en bon ordre. Ils furent là à un jour nommé bien douze mille ou plus en noble équipage, gens d'armes et archers et arbalétriers de prix, qui tiraient subtilement.

Or nous dit la matière d'où se tire ce livre que la ville d'Usson ne fut pas prise alors, je dirai comment. Il y fut fait un assaut : les fossés furent remplis à l'entour de bûches et de fagots et les gros murs minés et crevés. Usson était déjà presque prise par nos gens français, mais ils furent tellement surpris par la nuit, qu'on fit cesser l'assaut à cause de l'obscurité. Et quand vint la nuit le vent se leva et le temps changea si merveilleusement, la neige chut tant et si longuement, que le lendemain au jour, avant prime, il y eut cinq pieds de neige et plus. De nulle part il ne pouvait venir de vivres au camp. Ainsi par détresse de faim et de froidure, il convint à nos gens de partir et chacun s'en retourna en son endroit. Il en mourut largement par voie et par chemin, de maladie, de faim et de froid. Il fut dit tout communément par les Français que Dieu avait été Anglais cette nuit-là.

Ainsi les Français furent malement troublés ; il convint qu'ils partissent à cause de la neige. L'hiver passa et l'été s'approcha ; au renouveau se rassemblèrent en Berri le duc de Bourbon, le duc de Berri, le comte de la Marche, le sire de Sully, le sire de Courtenay, le sire de Charenton, qui s'appelait Banères, le seigneur de la Tour d'Auvergne, le vicomte d'Aunoy et plusieurs seigneurs que je ne nomme pas. Ils se trouvèrent bien sept mille en armes, et ils avaient volonté d'entrer dans le pays de Guienne.



Le duc de Berri fit savoir ce projet au connétable et lui manda de venir à lui. Bertrand, par la volonté du roi de France, lui fit dire, qu'il allât mettre le siège devant Sainte-Sévère et qu'il irait à lui à brief terme, avant que le mois fût passé; qu'il lui mènerait si grande quantité de Bretons, que les Anglais ne s'attarderaient pas dans le Berri.

Bertrand manda de toute part des gens d'armes et fit si bien qu'en peu de temps il en rassembla beaucoup. En sa compagnie furent le maréchal de Sancerre, Olivier sire de Clisson, Olivier et Alain de Mauny, Alain et Jean de Beaumont, le sire de Rais, le sire de Rochefort, le sire de la Hermendaie, le dauphin d'Auvergne, le sire de la Roche-Guyon, le vicomte de Rohan, le bâtard de Flandre et plusieurs autres chevaliers et écuyers.

Le duc Philippe de Bourgogne, surnommé *le Hardi*, envoya à messire Bertrand grande chevalerie au secours de son frère le duc de Berri et la bailla à conduire au sire de la Trémouille qui fut bon et vaillant chevalier.

Bertrand commanda aux grands et aux petits, qu'ils fussent apprêtés, ordonnés et pourvus, pour aller en Berri, droit à Sainte-Sévère où étaient les Anglais; qu'ils trouveraient là le duc de Berri et le duc de Bourbon avec six mille hommes revêtus de fer. Ainsi fut-il ordonné. L'accord fut pris, dont maints Anglais furent perdus et occis.



## CHAPITRE LIV

Comment un Anglais pendit à l'envers l'écu de Bertrand à Moncontour et  
et comment Bertrand prit la ville pour se venger et pendit l'Anglais à  
la place de l'écu.

Bertrand partit de Blois et se mit en chemin. Il passa par Saumur, une ville de prix; ceux de là avaient toujours été bons Français par penchant.

Or Bertrand eut conseil de plusieurs nobles chevaliers d'assiéger Moncontour, qui était tenu par les Anglais, et cette garnison grevait fort le pays de Loudun et de Saumur. Il appela Clisson qui était de ses amis; il lui voulut bailler sept cents lances et le pria, pour Dieu, qu'il allât à Moncontour, pour prendre avis comment les Anglais pouvaient être attrapés et déconfits.

Olivier y alla avec ses gens. Il fut bien six journées devant Moncontour; il y eut assauts et combats, mais Clisson n'y conquist le montant d'un fêtu.

Il y avait là dedans un Anglais félon envers lequel le noble Bertrand était engagé, par sceau et par écrit, pour une somme d'argent ou de florins. L'Anglais n'en fut pas payé à son

gré, et pour cela il s'avisait qu'il lui ferait un affront qui depuis lui tourna à grande douleur. Il fit peindre sans délai les armes du connétable et les fit pendre à une poutre assise dessus deux pieux assez près de la porte. Et les armes dont je parle furent renversées, pour donner à entendre que Bertrand était faux et parjure.

Ainsi fut Olivier de Clisson devant Moncontour. Il avait le cœur irrité de ce qu'il ne pouvait rien contre la ville.

« Hé Dieu ! disait-il, si Bertrand Du Guesclin fût venu ici, Moncontour n'eût duré contre lui le troisième jour. »

Un écuyer qui était de Vaucouleurs lui dit :

« Si Bertrand savait le grand affront que les Anglais lui font, par le saint Sauveur ! il les ferait tous mourir à grands tourments.

— Comment ! s'écria Olivier, jouent-ils quelque mauvais tour de leur façon ?

— Oui, répondit l'écuyer. Ils ont pendu laidement les armes de Bertrand, ainsi que celles d'un meurtrier ; ils les ont aussi traînées le long d'un carrefour et les ont renversées en montrant par fraude que Bertrand Du Guesclin a cœur de menteur.

— Dieu ! dit Clisson, voici grand outrage. »

Il appela aussitôt un bon chevaucheur et l'envoya à Bertrand pour lui dire cet outrage. Celui-ci chevaucha tant de nuit et de jour qu'il rencontra Bertrand avec maints combattants. Il descendit de cheval et se mit à genoux dans l'herbe devant lui.

« Or sus ! dit Bertrand, comment fait Clisson, que j'aime de bon cœur ? n'a-t-il point conquis Moncontour ?

— Nenni, sire, par ma foi ! dit le courrier ; Olivier vous attend. Il lui plaît bien que vous ayez l'honneur de prendre le fort. Par la Vierge honorée ! ceux qui gardent Moncontour ont mépris envers vous, ont pendu votre blason assez près de la porte et l'ont traîné le long de la chaussée, tout ainsi que celui d'un baron qui a volé, ou d'un traître qui a médité trahison. Les Anglais vous nomment parjure et déloyal, pour l'obligation qui fut passée par aventure à cent

lieues d'ici<sup>1</sup>. Or pensez d'amender cette forfaiture, car les Anglais vous ont fait grande noirceur. »

Quand Bertrand ouït ces paroles, il leva la tête.

« Ami, dit-il, ce que tu as dit, est-ce vérité?

— Croyez-le, répondit l'autre; je sais bien que j'ai vu votre écu pendu comme à un gibet, il est renversé et avant qu'on l'y mit il fut assez trainé. Et les Anglais vous nomment félon et parjure.

— Hé Dieu ! dit Bertrand, voici grande méchanceté. Il est vérité que je m'obligeais un jour pour un mien soudoyé qui était rançonné. Je répondis pour lui par un écrit scellé. J'y engageai mes biens et ma terre aussi. Si le jour qu'il avait dit est passé, et s'il n'a pas été payé au jour nommé, il n'avait qu'à aller dessus ma terre; il eût eu là son gage, sans me faire affront; il m'a porté trop de blâme. Je voue à Jésus-Christ que je n'avalerais ni ne goûterai de chair; je ne reposerais ni ne dormirai en lit et ne me dévêtirai ni matin ni soir, que je n'aie Moncontour et que ceux de là ne se soient rendus tout à ma volonté. Le félon Anglais qui me tient en vilainie sera lié et après trainé, pendu par le cou et accroché au vent, au lieu où il a pendu mon blason peint. »

Point ne mentit Bertrand, comme je le conterai. Il fit sonner sa trompette hautement et signifia à ses hommes qu'il irait à Moncontour où Clisson l'attendait, et que l'on vint après lui tôt et promptement.

Lors les compagnies se suivirent l'une l'autre. Les troupes étaient grosses; il y avait beaucoup de belle gent. On eût pu voir là maint riche équipement, bannières et pennons flotter au vent, les bassinets luire au soleil qui resplendissait, et hennir les chevaux qui couraient puissamment.

Bertrand alla tellement, qu'il vit la noble cité de Moncontour.

« Moncontour, dit Bertrand, par mon serment ! j'irai vous

1. Il s'agissait de la rançon d'un soldat pris à Najara, que Bertrand s'était engagé à payer, à un jour déterminé; le délai passé, le créancier avait recours sur ses biens, mais n'avait pas le droit de l'injurier ainsi.

visiter assez tôt ; il n'y demeurera Anglais que je ne pendre si celui qui a fait pendre mes armes vilainement ne m'est livré. Olivier de Clisson, comment avez-vous souffert cette honte que les Anglais aient pendu vilainement mon blason ? Volontiers ils me pendraient s'ils me tenaient présentement. Mais je ne le cache pas, vous qui avez avec vous tant de bonnes gens, vous dussiez avoir pris Moncontour et pendu ces Anglais et montré vengeance du grand affront qu'ils m'ont fait.

— Ah ! sire, répondit Clisson, ne vous troublez pas ; vous devez avoir l'honneur d'assaillir cette gent. Sitôt qu'ils vous sauront avec nous ils seront à moitié déconfits. On dit : Qui bien attend ne perd rien. »

Bertrand et les barons s'en vinrent dans le camp, qui était là dressé ; c'était tout près de l'heure de complie. Bertrand fut fort dolent qu'il ne fit pas plus grand jour, pour assaillir la ville.

Cette nuit notre chevalerie se reposa ; mais Bertrand n'y mangea pas de chair et ne se coucha en lit ni en toile de lin. Il ne dormit nullement et ne s'assit pas à table pour se repaître ; il ne voulut prendre qu'une soupe au vin hâtivement, mais toute la nuit, il médita sur la chose et dressa son plan.

Des gens de tous pays et mainte grande troupe vinrent toute la nuit à Bertrand, jusqu'après l'aube éclairée. Quand Bertrand aperçut le soleil qui flamboyait, il fit sonner sa trompette et fit signifier à la chevalerie et à ses gens que chacun vint à l'assaut.

« Hé ! Dieu ! dirent tous les Français, tant que Bertrand sera vif nous n'aurons pas de repos. »

Il fit mander qu'il voulait que Moncontour fût aussitôt assailli, et qu'il n'y eût si hardi, qui ne vint à l'assaut tôt et sans délai sous peine de perdre la vie.

« Dieu ! dirent les seigneurs, nous avons cheminé toute la nuit, sans boire ni manger ni pain ni vin ! »

Il fut conté à Bertrand que ses gens se plaignaient, mais pour ce, il ne cessa ; il fit sonner sa trompette, qui retentit

hautement. Alors tous les Français vêtirent l'armure ; archers et arbalétriers prirent des pics et des échelles.

Les fossés furent promptement pleins de nos gens ; ils allèrent au pied du mur par force. Les Anglais du dedans firent grande huée. Ils firent fort bonne défense ; ils lancèrent maints traits et mainte lourde pierre ; ils jetèrent sur les Français eau chaude, poix bouillante et chaux vive, et tonneaux emplis de pierres, et gros bois de charpente.

Cette troupe anglaise montra grande défense ; elle mit à mal beaucoup de nos gens et les abattit aux fossés à lance et à hache. Mais quand ils se relevaient, ils retournaient à l'assaut en criant : « Dieu nous aide ! »

L'histoire témoigne que la chevalerie conquit Moncontour. La troupe anglaise se pensa bien sauver et tourner à la fuite, mais ils furent tous pris.

Il y avait des Anglais à planté dans Moncontour. Cresoualle qui était fort renommé y était, et David Holegrave et plusieurs chevaliers de haute autorité ; ils firent plus grande défense que je n'ai pu conter. Mais nos gens se boutèrent par force là dedans. Il y eut des Anglais morts en quantité ; et encore eût-on tout occis et tué s'ils n'eussent nommé et accusé l'Anglais qui pendit les armes de Bertrand.

Bertrand le fit tôt amener, quand il lui fut livré ; puis l'Anglais fut pendu en ce lieu où l'écu de Bertrand fut accroché : ce fut son paiement ; il l'avait assez mérité. Messire Olivier de Clisson le mena et le pendit lui-même de sa main.

Ainsi fut pris Moncontour, comme je l'ai conté. Bertrand y mit grande garnison ; puis il en partit sans y plus demeurer. Il tourna sa route tout droit vers le Berri. En cheminant, il prit maint châtel fortifié, villes et forts monastères ; rien ne tenait contre lui. Il mena tant nos gens qu'ils avisèrent le fort de Sainte-Sévère et virent dans les champs maintes tentes dressées.

Là étaient le bon duc de Berri, le duc de Bourbon, le comte de la Marche, le seigneur de la Tour, qui naquit en Auvergne, et le sire de Charenton. Le duc de Bourgogne n'était pas allé là, mais il avait envoyé maints gentils Bourguignons

fiers et osés. Un noble chevalier appelé le sire de la Trémouille, qui était né dans le Berri, les avait amenés au bon duc.

Il y avait maints princes devant Sainte-Sévère : encore y en eut-il plus, quand Bertrand se fut assemblé et logé avec eux. On put voir là pavillons et tentes, bannières au vent et pennons levés, maints nobles bassinets qui jetaient grande clarté, et pavois très noblement ouverts.

Ils avaient ordonné leur affaire pour l'assaut : échelles, pics, houes, marteaux pour percer les murs, pierrières et engins dressés. Or vous pourrez ouïr, si je suis écouté, un assaut qui fut merveillieux ; jamais il ne vous fut raconté de plus noble assaut.





## CHAPITRE LV

Comment Bertrand s'en vint assiéger la ville de Sainte-Sévère. Comment Geoffroy Païen laissa choir sa hache au fossé et de l'assaut qui advint ; comment l'abbé de Maillepaie fit un trou dans une grange et y bouta le feu, et comment la prise de la ville s'ensuivit.

Devant Sainte-Sévère qui était bonne ville, il y avait bien treize mille combattants. On dressa des machines pour jeter de grandes pierres. Bertrand Du Guesclin alla autour de la place, lui troisième sans plus, afin d'examiner de quel côté l'on porterait l'effort pour conquérir plutôt les grands et vieux murs. Il dit aux Anglais :

« Beaux seigneurs, ne tirez pas, mal vous adviendrait si vous me blessiez, car avant la nuit vous seriez assaillis. »

Les Anglais répondirent :

« Voire ! vous n'oseriez. Vous conquerriez peu, mais vous pourriez bien perdre. Allez hardiment tout au long de ces fossés et regardez nos murs, qui sont bien fortifiés, qui sont



hauts et épais de plus de vingt pieds, et nos fossés qui sont profonds à merveille. Il n'y a meilleure forteresse d'ici à Coulommiers, et nous sommes planté de gens d'armes et d'archers, preux et hardis aux armes et noblement équipés. »

Le brave Bertrand leur dit :

« Par les saints de Bavière ! vous seriez bien fous si vous dépréciez votre fort. Puisque la place est tellement forte, tant en devra être mieux prisé et craint celui qui la prendra avant trois jours entiers. Vous y avez trop séjourné, il faut que vous la vidiez ou brièvement vous perdrez têtes, pieds et bras, car Bertrand est venu, par qui vous serez châtiés. Vous êtes bien enragés d'attendre sa gent. Il se vanta au matin devant les princes qu'avant trois jours vous serez dénichés ou que vous serez tous écorchés et salés. »

Les Anglais, qui étaient présomptueux, répondirent :

« Auparavant Bertrand sera pendu ou noyé. Plût à Dieu qu'il fût là avec vous ; il serait tôt blessé ou occis de traits, car les Anglais sont vilainement abaissés par lui. »

Quand Bertrand eut assez examiné la ville, vu la forteresse et les vastes murailles, il dit à Olivier de Clisson :

« Cette ville-ci est noblement murée, il y a double forteresse à porte crénelée et châtel grand et fort et basse-cour murée. Il serait parlé jusqu'à la mer de celui qui pourrait prendre tout ce lieu en une journée. »

L'abbé de Maillepaie lui dit sans retard :

« Si l'on vient à l'assaut, par la Vierge honorée ! il n'y faudra point aller la tête désarmée, car ces Anglais feront grande défense. D'autre part, ce serait très grande honte pour la haute seigneurie qui est ici rassemblée, de livrer un assaut en menant grande puissance, pour laisser tout en paix et faire retraite. Auparavant, on devrait crier à la volée, que quiconque abandonnerait l'assaut sans avoir la chair blessée, sans avoir la tête ou l'épaule entamée, ou pied ou bras rompu ou jambe cassée, aurait au retour la tête coupée. »

Quand Bertrand l'ouït, il rit de la boutade.

« Abbé, lui dit-il, cette raison me plaît : telle chose ne fut jamais pensée par mauvais cœur. »

— C'est vrai, dit Clisson. Il en sera fait tout ainsi, si l'on suit mon idée. Les Anglais m'ont appelé boucher par mainte année, mais si je puis entrer céans, à mon gré, j'en mettrai à mort plus d'une charretée. »

Ainsi devisait cette gent honorée, puis ils firent retour au logis. Devant cette ville, les uns avaient à manger tant qu'il leur suffisait, les autres jeûnaient, et sans souper se couchaient, car la contrée était ravagée à l'entour.

Or, il advint un samedi droit au diner, un peu après midi, les princes étaient assis au manger ; les uns seyaient à table ; d'autres se réjouissaient au tricot, aux dés, ainsi qu'il leur plaisait ; les autres jouaient sur le champ reverdi ou regardaient les murs et les créneaux, sur les fossés qui étaient recreusés.

Là était Geoffroy Païen, qui avait le cœur hardi ; il avait une hache dont le tranchant luisait, il fêrit un bout en terre sur le bord du fossé, et s'appuya sur l'autre bout et regarda le fort. Il ne comptait pour rien les traits, car il était bien garanti ; il avait un jacque de très forte et bonne soie, et au chef le bassinet qui éclairait au soleil.

Ainsi qu'il contemplait la tour du gentil fort en regardant à droite, un peu de la terre du bord croula sous la hache qu'il avait mise en oubli, et la hache pesante chut dans le fossé. Geoffroy fut fort dolent quand il l'aperçut au fond.

« Belle hache, dit-il, vous vous séparez de moi ; voulez-vous devenir anglaise aujourd'hui, et tant d'Anglais ont été grevés par vous ! Foi que je dois à Jésus ! je ne retournerai pas sans vous, quand je devrais être occis. »

Je vous parle de cette hache de Geoffroy Païen, car l'assaut commença à cause d'elle.

Seigneurs, en cette place dont nous vous parlons, il y avait jadis grosse ville et de très grand renom. Elle fut dévastée par les guerres. Mais les Anglais y firent nouveaux fossés, et nouveaux murs, voire de telle manière, qu'il y avait en ce lieu quatre forteresses, qui semblaient tout une. Premièrement, il y avait le châtel qui était très bon, des murs de trente pieds et au milieu un donjon ; par-devant, basse-cour

bien enclose ; puis la ville bien fermée, coupée en deux parties toutes deux solidement fortifiées.

A l'un des côtés de la ville, les Anglais étaient à foison ; ils avaient avec eux femmes et enfants ; ils étaient là comme en intention d'y demeurer toujours, ainsi qu'en leur pays. De l'autre côté, dont nous avons parlé, étaient les Français, hommes, femmes et enfants, serviteurs, varlets et bouviers, qui avaient renié le roi Charles, tant ceux du pays que d'autres contrées.

Les Anglais ne se fiaient pas en eux, non plus que les Français ne se fiaient aux Anglais. Ainsi les uns et les autres vivaient en suspicion ; pourtant quand vint le besoin et qu'il convint de se battre, il n'y eut nul fainéant, mais tous furent bons et donnèrent aux nôtres de la peine à foison.

Ce fut par aventure et par don de fortune qu'on eut cette noble demeure par vif assaut, et cet assaut eut lieu par la hache qui chut au fossé dans le sable. Geoffroy regarda sa hache et dit :

« Aïe, amie, me laisserez vous donc ? Si je m'en vais sans vous, que jamais je n'aie de pardon ! ou vous viendrez avec moi dans ma tente, ou j'irai avec vous en ce fossé profond, et si je vais là dedans, les Anglais jetteront des pierres. Jamais je n'aurai en moi assez d'orgueil pour ne vouloir pas demander à ces Anglais, que je vois aux créneaux, un répit sans tirer de traits, tant que ma hache sera en mon pouvoir, car orgueil ne prospère pas, mais humilité vainc avec belle raison. »

Geoffroy Païen se prit à appeler hautement :

« Seigneurs que je vois là appuyés aux créneaux, dit-il, je vous prie que vous ne veuillez ni tirer, ni lancer de pierres jusqu'à tant que j'aie ma grande hache d'acier, et puis nous nous en irons en arrière en nos logis : nous ne sommes point venus pour commencer l'assaut, mais nous sommes venus ici pour nous réjouir. »

Les Anglais répondirent :

« Par les saints de Bavière ! vous n'aurez la hache, ni hiver, ni été. Vous vous verrez blesser et empirer de votre corps, si vous ne vous reculez tôt, sans nous plus approcher. »

Et Geoffroy Païen se dit :

« Par Dieu le Justicier ! sans ma hache, je ne puis boire ni manger, je ne puis sans elle dormir ni veiller ; il me convient de l'avoir, quoi qu'il doive m'en coûter. »

Un Anglais qui avait nom Audigier répondit :

« Vous aimez mieux votre hache, à ce que j'entends, que femme son mari, ni homme sa moitié. »

Or, écoutez ce que fit Geoffroy, que Dieu garde d'encombre ! il appela ceux de nos gens qu'il vit sur l'herbe. Il en vint quatre en premier et cinq en dernier, puis il en accourut cinq autres qui tenaient Geoffroy pour chef.

« Seigneurs, dit Geoffroy, or écoutez mon projet, nous nous prendrons main à main, ainsi que pour faire une chaîne en nous entretenant bien fort, sans faiblir ; il me faut bellement descendre en ce fossé, et quand j'aurai ma hache, tout à mon désir, vous me tirerez tous en haut sur l'herbe. Hâte de faire cela et de déloger pour que les Anglais ne nous puissent blesser de leurs traits. »

Ils s'y accordèrent ; Geoffroy Païen alla au fossé le premier ; son compagnon le saisit par la main et le deuxième prit celui qui fut troisième ; tous ainsi main à main s'accrochèrent à quatorze ; dix allèrent au fossé et les autres d'en haut se retinrent fort, mais pour chose qu'ils fissent, ils ne se purent garder que tous ne plongeassent au fossé : ils furent là l'un sur l'autre, comme pourceaux sur le fumier.

Au fond du fossé nos Français sont chus, ils se relevèrent tôt, car besoin en était ; on leur jeta maints bons carreaux aigus ; mais ils ne leur firent aucun mal, car ils étaient bien armés, de la tête et du corps : chacun avait vêtu hoqueton et bon haubert ; ils avaient bonne dague et épieu, et chacun avait bon cœur courageux. Alors l'un dit à l'autre :

« Par le corps de Jésus ! ce sera honte à nous, telle qu'il n'en fut jamais, si nous nous en allons d'ici comme des fainéants, sans aller éprouver notre force à ce mur. Si l'on nous voit assaillir, nous serons tôt secourus et pourvus d'échelles et de pics. »

Lors, ils coururent promptement contre le mur. Geoffroy

tenait sa hache ; il en était fort joyeux, il la baisait comme amie son ami. Ils se prirent à miner fort et dur avec leurs dagues. Cela fut dit à nos Français qui s'en émurent. Ils coururent à l'assaut comme des preux et furent bientôt pourvus de pics et de hoyaux et de leviers de fer affilés et aigus.

Tous les mineurs accoururent là ; avant que le connétable en eût rien vu, ils furent au pied du mur, Berrichons et Français et maints Bretons bien membrés. Bien quatre cents, ou plus, entamèrent le jeu et commencèrent l'assaut, jamais tel ne fut vu. Le fait fut rapporté à Bertrand Du Guesclin.

« Gentil connétable, doux sire, que faites-vous ? vos amis et vos gens sont déjà au pied du mur ; ils assaillent de tous côtés à lances et à écus : jamais on les reverra, s'il ne sont secourus. »

Quand Bertrand l'ouït, le sang lui tourna, il se leva par telle force de la table où il était assis, qu'il renversa le pain et le vin. Il dit au duc de Berri, qui était à l'autre table, et au duc de Bourbon :

« Mes seigneurs, vous avez trop bu et mangé. Vous mangerez plus tard, quand le jour sera fini, là-haut en ce châtelet : on y pourvoira bien. »

Le duc de Berri dit :

« Ce serait un beau jeu ; mais je suis incrédule, comme fut saint Thomas : si je ne vois la chose, je ne la croirai pas. »

Ainsi, nos gens se mettaient à l'aventure, pendant que les barons mangeaient : il ne demeura table qui ne fût repoussée ; tous coururent à l'assaut. Il y avait mainte échelle bien chevillée, pics et hoyaux en provision. Le bon duc de Bourbon les avaient bien soldés de son propre trésor.

Qui alors vit la grande chevalerie bien ordonner sa troupe, la mener vers les murs, entrer aux fossés bannières déployées, dresser les échelles par force et habileté et monter la hache au poing, put voir l'image d'une noble vaillance.

Bertrand Du Guesclin rangea les seigneurs avec leurs compagnies : à l'un, il bailla une tour à la partie gauche, à l'autre un pan de mur de pierres bien taillées ; ils lui obéirent à son commandement.

Le duc de Bourbon ne s'oublia pas ; il se fit armer tôt d'une belle armure et courut à l'assaut avec sa suite. Quand il vint au bord du fossé, qu'il vit les assaillants qui faisaient grande mêlée et qui avaient arraché de la muraille mainte pierre et percé en deux lieux les forts murs de la ville, il vit bien et reconnut qu'il n'y avait pas de moquerie.

Il fit venir des échelles à planté ; il entra au fossé et devança sa troupe, il rampa au pied du mur et là se prit à miner d'un pic aiguisé.

Bertrand allait partout ; il vit Bretons et Français qui menaient visages joyeux et aventuraient cœur, corps et vie. Lors il fit venir de la bonne artillerie ; les archers et les arbalétriers commencèrent l'attaque.

Seigneurs, à ce moment dont je vous parle où l'on commença l'assaut, il n'y avait dessus les murs que valets et que gens de suite. Les Anglais de là dedans ne se doutaient pas qu'on leur dût pourchasser vilainie : ainsi n'aurions-nous point fait, comme l'histoire le dit, si la hache ne fût tombée dans un fossé. Ils crièrent aux armes ! et trahison ! si fort qu'on les écouta bien.

Ils vinrent aux créneaux, et virent que chacun de nos gens s'ordonnait pour miner les grands murs et que personne ne reculait. Ils s'aperçurent bien qu'il y aurait fort assaut, ils se préparèrent pour défendre les murs.

L'un tirait de l'arc, l'autre jouait de la lance ; on décocha cailloux et viretons ; on fit tomber des tonneaux pleins de pierres et l'on rua de grandes pièces de bois de charpente aux fossés et aux trous que l'on faisait dans le mur.

D'autre part, nos gens assaillaient. L'un criait : « Berri ! » un autre : « Bourbon ! » un autre : « Guesclin ! » Alors vint Bertrand, qui se jeta là droit, il aperçut et avisa le duc de Bourbon, qui était au pied du mur et qui minait avec les autres.

« Ah ! sire, dit Bertrand, quelle folie vous tient là ? Un chétif vous pourrait occire. Il ne vous appartient pas de miner ainsi. Mais quand votre corps se trouve dans un combat, alors allez si avant qu'il vous suffira. Venez aux prises avec les plus

grands que vous rencontrerez : à prince-duc, il advient peu d'honneur, quand varlet ou drôle le met à mort ; on en ferait reproche aux héritiers qui demeureront. Levez une échelle et l'on vous aidera ; et montez en haut à ces créneaux ; là vous pourrez trouver qui vous livrera combat. Maudit soit de Dieu le premier qui s'avisa de tirer ou de jeter, car jamais homme vaillant n'y dut penser. »

Ainsi disait Bertrand, à la fière pensée ; il fit retirer le duc de Bourbon de la mine. Mais le duc saisit une échelle ; avec l'aide qu'il eut, il la leva et l'appuya contre le mur ; il allait tôt y monter pour grever ceux de là-haut, quand l'abbé de Maillepaie mit le pied sur l'échelle et monta par-dessus. Il rampa sur l'échelle, un épieu en sa main ; il eût tôt malmené les Anglais, n'en doutez pas, quand deux grosses poutres lui furent envoyées d'en haut : elles rompirent l'échelle et la brisèrent en deux ; l'abbé chut et se trouva au fossé.

Dieu et la Vierge louée lui firent grande grâce : il n'eut pied, ni bras, ni tête cassée ; il fut un peu étourdi ; il redressa la tête et tôt se releva sans faire de délai ; il saisit un pic et s'en alla à la mine.

L'assaut fut fort et dura longuement ; les Français se comportaient bien, aucun homme n'était fainéant ; il n'y avait prince ni duc qui n'allât à l'assaut. Bertrand Du Guesclin criait aux Anglais :

« Beaux seigneurs ! je crois qu'il serait sensé de vous rendre à nous, car je vous jure sur Dieu, qui sait tout et voit tout, que si l'on vous prend par force avant qu'il soit vèpres, tout l'or de ce monde ne vous garantira d'être pendus comme des malfaiteurs. Vous donnez du trouble à nos seigneurs de ce pays et vous savez que c'est contre droit et raison. Et encore je vous dis que l'on vous donnerait répit et que l'on vous recevrait tous la vie sauve ; on vous pardonnerait tout, si vous vouliez vous rendre. »

Les Anglais répondirent si haut qu'on l'ouït, que jamais ils ne se rendraient en nul jour, tant que Dieu serait, et qu'ils auraient secours qui approchait de là.

Le vrai est qu'un noble secours de mille cinq cents lances

venait aux Anglais, mené par le captal de Buch ; et de l'autre côté autant approchait de la ville.

Je crois que Dieu le père de son gré ordonna que la hache chût et fit commencer l'assaut, car si l'assaut n'eût été fait droit en ce jour, il fût tourné à deuil, à perte et à désastre.

Quand Bertrand Du Guesclin, le noble connétable, ouït les Anglais jurer qu'ils ne se rendraient pas tant qu'ils pourraient durer, il fit grand serment de renforcer et de redoubler l'assaut. Il commanda de sonner les trompettes, de dresser les bannières et de les développer au vent. Il fit crier et commander par les loges, que chacun allât à l'assaut, sous peine d'avoir la tête coupée. Celui qui n'avait pas de quoi tirer devait jeter des cailloux et lever les échelles contre les murailles ; qui avait pic ou marteau devait miner au mur.

Celui qui eût vu les Français s'apprêter pour combattre, et lever à contre-mont les fortes échelles, et ces pierres de faix qu'on jetait sur eux et ces tonneaux ras de bons cailloux et ces grandes poutres, qu'on avait fait amener des forêts, qui donc eût vu nos gens choir renversés sur le dos et retomber en bas et toujours remonter, n'eût pu que penser et croire malheureusement, qu'il leur convenait de perdre les membres. Mais nos gens étant armés comme les chevaliers, c'est ce qui leur aidait à porter ce grand faix ; et le bon cœur qu'ils avaient de recouvrer grâce les faisait tôt relever sur pied.

Mais les Anglais se défendaient âprement ; ils rejetaient au fossé toutes les échelles et grevaient très fort les Français de pierres et de traits.

Dans le camp des Français, il y avait des jeunes femmes de vie légère qui, durant l'assaut, leur firent grand secours, car ils étaient tant échauffés par la force du combat que souvent ils perdaient haleine, par la grande chaleur et soif qu'ils avaient. Adonc accouraient les jeunes femmes, qui leur servaient à boire ; mais ce n'était que de l'eau d'un ruisseau clair. Il y eut là un homme d'armes, qui dit :

« On devrait bien, à mener cette œuvre, boire du meilleur vin dont on pût avoir, car le bon vin fait que l'homme se bat hardiment. »



Bertrand Du Guesclin entendit ce mot ; il s'aperçut bien de la grande soif que souffraient les gens d'armes qui buvaient seulement de l'eau, dont on ne pouvait avoir assez. Il leur cria alors :

« En avant, mes bons amis, pensez de besogner. Avant le soleil couchant je vous ferai servir et réconforter de bons vins. »

Guesclin appela alors son échanson ; il lui enjoignit et commanda aussitôt qu'il fit amener du bon vin à planté. Il ordonna de dresser les tonneaux sur un bout et de défoncer l'autre bout et les abandonna à boire.

Les gens d'armes accoururent là de toutes parts et en peu d'heures burent tout le vin ; et aussitôt que chacun avait bu, il retournait à l'assaut, Il est bien vrai que Bertrand fit dresser debout les tonneaux de vin et les fit défoncer. Les varlets et les femmes puisaient et servaient les gens. Nos Français, en assaillant, burent tant de vin qu'ils en furent plus hardis que lions ni sangliers.

Il n'y eut prince si grand qui ne s'employa pour grever les Anglais. Le duc de Berri ne reculait pas ; le duc de Bourbon allait bien en avant ; Bertrand Du Guesclin valait un Roland ; Jean de Vienne ne s'oubliait pas, non plus qu'Olivier et Alain de Mauny, Alain et Jean de Beaumont, le maréchal de Sancerre, le gouverneur de Blois s'y aventura ainsi que l'abbé de Maillepaie.

Celui-ci sur tous autres s'y éprouva, car il monta quatre fois aux créneaux qui sont hauts et quatre fois en tomba en tournoyant. Il souffrit plus de peine qu'on ne recorderait.

L'histoire nous dit que le tir de nos gens dura si longtemps et allait si dru aux Anglais, dont je parle, qu'à peine osaient-ils mettre la tête en avant. Ils s'allèrent aviser, à cause des traits, d'avancer hors du mur des perches en travers et de pendre des hoquetons de soie ou bougueran, des court-pointes, couvertures, tapis, et coussins qui recevaient les traits et les soutenaient. Et par-dessous les couvertures, les Anglais jetaient de grosses pierres sur les Français qui étaient au pied du mur, tellement qu'ils les faisaient choir au fond du fossé. Bertrand s'en aperçut assez :

« Ah ! Dieu ! dit-il, ribauds, renégats ! tous vos vieux hoquetons n'y vaudront mie un gant ! »

Lors il fait aller en avant des arbalétriers, qui descendent tout droit au pied du mur, et par-dessous les couvertures, courtes-pointes et hoquetons, ils tirèrent si gentiment, qu'il n'y eut Anglais qui osât mettre la tête dehors.

Viretons, flèches et carreaux volaient aussi dru que la neige tombe sur les arbrisseaux. Les arbalétriers tiraient au pied du mur et les Anglais jetaient sur eux pierres et carreaux, tonneaux et grandes poutres, et après ils détachaient les pierres des créneaux, si bien que les murs étaient tout nivelés.

Nos gens d'armes firent dans les murs des trous assez grands pour que vaches et chevaux pussent passer. Souvent vieux hommes d'armes et jouvenceaux y entraient, mais on les repoussait, par merveilleux débats : les Anglais jetaient sur eux des seaux de chaux vive, et puis de l'eau bouillante, des mortiers et pilons. Encore firent-ils plus : ils apportèrent là droit et lièrent par bottes de la paille et du foin, qu'ils avaient à grands monceaux ; puis ils y mirent le feu, qui fut ardent et chaud, ils les boutèrent aux trous des murs principaux ; ils avaient fait un peu mouiller le foin et la paille, il en sortit telle fumée, qu'il fallait que les Français retournassent, et les Anglais jetaient sur eux des barreaux de fer tout rouges.

Ils firent endurer beaucoup de maux aux Français en ce jour. Il y eut tels qui eussent laissé volontiers l'assaut, mais Bertrand jura, criant tout le plus haut, qu'il ferait accrocher aux saules les plus élevés quiconque retournerait sans être blessé.

L'abbé de Maillepaie y fut de grande valeur. Au plus fort lieu du châtel, il mina fièrement le mur intérieur et y fit un trou plus grand que la gueule d'un four. Il ne s'arrêta pas ; le mur fut tellement miné par sa force, que deux hommes de front y fussent bien entrés.

L'abbé se bouta dans le trou, mais il fut malement repoussé par les Anglais. Lors il s'écria :

« Berri, Guesclin ! Venez ça ! Voici le droit chemin par où nous entrerons. »

Alors des gens d'armes vinrent de tous côtés ; et quand l'abbé les aperçut, il lui prit hardiesse, vigueur et fierté ; il se bouta au trou qu'il avait fait et combattit main à main avec les Anglais. Il les repoussa tant d'un bon épieu qu'il tenait, qu'ils reculèrent malgré eux en arrière.

« Par Dieu ! dit-il, Anglais, vous mourrez de male mort, vous qui tenez cette ville à tort et sans raison contre les gens du roi. Pour ce vous le paierez. »

Et les Anglais dirent :

« Voire ! vous en mentez ! si vous entrez céans, vous n'en sortirez jamais. »

Maillepaie était déjà presque entré dans la ville, quand on lui asséna un tel coup de hache, qu'il fut abattu et qu'il tomba au milieu du trou, son bassinet faussé sur son chef. Lorsque les Anglais s'en aperçurent, ils le saisirent par un pied et il fut bien mené.

Quand les Français furent avisés de ce fait, ils vinrent à l'abbé de Maillepaie, ils le saisirent par les bras et par la tête, de l'autre côté, et tirèrent contre les Anglais en très grande vigueur. L'abbé fut tellement tiraillé, de ci et de là, qu'il s'en faillit petit qu'il ne fût démembré.

En ce point que je dis ils tirèrent longuement : ils combattirent fièrement de part et d'autre, et les Français firent tant par leur efforcement, qu'ils délivrèrent l'abbé, tout à leur commandement. Ils lui délacèrent aussitôt le bassinet pour le rafraichir, car le temps était chaud et le soleil resplendissant.

Quand l'abbé se fut rafraichi à son besoin, et qu'il eut bu un coup de ce vin, très richement pimenté, qui sent bon, il fit relacer promptement son bassinet et jura la Mère de Dieu qu'il irait miner ailleurs et si grandement, que les Anglais en auraient le cœur triste et dolent. Alors il alla plus en amont et se prit à miner.

D'autre part il y avait grande noise et grand combat, du côté où les Bretons attaquaient fièrement. Ils avaient déjà miné tant et si longuement, qu'ils combattaient en ce moment les Anglais main à main.

« Dieu ! disaient les Berrichons et les Bourguignons aussi,

ces Bretons auront certainement l'honneur, si nous ne nous hâtons. Fraillons donc joyeusement ! »

Adonc les Berrichons allèrent assaillir ; vous eussiez vu là assaut et combat merveilleux, cette gent française monter aux échelles et combattre proprement main à main aux créneaux : les uns se tinrent bien par force de jeunesse ; les autres furent rués laidement aux fossés.

Ainsi en plusieurs lieux nos gens assaillirent et les Anglais montrèrent très fière défense ; mais tout cela ne leur valut un seul denier d'argent, car on leur avait blessé grande quantité de leurs gens et percé laidement leurs grands murs en vingt endroits. Ils n'avaient que jeter pour se défendre à présent : ils avaient tout bouté sur les Français.

Quand les Anglais s'aperçurent que tout leur était failli, et que les Français montaient de toutes parts sur les échelles, ils abattirent la muraille de la ville sur les assaillants et les firent trébucher au fond en grande douleur. De cette manière, les Anglais maintinrent leur ville dont les murs furent rasés à plus de moitié pour en jeter les pierres sur les Français ; mais ils s'aperçurent bien qu'ils ne pouvaient tenir longuement.

Leur gentil capitaine avisa comment il pourrait faire cesser l'assaut. Il alla dire hautement où il voyait Bertrand :

« Connétable, oyez mon plaidoyer. Je vous prie que je sois entendu pleinement : écoutez tous ce que je dirai. Faites cesser et tenir cois vos gens, tant que je vous aurai dit complètement mon fait.

— Sire, répondit Bertrand, parlez hardiment ; je vous entendrai bien, n'en doutez pas. Foi que je dois à Dieu ! l'assaut ne cessera jamais pour votre parlement <sup>1</sup>, si je ne vous entends dire : Je me rends à votre vouloir. »

L'Anglais fut fort dolent quand il entendit Bertrand. Il avait nom Richard Gilles ; il y avait bon homme en lui ; il était capitaine là dedans depuis plus d'un an et demi ; il avait

1. Nous avons conservé le verbe *parlementer*, mais le substantif *parlement* n'est plus français en ce sens, quoiqu'il soit parfaitement intelligible.

pour compagnons Rorati Castri et Hique Godeman<sup>1</sup>, qui avaient le cœur hardi.

« Bertrand, dit Richard, or écoutez-moi. Nous nous rendrons à vous s'il vous plaît, par telles conditions que nous partirons d'ici corps et biens saufs; que nous mènerons nos prisonniers où il nous conviendra; que tous nos alliés et confortants seront traités comme nous, et que vous nous donnerez un roussin tout chargé d'or fin : ainsi nous rendrons sans délai, cette place forte, le châtel et la tour. »

Quand Bertrand l'entendit, tout le sang lui tourna. Il lui répondit :

« Mal ait qui fera cela, et vous donnerait un seul sol paris! Vous qui êtes Anglais, nés en Angleterre, vous aurez rançon, si vous n'êtes occis; mais les Français, qui sont là dedans avec vous et qui ont renié le bon duc de Berri, je vous jure sur Dieu que je les ferai tous détruire et pendre sans délai. Que damné soit celui qui en aura menti! Rendez-vous s'il vous plaît ainsi que je vous le dis. Plus vous vous défendrez en nous faisant ennui, tant moins vous nous trouverez bons amis au besoin, car vous serez payés, je vous le dis pour certain, selon que vous l'aurez envers nous mérité.

— Dieu! dit le capitaine, quel connétable il y a ici! Les Anglais doivent maudire l'heure où il naquit. »

Richard Gilles, qui était capitaine de la ville, jura hautement qu'il ne se rendrait de la semaine, ni de l'année, tant qu'il y aurait cailloux ou pierres en leur domaine. Quand ils perdraient la ville, leur pleine intention était d'aller faire une quarantaine dans la tour et la basse-cour, qui étaient remplies de provisions. Mais toute leur pensée était mauvaise et vaine, car ils entrèrent brièvement en douceur et tourment.

L'abbé de Maillepaie se peignait fortement. Il minait à perdre haleine au grand mur du châtel, non pas d'un coutelas que l'on met en son fourreau, mais d'un pic acéré, qui fut forgé

1. Froissard dit que Richard Gilles, *Guillaume Percy* et *Richard Knolles* gardaient Sainte-Sévère.

en Touraine. Il fit un tel trou, qu'on y eût bouté le chef d'une baleine : quand il ôte un caillou il en amène neuf ou dix.

De l'autre côté il voit une grande grange pleine de foin. Il dit en jurant :

« Je bouterai le feu ici, que ce soit à bonne étrene ! »

Lors l'abbé de Maillepaie demanda du feu, pour le mettre en cette ville. Baudoin de Vivaie lui apporta du feu qu'il bouta au trou dans la crevasse.

Dolents furent les Anglais. vous pouvez bien le penser, quand ils virent le feu se lever à contre-mont. Chacun s'empressa fort pour détasser le foin et restreindre le feu. Il y en eut assez de brûlés, à qui il convint de mourir.

Et droit à cette heure, où le feu apparut, les Français, d'un autre côté, voulurent entrer : les uns par les trous des murs s'allèrent bouter, les autres rampèrent plus dru en haut par les échelles et coururent sur les Anglais, où il y eut épouvante.

Quand les Anglais virent qu'ils ne pouvaient durer, ils allèrent vers la grosse tour pour sauver leur vie.

Les Français coururent défoncer les portes et posèrent sur les murs les bannières royales. Ils criaient haut et clair :

« Ville gagnée ! »

Nos gens entrèrent dedans pour attraper les Anglais. Ils en mirent à mort tant qu'ils en purent trouver : qui ne demandait merci ne pouvait durer contre eux.

Ceux de la tour croyaient résister à nos gens. Mais le vent fut contre eux ; il se prit à venter fort : la fumée s'en alla monter haut en la tour et, pour ce, les Anglais ne purent durer dedans.

Je ne vous voudrai pas longuement sermonner : les Anglais se rendirent : ils ne purent reculer, et, par l'ordonnance de messire Bertrand, ils furent mis à rançon.



## CHAPITRE LVI

Comment Bertrand fit pendre les Français renégats qui furent pris dans la ville de Sainte-Sévère. Comment le capital qui venait au secours rencontra les Anglais qui allaient quérir leur rançon. Comment Bertrand proposa de marcher sur Poitiers avant que le capital y vint et comment il prit des châteaux en route.

En l'an de l'incarnation de Notre Seigneur Jésus-Christ, mil trois cent soixante-douze, furent pris de cette manière la ville et le châtel de Sainte-Sévère, qui furent durement défendus par les Anglais.

Il y avait là dedans des pillards qui furent à blâmer, faux Berrichons qui voulurent tourner le dos au bon duc et servir les Anglais, pour piller et dérober ; on pouvait aussi trouver là maints bannis. Bertrand les fit tous lier et accoupler ; puis il leur dit pour les réconforter :

« Par Saint-Yves, qu'on doit bien honorer ! je ne voudrai manger de pain ni avaler de vin, tant que vous ne serez tous accrochés à un arbre ! »

Mainte noble richesse fut trouvée dans Sainte-Sévère ; il y eut grande maréc de blé et de bon vin, de lard au saloir, de fleur de farine blutée ; joyaux, or, argent et monnaie d'or ;

bassinets, cottes de mailles et bonnes épées. Il y avait aussi maintes piles amoncelées de draps, maints coffres comblés d'étoffes de laine et de lin.

On avait éteint le feu et la chaleur était passée. Notre gent prit son logis. Le bon duc de Berri et le duc de Bourbon furent bien hébergés dans la ville.

Pour honorer et remercier la chevalerie, monseigneur de Berri la manda ; le vin fut apporté. Tous les seigneurs burent tant qu'il leur agréa ; mais Bertrand ne but pas : il refusa la soupe au vin ; il en déplut au duc de Berri.

« Bertrand, lui dit-il, par la Vierge honorée ! pourquoi ne prenez-vous pas le vin ? Craignez-vous d'être empoisonné ici ? »

Bertrand s'inclina humblement devant le duc et lui répondit :

« Ah ! sire, je suis prêt à obéir à tous vos commandements, mais j'ai fait un vœu que je redoute fort d'enfreindre, et je vous dirai quel est. Monseigneur, vous savez que les gens au monde qui ont le plus grevé la France sont ceux du royaume qui ont tenu le parti des ennemis du roi et de vous. Vous savez bien, monseigneur, que plusieurs gens de la nation de France ont été pris dans cette ville ; je tiens que par eux a tant duré l'assaut où maint bon homme a laissé la vie. Pour l'occasion de cette chose, Monseigneur, j'ai promis et voué que jamais je ne mangerai ni ne boirai tant qu'il y en aura nul en vie. »

Monseigneur de Berri fut fort joyeux quand il sut que Bertrand n'était pas courroucé pour autre chose ; il lui dit promptement :

« Ami Bertrand, tout homme a grande raison de maintenir loyauté à son seigneur, et celui qui désapprouverait cette chose ne serait pas prud'homme. Je veux bien que vous sachiez que je fais tel serment que vous avez fait. Je promets à Dieu que jamais je ne boirai ni ne mangerai, tant que Français qui a été pris à Sainte-Sévère avec les Anglais, sera en vie. Or ne m'en parlez plus ; faites-les pendre comme félons parjures : je n'en prendrais rançon pour tout l'or du roi Artus. »



Quand Bertrand l'entendit, il devint joyeux ; il remercia débonnairement et humblement le duc et lui dit :

« Monseigneur, je voudrais que tous les princes de France fussent de votre vouloir. »

Il appela cent pages et varlets, ou plus ; ils furent bien pourvus de cordes qui étaient là. Tous les pillards renégats leur furent livrés pour qu'ils les menacent sur les prés herbus, sans plus discuter et qu'ils fussent tous pendus, dehors la porte, à un arbre qui était fort touffu.

« Sire, dit un varlet, qui avait nom Porrus, nous les dépouillerons et les pendrons tout nus : mieux vaut que nous ayons les habits qu'ils pourrissent là-haut ?

— Faites à votre gré, » répondit Bertrand.

Il y en eut bien cent qui devinrent nouvellement bourreaux ; ils menèrent les traitres dessous l'arbre ; ils y furent tous pendus. Il y en avait tant et dessus et dessous, que l'on ne savait plus desquels il y avait le plus, des feuilles ou des morts qui furent là accrochés.

Ceux qui étaient nés en Angleterre furent retenus prisonniers et mis à rançon ; ceux qui étaient morts furent mis en terre. Il y eut assez de femmes et de petits enfants à qui on donna congé d'aller en leur pays : ce fut pitié d'entendre les plaintes et les cris. Bertrand laissa partir de la ville, sans payer rançon, de pauvres artisans.

Le bon duc de Berri mit garnison dedans Sainte-Sévère et fit refaire les murs et tous les édifices. Puis les seigneurs partirent de là et vinrent à une abbaye au milieu de bois feuillus.

L'abbaye dont je parle était à trois lieues près de la Souveraine, où il y a bonne ville, bien close, forte et bien séante. En cette abbaye, où l'endroit est joli, nos Français séjournèrent trois jours, tant dehors que dedans, le lieu étant petit pour eux.

Je laisserai un peu les nobles barons et je parlerai du captal de Buch, qui partit d'Angoulême à grand' foison d'Anglais bien garnis d'armes.

Au temps où les ducs de Berri et de Bourbon, le comte de la Marche, messire Bertrand, connétable de France, et la che-

valerie tenaient le siège devant Sainte-Sévère, le captal de Buch, était lieutenant du roi d'Angleterre, en Guienne et assemblait à Angoulême très grande armée pour faire lever le siège de Sainte-Sévère et combattre les Français. En huit jours, il se trouva bien avec deux mille chevaliers et écuyers et cinq cents archers, et de jour en jour les gens lui croissaient.

Quand le captal se vit fort, il prit son chemin droit à Sainte-Sévère. Comme il descendait une lande, il rencontra des Anglais qui étaient partis de Sainte-Sévère après avoir été rançonnés et mis à finance. Or ils s'en allaient sur leur foi pour querir de l'argent au pays. Les uns étaient blessés à l'épaule ou à la poitrine, un autre avait un œil crevé et en voyait pis, et le troisième avait le bras mis à la serviette ; ils n'avaient épée, ni épieu, ni cotte de mailles, et ils étaient dévêtus de tous leurs beaux habits. Ils étaient sur ce point plus de soixante-six. Quand le captal les aperçut sur les champs, il les montra à ses gens et dit son avis :

« Et quels gens sont-ce là, pour Dieu de Paradis ? »

Lors il piqua son cheval de ses éperons massifs et vint aux Anglais qui étaient appauvris :

« Ça, dit le captal, seigneurs, qui êtes-vous ? quels gens ? de quelle contrée ? Je crois que vous venez de quelque fier combat, ou que vous avez passé les forêts de l'Aunis, où les bêtes sauvages vous ont fait ce dégât.

— Sire, dit un Anglais, nous avons bien trouvé deux mille lions gris, qui vous cherchent partout, de nuit et de jour : et ces lions sont conduits par un aigle, qui mène les lions en bataille et combat. Rien ne dure contre eux, tour ni châtel ; ils grimpent aux murs massifs comme rats en grenier. Retournez d'où vous venez, si vous êtes subtils et si vous ne voulez des biens tels qu'on nous a départis. »

Quand le captal de Buch eut entendu les prisonniers parler, il leur dit :

« Veuillez me raconter ce que c'est que ces lions et ce noble aigle, car je ne sais ce que c'est, ni ne puis espérer le savoir, à moins que ce soit le sire de Guesclin, que l'on doit

redouter. Celui-là peut porter un aigle, et les lions sont les barons et les pairs, qui ont la fleur de lys à gouverner. »

Et les Anglais dirent :

« Vous savez bien parler. L'aigle s'est vanté qu'il ira encore voler en Guienne, pour dévaster tout le pays. Il a bien commencé : Dieu le puisse écraser ! car ville ni donjon ne peut durer contre lui. L'autre hier, les Français vinrent dresser leurs tentes devant Sainte-Sévère, pour nous ôter les passages. Au troisième jour, ils nous livrèrent un tel assaut, qu'homme qui soit vivant n'ouït parler de tel. En plus de trente endroits, ils crevèrent nos murs ; et au-devant d'une mine, ils trouvèrent un mont de foin qu'on avait fait entasser dans une grange : là ils allèrent jeter le feu par leur artifice, c'est ce qui nous fit le plus déconfire et mater : nous ne pûmes durer. Pour parler brièvement, il y a planté de morts. Ils ont fait pendre à un arbre tant de Français renégats, qu'on ne les saurait nombrer. Ils nous ont laissés aller sur notre foi : il nous faudra reporter très grande rançon.

— Dieu ! dit le captal, les Anglais ont perdu un fort riche joyau, car il y avait à Sainte-Sévère ville et châtel, fossés profonds, murs faits au ciseau et noble garnison de peuple très vif, gens d'armes et archers qui tiraient des carreaux. Tant de noble richesse, et tant de nobles joyaux ! Or, nous avons tout perdu par cet oiseau félon ! Cet aigle-ci nous donne un coup mortel ; ainsi fit-il jadis à Cocherel : il me fêrit de son bec assez près d'un fourré et puis me fit mener devant un lionceau qui fut bel et bien couronné<sup>1</sup> ; il me porta beaucoup d'honneur par dedans son hôtel, mais me fit mettre depuis en une tour où il y a maints créneaux. Si je tenais cet aigle qui brassa cette aventure, il serait mis en telle cage, avant le carême, que de cette année il n'irait voler sur un arbrisseau. »

Alors l'Anglais attendit à côté d'un petit bois ; il assembla son conseil et lui dit de nouveau la perte et le désastre que les Français leur ont causés.

1. Le roi Charles V.

« Sire, dit un Anglais qui s'appelait Manuel, que faire à cela quand on n'y peut rien ? Il ne faut que s'aviser, par bon conseil, où l'on trouvera les Français et penser qu'on leur peut abattre la tête. Je vous jure sur Dieu qu'ils iront assiéger, en menant grand secret, la Souterraine, où il y a maints créneaux.

— C'est vrai, dit le captal, foi que je dois à saint Michel ! »

Lors il fit sonner sa trompette ; il mit sa troupe en ordre à contre-val du pré et ordonna de dresser les bannières et maints beaux pennons. Ils piquèrent leurs chevaux vers la Souterraine.

Nos Français en étaient à trois lieues, dedans une abbaye qui était au bois. Un de leurs chevaucheurs, qu'on appelait Sorel, leur dit bientôt des nouvelles. Le gentil messenger s'alla agenouiller devant les barons, le bon duc de Berri et le duc de Bourbon et Bertrand Du Guesclin, le bon connétable. Le messenger se mit à genoux devant eux et leur dit :

« Seigneurs, je reviens de Guienne, j'ai passé monts et vallées. J'ai donné à entendre aux femmes et aux enfants que j'allais acquérir des indulgences à Saint-Jacques<sup>1</sup>. J'ai vu les grands préparatifs des Anglais ; ils sont deux mille cinq cents à bassinets ronds et bien sept mille servants armés à volonté et six mille archers, nous n'en connaissons pas de meilleurs. Le captal, qui est si fier homme, les mène, et il en attend douze cents à éperons dorés, Bordelais et Bayonnais, qui sont plus fiers que des lions. C'est l'intention des Anglais, je ne le cèlerai pas, de livrer bataille aux Français. Ayez conseil sur cela, car il en est bien besoin.

— Hé ! Dieu ! dit Bertrand, voici de bonnes raisons. S'il plaît à Jésus-Christ, nous les attendrons. »

Le duc de Berri dit :

« Nous nous y accordons.

— Or, écoutez mes paroles, dit Bertrand, j'ai avisé une chose que je vous dirai ; si vous voulez me croire, nous n'en vaudrons jamais pis. Seigneurs, à ce que je vois ici, nous

1. Saint-Jacques de Compostelle.

aurons brièvement la bataille. J'attendrai les Anglais, s'il plaît à saint Remi. Le bon duc de Berri s'en ira à Bourges et le duc de Bourbon, que Dieu garde de péril, retournera en Bourbonnais; mais les nobles princes nous laisseront leurs gens; ils demeureront ici pour livrer bataille; et après cette bataille, les seigneurs reviendront avec nous, je les en prie. Nous irons assiéger sans délai la Souterraine, et quand nous l'aurons prise, nous irons à Chauvigny et de là à Poitiers, si Dieu y consent : ils se rendront à nous, ou ils auront le combat. »

Quand les princes eurent ouï cet avis, ils n'eurent qu'à se courroucer; ils répondirent chacun :

« Bertrand, par saint Simon! vous tenez peu de compte de moi ; je ne vous laisserai jamais, ni d'un mois ni d'un demi : si vous avez la bataille, je me mettrai au milieu. »

Messire Bertrand apaisa les princes et devant tous leur parla en cette manière :

« Seigneurs, n'en prenez pas d'ennui; j'ai avisé un tour dont les Anglais seront courroucés et marris, si j'en puis être écouté. Seigneurs, qui êtes ici de par le roi Charles de France, nous sommes venus ici pour garder son droit et pour délivrer le pays, qui appartient à Monseigneur de Berri. Vous avez ouï que les Anglais se tiennent sur les champs à grande puissance; vous ne savez encore en quelle partie ils doivent mener leur armée; quant aux paroles qui ont été dites en cette assemblée, d'attendre la bataille, vous savez que les Anglais ne vous ont pas encore demandé bataille. En cette manière, nous pourrions employer ici notre saison sans rien faire, en les attendant. Car on peut bien penser que les Anglais sont en grande préoccupation de garder leurs villes et châteaux. Mais si tel était le bon plaisir de Monseigneur le duc et des autres princes, j'ai avisé une autre voie. Je pense fort que les Anglais se retireront spécialement dans Poitiers et Chauvigny pour garder les villes du Poitou plutôt que nulle autre part. Et pour vrai dire, s'ils étaient entrés dans Poitiers, je ne vois aucun moyen que de longtemps la ville puisse être conquise par siège ni par assaut. Pour cette raison, en

mon endroit, je conseille que nous partions prochainement et que nous allions mettre le siège devant Poitiers. S'il advenait qu'il plût à Dieu de nous donner à rencontrer le capital sur les champs, j'ai ferme espérance que nous aurions victoire sur les Anglais. Et s'il advenait que nous pussions gagner la bataille, je suis sûr que, par cela, nous aurions conquis le duché de Guienne. Que chacun dise et réponde ce que bon lui en semble, et qu'il n'en soit ni plus ni moins pour ce que j'ai dit. »

Le duc de Berri se réjouit grandement quand il ouït ainsi parler messire Bertrand, et hautement devant tous, il lui dit :

« Ami Bertrand, si je n'avais en cette armée que votre pouvoir et votre bon conseil, j'irais assiéger Poitiers, puisque le cœur vous en dit. Et si nous trouvons les Anglais sur les champs, quelque puissance qu'ils aient, nous leur livrerons bataille. »

Il n'y eut prince ni chevalier qui ne s'accordât au conseil de Bertrand. Le lendemain, les princes et la chevalerie délogèrent de l'abbaye; ils firent sonner les trompettes; lors les Français s'émurent alentour. On vit trousseur là maint mulet d'Aragon et maint cheval de somme et ployer maint pennon. Nos Français s'en allèrent sur les champs à volonté.

Ils étaient bien rafraichis à leur discrétion; eux et leurs chevaux ne sentaient que bien-être, car ils avaient trouvé dans l'abbaye, pour eux et leurs chevaux, bonnes provisions. Ils n'y laissèrent pas le montant d'un fêtu de vivres; aussi les moines souhaitèrent que les Français eussent malédiction.

Il y en avait assez en cette contrée qui avaient en eux tel sentiment qu'ils eussent préféré que les ennemis du roi Charles eussent pris une grande partie du leur, plutôt que les Français n'en eussent un bouton. Ils disaient l'un à l'autre :

« Par les saints d'Orient ! nos Français devraient défendre le pays et ils vont tout pillant, vaches, bœufs et moutons. Ils prennent l'argent du roi et ne paient pas le montant d'un fêtu. Ils agissent mal envers Dieu, le roi et nous. »

Ainsi allaient plusieurs disant mainte raison. Je parlerai de nos Français, qui, sans s'arrêter, chevauchèrent quatorze

grandes lieues sans boire ni manger non plus que leurs chevaux. Ils allèrent tant qu'ils vinrent à Angle.

Il y avait bon châtel, très bien pourvu ; il était assis en Poitou près d'un petit bois touffu. Il y avait plate ville qui n'était pas fermée. Les Français descendirent dans cette ville ; ils se rafraichirent, ils mangèrent et ils burent.

Bertrand monta sur un cheval et vint droit devant la porte du châtel. Le capitaine était aux créneaux. Sitôt qu'il vit Bertrand, il lui fit un beau salut et lui dit :

« Bertrand, je vous ai bien reconnu ; autrefois, je vous ai vu, ce me semble. Il est bien vérité, jamais je ne m'en tairai, que nous avons pris un accord avec le bon duc de Berri, voire par telle condition que sitôt que Poitiers lui sera rendu, il aura les clefs et le tribut de ce châtel, ainsi qu'il l'a reçu autrefois. Il fut ainsi ordonné avec son consentement. Pour ce, vous nous feriez déraison en mettant le siège devant nous. »

Quand messire Bertrand entendit le capitaine, il lui répondit courtoisement :

« Nous ne sommes pas venus ici exprès pour prendre votre châtel ; mais nous vous requérons des vivres pour notre argent, et si ce n'est fait tantôt, foi que je dois à Jésus-Christ ! avant la nuit vous serez tous pris et pendus. Capitaine, savez-vous ce que nous ferons ? Vous avez là dedans des vivres à planté, vous nous en donnerez pour de l'or et de l'argent, et aussi des vins de Poitou dont vous avez assez ; et s'il n'est ainsi fait, vous vous en repentirez. »

Le capitaine répondit :

« Sire, ne vous troublez pas. Envoyez des sergents et des valets et vous aurez des provisions tant que vous en voudrez, car nous sommes garnis pour plus de sept ans.

— Seigneur, dit Bertrand, je ne demeurerai point tant. Si Poitiers ne se rend, vous me reverrez bientôt. »

Nos gens eurent des vivres en abondance ; ils se repurent et déjeunèrent en hâte ; puis ils partirent de là et se mirent en chemin. Ils exploitèrent tant, qu'ils vinrent à Chauvigny, où il y avait de bons fossés.

Il y avait bonne ville et quatre grands châteaux, dit l'histoire ; quand les Français eurent vu les châteaux fortifiés, ils se dirent bellement l'un à l'autre :

« Ah ! Dieu ! où sommes-nous arrivés aujourd'hui ? Nous venons d'un mauvais pas et nous sommes entrés en un pire détroit. »

Ainsi disaient les Français. Il y en avait assez qui jamais ne furent en cet endroit-là. Le bon duc de Berri appela Bertrand et lui dit :

« Bertrand, par le corps de saint Benoît ! de ces quatre châteaux que vous voyez là, je pense et crois bien que chacun se rendrait, si on leur montrait bientôt un très fier visage. Le premier, le second et le troisième ont si bien fait que je ne les dois grever ni serrer de près ; l'autre fois j'y allai en très noble compagnie ; tous les capitaines, qui sont en bel ordre, mirent en convention que chacun m'obéirait, ainsi que Poitiers ferait. Je n'ai pas Poitiers, on le sait et le voit bien. Or, pour ce, je ne puis réclamer nulle chose en cet endroit. »

Alors Bertrand jura Dieu, qui siège en haut et voit tout, qu'il aurait les trois châteaux et le quatrième et la ville aussi, qui était bien fermée, avant de partir de là.

Il monta sur un palefroi ; il partit de notre camp qui était près de là, et s'en vint tout droit à la porte de la ville. Il appela haut le capitaine et on lui demanda ce qu'il voulait là. Bertrand répondit de façon que chacun l'entendit :

« Seigneurs, savez-vous ce que vous ferez ? Vous rendrez cette ville au bon duc de Berri ; si vous le refusez, vous en serez tous détruits. Tous les châteaux dont vous êtes enserrés se sont rendus à lui, et accordés sur le tout, si bien que vous ne pouvez durer contre le duc. S'il vous prend par force, vous serez pendus. »

Le capitaine qui était haut monté lui demanda :

« Qui êtes-vous, vous qui vous vantez ainsi ?

— Par ma foi ; répondit Bertrand, maintenant vous le saurez, je suis appelé Bertrand Du Guesclin et nommé connétable par toute la France. »

Le capitaine dit :



« Faites venir le duc : puisqu'il a les châteaux, nous livrons la ville tout à sa volonté.

— Par ma foi ! dit Bertrand, vous êtes bien avisés. »

Il envoya quérir le duc, qui entra à Chauvigny. Nos Français eurent là tous les meilleurs hôtels. Nos seigneurs prirent la soupe au vin. Puis ils allèrent par les châteaux situés tout autour. Guesclin les sermonna tellement, que des quatre châteaux, trois lui demeurèrent, ceux-ci de plus apportèrent les clefs au bon duc de Berri.

Nos barons allèrent au quatrième châtel ; il appartenait à l'évêque de Poitiers et il était fort et puissant et très élevé. Bertrand vint aux barrières et dit :

« Ouvrez ! ouvrez ! il nous faut entrer là dedans de bon ou de mauvais gré. »

Le capitaine monta aux créneaux ; il appela Bertrand et lui dit tout doucement :

« Sire, qui êtes-vous, vous qui voulez entrer en hâte ici ? Vous pourrez bien y entrer plus tôt que vous ne le voudrez, car nous sortirons sur vous, si vous ne vous en allez bientôt. Croyez-vous que Monseigneur l'évêque ne sache pas à qui son fort sera livré ? Il n'y a en soixante cités châtel mieux garni de pain, de vin, de chair, de sel et de blé. Monseigneur est puissant et riche et fort ; il n'obéira au pape, si ce n'est bien à son gré, car il est assez riche et puissant et bien renté pour tenir ses châteaux matin et soir, contre tous ceux de qui ils pourraient être grevés.

— Sire, dit Bertrand, je prie Dieu que tous ceux qui ont tant enrichi les évêques et abbés soient damnés en enfer. Les gens d'Église ne devraient pas avoir de telles forteresses, ni lutter contre les seigneurs par lesquels elles furent fondées. Ils ne devraient tenir le temporel, les fiefs ni les honneurs des seigneurs trépassés, ni les grands bailliages ni les grandes prévôtés, par lesquels un homme peut être livré à la mort. Jamais ce fait ne fut ordonné par Jésus (je ne veux point dire que le sage clergé ne doive pas être bien pourvu et renté, pour avoir à se vêtir, et pour manger assez et servir Jésus-Christ de bonne volonté). Si tous les nobles princes

séculiers besognaient à mon gré, par la Sainte-Trinité! de tels abus seraient partout détruits. »

Et le capitaine dit :

« Vous les détruirez et mettrez tout à feu quand vous serez Saint Père. »

Quand Bertrand entendit celui qui se moquait de lui, il fut fort dolent au cœur, n'en doutez pas. Il lui dit à haute voix :

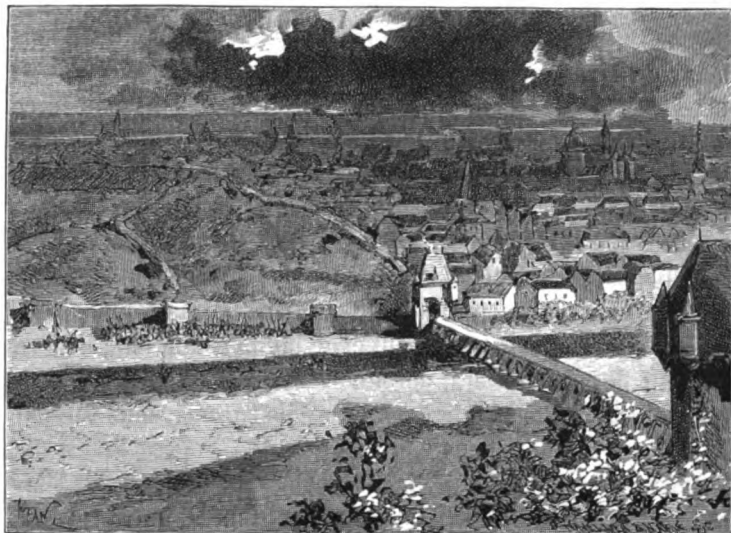
« Mal ait qui vous porta! Vous serez pris par force, ou vous vous rendrez, et si je puis vous tenir, voire! on vous pendra. »

Alors l'évêque vint et demanda au capitaine avec qui il se disputait. Le capitaine lui dit comment la chose allait, la demande de Bertrand et tout ce qu'il y avait.

Bertrand s'en allait en se courrouçant fort, mais le gentil évêque maintenant l'appela; il le fit revenir et s'humilia beaucoup. Il lui demanda son nom. Bertrand lui dit et lui recorda son nom et son état, qu'il était connétable de France et demandait le châtel au nom du roi, pour le mettre en la main du bon duc qui était là.

Quand l'évêque l'ouït, il lui demanda un sauf-conduit, car volontiers, dit-il, il parlerait au bon duc. Il eut un sauf-conduit. Il vint parler au duc de Berri et s'humilia fort; et sachez de certain qu'il parla plus doucement que le portier avec qui Bertrand tant discuta : de deux roues, la pire c'est celle qui braiera.

Le gentil évêque, qui savait beaucoup d'honneur, montra assez d'amour au duc de Berri. Il lui eut convention, sur Dieu le Créateur, qu'aussitôt que Poitiers obéirait au duc, il lui baillerait sans penser à fausseté, les clefs de tous ses châteaux où il y avait maintes tours, car son cœur penchait nuit et jour vers la fleur de lys du bon pays français.



## CHAPITRE LVII

Comment Bertrand et les bons ducs allèrent à Poitiers et comment les bourgeois leur rendirent la ville. Comment le châtel de Poitiers fut défendu par les Anglais, lesquels furent pris et mis à rançon.

Le duc de Berri fut joyeux, ainsi que les barons : l'évêque retourna en son châtel et envoya aux seigneurs du bon vin, du meilleur qu'il avait. Quand Bertrand vit qu'il avait arrangé le tout et qu'ils étaient maîtres des châteaux, il appela les seigneurs et leur dit :

« Seigneurs, on doit battre le fer alors qu'il est bien chaud : je vous le dis, gentils princes royaux, pour ce qu'il ferait bon d'aller à Poitiers demander la cité aux bourgeois. S'ils n'obéissent tôt, nous les assaillirons, car si les Anglais y prennent leur logis avant que nous l'ayons, nous supporterons maints travaux. Ce jour-ci est à nous, il ne nous en viendra pas de maux ; nous avons aujourd'hui conquis bonne ville sans débat et puis les hommages de quatre bons châteaux. Or allons à Poitiers, la cité principale : si nous ne

l'avons, avant que le soleil se couche, je consens que je sois accroché à un poteau ; le cœur me dit qu'aujourd'hui il ne nous viendra pas de mal. Nous entrerons là dedans par force ou par amour ; et si la ville était à notre commandement, les Anglais n'auraient, avant un an, deux barons vaillants ; nous aurons le châtel, si nous prenons la ville. »

Et les barons dirent :

« De par Dieu, or allons ! nous nous accordons à votre volonté, car il n'y a en ce monde plus sage homme que vous. »

Lors les trompettes d'argent et de laiton sonnèrent ; ils s'en allèrent devers Poitiers, déroulant les bannières. Il n'y avait que cinq lieues, à ce que je crois, et ils furent venus tôt, car ils avaient de bons chevaux.

Quand tous nos seigneurs furent devant Poitiers, ils s'arrêtèrent derrière des buissons et dirent l'un à l'autre :

« Avisons-nous bien. Nous voyons les tours et les maisons de Poitiers. Si nous allons trop vilainement vers la ville et que nous fassions du mal à femme ou à enfant, nous trouverons les bourgeois furieux contre nous. »

Le duc de Berri répondit :

« Commandons à tous qu'on ne méfasse en rien à personne dans Poitiers ni dehors, nous le voulons ainsi ; nous les devons regarder comme nos amis, et, s'ils vont disputant contre nos raisons, nous donnerons un assaut merveilleux à la cité ; mais auparavant nous saurons le vouloir des bourgeois, car beau langage souvent rafraîchit un cœur furieux. »

Et Bertrand répondit :

« Par les saints d'Orient, si de vilain vous voulez avoir noble réponse, vous ne devez l'oindre, mais le poindre d'aiguillon. Sire, allons devant Poitiers bien et hardiment, droit devant la porte, en montrant fier visage et parlant haut et en faisant semblant d'assaillir hardiment ; pour un que nous sommes, disons que nous sommes cent et aussi que l'arrière-ban viendra en brief terme. Si l'on croit mon avis, nous irons à Poitiers comme si l'on devait tout occire. Si l'on en vient à parler aux bourgeois, je leur saurai bien montrer la dent.

S'ils ne rendent les clefs, je leur dirai qu'ils seront tôt détruits, hommes, femmes et enfants. »

Le duc, les princes et les barons s'accordèrent tous au vouloir de Bertrand. Ils s'en allèrent à Poitiers, bannières déployées et pennons levés, le bassinet au chef et l'épée au côté, la lance et l'épieu acérés dans la main. Les gens du pays arrivèrent à Poitiers en criant :

« Trahison ! nous sommes perdus ! Voici tous ceux qui ont conquis Chauvigny et saisi les châteaux et reçu les féautés et hommages ! »

Quand ils eurent entendu cela, les bourgeois de Poitiers allèrent fermer la porte qui était de ce côté ; il n'y eut d'ouvert que la poterne par où l'on entra dans un manoir, qui était ordonné pour la ville. Les bons bourgeois s'y rassemblèrent à côté de la ville.

Ils furent là au conseil, pour savoir comment il serait besoin : s'ils résisteraient contre les Français, ou s'ils rendraient la noble cité. Il y eut là, croyez-le, maints langages contradictoires. L'un d'eux, qui était sage homme et de grand âge et qu'on nommait Ysoré, leur dit :

« Seigneurs, vous voyez que nous sommes assiégés par les Français et que nous ne pourrions longuement souffrir l'attaque, si nous n'avons secours d'autre part. Vous savez que par la volonté du roi Édouard d'Angleterre et du prince son fils qui nous promirent de nous maintenir en nos franchises sans nous faire de griefs, nous avons été menés par raison, depuis que nous vinmes en leur seigneurie ; ils nous ont baillé de leur pays, capitaines, prévôts, baillis et autres officiers, qui nous ont menés si débonnairement que nous n'avons cause d'en faire plainte. Je vois bien aussi que les Français nous recevraient débonnairement en l'obéissance du roi de France, si nous voulions nous accorder à cela. Et toutes fois maintes gens pourraient nous accuser de fausseté si nous renoncions sans raison à l'hommage du prince, et je dis cela pour maintenir toujours la loyauté. Si quelqu'un de vous pouvait trouver une voie raisonnable, par laquelle nous puissions retourner en l'obéissance de France sans blâme ni diffamation de

nos personnes, certes, j'y aurais grand plaisir. Pour ce, je requiers que chacun veuille dire son avis. »

Il y avait là un autre bourgeois qui parla après et dit :

« Seigneurs, le prud'homme vous a raconté loyalement la besogne. Mais je vous veux montrer que nous avons juste et loyale occasion de quitter l'hommage des Anglais et telle est ma raison : Chacun sait bien que le roi de France, qui est notre souverain seigneur de toute ancienneté, a fait très loyalement son devoir envers le roi anglais et le prince son fils : par leur accord paix fut faite et jurée entre eux, laquelle il a tenue en son endroit, sans l'enfreindre.

« Vrai est que, nonobstant la paix jurée, le roi Édouard et le prince son fils songeaient toujours à déshériter le roi de France et sa lignée et ils ont cherché abus et voies déraisonnables, sans occasions, pour grever et guerroyer le royaume. Et quoique le roi de France eût délivré au roi Édouard et au prince son fils toutes les terres qu'il avait promises par lestraités, par lesquels le roi anglais et son fils étaient tenus de rendre les châteaux et villes qu'ils tenaient en France, néanmoins ils n'en ont rien fait, mais ils les ont ouvertement fait tenir par leurs gens et ils ont guerroyé le royaume.

« Et puisque ainsi les Anglais n'ont rien tenu de leurs conventions et par leur trahison ont voulu détruire le royaume de France, le roi Charles a juste titre de recouvrer les villes et châteaux qui furent baillés aux Anglais. Et il me semble que nous n'avons point raison de nous maintenir contre lui, mais que, par vraie droiture, nous devons retourner en sa seigneurie.

« Et en sus de tout, vous savez que le roi n'avait pas puissance de nous mettre hors de son parlement, car de tout temps le duc de Guienne est pair de France et ses causes vont au parlement : ce qui est le bien du peuple et de la couronne. Et que tous sachent que nul roi n'a juste pouvoir de se séparer d'aucun bien de la couronne, parce que ces biens sont publics.

« Et vous apercevez de jour en jour par quelle justice le prince pense à vous gouverner : car toute son intention est

de nous faire ressortir à Londres, au parlement d'Angleterre, ce qui est et serait la destruction du duché et du peuple pour le temps à venir.

« Je dis que pour ces raisons nous avons juste et loyale cause de devenir Français. »

Après, un autre parla ; le noble bourgeois dit :

« Par la Vierge Marie ! je ne déconseille pas de rendre la cité ; mais il y a par la cité maints Anglais qui ont vécu avec nous jour et nuit et qui se fient à nous sans nulle tricherie ; ils ne nous ont pas fait tort ; ils n'ont établi sur nous ni impôt, ni gabelle ; nous avons usé notre vie paisiblement sous eux. Depuis qu'ils sont dans ce pays, ils ont amendé, embelli et renforcé la ville : nous ne devons penser envers eux à nulle tromperie dont ils soient détruits et occis : qui fait trahison de jour ou de nuit, s'il n'a son paiement en cette vie mortelle, est réprouvé de Dieu. Pour ce je vous dis et vous prie que, si l'on rend cette cité, les Français nous donneront leur foi que, s'ils tiennent les Anglais en la cité, ils les laisseront aller la vie sauve. Mais pour ceux du châtel, par ma foi ! je ne dis rien. S'ils veulent combattre et tenir le châtel par leur fière puissance, ils seront bons à mettre à mort à l'épée, car par eux la cité serait vexée. »

Il y avait là un bourgeois de vieille origine ; il était de grand lignage et avait la barbe fleurie.

« Seigneurs, dit-il, nous ne savons pas encore si les Français viendront à la porte, ni s'ils demanderont la cité. Je conseille que nous allions sur les portes hautes, nous tous qui sommes ici tout d'une compagnie ; et, si les Français, viennent, selon ce qu'ils diront nous leur répondrons amour ou haine : quoi que nous disions maintenant, c'est plaider sans partie. »

Les bourgeois s'accordèrent à ce conseil ; ils sortirent du manoir et firent savoir au commun que chacun s'en allât, sous peine de la hart, à sa garde aux créneaux où il serait ordonné.

Les Anglais savaient bien, car ce leur fut conté, que le duc de Berri venait à grande planté de gens avec le duc de

Bourbon. Tandis que les bourgeois étaient allés sur la porte, le capitaine était au châtel avec trente Anglais très richement armés ; tous les officiers y furent assemblés, gouverneur, receveur, prévôt, bailli, jurés.

Ils demandèrent les clefs aux bourgeois dont je parle, pour garder la cité tout à leur volonté, contre les Français qui approchaient rapidement ; les bourgeois répondirent :

« Vous parlez pour néant, car vous n'aurez les clefs en jour de votre vie ; nous les conserverons bien, si Jésus l'a en gré. Nous sommes assez puissants pour garder la cité.

— Voire ! dirent les Anglais ; mais on nous a conté qu'avec peu de raison vous seriez disposés à devenir Français et à rendre la place. Si vous la rendez ce sera trahison : vous vous en trouverez déshérités et dévastés. »

Et les Français dirent :

« Menacez tout doucement. Si vous avez peur, mettez-vous en sûreté, car nous ne savons encore ce qui sera demandé.

— Dieu ! dirent les Anglais, nous voici attrapés. Vraiment ces vilains Français se sont retournés. Qui les aurait ouverts ainsi qu'un porc paré, aurait trouvé la fleur de lys en leur cœur. »

Ainsi disaient les Anglais, et la commune criait à perdre haleine : « Ils ont gouverné Poitiers maints jours, et nous ont gardés fort doucement ! »

Si les Anglais eussent été à foison dans la ville, ils eussent livré bataille, mais ils n'eussent duré plus que la laine dans le feu. Ils se retirèrent vers le châtel, dont la muraille était saine, et les bourgeois s'en allèrent vers la porte.

Ils virent sur les champs l'enseigne du duc de Berri et celle du duc de Bourbon, qui se démenaient au vent, et maints pennons ; ils ouïrent sonner de riches cors d'airain ; ils virent des chevaux courir par toute la plaine. Les Français étaient si bien ordonnés, que les bourgeois qui étaient sur la porte, pour un qu'ils étaient en comptaient dix.

Alors Bertrand vint devant la porte, sur une mule, une branche toute pleine de fleurs en sa main, signifiant la paix, ainsi que les Français disent. Il menait son page avec lui



et lui faisait porter son bassinet, pour qu'au besoin il le pût poser sur sa tête. Il dit :

« Seigneurs, que je vois là debout, qu'il vous plaise d'ouïr recorder mes raisons, sans tirer, sans lancer, sans jeter de pierres. Je viens de par le roi qui a la France à garder; je suis son connétable, je me fais nommer Bertrand. Vous pouvez savoir de clair et de certain que nul ne manque au roi dont vous m'entendez parler sans qu'il ne lui faille aller à la fin à grande perdition. Je le dis pour les Anglais d'ici et d'outre-mer, qui ont voulu mal travailler encontre notre roi, qui se sont mis en peine de s'élever au-dessus de lui, d'amoindrir son honneur et de le déshériter. Malgré la paix qu'on promet et jura et tous les articles qu'on avait réglés, ils ont voulu régner en France. Le bon roi de France ne le peut endurer, ni le duc d'Anjou, ni le duc de Berri, que vous pouvez regarder ici, ni le duc de Bourgogne, ni le duc de Bourbon, que vous voyez là debout.

« Si vous ne vous rendez au roi en bref délai, vous vous verrez tous détruire et désoler. Mais si vous voulez livrer votre cité, nous vous garantirons et matin et soir, contre tous ceux qui sont deçà et delà la mer. Gentils bourgeois, veuillez aviser et ne vous laissez point opprimer. Regardez ces bannières venteler en ce champ, voyez la fleur de lys qui vous vient visiter et qui vous vient admonester de la servir : pensez de retourner à votre droite origine; souvenez-vous que les Anglais veulent mener la guerre à tort et sans raison pour nous fouler aux pieds. Comment un royaume viendrait-il au fils dont la mère ne peut ni ne doit posséder? et nul, s'il n'est hoir mâle, vous le savez au clair, ne doit porter la couronne de France. Veuillez considérer cette raison. Pour deux causes vous devez noter ce fait-ci : premièrement pour le droit que vous devez garder, ensuite pour vos corps et vos biens, que vous devez conserver, car si vous n'allez pas tôt défermer la porte, vous verrez détruire et allumer votre cité, et, si l'on vous peut tenir, je vous jure sur Dieu que je vous ferai pendre ou couper les têtes. Donnez-moi réponse et veuillez y penser. Des deux chemins que je vous

ai montrés, prenez le meilleur pour cheminer doucement. »

Quand Bertrand eut parlé aux bons bourgeois et qu'ils eurent ouï ses dires, un bourgeois qui avait été élu de tous ceux qui étaient là sur ces créneaux, parla et dit :

« Sire, il est bien vérité que du temps jadis, nous avons tenu nos fiefs du roi de France et nous les tiendrons encore, s'il plaît à Jésus-Christ; car, quoique le roi qui gouverne Paris eût bien consenti à nous livrer au prince, nous n'étions pas pour cela Anglais de cœur; mais nous leur avons obéi comme leurs vrais sujets, de par leur droit reconnu, comme il l'est aux traités. Ainsi ne croyons-nous pas avoir méfait en rien : mais les Anglais ont méfait, nous en sommes bien instruits; ils ont violé le traité envers la fleur de lys, et pour ce, nous nous rendrons à votre gré et nous obéirons au roi de France, par telle condition, gentil connétable, que nous serons maintenus en nos coutumes et aux usages de saint Louis, sans que l'on nous empire de rien. Si le roi Charles avait besoin d'amis, vous nous trouverez tout prêts, et de jour et de nuit, pour aller avec lui contre ses ennemis vivre et mourir. Mais nous voulons un don, que nous vous requérons : c'est qu'à aucun des bons Anglais dont nous sommes sujets et que nous avons trouvés sûrs et bons amis, et qui ont été longtemps nourris avec nous, et qui ne nous ont fait outrage ni de jour ni de nuit, il ne sera fait de mal, d'affront ni de mépris, pourvu qu'ils cèdent à votre vouloir. Qui se défendra en commençant la lutte, s'il est mis à mort, il vous sera pardonné : car celui qui se venge après qu'il est surpris, et par grand orgueil ne veut pas demander merci, je dis qu'il en vaut pire s'il meurt en cet état. »

Quand Bertrand entendit les bourgeois, il eut grande joie en son cœur et il eut bien raison.

« Seigneurs, dit-il, nous vous accordons votre demande. Je vais quérir le duc de Berri, et j'amènerai avec lui le bon duc de Bourbon, qui jureront de tenir cette convention; pour ma part, j'y donne mon assentiment. »

Et les bourgeois dirent :

« Nous ne demandons pas inieux. »

Bertrand s'en retourna et les bourgeois envoyèrent dire au commun, dans les murs, que chacun vint recevoir les princes dans la cité en chantant le « Te Deum. » Ils firent assembler les gens du monastère, pour accueillir les princes en faisant procession.

Et Bertrand appela les princes renommés, qui firent grand honneur aux bourgeois, ainsi qu'il leur plaisait et qu'il leur vint à gré.

Les bourgeois ouvrirent la porte et abaissèrent le pont, nos gens entrèrent dans Poitiers à leur discrétion, bannières déployées, gonfanons déroulés; ils étaient armés de toutes pièces et par dessus avaient des tuniques de soie. Jamais homme ni femme ne vit plus belle noblesse. Le pauvre menu peuple se mit à genoux, en remerciant Dieu et son précieux nom; il disait: « Bien-venue est la gent du roi Charles! Hé! noble fleur de lys, l'on vous doit honorer, car vous êtes la fleur de consolation que Dieu transmet ici-bas à Clovis le seigneur. Nous n'avons plus que faire de ce léopard furieux; qu'il aille creuser ailleurs sa tanière, nous ne voulons plus de lui. »

Quand les Anglais eurent ouï le fait, ils partirent de là et s'en allèrent vers le donjon; ils disaient tout haut :

« Ah! fols et vilains larrons! vous êtes traîtres de folle trahison!

— Non, dirent les bourgeois, nous sommes ainsi prud'hommes, mais vous êtes traîtres, violents et félons: celui qui ne tient sa foi n'est pas sans trahison. »

Or, Poitiers fut rendu, ainsi que je vous dis, en l'an mil trois cent et soixante-douze. Les barons furent fort fêtés dans la ville; ils furent hébergés là et très bien rafraîchis.

Puis il ne tarda guère, nous dit le récit, que tous fussent d'accord, nos grands seigneurs et tous les riches bourgeois, d'assailir le châtel qui était de haut prix.

Quand Poitiers se rendit, ce fut un samedi; le lendemain le châtel fut attaqué, voire si vivement que c'était plaisir et délice à voir. Les grands s'aventuraient plus que les petits. La commune de Poitiers n'y fut pas fainéante, car par eux les fossés

furent bientôt remplis de fagots et de tonneaux vides ; ils jetaient par dessus, planches, fenêtres et portes.

Les bons mineurs vinrent aux murs, ils frappaient de leurs pics pour les percer. Les gens d'armes apportaient des échelles et montaient en amont comme des preux. Le duc de Berri s'y comporta noblement, le duc de Bourbon ne fut pas moins hardi ; et Bertrand Du Guesclin s'écriait à haute voix :

« En avant, assaillez fort, mes bons et loyaux amis ! Dieu le veut ! ces gens sont déjà tout déconfits ! Tout l'avoir de là dedans vous est mis à l'abandon. »

L'assaut fut acharné et dura longuement, les Anglais furent bien attaqués et bien se défendirent. Mais la force pail le pré, on le dit bien souvent. Les Français étaient nombreux et pleins de hardiesse. La commune de Poitiers se comporta noblement ; archers et arbalétriers tiraient roide, et tant dura l'assaut que nos gens entrèrent dans le châtel. Le premier pennon qui fut mis là fut celui du duc de Bourbon. Quand les Anglais l'eurent vu, ils se rendirent aux Français tous ensemble.

Celui qui disait : « J'ai de l'argent ! » était pris à rançon, car le pauvre toujours finit malheureusement.

Ainsi les Français eurent le châtel de Poitiers ; ils y trouvèrent maints riches joyaux, maints riches prisonniers, qui n'avaient nulle fête au cœur, et maints pauvres qui n'avaient un bâton vaillant.



## CHAPITRE LVIII

Comment les Français vinrent devant La Rochelle et comment la ville se rendit aux princes et au bon connétable.

Les Français se rafraichirent là bel et bien; le butin fut partagé sans débat ni lutte. Puis les princes décidèrent en conseil qu'ils iraient à un châtel bien muré; il y avait bonne ville, bien garnie, qu'on nommait Saint-Maxent.

Dehors, il y avait belles prairies. Les Français s'y logèrent. Ils firent plusieurs assauts et combats, mais tout cela ne valut le montant d'un fuseau; il y avait trop fort lieu; les créneaux étaient élevés et garnis d'Anglais à foison, qui jetaient maints carreaux.

Il y avait un capitaine qu'on appelait Ancel; il parla à Bertrand et lui dit par amusement :

« Bertrand, parlez-moi, vous ouïrez du nouveau. Je veux perdre la tête si vous êtes trois jours là dessus le pré, sans avoir bataille et combat contre le capital, le prompt chevalier

qui vient avec trois mille hommes, dont chacun a massue, lance, cotte de mailles et bassinnet. »

Bertrand répondit :

« Foi que je dois à saint Michel, j'attendrai trois jours ce troupeau d'Anglais. »

Lors les Français s'allèrent loger en un hameau, attendant le capital. Ils attendirent trois jours la bataille, mais ce fut pour néant, car les Anglais n'étaient point d'accord d'aller livrer combat, quoiqu'ils fussent autant que les Français. Le capital redoutait de combattre Bertrand, et les Anglais en aucun jour ne s'assemblaient contre nul, s'ils lui voyaient belle contenance.

Nos barons français retournèrent à Poitiers, ils séjournèrent quinze jours en cet endroit, tant que le noble duc qui tenait la Bourgogne vint devant Poitiers et avec lui maints combattants.

Ainsi les Français en leur route croissaient, on les estimait à quatre mille et cinq cents. Tous furent d'accord, les petits et les grands, qu'on irait livrer tel assaut à Saint-Maxent qu'ils auraient le fort tout à leur commandement et mettraient à mort ceux qu'ils y trouveraient.

Adonc les Français s'attroupèrent gentiment et s'en allèrent bannières déployées ventillant au vent vers Saint-Maxent, séant en Poitou.

Ils cheminèrent tant qu'ils vinrent droit devant. La ville se rendit tôt et incontinent, mais le châtel se tint comme un puissant châtel. Nos gens firent assaut merveilleux ; maint homme en ce jour s'alla aventurant pour acquérir honneur et louange.

Si je racontais tous les faits de l'assaut, je pourrais vous tenir trop, il dura longuement. Jamais nul ne parla de plus fort assaut ; ceux de là-dedans se défendirent bien, mais toute leur défense leur valut néant, car le châtel fut pris par force, basse-cour et donjon.

Après ce fait-ci, dont je vous parle, les Français s'en allèrent pillant tout le pays. Fontenay se rendit à eux, ainsi fit Bourgneuf en Aunis. Il y avait ville plate et monastère assez vaillant.

A deux lieues de là était une ville séant dessus la mer, bon port, qu'on nomme La Rochelle. Or, écoutez pour Dieu le père, comment les bourgeois suffisants de La Rochelle, sagement et doucement s'allèrent accorder de devenir Français au temps dont je parle; ils ne firent pas comme le sot qui entre deux sellettes s'assied en tombant.

Nos barons étaient à deux lieues sans plus de La Rochelle, droitement à Bourgneuf. On y pouvait voir le bon duc de Berri, le duc de Bourgogne et le duc de Bourbon; Bertrand Du Guesclin, Olivier de Clisson, Rohan, Rochefort et Rais. Qui vous les nommerait tous, pourrait vous tanner.

En ce temps dont je parle Evan de Galles, qui avait de nobles navires, était sur la mer et gardait le passage contre La Rochelle, tellement que les vivres ne venaient point par mer. Nos gens d'autre part les tenaient à l'étroit. Mais La Rochelle était bien pourvue. Si elle eût autant voulu grever le bon roi de France qu'elle désirait se rendre à lui, elle eût causé de l'ennui, mais Dieu inspirait la noble bourgeoisie qui était dedans, tellement qu'elle se rendit doucement à nos gens, comme vous l'ouïrez bien.

Il est bien vérité que les nobles seigneurs qui furent à Bourgneuf, le bon duc de Berri, le bon duc de Bourgogne, le bon duc de Bourbon, Guesclin et Clisson mandèrent par un gentil héraut aux bourgeois de la ville de La Rochelle, que cinq ou six d'entre eux vinssent leur parler sans disputer, sans nulle trahison, avec sauf-conduits non suspects.

Quand les bourgeois eurent ouï cela, ils mandèrent à nos seigneurs français qu'ils iraient leur parler à leur commandement avant que le lendemain le soleil fût couché. Le héraut s'en retourna devers les princes, qui furent fort contents de la réponse.

Oyez ce dont les gens de la commune s'avisèrent. Il y avait en la ville une noble tour et un châtel très puissant d'ancienne façon. Ils démolirent le châtel et la tour, ils mirent tout en un mont, et ruèrent tout en bas, les moellons et les pierres, afin que les Français n'y prissent demeure et qu'ils ne les tinssent en sujétion, car on allait du châtel dans les

champs, et l'on pouvait aussi bien venir en ville et l'on entrait au donjon par la haute mer. Le châtel dont je parle fut abattu par la force et par l'accord du commun pour vivre plus en paix et sans nulle inquiétude. Un bourgeois dit à cause de cela une **bonne raison** au commun.

« Seigneurs, dit-il, **comment** nous arrangerons-nous? Nous n'avons ni secours ni garnison du roi anglais, et les Français sont venus à grande puissance. Si nous nous rendons au roi, il nous donnera grand blâme par la raison que nous lui aurons abattu son bel et bon châtel. »

Le commun répondit :

« Écoutez ce que nous dirons. Si nous avons abattu le châtel du roi, nous lui ferons dresser en cette ville un palais aussi bel et aussi bon qu'il appartient à un roi et comme on n'en pourrait trouver à cent lieues d'ici. Mais en notre vivant, jamais nous ne souffrirons qu'on lève contre nous ni châtel, ni tour. »

Le bourgeois répondit :

« J'entends bien votre raison : vous ressemblez à celui qui va priant merci, un bâton dans sa main. »

Quand le lendemain l'on vit le soleil se lever, les bons bourgeois quittèrent La Rochelle et vinrent en grand état parler à nos seigneurs, qui les reçurent joyeusement. Ils commencèrent alors à parlementer. Bertrand voulut lever la première parole ; il dit :

« Seigneurs bourgeois, il est clair et certain que vous fûtes mis en l'obéissance du roi d'Angleterre et de son fils le prince de Galles par le gré du bon roi Jean de France, dont Dieu ait l'âme ! Mais vous savez qu'en vous livrant il vous fut bien enjoint que s'ils ne tenaient loyalement la paix jurée, il vous faudrait retourner à votre premier seigneur dès que vous en seriez requis. Or vous savez bien que les Anglais n'ont en rien tenu la paix, mais qu'ils se sont déloyalement parjurés, car le roi de France a fait son devoir envers eux. En outre, ils l'ont guerroyé et le guerroyent de jour en jour, comme chacun le peut apercevoir. Et pour ce, je vous ai sommés, de par le roi, de retourner à votre première seigneurie



et vous prites jour de vous rendre, si vous n'aviez secours d'Angleterre. Or, la journée est venue ; nos seigneurs les princes vous requièrent que vous veuillez tenir vos promesses ; ils sont assemblés ici pour cela. Et sachez bien que si vous le leur refusez, ville ni châtel que vous ayez ne seront si forts qu'ils ne les fassent prochainement raser. Nous vous jurons sur Dieu, que nous ferons embraser la ville ; il n'y demeurera maison où l'on puisse habiter, forteresse, ni murs que nous ne fassions raser. »

Là était un bourgeois qui dit en souriant à Bertrand :

« Sire, vous semble-t-il que vous eussiez si tôt fait de raser une telle ville ? »

Bertrand répondit fièrement :

« Oui, vous ne pourrez durer, car tout ainsi que l'on voit le soleil, qui luit clair, passer par la verrière, et étinceler, vous pourrez voir les Français passer parmi vos murs. Si le soleil du ciel peut entrer en votre ville, je n'ai point de doute que je n'y doive entrer tôt.

— Sire, dit le bourgeois, jamais il ne vous faudra lutter contre nous. Mais veuillez nous octroyer un don sans amoindrir ni empirer le roi.

— Hé ! Dieu ! dit Bertrand, je sais tout au clair quelle chose et quel don vous voulez demander ; vous voulez franchement avoir votre ville, sans payer nulle redevance ni servage.

— C'est vrai, répondit le bourgeois ; le voulez-vous accorder ?

— Nous en aurons conseil, dit Bertrand.

— Sire, dit le bourgeois, nous vous parlerons encore. Nous avons grande volonté de tenir pour le roi, afin que nous soyons maintenus franchement, ainsi que saint Louis maintenait ses pays. Nous voulons aussi avoir certain pardon de toutes les besognes où nous avons méfait, car notre bon commun, je ne le cèlerai pas, a abattu la tour et les donjons d'un châtel : il n'y a mur en état pour loger deux pigeons. Si nous avons mal fait, nous l'amenderons bien, car nous ferons un noble palais en ce lieu, ou nous l'établirons très bien au milieu de la ville, mais il n'y aura ni créneaux, ni fossés profonds, ni

porte à herse, pour la défense. Vrai est que nous avons été, le temps passé, fort foulés par le châtel de La Rochelle, qui a été longuement détenu par les Anglais; or nous les en avons subtilement déboutés, mais le commun, qui redoute la sujétion, a rasé tout le châtel et nous a chargés de faire dans le traité certain accord par lequel jamais châtel ayant une issue au dehors, ne sera édifié dans la ville. Nous voulons vivre en paix, sans nulle inquiétude, et payer largement ce que nous devons. Si l'on demande plus, nous discuterons, et si l'on nous assaille, nous nous défendrons. Nous aimons de cœur loyal la noble fleur de lys, et pour ce, s'il vous plaît, nous y retournerons. »

Le duc de Berri dit :

« Nous vous entendons très bien : vous faites tout ainsi, en vos conditions, que celui qui dit au plus fort : nous vous tenons. »

Je ne sais de quoi je vous irai longuement deviser. Tous nos seigneurs français consentirent à tout ce que les bourgeois demandèrent. Ils leur firent assez d'honneurs et leur donnèrent de beaux présents. Si quelques seigneurs furent dolents de ce que le châtel de là fut jeté bas, ils ne le montrèrent pas en ce jour. Mais il y en eut qui ne riaient pas et qui disaient tout bas en murmurant, qu'il viendrait un jour où le commun amenderait ce méfait et qu'on remettrait le châtel en état.

Les bourgeois rentrèrent en leur ville ; ils dirent au commun toute la convention : qu'ils devaient être francs à toujours ; qu'on leur pardonnait d'avoir abattu le châtel, et que l'on bâtirait un palais parmi eux. Les gens du commun furent joyeux quand ils écoutèrent cela. Ils regracièrent Jésus à mains jointes et dirent :

« Fleur de lys, amie bien-venue, douce fleur épanouie et odorante, mieux êtes à priser que ce léopard rampant : le léopard ne signifie qu'orgueil ; et Jésus hait l'orgueil et abat ses pompes ; il aime l'humilité et s'en va l'exaltant. »

Il y eut grande joie dans La Rochelle, il n'y eut bourgeois ni bourgeoise qui ne fût réjouie. Ils firent fort noble appareil dans la ville pour recevoir les Français.

Quand vint le lendemain, à tierce sonnée, les seigneurs de France, le bon duc de Berri, le duc de Bourgogne et le duc de Bourbon, le comte de Sancerre, Bertrand Du Guesclin, Olivier de Clisson, Jean d'Estrées, Jean de Vienne, les sires de Rochefort et de Rais, et maints chevaliers allèrent vers la Rochelle.

Jamais homme ne vit si gentille assemblée, ils furent peu de gens en armes, voire deux mille en cette journée, mais ils étaient aussi bien armés de toutes armes que si c'eût été pour entrer en mêlée mortelle, pennons déployés, bannières levées. Il y eut mainte trompette et maint instrument sonnés en cette journée. Il n'y avait là seigneur de haute renommée, qui n'eût endossé sa tunique ainsi qu'en un tournoi ou une joute criée.

Quand ils approchèrent de l'entrée de La Rochelle, ils virent les bourgeois qui étaient dehors, sans armure, ni couteau, ni épée, en portant les clefs de la ville. Les bourgeois virent les fleurs de lys peintes sur les bannières qui étaient de soie ouvrée et celles qui paraient les tuniques des princes royaux; ils ouïrent les trompettes sonner à très haute haleine; ils pleurèrent maintes larmes et dirent hautement :

« Fleur de lys précieuse, vous êtes très bien revenue! vous êtes aimée de nous mieux que le léopard! »

Plusieurs se mirent à genoux sur la prairie, pleurant si tendrement qu'il n'y eut si grand seigneur français en l'assemblée qui ne pleurât de joie et de pitié.

Il y avait là un abbé et des bourgeois à foison. Ils avaient tendu devant la porte un petit fil de soie : le cordon était menu et ils dirent aux seigneurs dont nous vous parlons :

« Bien-venus sont nos seigneurs de France qui sont ici de la part du roi Charles, à qui nous nous sommes rendus par telles conditions que nous le servirons tous bien loyalement, de corps et de biens, s'il en est besoin; mais nous serons tenus en paix sans payer rançon, subsides ni impositions, plus que nous n'en payions au temps où régna saint Louis qui était prud'homme; et le roi Charles nous sera garant contre ceux qui voudront amoindrir notre nom. »

Le duc de Berri répondit :

« Nous vous recevons ainsi. »

Il fit là le serment que l'on devait faire et ainsi firent le duc de Bourgogne, le duc de Bourbon, et Bertrand, le bon connétable, jura aussi. Adonc il parla et dit :

« Seigneurs, ce fil de soie-là qu'on voit ainsi tendu, pourquoi y est-il mis, pour quelle raison ? il n'y est pas mis sans signification. »

Les bourgeois répondirent.

« Par le corps saint Simon ! c'est signe que la ville tout entière veut et doit obéir au roi et qu'on ne doit fermer contre lui, barrière, porte ni poterne ; quiconque le fait agit par déraison : le roi est si puissant en son royaume, qu'il peut faire ouvrir devant lui et briser à volonté villes, forteresses, donjons, ainsi qu'il peut rompre le fil de soie que l'on voit là. Qui entendrait bien cette comparaison, saurait que chacun doit obéir au roi de France. Et le roi doit avoir conseil qui soit si bon, qu'il ne fasse tort ni injustice à personne. Et sur ce point-ci nous nous rendons au bon roi.

— Par ma foi ! dit Bertrand, vous êtes tous prud'hommes. »

Lors ils entrèrent dedans la ville en chantant : *Te Deum* ! Le clergé vint à grande procession ; là vous eussiez vu bourgeois, femmes et enfants choir en pâmoison devant les bons seigneurs ; les barons pleurèrent de joie et de pitié, quand ils virent l'empressement du commun : hommes, femmes et enfants, dès qu'ils aperçurent les nobles fleurs de lys, qui resplendissaient sur l'azur, qui étaient ouyrées noblement aux tuniques et aux bannières qui flottaient au vent, et l'ordonnance et l'équipement des seigneurs, se prirent à crier :

« Bien-venus sont nos seigneurs de France ! Bien-venue est la fleur de lys qui fut dignement transmise du ciel au roi Clovis le gentil ! Douce fleur odorante, sentant bien suavement, nous devons bien vous aimer, ainsi que le jour où vous venez visiter cette dolente gent, qui a vécu longuement en grande crainte d'un léopard, qui nous montrait la dent. Nous devons bien adorer le roi céleste, quand nous retournons ainsi à notre droit seigneur. »

Ainsi disaient les gens ; ils étaient à genoux, les mains jointes ainsi que dans un monastère devant le sacrement. Les enfants criaient :

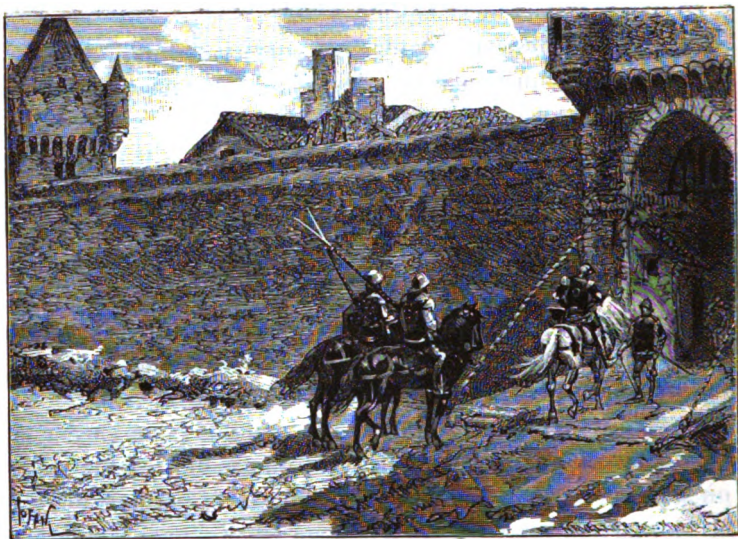
« Montjoie, roi Charles ! »

Tous les seigneurs qui furent là présents s'en prirent à aimer et à congratuler les gens de La Rochelle.

Je ne vous en voudrai plus longuement deviser, ni recorder les honneurs qu'eurent les barons, les présents qu'on leur voulut faire, le beau dîner et le souper que l'on dressa ; le roi Alexandre ne fut mieux reçu deçà ni delà la mer, que ne furent les seigneurs dont je vous parle.

Ils voulurent élire et ordonner un capitaine pour garder la ville et la gouverner de droit. Mais quand ils virent la place où seyait le châtel qu'on avait fait raser, ils furent fort dolents et le regrettèrent. Il y eut tel qui ne dit pas toute sa pensée. Les Français voulurent se reposer là onze jours.





## CHAPITRE LIX

Comment les princes et Bertrand allèrent assiéger le châtel de Benon ; comment les assiégés sortirent une nuit et occirent Geoffroy Païen et comment Olivier de Clisson vengea le bon Geoffroy Païen, après quoi les Français prirent la tour de Bro et délivrèrent la dame de Bourbon.

Lors il y eut un bourgeois fort à louer, qui vint au duc de Berri, pour lui requérir un don sans abaisser en rien sa personne ni son honneur. Le duc lui accorda sa demande :

« Sire, dit le bourgeois, je ne vous cacherai pas cela. Il y a un châtel qu'on nomme Benon, qui n'est pas loin d'ici : il pourra trop nous grever, car il y a dedans maints Anglais qui sont à redouter. Pour Dieu ! ne veuillez pas retourner en France, avant que vous n'ayez fait raser le châtel de Benon. Nous irons avec vous pour miner les grands murs. On ne peut habiter à vingt lieues autour, qu'à peine et à malheur, en crainte de mourir. Ceux de là dedans ont fait décoller mon frère et ils m'ont rançonné par deux fois, si bien que je n'ai

un seul meuble vaillant. Ils ont appauvri maint homme et l'ont fait appeler truand. »

Le duc de Berri dit : « Il nous faut y aller. »

Il commanda sans tarder à Bertrand Du Guesclin que chacun fût tout prêt pour cheminer le lendemain. Or vous pourrez ouïr recorder un assaut, jamais vous n'en ouïtes conter de plus merveilleux.

Les bons seigneurs partirent de La Rochelle : le duc de Berri, de duc de Bourgogne, le duc de Bourbon, le comte de Joigny, le comte de la Marche, Bertrand Du Guesclin et Clisson le gentil, et maint chevalier dont je ne parlerai pas ici. Ils s'en allèrent vers le châtel de Benon.

Il y avait en ce châtel des Anglais endurcis à la guerre. Ils avaient fort appauvri le pays autour d'eux. Ils faisaient beaucoup d'ennui aux Français sur la frontière.

Le gentil châtel était au capital de Buch. Il y avait un capitaine qu'on appelait David Holegrave, qui jamais n'aima la France ni les Français.

Il advint qu'un jour, droit à vèpres, un espion entra au châtel et fléchit le genou devant le capitaine.

« Ah ! sire ! dit-il, vous nous voyez bien vexés : La Rochelle est rendue au fort duc de Berri, au duc de Bourgogne, à Bertrand Du Guesclin. Je les y vis entrer, et vous dis pour certain que les Français s'en viennent ici, apprêtés et approvisionnés, pour vous livrer assaut à force et à lutte. Soyez sur vos gardes, il en est besoin aujourd'hui. »

Quand le capitaine entendit ce langage, il en eut chagrin au cœur et la nouvelle lui déplut fort. Oyez ce dont s'avisait le larron maudit.

Il avait avec lui six compagnons, qui étaient nés et avaient été nourris à La Rochelle ; ils étaient là depuis un an et demi et servaient le capital sans penser à mal. Ils furent mis en tel point qu'on leur coupa le nez et les oreilles aussi et à chacun une main ; puis le capitaine leur dit :

« Allez et partez d'ici. Vous irez à La Rochelle et vous leur direz, de par moi, qu'ils agissent comme des traîtres et qu'ils ont tous menti à leur foi. Si je les puis prendre, ainsi

seront-ils traités; jamais ils n'auront autre merci pour rançon. »

Adonc les six dont je parle partirent du châtel; ils allèrent vers La Rochelle, courroucés et marris, maudissant la ville qui s'était rendue. Tant allèrent-ils qu'ils trouvèrent les Français, qui venaient empressés.

Quand les Français eurent vu les six tout affolés, chacun un poing perdu, n'ayant oreilles ni nez, ils leur demandèrent tôt où ils allaient et qui les avait atournés ainsi. Ceux-ci leur contèrent toute la vérité : qu'ils étaient nés à La Rochelle, qui était rendue aux Français, ce dont les Anglais étaient troublés : qu'ils ont été ainsi malement arrangés pour narguer les bourgeois qui étaient changés de parti et par qui le léopard avait été adoré.

« Dieu ! dirent les Français, voici grande pitié ! Les Anglais qui ont fait ceci seraient bons à tuer. »

Le duc de Berri dit : « Ils seront attrapés.

— Je m'y accorde bien, dit Bertrand Du Guesclin, par Dieu ! tant qu'il y aura de ces Anglais, je ne retournerai pas ; si je les puis tenir, et qu'ils me soient livrés, je voue à Dieu qu'ils seront décollés par moi. »

Les six allèrent vers La Rochelle et les Français s'en vinrent pleins de courroux, menaçant les Anglais maudits. Ils cheminèrent tant, qu'ils assirent devant Benon tentes et pavillons.

Puis Bertrand s'en vint à la porte parler au capitaine ; il lui dit :

« Vous qui êtes là dedans, sujets du roi anglais, rendez tantôt le fort au roi de France et veuillez aussi vous mettre tous en sa merci. S'il n'est ainsi fait, vous serez tôt attaqués. Vous serez tous mis à mort, si vous êtes pris par force. »

Le capitaine répondit :

« Retournez à Paris pour manger la soupe et coucher dans vos lits. Vous ne garderez pas tout ce que vous avez pris, les Français ne sont pas endurcis à la guerre. Croyez-vous que nous soyons ébahis par des menaces ? Nous croyez-vous tellement amollis que nous vous rendions sitôt notre châtel ? Si



ceux de La Rochelle, les traitres maudits, se sont rendus au roi de France, à la fin ils seront ravagés et détruits. Les Anglais ne sont pas encore si bas, qu'ils ne puissent grever leurs ennemis mortels. Retournez tous chacun en son pays. Si vous êtes pris autour de ce châtel, je vous jure sur Dieu que vous en serez marris. »

Bertrand répondit de cœur mal disposé :

« Vous prisez peu les Français, à ce qui m'est avis. Mais foi que je dois à Dieu ! nous ne quitterons d'ici ni de jour ni de nuit, tant que nous ne soyons saisis de la tour et du châtel. Vous serez mis en nos mains par force ou autrement, ou vous vous rendrez au gré de nos seigneurs.

— Hé ! Dieu ! dirent les Anglais, nous voici tous en péril. Il ne vous faut que tendre votre sac, il sera tôt rempli. »

Bertrand Du Guesclin s'en revint aux barons ; il leur répéta la réponse des Anglais, et leur dit qu'ils ne redoutaient pas les Français un fêtu. Le duc de Berri répondit :

« Nous leur montrerons brièvement au fer et à l'épée, combien nous les aimons. »

Piètons et gens d'armes s'arrêtèrent là et firent leur logis de branches de buissons. Ils n'étaient pas restés là trois jours que douze fiers compagnons armés et habillés pour commencer querelle, sortirent du châtel vers minuit, ainsi que le coq chantait. Ils entrèrent à volonté par un coin du camp et se jetèrent sur les Français comme des griffons.

L'enseigne du capital dit aux Français :

« Nous vous occirons tous ! »

Quand les Français ouïrent qu'ils disaient de telles raisons, plusieurs crurent bien qu'ils étaient foison : les uns montrèrent bonne défense, les autres disaient :

« Je conseille que nous fuyions, car aux cris des Anglais, nous entendons bien assez que le capital vient ici avec deux mille barons. »

Les Français furent en désordre ; mais le guet de la nuit survint là justement, il alla vers le bruit et vit le combat. Les Anglais avaient fait là beaucoup de mal. Ils avaient pris et blessé Geoffroy Paën.

Ils se retirèrent en reculant. Geoffroy Païen était blessé très gravement. Il pria les Anglais et leur dit doucement :

« Seigneurs Anglais, dit-il, je vous prie : laissez-moi revenir au camp pour me médeciner et bander, car je suis fort blessé et douloureusement. Je vous jure sur ma foi et sur mon baptême que je reviendrai demain à votre commandement. Je paierai si large rançon qu'il vous en devra pleinement suffire.

— Seigneur, dirent les Anglais, ne nous le cachez pas : comment vous nommez-vous par votre baptême ?

— J'ai nom Geoffroy Païen, répondit-il ; je suis de noble sang, sorti de nobles gens. Je suis à Olivier de Clisson ; j'ai sous moi trente hommes à mon commandement. Vous n'aurez pas perdu cette nuit car vous aurez assez d'or et d'argent de moi.

— Sire, dirent les Anglais, Dieu vous écrase ! nous ne prendrions pas de vous tout l'or de l'Orient, mais vous mourrez prochainement à douleur, en dépit d'Olivier de Clisson, qui prend son ébattement à mettre les Anglais à mort. »

Lors les Anglais fêrèrent tellement sur Geoffroy Païen, qu'ils l'occirent à deuil et à tourment ; puis ils s'en retournèrent en leur châtel.

Olivier de Clisson venait très puissamment à fallots et à torches et avec lui cinq cents hommes. Il trouva en son chemin Geoffroy Païen qui était occis et mort sur l'herbe. Quand Olivier le vit, il en fut dolent au cœur, jamais il ne le fut autant, car il aimait beaucoup Geoffroy ; il se prit à le regretter et le plaignit doucement. Par son commandement, il fut bien enseveli.

Hé ! Dieu ! comme Olivier hait les Anglais ! Il jura là, sur la mère de Dieu, qu'en toute l'année, ni matin, ni à vêpres, il ne prendrait les Anglais à merci, mais qu'il les mènerait à mort s'il les voyait devant lui.

Olivier ne mentit pas sur cela.

Cette nuit se passa tant, que le jour fut éclairci. Nos gens ne furent point là deux jours et demi, quand ils eurent conseil qu'ils assailliraient le châtel de Benon qui était bien garni.

En tout le camp de nos gens, il n'y avait que trois échelles pour commencer la lutte; mais ils avaient des mineurs et des pics aussi. Les Français s'émurent, ils firent retentir mainte trompette. Ceux qui avaient le mieux fui coururent les premiers à l'assaut.

Le châtel de Benon fut assailli très fort. Nos Français entrèrent dans les fossés et vinrent au pied du mur à force et à volonté; ils dressèrent trois échelles en amont.

Le premier qui monta eut nom Barbarie. Il tenait en sa main un très noble pennon. Quand les Anglais l'eurent vu ils en eurent ennui; il fut ravalé par une pierre de faix qui pesait lourdement, de telle sorte qu'il se trouva au fond du grand fossé, son pennon à côté de lui. Adonc les Anglais le huèrent fort; ils disaient en haut en criant :

« Français, allez-vous-en par dedans vos maisons, vous ne savez vous tenir sur l'échelle; ne vous aventurez pas pour recevoir tel don que ce premier qui montait a eu en récompense : on ne voit point presse à de telles aumônes. »

Ainsi disaient les Anglais; mais les braves Bourguignons minaient d'autre part les forts murs à volonté; ils firent maints grands trous, par où l'on pouvait passer.

Je parlerai de l'homme d'armes, qui gisait en pâmoison son pennon à côté de lui. Il vint là un compagnon, qui s'appelait Imbert de Kulec; il le releva tôt et saisit son pennon. Il monta jusqu'au dernier échelon et reçut maint coup et maint fier horion, en se revanchant comme un preux; il planta le pennon sur le mur. Lors grande foison de Français monta après lui. D'autre côté étaient Bourguignons et Bretons, qui avaient tant miné qu'ils étaient entrés dedans en criant à haute voix; « Vous y mourrez tous, larrons! »

Quand les Anglais virent telle destruction, ils fuirent dans la tour. Là ils s'enfermèrent pleins d'inquiétude : les Français et les Bourguignons étaient en la basse-cour.

« Seigneurs, dit Bertrand aux Anglais, nous ne demandons pas cette basse-cour, mais nous vous demandons ce noble donjon.

— Hé! Dieu! dirent les Anglais, voici de l'ouvrage à foi-

son. Tant que Bertrand sera vif, nous n'aurons jamais de repos. »

Or les Anglais s'étaient retirés dans la noble tour. Bertrand les appela et leur dit :

« Traîtres, rendez-vous au bon roi de France, ou l'on vous pendra chacun à un arbre. »

Les Anglais répondirent :

« Vous parlez follement ; nous voulons bien nous rendre au riche roi français, sauf la vie, sans nous empirer en rien, et aussi sauf nos biens, qui sont en cette tour. Nous nous en irons ainsi dans notre pays.

— Nenni, dit Bertrand ; auparavant vous aurez mauvais jour. Vous n'emporterez pas le montant d'un denier de votre avoir, vous vous rendrez sans faire d'autres clameurs, au bon vouloir du roi et des princes, ou nous ferons miner ou abattre la tour. »

Les Anglais menus et grands furent dolents, ils virent bien qu'ils ne pouvaient durer jusqu'à la troisième journée ; ils consentirent à se rendre au dernier jour, et la corde au cou ils se vinrent mettre en la merci des princes.

Quand le sire de Clisson vit les Anglais se rendre, il accourut promptement vers les princes. Il les pria et les requit pour Dieu, qu'il pût faire des Anglais ce qu'il désirerait. Les princes ne savaient pas sa pensée et débonnairement ils lui octroyèrent sa requête. Le sire de Clisson fit amener les Anglais devant lui et les fit bouler dans la tour.

Il saisit une hache qui était fort grande et fort pesante et qui taillait durement. Il vint à la porte de la tour et fit sortir les Anglais l'un après l'autre ; il fêrit le premier de sa hache et d'un coup seulement lui trancha la tête ; il abattit à terre le second et le troisième ; en quinze coups de hache, il coupa quinze têtes : ainsi qu'ils venaient, il les décollait tous ; il ne resta Anglais en vie en cet endroit ; il leur rendit malement la mort de Geoffroy Païen.

« Dieu ! dirent les seigneurs, dont il y avait là beaucoup, les Anglais ne se trompent pas s'ils l'appellent boucher. »

Ainsi devisaient les Français. En riant ils raisonnèrent Olivier de Clisson.

« Olivier, bel ami, lui dirent-ils, allez vous rafraichir, vous vous êtes trop échauffé en faisant cet office. Que n'avez-vous commis sergent ou varlet qui eût décollé ces Anglais? L'office de bourreau ne convient pas à un baron si puissant.

— Seigneurs, répondit Olivier, je n'en tiens compte non plus que d'un gant. Voire ! s'il y en avait encore autant en vie, je les en irais maintenant délivrer : mais, de mon vivant, je ne donnerai de sursis aux Anglais. »

Après tous ces faits, les Français allèrent à Surgières, comme dit le récit. Là dedans était la dame de Surgières et avec elle, maintes autres belles dames, que les Anglais retenaient à leur commandement. Si ce n'eût été pour l'amour de ces dames, dont je parle, tous les Anglais eussent été occis à l'épée ; mais on les déporta et les mit à rançon, pour avoir les dames qui avaient doux aspect.

Entre ces Anglais-là, il y en avait un puissant. Il avait nom Bernard du Vast. C'était celui qui avait pris par trahison la dame de Bourbon, mère de la reine de France et du duc de Bourbon, laquelle il tenait encore en ses prisons. Ce Bernard s'enfuit hâtivement et s'en alla courant droit à la tour de Bro, au capitaine Hermant.

Les Français vinrent assiéger la tour. Il y eut parlement pour faire un accord. Les Anglais délivrèrent la dame de Bourbon pour dix mille florins qu'on leur bailla. Ils s'étaient accordés qu'ils rendraient la grosse tour, mais ils n'en firent néant.

Quand le duc de Bourbon avisa sa mère, vous pouvez bien penser qu'il s'en réjouit beaucoup ; il l'honora fort et l'envoya en son pays en grand état. Et les Français partirent de Surgières.



## CHAPITRE LX

Comment Bertrand conquiert maints châteaux en Poitou et livra bataille, devant le châtel de Chizé, aux Anglais qu'il déconfit.

Après la prise de Surgières, les Français s'aventurèrent parmi le Poitou. Ils prirent d'assaut plusieurs forteresses et d'autres se rendirent, comme Saint-Jean-d'Angély et Saintes.

En ce temps il vint aux princes nouvelles que le duc de Bretagne allait devers le roi de France pour se mettre en son obéissance. Les princes et les barons de Bretagne, pour cette cause, partirent de l'armée du Poitou et s'en vinrent vers le roi à Paris. Mais Bertrand demeura en Poitou, menant grand baronnage.

Il alla mettre le siège devant Monstreuil-Bolni. Il y avait là fort châtel, mais Bertrand le fit si durement assaillir qu'il fut pris par force, ainsi que les Anglais qui étaient dedans. Messire Bertrand et sa chevalerie se rafraichirent ; puis l'armée chevaucha droit à Chizé, où il y eut une fière et merveilleuse bataille.

Il y avait en ce joli châtel de bons combattants. Le châtelain avait nom Robert Milton ; il avait avec lui Vastequin de Guistemoire et cent Anglais tout couverts de fer.

Messire Bertrand établit son camp en la place devant le châtel et le fit clore d'une palissade et d'une tranchée sur le côté, devers les champs.

Il avait avec lui six cents combattants preux et entrepreneurs. Le comte d'Alençon y fut, et Alain de Beaumont, Olivier de Mauny, Jean de Beaumont, le riche vicomte de Châtellerault, Henri de Vasery, Henri de Mauny, Jean de Beaumanoir, le vicomte d'Aunoy, Pierre d'Anegron, le sire de Rochefort, messire Maurice du Parc, le sire de Montfort, Geoffroy de Kergorlay, qui nuisit beaucoup aux Anglais, Guillem des Bordes, Guy le Baveux, et maints bons chevaliers dont je me tairai ici.

Ces gens mirent le siège devant Chizé. Ils n'y étaient pas depuis longtemps, quand un gentil héraut vint par-devant Bertrand; il fléchit le genou et dit :

« Que la mère de Dieu veuille garder le riche roi de France et tous ceux qui voudront défendre son honneur, et son bon connétable, Bertrand au cœur hardi, et messire de Clisson le gentil, qui m'a envoyé ici droit, pour le service du roi. Sire, Monseigneur Olivier, le vicomte de Rohan, le sire de la Vauguyon et le sire de Viguegnen ont voulu assiéger la Roche-sur-Yon et n'ont pas volonté de laisser ce siège tant que le fier et fort châtel ne leur sera rendu. Or tous les seigneurs vous mandent que vous soyez sur vos gardes, matin et soir, car les Anglais s'assemblent à Niort. On les peut nombrer à huit cents combattants, gens d'armes suffisants; il y a maints archers. Mais je ne vous saurais dire ni signifier au vrai de quel côté les Anglais iront pour empirer les Français. Monseigneur de Clisson ne sait si les Anglais iront sur lui pour batailler, ou s'ils viendront droit ici pour vous guerroyer. Soyez sur vos gardes jour et nuit. C'est ce que Monseigneur vous fait signifier.

— Ami, dit Bertrand, Dieu vous garde de danger! Or recommandez-moi à Olivier, et à tous les compagnons. »

Bertrand donna à ce héraut un bon destrier, et le héraut le prit volontiers; il retourna vers la Roche-sur-Yon. Or je parlerai de Bertrand.

Il fit enclorre ses gens devant et derrière de palissades, de bois de charpente et de terres dressées, à la fin qu'ils ne fussent pas surpris. Il ordonna bon guet pour veiller ferme, puis il appela un messenger, et l'envoya dire et signifier ce que vous allez entendre.

En ce temps où Bertrand était devant Chizé, et où Olivier de Clisson assiégeait de près La Roche-sur-Yon, il y avait un siège d'autre part, devant Lusignan, un fort châtel. Là était dans le maître donjon, Cressoualle, qui gardait bien son coin contre les Français.

Celui qui était capitaine de nos gens avait nom Alain le jeune ; il était neveu d'Alain de Beaumont. Bertrand lui manda qu'il fût sur ses gardes, car des Anglais s'assemblaient à foison à Niort ; on ne savait de quel côté ils voulaient faire querelle.

Ainsi nos Français tenaient trois sièges, mais ils eussent eu bien besoin d'être tous ensemble, car les Anglais se réunirent en force à Niort. On les nombrait à huit cents combattants, voire ! tous les meilleurs, pour chercher querelle que l'on pût trouver : c'était la fleur d'Angleterre, de la Guienne et du Bordelais aussi. Or vous pourrez ouïr parler d'un grand combat furieux qui eut lieu devant Chizé.

Or, devant Chizé, Bertrand Du Guesclin fit maints chocs contre ceux du dedans ; mais il n'y conquêta un angevin vaillant. Il parlementa avec le capitaine. Il lui faisait maintes doctrines de rendre son châtel et lui en eût donné alors un muid d'or ; mais l'Anglais ne voulait entendre son latin, il déprisait fort les Français et disait d'en haut :

« Écoutez, Franchequins, allez à Paris boire la chopine de vin, humer la soupe et rôtir le boudin ; car vous ne valez rien pour soutenir la guerre, ni pour coucher revêtus du haubert doublé, ni pour manger le pain sec et boire l'eau au bassin. Vous y pourriez bien prendre le mal de saint Quentin. »

Ainsi disaient les Anglais qui sont enclins à l'orgueil, mais ils ne dirent pas ainsi le troisième matin : ils furent mieux pris au filet que l'alouette.

Il y avait à Niort maints capitaines de noble apparence :



le sire d'Angus que l'on nommait en premier, messire Jean d'Évreux, Jaqueimon Fè qui fut bon assaillant, Jannequin Hasquet qui eut le corps puissant, Jacounelle qui gardait Chivray, et Jannequin Arlose qui mourut sur le champ de bataille devant Chizé.

Les grands capitaines allèrent en conseil pour savoir où ils iраient chevauchant : s'ils marcheraient sur Chizé que Bertrand gardait, s'ils iраient délivrer la Roche-sur-Yon, qu'Olivier de Clisson serrait de près, ou s'ils viendraient voir dans Lusignan Cressoualle, qui défendait le châtel contre Alain de Beaumont le jeune. Les Français maintenaient trois sièges, sans compter ceux qui étaient sur mer et qui gardaient les passages.

Jean d'Évreux dit :

« J'en dirai ma pensée. Si l'on me veut croire, par Dieu le tout puissant ! nous irons premièrement contre ce diable Bertrand, car s'il peut être pris ou occis, nous devons peu redouter le reste. »

Après Jean d'Évreux, dont je vous ai parlé ici, se dressa Jacounelle, capitaine de Chivray. Il leur dit :

« Barons, oyez ce que je dirai. Nous irons sur Bertrand, je l'ai ainsi en pensée. Je voue à Dieu le père et à saint Nicolas que je le prendrai par force au milieu de ses gens, et que je le ramènerai ici droit dedans Niort : si je ne l'ai tout vif, je le mettrai à mort. J'ai bien mille aunes, ou plus, de fine toile ; je l'abandonnerai à qui s'en voudra vêtir. Je voudrais m'en revêtir par-dessus mon armure, je porterai une croix vermeille à deux côtés, droit devant et droit derrière ; je me croiserai bien : je ressemblerai bien à saint Georges. »

Jean d'Évreux répondit : « Comme vous je ferai. »

Jannequin Hasquet dit : « Je m'arrangerai ainsi. »

Tous les Anglais dont je vous parle furent d'accord qu'ils seraient vêtus de toile sans nul délai ; ils menaçaient les Français en démenant grand bruit. Quand ils furent prêts pour partir et qu'ils eurent fait arranger les blancs habits, ils firent sonner les trompettes et les instruments. Ils partirent de Niort, mais ils n'y surent rentrer.

Oyez ce que fit Jacounelle, qui fut tant à redouter ; il commanda à quelques-uns de ses serviteurs, qui voulurent demeurer, qu'on fit bien parer sa chambre, et qu'on apprêtât des vivres pour manger, afin d'honorer hautement Bertrand Du Guesclin ; il le voulait amener avec lui, ou jamais il ne reviendrait, disait-il.

Les grands et les moindres Anglais étaient d'accord que l'on ferait mourir les Français sans accorder rançon à nul homme, hormis trois chevaliers que je sais bien nommer. Bertrand Du Guesclin doit compter le premier, puis messire Maurice du Parc, et Geoffroy de Kergorlay. Ils voulaient exempter de mort ces trois pour les tenir prisonniers et les bouter en cachot afin d'en avoir grosse rançon. Ils désiraient fort avoir ces trois barons ; ils se proposaient d'occire et démembrer les autres. Ainsi prétendaient besogner les Anglais de Niort.

Ils s'en allaient vers Chizé, pour grever nos Français, lesquels, à conter vrai, n'en savaient rien, sinon que Clisson avait fait mander qu'ils se voulussent garder de jour et de nuit. Bertrand faisait ordonner bon guet ; il avait fait bien enfermer ses gens de palissades, afin qu'on ne les pût surprendre.

Les Anglais marchèrent tant qu'ils entrèrent en un grand bois. Ils trouvèrent en leur chemin deux charrettes chargées de bon vin, qu'on pensait amener au camp devant Chizé pour réconforter les Français. Le vin dont vous m'entendez parler était fort bon ; on le faisait amener de Monstreuil-Bellay ; on ne pouvait trouver si bonne vendange au Poitou en toute son étendue.

Les Anglais firent verser les tonneaux des charrettes, ils les levèrent sur un bout, et pour boire le vin ils les défoncèrent tôt ; ceux qui n'avaient d'autres vases puisèrent de ce vin avec les coiffes, bassinets, gantelets, guêtres de peau. Ils en humèrent tant, que le vin leur fit trotter la cervelle. En buvant, ils menaçaient de tuer les Français, car le vin fait souvent dire mainte folle parole. Qui ne peut le porter s'en doit bien garder.

Ainsi furent les Anglais dans les grands bois de Chizé ; ils buvaient joyeusement le bon vin en se reposant.

« Hé Dieu ! disait l'un, jamais je ne tâtai de tel vin !

— Ni moi, dit un autre ; tant qu'il y en aura goutte, je ne partirai d'ici.

— Je demeurerai avec vous, répondit un troisième ; quand j'aurai bien bu, je combattrai mieux ; si je suis battu, je ne sentirai pas les coups, et s'il me faut mourir, je mourrai le cœur gai. »

Ainsi disaient les Anglais, qui menaient là grand bruit. Or je parlerai de Bertrand. Quelques-uns de ses gens avaient pris un Breton, qui était appelé Fondriguay. Il avait été quatre ans pleinement Anglais ; mais ce fut malgré lui et pour sauver sa vie, qu'il les voulut servir.

En ce point, il fut repris par nos gens, et mené à Bertrand auquel ils dirent qu'ils avaient saisi un Breton qui avait été Anglais par vilain artifice. Bertrand répondit :

« Je le ferai pendre.

— Sire, dit le Breton, je redeviendrai bon Français aujourd'hui ; jamais je ne serai Anglais. Je vous dirai de bonnes nouvelles, dont votre vie pourra être garantie. Ainsi vous me recevrez, ou je me tairai. Si je dois mourir ici, j'endurerai la mort. »

Bertrand lui dit :

« Je vous recevrai ainsi que vous l'avez dit, par cette convention que nous ferons. Si je n'ai éprouvé du bien de ce que vous me direz, je vous ferai accrocher à un arbre. Jamais je ne me fierai en traître ; je ne croirai rien de lui, hors ce que je verrai.

— Sire, dit le Breton, par la Vierge Sainte ! jamais je ne fis trahison en nulle œuvre. Je fus pris par des Anglais dans une mesure et ils me firent jurer dessus la Vierge sans tache, que par crainte de mort ni par nul tourment je ne les quitterais tant que ma vie durerait ; et je dis : Je le veux par tous les saints ! si je ne suis pris d'aventure par les Français. Or, je suis prisonnier, et pour ce je dis que je ne dois point mourir de mort amère et violente, au cas que je veuille retourner à

ma nature. Je vous jure sur Dieu que les Anglais vous serviront d'une fausse mesure et vous feront grand déshonneur de jour ou de nuit, car ils approchent d'ici à grande allure ; ils ont par-dessus leurs armes de blancs vêtements où il y a maintes croix vermeilles. Il y a huit cents lances de gens forts et sûrs et quatre cents archers qui viennent. Par Jésus ! ce ne sont pas des gens de tromperie, mais c'est la fleur du monde, aussi loin que la terre existe.

— Ami, dit Bertrand, tu sais fort bien louer les Anglais ; mais si tout n'est ainsi que tu le dis à présent, je te ferai accrocher à l'arbre.

— Sire, répondit le Breton, je le veux vraiment. »

Le Breton disait vrai, car les Anglais étaient à un quart de lieue seulement de cet endroit, et ils étaient arrêtés en conseil. Quelques-uns furent d'avis qu'ils fussent dans ce bois, jusqu'à la pleine nuit ; qu'ils en partissent alors et que Bertrand et sa gent seraient surpris. Jean d'Évreux parla et dit fort orgueilleusement :

« Seigneurs barons, écoutez mon avis. Les Français veulent tous dire que les Anglais n'osent se jeter parmi eux aventureusement, mais toujours cherchent avantage pour les surprendre et trahir. Cette parole court depuis longtemps et j'en suis fort courroucé en mon cœur. Pour ce je dirai que nous sommes planté de bonnes gens, bien éprouvés en batailles et en combats ; nous sommes bien huit cents chevaliers et écuyers, et deux cents archers, et nous savons que les Français ne sont pas plus de cinq cents combattants devant Chizé. Ce nous sera peu d'honneur certainement et ce ne sera point tenu à bonne hardiesse, si nous les assaillons ainsi de nuit. Et l'on dit : Mieux vaut honneur qu'argent. Et certes nul cœur vaillant ne doit tendre à déshonneur. »

Aussitôt que Jean d'Évreux eut dit sa volonté, tous les Anglais s'accordèrent à ce fait. Ils dirent :

« Allons-nous-en sur Bertrand l'endurci : il ne durera contre nous non plus que neige en été ; nous avons la cervelle échauffée de bon vin, nous en serons plus forts dans le combat mortel. »

Les Anglais ordonnèrent des coureurs pour aller à la découverte de nos barons et pour voir en quel état nos gens seraient trouvés. Les Anglais avaient peur que les Français ne tournassent le dos sans livrer combat quand ils auraient aperçu leur ordonnance, car ils étaient superbes à voir ; il y avait dans Chizé cent combattants, qui étaient apprêtés pour courir sus aux Français sur le pré, quand ils seraient assaillis par les Anglais de Niort.

Bertrand avait mandé tous les bons barons à son conseil, pour deviser comment la besogne serait ordonnée. Alors deux coureurs, qui furent parés de blanc, arrivèrent ; puis il en revint deux autres du côté gauche. Ils vinrent deux à deux, courant rapidement, ils frappèrent et heurtèrent à la palissade du logis, disant :

« Or sus ! Français ! venez sur le pré ; vous aurez bataille brièvement, si vous êtes assez osés. »

Adonc ils se retirèrent pour n'être pas renversés ; et aussitôt qu'ils se furent un peu retournés, les Anglais prirent place.

A cette heure, messire Bertrand se reposait en sa tente ; il avait mandé pour se conseiller, le comte du Perche, le vicomte de Châtellerault, messire Jean de Vienne, amiral de France, Olivier de Mauny, Alain de Beaumont, Guillaume de Bordes, Geoffroy de Kergorlay, Maurice du Parc, Guy le Baveux, Jean de Montfort, le vicomte d'Aunoy, le sire de Tournemine, le sire de Hangest et plusieurs chevaliers et écuyers de France, qui étaient au siège. Messire Bertrand leur dit :

« Seigneurs, vous voyez qu'ici devant nous sont nos ennemis qui nous présentent bataille, et à présent est venu un chevaucheur de France, par lequel le roi nous a écrit qu'il a entendu dire que les Anglais s'assemblent pour nous combattre, mais que nous ne soyons pas si hardis que de leur livrer bataille. Je vois en cette affaire que tout est à notre déshonneur, si vous ne nous conseillez d'agir autrement. »

Les chevaliers de France songèrent sur ces paroles, puis ils répondirent tout d'un accord à messire Bertrand :

« Sire, vous ne serez nullement conseillé par nous de déso-

béir au mandement du roi, car si la fortune vous était contraire, vous n'auriez jamais secours de lui. Nous savons bien que pour garder votre siège et tenir les Anglais à grande détresse, vous avez beaucoup de gens employés. Et aussi, si les Anglais vous viennent assaillir dans votre camp, qui est clos de palissades et de tranchées; vous êtes fort pour les recevoir, et vous pourriez plus gagner sur eux qu'ils ne feraient sur vous. Pour ce il nous semble que vous avez assez d'honneur en faisant ces choses, sans sortir en bataille. »

Messire Bertrand fut dolent quand il entendit les paroles de la chevalerie, car il était désireux de combattre les Anglais. Après qu'il eut longuement pensé en cette chose, il fit revenir les chevaliers et leur parla en cette manière :

« Seigneurs, de tout temps j'ai ouï soutenir que le roi Charles de France est le droit héritier de la couronne et que nul n'est plus vrai catholique que lui. La vérité est que, quand je le quittai dernièrement pour venir en ce pays, il me jura par son serment qu'il était informé loyalement que le duché de Guienne lui appartenait et que je me tinsse au plus sûr, si je trouvais les Anglais, pour garder son droit contre eux. Vous savez, seigneurs, que je suis venu en ces contrées pour défendre les droits du roi de France, moi qui suis son connétable, bien que je vaille peu, et je crois avoir amené en ma compagnie chevalerie d'aussi grande prouesse que l'on puisse trouver en aucun pays : vous l'avez bien montré jusqu'ici; en outre, je crois avoir un nombre de gens égal aux Anglais. Pour ce, si je refusais la bataille, ce me pourrait être tourné à reproche et déshonneur. Veuillez me répondre sur cela et me dire votre avis. »

Les chevaliers répondirent promptement à messire Bertrand :

« Sire, nous voulons bien que vous sachiez qu'il n'y a ici nul qui n'ait grand désir de combattre les Anglais; mais la volonté du roi, qui nous défend la bataille, nous fait vous déconseiller ces choses. Toutefois, nous voulons nous gouverner par vous et faire ce qui vous tiendra au cœur, car toujours nous nous sommes bien trouvés de tout ce que vous

avez entrepris. Il nous semble bien que, fussions-nous la moitié, sous votre conduite, nous ne pouvons être en péril. »

Quand il entendit ces paroles, messire Bertrand fut fort joyeux. Il ordonna sa bataille dedans la palissade, devant Chizé.

Au dehors on vit venir les Anglais, rangés et ordonnés, à pied, les archers devant chacun l'arc tendu, et serrés, chacun la lance au poing et l'épée au côté. Ils étaient tous vêtus de blanche toile, et les bassinets jetaient grande clarté. C'était noble chose à voir en vérité.

Les Français les regardèrent longuement : tel faisait auparavant semblant de grande fierté, qui devint plus coi qu'un reclus renfermé.

Les plus hardis d'entre eux eussent voulu être loin. Quand Bertrand vit ses gens regarder les Anglais et baisser la tête, il leur dit hautement :

« Veuillez vous commander. Je vois qu'honneur très grand nous vient approcher ici. Les Anglais sont vêtus de toile que je vois blanchoyer; cela nous donne à entendre qu'ils ne nous veulent pas tant seulement priser assez, que de découvrir leurs armures. Vraiment leur grand orgueil les fait errer. Jamais Jésus-Christ n'aima homme orgueilleux. Je vous octroie à tous mes membres à trancher si vous ne voyez tomber tout leur orgueil. »

Bertrand laissa, pour garder le siège, messire Jean de Beaumont avec quatre-vingts hommes d'armes, qui se tinrent couvertement dans les tentes et pavillons pour surprendre les Anglais s'ils sortaient du châtel.

Alors un héraut anglais vint crier :

« Bertrand Du Guesclin, vous êtes peu à louer, vous qui faites languir si longtemps nos seigneurs. Dites-nous tôt, sans détour, si vous voulez combattre ou laisser la place? »

Bertrand répondit :

« Pensez à vous retirer; vous verrez assez tôt nos gens approcher. »

Le héraut retourna aux Anglais sans tarder et leur dit que Bertrand se peina fort pour mettre ses gens à point. Les

Anglais, par outrecuidance s'assirent et s'étendirent sur le pré, puis se croisèrent les jambes ainsi que des couturiers. Il y en avait de tels, qui avaient besoin de dormir, car le vin qu'ils avaient bu au bois leur avait un peu ému le cerveau. Nos Français les vinrent assez tôt réveiller. Bertrand leur dit :  
« Or en avant, mes amis ! sortons de ce camp ; abattons ces palissades et allons courir sur nos mortels ennemis ; ils seront mis en bas par leur orgueil. »

Bertrand et nos Français sortirent des palissades et se rangèrent sur les prés fleuris, aussi paisiblement que si les Anglais eussent été des petits enfants. Et tous serrés, lances baissées, ils allèrent tant que les Anglais qui étaient assis sur l'herbe se levèrent.

Ceux-ci se dressèrent vite et allèrent à la rencontre des nôtres, cheminant pas à pas. Ils avaient mis devant les archers qui tiraient tellement, que les flèches qui volaient en l'air semblaient une nuée, et quand elles churent sur nos Français, elles firent tel cliquetis sur les bassinets, que l'on eût dit des forgerons battant l'enclume. Mais le tir dura peu.

Après qu'il fut failli, les Français s'assemblèrent avec les Anglais et poussèrent de la lance les uns contre les autres. Les Anglais reculèrent par la force des lances, alors ils laissèrent choir leurs lances et prirent leurs haches pour briser les lances des Français. Bertrand s'aperçut bien que les Anglais avaient laissé choir leurs lances ; alors il s'écria que chacun tint la lance droite ; et il fit renforcer la poussée de telle force, que les Anglais se prirent à reculer.

Quand ceux du châtel virent que les Français étaient assemblés aux Anglais, ils firent abaisser le pont et sortirent en armes ; mais ils furent déconfits par Jean de Beaumont, et le capitaine fut pris. Les Français en eurent brièvement nouvelles et leur hardiesse s'en accrut fort.

Bertrand Du Guesclin frappait sur les Anglais à droite et à gauche ; Jacounelle le vit et l'assaillit hardiment d'une dague qu'il tenait. Bertrand se défendit bien contre lui ; il le saisit par la visière, la souleva un peu et y bouta sa dague tellement qu'il lui creva un œil, puis il cria à ses gens :



« Tuez-moi ce ribaud qui m'ennuie! »

Adonc Jacounelle fut assailli devant et derrière de haches pesantes ; les Bretons le découpèrent comme chair de lépreux. Ce Jacounelle avait voué, au temps devant, qu'il ramènerait Bertrand à Niort à son vouloir : de vantise de fou il demeure peu de chose.

Bertrand avait mis sur les ailes de la première bataille très grand nombre de gens d'armes et d'arbalétriers qui assaillirent les Anglais de haches et de traits, tellement qu'ils furent enclos de toutes parts et qu'en peu d'heures la déconfiture tourna sur eux. Là fut pris messire Jean d'Évreux par Pierre de Négron. Il y mourut environ six cents Anglais ; il ne fut retenu que cinq Anglais en vie de toute la bataille. Le capitaine Jacounelle, qui avait chargé son hôte de faire grand appareil pour festoyer Bertrand, croyant déjà avoir la victoire sur lui, resta mort sur la place. Bien vrai est ce qu'on dit en proverbe : L'homme propose et Dieu dispose. Le châtel fut tôt rendu à Bertrand.

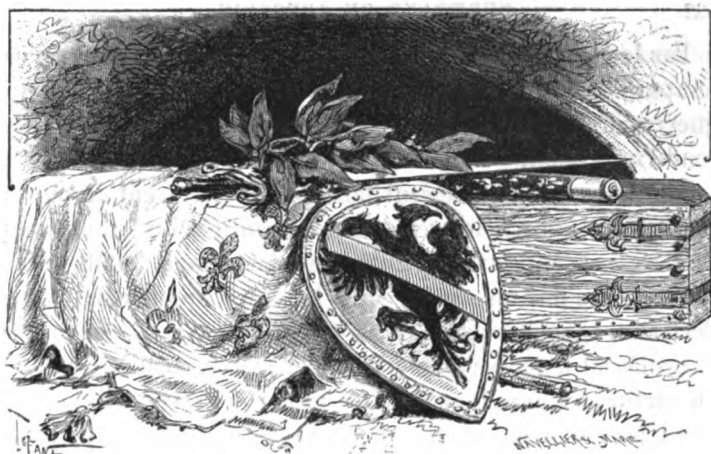
Entendez ce dont les Français s'avisèrent. Ils dépouillèrent les Anglais et prirent pour eux les vêtements de toile, ils les endossèrent sur les armures ; puis ils montèrent promptement sur les chevaux ; ils lacèrent leurs bassinets ; chacun prit sa lance ; ils levèrent haut les pennons des Anglais et et s'en allèrent vers Niort en éperonnant les chevaux.

Sitôt qu'ils approchèrent de la porte de Niort, ils crièrent : « Saint-Georges ! » les Anglais les entendirent et crurent bien qu'ils étaient des leurs. Ils ouvrirent les portes et nos gentils Français entrèrent dans Niort. Quand ils y furent, ils s'écrièrent : Guesclin ! Les Anglais furent si surpris, qu'ils se défendirent peu. Ceux du dedans furent pris et nos gens y gagnèrent de belles richesses. Messire Bertrand fit garnir la ville et le châtel.

Il s'en alla de là, devant le châtel de Chivray ; il le conquit tôt et y mit garnison. Les gens y trouvèrent grand avoir et à Gensai aussi, qu'ils gagnèrent par leur force, et aussi à Lusignan, où il y avait ville bien située et le plus fort châtel du Poitou.

Le brave Kerlouët était mort devant Niort, où les Anglais le tuèrent. Nos Français le vengèrent gentiment et chassèrent les Anglais du pays de Poitou. Messire Bertrand choisit Alain de Beaumont pour garder le comté et la sénéchaussée de Poitou ; puis il partit du pays avec sa chevalerie, pour aller à Pontorson.





## CHAPITRE LXI

Comment Bertrand alla à la Bernardière, puis à Bergerac où il mit le siège. D'un combat qui eut lieu là, où fut occis Thibaut du Pont. Comment Bertrand vint devant Châteauneuf-Randon et y trépassa de maladie.

Le bon connétable croyait trouver à Pontorson le duc de Bretagne, lequel devait y être à certain jour. Par l'accord de ses barons, il avait promis de venir en l'obéissance du roi de France, mais il n'en fit rien : au contraire, il s'en alla par mer en Angleterre, où il fit peu de ce qu'il espérait, et depuis, il demeura longuement en Flandre en pauvre état.

Les barons de Bretagne, qui étaient venus à Pontorson pour mener le duc au roi, se courroucèrent quand ils virent qu'il leur faisait défaut. Ils eurent conseil avec Bertrand que puisque leur duc faillait aux conventions, ils mettraient les villes et châteaux de Bretagne en l'obéissance du roi. Le bon connétable entra dans le duché et réclama, de par le roi Charles, villes et châteaux, dont la plupart lui furent rendus.

Il s'en retourna après, à Paris, pour voir le roi qui l'avait mandé par lettres. Le bon roi Charles le fêta et lui fit grandes courtoisies, mais Bertrand ne demeura pas longtemps.

Par le gré du roi Charles, le duc d'Anjou assembla en ce temps une armée pour aller en Périgord contre les Anglais qui guerroyaient le pays de Limousin. Bertrand Du Guesclin s'y rendit sans délai.

Nos barons chevauchèrent tant qu'ils arrivèrent devant la Bernardière, un châtel séant sur la frontière du Limousin et du Périgord. Il y avait planté d'Anglais, mais sitôt qu'ils ouïrent dire par un espion que le duc d'Anjou venait avec Bertrand, la peur les prit, ils boutèrent le feu dans la forteresse et brûlèrent leurs prisonniers, car le feu les surprit, puis ils en partirent à grande hâte. Les Français arrivèrent brièvement à cet endroit et aperçurent la destruction. Un prêtre y fut trouvé brûlé et il tenait encore en sa main un calice d'argent. Grande pitié en prit à la chevalerie de France, qui suivit son chemin droit à Condac.

Messire Bertrand fit commencer un samedi un assaut merveilleux, mais il cessa par la force du mauvais temps. Un si gros orage descendit sur nos chevaliers, qu'ils perdirent bien cent chevaliers et écuyers. Mais le lendemain ils assaillirent le châtel puissamment ; ils y firent tant d'assauts que les Anglais se rendirent au duc d'Anjou ; ils eurent la vie sauve, car ils partirent de là pour aller à Bergerac, où ils dirent telles nouvelles dont ceux de la ville se réjouirent peu.

Quand ils surent que le duc d'Anjou les venait voir, ils s'apprêtèrent pour l'accueillir ainsi que Guesclin, que les Anglais ne pouvaient chérir.

Tant allèrent nos gens, qu'ils purent voir les murs de Bergerac. Il y avait des faubourgs, qu'on avait fait brûler ; nos Français y purent reposer et dormir ; le duc d'Anjou s'alla présenter aux Augustins. Mais nos gens n'eurent pas tant de loisir qu'ils pussent s'emménager à leur gré, avant que les Anglais les vinssent assaillir.

Plus de soixante Anglais sortirent armés de lances, mais nos gens les refoulèrent tellement qu'à la rentrée plus de vingt-deux moururent, plusieurs se laissèrent choir au fossé. Puis nos gens rentrèrent dans leurs logements, et sachez certainement qu'ils n'y furent pas longtemps.

On leur dit pour vrai que des Anglais en nombre venaient sur eux avec le sénéchal de Bordeaux et le sire de Duras. Mais nos gens ne savaient point où ils étaient. Ils firent des fossés et des palissades pour clore leurs logis.

Il advint qu'Evan de Galles eut vouloir d'aller fourrager sur les champs ; Thibaut du Pont partit avec lui joyeusement : il s'en allait à la mort, écoutez comment. Ils n'avaient point chevauché grandement, quand Thibaut vit les Anglais. Il ordonna ses gens, les fit mettre à pied. Ils avaient laissé derrière un escarpement pages et varlets, dont ils avaient beaucoup ; ils se couchèrent malicieusement dans une grande fougère.

Les Anglais venaient à grand effort au-devant des Français. Le sénéchal de Bordeaux portait le grand pennon de soie ; il le ficha au plus beau de la place et attendit que le reste des Anglais le vint joindre. Il ne savait pas les Français si près. Mais nos gens les voyaient. Quand Thibaut du Pont aperçut le pennon dressé debout, il assaillit fièrement l'Anglais qui se défendit. Trois Anglais armés puissamment survinrent et firent si fort Thiébaut de leurs trois lances, qu'il fut tout transpercé et blessé grièvement ; il fut frappé à mort et trépassa là. Aussitôt qu'il eut prit fin, son gonfalonier vint en criant hautement :

« Notre-Dame du Pont ! aidez aujourd'hui notre gent ! »

D'une hache qu'il tenait et qui tranchait roidement, il frappa si fièrement sur les trois Anglais, qu'il en tua deux. Alors Evan de Galles et sa gent accoururent, chacun jetant son cri, et les Anglais venaient, aussi drus que fourmis ; ils furent bien six contre un. Nos bons Français durent bien reculer un arpent et demi ; je crois qu'ils eussent été assez tôt déconfits, quand douze pages et varlets revinrent en criant :

« A Notre-Dame ! Anjou ! Frappez, bons Français ! le noble duc d'Anjou et Bertrand viennent ici ! »

Les Français s'efforcèrent tant qu'ils repoussèrent les Anglais bien sept pieds et demi. Alors accoururent les pages et les varlets qu'on avait embusqués dans des pins fleuris ; ils étaient bien quatre-vingts et il n'y avait celui qui n'eût

bon couteau ou épée sur lui ; l'acier reluisait sous le soleil. Ils crièrent : « Guesclin ! »

Les Anglais crurent bien que ce fussent des hommes d'armes ; ils dirent : « Nous sommes déconfits ; celui-là sera bien sot, qui demeurera davantage ici ; puisque Guesclin vient, nous sommes tous perdus. »

Ils commençaient à se troubler fort, quand Guesclin ouït les cris et envoya Pierre de Beuil et quatre-vingts combattants, qui s'allèrent ficher au plus fort du combat. On vit là les Anglais mourir ou fuir de la place. Une grande rivière était en leur sentier ; il s'en noya là bien quatre-vingts. Le sénéchal de Bordeaux et le sire de Duras furent pris.

Bertrand fit assaillir de toutes parts la ville et le châtel de Bergerac ; les Anglais se défendirent âprement ; mais à la fin ils se rendirent au duc, qui garnit la ville et le châtel.

Au partir de Bergerac le duc et le bon connétable chevauchèrent et vinrent devant plusieurs châteaux qui se rendirent à eux. Ils mirent le siège devant la ville de Saint-Macaire. Les clefs de plusieurs villes et châteaux leur furent apportées là, et les gens de Saint-Macaire s'accordèrent aussi.

Le noble duc donna congé à ses troupes ; et Bertrand s'en alla à Paris, mais il n'y resta guère ; il retourna en Guienne d'où il ne revint plus depuis, car il y mourut droit devant Châteauneuf-Randon, ainsi que vous ouïrez.

Il assembla très grande armée et entra dans le duché de Guienne. Il chevaucha tant, en conquérant villes et châteaux, qu'il arriva devant Châteauneuf-Randon. Il mit le siège autour et vint au châtel demander au capitaine qu'il le rendit au roi Charles, disant qu'il n'en partirait tant qu'il ne l'aurait à sa discrétion. Le capitaine répondit :

« Sire Bertrand, nous ne vous rendrons pas notre donjon, car nous sommes garnis de bonnes provisions, nous avons noble châtel et nous sommes nombreux pour la défense. Si nous nous rendions ainsi, le roi anglais pourrait bien dire que nous lui avons ouvré trahison. »

Quand Bertrand l'entendit, il jura qu'il aurait le bon châtel

à son vouloir et il retourna à sa tente. Il livra maint assaut, mais il y gagna peu. Il tint les Anglais si à l'étroit, que de nulle part ils n'avaient secours de vivres. Pour ce, ils prirent un jour de trêve et envoyèrent leur capitaine à Bertrand. Il convint qu'il rendrait le châtel à un certain jour, s'ils n'avaient secours de gens d'armes du roi d'Angleterre et baillèrent des otages au bon connétable. Trêves leur furent données jusqu'au jour où le châtel se devait rendre.

Et tant fut là Bertrand, que la mort l'assaillit. Il n'eut veine qui ne fût affaiblie avant que la semaine fût écoulée. Quand il se sentit malade et qu'il ne put s'aider ainsi ni autrement, il se fit coucher en un bel et grand lit. Là il s'arrangea bien et dignement pour recevoir la mort. Il se confessa bien et reçut son sacrement.

Il fit venir devant lui le maréchal Louis de Sancerre, Olivier de Mauny et la chevalerie du siège, auxquels il dit :

« Seigneurs, la mort qui est commune à tous, me fera brièvement quitter votre compagnie. La fortune m'a tenu en haut honneur, par votre vaillance et non par la mienne : l'honneur en est dû à vous et rien à moi, qui vous recommande mon âme. J'avais intention de finir brièvement les guerres de France et de remettre tout le royaume en l'obéissance du roi Charles, par votre vaillance ; mais je ne vous puis plus tenir compagnie dorénavant. Je requiers Dieu qu'il vous donne toujours loyal courage envers le roi qui par vous mettra fin à ses guerres. Mais je vous veux requérir d'une chose : si elle se pouvait faire, ma vie finirait en grand repos. Aujourd'hui est la journée où les Anglais doivent rendre leur châtel, s'ils ne sont secourus ; je désire fort en mon cœur que les Anglais le rendent avant ma mort. »

Toute la chevalerie eut si grande pitié, à ces paroles de messire Bertrand, que nul ne le saurait dire. L'un regardait l'autre en pleurant et faisait un deuil comme on n'en avait jamais vu. Ils disaient :

« Hélas ! perdons-nous notre bon père et capitaine ! notre pasteur qui tant doucement nous nourrissait et tant sûrement nous conduisait ! Si nous avons biens et honneurs, c'est par

lui! O honneur et chevalerie! vous perdrez tant, quand celui-ci finira! »

Ceux du camp faisaient tant de regrets, que les gens du châtel s'en aperçurent, mais ils ne savaient pourquoi c'était. Ainsi passa la journée : les gens du châtel n'eurent point secours du roi anglais. Le lendemain matin le maréchal de Sancerre alla devant la porte et demanda le capitaine, lequel vint à lui aussitôt. Louis de Sancerre lui dit doucement :

« Capitaine ami et frère, de par monseigneur le connétable, je vous viens requérir les clefs du châtel, et acquitter vos otages, selon vos promesses. »

Le capitaine répondit courtoisement :

« Sire, il est vrai que nous avons avec messire Bertrand des conventions que nous tiendrons quand nous le verrons, et non à nul autre.

— Ami, dit le maréchal Louis, si je ne venais de par lui, je ne vous le dirais point.

— Certes, sire, répondit le capitaine, je tiens bien ce que vous dites pour vrai message. Je me consulterai sur vos paroles avec les compagnons; puis je vous en ferai réponse après dîner, s'il vous plaît. »

Messire Louis de Sancerre s'accorda à cela et revint vers Bertrand, lui conter ce que disait l'Anglais.

Alors messire Bertrand approchait de sa fin et le connaissait bien. Pour ce, il manda la chevalerie et fit venir l'épée royale, qui lui fut apportée; il la prit en sa main et puis dit ces paroles :

« Seigneurs, entre qui j'ai eu les honneurs des vaillances mondaines, dont je suis peu digne, il me faudra payer brièvement le tribut de la mort qui n'épargne nul! Envers Dieu, premièrement, je vous prie de me recommander. A vous, sire Louis de Sancerre, qui êtes maréchal de France, et qui avez bien mérité plus grand honneur, je vous recommande ma femme<sup>1</sup> et ma parenté. Recommandez-moi au roi Charles, mon souverain seigneur, et rendez-lui cette épée de par moi :

1. Jeanne de Laval, sa seconde femme : Tiphaine Raguenel était morte en 1571.



je ne la puis mettre en main de plus loyal ni de meilleur. Priez tous pour moi, car mon temps est fini ; aimez-vous l'un l'autre, soyez bonnes gens et servez loyalement notre roi couronné. »

A ces paroles, il fit sur soi le signe de la croix. Et ainsi trépassa de ce siècle messire Bertrand Du Guesclin, qui pour le renom de ses prouesses fut mis au nombre des preux<sup>1</sup>. La chevalerie de France et d'Angleterre eut grand deuil de sa mort, car bien qu'il fût contraire aux Anglais, ils l'aimaient fort pour sa loyauté et droiture et pour ce qu'il les traitait doucement, sans dures prisons ni rançons quand il les prenait.

Au trépasement de messire Bertrand, grand cri en fut jeté par tout le camp. Les Anglais du châtel refusèrent de se rendre. Alors le maréchal Louis fit amener les otages sur le bord du fossé pour leur faire trancher la tête, mais les autres abaissèrent promptement leur pont. Le capitaine vint offrir les clefs au maréchal ; lequel les refusa et lui dit :

« Ami, vous aviez vos conventions avec messire Bertrand ; vous les lui rendrez.

— Sire, dit le capitaine, vous savez bien que messire Bertrand, qui valait tant, est mort. Comment serait-ce à lui que nous rendrions ce châtel et nous-même ? Certes, sire maréchal, vous cherchez notre déshonneur, vous qui nous voulez faire rendre, ainsi que notre châtel, à un chevalier mort.

— Il ne convient pas de parler de cela, répondit le maréchal. Faites-le tôt ; si vous en dites plus de paroles, allez en votre châtel faire le service de vos otages, car leur vie finira brièvement. »

Les Anglais virent bien qu'il n'en pouvait être autrement. Adonc ils sortirent tous, leur capitaine avec eux ; ils vinrent au maréchal de Sancerre, qui les mena en l'hôtel où reposait le corps de messire Bertrand, il leur fit rendre leurs clefs et les fit mettre sur le cercueil du bon connétable tout en pleurant. Il n'y eut là chevalier ni écuyer anglais ou français qui ne menât grand deuil.

1. Du Guesclin était âgé, les uns disent de soixante ans, les autres de soixante-six, la date de sa naissance n'étant pas exactement connue.

Messire Louis mit garnison dedans Châteauncuf-Randon, puis il partit à grande chevalerie. Il fit embaumer et charger le corps de messire Bertrand pour le porter enterrer à Guingamp en Bretagne.

Messire Olivier de Mauny, Alain de Beaumont et d'autres chevaliers de nom conduisirent le corps. Ils allèrent tant par plusieurs journées, qu'ils arrivèrent au Mans. Quand ils passaient, les bourgeois et gens d'Eglise sortaient des cités en procession au-devant du corps en faisant grand deuil. Et en chaque cité il eut son service fait. Puis ils le convoyaient avec des torches au départ, à plus d'une lieue.

Quand le bon roi de France sut que Bertrand était mort, jamais il ne fut si dolent. Il commanda qu'il fût enterré à Saint-Denis, droit au pied de la tombe où lui-même devait être mis. Bertrand fut apporté, mais le peuple de Paris fut tellement ému de deuil par sa mort, que le roi Charles manda aux chevaliers, qui conduisaient le corps, qu'ils le menassent dehors Paris, droit à l'abbaye.

Ainsi firent-ils, et Bertrand fut enterré au pied de la sépulture du roi Charles, lequel alla de vic à trépasement au mois de septembre ensuivant, après son bon connétable, en l'an mil trois cent quatre-vingt de l'Incarnation de notre Seigneur Jésus-Christ : qu'il veuille recevoir leurs âmes en sa benoîte gloire !

Ici finit l'histoire de Bertrand Du Guesclin, à qui Dieu soit miséricordieux ! Dieu nous donne paix et Paradis ! qu'il veuille amender nos ennemis et nous garder tous nos bons amis !

FIN

# TABLE DES MATIÈRES

|                                                                                                                                              | Pages. |
|----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|--------|
| INTRODUCTION . . . . .                                                                                                                       | 1      |
| CHAPITRE PREMIER                                                                                                                             |        |
| Comment naquit et fut élevé Bertrand Du Guesclin, et comment une<br>converse lui prèdit grand honneur. . . . .                               | 1      |
| CHAPITRE II                                                                                                                                  |        |
| Comment Bertrand fit combattre les enfants d'alentour et comment il<br>fut mis en prison, d'où il se sauva pour aller chez son oncle . . . . | 7      |
| CHAPITRE III                                                                                                                                 |        |
| Comment Bertrand laissa sa tante au sermon et s'en alla lutter . . . .                                                                       | 11     |
| CHAPITRE IV                                                                                                                                  |        |
| Comment Bertrand jouta à Rennes. . . . .                                                                                                     | 15     |
| CHAPITRE V                                                                                                                                   |        |
| Comment Bertrand leva une compagnie, et comment il occit un chevalier<br>anglais. . . . .                                                    | 20     |
| CHAPITRE VI                                                                                                                                  |        |
| Comment Bertrand conquèta le châtel de Fougeray. . . . .                                                                                     | 25     |
| CHAPITRE VII                                                                                                                                 |        |
| Comment le duc de Lancastre assiégea Rennes et comment Bertrand<br>entra dans la ville. . . . .                                              | 31     |

| CHAPITRE VIII  |                                                                                                                                                             | Pages. |
|----------------|-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|--------|
| —              | Comment Bertrand alla voir le duc de Lancastre, et comment il jouta contre Guillaume de Bembrough, lequel il vainquit. . . . .                              | 49     |
| CHAPITRE IX    |                                                                                                                                                             |        |
| —              | Comment messire Olivier Du Guesclin fut pris pendant une trêve et comment Bertrand défit Thomas de Cantorbery en combat singulier. . .                      | 51     |
| CHAPITRE X     |                                                                                                                                                             |        |
|                | Comment Bertrand fut donné en otage; comment il s'ennuya en prison et s'enfuit . . . . .                                                                    | 65     |
| CHAPITRE XI    |                                                                                                                                                             |        |
| —              | Comment Bertrand prit Pestivien et Trougof. . . . .                                                                                                         | 67     |
| CHAPITRE XII   |                                                                                                                                                             |        |
| —              | Comment Bertrand alla au siège de Melun et comment il y chut la tête la première dans l'eau d'un fossé. . . . .                                             | 76     |
| CHAPITRE XIII  |                                                                                                                                                             |        |
| —              | Comment Bertrand prit Mantes, Rilleboise et Meulan. . . . .                                                                                                 | 81     |
| CHAPITRE XIV   |                                                                                                                                                             |        |
| —              | Comment Bertrand livra bataille aux Anglais, en un lieu appelé Cocherel. . .                                                                                | 89     |
| CHAPITRE XV    |                                                                                                                                                             |        |
|                | Comment Bertrand guerroya en Normandie et prit Valognes et Pont-de-Douvre. . . . .                                                                          | 104    |
| CHAPITRE XVI   |                                                                                                                                                             |        |
|                | Comment Bertrand alla en Bretagne avec Charles de Blois. . . . .                                                                                            | 111    |
| CHAPITRE XVII  |                                                                                                                                                             |        |
|                | De la bataille d'Auray et de ce qui s'ensuivit. . . . .                                                                                                     | 119    |
| CHAPITRE XVIII |                                                                                                                                                             |        |
|                | Comment le roi dou Pèdre fit occire la reine Blanche sa femme, et comment il bannit de son royaume le comte Henri de Traustamare son frère bâtard . . . . . | 127    |
| CHAPITRE XIX   |                                                                                                                                                             |        |
|                | Comment Bertrand alla aux capitaines des Grandes Compagnies et s'entendit avec eux. . . . .                                                                 | 158    |

# TABLE DES MATIÈRES.

551

## CHAPITRE XX

|                                                                                                                                                   | Pages. |
|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|--------|
| Comment Bertrand alla à Avignon avec les Grandes Compagnies et comment il obtint du Saint-Père l'absolution et une grosse somme d'argent. . . . . | 145    |

## CHAPITRE XXI

|                                                                                                                                 |     |
|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| Comment Bertrand alla en Espagne combattre pour Henri de Transtamare, et de la prise des villes de Magalon et de Borja. . . . . | 152 |
|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|

## CHAPITRE XXII

|                                                                                     |     |
|-------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| Comment fut prise la ville de Briviesca et comment don Pedro quitta Burgos. . . . . | 161 |
|-------------------------------------------------------------------------------------|-----|

## CHAPITRE XXIII

|                                                                                                              |     |
|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| Comment Burgos se rendit à Henri de Transtamare et comment il y fut couronné avec la reine sa femme. . . . . | 169 |
|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|

## CHAPITRE XXIV

|                                                                     |     |
|---------------------------------------------------------------------|-----|
| Comment Tolède et Cordoue se rendirent à Henri et à Bertrand. . . . | 178 |
|---------------------------------------------------------------------|-----|

## CHAPITRE XXV

|                                                                                                                         |     |
|-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| Comment Daniel et Turquant livrèrent à Henri la Juiverie de Séville, et comment la Cité se rendit au roi Henri. . . . . | 188 |
|-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|

## CHAPITRE XXVI

|                                                                                                                |     |
|----------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| Comment le roi Pedro s'en alla à Lisbonne et comment Mathieu de Gournay y vint et y eut le bras cassé. . . . . | 195 |
|----------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|

## CHAPITRE XXVII

|                                                                                                                                                                      |     |
|----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| Comment Daniel et Turquant se battirent en champ clos et furent tués par la foudre, et comment le roi don Pedro alla au prince de Galles et traita avec lui. . . . . | 206 |
|----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|

## CHAPITRE XXVIII

|                                                                                                                                                         |     |
|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| Comment le prince de Galles rappela les Anglais qui étaient avec Bertrand et comment il mena son armée en Espagne, pour secourir le roi Pedro . . . . . | 216 |
|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|

## CHAPITRE XXIX

|                                                                                                                                                                           |     |
|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| Comment le roi de Navarre fit grande déloyauté à messire Olivier de Mauny; comment Bertrand défit et tua Guillaume Felleton et déseilla la bataille au roi Henri. . . . . | 224 |
|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|

| CHAPITRE XXX                                                                                                                                                                              |  | Pages. |
|-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|--|--------|
| Comment le roi Henri livra bataille à Najara et y fut vaincu et comment Bertrand se rendit au prince de Galles. . . . .                                                                   |  | 234    |
| CHAPITRE XXXI                                                                                                                                                                             |  |        |
| Comment le roi Pedro entre à Burgos et comment le prince de Galles se sépara de lui pour retourner en son pays. De l'accueil que Tolède fit au roi Pedro. . . . .                         |  | 251    |
| CHAPITRE XXXII                                                                                                                                                                            |  |        |
| Comment le roi Henri s'en alla à Bordeaux, où il vit Bertrand. . . . .                                                                                                                    |  | 262    |
| CHAPITRE XXXIII                                                                                                                                                                           |  |        |
| Comment le roi Henri passa par Carcassonne et s'en vint à Villeneuve devers le duc d'Anjou. . . . .                                                                                       |  | 271    |
| CHAPITRE XXXIV                                                                                                                                                                            |  |        |
| Comment le Bègue de Vilaines fut mis à rançon par le prince de Galles ainsi que le bon maréchal. Comment le roi Henri rentra en Espagne et s'en alla assiéger Tolède. . . . .             |  | 279    |
| CHAPITRE XXXV                                                                                                                                                                             |  |        |
| Comment Bertrand se mit lui-même à rançon de soixante mille doubles d'or et comment le prince de Galles le laissa aller. . . . .                                                          |  | 284    |
| CHAPITRE XXXVI                                                                                                                                                                            |  |        |
| Comment Bertrand partit et rencontra un pauvre écuyer auquel il bailla deux cents francs et comment il alla au siège de Tarascon et fit rendre la ville au bon duc d'Anjou. . . . .       |  | 295    |
| CHAPITRE XXXVII                                                                                                                                                                           |  |        |
| Comment Bertrand rencontra dans une hôtellerie dix chevaliers et écuyers prisonniers sur parole et comment il leur bailla de l'argent pour payer leur rançon. . . . .                     |  | 504    |
| CHAPITRE XXXVIII                                                                                                                                                                          |  |        |
| Comment Bertrand alla quérir sa rançon et revint à Bordeaux sans maille ni denier. Comment il s'acquitta envers le prince de Galles et rentra en Espagne avec force gens d'armes. . . . . |  | 510    |
| CHAPITRE XXXIX                                                                                                                                                                            |  |        |
| Comment messire Bertrand retourna en Espagne après sa délivrance, et comment le roi Henri et son armée en furent joyeux. . . . .                                                          |  | 515    |

# TABLE DES MATIÈRES.

553

## CHAPITRE XL

|                                                                                                                                                                            | Pages. |
|----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|--------|
| Comment Kerlouët fut battu par le roi Pedro, comment Bertrand livra bataille près de Mont-Jourdain et déconfit don Pedro, lequel fut mis à rançon par un marinier. . . . . | 326    |

## CHAPITRE XLI

|                                                                                                                                          |     |
|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| Comment le roi Pèdre alla au roi de Benemarin et s'en revint avec trente mille Sarrasins et le fils du roi, pour combattre le roi Henri. | 356 |
|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|

## CHAPITRE XLII

|                                                                           |     |
|---------------------------------------------------------------------------|-----|
| Comment le roi Pedro fut déconfit en bataille, près du châtel de Montiel. | 348 |
|---------------------------------------------------------------------------|-----|

## CHAPITRE XLIII

|                                                                                       |     |
|---------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| Comment le roi Pedro se réfugia au châtel de Montiel et comment il s'y cela . . . . . | 350 |
|---------------------------------------------------------------------------------------|-----|

## CHAPITRE XLIV

|                                                                                                                                                                                               |     |
|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| Comment le roi Pedro voulut s'enfuir du châtel de Montiel et comment il fut pris par le Bègue de Vilaines; comment il lutta avec son frère le roi Henri et finalement fut mis à mort. . . . . | 365 |
|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|

## CHAPITRE XLV

|                                                                                            |     |
|--------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| Comment Tolède fut rendu et comment Bertrand se sépara du bon roi Henri d'Espagne. . . . . | 375 |
|--------------------------------------------------------------------------------------------|-----|

## CHAPITRE XLVI

|                                                                                                                                                             |     |
|-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| Comment Bertrand envoya son hérault au roi Charles et s'en alla guerroyer en son duché de Molina et comment le roi Charles le fit quérir cinq fois. . . . . | 389 |
|-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|

## CHAPITRE XLVII

|                                                                                                                                                                          |     |
|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| Comment Bertrand reentra en France en guerroyant et comment il conquêta une abbaye. De la venue de Robert Knolles devant Paris et de la retraite qui s'ensuivit. . . . . | 387 |
|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|

## CHAPITRE XLVIII

|                                                                                                                                                                                                      |     |
|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| Comment Bertrand fut fait connétable; comment il fit venir sa femme à Caen et vendit sa vaisselle pour soudoyer des gens d'armes au roi. Comment il prit cougé de madame Tiphaine sa femme . . . . . | 398 |
|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|

## CHAPITRE XLIX

|                                                                                                                                                                                                                                                              |     |
|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| Comment Thomas Grandisson dépêcha un hérault à Bertrand pour lui demander la bataille; comment le hérault fut si bien fêté qu'il s'enivra et dut s'aller coucher, et comment Bertrand se mit en route, malgré l'orage, pour surprendre les Anglais . . . . . | 407 |
|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|

## CHAPITRE L

|                                                                                                                             |     |
|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| Comment Bertrand surprit les Anglais à Pontvalain et les déconfit; comment il prit Vaas, Sainte-Maure et Bressuire. . . . . | 415 |
|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|

| CHAPITRE LI                                                                                                                                                                                                                                                                                                                      |  | Pages. |
|----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|--|--------|
| Comment le bon maréchal d'Audrehem rendit l'âme ; comment les Anglais furent déconfits à Saint-Mahé par Olivier de Clisson, et comment le comte de Pembroke fut pris sur mer par les Espagnols . . . . .                                                                                                                         |  | 424    |
| CHAPITRE LII                                                                                                                                                                                                                                                                                                                     |  |        |
| Comment il y eut un combat au pont de Lussac près de Poitiers ; comment Kerlouët y fut fait prisonnier et comment le brave Chandos y fut occis d'un coup de lance. . . . .                                                                                                                                                       |  | 450    |
| CHAPITRE LIII                                                                                                                                                                                                                                                                                                                    |  |        |
| Comment Kerlouët prit Châtellerault. Comment Bertrand alla devant la ville d'Usson en Auvergne et comment il dut abandonner le siège à cause de la neige qui tomba dru. . . . .                                                                                                                                                  |  | 441    |
| CHAPITRE LIV                                                                                                                                                                                                                                                                                                                     |  |        |
| Comment un Anglais pendit à l'envers l'écu de Bertrand à Moncontour et comment Bertrand prit la ville pour se venger et pendit l'Anglais à la place de l'écu. . . . .                                                                                                                                                            |  | 448    |
| CHAPITRE LV                                                                                                                                                                                                                                                                                                                      |  |        |
| Comment Bertrand s'en vint assiéger la ville de Sainte-Sévère. Comment Geoffroy Païen laissa choir sa hache au fossé et de l'assaut qui advint ; comment l'abbé de Maillepaie fit un trou dans une grange et y bouta le feu, et comment la prise de la ville s'ensuivit. . . . .                                                 |  | 454    |
| CHAPITRE LVI                                                                                                                                                                                                                                                                                                                     |  |        |
| Comment Bertrand fit pendre les Français renégats qui furent pris dans la ville de Sainte-Sévère. Comment le capital qui venait au secours rencontra les Anglais qui allaient quérir leur rançon. Comment Bertrand proposa de marcher sur Poitiers avant que le capital y vint et comment il prit des châteaux en route. . . . . |  | 469    |
| CHAPITRE LVII                                                                                                                                                                                                                                                                                                                    |  |        |
| Comment Bertrand et les bons ducs allèrent à Poitiers et comment les bourgeois leur rendirent la ville. Comment le châtel de Poitiers fut défendu par les Anglais, lesquels furent pris et mis à rançon. . . .                                                                                                                   |  | 481    |
| CHAPITRE LVIII                                                                                                                                                                                                                                                                                                                   |  |        |
| Comment les Français vinrent devant La Rochelle et comment la ville se rendit aux princes et au bon connétable. . . . .                                                                                                                                                                                                          |  | 491    |
| CHAPITRE LIX                                                                                                                                                                                                                                                                                                                     |  |        |
| Comment les princes et Bertrand allèrent assiéger le châtel de Benon ; comment les assiégés sortirent une nuit et occirent Geoffroy Païen et comment Olivier de Clisson vengea le bon Geoffroy Païen ; après quoi les Français prirent la tour de Bro et délivrèrent la dame de Bourbon . . . . .                                |  | 500    |



## TABLE DES MATIÈRES.

335

### CHAPITRE LX

|                                                                                                                                       | Pages. |
|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|--------|
| Comment Bertrand conquist maints châteaux en Poitou et livra bataille, devant le châtel de Chizé, aux Anglais qu'il déconfit. . . . . | 518    |

### CHAPITRE LXI

|                                                                                                                                                                                                                           |     |
|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| Comment Bertrand alla à la Bernardière, puis à Bergerac, où il mit le siège. D'un combat qui eut lieu là, où fut occis Thibaut du Pont. Comment Bertrand vint devant Châteauneuf-Randon et y trépassa de maladie. . . . . | 521 |
|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|

---

## CLASSEMENT DES GRAVURES HORS TEXTE

|                                                                                    |                     |
|------------------------------------------------------------------------------------|---------------------|
| Portrait de Bertrand du Guesclin. . . . .                                          | En regard du titre. |
| Le sacre de Charles V . . . . .                                                    | 104                 |
| Tant chevaucha le roi sur le droit chemin de Tolède . . . . .                      | 168                 |
| Il trouva au faubourg quelques-uns des compagnons du bâtard de Comminges . . . . . | 274                 |
| Il chevaucha tant en cette journée qu'il entra dans ce duché. . . . .              | 314                 |
| Ainsi s'en va le roi Pedro tout seul. . . . .                                      | 331                 |
| Il embrassa Henri et le prit à la lutte. . . . .                                   | 371                 |
| Bertrand fait Connétable. . . . .                                                  | 402                 |













